4e ANNÉE. — N° 25 **20 centimes le Numéro.** (1re QUINZAINE) MARS 1887

# LE SPIRITISME

## ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

**ABONNEMENTS**
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef: GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS

## AVIS

Nous rappelons à nos lecteurs qu'avec le mois de février finit la 4e année du journal. Les personnes désireuses de ne pas éprouver de retard dans l'expédition de notre feuille, voudront bien renouveler leur abonnement avant le trente et un mars, époque à laquelle sera faite la révision des listes d'adresses.

Les Membres de l'Union Spirite Française sont informés que nos séances ont lieu le mardi de chaque semaine, à 8 heures 1/2 du soir, 183, rue Saint-Denis, et sont priés de les honorer de leur présence.

## SOMMAIRE



## 31 MARS

### 18e ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'ALLAN-KARDEC

Comme chaque année à pareille date, nous nous ferons un devoir d'aller sur la tombe du Maître rendre hommage à sa mémoire.

Nous prions tous les Spirites présents à Paris, de se joindre à nous.

Rendez-vous leur est donné au cimetière du Père-Lachaise, près le dolmen d'Allan-Kardec, à une heure et demie.

Des discours seront prononcés.

Le soir du 31 mars on se réunira en un banquet commémoratif. Le prochain numéro du journal, qui paraîtra le 15 mars, en fera connaître les conditions.

## A NOS LECTEURS

Le journal *Le Spiritisme* entre dans la cinquième année de son existence, et c'est avec bonheur que nous constatons l'appui moral que les lecteurs lui prêtent. Nous avons depuis la fondation de cette feuille engagé bien des luttes, nous avons eu à surmonter bien des préjugés, et les combats que nous avons soutenus contre les théories néfastes, comme celles de Roustaing, la théosophie et la médiumnité vénale ont montré la nécessité d'un organe absolument dévoué à la défense de la doctrine kardéciste et de son chef vénéré.

Aujourd'hui, notre nécessité s'affirme encore davantage. Le spiritisme traverse une phase dangereuse, les principes qui constituaient sa force et qui l'ont fait pénétrer dans le monde entier sont remis en question, et plus que jamais nous proclamerons les idées si nobles et si consolante du Maître, convaincus que nous sommes de soutenir une bonne cause et d'aider à la marche du progrès. L'existence de Dieu, l'efficacité de la prière, la réincarnation même, sont remises en question, et l'on n'apporte pour combattre ces grands principes que des phrases ampoulées et sonores, mais vides de preuves. Les immortalistes ont essayé d'édifier une théorie qui emprunte au matérialisme ses plus chers arguments. Ils procèdent par affirmations, jamais démontrées et, parlant de l'âme, ils ont la prétention de la rendre matérielle, sous prétexte qu'ils préfèrent procéder du connu à l'inconnu. Quel singulier jeu de mot et quel sophisme! S'il est une chose qui nous est cachée, c'est assurément la constitution de la matière et c'est par la plus étrange de toutes les affirmations que l'on ose baser une théorie sur cette mystérieuse inconnue. Quel est donc le but de ces novateurs? De quel droit

cherchent-ils à enlever à l'esprit humain ses plus sublimes consolations, au nom de quelle autorité suppriment-ils les saintes espérances en la justice divine, suprême régulateur des misères d'ici-bas ? Ah ! ces messieurs veulent faire de la science pure, il leur répugne de suivre ces chemins battus, qui ont amené au bonheur tant d'âmes désespérées par les souffrances de la vie ; il est indigne d'eux de descendre dans les consciences pour y porter le baume consolateur, et ils laissent aux *mystiques* comme nous le soin de relever et de panser les cœurs blessés. Eh bien ! ce rôle, nous l'acceptons avec joie, comme le Christ, notre sublime modèle, nous irons dire aux faibles, aux opprimés, aux désespérés : Ayez confiance dans la miséricorde divine, votre tâche est bien lourde ici-bas, mais c'est que vous payez un passé terrible. Vous souffrez, mais ce sont ces étamines qui doivent vous amener vers un état supérieur. Tout dans la nature subit de douloureuses élaborations avant d'arriver à l'état parfait et vous êtes dans la phase transitoire. Priez ! oh oui, demandez à l'auteur de toutes choses de permettre à vos guides de vous aider à porter le pesant fardeau de la vie, et vous puiserez dans cette aspiration ardente de votre âme la force de supporter vos épreuves.

Voilà ce que nous dirons à tous ceux qui souffrent, et ce rôle, pour être moins brillant que celui des savants et des immortalistes, sera celui de la véritable fraternité que les esprits nous prêchent depuis si longtemps. D'ailleurs nous verrons à l'œuvre l'école nouvelle, nous saluerons ses découvertes avec enthousiasme, et si la moindre parcelle de vérité ressort des lumineux écrits de ses adeptes, nous répandrons de tout notre pouvoir ce nouvel acquis de l'esprit humain.

Hélas ! Je crains que ces expérances ne soient vaines ; car, lorsque nous voyons que des hommes comme Crookes, Warley, Zellner, Wallace et tant d'autres, qui sont des sommités scientifiques, n'ont pas amené le monde savant à nos idées, il est peu probable que les hautes facultés de nos immortalistes français produiront de meilleurs résultats. La méthode purement positive a son utilité, mais il faut pour s'en servir des hommes profondément versés dans l'étude des sciences, et ce ne sont pas les novateurs immortalistes qui sont dans ce cas;

N'apportant rien de nouveau en philosophie, puisqu'ils avouent ne puiser leurs arguments que dans les différents systèmes déjà admis, ne pouvant rien produire au point de vue scientifique, puisqu'ils n'ont pas les connaissances nécessaires pour cela, ils sont appelés à grossir d'ici peu le nombre déjà respectable, de ceux qui ont voulu entraver la marche rationnelle du spiritisme, et dont les [illegible] sont tombés dans l'oubli.

Pour nous, notre tâche est nettement tracée. Nous voulons poursuivre l'étude du spiritisme, chercher à élucider les problèmes de la vie spirituelle. C'est par une étude attentive que nous arriverons à connaître les différentes contrées du monde de l'espace et les mœurs respectives de leurs habitants. La médiumnité est aussi un vaste champ d'études, il nous reste bien des choses à définir, bien des points à élucider, mais avec l'aide de nos guides, nous espérons y parvenir. On a trouvé l'enseignement d'Allan Kardec, suranné, démodé, mais ceux-là mêmes qui le qualifiaient ainsi n'ont jamais établi un principe nouveau, ni même n'ont jamais pu démontrer que l'enseignement du Maître fût erroné dans aucune de ses parties. Confiants donc dans l'avenir. nous soutiendrons plus que jamais le spiritisme kardéciste et nous avons la certitude que nous serons suivis dans cette voie par la majorité des spirites qui ne se paient pas de mots et pour lesquels il n'y a pas d'alliance possible entre le spiritisme et le matérialisme.

*Pour le Comité*,
G. Delanne.

---

# DIEU EST !

## ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

(*Suite et fin.*)

Cette notion (1) est, de nos jours, sanctionnée par le mouvement scientifique dont la philosophie moderne représente les conclusions.

Les orthodoxes de toute nuance qui, selon les temps et les lieux, ont d'une manière si fantaisiste accommodé leurs dieux aux faiblesses humaines, prétendent, il est vrai, — chacune de son côté. — les faire immuablement subsister dans l'éternité des siècles. En vain les traits caractéristiques de ces divinités anthropomorphes révoltent-ils à la fois la raison, la conscience, le cœur. Du haut de la chaire chrétiennne, au nom même du Christ dont *le Père* n'était certes pas le Dieu de l'apôtre Paul, on continue à faire tonner le Jéhovah du Sinaï ; le dieu des armées, c'est-à-dire des massacres; le dieu *fort et jaloux* (2) qui punit les enfants des fautes de leurs pères et, sous prétexte de justice et de toute-puissance, damne l'immense majorité des créatures auxquelles il semble n'avoir donné la

(1) Voir le *Spiritisme* du 1er février.
(2) Lire le Décalogue, les Juges, les Rois, les épitres de saint Paul. etc.

vie que pour les torturer perpétuellement ; les rendant, au cours de cette existence éphémère, absolument responsables de leurs destins éternels. Qui donc, s'il était consulté, accepterait d'*être* en de telles conditions ? Et quel nom donner à celui qui, possédant tous les éléments de la vie, présiderait à l'élaboration de milliards d'individus à travers d'indicibles péripéties, sans finalement, pouvoir autre chose pour eux que de les vouer à des tourments éternels ?

Il est temps que le dieu façonné par l'homme à sa propre image, s'efface devant le vrai Dieu. Il faut qu'enfin nos conceptions sur ses attributs s'élèvent, s'épurent et reculent d'autant les étroites limites de notre idéal actuel.

A cette condition seulement, nous serons dans la voie du progrès, car nos idées seront inondées de clartés nouvelles. A mesure que l'âme humaine vibrera plus à l'unisson de l'Ame universelle, Dieu ne lui apparaîtra plus comme un maître exigeant et dur, abusant des droits du plus fort; un implacable juge des moindres méfaits ; donnant l'importance de l'absolu à des fautes essentiellement relatives : un tyran sans entrailles, ne demandant qu'à punir pour venger *sa gloire*, constamment outragée, selon lui, par nous, misérables vermisseaux ; cette gloire dont les fausses interprétations du dogme ont fait un monstrueux égoïsme doublé du plus féroce orgueil.

Oui, sans doute, l'Etre souverain est immuable dans sa pérennité, et cela, en vertu même de ses principes constitutifs; mais sa véritable gloire, la seule digne de lui-même, celle-là, n'est-elle pas justement d'appeler tous les êtres à se conquérir, puis à se posséder librement, à travers des phases progressives qui, pas à pas, et sous son aide occulte, les rapprochent de lui dans une communion dont la plénitude réalisera ce bonheur tant rêvé de tous; bonheur que sa toute-puissance même ne saurait nous donner sans notre coopération active, puisque notre ascension sur l'échelle du bien est plus ou moins lente ou rapide selon l'énergie infiniment variable de nos efforts ? Si donc, en nous appelant à la vie, Dieu nous attire à lui, c'est-à-dire à l'accomplissement harmonique de la justice et de l'amour, c'est que nous sommes doués de forces actives stimulées, à des degrés divers, par notre plus ou moins grand désir d'avancer dans la hiérarchie des êtres. C'est ici qu'apparaît le libre arbitre relatif d'où naît la responsabilité, relative aussi, qui nous rend justiciables de Dieu, des hommes et de nous-mêmes, dans l'exacte limite de cette liberté dont la somme s'étend au fur et à mesure de notre perfectionnement, de telle sorte que, plus nous devenons bons, instruits, intelligents, plus, aussi, s'augmentent notre sphère d'action, notre influence, par conséquent, notre liberté. En suivant cette progression jusqu'à son point culminant, la pensée arrive à l'absolu de la liberté par l'absolu de la perfection, qui est Dieu.

On a déjà compris que les choses considérées sous cet aspect modifient profondément les sentiments de l'homme pour l'Etre suprême, et changent, dans une large proportion les rapports existant entre eux par l'intermédiaire de la prière.

Je m'explique :

Le plan universel, où rentrent les destinées de notre globe, étant tracé et, de plus, embrassé dans son ensemble par l'Intelligence divine, doit se réaliser intégralement. Ce plan comprend la totalité de nos vies successives que notre vue essentiellement bornée ne saurait apprécier Sans nul doute, si nous pouvions, à notre gré, modifier les circonstances , si Dieu, se laissant fléchir par nos prières, nous accordait toujours ce que nous lui demandons, le développement providentiel des événements en serait troublé, car nous *ne pouvons* savoir ce qui nous vaut le mieux puisque, même pour cette courte étape terrestre, nous sommes incapables de juger avec justice, des causes et des effets.

A côté donc de nos décisions les plus spontanées, au-dessus des conceptions les plus lumineuses de l'être humain, se trouvent et subsistent les immuables desseins de Dieu qui permet ou tolère tout ce qui s'accorde avec son plan général, mais enraye et même supprime les choses les plus excellentes *selon nous*, si, par suite de nos efforts intempestifs, elles apparaissent soit avant l'heure marquée, soit sous une forme défectueuse. Lui seul pouvant connaître exactement la voie à suivre pour atteindre son but évident : le bonheur de tous par l'harmonie universelle.

S'ensuit-il parce que nos plus nobles dévouements, nos travaux les plus consciencieux *semblent* parfois inutiles, que nous soyons autorisés à en abandonner le projet ou l'exécution ? Non, certes! Car outre la satisfaction légitime du devoir accompli avec la sincère intention de bien faire, il reste toujours quelque chose de bon, pour soi et pour l'entourage de ces recherches, de ces labeurs ; souvent, l'insuccès présent est le premier jalon de la réussite future ; puis, sait-on, en se mettant à l'œuvre, si l'on n'accomplit pas un acte providentiel ? Or, Dieu, en nous laissant tâtonner pour notre propre instruction ne nous charge que d'une responsabilité proportionnelle à notre somme de savoir et de volonté, tenant compte des efforts louables même infructueux.

Dans ces conjonctures qui découlent rationnelle-

ment de la notion émise plus haut sur Dieu tel que nous le révèle la nature même des choses, comment supposer la possibilité d'influer par la prière sur la direction de *sa volonté* ? L'apôtre Paul dit naïvement : « Dieu qui vous entend vous exaucera si ce que vous lui demandez est selon sa volonté. » Le dilemme s'impose donc ; Ou votre prière s'accorde avec la volonté de Dieu ; alors cette volonté aura son cours sans que vous l'en suppliiez ; ou bien votre désir est contre les desseins divins et dans ce cas ne saurait être rempli.

On voit quelle modification étrange ce fait logique, déjà présenté par l'apôtre, apporte à la façon commune de comprendre la prière. Avec un peu de réflexion, nous y trouverions le mot de certains événements énigmatiques dont l'accomplissement semble en dehors de toute prévision et contradictoire à toute probabilité, comme aussi de ces cas où Dieu paraît sourd à nos cris de douleur, insensible à notre désespoir. La perpétuité de notre existence à travers tant de vies successives (1) nous place envers Lui dans une situation bien inférieure à celle de l'enfant près de son père. Etant donné ce fait, nos requêtes sont, le plus souvent, encore moins admissibles que celles du bébé qui veut jouer avec le feu ou faire la dînette avec des plantes vénéneuses. Comment donc, ne voyant ni en deçà, ni au delà de cette simple et courte étape dans notre pèlerinage indéfini, saurions-nous ce que nous devons demander, en vue même de nos propres intérêts ? C'est par la même raison que devant les monstruosités dont on est constamment témoin ici-bas, on accuse la justice divine ; comme si cette justice qui s'exerce à travers une durée sans limites, sur des êtres immortels, pouvait dire son dernier mot dans un espace aussi restreint que l'est une vie terrestre !

Cependant, dira-t-on, l'âme humaine a besoin de s'appuyer sur la Providence et de s'adresser à Dieu dans les douleurs qui l'assaillent à chaque pas. Comment le fera-t elle s'il lui apparaît comme ayant déjà fatalement tracé ses destinées et restant impitoyable à toutes ses douleurs ?

Et d'abord, nous avons vu que, dans une mesure déterminée, l'homme a l'usage de son libre arbitre ; faculté souvent mal employée par lui, parce qu'elle est mal éclairée ou que les passions l'emportent sur la notion du bien. C'est là qu'interviendra la prière, transformée, victorieuse ; non plus cet acte servile et machinal accompli comme un devoir fastidieux, à des heures fixes, en des termes qui ne dépassent guère les lèvres et dont le but ordinaire est d'obtenir, sous prétexte de piété, beaucoup plus encore les biens de la terre que ceux du ciel ; mais cet irrésistible, ce noble élan d'un *être* conscient, fait pour connaître et pour aimer ; d'une âme qui sait où trouver la lumière, l'harmonie dont elle a soif et se retrempe avec délices à la source idéale, éternelle de toute harmonie et de toute lumière. Que demandera-t-elle en ces conditions nouvelles ? Avant tout de rester avec son Dieu dans les rapports voulus par Lui, car c'est là son vrai bien à elle ; échange d'*aspirations* et d'*inspirations* qui doivent constituer l'état normal entre la Providence et nous.

Elle implorera, de la suprême Sagesse, la supériorité de vues, de sentiments, de bonne volonté, qui la rendront apte à se conduire supérieurement aussi dans la vie, en se maintenant en communion intime avec tout ce qui émane de Dieu. Et par cette ardente poursuite des choses élevées et pures, elle se sentira merveilleusement soutenue, guidée, consolée dans ses faiblesses, ses incertitudes et ses afflictions, car elle aura librement exercé son droit qui est de s'adresser au Créateur pour en obtenir les forces nécessaires à son développement, et son devoir, consistant dans l'*application* pratique des énergies qui ont fait retour à ses appels.

Ainsi s'harmonisent la pensée divine et la pensée humaine ; ainsi s'établit graduellement, entre elles, cette vibration permanente qui doit faire de l'Univers un tout unitaire dans sa diversité, sollicitant la lumière parce qu'il est créé pour la posséder, et la recevant parce que la Lumière, le Bien, l'Idéal, Dieu, enfin, tend à se répandre, à se donner, autrement il ne serait pas Dieu. (1)

Mais pour atteindre à ce but suprême il faut des deux parts un libre consentement. L'influx divin nous attirerait vainement si notre volonté le repoussait, et pourtant tous doivent participer aux privilèges de la vie conquise et développée, ou bien il nous faut effacer des profondeurs de notre âme toute notion d'Idéal. C'est *en partie* pourquoi, par des

(1) Ce fait est admis en vertu des lois naturelles, non seulement par les philosophes spiritualistes de toute nuance, mais aussi par bon nombre de pasteurs protestants libéraux.

(1) Veut-on bien me permettre de rappeler ici incidemment certain dilemme que je posai dans une solennelle séance contradictoire où je me déclarai catégoriquement contre les conclusions du Théosophisme qui, à ce moment là, du moins, proclamait le salut pour les uns, la destruction définitive du grand nombre. Voici cette alternative à laquelle nos adversaires ne trouvèrent point de réfutation, bien que Mme Blavatski ait déclaré m'avoir répondu ce dont je n'eus jamais connaissance.

Si Dieu *veut* l'avénement de tous sans pouvoir le réaliser, il n'est pas tout-puissant. S'il *peut* l'opérer et qu'il ne le *veuille* pas, il n'est pas bon. Dans les deux cas, il n'est plus Dieu.

L'Etre souverain, tel qu'il se révèle à nous, *peut* et *veut* !

moyens qui, parfois, nous paraissent cruels quoiqu'ils émanent d'un amour innommé, nous sommes amenés à *comprendre* ce que nous ignorions, à *vouloir* ce que nous repoussions, à *faire* ce à quoi nous nous étions toujours refusés. La douleur est une *école*. Comme toutes les écoles, elle comprend plusieurs degrés dont chacun sert son but spécial. L'un, est une étape de *réparation*; l'autre une phase de gymnastique morale; un troisième conduit au dépouillement, à l'épuration, etc.; mais pour surmonter les difficultés de l'ascension permanente de l'être, un auxiliaire tout puissant demeure : Dieu! Un élément de force et de consolation est perpétuellement à notre portée : la prière. Et quand l'âme est parvenue à certaines altitudes spirituelles; quand ayant subi maintes meurtrissures, surmonté maintes défaillances, elle jette un regard sur la route parcourue et cherche à percevoir ce qu'elle doit encore franchir; plus grande, plus énergique, mieux assurée qu'autrefois, elle retrouve en elle-même et reconnaît en tout ce qui l'entoure les échos de la voix divine, et nulle puissance, au ciel ni sur la terre, ne saurait l'empêcher de proclamer avec la création, avec la raison et la conscience universelles, cette vérité capitale, gage de notre futur avénement :

Dieu est!...

Sophie ROSEN-DUFAURE.

---

# LES SOIRÉES DU COLOMBIER

*Deuxième séance. — Pierre Le Loyer.*

Le 20 août 1886, le lendemain de la séance que nous avons racontée dans un précédent numéro, (1) les mêmes personnes que la veille revinrent au *Colombier* pour tenter une nouvelle expérience. Les dames R..., propriétaires à Melle, avaient, en outre, amené deux jeunes filles de leurs amies. En tout, treize personnes.

Les jeunes filles, Mme B..., Mme Vincent et les deux aînés des enfants, se mirent autour de la table et y restèrent pendant vingt minutes sans obtenir aucun résultat. M. Alexandre Vincent s'y mit à son tour, avec M. B... Au bout de dix minutes, différents mouvements furent obtenus. Le guéridon se souleva et frappa; puis il se coucha, se releva, essaya de tourner, et ensuite se recoucha pour se relever de nouveau.

Alors M. Vincent demanda à l'*Esprit* de bien vouloir dire son nom. Ces mots furent obtenus :

Je ne l'ose.

— Dites-le toujours, répondit M. Vincent.

La table alors dicta ces lettres :

LE LOYER

— Ah! reprit M. Vincent, je crois vous connaître. C'est vous qui avez écrit au XVIe siècle un *Traité sur les esprits, les anges, les demons, etc.*? — Oui,

M. B... pria alors M. Vincent de le laisser poser les questions, et il se mit à interroger l'*Esprit*.

— Vous souvenez-vous bien du lieu de votre naissance? — Oui.

— Où êtes-vous né? — Huillé.

— Où est-ce, Huillé? — Anjou.

— C'est un village? — Oui.

— Est-ce près d'une localité plus importante dont vous pourriez citer le nom? — Durtal.

— En quelle ville êtes-vous mort? — Angers.

— Pourquoi ne vouliez-vous pas nous dire votre nom tout à l'heure?

Ici l'Esprit secoue le guéridon avec beaucoup de force. Il semble ennuyé et comme rendu furieux par ces questions. Le guéridon va et vient, d'un côté sur l'autre. M. Vincent le prie de s'arrêter; il s'arrête en effet, mais pour recommencer ensuite, à chaque fois que la question religieuse est abordée. A la fin même, comme M. Vincent insiste sur cette question et reproche à l'Esprit ses préjugés catholiques, et comme, d'un autre côté, les assistants d'abord surpris font entendre quelques éclats de rire, l'Esprit se fâche tout-à-fait, agite encore plus fort le guéridon et ne répond plus.

M. Vincent parvient cependant à le calmer, et il lui demande, sur l'invitation de M. B...

— Avez-vous fait d'autres ouvrages que celui dont j'ai parlé plus haut? — Oui.

— Lesquels? — Epigrammes.

— Vous avez écrit des épigrammes? — Oui.

Il semble toujours de maussade humeur et ne veut pas donner d'autres renseignements sur ses autres ouvrages. Enfin il dicte ce mot :

BRUTAL

adressé à M. Vincent, qui naguère avait réfuté dans la *Revue Spirite* les opinions de Le Loyer sur les *Esprits*.

Puis, comme on demande à l'Esprit s'il fera écrire Mme Vincent, il répond *oui*; mais quelques minutes après, tandis que M. Vincent, est à chercher un livre dans la pièce voisine, le guéridon se penche dans la direction de M. B... qui l'interroge. L'Esprit paraît avoir une grande prédilection pour M. B... Il lui dit qu'il *le fera écrire*; il lui donne aussi son prénom : « *Pierre* ».

Cette longue séance, quoique coupée par les mouvements incohérents de la table d'un côté, et

1 Voir le *Spiritisme*, 4e année, n° 21 (1re quinzaine de janvier 1887).

par les rires des jeunes filles et les réflexions pas toujours flatteuses pour l'Esprit d'un autre côté, — cette longue séance a été fort curieuse. Malheureusement l'Esprit n'était pas très bien disposé.

La séance a été levée à minuit. Comme il se faisait tard, elle n'a pas été suivie d'une expérience d'écriture mécanique.

Ainsi que nous l'avons constaté, quelques jours après, dans les dictionnaires biographiques, — entre autres le grand Larousse, — tous les renseignements obtenus sont exacts. Le Loyer est l'auteur de *Quatre Livres des Spectres* (1586, in-4°), dont M. Vincent a parlé dans la *Revue Spirite* de 1883.

Mais ce que nous ignorions surtout avant cette séance, ce que le guéridon nous a appris et ce que les dictionnaires nous ont prouvé, c'est que Pierre Le Loyer, sieur de la Brosse, démonographe et poète, est né à Huillé, en Anjou (1550), et est mort conseiller au Présidial d'Angers (1634). Il a laissé des poésies légères et des épigrammes sous ce titre : « *Erotopégnie, Folastreries et esbats de jeunesse* » (1576).

Or, aucune des personnes présentes à la séance ne savait que Le Loyer était l'auteur de poésies légères. La plupart ignoraient même le nom de ce personnage. Seul M. Vincent avait eu connaissance de l'ouvrage de Le Loyer sur les Esprits, « qui est, dit le *Grand Dictionnaire* de Larousse, le « plus volumineux et le plus ennuyeux des recueils « publiés sur cette matière. »

A. Vincent et H. Corneau.

---

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que le premier article des « Soirées du Colombier » a été reproduit textuellement dans un important organe spiritualiste de Londres *le Light*. Nous empruntons nous-mêmes à cet intéressant journal le curieux fait qui suit :

### CHARLES Ier ET VAN DYCK

Lettre tirée du *Globe* du 12 janvier 1887

Monsieur,

Parmi les nombreux portraits de ce monarque dus à son peintre favori, le plus attrayant ne se trouve pas dans la Grosvenor Gallery. L'histoire en est intéressante et pittoresque. Bernini, le célèbre sculpteur italien, ayant été prié de faire le buste du roi, et ne pouvant ou ne voulant venir en Angleterre, demanda qu'on lui envoyât un bon portrait du roi montrant la face et les deux profils. Van Dyck fut naturellement chargé de cette tâche délicate et l'admirable production à laquelle nous faisions allusion en commençant en fut le résultat.

La peinture fut expédiée en Italie, mais le temps s'écoulait et aucune nouvelle n'arrivait du sculpteur. A la fin, il écrivit plusieurs fois s'excusant d'une façon ou d'une autre, disant enfin confidentiellement que à maintes reprises, il s'était mis à l'ouvrage, mais qu'il était chaque fois tellement envahi par une mélancolie insurmontable quand il essayait de reproduire la tête si digne et si triste du roi Charles, qu'il se croyait incapable de remplir son engagement. Après bien des prières cependant il termina le buste qui fut renvoyé en Angleterre. Le roi était assis sous une tonnelle dans les jardins de Chelsea Palace, entouré de ses courtisans quand l'arrivée de la caisse fut annoncée. Il ordonna qu'elle lui fût apportée et qu'on l'ouvrît devant lui. A peine le couvercle fût-il enlevé, qu'un vautour tenant dans son bec une alouette passa au-dessus de la tonnelle et une goutte de sang de sa victime tomba sur le marbre faisant une marque rouge sur le cou de l'effigie royale. Tous les assistants regardèrent avec horreur et la tache ne put être enlevée. Rien ne fut dit et le roi ordonna qu'on plaçât la statue à l'entrée de la bibliothèque royale. Elle y resta jusqu'au jour où le palais fut brûlé et la statue perdue dans les décombres

Une mention de ce remarquable incident certifiant que le triple portrait est bien ce qui a servi de modèle au sculpteur Bernini se trouve dans une des notes du curieux et rare ouvrage historique « Macariæ Excidium. »

---

## La Charité chez les Spirites

### LÉGENDE

(*Suite*).

Le lendemain, bien avant l'heure, les deux amis se trouvaient réunis et le plus impatient des deux n'était certes pas le pauvre abbé.

« — Ne courez pas si vite, La Charité, ayez pitié de mes douleurs ; depuis que vous avez laissé toutes vos infirmités avec votre dépouille mortelle vous êtes devenu tant soit peu égoïste.

« — C'est que je ne voudrais pas être en retard mon ami, car avant la séance, (comme vous appelez la réunion) je ne serais pas fâché de faire connaissance de quelques uns des candidats au concours de là-haut. »

Et tout en devisant, ils arrivèrent aux environs de l'hôpital St-Antoine, dans un groupe nombreux d'ouvriers où l'abbé fut accueilli chaleureusement. Après quelques poignées de mains, quelques bonnes paroles échangées avec certains des assistants il alla se placer avec son invisible ami sur

premier des bancs, afin de pouvoir dépeindre au public visiteur les principaux personnages de l'assemblée.

« — Vous voyez ce brave homme qui accueille avec tant de cordialité chacun des arrivants, c'est le maître de la maison, ou pour mieux dire, le chef de ce groupe. C'est un simple ouvrier, mais bien qu'obligé de travailler pour vivre, il n'hésite pas à consacrer chaque semaine quelques heures d'un repos cependant nécessaire, à la propagation de la plus belle des doctrines. Dans cette salle bien des douleurs ont été soulagées, bien des pleurs ont cessé de couler, beaucoup de nobles sentiments ont été éveillés, par les paroles d'encouragement, d'espérance et de consolation qui y ont été prononcées. Mais je veux vous laisser libre de juger par vous-même, vous l'entendrez parler ce soir, et vous me rendrez compte de vos impressions.

« — Dites-moi, quel est ce Monsieur âgé, à l'air si respectable ?

« — C'est le président de l'Union Spirite française, officier de la Légion d'honneur, médecin militaire retraité, homme de science et de mérite, magnétiste distingué et spirite éclairé.

« — Et ce grand Monsieur à l'allure si bienveillante, si pleine d'affabilité ?

« — Ah ! mon cher ami, celui-ci c'est notre vice-président d'honneur, ou plutôt c'est l'apôtre du spiritisme. Forcé par ses occupations de parcourir la France d'un bout à l'autre, et souvent l'étranger, il sème partout la vérité, enseignant ce qui est juste, repoussant ce qui est faux, prêchant d'exemple, s'efforçant de consoler les douleurs les plus vives par sa parole si persuasive, encourageant les timides, fortifiant les braves, toujours sur la brèche, se faisant honorer, aimer, respecter, et ce qui est encore mieux, faisant partout sur son passage de fervents adeptes à notre sainte cause.

C'est la plus belle personnification du véritable spirite.

« — Et ce jeune homme, vers qui toutes les mains se tendent ?

« — Celui-là est l'auteur du livre le plus savant, le plus complet qui ait paru jusqu'ici sur notre croyance. Lui aussi toujours et par monts et par vaux, répand la lumière sur sa route. Tantôt ce sont des conférences à Paris, à Lyon, à Bruxelles, tantôt de simples causeries, tantôt de savants articles, ou la réfutation splendide des arguments de ses adversaires; en un mot c'est un orateur éloquent, un savant écrivain, un spirite intègre, et un modeste et loyal compagnon.

Un peu plus loin, c'est notre vice-président; c'est un spirite de la première heure, la bonté, la loyauté, l'intégrité en personne et d'une logique sans pareille, dont il a fait preuve maintes et maintes fois dans les causeries d'un bonhomme... (Ma foi ! le nom n'y fait rien). C'est un spirite dévoué et convaincu, encore un pilier de notre société.

Mais si nous continuons à analyser ainsi le caractère de tous les assistants, nous n'en finirons pas ; la séance va bientôt commencer. Encore un mot cependant sur le camp des dames, car il faut bien être galant. Voici justement que tout le monde prend place. Cette dame à si grand air est la meilleure personne que je connaisse, elle était l'intime amie du fondateur du spiritisme en France et de sa femme; c'est l'incarnation de la douceur, de la bonté, de l'indulgence, pour ceux qui marchent droit, s'entend, car pour ceux qui s'écartent du bon chemin, ah ! je vous certifie qu'elle ne les ménage par ce qu'elle les tance d'importance, vous ne vous en faites point d'idée, et qu'elle a bien raison, entre nous.

Cette autre dame qui l'accompagne était aussi amie d'Allan Kardec ; elle a gardé pieusement dans son cœur les enseignements du Maître, et c'est avec une énergie sans pareille qu'elle combat de toutes ses forces ceux qui ne remplissent pas ses volontés, ou qui cherchent à renverser notre doctrine pour y substituer de ridicules hypothèses. Je tiens également à vous faire remarquer cette personne qui cause avec le président. C'est assurément la femme la plus instruite de la Société auteur de plusieurs articles savants sur le spiritisme, poète, conférencière, en un mot une de nos gloires.

En vous disant que la dame qui prend place au premier banc est la personne la plus charitable, la plus dévouée, la plus honnête que je connaisse, qu'elle consacre une partie de son revenu à secourir les malheureux, à les soigner, à soulager les douleurs physiques et morales, qu'elle est de toutes nos réunions, qu'elle ne tergiverse jamais avec le devoir, je vous aurai nommé les personnages les plus marquants.

« — Et cette jeune femme assise en face de nous?

« — Celle-ci est une nouvelle venue que je ne connais guère ; elle est, m'a-t-on dit, fortement convaincue, et certains petits articles adressés aux enfants et publiés dans le *Spiritisme*, lui ayant valu la désapprobation de ceux qui se sentaient visés et coupables, elle a engagé avec eux une polémique assez véhémente, pour soutenir les intérêts de la doctrine et n'a pas reculé devant la riposte

Allons ! voici notre secrétaire qui nous an-

nonce que le président réclame le silence. Remarquez encore ce dernier, car, tout modeste qu'il paraisse, il nous donne les articles les mieux écrits, les plus sagement pensés que vous puissiez jamais lire. Et quel dévouement, quelle bonté, quelles vertus ignorées. Du reste, les plus belles qualités ont élu domicile dans sa famille, et en tête de votre liste vous pourrez en toute sécurité inscrire le nom de sa sœur dont je vous reparlerai quelque jour.

Mais, taisons-nous à présent et écoutez attentivement ce que va nous dire le conférencier, afin de vous édifier sur les spirites et sur leurs principes, qu'ils ne craignent pas d'affirmer bien haut.

Il était temps en effet que nos amis fissent silence, car le président après avoir déclaré que la séance était ouverte et remercié l'assistance d'être venue en si grand nombre écouter le modeste orateur, donna la parole à l'ouvrier dont la contenance pleine de réserve et de dignité se concilia immédiatement toutes les sympathies. Et c'est avec un peu d'émotion, mais avec une conviction profonde et communicative, qu'il commença en ces termes.

« Chers frères et sœurs en Croyance,

« En acceptant ce soir d'ouvrir la première de nos réunions, au début de l'année 1887, je n'ai pas eu l'intention de faire une conférence; de plus savants que moi, ont pris tant de fois la parole dans cette salle pour vous démontrer scientifiquement, vous analyser en quelque sorte, vous expliquer les phénomènes du spiritisme, pour réfuter les théories de nos adversaires que je n'aurais jamais osé réclamer votre attention, après eux; n'ayant point fait d'études, je n'ai pas la témérité de m'ériger en savant, mais, ce que j'ose faire, c'est affirmer dans une simple causerie, ce que nous espérons; c'est surtout à ceux de mes frères qui sont comme moi soumis à un dur labeur que je m'adresse, c'est aux déshérités, aux humbles, aux malheureux, à ceux qui souffrent, que je désire apporter quelques paroles de courage et de paix. Que mes savants confrères abordent là science du spiritisme, pour moi, je n'en traiterai que la philosophie; je parlerai des consolations qu'elle procure, de l'énergie qu'elle nous donne et de l'apaisement que notre foi fait descendre dans nos cœurs, comme une douce rosée relevant la fleur de l'espérance, que le souffle brûlant de l'adversité avait flétrie et courbée un moment.

Quelles sont donc nos croyances? Nous affirmons d'abord l'existence de Dieu, l'existence de l'âme et la réincarnation, ou la pluralité des vies successives.

Nous croyons que nous sommes composés d'une âme et d'un corps; que l'âme est spirituelle, c'est-à-dire indestructible, que c'est elle qui constitue notre moi, que c'est elle qui fait bien ou mal, suivant son bon plaisir, que par conséquent, c'est elle qui sera punie ou récompensée selon ses actes; que le corps est matière, qu'il sert d'agent, d'enveloppe à notre esprit et qu'à la fin de chaque étape, nous dépouillons ce vêtement devenu inutile pour quelque temps, jusqu'au jour, où désireux de faire quelques pas de plus sur la route du progrès, nous reprenons un autre corps, un autre instrument pour accomplir la nouvelle tâche que volontairement nous nous sommes imposée. Nous croyons que la terre, le soleil, tous les astres et les milliers de planètes que nous ne connaissons pas, ne sont pas l'œuvre du hasard, mais ont été créés par un Etre qui nous est infiniment supérieur, possédant toutes les perfections, dont la puissance, la justice et l'amour sont sans bornes, et devant lequel tous les êtres s'inclinent, depuis l'humble brin d'herbe, jusqu'au cèdre orgueilleux; depuis le ver de terre, jusqu'à l'aigle cruel; les vents, les flots, les astres, tout lui est soumis, une seule de ses créatures : l'homme, ose parfois le braver, l'oublier, le renier! Que l'on ne nous accuse pas de faire de l'Eternel une idole, un fétiche; qu'on ne confonde pas le spiritisme avec les religions absurdes nous offrant un Dieu vengeur et jaloux, n'ayant créé l'homme que pour le voir se prosterner du matin au soir devant une image burlesque, lui ayant donné toutes les inclinations mauvaises, tous les penchants vicieux, le plaçant dans un monde de douleurs, de misères, propre à faire éclore tous ses pernicieux instincts, et le guettant à la fin de sa carrière pour le faire jouir d'une béatitude ridicule et comique, où le jetant sans pitié dans les flammes éternelles. Non, ce n'est point en ce Dieu que nous croyons, nous spirites. Celui vers lequel montent les plus suaves effluves de notre cœur est un Dieu juste et bon. Il nous a tous créés simples et égaux. Il nous a donné à tous les mêmes facultés et les mêmes moyens d'action. A l'état d'esprits, il nous a laissé entrevoir le but à atteindre, une félicité qu'ici-bas nous ne pouvons comprendre, mais vers laquelle nous aspirons sans cesse. Puis, il nous a laissés libres d'agir à notre guise, et comme la récompense est infinie, il nous faut, non une existence qui est à l'éternité, ce qu'est une goutte d'eau à l'immensité de l'océan pour la conquérir, mais une quantité innombrable de vies, de passages sur cette planète et sur bien d'autres, glanant chaque fois un épi qui s'accumulant peu à peu formeront la récolte, en retour de laquelle nous attend la récompense promise. Et chacun de nos séjours s'appelle une épreuve; libre

à nous de l'accepter courageusement ou de l'esquiver lâchement. Ce que nous n'avons pas fait une fois est à recommencer le lendemain. Plus nous mettrons de temps, plus tard viendra la récompense, nous sommes les ouvriers de notre propre bonheur, nous n'avons pas de pires ennemis que nous-mêmes ; mais le meilleur de nos amis, c'est Celui qui nous attend à la dernière de nos pérégrinations, pour nous faire jouir dans l'erraticité d'un bonheur d'autant plus ineffable, qu'il nous aura plus coûté d'efforts et de combats.

C'est lui qui nous soutient dans nos luttes pénibles. C'est vers lui que monte notre prière suppliante et confiante, et c'est lui qui nous donne en échange la foi, le courage, l'espérance, la confiance en nous-mêmes. C'est lui qui nous inspire l'amour de nos semblables. C'est lui qui a permis, mes frères, que nous fussions spirites ; parmi nous, point de haines, point d'envies, point de dégoûts, point de désespérance ; suivant l'élévation de notre esprit dégagé de ses entraves matérielles, nous avons choisi une existence humble, laborieuse, pénible, méprisée quelquefois, le puissant de demain est le faible aujourd'hui, l'opprimé sera fort et le seigneur vassal.

Soyons donc frères dans toute l'acception du mot : unissons nos forces partielles, aidons-nous les uns les autres, ne nous séparons plus, et que de toutes ces énergies collectives, ressortent la propagation universelle de notre sainte doctrine, la gloire de l'Être suprême et l'avancement moral de tous les spirites.

Du fond du cœur, nous vous prions, Seigneur, de nous donner le courage dans la lutte, l'humilité dans la victoire, l'indulgence pour autrui, la charité pour tous.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Depuis quelques minutes déjà, l'orateur avait cessé de parler, la séance était levée, quelques bonnes poignées de mains avaient prouvé au conférencier qu'il avait su trouver le chemin de bien des cœurs, et le brave La Charité était toujours à la même place, abasourdi, n'ayant jamais entendu pareille allocution, étonné, mais remué et déjà prêt comme tous les enthousiastes à adorer ce qu'il avait brûlé et à brûler ce qu'il avait adoré. Comment! c'étaient là ces spirites qu'il avait entendu bafouer, ridiculiser ; ces toqués, ces fous, ils parlaient ainsi ; quelle différence avec les sermons en quatre points qu'il avait tant admirés. Du coup, il commencerait sa liste, et, sans plus tarder, il demanda à l'abbé, qui riait sous cape de l'ébahissement de son ami, s'il avait vu ce soir tous les spirites de France et de Navarre ?

— Vous riez, mon cher, vous n'en avez pas vu la millième partie. Les spirites, mais ils pullulent ! Allez rue Fontaine-au-Roi, quai de l'Hôtel-de-Ville et dans bien d'autres endroits, et vous passerez d'étonnements en étonnements. Puis, grâce à la faculté que vous possédez de voyager gratuitement et vivement, transportez-vous à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Nantes, que sais-je ? un peu partout ; et, quand vous aurez parcouru la France dans tous les sens, rendez-vous en Belgique, en Angleterre, en Espagne, en Amérique, en un mot, visitez tout le monde entier, et sur votre parcours, vous trouverez des spirites en profusion. Mais il se fait tard, je vais me reposer ; quant à vous, occupez-vous de votre mission, et, dans quelque temps, venez me voir et faites-moi connaître les premiers résultats de vos recherches.

Quelques jours plus tard, le brave curé arriva tout joyeux chez son confrère, et, déroulant une immense liste devant ses yeux, exigea que l'abbé y jetât un coup d'œil.

— Mon pauvre ami, qu'avez-vous fait là, s'écria ce dernier, où avez-vous été ramasser tous ces noms? Ce que vous vous êtes fourvoyé n'est pas imaginable.

— Comment, reprit La Charité, d'un air un peu vexé, tous ces gens-là ne sont-ils pas spirites ?

— Spirites, jamais ! ils se disent spirites peut-être, mais ne le sont certainement pas. Dites-moi, si je collais sur ce syphon d'eau de seltz une étiquette de fine champagne, serait-ce de la fine champagne pour autant ? Eh bien ! il en est de même des faux spirites. Ne vous emballez pas, mon cher, examinez les actes et non le titre. D'abord, vous n'êtes pas chargé par saint Pierre de rechercher les spirites sur la terre, mais des gens désintéressés. Or, vous m'avez inscrit là une kyrielle de noms qui ne peuvent figurer sur votre liste; les uns se sont enrichis par des moyens plus ou moins honnêtes, mais plutôt moins que plus ; les autres font un métier du spiritisme, d'autres encore s'en font une réclame, biffez-moi tout cela et ne retombez pas dans les mêmes erreurs. Examinez le but que se proposent vos candidats, et, s'il n'est absolument loyal et sincère, effacez sans pitié. Maintenant, cher ami, je n'ai plus rien à vous dire, mettez-vous en campagne, et, quand vous aurez terminé votre besogne, venez me retrouver si je ne vous ai pas précédé là-haut.

Mais notre bon abbé n'a pas revu son ex-confrère et ne compte pas sur sa visite, vu l'importance de la tâche qu'il a entreprise.

Voilà pourquoi La Charité est encore sur la terre, toujours parmi les spirites, alignant constamment

de nouveaux noms sur sa liste, et s'étant juré de ne retourner dans l'espace qu'avec le dernier d'entre eux.

Valentine Martin.

---

# CORRESPONDANCE

Nantes, le 3 février 1887.

A Monsieur G. Delanne, directeur du journal *Le Spiritisme*, à Paris.

Cher frère,

Je remets tous les jours à vous écrire pour vous féliciter sincèrement au sujet de la lutte énergique que vous soutenez contre l'athéisme spirite et contre tous les ennemis de notre cause sainte et bénie.

Ne vous lassez point de frapper l'erreur, de propager avec zèle et intelligence la doctrine du maître aimé dont on essaie de ternir la réputation scientifique en insinuant que ses idées ne sont plus en rapport avec la science. Ce sont là des mensonges que Dieu ne tardera pas à punir!

Quoi qu'en disent les *spirites-matérialistes* et *antireligieux*, Allan-Kardec n'a pas vieilli. Sa doctrine, inspirée por le bon sens et la logique même des choses, ne peut être modifiée, car elle est et sera toujours d'accord avec la science, avec la foi voulue du libre-penseur et, surtout, ne l'oublions pas, avec la *Raison suprême* ou la vérité prend sa source.

Fraternellement,
P. Verdad (Lessard).

P.-S. — Si vous voyez Mme Rosen, obligez-moi en la complimentant au sujet de son très beau et très remarquable article.

---

Bar-le-Duc, le 18 décembre 1886,

A Messieurs les membres de « l'Union Spirite Française »

Chers frères en croyances,

Nous avons eu le plaisir de voir dernièrement notre bon ami M. A. Delanne, l'apôtre si dévoué au progrès de l'humanité. Depuis un an, nous n'avions pas eu le bonheur de le posséder, aussi était-il impatiemment attendu, non seulement par nous, mais par nos frères spirites, auxquels il sait prodiguer des encouragements et ranimer le zèle de propagande.

Vous êtes au courant de nos travaux, vous savez qu'à votre exemple nous faisons tout ce que nous pouvons pour répandre un peu partout la semence de notre belle doctrine.

Vous avez eu l'obligeance de publier dans votre vaillant petit journal quelques faits d'*incorporation* dont notre confrère parisien a été témoin, puisque c'est à lui que nous devons d'avoir pu obtenir ces superbes manifestations. Nos guides depuis longtemps nous faisaient espérer que son voyage aurait son utilité pour la continuation de nos études. On nous désigna une jeune fille de 17 ans, dont il devait développer les facultés médianimiques. M. Delanne la magnétisa deux fois et obtint le sommeil somnambulique; la troisième magnétisation seulement amena la lucidité. Voici le résumé de notre première séance :

D. — Voulez-vous répondre aux questions que je vais vous poser ?

R. — Oui, je me trouve bien et ma santé dont vous daignez vous occuper n'a rien à craindre..

D. — Voyez-vous quelqu'un que vous connaissez autour de vous ?

R. — Voilà papa (elle éprouve une grande joie mélangée d'émotion).

D. — Que vous dit-il ?

R. — Il me dit qu'il me protégera toujours si je reste honnète, bonne et sage. (Un silence s'établit, et elle continue). Papa me dit qu'il a beaucoup souffert, il me raconte qu'on l'a enfermé à la fin de sa vie dans une maison de santé ; on le croyait fou parce qu'il disait qu'il « voyait des esprits, il était médium voyant ». Mais il subissait l'obsession d'un mauvais esprit nommé Jean-Baptiste, qui le conduisit à sa perte lui faisant faire des bêtises, c'est pourquoi on l'avait enfermé avec les fous.

D. — Le connaissez-vous ce Jean-Baptiste ? Ou habitait-il ?

R. — C'est un paysan qui habitait le même village que papa et qui lui en voulait d'avoir épousé ma mère qu'il aurait voulue pour femme. C'est la jalousie qui l'a fait agir, c'est le mauvais génie de notre famille.

D. — Peut il faire encore du mal à votre père dans l'espace ?

R. — Non, papa est plus élevé que lui, il ne peut donc plus lui faire de mal.

D. — Il faut que votre père lui pardonne, il faut prier pour lui, afin de le ramener au bien, car. plus vous l'éclairerez sur le mal qu'il a fait, plus votre lucidité grandira.

(Mlle Victoire promet de suivre les conseils qu'on lui donne).

D. — Vous vous exprimez mieux à l'état de dégagement qu'à l'état de veille, pouvez-vous nous dire pourquoi ?

R. — C'est que j'ai déjà vécu bien des fois?

D. — Vous rappelez-vous ce que vous étiez dans votre dernière existence ?

R. — Oui, j'habitais l'Espagne, à Madrid, je suis morte à 17 ans poitrinaire, cela venait de famille, j'étais seule d'enfant, mes parents étaient riches, ils furent cruellement punis en me voyant mourir ; c'était une épreuve pour eux qui devait les faire progresser.

Nota : Victoire ressentit il y a peu de temps un commencement de la maladie dont elle mourut jadis : des soins attentifs l'ont sauvée. On voit que le périsprit peut conserver des germes ambryonnaires d'un état morbide de l'incarnation précédente de l'esprit.

D. — Pourquoi avez-vous choisi cette fois une position humble dans un milieu pauvre ?

R. — C'est pour racheter mes fautes, car j'étais fort belle, très coquette et pas du tout charitable. Je ne pensais qu'à moi, sans songer à soulager ceux qui souffraient.

D. — Quelque chose en vous vous rappelle-t-il ce pays et cette brillante position ?

R. — Je rêve quelquefois, je chante des airs espagnols ; je m'appelais Angèle Lebrun, mon grand'père était Français, mes sœurs d'aujourd'hui étaient mes cousines, elles m'aimaient beaucoup. Ma mère était comtesse, elle est morte de chagrin un an après moi.

D. — Alors vous vous rendez bien compte que l'on revient sur la terre ?

R. — C'est une loi ; je suis restée 57 ans dans l'espace avant de revenir ici, c'est moi qui l'ai voulu, je ne m'en repens pas, car je me sens bien aimée dans le milieu où je suis actuellement, je demande à ce que l'on m'instruise, cela servira à mon avancement.

Ici plusieurs esprits nouveaux se présentent, elle les voit, les désigne par leurs noms.

M. B... pense à sa mère qui est morte à Metz, le . février de cette année et le médium voit une bonne vieille dame, dont les cheveux sont blancs, les yeux bleus, elle semble souffrir du bras gauche, cette bonne mère est morte le bras paralysé. Jamais Victoire n'avait vu ni connu la mère de M. B... (signe d'identité).

D. Comme je suis obligé de rentrer à Paris, voulez-vous me dire qui devra me remplacer pour vous endormir ?

R. — M. B..., une fois par semaine, tel jour, à telle heure. Vous verrez que j'arriverai à prouver l'existence de l'âme et à vous donner à mon tour quelques instructions.

Cette première séance a duré une heure au moins.

Qu'on vienne donc nous dire que la réincarnation est une chimère créée par notre imagination ?

Comment, voilà une jeune fille ignorante de notre philosophie qui voit, qui cause, se remémore son passé, qui affirme avoir vécu, qui juge et raisonne les conséquences de la succession de la vie de l'esprit.

On demande des faits, des preuves ?

N'en voilà-t-il pas, et des plus concluantes tout au moins pour nous. Il sont à joindre aux autres faits du même genre et qui forment un stock de réalités qui vaut bien la négation de nos adversaires.

---

(DEUXIÈME SEANCE.)

Bar-le-Duc, 6 janvier 1887.

Nous nous sommes conformés aux désirs exprimés par notre jeune médium après le départ de notre initiateur, M. A. Delanne. En cinq minutes elle fut endormie et dit :

— Tiens, voilà Aglaé, ma nourrice, lorsque j'habitais Madrid, nous allions nous promener en voiture dans les bois ; elle est d'origine allemande et m'a appris une chanson dans sa langue natale dont je me rappelle un couplet (elle chante Leich fel dé ecte) qu'à l'état de veille elle ne connaît aucunement. Elle se complaît à nous donner des détails sur ses parents, de sa vie précédente; sa mère s'appelait Henriette de Las-Steinis, la mère de son père était poitrinaire, son père est mort tué dans un duel. « Elle semble souffrir de la chaleur car elle s'écrie : quelle belle journée, qu'il fait chaud à Madrid, le soleil m'incommode malgré mon ombrelle. Nous sommes dans un cimetière, tiens voilà ma tombe, elle existe encore. J'y lis l'épitaphe suivante : elle est morte dans l'hiver 1813).

Oh! chaste blanche fleur, par l'hiver moissonnée,
Sous la forme d'un ange élève-toi vers Dieu,
La mort en te frappant, la Vierge a couronnée,
Prends ton vol vers les cieux, c'est ta patrie, Adieu!

Ma mère espagnole, et ma mère française (textuel) étaient belles-sœurs, il y a plus de cent ans.

D. — C'est bien l'esprit de votre papa que vous avez vu dans votre chambre étant éveillée ?

R. — Oui, c'est bien lui. J'y avais beaucoup pensé et il s'est montré à moi pour me prouver qu'il est toujours vivant, il me fait espérer qu'il pourra s'incorporer en moi lorsque M. Delanne m'aura de nouveau magnétisée, et d'autres esprits également, Je vois encore le comte d'Arsac, avec lequel j'étais fiancée quand j'étais à Madrid il m'aimait beaucoup, il est mort deux ans après moi à l'âge de 22 ans.

— Tiens voici encore papa qui dit que jeudi

prochain on pourra de nouveau m'endormir, puis elle fut réveillée sans éprouver de lassitude, au contraire, elle était toute reposée.

Tout ceci peut paraître pure fantaisie pour quiconque ne connaît pas les rapports des somnambules lucides avec les êtres de l'espace. Mais nous affirmons l'authenticité de ces dialogues. Nou ferons encore une fois ressortir que Victoire est jeune, qu'elle a peu d'instruction et qu'elle ne peut donc avoir puisé nulle part toute cette histoire qui est bien un reflet d'une page de sa vie antérieure. Du reste sa nature bonne et loyale la met au-dessus de tout soupçon de notre part.

Si ces faits vous intéressent, je pourrai continuer à vous mettre au courant de ce que nous promet cet excellent sujet.

Votre ami devoué.
A. BECKER.

---

Au Comité du *Spiritisme*,

Permettez-moi de relever une coquille parue dans la lettre que vous avez bien voulu publier dans le dernier numéro. Le compositeur me fait appeler le *Spiritisme* : NOTRE journal, alors que j'avais écrit VOTRE : Je ne suis pas encore si encombrant et accapareur qu'on veut bien le dire.

Une anecdote, maintenant. Un membre du comité de la *Société Parisienne*, auquel je parlais du morceau de littérature dont ce comité a demandé l'insertion dans le journal de l'*Union*, m'a dit qu'il n'avait point figuré parmi les signataires et, qu'au cas où son nom s'y trouverait, c'est qu'il y aurait été mis sans son avis.

Or, dans le n° 24, je trouve son nom parmi un des autres membres du comité avec la légalisation vice-présidentielle.

Je n'ose pas conclure.

Emile BIRMANN.

---

**Avis de Conférence**

Le mardi 15 mars, rue St-Denis, 183, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par M. Auzanneau :

LETTRES DES ENFERS.

---

## NÉCROLOGIE

Nous annonçons la mort à l'âge de 30 ans, de M. André Aragon, gendre de notre sympathique trésorier, M. Lussan.

M. Aragon, qui était aimé de tous ceux qui l'entouraient, laisse de nombreux et profonds regrets, c'est une douloureuse épreuve pour sa famille et notamment pour sa jeune veuve. De même la séparation est cruelle pour M. Lussan, qu[illegible] sa foi spirite il sache fort bien qu'il n[illegible] d'une séparation éternelle.

Nous nous associons vivement à la d[illegible] M. Lussan et de sa famille.

---

Nous venons également d'apprendre le d[illegible] l'abbé Caron, vicaire de Saint-Germain-[illegible] Plus d'un a connu sa bienfaisance. Nous [illegible] les tracasseries dont il a été l'objet à propos [illegible] idées spirites que ses supérieurs n'ont pu lui [illegible] désavouer.

L'abbé Caron était membre de l'Union S[illegible] et abonné à notre journal. Le brave homme [illegible] d'une attaque de paralysie, en plein boulevard, [illegible] été transporté à l'hôpital Necker, où il est mort. [illegible] était âgé de 78 ans.

Il continuera probablement sous une autre [illegible]me dans sa nouvelle vie, la charité qu'il a été obli[illegible]gé d'interrompre ici-bas.

---

La mort vient aussi de ravir à notre chère s[illegible] Mme Rousset, son fils à peine âgé de 30 ans; [illegible] était attaché au journal *Le Républicain*. Cette m[illegible] si affectueuse et si dévouée pour ses enfants bien-aimés, saura trouver dans sa foi spirite le b[illegible] salutaire pour cicatriser la plaie faite à son c[illegible] par la séparation cruelle que lui impose l'inexora[illegible]ble loi du progrès.

Adepte de la première heure, son nom et sa c[illegible]rité sont connus de tous les spirites lyonnais, [illegible] nous avons la certitude qu'ils se joindront [illegible] nous pour lui crier courage et espoir. Puissent ces quelques lignes calmer sa douleur et lui mo[illegible] que la solidarité chez les spirites n'est pas un [illegible] mot, et que ses frères et sœurs en croyance prennent une part bien vive à sa peine.

---

## OUVRAGES RECOMMANDÉS

**Le Magnétisme curatif au foyer dome[illegible]** par Mme Rosen-Dufaure. Prix : 1 fr. ; 5 rue d[illegible] Petits-Champs.

**Le Spiritisme devant la Science** par Gabriel Delanne. Prix : 3 fr. 50 chez Dentu, Palais-Royal.

**La Genèse, les Miracles et les Prédictions** selon le spiritisme. — Prix : 3 fr. 50.

---

*Le Gérant* : [illegible]

Paris. — [illegible] brevetés, 24, rue [illegible]

5e ANNÉE. — N° 2 **20 centimes le Numéro.** (2e QUINZAINE) MARS 1887



# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

| ABONNEMENTS | RÉDACTION & ADMINISTRATION | LE JOURNAL PARAIT |
|---|---|---|
| Paris et Départements 5 fr. par an. Étranger . . . . . . 6 — | 38, rue Dalayrac, Paris — Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE | DEUX FOIS PAR MOIS |



## AVIS

Nous prions nos lecteurs de nous envoyer, sans retard, le montant de leur réabonnement pour l'année 1887-88, afin d'éviter une interruption dans l'envoi du journal. L'abonnement continue sauf avis contraire et l'année commencée est due entièrement.

Les membres de l'Union Spirite Française sont informés que nos soirées ont lieu le mardi de chaque semaine, à 8 h. 1/2 du soir, 183, rue St-Denis.

Il sera fait par mois deux conférences publiques qui seront, autant que possible, annoncées à l'avance.

## SOMMAIRE



## *31 MARS*

### 18e ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'ALLAN-KARDEC

Comme chaque année à pareille date, nous nous ferons un devoir d'aller sur la tombe du Maître rendre hommage à sa mémoire.

Nous prions tous les Spirites présents à Paris, de se joindre à nous.

Rendez-vous leur est donné au cimetière du Père-Lachaise, près le dolmen d'Allan-Kardec, à une heure et demie, le jeudi, 31 mars.

Des discours seront prononcés.

## BANQUET SPIRITE

Le même soir, jeudi 31 mars, on se réunira en un banquet commémoratif au restaurant Richefeu, 167, galerie de Valois (Palais-Royal).

Nous y convions, avec les groupes qui, les années précédentes ont fraternisé avec nous, tous ceux qui partagent nos idées.

Le prix du banquet est fixé à 3 fr. 25 c. par personne.

On est prié de retirer les cartes le plus tôt possible.

On en trouvera :

1° Chez M. Delanne, 39, passage Choiseul ;
2° Chez M. Tarlay, 60, rue Fontaine-au-Roi;
3° Chez Madame Chabrol, 30, rue Saint-Sauveur;
4° Chez M. Michel, 186, faubourg Saint-Antoine;
5° Et au restaurant Richefeu, 167, galerie de Valois.

On est convoqué pour 6 h 1/2 au plus tard. Le service commencera à 7 h. très précises.

Les personnes qui ne pourraient assister au repas seront favorablement accueillies à la soirée qui suivra ce banquet, et qui commencera à neuf heures.

# LE SYSTÈME DE GALL

### CONFÉRENCE FAITE A L'UNION SPIRITE, LE 1er MARS 1887

Par le Dr REIGNIER

Mesdames; messieurs,

Parmi les nombreuses doctrines dont l'apparition a signalé le commencement de notre siècle, il

n'en est pas qui ait eu plus de retentissement que la phrénologie. Suprême expression, et pour ainsi dire testament de la célèbre école philosophique, elle eut le privilège d'attirer à elle quelques célébrités médicales, et bon nombre de philosophes qui crurent y trouver la solution de l'éternel problème du *connais-toi toi-même*.

Tandis que les matérialistes se réjouissaient de voir la science consacrer leurs opinions, les spiritualistes s'effrayaient à bon droit de l'inauguration d'un système qui, supprimant le libre arbitre, laissait l'homme aux prises avec l'esprit du mal, et lui enlevait la responsabilité de ses actes.

Quelques mots sur l'homme en général nous suffiront pour mettre en relief le rôle passif de l'encéphale et l'intervention active de l'âme.

M. de Bonald définit l'homme : Une intelligence servie par des organes.

Placé physiquement dans les mêmes conditions que les autres animaux, l'homme doit, comme eux, s'approprier les matériaux nécessaires à l'entretien de la vie, mais il s'en écarte tout d'abord par son intelligence qui en fait le véritable souverain de la terre. Et pourtant cet homme, sublime et dernière expression de la création ici-bas, est loin de tenir le même rang dans la genèse universelle. La science en effet, nous fait connaître aujourd'hui l'existence d'un nombre infini de soleils supérieurs au nôtre, et donnant la vie à des milliards de globes près desquels celui que nous habitons est tout à fait inférieur. La Bible elle-même consacre ce fait dont l'échelle de Jacob est la brillante figure.

Suivant le Dr Gall, son inventeur, la phrénologie déterminerait les fonctions du cerveau en général et de ses diverses parties. Elle tendrait à prouver qu'on peut reconnaître les dispositions individuelles aux protubérances du crâne. Or, les phrénologistes sont-ils d'accord à ce sujet ? Tandis que les uns, Broussais en tête, affirment qu'imaginer « une » âme c'est mettre un petit homme dans le grand, » et créer une entité intra-crânienne qu'on fait » jouer comme une marionnette, » le plus grand nombre hésite, avoue timidement qu'il y a ou qu'il pourrait bien y avoir une âme ?... Mais alors quelle est sa fonction ? Il y a ou il n'y a pas : Si oui, quel est son rôle, qu'est-ce qu'être spiritualiste ? M. le Dr Cerise va nous répondre :

« Il ne suffit pas pour être spiritualiste d'affir- » mer une substance spirituelle ou de proclamer » l'existence de l'âme (les panthéistes en disent » autant.) Il faut croire à la dualité, à l'activité » Dieu, à la passivité Univers, à l'activité Esprit, à » la passivité Organisme. Il faut distinguer ce qui » est instrument de ce qui est puissance, il faut » reconnaître la liberté des actes de l'esprit et la » fatalité des mouvements de la matière. »

Si nous reconnaissons volontiers que le cerveau étant l'instrument des manifestations de l'âme, certaines de celles-ci peuvent avoir leur siège dans telle ou telle partie de l'organe cérébral, nous affirmons avant tout qu'il existe une cause première ; et comme nous avons la conviction que Dieu régit l'univers, nous affirmons avec la même autorité, celle de l'évidence, que l'âme préside à tous les actes de l'intelligence humaine. La phrénologie rejetant la dualité humaine peut donc à bon droit être taxée de matérialisme... et pourtant voici le but qu'elle se propose. Nous laissons la parole à M. Gaubert, un de ses partisans les plus autorisés :

« Aux conséquences et aux applications de cette » science se rattachent les questions philosophi- » ques. Les améliorations relatives à l'instruetion » du peuple, aux salles d'asile, à l'enseignement » primaire, aux maisons de correction, aux princi- » pes de droit et de législation. Les mœurs du » peuple, les différentes formes de religion, la » politique et l'éducation morale de la société y » *ressortissent également.* »

Cherchons à faire la part de la vérité dans les allégations qui précèdent. Un axiome fondamental domine toutes les questions philosophiques ressortissant à la psychologie ou à la métaphysique, savoir :

Il n'y a pas d'effet sans cause. Or, un effet intelligent ne pouvant reconnaître qu'une cause intelligente, pas d'âme, pas de manifestations intellectuelles.

La *morale* qui est renfermée tout entière dans la notion du devoir, n'a de raison d'être qu'autant que nous avons des devoirs envers Dieu, envers nous mêmes, or pas d'âme, pas de devoirs. Si nous ne sommes qu'un peu de boue nous n'avons qu'à nous préoccuper de notre propre bonheur pendant le temps si court que nous passons sur cette terre.

L'égoïsme le plus abject est donc la conséquence logique d'une pareille théorie.

L'instruction du peuple. Prétendrait-on améliorer le peuple en lui enseignant que l'homme naît avec des penchants qui le poussent fatalement vers telle ou telle voie. Et pourquoi punissons-nous celui qu'une fatalité inexorable entraîne au crime ?

Toute la science du droit ; toutes les législations qui reposent sur les grands principes révélés, qui protègent le faible contre le fort, qui protègent le criminel lui-même quand le repentir l'a touché, tout cela n'est plus qu'un frêle château de cartes qui s'évanouit sous le souffle empesté du matérialisme.

Qui ne saisit de prime abord les fatales conséquences d'une doctrine qui, privant la société de son plus ferme appui, la morale, l'expose à s'engloutir fatalement dans l'abîme qu'elle-même a creusé sous ses pas ?

Un simple coup d'œil jeté sur la classification des docteurs Gall et Spurzheim suffit pour faire comprendre que l'ordre et l'élément scientifique y font complètement défaut.

Outre les noms fantaisistes donnés à des qualités qui ne sont que des variantes de facultés en quelque sorte primordiales, il est facile de remarquer que la plupart des dénominations ne reposent sur rien de stable, et que la partie vraiment sérieuse du système s'y trouve complètement masquée sous les puérilités dont il est encombré. De plus comme il était impossible de classer au milieu de ces conceptions les véritables facultés intellectuelles, savoir : la perception, le jugement, l'attention et la mémoire, caractères qui font l'homme et en démontrent le cachet vraiment divin, on a fait les attributs généraux, mais en ayant bien soin d'omettre la raison, ce brillant corollaire de l'âme humaine, dont ces messieurs ont tout bonnement nié l'existence parce qu'ils ne pouvaient la comprendre. Prenons au hasard quelques-unes de leurs données et passons-les au crible du raisonnement.

L'*amitié* qui commence au simple penchant pour s'élever parfois jusqu'au dévouement le plus sublime, a sa source première dans l'instinct qui porte les créatures à se réunir dans un but de conservation. On la rencontre chez les animaux, chez le chien entre autres où tout le monde en a des preuves. C'est de l'amitié que dérivent la bienveillance et la bonté dont on a fait catégorie spéciale.

La *destructivité*, cette disposition se rencontre fréquemment chez les enfants et pourrait dégénérer si on n'y mettait ordre en un penchant au meurtre. Nous posons en fait qu'on peut toujours combattre avec fruit cette tendance en s'adressant au cœur de l'enfant, et plus tard à sa raison.

Nous en dirons autant de l'*aquisivité* dont on a fait la tendance au vol et qu'une éducation convenable peut toujours transformer en une sage économie.

*Vénération. — Sens de Dieu.* — Il est assez étrange de voir figurer une telle qualité dans un ouvrage fondé sur le matérialisme. C'est là un de nos meilleurs arguments contre la doctrine, et qui prouve que l'idée de Dieu et de l'âme est partie intégrante du cœur de l'homme, puisque ceux qui semblent prendre à tâche de nier ces dogmes y reviennent malgré eux. Inclinons-nous donc devant l'Auteur de toutes choses, et rassemblons-nous tous sous le drapeau de la charité qui doit bannir à tout jamais la misère, cette lèpre hideuse de la société.

Des autres facultés nous n'avons rien à dire ; nous ferons seulement remarquer que, indépendamment des protubérances cérébrales desquelles on ne saurait nier l'existence, l'âme en s'incarnant apporte les idées et les penchants acquis dans d'autres existences, qu'ils peuvent être bons ou mauvais, et que l'éducation bien comprise peut toujours arriver à développer les premières, tout en modifiant les autres.

Toutes les données de la phrénologie se trouvent renfermées dans les cinq propositions suivantes, en regard desquelles nous plaçons nos objections fondées sur la doctrine spiritualiste.

*Première proposition.* — Il existe chez l'homme et chez les animaux des facultés et des penchants innés, ayant leur siège dans le cerveau, et se manifestant exclusivement au moyen de cet organe.

*Deuxième proposition.* — Les facultés et les penchants sont distincts et indépendants les uns des autres. La bonne organisation du cerveau, et l'intégrité absolue de ses parties sont indispensables à l'exercice de ces manifestations.

Les traditions les plus autorisées, les données de la science actuelle et le résultat d'un grand nombre d'observations démontrent la vérité de ces propositions, à la condition de les formuler de la manière suivante :

Il existe chez l'homme et chez les animaux des facultés ayant leur siège dans l'*âme* et des penchants ayant leur siège dans le cerveau.

Les uns et les autres se manifestent exclusivement au moyen de cet organe.

*Troisième proposition.* — La pluralité des organes dont se compose le cerveau explique la pluralité des facultés.

Proposition vraie, toujours en tenant compte de l'âme comme cause première et seule active. L'expérience a démontré en effet que certains penchants bien accusés correspondent en effet au développement plus accentué de certaines parties de l'organe cérébral.

*Quatrième proposition.* — Les organes existent plus ou moins développés dans tous les cerveaux. Ils sont toujours doubles, un par hémisphère. Le développement d'un organe coïncide avec celui de la portion du crâne qui lui correspond et permet ainsi de reconnaître par l'observation les penchants du sujet.

On ne saurait examiner le cerveau avec attention sans acquérir la conviction qu'on se trouve en présence d'un instrument très parfait et riche en dé-

tails. Or, personne n'ignore que les diverses parties d'un instrument se montrent d'autant plus sensibles qu'elles servent davantage.

En serait-il autrement pour le cerveau? Rapprochons de cette circonstance ce fait bien démontré aujourd'hui, à savoir que l'esprit apporte en naissant des dispositions innées, résultat de ses précédentes incarnations, et dont l'effet se dénote d'autant plus qu'elles trouvent un terrain plus fertile.

*Cinquième proposition.* — Il n'y a d'organes que pour les facultés et non pour les attributs généraux. Mais alors où placez-vous le siège de ces attributs qui seuls constituent l'homme intellectuel? Comment expliquez-vous la perception, seul mobile de nos actes? Où placez-vous le siège de la mémoire? Par qui s'exerce le jugement qui seul peut déduire les rapports entre les idées? Que faites-vous, en un mot, de la raison humaine, ce magnifique apanage qui place l'homme à la tête de la création terrestre, dont il peut ainsi comprendre le mécanisme, en adorant l'auteur de toutes choses. Oui, messieurs, plus on lit votre ouvrage, plus on reste convaincu de l'indispensable nécessité d'admettre cette âme que vous vous efforcez d'écarter, tout en laissant voir à chaque ligne que vous y croyez du fond du cœur.....

Nous n'apprenons rien à personne, en affirmant que l'âme humaine est reconnue par les traditions de tous les peuples, par les œuvres de tous les philosophes, depuis Moïse jusqu'à nos jours. On la trouve même implicitement admise dans les ouvrages de ceux qui semblent faire profession de l'incrédulité la plus absolue, et qui en fin de compte ne peuvent compléter leurs démonstrations qu'en parlant de l'existence d'un *je ne sais quoi* qui échappe à notre scalpel où à notre analyse; le psuchè des grecs, la monade de Voltaire ou la faculté vivifiante de Cabanis, tous mots qui ne sauraient se rapporter qu'à l'âme. Quelques personnes ont contesté aux juifs la croyance à l'âme, et pourtant nous lisons dans le lévitique (chap. 9 verset 11) que Moïse défendait aux hébreux d'évoquer les morts. — Cette défense implique l'idée que les morts répondaient, et la révélation moderne mettant en doute cette assertion, qui du reste est confirmée par de très nombreuses expériences, il reste démontré que l'âme existe, indépendante du corps, qu'elle est immortelle et destinée à progresser indéfiniment.

Bon nombre d'écrivains modernes, tout en affichant le plus grossier matérialisme, semblent admettre l'existence de l'âme.

C'est d'abord M. Alfred Maury: L'intelligence, dit-il, est après tout une fonction du cerveau, mais il se hâte d'ajouter: « Je ne prétends pas nier l'action de l'âme, je ferai seulement remarquer que cette action est étroitement liée au jeu de l'organisme. — Nous n'avons jamais prétendu le contraire. — Le périsprit n'est autre chose que ce lien. M. Flourens dit: Qu'il ne considère pas l'organisation comme étant tout dans les êtres vivants.

M. Gratiolet s'exprime ainsi: « Le système qui satisfait le plus le sens commun est celui qui admet l'individualité des âmes et leur existence indépendante de celle des corps.

Le Dr Büchner, dans son ouvrage *Force et matière*, considère le cerveau comme l'organe secréteur de la pensée; plus loin, il s'exprime ainsi: L'anatomie des parties subtiles du cerveau est encore une terre inconnue, l'anatomie des parties moins subtiles offre une foule de formes extérieures admirablement entrelacées dont la signification physiologique est encore une énigme. Nous sommes en droit de demander au Dr Büchner sur quoi il base ses conclusions. — Qu'est-ce que la matière? Qu'appelle-t-on force?

La *force*, dit-il, considérée en elle-même échappe à la science humaine, parce qu'elle ne se révèle que par ses résultats. Sa nature intime reste impénétrable.

La *matière* est tout ce qui remplit l'univers — elle n'a qu'une propriété — l'inertie; aussitôt créée voilà qu'une puissance irrésistible s'empare de ses atômes — c'est l'attraction. — Une de ses formes obéissant à une force nouvelle, la force vitale, constitue une classe particulière de corps organisés. Là s'opèrent un départ et un renouvellement incessant des atômes; c'est la vie. Cette force, la vie, est donc indicutable; caractères et effets sont absolument opposés à ceux de la matière inerte. Jusque-là tout va bien, — mais voilà que sur cet organisme se greffe une troisième force, qui donne à chaque être la conscience de son moi, la notion du bien et du mal, et lui permet d'arriver à l'intuition de la force des forces, de la cause première. — Vous voyez, Docteur, que je conserve votre nom de force; seulement dans ce cas je l'appelle force intelligente, et vous m'accorderez bien qu'elle est immatérielle. puisque vous-même la séparez nettement de la matière. — Mais la matière ne se détruit pas, elle est éternelle avec son inertie — ma force intelligente sera éternelle avec son intelligence; et qui dit intelligence dit progrès — votre affinité qui rapproche les molécules devient l'amour dans l'échelle animale, voilà mon âme trouvée je n'en demande pas plus.

L'homme résume donc bien en lui trois principes:

1° Le principe matériel qui constitue le corps;

2° Le principe vital qui a son siège dans les centres nerveux ;

3° Le principe divin, dont la nature intime nous échappe, mais qui se révèle par le *Moi pensant.*

C'est pourquoi nous définissons l'âme, une substance de nature spirituelle, douée d'intelligence et de liberté, formant par conséquent un etre bien défini uni au corps matériel à l'aide d'une enveloppe fluidique, le périsprit.

Deux médecins très distingués, Broussais et Cabanis ont essayé d'établir les rapports de l'intelligence avec la matière, mais n'ont pu aboutir à rien de sérieux parce qu'ils ont fait précéder leur travail de cette épigraphe :

« L'âme n'est que le résultat du jeu des organes, et la pensée une sécrétion du cerveau. »

Cette opinion qui semble émise par son auteur (Cabanès) pour se mettre en quelque sorte à l'unisson des savants de son époque, est démentie formellement dans une lettre adressée à Faureil sur les causes premières, et dans laquelle on lit cette phrase :

« J'admets explicitement une âme distincte du « corps, et une Providence ordonnatrice de l'Uni« vers. »

Oui, cette providence qui a permis le mal sur ce monde d'épreuves, nous a donné de nombreux moyens de le combattre. Ils ressortissent tous à l'hygiène dont l'éducation forme un des chapitres les plus importants. — L'hygiène en effet a pour but l'emploi des moyens propres à maintenir la santé du corps et celle de l'âme.— C'est en prenant de bonne heure le jeune enfant qu'on doit s'appliquer à neutraliser les mauvais penchants qu'il apporte avec lui, et, nous n'hésitons pas à l'affirmer, du jour où on aura réussi à imposer à tous l'emploi de ces moyens préservateurs, on aura tout bonnement supprimé le crime.

Une doctrine qui a eu pour le moins autant de retentissement que la phrénologie, c'est la physiognomonie due à Lavater, pasteur de Genève.

Il a basé les principes de la nouvelle science sur la remarque qu'il a faite que les traits du visage reflétaient dans le plus grand nombre de cas les instincts, les passions, en un mot le caractère des individus. La disposition des muscles très nombreux de la face rend compte en effet de l'extrême mobilité de la physionomie et du rôle qu'elle joue dans l'expression de nos sensations physiques et morales.

L'expérience démontre également que chez les sujets qui éprouvent souvent les mêmes impressions, les muscles de la face, et par conséquent les traits du visage, conservent une sorte d'empreinte qui leur donne un cachet particulier.

Ces faits que nous savons indiscutables, ne sont que des reflets des impressions éprouvées par le cerveau, et qui se divisent naturellement en impressions par causes externes et impressions par causes internes.

Les impressions par causes externes arrivent directement aux sens, et sont communiquées par eux à l'encéphale qui transmet aux muscles de la face les résultats de ces diverses impressions.

Les impressions par causes internes proviennent de l'âme, et donnent lieu aux manifestations propres à l'esprit, au nombre desquelles sont les penchants, vices et vertus, qui, nous le répétons, n'ont rien de fatal, puisqu'on peut toujours entraver les mauvais, et fortifier les bons.

J'aurai rempli mon but si j'ai pu faire passer dans l'esprit de mes lecteurs, ma conviction que l'âme existe, qu'elle est immortelle et soumise à la loi du progrès. — Qu'il nous est possible de trouver, dès cette existence, un remède à toutes nos misères, que ce remède consiste dans la stricte observation de la loi, qui depuis 19 siècles a retenti du haut du calvaire; de cette loi qui nous commande de nous aimer, parce que nous sommes tous les enfants de ce Dieu de miséricorde, qui n'a pu nous créer pour nous rendre à jamais malheureux. Oui, c'est dans l'amour que nous retremperons nos cœurs ulcérés ; c'est dans l'union, fruit de cet amour, que nous puiserons la force de briser nos chaînes, et de terrasser à jamais cette hydre sans cesse renaissante qu'on nomme l'égoïsme. C'est l'amour, en un mot, qui doit être le phare lumineux qui éclairera la bonne route, celle de la vertu, et partant du bonheur.

Dr REIGNIER.

# PLACE AU MAGNÉTISME

*Les faits* ainsi que le dit M. R. Wallace *étant des choses opiniâtres* devant lesquelles les plus incrédules sont obligés de s'incliner; le meilleur parti à prendre, sinon le seul, à l'égard des détracteurs du magnétisme est de répondre par des faits à toutes leurs attaques ; en voici quelques-uns qui je l'espère, ne seront pas sans intérêt pour les lecteurs du *Spiritisme.*

Le premier, tout récent, répond victorieusement aux négateurs de l'action du magnétisme à distance.

Le héros, ou du moins le patient, dans ce récit est encore le petit Francisque dont j'ai déjà parlé. Mlle L..., loin de se fatiguer de la longueur d'un pareil traitement lui continue ses soins constants et dévoués et le magnétise régulièrement tous les

jours. Mardi dernier elle ne put se rendre auprès de lui ; inquiète sur son état, le soir à notre réunion *au groupe Amitié*, elle me pria de l'y conduire : Je me rendis à sa demande et vers 9 heures et demie je l'envoyai visiter son petit malade.

Après l'avoir bien examiné elle me dit : Il a été plus fatigué aujourd'hui; il est bien agité; il faudrait le calmer ; magnétisez-le dans ce but. Je me conformai à cette indication; un moment après elle ajouta : C'est suffisant... il va mieux maintenant... il est plus calme; mais il aurait grand besoin d'être purgé pour débarrasser le corps et la jambe des humeurs que j'y vois agglomérées... agissez énergiquement dans ce sens, c'est nécessaire pour éviter une complication... C'est bien comme cela, le magnétisme produira son effet... il est calme maintenant... il s'endort... vous pouvez me faire revenir.

Le lendemain, sans se souvenir de la scène de la veille, Mlle L... se rendit auprès du petit Francisque. En lui ouvrant la porte, la mère lui dit : Ah ! Mademoiselle, que je suis contente de vous voir, je vous attendais avec impatience; hier le petit a été fatigué, agité toute la journée il ne s'est endormi que vers 9 heures et demie, 10 heures moins le quart; il a bien dormi, mais ce matin il a été pris d'une dyssenterie épouvantable ; je ne sais qu'y faire ; je craignais que ce fût quelque nouvelle complication.

Bien que ne se souvenant pas du traitement de la veille, Mlle L... lui répondit : Ce ne sera rien, allez ; vous pouvez être tranquille ce doit être M. Sausse qui l'a purgé hier soir, probablement un peu fort, parce qu'il devait en avoir besoin.

Cette réponse mit fin à ses inquiétudes et, la bonne maman se rassura, certain que le magnétisme était seul en cause dans cette affaire. A ceux qui, moins confiants qu'elle, voudraient voir une autre cause à ce fait, je répondrai que Francisque n'a que 4 ans, qu'il y avait un mois que je ne l'avais vu lorsque le phénomène s'est produit, et que 15 à 1,800 mètres, à vol d'oiseau, séparent le lieu de notre réunion de l'appartement habité par ses parents ; que dès lors il ne peut y avoir aucune suggestion et qu'à moins de preuve contraire, je n'y puis voir que l'effet de l'action du magnétisme à distance.

Je demanderai maintenant à nos adversaires, si dans leur arsenal de mauvaises raisons, ils en pourront trouver une, pour annuler les conséquences qui découlent des deux faits suivants : tous deux attestent la clairvoyance somnambulique et le dégagement de l'âme pendant le sommeil magnétique.

Etant très fatigué, j'avais besoin de réparer mes forces, de reconstituer ma santé assez grièvement atteinte. Tous les toniques que vous trouverez en pharmacie ne vous valent rien me dit mon sujet Mme C... il vous faut une préparation qui vous fortifie mais sans vous irriter. Que faut-il faire pour cela ? Attendez je vais le demander à nos guides... Notre guide magnétiseur me dit de le suivre... Oh ! qu'il me fait aller vite... Mais où suis-je? c'est singulier les hommes et les femmes n'ont presque pas de différence dans leurs costumes... les hommes ont de longues nattes de cheveux.

Est-ce la Chine ? — Je crois que oui. Notre guide me montre un petit arbuste dont la feuille ressemble à celle du pêcher... Il faudra prendre du vin dans lequel vous aurez fait macérer ses feuilles pendant trois jours, vous le filtrerez auparavant et le sucrerez avec du sucre candi... il faut 10 grammes de feuilles sèches pour un litre de bon vin ; le goût en est très agréable et vous vous en trouverez très bien. — Comment se nomme cette plante? — Je ne sais pas... attendez, je vais le demander. — Notre guide me montre une branche de cet arbuste... Ah ! il y a une étiquette... je vois, ce sont des feuilles d'*Aya Pana*.

En quittant Mme C..., je rentre dans ma chambre et consulte mon dictionnaire des plantes médicinales, pour connaître d'après la science moderne les propriétés de cette plante. Une déception m'est réservée : mon dictionnaire, pourtant fort complet, ne contient pas un mot sur l'*Aya Pana*. Loin de me décourager pour cela, le lendemain j'en demande dans plusieurs pharmacies, mais je n'en trouve nulle part, on ne connaît pas cette plante, ni ses propriétés.

Le soir, je dis à mon sujet : Il doit y avoir erreur dans le nom de la plante que vous m'avez nommée hier, je n'en ai pas trouvé. — Attendez, je vais demander.

Elle retourne alors au pays originaire de l'arbuste, voit la récolte des feuilles, leur préparation, et tout en suivant les transformations qu'elles subissent et dont elle me fait une description très détaillée, revient à Lyon : Vous en trouverez chez M. B..., droguiste, il en a reçu cette semaine, elles sont dans le casier n° 1, Cette plante, en effet, est peu connue, mais elle très précieuse, elle vous rendra de grands services.

A l'adresse indiquée, je trouvai effectivement les feuilles d'*Aya Pana*, et n'ai eu qu'à me louer de l'usage que j'en ai fait.

Le fait suivant de la même lucide, est non moins étrange ; le voici, tel que je l'ai consigné dans mes Notes de magnétiseur :

Mme C... m'ordonne de prendre des prises de poudre de bétoine, j'en cherche partout, dans plus

de vingt pharmacies, on me répond qu'il n'y en a pas, mais qu'on peut m'en faire. Non, je veux en trouver de toute prête, et je cherche inutilement. Je demande alors à mon sujet où je puis m'en procurer. — Attendez, je vais chercher. A tel endroit, chez un tel, dans un bocal qui est au-dessus de la porte d'entrée, c'est le troisième, à droite, au second rang.

Nous ne connaissions, ni l'un ni l'autre, ni le pharmacien, ni la pharmacie ; je me rends à l'endroit indiqué et demande de la poudre de bétoine. Le garçon me regarde. — Nous n'en avons pas de prête, dit-il, mais on peut vous en faire. — Je vous demande pardon, il doit y en avoir là, et me retournant, je lui montre le bocal qu'on m'avait indiqué. Le bocal désigné contenait exactement la poudre que je lui demandais ; il en fut plus surpris que moi.

De tels fait se passent de commentaires et répondent victorieusement aux négateurs de la lucidité somnambulique.

Ma lettre est déjà bien longue, mais avant de la terminer, je veux encore vous faire le récit d'une cure qui décida de mon dévouement au magnétisme curatif. Ce fut mon premier essai comme magnétiseur et j'en garde toujours le plus agréable souvenir.

Plus de 10 ans se sont écoulés depuis cette nuit là, j'étais alors bien novice en magnétisme, je n'avais vu que quelques expériences et lu en courant le « Guide de l'étudiant magnétiseur », du baron Du Potet ; je ne savais donc que peu de choses, mais j'avais la foi, une foi ardente, la foi d'un néophyte, en la puissance curative du fluide magnétique. et le succès qui couronna mes efforts fut pour moi une preuve bien évidente que ma conviction était fondée sur des bases solides.

J'étais encore garçon et demeurais dans une maison d'ouvriers. Un soir, vers minuit, j'entendis chez mes voisins de droite un vacarme insolite et auquel je n'étais pas habitué. Ce sont d'abord des plaintes, puis des jurons, ensuite le bruit d'une lutte corps à corps, et au milieu de tout ce tapage, des sanglots, des supplications d'une femme, enfin des appels : au secours ! au secours ! se font entendre. Je me lève à la hâte, et sans savoir de quoi il s'agissait, je frappe énergiquement à la porte du voisin. La femme arrive en courant. — « Ah ! Monsieur, mon mari est fou, il veut se tuer, il veut sauter par la croisée. » Je l'aperçois, en effet, tenant l'espagnolette ; je m'élance sur lui, le retire vivement en arrière, et nous roulons tous les deux sur un grabat étendu sur le plancher, et qui lui servait de lit ; là une lutte s'engage entre nous ; le malheureux cherche à me frapper avec un marteau qu'il tenait à la main ; je parviens à le désarmer, le danger centuple mes forces ; par un vigoureux effort, je me dégage, je le fais rouler sous moi, et mon genou sur sa poitrine, j'arrive enfin à le maîtriser. Pendant ce temps, qui dura moins que je n'en mets à le décrire, la femme en pleurs, avec une volubilité de paroles qu'explique seule notre situation critique, m'apprend qu'il est sorti dans la journée, qu'on a dû le faire boire, et qu'il est sous le coup d'un accès de *delirium tremens*, comme celà lui est déjà arrivé une fois, que ses douleurs de tête étaient si violentes, qu'il voulait se tuer, qu'il cherchait à s'assommer avec son marteau, lorsqu'elle a crié : « au secours ! »

Le siège du mal le plus aigu étant la tête, je la prends entre mes mains, et le magnétise avec une volonté, une énergie, qui touche presque à la violence ; je fais des aspirations sur le front, sur les tempes, sur la bouche, puis des passes longitudinales, ensuite des insufflations, pour recommencer les aspirations après de nouvelles passes. Sous l'action du magnétisme, la douleur devient moins intense ; elle diminue peu à peu, le malade me dit alors : « Oh ! que vous me faites du bien ! » Je redouble d'ardeur, d'énergie, le mal semble céder, et le sommeil l'envahir. Bientôt il reste inerte sur le matelas où je suis parvenu à l'étendre, la douleur est vaincue, et je puis, ô bienfaisant magnétisme, contempler avec des transports de joie les résultats heureux de ta salutaire influence.

Pendant ce temps, près de vingt minutes, la femme me regardait muette, presque ahurie, ne comprenant rien à ce que je faisais, s'expliquant moins encore le résultat obtenu ; elle était devant moi, la bouche béante, ne pouvant articuler une syllabe.

Vous pouvez vous coucher maintenant et dormir tranquille, il ne bougera pas jusqu'à demain ; soyez sans inquiétude, et, si vous avez besoin de moi, vous n'avez qu'à m'appeler ; et, sans autre explication, je rentre dans ma chambre et me jette sur mon lit. Chose bizarre, au lieu de dormir moi-même, ce dont j'avais pourtant grand besoin, j'attends anxieux, j'attends, non sans raison, car une demi-heure après les plaintes recommencèrent. Je retourne auprès du malade, qui est sous l'influence d'une nouvelle crise ; cette fois, plus libre dans mon action, je le dégage complètement, le charge de nouveaux fluides, et, une fois encore, le magnétisme triomphe de la douleur.

Je ne le quittai que lorsque le sommeil fut complet et que j'eus la certitude qu'il n'y avait plus rien à craindre.

Le lendemain ou, plus exactement, ce même matin, avant de me rendre à mon travail, j'entrai

chez mes voisins. —Venez le voir, Monsieur, me dit la femme, il n'a pas fait un mouvement. Mais qu'est-ce que vous lui avez donc fait? — Rien de plus que ce que vous avez vu. — Ah! Monsieur, quel malheur qu'il soit sorti hier! voilà six mois que nous étions presque sans ouvrage, nous en avons cette semaine plus que nous n'en pouvons faire, et c'est très pressé. Que va dire le patron? Pourvu qu'on ne nous le retire pas en nous mettant à la porte du magasin! Quel malheur! il en a au moins pour huit jours sans pouvoir travailler! — Ce ne sera peut-être pas aussi long que cela. — Oh! la dernière fois, je sais bien le temps que ça lui a duré! — Ce sera peut-être moins long cette fois, et, disant cela, j'entre dans la chambre où le pauvre diable était étendu dans une immobilité absolue. Je le dégage, il se réveille tout endolori et cherche en vain à s'expliquer sa situation et ma présence; je lui rappelle sa sortie de la veille et les conséquences qui en sont résultées. Il reste tout consterné et, pendant que je le magnétise, me regarde avec un œil hébété. Je lui recommande de se reposer et le quitte en lui promettant d'entrer le voir avant de me coucher.

Lorsque je revins à la fin de la journée, je le trouvai étendu dans un mauvais fauteuil, se faisant à lui-même les reproches les plus violents; je ne pouvais lui sortir cette pensée de la tête: Pourvu qu'on ne me mette pas à la porte! Il faut que je rende mon ouvrage, et j'en ai pour quinze jours à ne pouvoir travailler!

N'arrivant pas à lui faire renoncer à cette idée fixe: J'en ai pour quinze jours à ne pas pouvoir travailler! — Que voulez-vous que j'y fasse, lui dis-je, c'est votre faute; je vais essayer de vous soulager, peut-être après irez-vous mieux.

Près de la croisée, la femme, les yeux rouges de fatigue et de larmes, travaillait avec rage pour essayer de parer au renvoi qui les attendait lorsqu'ils iraient au magasin. Soudain, elle s'arrêta pour écouter son mari. —C'est singulier, me disait celui-ci, à mesure que vos mains passent devant moi, je sens ma fatigue s'en aller, comme si vous la preniez avec les doigts... Mais je me sens fort maintenant.

Je continuai les grandes passes avec plus d'ardeur; tous deux me regardaient, étonnés, et à mesure que, sous l'action du magnétisme, la fatigue disparaissait, la figure du malade passait par toutes les gammes de la surprise et du contentement.

— Oh! mais je me sens tout à fait bien maintenant, je vais réparer le temps perdu; oh! Monsieur, que je vous remercie! —Vous allez vous coucher, lui dis-je, et demain, si vous vous sentez aussi fort, vous travaillerez mieux... Et je rentrai chez moi, laissant mes voisins aussi surpris que contents, mais ne comprenant rien à ce que j'avais fait.

Cette nuit, je dormis d'un bon sommeil et ne fus réveillé que vers cinq heures par mon voisin, qui chantait gaiement en faisant son ouvrage.

Lorsqu'ils m'entendirent fermer ma porte, ils vinrent tous les deux pour me serrer la main et me remercier.

— Monsieur, me dit la femme, nous vous remercions bien, mais ce n'est pas suffisant; vous nous direz ce que nous vous devons.— Mais vous ne me devez rien. —Comment? Mais, l'autre fois que ça lui a pris, nous avons dépensé plus de 20 francs de consultations et au moins 40 francs de remèdes, et encore il est resté quinze jours sans rien faire. — Je ne vous dis pas le contraire; mais comme je ne vous ai donné ni consultations ni remèdes, je vous le répète, vous ne me devez rien.—Mais qu'est-ce que vous lui avez donc fait? — Je l'ai simplement magnétisé, et comme je n'ai rien payé pour apprendre, que cela me fait plaisir de le faire, je ne me reconnais pas le droit de vous demander des honoraires. Vous êtes contents, moi aussi; cela me suffit.

Peindre la joie de ces pauvres travailleurs, redire leur surprise, leurs remerciements, serait chose bien difficile; j'en garderai tant que je vivrai un profond souvenir.

Que d'autres en pensent ce qu'ils voudront, je n'ai pas à juger leurs sentiments; mais, pour moi, je m'estime bien mieux payé par les larmes de joie de la femme, par la vigoureuse poignée de main du mari, que par tout l'argent qu'ils auraient pu me donner.

Pour le bien qu'il nous permet de faire, pour les splendides horizons qu'il nous dévoile, pour les satisfactions intimes qu'il sait nous procurer, je ne me lasserai jamais de répéter: Place, place au magnétisme!

Henri Sausse.

---

# RÉVÉLATION SPIRITE

Nous empruntons aux *Annales Lyonnaises* du 1er novembre 1886 le fait suivant:

— Ainsi vous croyez au spiritisme?

— Je n'y crois pas, mais... je ne le nie pas non plus, réponait le jeune docteur, Paul Dussier, à la maîtresse de la maison qui venait de lui poser cette question. Voyez-vous, chère madame, comme il n'est pas ici-bas d'effet sans cause, comme l'imagination humaine n'a jamais rien créé au sens ab-

olu du mot, il est fort possible, il est presque sûr, qu'au fond des exagérations des spirites, il y a une petite part de vérité. Aussi petite qu'on le voudra, vérité cependant, et à ce titre, digne d'être recherchée et étudiée.

— Mais ce serait épouvantable cela, savez-vous? prononça une toute mignonne petite femme, frileusement peletonnée dans un large fauteuil près du grand feu flambant. On pourrait donc évoquer les morts?

— L'écriture le dit.

— Sans doute; mais... sincèrement, pensez-vous que quelque chose de semblable puisse arriver?

— Tout arrive! fit gravement le docteur. Qui pourrait nier ou affirmer en un pareil sujet?

Pourquoi les âmes de ceux qui sont morts ne resteraient-elles pas en communication avec nos âmes, s'il est vrai que la mort n'est que la séparation brutale de l'âme et du corps? Et pourquoi ces âmes à notre appel, ne viendraient-elles pas communiquer avec nous, nous faire part de leurs impressions? Il est possible qu'elles ne le puissent pas, mais rien ne le prouve; téméraire qui se prononcerait pour ou contre. Il reste cependant acquis, que beaucoup d'hommes, et parmi eux les esprits les plus grands, les intelligences les plus remarquables, ont cru aux revenants; et dans les livres saints eux-mêmes nous trouvons plusieurs exemples d'évocations.

— Et... comment peut-on faire ces évocations? demanda encore la maîtresse de la maison.

—Voulez-vous que nous essayions une séance de spéritisme? répondit le docteur.

— Oui! oui!

Les nerfs étaient très surexcités chez toutes ces dames, leur curiosité vivement éveillée. Les messieurs eux-mêmes, sans s'en rendre bien compte, avaient subi cette impression d'énervement qu'amène forcément une longue conversation sur des sujets mystérieux. Des causes tout extérieures agissaient en outre sur les imaginations. On était à la campagne, dans un grand vieux château dont les portes criaient. Il faisait froid, la neige tombait, le vent soufflait fort, et de temps à autre on l'entendait jeter sa plainte dans la nuit, secouer violemment les branches des grands arbres. Il grondait sourdement dans la cheminée, pleurait aux fentes des volets clos, se taisait, se calmait parfois un, court moment, et tout à coup, pris de rage, redoublait son vacarme, ses efforts contre la vieille demeure qu'il semblait vouloir déraciner.

Une série d'expériences hypnotiques faites par le docteur sur l'un de ses amis, avait achevé d'ébranler les esprits, de les tirer de leur calme habituel, et tous maintenant, dames et messieurs, se pressaient autour de la grande table du salon, un peu émus, dans l'attente vague de quelque phénomène effrayant et surnaturel.

— C'est tout, docteur? demanda avec un petit rire nerveux la jeune femme choisie comme médium.

— Oui! Qui voulez-vous interroger? Une personne que nous ayons tous connue?

— Je voudrais savoir comment est mort mon frère, Gaston de Reyne, dit la maîtresse de la maison.

— Que faut-il faire? demanda de nouveau la jeune femme.

— Chacun de nous va s'absorber dans le souvenir de notre ami, Gaston de Reyne, l'appeler en pensée, l'évoquer, dit le docteur, et vous, madame, ajouta-t-il, en plaçant elle un grand cahier de papier blanc et lui mettant aux doigts un porte-plume, laissez courir votre main comme ceci sur le papier, sans retenir ni pousser la plume, en l'accompagnant seulement. De l'encre de temps à autre, c'est tout!

Gaston de Reyne, un jeune homme de vingt-deux ans avait disparu, il y avait maintenant quatre ans, dans un voyage en mer avec le navire qui le portait; son souvenir ainsi rappelé avait apporté une tristesse générale, aussi, après quelques courtes exclamations, quelques légers rires d'incrédulité, un grand silence se fit, pendant lequel on n'entendit plus que le pétillement des étincelles dans la large cheminée, et, par intervalles, un brusque craquement de la boiserie, la voix du vent redoublant au dehors ses menaces, ses plaintes interminables.

Bientôt la main qui tenait la plume fut agitée d'un faible tremblement très rapide, se mit à tracer peu à peu sur la page blanche des traits d'abord sans suite, puis des caractères incompréhensibles; enfin, d'une écriture droite, forte, épouvantablement nette, une relation étrange, que la voix de la jeune femme, une voix saccadée, sans timbre, une voix pareille à un claquement du bois sur le bois, détachait phrase à phrase dans le silence terrifié des assistants. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

..... Comment... je. . suis... mort!..... Après ce choc affreux qui me laissa un long moment étourdi, complètement inconscient, soudain, dans cette nuit d'enfer, sur cette mer abominable, sous ce ciel indiciblement noir, un calme se fit, si subit dans son expression absolue, si complet dans son écrasante intensité, que rien au monde, rien, n'en peut rendre l'horreur. Et mille fois plus angoissant encore, fut le monstrueux et long silence qui suivit! En un centième de seconde peut-être, tous les

bruits se turent, les vagues glissèrent huileuses les unes sur les autres. Dans le flot instantanément aplani, le navire s'arrêta, s'immobilisa, sans une secousse, sans une trépidation. Non! nulle parole humaine ne peut reproduire l'impression d'écœurement, de vertige qui s'empara de nous! Le vide, le vide étourdissant nous entourait. Non ce vide de l'air qui n'est jamais parfait, mais vide de néant, néant de son et de lumière; obscurité si épaisse, silence tel que jamais aveugles ni sourds ne pourraient réaliser d'après leurs sensations l'effet d'insupportable frayeur qu'il jeta dans nos âmes. Nos sens de la vue et de l'ouïe étaient affectés comme sous l'empire d'une cécité et d'une surdité élevées à des centaines de puissances. Nous étions chacun plus sourds qu'un million de sourds, plus aveugles qu'un million d'aveugles.

Et dans l'attente d'un évènement formidable, surnaturel, terriblement imminent, je restai immobile, une main crispée à un cordage où mes ongles étaient entrés, à demi couché sur le pont du navire. Mon cœur me paraissait ne plus battre et je ne me sentais pas respirer. Horrible, oh! vraiment horrible, inconcevable chose! L'impression du temps, de la durée, comme une flamme qui s'éteint, s'éteignit subitement en moi. L'image du poète tout à coup devint fausse: le *temps*, — oui le *temps*! — s'arrêta immobile et l'heure n'avança plus. Il fut toujours, toujours la même minute, toujours, toujours la même soconde, — Oh! entendez-moi bien: rien ne s'ajouta plus à mon passé, rien ne diminua plus dans mon avenir. Je restai cloué, figé, incrusté dans le seul *présent*, dans le *présent* immuable, souverain, dans le *présent* qui était tous les *temps*.

Qui donc exprimerait ce qui est inexprimable; cette horreur qui remplit mon âme, refluant sans trêve de mon cœur à mon cerveau, de mon intelligence à ma sensibilité, lorsque, après les plus violents efforts de ma compréhension, j'acquis à la longue, l'émouvant, l'atroce, l'affolante conviction qu'un arrêt absolu s'était fait dans tout ce qui est, que ma pensée même demeurait à jamais fixée à un point immuable d'où rien ne pourrait l'arracher?

Je voulus crier, appeler; je n'avais point de voix. Je voulus étendre les bras; aucune des fibres de mes nerfs n'obéit à l'injonction de ma volonté.

Le milieu dans lequel je me trouvai m'inquiéta alors, m'apporta un nouveau sujet d'épouvante et d'angoisse. Mon corps — je ne sais comment et par quel calcul je pus le constater, mais je le constatai — était infiniment plus léger et supportait une pression très forte — J'en conclus que l'air ambiant s'était tout à coup épaissi, avait augmenté de densité et cela dans une proportion excessive.

Et rapprochant de ces phénomènes singuliers l'impression d'extrême cécité que j'avais ressentie, je fus convaincu que dans ce même air, régnait l'obscurité absolue, plus encore, qu'il absorbait avidement tout rayon lumineux. — En pouvais-je douter maintenant? L'air qui m'entourait était... *noir*! — Et c'était en même temps un air rigide, absolument rigide, sans aucune élasticité, puisque nulle onde sonore ne pouvait s'y propager... C'était... Oh! la hideuse découverte, la décevante vérité!... c'était l'air de la tombe, et j'étais... *mort*!

Tout à coup je me sentis frôler. Un corps gélatineux et froid passa sur ma joue, me donnant un soufflet. Je n'entendis nul bruit. — Bientôt ces attouchements se répétèrent nombreux. — Des oiseaux funèbres, pensai-je, passent dans l'air épais, ce sont leurs ailes qui m'effleurent. — Et mon imagination me les montra: chauves-souris, vampires, dragons ailés, dégoûtants, monstrueux! Mais, oh! combien plus horrible pourtant, plus horrible encore la vérité, la seule vérité!... Un fourmillement m'attaqua aux extrémités des membres, incessant, infini, et peu à peu, lentement, très lentement, je fus comme diminué, absorbé. La substance de mon être sembla se détacher par molécules successives de la masse générale, mon corps s'émietta. Il me parut que je n'existais plus, sans avoir perdu cependant toute la conscience de l'être. — Combien dura cet état particulier dans ce temps qui ne progressait plus? Quelques secondes ou quelques siècles! J'éprouvai soudain une légère secousse, comme le choc d'une faible décharge électrique, je ressaisis instantanément la conscience de mon moi, mais d'un moi qui serait une ombre seulement; messens affaiblis me donnèrent une perception confusedes choses environnantes, ma cécité diminua, ma surdité disparut et je vis. . .

Sur un sol sous-marin, hérissé de coraux, de rochers, tapissé d'algues, un navire sombré, immobile à des centaines de toises au fond de l'Océan.

Près de ses mâts, dans ses agrès, passaient gélatineux, glauques, phosphorescents, de grands poissons aux formes fantastiques. — Ma tombe avait été l'Océan, cet air noir c'était l'eau profonde. . .

Totalement énervée, prise de convulsions, sans que nul songeât à la secourir, la jeune femme s'évanouit, lâchant la plume, et alors... inoubliable chose!.. aux yeux de tous les spectateurs anéantis d'horreur, une main invisible au bas de la page noircie, traça d'une écriture nette et forte bien connue d'eux tous, ces trois mots terrifiants: *Gaston de Reyne*. La signature de l'esprit!

J. Irénée Avias.

# CORRESPONDANCE

Marseille, le 15 janvier 1887.

Messieurs et amis,

J'ai eu l'honneur de présider la société de l'union spirite marseillaise, rue Thiers, n° 40, qui vient de se former sous la présidence de M. Gamondes. Ces messieurs sont en instance pour obtenir l'autorisation légale de la préfecture.

Les séances ont lieu dans la chambre même où est né Adolphe Thiers, le libérateur du territoire; on voit l'alcôve où il a reçu le jour.

La réunion était nombreuse et très recueillie. Après une causerie instructive, les communications commencèrent. Mme G.. entre et m'adresse par la voix d'un esprit des paroles d'encouragement. Puis un autre ami de l'Esprit vint nous parler des premiers âges du christianisme. Des esprits souffrants demandèrent des prières disant qu'elles leur font du bien. Un seul nia l'efficacité de ces effusions du cœur et nous dit qu'il ne croyait pas en Dieu; on lui demanda porquoi? Il ne put répondre, son rire sarcastique, les conseils pernicieux qu'il donna à demi-voix à un médium qu'il cherche à détourner de sa voie, nous firent reconnaître un mauvais esprit. Car lorsqu'on le mit en demeure de s'expliquer plus catégoriquement il se fâcha et, se voyant démasqué il me menaça personnellement de son pouvoir occulte; puis enfin tout confus il se retira. J'ai constaté avec plaisir le progrès surprenant que fait notre Doctrine dans cette bonne ville de Marseille. Il y a plusieurs groupes nouveaux. Je ne puis que féliciter le zèle de l'union spirite Marseillaise, car à part les séances du dimanche, les dames de cette société se réunissent le mardi afin de créer une école de médiums. Une quinzaine de personnes assistent régulièrement à ces essais qu'on ne saurait trop encourager. C'est un des moyens les plus sûrs et les plus efficaces d'arriver à faire une propagande sérieuse, car les médiums sont les instruments indispensables pour démontrer au public la communication de notre monde avec celui des Esprits. Ces bons amis m'ont prié d'envoyer à nos frères de l'union spirite française l'assurance de leur sincère amitié d'autant plus qu'ils sont en parfaite harmonie avec nos principes.

Alexandre Delanne

---

Nice, le 21 février 1887.

Cher Monsieur Gabriel,

J'ai lu avec grand plaisir le compte rendu de votre conférence à la Société spirite de Lyon.

Oui, vous avez mille fois raison de combattre tous ceux qui sèment le trouble et l'anarchie parmi les spirites, ceux qui semblent vouloir se faire du spiritisme un piédestal.

Vous avez raison aussi de combattre ceux qui veulent discuter l'*infini*, et qui ont oublié — ou qui ignorent — que l'*infini* peut comprendre le *fini*; mais que jamais le *fini* ne pourra se faire une juste idée de l'*infini*.

Vous faites bon marché des lourdes divagations de Roustaing et des rêveries des Théosophes, et vous avez bien raison encore, car tous ces faiseurs de systèmes, tous ces abstracteurs de quintessence ne font qu'amoindrir la doctrine spirite et la jeter en pâture aux cléricaux, les pires ennemis de l'humanité terrestre.

Vouloir comprendre et expliquer Dieu, c'est folie. Contentons-nous de le révérer et tâchons d'écouter sa voix dont notre conscience est l'interprête.

Agréez, cher monsieur Gabriel, mes fraternelles salutations

Docteur Wahu.

---

Toulouse, 5 mars 1887

Monsieur et frère en spiritisme,

Je suis avec le plus grand intérêt la question de l'Immortalisme. Je partage en tous points vos appréciations.

Il a été dit bien des choses à cet égard; mais à mon avis on ne saurait trop y revenir.

Un brandon de discorde vient d'être jeté dans le monde spirite. Déjà il y a produit de regrettables effets. Mais si cette théorie fausse et imprudente a frappé douloureusement nos cœurs, prouvons qu'elle n'y a pas trouvé d'écho. Ne nous lassons donc pas de protester et de lutter jusqu'à ce qu'il ne reste plus de trace de cette boutade qui aurait pu devenir un événement.

Veuillez agréez mes fraternelles salutations.

J. Bernier

---

Béziers, le 12 février 1887.

A Monsieur le Directeur du journal *Le Spiritisme*

Monsieur,

Je vous prie de transmettre à tous les membres de l'Union spirite qui se dévouent avec abnégation à la cause du spititisme, mes remerciements et l'expression de mes meilleurs sentiments.

Votre dévoué lecteur

C. de Rey-Pailhade

# A ceux qui ne lisent pas Allan-Kardec

## Instruction des Esprits sur la régénération de l'humanité

*(Suite)*

Malheureusement la plupart, méconnaissant la voix de Dieu, persisteront dans leur aveuglement, et leur résistance marquera la fin de leur règne par des luttes terribles. Dans leur égarement, ils courront eux-mêmes à leur perte ; ils pousseront à la destruction qui engendrera une multitude de fléaux et de calamités, de sorte que, sans le vouloir, ils hâteront l'avènement de l'ère de la rénovation.

Et comme si la destruction ne marchait pas assez vite, on verra les suicides se multiplier dans une proportion inouïe, jusque parmi les enfants. La folie n'aura jamais frappé un plus grand nombre d'hommes qui seront, avant la mort, rayés du nombre des vivants. Ce sont là les véritables signes du temps. Et tout cela s'accomplira par l'enchaînement des circonstances, ainsi que nous l'avons dit, sans qu'il soit dérogé aux lois de la nature.

Cependant à travers le nuage sombre qui vous enveloppe, et au sein duquel gronde la tempête, voyez déjà poindre les premiers rayons de l'ère nouvelle. Partout les idées fermentent ; on voit le mal et l'on essaye des remèdes, mais beaucoup marchent sans boussole et s'égarent dans les utopies. Le monde est dans un immense travail d'enfantement qui aura duré un siècle ; dans ce travail, encore confus, on voit cependant dominer une tendance vers un but : celui de l'unité et de l'uniformité qui prédisposent à la fraternisation.

Ce sont encore là des signes du temps ; mais tandis que les autres sont ceux de l'agonie du passé, ces derniers sont les premiers vagissements de l'enfant qui naît, les précurseurs de l'aurore que verra se lever le siècle prochain, car alors la nouvelle génération sera dans toute sa force. Autant la physionomie du dix-neuvième siècle diffère de celle du dix-huitième à certains points de vue, autant celle du vingtième siècle sera différente du dix-neuvième à d'autres points de vue.

Un des caractères distinctifs de la nouvelle génération sera la foi innée ; non la foi exclusive et aveugle qui divise les hommes, mais la foi raisonnée qui éclaire et fortifie, qui les unit et les confond dans un commun sentiment d'amour de Dieu et du prochain.

Le spiritisme est la voie qui conduit à la rénovation, parce qu'il ruine les deux plus grands obstacles qui s'y opposent : l'incrédulité et le fanatisme. Il donne une foi solide et éclairée ; il développe tous les sentiments et toutes les idées qui correspondent aux vues de la nouvelle génération, c'est pourquoi il est comme inné et à l'état d'intuition dans le cœur de ses représentants. L'ère nouvelle le verra donc grandir et prospérer par la force même des choses. Il deviendra la base de toutes les croyances, le point d'appui de toutes les institutions.

Mais d'ici là, que de luttes, il aura encore à soutenir contre ses deux plus grands ennemis : l'incrédulité, et le fanatisme qui, chose bizarre, se donnent la main pour l'abattre ! Ils pressentent son avenir et leur ruine : c'est pourquoi ils le redoutent, car ils le voient déjà planter, sur les ruines du vieux monde égoïste, le drapeau qui doit rallier tous les peuples. Dans la divine maxime : *hors la charité point de salut*, ils lisent leur propre condamnation, car c'est le symbole de la nouvelle alliance fraternelle proclamée par le Christ. Elle se montre à eux comme les mots fatals du festin de Balthazar. Et pourtant, cette maxime, ils devraient la bénir, car elle les garantit de toutes représailles de la part de ceux qu'ils persécutent. Mais non, une force aveugle les pousse à rejeter ce qui seul pourrait les sauver !

Que pourront-ils contre l'ascendant de l'opinion qui les répudie ? Le spiritisme sortira triomphant de la lutte, n'en doutez pas, car il est dans les lois de la nature, et par cela même impérissable. Voyez par quelle multitude de moyens, l'idée se répand et pénètre partout ; croyez bien que ces moyens ne sont pas fortuits, mais providentiels ; ce qui, au premier abord, semblerait devoir lui nuire, est précisément ce qui aide à sa propagation.

Bientôt, il verra surgir des champions hautement avoués, parmi les hommes les plus considérables et les plus accrédités, qui l'appuieront de l'autorité de leur nom et de leur exemple, et imposeront silence à ses détracteurs, car, on n'osera pas les traiter de fous. Ces hommes l'étudient dans le silence et se montreront quand le moment propice sera venu. Jusque-là, il est utile qu'ils se tiennent à l'écart.

Veuve Foulon

Four copie conforme : B. Fropo.

## Avis de Conférence

Le Mardi 29 mars, rue Saint-Denis, 183, à 8 h. 1|2 du soir.
Causerie par M. Delanne.

ERRATA. — Le précédent numéro porte à tort 4e année, n° 25. Il doit être rectifié ainsi : 5e année, n° 1er.

*Le Gérant* : Gabriel Delanne.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat

N° 3 — 20 centimes le Numéro. (1re QUINZAINE) AVRIL 1887

# LE SPIRITISME

## ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

| ABONNEMENTS | RÉDACTION & ADMINISTRATION | LE JOURNAL PARAIT |
|---|---|---|
| Paris et Départements 5 fr. par an. | 38, rue Dalayrac, Paris | DEUX FOIS PAR MOIS |
| Etranger . . . . . . 6 — | Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE | |


## AVIS

Nous prions nos lecteurs de nous envoyer, sans retard, le montant de leur réabonnement pour l'année 1887-88, afin d'éviter une interruption dans l'envoi du journal. L'abonnement continue sauf avis contraire et l'année commencée est due entièrement.

Les membres de l'Union Spirite Française sont informés que nos soirées ont lieu le mardi de chaque semaine, à 8 h. 1/2 du soir, 183, rue St-Denis.

Il sera fait par mois deux conférences publiques qui seront, autant que possible, annoncées à l'avance.

## SOMMAIRE



Nous avons lu avec beaucoup de plaisir, et nous sommes heureux de reproduire le bel article de M. B. Martin du *Moniteur*, lequel est tout à fait d'actualité.

MM. les Immortalistes qui avaient cru pouvoir affirmer que M. Martin était avec eux, verront par la lecture de ces belles pages qu'il est et qu'il s'affirme au contraire bien hautement kardéciste :

# LE SENTIMENT RELIGIEUX

La croisade qui se poursuit aujourd'hui en France contre le sentiment religieux est encore une de ces concessions que les spirites, bien intentionnés du reste, religieux même, font à une catégorie de penseurs que les doctrines absolues du catholicisme ont jetés dans le doute d'abord et ensuite dans l'athéisme et le matérialisme. Nous comprenons, en quelque sorte, leur raisonnement. Partant de cet axiome de l'école : *Il faut être, avant d'être tel*, ils voudraient démontrer l'existence de la Divinité avant de déterminer le culte intérieur qui lui est dû. Le but peut être louable ; mais l'atteindra-t-on ? Nous en doutons sérieusement : la croyance en l'Etre suprême ne se démontre pas ; elle est innée dans l'homme. L'étude de la nature et de l'ensemble des lois qui la gouvernent, de leur immuable régularité, peut seule la confirmer et l'affermir. C'est la *foi* du spirite, la seule devant laquelle il fait plier sa raison, et sans laquelle rien ne s'explique dans le spiritisme. Nous devons donc réagir contre une tendance qui jetterait sur notre doctrine une défaveur qui en arrêterait la propagation et troublerait la conscience des adeptes qui en font la règle de leur conduite morale.

Nous n'entrerons pas, pour développer notre pensée, dans des considérations élevées qui seraient peut-être au-dessus de la portée de la grande majorité de nos lecteurs, nous nous contenterons d'exposer avec simplicité les motifs qui nous semblent les plus capables de faire impression sur des esprits indépendants, que ne préoccupent pas des idées préconçues.

Les trois phases par lesquelles, d'après Allan Kardec, doit passer le spiritisme ne s'excluent pas. Ce ne sont pas, comme les phases de la vie humaine, des étapes diverses dont l'une cesse lorsque commence l'autre ; ce sont trois genres de connaissances qui, réunies, forment un tout inséparable. Supprimez l'une, la doctrine reste incomplète.

Tel qu'il est conçu, le plan d'Allan Kardec satisfait toutes les intelligences : aux Esprits peu habi-

tués aux recherches scientifiques, même philosophiques, il offre une doctrine simple, rationnelle, dont les faits viennent confirmer les fondements; aux âmes simples, en qui le sentiment religieux est inné ou qu'agitent violemment les vicissitudes et les tourments de la vie, il montre un Dieu juste et bon dont la pensée les remplit de douces consolations et leur donne la force et le courage ; aux chercheurs, aux savants, il présente un vaste champ d'expérimentations, qu'ils peuvent exploiter en toute liberté, en respectant néanmoins les bases fondamentales sur lesquelles repose le spiritisme.

On verse dans une grande erreur lorsqu'on veut démontrer que le sentiment religieux doit faire place à des idées plus rationnelles sous le prétexte qu'il est incompatible avec la science. Allan Kardec avait prévu l'objection. Ecoutons-le : « La religion (le sentiment religieux) est-elle donc si incompatible avec la science qu'elle ne puisse s'accorder avec elle? La science et la religion sont les deux grands leviers de l'intelligence humaine.

« L'une révèle les lois du monde matériel, et l'autre les lois du monde moral; mais les unes et les autres ayant le même principe, qui est Dieu, ne peuvent se contredire; si elles sont la négation l'une de l'autre, l'une a nécessairement tort et l'autre raison, car Dieu ne peut détruire son propre ouvrage. L'incompatibilité qu'on a cru voir entre ces deux ordres d'idées tient à un défaut d'observation et à trop d'exclusivisme de part et d'autre. De là un conflit d'où sont nées l'incrédulité et l'intolérance. »

Nous devons bien reconnaître que depuis qu'Allan Kardec a écrit ces lignes des connaissances nouvelles se sont produites, l'esprit humain a agrandi l'horizon de ses conceptions ; de nouvelles communications d'outre-tombe sont venues compléter et même rectifier, si l'on veut, ce que d'autres, avant elles, n'avaient fait qu'énoncer.

Nous devons même reconnaître, comme le dit M. Louis Revola, dans *la Pensée nouvelle*, que la doctrine spirite ayant été constituée à son origine pour s'adapter à un certain milieu, à une certaine phase de l'évolution humaine, elle ne répond plus *exactement* aujourd'hui, et par *tous les points*, au degré de la libre-pensée produit par les poussées les plus récentes ; qu'elle ne peut plus germer à plein épanouissement dans un sol tourmenté par des besoins nouveaux, par des exigences nouvelles. Mais Allan Kardec avait prévu cette évolution et ce progrès des idées : il s'est assez catégoriquement prononcé sur les dangers de l'immobilisme en matière philosophique, religieuse et sociale, pour que nous puissions croire un seul instant qu'il ait voulu donner la doctrine énoncée dans ses ouvrages comme le dernier mot du progrès. Mais il a toujours soigneusement distingué ce qui, dans le spiritisme, est l'élément divin de ce qui est l'élément humain. « L'élément divin, dit-il, est impérissable; l'élément humain tombe s'il n'est plus en harmonie avec la loi du progrès. » Or, l'élément divin, dans le spiritisme, c'est l'existence d'un Être suprême et, conséquemment, le sentiment religieux.

Le sentiment religieux, est-ce donc quelque chose qui soit si incompatible avec la liberté de penser, de sorte que l'un exclue l'autre? C'est l'opinion des matérialistes et des athées d'aujourd'hui, c'est vrai, mais telle n'était pas celle de Vinet, qui, certes, ne parlait pas au nom du préjugé catholique, et qui disait que l'homme est un animal religieux; ni celle de Proudhon, qui écrivait que c'est par leurs principes religieux ou philosophiques que vivent les sociétés ; ni celles de Laroque qui a dit que pour que les hommes soient moraux il faut qu'ils soient religieux. La Convention a-t-elle décrété l'athéisme, le matérialisme? Elle a envoyé les athées et les matérialistes à l'échafaud et elle a proclamé l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

« Tous ceux, dit Laurent, qui croient qu'il y a dans l'homme autre chose que la matière, croient par cela même que l'homme est doué de religion comme il est doué de raison. S'il y a une âme, il y a aussi un Dieu; il y a aussi le rapport entre l'âme et Dieu, car Dieu est la source des âmes; elles viennent de lui, elles vont à lui et par lui. » Eh bien ce lien des âmes avec Dieu, c'est la religion, le sentiment religieux.

La science aujourd'hui a honte du sentiment religieux. Le mot *religion* pour elle est synonyme de fanatisme, de faiblesse d'esprit. La faute n'en est pas à la religion telle que nous la comprenons, elle retombe tout entière sur les exploiteurs de ce mot sacré, à ceux qui en ont dénaturé le sens, et qui l'ont noyée dans une foule de formules qui l'ont rendue odieuse aux hommes sérieux et amis de la vérité. C'est au spiritisme qu'il appartient de lui donner sa vraie signification et de la faire adopter et aimer de tous.

Ne soyons donc pas trop sévère envers la science, ce qui a trompé ceux qui la cultivent, c'est la croyance à une révélation miraculeuse qu'une Eglise intolérante et absolue a voulu imposer au genre humain. Mais si l'on écarte cette idée née de la superstition, il reste un fait : c'est qu'au moment où ces vieilles superstitions s'éteignent, il se forme une foi nouvelle; et cette foi nouvelle ouvre aux générations humaines un horizon qui s'agrandit chaque jour. C'est pourquoi nous avons peine à comprendre qu'au sein du spiritisme, au moment où il

rayonne sur le monde entier, et où il répand sur toutes les intelligences une lumière qui les éclaire, se forme sous le couvert de la liberté de penser, une opinion qui rejette le sentiment religieux et qui qualifie de *religiosâtres* ceux qui conservent dans leur âme ce sentiment qui fait partie intégrante du spiritisme.

Cette opinion, si elle se propageait, pourrait engendrer des conséquences fâcheuses. Ceux qui se mettent à la tête de ce soi-disant mouvement réformiste ne se doutent peut-être pas qu'ils font les affaires des ennemis du spiritisme et tournent contre lui les armes que ces ennemis fourbissent dans l'ombre pour l'attaquer ensuite ouvertement. Parlons sans ambages.

Le catholicisme voit les progrès toujours croissants de notre doctrine; ses prêtres, ses docteurs l'ont étudiée et la connaissent comme nous. Ils ont reconnu la solidité des bases sur lesquelles elle repose et prévoient qu'elle remplacera, dans un avenir qui n'est pas éloigné, toutes les religions officielles : une doctrine qui s'appuie sur des faits patents, palpables, visibles même, doit nécessairement l'emporter sur celle qui n'a d'autre base que la foi imposée. — Leur préoccupation doit donc être de la dénaturer, de la représenter à leurs adeptes sous un jour odieux à leurs consciences timorées. Et quoi de plus capable de les en éloigner que de leur montrer le spiritisme comme supprimant Dieu, le sentiment religieux et la prière qui en est la conséquence ? Nous n'exagérons rien. C'est là le thème que développent, chaque jour, dans leurs chaires les ministres des religions. C'est l'épouvantail qu'ils agitent devant les yeux de leurs fidèles, et il est tout puissant.

Mais quelle ne sera pas leur force s'ils peuvent, à l'appui de leurs assertions, s'étayer sur ce qui se produit et s'édite dans les journaux spirites ?

Ces questions devraient rester ce qu'elles sont en effet, des questions d'école qu'on agite et discute comme une gymnastique de l'esprit, de même qu'on s'exerce à la gymnastique corporelle pour assouplir les membres et leur donner de la force et de la vigueur.

B. MARTIN.

# Appel à tous nos Frères !

La France se prépare à célébrer dignement le centenaire de la grande révolution de 1789 en conviant à ses fêtes de la paix toutes les nations du globe. Ne pensez-vous pas qu'il serait bon que les spirites français profitassent de cette occasion pour convoquer à Paris un congrès universel de tous les adeptes de notre doctrine ? Si le spiritisme n'a pas eu en France ses premières manifestations modernes, on peut dire cependant que dans aucun pays on n'a travaillé plus que dans le nôtre à scruter les mystères de cette grande communication entre les vivants et les morts. Au moment où les premiers phénomènes se produisirent en Amérique, notre regretté maître Allan Kardec, trouvant dans ces mouvements des tables dont tout le monde s'amusait, un sujet de graves méditations pour son esprit droit et judicieux, s'appliqua à rechercher les causes de ces étranges manifestations ; et c'est à ses études poursuivies avec autant de sagacité que de persévérance, bien longtemps après que la mode avait oublié ce passetemps de la *danse des tables*, que nous devons l'élaboration de la doctrine spirite magistralement exposée dans ses ouvrages, qui resteront comme le guide et le point de départ de tous les travaux touchant aux relations entre les vivants et les morts.

C'est à titre de successeurs et d'adeptes de la doctrine d'Allan Kardec, que les spirites de Paris et de la France pourraient prendre l'initiative de la réunion d'un congrès spirite universel, le premier qui se serait tenu sur notre globe. Il est bien entendu que je ne veux, dans cette lettre adressée aux principaux journaux spirites de Paris, qu'indiquer une idée, laissant à de plus compétents que moi le soin d'en organiser la réalisation.

Comme simple indication, je proposerai que la question soit portée, par la voie de la presse spirite, à la connaissance de nos frères en croyance qui décideraient dans leurs réunions de groupes s'il ne conviendrait pas de choisir, dans chacune des associations spirites de Paris et de la province, des délégués qui se réuniraient en assemblée préliminaire pour nommer une commission chargée de préparer les voies et les moyens de la réunion du congrès. Cette commission aurait à s'occuper de la recherche du local destiné à recevoir les congressistes, des mesures à prendre en vue de réaliser les fonds nécessaires à la location de l'immeuble où se réunirait le congrès, et aux autres dépenses nécessitées par la réalisation du projet. La plus grande publicité serait donnée aux décisions de la commission, invitée à se mettre en rapport avec les sociétés spirites et spiritualistes des diverses nations pour arrêter, s'il y a lieu, un projet de programme des questions à traiter par le congrès. Pour faciliter la discussion publique, ces questions pourraient, sitôt après la constitution du congrès, être soumises à l'étude préalable de sections,

ainsi que cela se pratique dans l'association pour l'avancement des sciences.

En même temps, la commission préparatoire aurait pour mission d'étudier, d'une façon toute spéciale, le grand problème de la médiumnité, de centraliser les observations des divers groupes sur ce sujet, et de dresser des instructions propres à faciliter la formation et le développement des médiums. Car il serait bon, à mon avis, que les divers genres de médiumnité fussent largement représentés devant le congrès par des sujets connus et exercés à l'avance, et qui, si besoin était, seraient subventionnés pour venir à Paris faire leurs expériences devant les congressistes.

Il va sans dire que la tolérance la plus large présiderait à l'admission des membres du congrès : spirites, spiritualistes, réincarnationnistes ou non, immortalistes, matérialistes spirites et même théosophistes, seraient admis indistinctement à en faire partie. On n'exigerait des membres aucune profession de foi préalable, et il suffirait, pour participer aux travaux, d'adhérer à cette croyance que l'âme ne périt pas avec le corps, et qu'elle peut, dans certaines conditions, se communiquer aux vivants.

Des conférences contradictoires auxquelles le public serait admis pourraient être données par des membres du congrès, favorisés du don de la parole. J'estime que cette discussion publique des principes du spiritisme aurait pour résultat d'augmenter considérablement le nombre de nos adeptes, en attirant l'attention des indifférents et même des plus sceptiques sur une doctrine qui s'affirmerait ainsi au grand jour.

La commission d'initiative déciderait aussi s'il n'y aurait pas lieu de faire éditer en nombre suffisant des brochure,s où seraient exposées succinctement les principales vérités de l'enseignement spirite, et qui seraient distribuées gratuitement pendant toute la durée de l'exposition.

Telles sont, mon cher Monsieur Delanne, les considérations que je me permets de soumettre à l'appréciation des lecteurs du *Spiritisme*. Je le répète, je n'ai pas eu l'intention de tracer un programme, mais uniquement le désir d'appeler l'attention des spirites sur un projet qui, d'après les inspirations de mes guides, me paraît, s'il peut se réaliser, devoir exercer une influence favorable sur la consolidation et le développement de notre consolante doctrine.

Connaissant votre dévouement à notre cause, j'ose espérer que vous voudrez bien insérer ma lettre à titre de document, destiné à provoquer les réflexions et les propositions individuelles et collectives de nos frères en croyance.

Veuillez agréer, mon cher Monsieur Delanne, frère en croyance, l'expression de mes sentiments fraternels et dévoués.

CÉPHAS.

26 février, 1887.

---

# DISSERTATION
## SUR LE MONDE DES ESPRITS

Il y a un travail immense à accomplir pour bien diriger les incarnés dans l'étude et la compréhension de la philosophie spirite et plus elle se répand, plus, aussi, il faut redoubler d'ardeur, afin de prévenir les erreurs qui se glissent au milieu des sociétés nombreuses en formation de toutes parts. Il ne faut pas nous dissimuler qu'il y a de grands obstacles à surmonter pour éviter les entraînements que les esprits peuvent susciter, tout en ayant bonne intention, et ne pas créer de petites églises à leur dévotion.

Le spiritisme est infini dans son ensemble et il ne doit pas être divisé. Ce n'est pas une religion, ou plutôt ce devrait être une religion universelle, parce que ses principes renferment l'étude la plus intéressante, la plus logique, la plus consolante que l'on puisse faire sur la vie des esprits; cette étude doit intéresser tous les mortels, puisqu'elle les initie à l'avenir spirituel préparé par eux-mêmes, et leur trace la ligne à suivre pendant leur existence terrestre ; l'usage qu'ils doivent faire de leur temps, de leurs facultés intellectuelles et de leur fortune, s'ils en possèdent.

Les spirites ont le droit et le devoir de faire leur profit de toutes les instructions qu'ils reçoivent depuis les bas-fonds de l'espace, habités par des esprits inférieurs, jusqu'aux sommités, où résident les esprits supérieurs. Toutes ces communications contiennent des vérités qui sont bonnes à commenter, à classer à une place particulière, en attendant que de nouvelles viennent corroborer, développer, expliquer celles qui semblent incompréhensibles ou sans intérêt... mais, de grâce! qu'ils ne se divisent pas; que toutes les contradictions qui se montrent dans leurs rapports avec le monde invisible, au lieu d'être une cause de trouble, leur apprennent, au contraire, à le comprendre.

N'est-on pas heureux, sur la terre, de connaître les hommes des contrées lointaines ? Il semblait, il y a seulement quelques années, que des distances infranchissables nous en séparaient, à cause de la difficulté des voyages ; mais le progrès a rapproché

les distances et de hardis explorateurs viennent nous rapporter le fruit de leurs observations dans les différents pays qu'ils ont visités. Cependant, leurs rapports sont loin d'être identiques : les uns arrivent des contrées brulées par le soleil des tropiques, ou les populations sont généralement de race noire ; les autres viennent des contrées de l'extrême-nord, où ils ont eu à lutter contre des difficultés inouïes pour nous parler de ces populations pauvres et isolées de la civilisation, ne vivant que de leur pêche et parvenant à grand'peine à se garantir des rigueurs d'un hiver éternel ; d'autres ont trouvé dans leurs lointaines excursions des êtres encore à l'état sauvage, vivant avec des animaux dangereux, et en lutte continuelle pour défendre leur misérable vie... Eh bien ! si tous ces hommes dévoués à la science et au progrès disputaient entre eux et voulaient avoir raison, chacun d'après ses observations particulières, si celui qui a visité les pays chauds soutenait à celui qui a exploré les contrées boréales qu'il fait chaud partout, que les saisons sont les mêmes dans toutes les contrées ; qu'il ne peut pas faire nuit à Pékin lorsque le soleil luit à Paris, etc, leurs découvertes, quoique vraies pour chacun d'eux, ne nous inspireraient plus aucune confiance. Mais les savants n'agissent pas ainsi ; ils groupent leurs observations et font ainsi un tableau exact de notre planète, qui nous permet d'en comprendre tout l'admirable système et de nous rendre compte de la position que nous occupons dans la création.

C'est de cette manière que les spirites devraient agir : ils devraient se dire que si la terre, ce minuscule point dans l'espace, a déjà tant de contrées différentes, où vivent des êtres qui ont des mœurs si opposées, il faut tenir compte également des différentes demeures et des mœurs différentes des esprits, ainsi que de leur manière d'envisager les choses après la mort. Ils donnent des instructions suivant leur degré d'avancement.

Il y a des esprits très avancés qui ont, pendant leurs incarnations sur la terre, employé toute leur intelligence à la science, à la littérature, aux arts, aux voyages ; ils peuvent, à l'état d'esprit, donner des communications très intéressantes et instructives dans le sens des études qu'ils ont faites et qui les passionnent encore ; ils sont même très heureux de s'en occuper avec les incarnés qui ont leurs goûts, partagent leur ardeur ; les communications qu'ils donnent passionnent ceux qui les écoutent ; ils s'empressent de leur poser des questions sur le monde spirituel ; ils leur demandent la description des planètes et surtout leur avis sur Dieu. A cela, la plupart répondent, s'ils ont fait, sur la terre, partie des matérialistes, qu'il n'y a que les naïfs qui croient en Dieu ou qui jugent à propos de s'en occuper ; que Dieu, dans le monde des esprits, est très contesté et que l'œuvre de la création ne semble pas avoir de paternité ; en un mot, que l'autre côté de la vie est exactement semblable à l'existence terrestre, si ce n'est que le corps était un embarras pour la liberté de l'esprit. — Il est facile de comprendre que les désincarnés qui parlent ainsi ne sont nullement dans le trouble, malgré leur incrédulité. — D'autres matérialistes sont, il est vrai, dans l'isolement, dans les ténèbres, mais c'est parce que ces derniers ont nié Dieu et l'immortalité de l'âme par vanité ou par mode et pour gagner le titre d'esprits forts, sans avoir rien fait pour leur avancement spirituel. Il y a tant de nuances dans les défaillances de la sagesse et de la raison des esprits et des hommes, qu'il serait téméraire à nous de juger de la même façon des fautes qui, pourtant, nous paraissent identiques.

Non, ces chercheurs infatigables, ces hommes qui ont rendu de si grands services à l'humanité, ne sont pas dans le trouble, malgré leur ignorance sur Dieu et sur les merveilles du monde spirituel ; ils se sont passionnés pour leur mission matérielle et ils resteront ainsi jusqu'au moment où leur ambition aura reçu la satisfaction et les honneurs dus au travail accompli par la science pour le progrès et la solidarité ; ils sont sur la route qui conduit à la spiritualité, ils trouveront Dieu au terme de leurs travaux. Mais, en attendant, ils exercent une influence pernicieuse sur ceux qui recueillent leurs dissertations et qui admirent leurs talents ; alors ceux-ci se figurent pouvoir traiter les questions spirituelles comme ils traitent celles de la science matérielle et ils s'empressent de former une doctrine nouvelle basée sur ces appréciations personnelles d'esprits qu'ils considèrent comme dépositaires de la vérité absolue, tandis qu'ils devraient se borner à prendre note de ces communications pour en faire des sujets d'études et comprendre que ces esprits remplissent une mission utile dans la science matérielle, avant d'en obtenir une autre dans le sens spirituel.

Vous avez aussi l'école des Théosophes, ou, pour mieux dire, des spirites et des mediums indiens, qui viennent lutter avec les spirites européens. Ils croient — et ils affirment — qu'eux seuls sont en rapports directs avec les Esprits, parce qu'ils obtiennent des matérialisations, des manifestations physiques et des apports d'une grande puissance. Eh bien ! voici le fruit de nos observations sur ce sujet :

Les Indiens ont une grande tendance à la religiosité ; ils sont soumis, sobres et robustes ; ils savent user de plusieurs plantes qui prédisposent

au dégagement de l'esprit et peuvent se passer de nourriture pendant plusieurs jours : leurs mœurs sont simples ; ils sont très doux pour la plupart ; loin de redouter la mort, ils l'attendent comme un bienfait, étant sûrs d'être plus heureux que sur la terre ; ils ne pleurent pas les êtres aimés qui s'en vont, ils se réjouissent, au contraire, de leur départ dans un monde meilleur ; ils vénèrent leurs sépultures, déposent sur leurs tombes des présents et leur nourriture préférée ; ils chantent et dansent pour les égayer. Ces esprits, ainsi fêtés, n'ont pas de plus grand bonheur que de revenir parmi les vivants, de se matérialiser, si on sait le leur demander et cela est très simple pour eux, à cause de la prédisposition de leur périsprit, accoutumé depuis de longs siècles à user de cette précieuse faculté, et en raison de la mediumnité que les incarnés possèdent pour ainsi dire à l'état naturel. Il est donc facile aux esprits, dans de telles conditions, de se manifester et de faire accomplir à leurs mediums des actes surprenants pour le vulgaire.

Toutes ces manifestations prouvent, jusqu'à l'évidence, l'immortalité de l'âme; mais, demandez à cet esprits des instructions scientifiques ou des descriptions sur le monde spirituel, ils ne pourront vous répondre. Ils ne savent qu'une chose, c'est qu'ils sont plus heureux à l'état d'esprits que sur cette terre, parce qu'ils peuvent y revenir facilement sans éprouver les souffrances de la chair et qu'ils peuvent se communiquer à ceux qu'ils ont aimés. Ces esprits ne font aucun cas de la vie; ils la reprennent avec une sorte d'insouciance; ils se réincarnent généralement après un court séjour dans le monde des esprits et leurs facultés médianimiques se développent toujours davantage après chaque incarnation, mais leurs facultés intellectuelles restent stationnaires parce qu'ils ne quittent jamais le milieu où leur indolence et l'habitude les maintiennent.

Les Théosophes sont donc des spirites comme nous; ils reçoivent des communications d'une légion d'esprits d'un ordre particulier; ils savent leur commander avec autorité, comme lorsqu'ils étaient incarnés et ces esprits obéissent avec la soumission de l'esclave. — Nous, spirites européens, nous traitons différemment les esprits appartenant à notre hémisphère : ils viennent à nous lorsqu'ils le peuvent, sans, toutefois, nous donner toujours à notre gré les manifestations que nous désirons recevoir, parce qu'ils ne trouvent pas toujours en nous les dispositions nécessaires pour se communiquer. — C'est qu'ils s'adressent le plus souvent à notre intelligence par l'intuition, l'inspiration et que nos préoccupations matérielles nous troublent. Nous ne pouvons pas, comme il le faudrait, faire le calme en nous pour entendre leur voix ! D'un autre côté, l'activité que nous déployons dans les pays occidentaux pour le travail journalier diminue nos forces physiques; nous sommes irrésistiblement entraînés par le torrent qui passe : c'est le labeur pour suffire aux besoins de l'existence ou bien c'est le chômage, avec son cortège de misères et de désespérances; c'est le riche qui cherche par des spéculations dangereuses à maintenir ou à augmenter sa fortune; c'est l'ambitieux qui veut arriver par tous les moyens à son but... Toutes ces préoccupations occasionnent de grandes déperditions de fluides et alors les esprits n'en trouvent plus assez à prendre sur nous pour se matérialiser. Notre genre de vie nous amène à ce point que, bien loin de pouvoir macérer notre corps par une nourriture d'anachorète, nous ne pouvons même pas toujours supporter les fatigues intellectuelles que le travail nous impose.

Où j'en veux venir, pour essayer d'établir l'accord entre les deux camps, c'est à ceci : que les Théosophes sont comme nous, ils possèdent des parcelles de vérité qu'ils feraient bien d'unir à celles que d'autres reçoivent dans un autre ordre d'idées, ils ne devraient pas se croire plus dignes ni plus favorisés que nous, spirites et médiums européens. S'il y a plus longtemps qu'ils sont formés en société, ils ne sont pas les premiers à avoir reçu des manifestations d'esprits, elles ont existé de tout temps, chez tous les peuples, dans toutes les familles. Si chacun voulait parler haut, nous pourrions enregistrer des faits aussi vrais et aussi surprenants que ceux décrits par la société théosophique, et tout cela sans initiation mystérieuse... Les élémentals (comme les théosophes nomment les esprits qui se communiquent à eux), ont bien des étapes à parcourir avant d'arriver à donner d'autre genre de communications.

Je crois aussi que ces sortes de manifestations de même que l'autorité avec laquelle on les traite ne seraient pas du goût des esprits d'un ordre supérieur comme ceux à qui nous demandons humblement de nous instruire des grandes vérités de l'univers. Je ne crois pas non plus qu'ils serviraient de facteurs pour porter des lettres au delà des océans, tout intéressantes que soient ces manifestations. C'est là surtout qu'il faut savoir discerner les rangs des esprits et les moyens qu'ils ont à leur pouvoir pour se communiquer aux mortels.

Il ne faut donc pas nous diviser par l'orgueil, la jalousie; unissons-nous, au contraire, et livrons-nous à l'étude sérieuse des communications que nous recevons de toutes les parties du monde; nous élèverons ainsi un monument historique avec les documents qui nous arrivent de tous les points

de l'espace. Tendons-nous une main fraternelle, afin de nous rendre dignes du bonheur que nous recevons des messagers du monde spirituel.

Antoinette Bourdin.

(Tiré d'un ouvrage en préparation de Mme A. Bourdin.)

# CHRONIQUE

Nous avons déjà maintes fois remarqué les bons articles publiés dans l'*Estafette*, par un homme de grande valeur qui s'abrite sous le pseudonyme de Damoclès. Voici quelques passages d'un article du numéro du 3 mars qui contient à la fois un intéressant récit de guérison par le magnétisme et des vues philosophiques très élevées et très spirites :

A propos de la reprise d'*Orphée aux Enfers*, qui fut, avec *Madame Benoîton* et la *Grande Duchesse de Gerolstein*, l'une des manifestations artistiques bien caractéristiques du second Empire — la dernière fut même prophétique — mon collaborateur Michel Pauper, approuvant, si je ne me trompe, cette parodie carnavalesque de l'antique mythologie, paraît souhaiter que nos petit-neveux, sinon nos fils, assistent à une bouffonnerie semblable dont Jésus ressuscitant Lazare sera le sujet.

Je ne fais pas le même souhait, quoique je ne sois pas plus un disciple de la théodicée et de la liturgie catholiques que de la mythologie païenne, devenue très poncive. Mais je ne puis m'empêcher de me souvenir, et non sans quelque regret, que la blague fut toute la foi publique du second Empire, pendant lequel on fit la fête, menée par les joyeuses cascades de l'allemand Offenbach. La fête fut courte, et la blague finit assez mal.

Le Français aimait à blaguer. Il me semble qu'il blague moins, comme si la cruelle expérience lui avait appris que, de toutes les erreurs humaines, celle-là est encore sinon la plus funeste, du moins la plus niaise, et qu'elle peut être l'une et l'autre à la fois. Il n'y a certes point de mal à plaisanter et à user de l'ironie, qui est l'arme la plus acérée et la plus terrible de la raison. Mais il y a quelque chose qui vaut mieux que se moquer, c'est comprendre ; et trop souvent jusqu'ici la plaisanterie, l'ironie, la parodie de ceux qui amusent les foules et les font rire ne se sont exercées que sur les vaincus, ou les proscrits les novateurs ou les découvreurs de vérités.

Il serait certes facile à des Meilhac ou à des Hervé présents ou futurs de blaguer dans une parodie carnavalesque l'affreux supplice de ce fils de charpentier de Nazareth qui, dégagé des préjugés de sa race et de son temps, paraissant avoir été initié dans un voyage inconnu à la philosophie et aux pratiques, sinon aux sciences occultes de l'Inde, revînt dans son pays prêchant la révolte de la province contre la capitale oppressive, des déchus et des déshérités contre les enrichis, les imposteurs et les exploiteurs. Peut-être même un sanhédrin de financiers, voulant s'esbaudir, commandera-t-il la pièce quelque jour à l'un des auteurs en vogue, pour rire un peu aujourd'hui de celui qui chassait autrefois les marchands du temple. Mais je ne vois pas bien en quoi le peuple, qui rirait, lui aussi peut-être, aurait tant à se réjouir quand on flagellera devant ses yeux par la farce grotesque celui qu'on flagellait autrefois de verges parce qu'il prophétisait sa rédemption ou son émancipation.

Guérir les paralytiques, les épileptiques, les muets par la seule imposition des mains est le miracle qui a le plus prêté à la blague et dont l'auteur de l'*Œil crevé* ou ceux d'*Orphée aux Enfers* auraient tiré les effets les plus certains et les plus cocasses, s'il y avaient songé. Il n'est pas besoin de les indiquer pour qu'on les imagine, en les assaisonnant d'un peu de sel grivois. Comme on aurait ri !

Eh bien ! l'on aurait peut-être eu tort de rire, car le prétendu miracle se pratique aujourd'hui un peu partout, chez plus de vingt médecins, la plupart professeurs éminents, savants distingués et diplômés, qui n'ont rien trouvé de mieux pour opérer des guérisons que de substituer à toute médication l'imposition des mains et leur seule volonté.

Il y a sans doute là matière à de bonnes blagues. Mais il me semble qu'il est plus utile pour la pauvre humanité de pénétrer le mystère qu'attestent ces faits plutôt que de les mettre en farces et en chansons pour provoquer le rire de l'ignorance.

De tous ces faits, dont la nomenclature seule dépasserait les limites de cet article, je n'en citerai sommairement qu'un seul, parce qu'il est le plus récent. Il vient d'être révélé par M. Clovis Hugues, le député, qui l'a connu par le hasard des relations. Dans une maison où il était amicalament admis se trouvait une jeune fille distinguée, inspirant la sympathie par ses charmes et son éducation, mais qui, depuis quelque temps avait été atteinte de mutisme.

Tous les efforts pour la guérir avaient été vains quand, entendant professer au docteur Bérillon ses doctrines sur l'application de la suggestion ou de la méthode suggestive au redressement moral de l'enfance et sur laquelle je reviendrai quelque jour, les parents lui demandèrent s'il croyait qu'à raison d'expériences citées par lui la parole pourrait être rendue par lui, à leur chère enfant. Le

docteur Bérillon répondit qu'il pouvait du moins le tenter, et, assisté d'un médecin de ses amis, il le tenta. Après avoir endormi la jeune fille, il lui commanda de parler, et, répétant l'expérience, il lui commanda de parler à son réveil. Et, comme dirait l'Evangile, la muette parla.

Le docteur Bérillon, pas plus que les éminents médecins de la Salpêtrière et les professeurs de l'école de Nancy ne se flattent de jouir d'un don divin. Le Galiléen ne s'en flattait pas davantage. Ceux-là ne font que ce que faisait celui-ci, qui soulageait comme il le pouvait les infirmités physiques en même temps qu'il prêchait la philosophie sociale la plus haute que les hommes aient jamais entendu professer. Sa doctrine a été exploitée et faussée par les mystagogues et les imposteurs religieux qui ont fait servir à l'asservissement de l'esprit humain et du peuple la foi qui aurait dû les affranchir, comme les phénomènes magnétiques restés mystérieux ont été exploités par les charlatans de toutes sortes, abusant de l'ignorance, des infirmités et desmisères humaines.

On s'est beaucoup moqué de ceux qui avaient découvert à nouveau l'existence d'une force magnétique ou psychique, comme on a bafoué sur la scène avec une autre musique que celle d'Offenbach, et avant *Orphée Enfers*, les défenseurs des réformes sociales auxquels on élève aujourd'hui des statues. Il eût peut-être mieux valu moins rire alors et tâcher de comprendre davantage.

Et ce que je souhaite aux générations futures, ce n'est pas de s'esbaudir devant les parodies carnavalesques des idées généreuses, du sacrifice héroïque, du dévouement de l'homme pour la cause des déshérités et de l'amour de la femme pour le réformateur, c'est au contraire de glorifier toutes ces choses qui sont les seules dont l'humanité puisse être fière, et de ne pas désavouer ceux qui ont rêvé de rendre le monde meilleur.

DAMOCLES.

---

# MÉDIUMS DESSINATEURS

Nous venons de recevoir d'un médium dessinateur, notre ami, M. X., une variation de dessins reproduits par la photographie.

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs cette belle faculté d'obtenir avec un simple crayon à la mine de plomb, des dessins pointillés, avec une surprenante facilité, une sûreté de main peu commune, pour un homme qui ne sait pas dessiner.

En général, les dessins forment des têtes de femmes, au type oriental. Les unes ont le profil de prêtresses égyptiennes, les autres celles des déesses des temples Judéens. Leurs têtes se trouvent couronnées par des formes qui représentent des oiseaux étranges, des serpents fantastiques, des fleurs indescriptibles. Ces productions ont un cachet de véritable originalité, et le plus bizarre c'est la manière dont le médium les obtient.

Pendant la durée de la manifestation, le corps de l'exécuteur est soumis à un mouvement ondulatoire inconscient, jusqu'au moment où l'esprit l'abandonne.

Notre correspondant a expérimenté une nouvelle manière de dessiner, afin de rendre le fait encore plus saisissant et enlever à ceux qui assistent à ses séances, jusqu'à l'ombre d'un doute. Pendant qu'avec la main droite il pointille le dessin, de la main gauche il imprime à la feuille un mouvement tournant continu, et l'étude ne s'en exécute pas moins très régulièrement.

Voilà une nouvelle méthode, assurément peu commune, que l'on peut enregistrer dans l'art de la calligraphie; mais nous doutons qu'elle fasse beaucoup de prosélytes, et pour cause.

Nous tenons ces modèles photographiés à la disposition des amateurs spirites qui pourront les voir au bureau du journal.

Ces documents formeront un commencement de collection, avec ceux que nous possédons déjà.

On pourra voir et admirer en même temps plusieurs charmants petits tableaux obtenus par un autre médium, simple garde champêtre du département du Rhône, qui nous les a offerts dans un de nos voyages à Lyon. Ces tableaux ont quelque analogie avec la disposition des vitres enluminées, style moyen âge, qu'on retrouve encore dans quelques-unes de nos antiques basiliques. Ils représentent différents dessins d'une grande pureté d'exécution, pour lui, qui n'a jamais tenu un crayon. Les bordures qui forment les encadrements sont en harmonie avec le sujet principal.

Nous remercions tout particulièrement ces bons frères de leur délicate attention de nous avoir envoyé de leurs travaux qui ont pour nous un prix instimable. Ils nous rappeileront leur témoignage de sympathie et de bonne amitié pour les membres de l'Union spirite française, et en même temps, ce que peuvent faire avec de tels sujets médianimiques, nos amis de l'espace.

Les personnes qui pratiquent ce genre de manifestations sont priées de bien vouloir nous envoyer de leurs productions, quel qu'en soit le genre, nous en rendrons compte et nous les grouperons de manière à en faire, nous le répétons, une collection qui aura un grand attrait pour les adeptes de notre doctrine.

Plus tard, par ce moyen, on pourra en faire un album qui pourra être très précieux dans les bibliothèques spirites.

Ne serait-ce pas un nouveau moyen d'attirer l'attention des indifférents, des sceptiques mêmes pour la propagande de nos idées.

A. Delanne.

# CE QU'ON DISAIT DU SPIRITISME EN 1687

On a souvent et sans difficulté établi que les faits, dits spirites ou psychiques, à savoir tous ceux qui se rattachent à un titre quelconque aux manifestations occultes (communications d'esprits ou manifestations de la force psychique) étaient vieux comme le monde.

Ce n'est donc plus besogne à faire ; mais on a moins souvent songé à réunir ce qu'en ont dit tous ceux qui agissaient par la plume ou la parole sur l'opinion publique.

Voici un passage que nous extrayons du chapitre ... des *Caractères,* cet ouvrage charmant où La Bruyère a su réunir tant de saines et justes appréciations, agrémentées d'un esprit tout gaulois.

« L'on souffre dans la République les chiromanciens et les devins, ceux qui font l'horoscope et qui tirent la figure, ceux qui connaissent le passé par le mouvement du sas (tamis), ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire vérité ; et ces gens sont en effet de quelque usage : ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amants, consolent les enfants dont les pères ne meurent point et charment l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris ; ils trompent enfin à très vil prix ceux qui cherchent à être trompés.

« Que penser de la magie et du sortilége ? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains et qui approchent du visionnaire ; mais il y a des faits embarrassants, affirmés par des hommes graves qui les ont vus ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent : les admettre tous ou les nier tous paraît un égal inconvénient ; et j'ose dire en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes règles, il y a un parti à trouver entre les âmes crédules et les esprits forts. »

Et dire qu'il y a 200 ans que ces paroles ont été écrites sans que rien ne soit changé !

Aujourd'hui, comme alors, il y a des « gens graves » qui affirment ce qu'ils ont vu ; comme alors aussi les esprits raisonnables choisissent un juste milieu entre la superstition et l'incrédulité ; mais pour la grande masse, qu'elle soit instruite ou illettrée, tout est demeuré au même point.

Non, pourtant, il y a un progrés accompli :

Ce n'est pas à « vil prix » mais pour beaucoup d'argent que travaillent les charlatans modernes.

Réné La Trize.

# CORRESPONDANCE

Messieurs du Comité de l'Union spirite française,

Je lis dans le n° 23 (1re, quinzaine de février) du journal le *Spiritisme* une lettre bien touchante de Mme Jouffroy. Je puis dire aux spirites quelle a été la cause de son renvoi de la villa Ségur.

Je suis emménagé le 8 octobre dans un logement au-dessus de celui de Mme Jouffroy. J'étais malade depuis deux mois, je ne pouvais pas travailler et du reste je ne trouvais pas d'ouvrage, l'hiver était rude pour nous, et n'ayant pu donner à la concierge que cinq francs de denier à Dieu, elle qui en voulait dix, mon expulsion était décidée. En effet, je reçus par un huissier l'ordre de vider les lieux pour le 8 de janvier.

Désespéré, n'ayant ni feu, ni de quoi manger, ayant mis au Mont-de-Piété le peu que nous avions, je me disais toujours, si un de mes enfants meurt de faim, je me jetterai par la fenêtre.

Un matin de novembre, je faisais sauter et danser mes deux petites filles pour les réchauffer lorsqu'une vieille dame vint me prier de ne pas faire tant de bruit parce que son mari souffrait de grandes douleurs de tête. Je lui en dis la cause et cette brave dame me donna de suite l'argent nécessaire pour aller acheter un poêle et du charbon, un instant après, elle remontait avec des provisions de quoi faire manger ma famille. Puis elle me dit : je ne suis pas assez riche pour vous aider, mais j'ai une amie qui pourra vous secourir. En effet, de ce jour, je n'ai plus tremblé pour la vie de ma petite famille.

Cette dame m'engagea à aller trouver M. Leymarie, à lui dire franchement ma position et à le prier de me laisser dans la maison, afin de ne pas m'exposer à de nouvelles dépenses, lui qui était à

la tête d'une société de bienfaisance. Je suivis le conseil, mais hélas! malgré mes prières, malgré la position de ma femme enceinte de cinq mois, mes deux petites filles et ma santé si affaiblie, il me refusa. Je lui écrivis de nouveau et voilà ce qu'il me répondit :

Paris, ce 10 décembre 1886.

Monsieur Bec,

D'autres locataires se sont mis dans votre cas, lorsque nous avons consenti à les garder un second terme, le premier étant impayé, il a fallu les expulser.

Or, vous le comprenez, ces précédents ruineux nous défendent absolument de vous écouter.

Vous deviez payer votre terme en entrant, *vous n'avez et ne pouvez rien donner* ; vous avez reçu un congé par huissier, c'est nous qui payons ce congé, et nous perdons un trimestre de 62 fr. 50 Or, nous ne réclamons rien absolument, que votre départ au 8 janvier 1887, sans retenir de votre mobilier quoi que ce soit(1). Si vous ne voulez être *expulsé au nom de la loi*, cherchez un logement, celui que vous occupez est dans un état déplorable, et par surcroît, il sera inhabitable lorsque vous l'aurez quitté.

Votre présence à la maison nous fera perdre deux termes y compris le congé par huissier, y compris un logement à remettre à neuf, soit 180 fr. au moins.

Bien à vous, monsieur, nous vous faisons la charité plus que de mesure.

Au nom de la Société,

P.-G. Leymarie.

Ce logement avait été occupé par une blanchisseuse, je l'ai pris tel qu'il était, j'ai réparé la cheminée et recollé le papier détaché par l'humidité ; les pauvres gens n'osent pas être exigeants.

Je retournai quelques jours après chez M. Leymarie pour le prier de me donner une quittance, ne pouvant trouver de logement qu'avec une quittance en main ou de l'argent pour payer d'avance. Mme Leymarie me refusa durement en disant que son mari ne pouvait pas faire un faux.

Alors l'amie de Mme Jouffroy me donna 55 fr. pour payer d'avance le trimestre et le denier à Dieu. Maintenant je remercie la Providence qui m'a permis de trouver sur ma route deux braves cœurs qui m'ont soulagé, d'abord par leurs bienfaits, ensuite par l'enseignement du spiritisme, ils m'ont fait comprendre que ma misère était une expiation nécessaire à mon progrès moral, que je devais subir avec courage et résignation les épreuves de la vie. Je suis donc résigné et prie mes frères spir[ites], puisque grâce à ces deux chères dames, je suis p[our] eux un frère, de me procurer de l'ouvrage, n'i[mporte] lequel, afin que je puisse ne pas abuser de leur bonté à mon égard.

(1) Je n'avais plus que mon lit, donné par les religieuses, et le poêle.

Voilà le crime de Mme Jouffroy, elle a exer[cé la] charité morale et physique, c'était là le rô[le de] cette société à laquelle la villa Ségur a été don[née;] cette dame, l'amie de Mme Jouffroy me di[t :] plaignez ces malheureux, leur responsabili[té de]vant Dieu est terrible, car ils connaissent la [doc]trine et ils ont pour mission de la propager.

En faisant le bien cette propagande serait [ef]ficace ; en faisant ce qu'ils font, ils la re[ndent] nulle, eux qui se réunissent dans des banqu[ets au] nom de la fraternité. Oui! fraternité en pa[roles,] mais démentie par leurs actes.

Je suis avec respect votre frère et serviteur.

Eugène Bec,

*Couvreur-fumiste*, rue Duvivier, 2.

---

Marseille, 12 février

Monsieur le rédacteur en chef du *Spiritis[me]*

Cher frère en croyance,

Je viens vous prier au nom de notre soc[iété de] bien vouloir nous accorder l'insertion des [lignes] suivantes dans votre estimable journal conc[ernant] notre séance du 6 février dernier. Je vous a[dresse] seulement ce qui a rapport à M. Alex[andre] Delanne père.

Au mois d'août dernier une communicati[on fut] donnée dans notre groupe à ce bon frère pa[r Allan] Kardec. Elle resta dans l'oubli, notre so[ciété à] cette époque n'étant pas formée, personne [ne prit] l'initiative de vous l'envoyer. M. Delanne la [passa] sous silence, sans doute par modestie.

Aujourd'hui l'Union spirite de Marseille [vient] vous demander de lui ouvrir les colonnes de [votre] organe pour y publier le compte rendu de ses [séances] lorsqu'elle croira que les instructions qui lui [seront] données pourront être de quelque utilité [à notre] chère doctrine.

Nous avons eu le bonheur de posséder [à notre] séance, dimanche dernier, M. Al. Delanne, nommé à l'unanimité par notre comité pr[ésident] honoraire de notre société. Ce cher frère [nous a] donné une preuve de son amitié en [voulant] accepter la présidence de notre groupe. Il [peut être] fier de ses longues années consacrées en partie, malgré ses nombreuses occupations, [à la colla]boration et au développement de la phi[losophie]

qui doit relever l'humanité du désordre social où l'ont conduite l'immoralité et l'ignorance. C'est un apôtre de la première heure. Il nous a donné un aperçu nouveau de la marche de notre doctrine et des conséquences morales qui en découlent. Par sa parole douce et pénétrante il nous a démontré l'utilité indispensable de l'union fraternelle, cette loi de solidarité qui doit tous nous unir et les liens palpables qui rattachent les vivants aux morts.

Toute l'assemblée a été émue par sa parole persuasive et ses exhortations laisseront parmi nous un durable souvenir et produiront un effet salutaire.

Notre frère avait à peine terminé sa péroraison que Mme Gamondès, médium à incarnation s'endormit et s'adressant à M. Delanne, lui fit la révélation suivante: Frère et ami du devoir, salut! Tu viens de donner à tes frères un exemple de ton dévouement à la cause. Tu as su faire pénétrer dans ta famille les sentiments qui élèvent l'âme. Tu jouiras du fruit de ton labeur en voyant tes fils marcher sur tes traces.

Vous préparez ensemble la voie du progrès, vous aplanissez les sentiers tortueux en propageant sans cesse les enseignements utiles à la réforme des consciences. Le temps est proche où vous pourrez récolter les fruits de vos travaux. De plus en plus l'homme cherche la lumière, il s'éloigne peu à peu du joug corrupteur qui l'opprime depuis des siècles.

Noble et sublime mission que de tendre une main secourable à ses frères malheureux ; c'est là la vraie fraternité, c'est le premier pas vers l'organisation sociale de l'avenir.

Vous travaillez à votre propre avancement en affirmant partout la doctrine qui est l'objet de vos préoccupations et en combattant les obstacles que vous rencontrez autour de vous. Plaignez les errements de ceux qui ferment volontairement les yeux, laissez à chacun la responsabilité de ses actes. Ayant beaucoup reçu, il leur sera beaucoup demandé; à chacun selon ses œuvres.

Un de vos amis dévoués.

Recevez, monsieur le Rédacteur, ainsi que les membres de l'Union spirite française, l'assurance de mon amitié sincère.

Gamondès *président.*

## SOCIÉTÉ SPIRITE DE LYON

Lyon, le 14 mars 1887.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Dimanche, 6 mars 1887, la « Société Spirite de Lyon » s'est réunie dans son local du cours Charlemagne, pour procéder au renouvellement annuel de son comité de Direction.

Sachant tout l'intérêt que prend « l'Union Spirite Française » à tout ce qui touche à la propagation du spiritisme en province, nous avons pensé qu'il était de notre devoir de lui apprendre le résultat de nos élections.

Tout d'abord les membres de l'assemblée manifestaient le désir de voir nommer un président d'honneur.

Aussitôt prononcé, le nom de M. Alexandre Delanne est acclamé, et le choix définitivement consacré par l'*unanimité* des suffrages.

Voici la composition du nouveau Comité de Direction :

MM. Alexandre Delanne, président d'honneur; Chevalier, président.

MM. Ginestet et Brun, vice-présidents; Menissier, secrétaire; Ollagnier et Bardarello, sous-secrétaires; Gaspard Dinnet, sous-trésorier; Deprèle, archiviste-bibliothécaire; Badet, archiviste-bibliothécaire adjoint.

Mmes Damian et Ménissier, MM. Bouvier, Pradel père, Pradel fils et Truckmann, membres de la commission de contrôle.

La Société Spirite de Lyon a tenu à resserrer encore les liens qui l'unissent si étroitement déjà à « l'Union Spirite Française, » en appelant à la place d'honneur M. Alexandre Dalanne, le vaillant combattant des premiers jours, dont l'activité ardente et toujours en éveil n'a jamais connu les défaillances.

C'est un gage d'amitié que la « Société Spirite de Lyon » a voulu donner à M. Delanne, et c'est un témoignagne de ses sentiments fraternels qu'elle adresse à sa sœur, « l'Union Spirite Française. »

Le secrétaire, P. Menissier.

# COMMUNICATION

15 février 1887.

Comment, mes bons amis, ne point répondre à votre chaleureux appel, quand nous vous voyons si désireux de convaincre vos frères, si animés d'un sentiment de générosité à leur égard, vous faisant leur consacrer quelques heures d'un travail utile à vos intérêts ou nécessaires à votre repos afin de leur apporter un peu de consolation ou de courage. Nous nous unissons donc de tout notre pouvoir à nos frères d'ici-bas et spécialement quand nous trouvons parmi eux quelque douleur à soulager, quelque nouveau venu à convaincre. Nous ne saurions trop le répéter, surtout à ceux qui se sont peu ou point occupés de nos croyances, le Spiritisme avant d'être une doctrine, une philosophie, une science, est la consolation dans les douleurs présentes, la foi, l'espérance en un avenir meilleur,

la certitude absolue que nos chers disparus ne sont point à jamais perdus pour nous. C'est donc surtout à ceux qui ont eu le cœur brisé par une séparation cruelle, à ceux qui ont vu s'ouvrir une tombe où ils ont pensé enfouir avec la dépouille de l'être aimé, toute pensée de joie ou d'espoir, que nous disons bien haut : pauvres désolés, séchez vos pleurs, ceux que vous avez vus descendre dans ce trou béant sont encore parmi vous, vous ne les voyez pas, mais il vous sera encore donné de les entendre, de leur parler, de communiquer avec eux, ils ne cessent point de vous aimer, ils vous protègent et votre douleur les afflige, supportez la séparation momentanée et dans un temps bien court, il vous sera permis de les revoir, de les retrouver dans des sphères meilleures. Ayez confiance, amis, Dieu vous réunira, et puisqu'il vous est permis de puiser dans la doctrine spirite une force si puissante contre les épreuves de la vie, instruisez-vous, et faites connaître à tous ceux qui vous entourent la doctrine qui vous fait traverser l'existence sans défaillance, sans désespoir. Parlez surtout à ceux qui souffrent, à la mère en larmes, aux enfants orphelins, dites-leur que Dieu mesure la douleur à ses créatures, et que sa bonté, son amour n'ont point de bornes. Dites aux deshérites de ce monde, qu'ils ont choisi leur destinée ou qu'ils l'ont méritée, que plus ils souffrent, plus ils seront récompensés, dites-leur bien que les larmes qu'ils versent sont la rosée bienfaisante qui fera éclore pour eux la récolte qui les attend dans un monde meilleur. Et dites à tous que le spiritisme est la suprême consolation ici-bas, l'étoile de l'espérance au délà

UN AMI DE L'ESPACE.

# LA SOLIDARITÉ SPIRITE

## SOCIÉTÉ PARISIENNE DE SECOURS MUTUELS

Nous avons reçu de M. Saintot, président de la Solidarité Spirite, une circulaire appelant de nouveau notre attention sur le but et sur la situation de cette société dont la fondation est déjà ancienne.

Nous n'apprendrons rien aux spirites parisiens en disant que M. Saintot, le président, et M. Tarlay, le trésorier de cette société, sont connus pour leur dévouement et leur probité. Nous engageons, en conséquence, tous ceux qui le peuvent, à venir en aide à cette caisse mutuelle.

Le comité de l'*Union Spirite Française* se serait occupé depuis longtemps de cette question philanthropique s'il n'avait espéré la réalisation d'un vœu d'Allan-Kardec, c'est-à-dire la fondation d'une maison de refuge.

Nous comptons pour cela sur la Société scientifique du spiritisme qui possède l'héritage de M. et de Mme Allan-Kardec, plus l'importante fortune de M. Guérin et, dit-on, d'autres encore, mais pour des raisons que nous [illegible] pas, aucune espèce de caisse de secours [illegible] fondée de ce côté. Nous le regrettons au [illegible] vue de la bienfaisance.

Puisqu'il en est ainsi, nous faisons [illegible] chaleureux à tous nous frères en leur rappe[illegible] devise spirite : « *Hors la charité, point de* [illegible] Ce sera une bonne action d'augmenter les sources de la « *Solidarité spirite* » dans [illegible] des nombreuses infortunes à soulager dont [illegible] connaissons une partie.

L'esprit vit de la morale, mais il faut au [illegible] le pain matériel. Que ceux d'entre nous qui [illegible] sèdent pensent à ceux qui n'ont rien.

Voici les conditions principales de cette [illegible] tion :

Les membres participants reçoivent **2** fr. [illegible] chaque jour de maladie pendant **3** mois, et **1** [illegible] pendant les trois mois suivants. Leur co[illegible] **mensuelle** est de : **1** fr. **50** pour les hom[illegible] **1** fr. pour les dames.

La cotisation **annuelle** des membres [illegible] raires est de **10** fr.

Pour prendre connaissance des statuts et [illegible] ments et pour les demandes d'admission, s'adr[illegible]

Au Président, M. SAINTOT, 34, quai de l'Hô[illegible] tel-de-Ville ;

Au Secrétaire, M. BRUVRY, 115, boule[illegible] Voltaire.

## NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort de Mme Fauvety, femme de Mr. Ch. Fauvety, l'écrivain spi[illegible] bien connu. Nous nous associons au deuil de M. Fauvety.

La lettre de faire part contenait les deux [illegible] suivantes :

« Après s'être améliorée par une longue e[illegible]
« de travail et de devoir, elle est allée, avec toutes [illegible]
« vertus et ses forces acquises, se recueillir et [illegible]
« préparer à une vie nouvelle.
« Elle a voulu n'appeler à son convoi qu'un [illegible]
« nombre d'amis et de parents ; elle a recom[illegible]
« mandé qu'on évitât, dans ses funérailles, [illegible]
« chose inutile ou de vanité, et qu'on donnât [illegible]
« pauvres sans acception d'opinion ou de croy[illegible]
« ce qui se dépense ordinairement en [illegible]
« *funèbres.* »

Au cimetière un discours a été prononcé par M. Alexandre Weil, un ami de la famille. [illegible] M. Fauvety a prononcé lui-même quelques [illegible] roles émues à l'adresse de la défunte. Il a ter[illegible] son improvisation en expliquant succinctement [illegible] excellents termes, la double vie de l'âme et [illegible] corps au cours de notre existence terrestre.

### Avis de Conférence

*Mardi 5 avril* : Conférence par M. G[illegible] Delanne 183, rue St-Denis, à 8 h. 1/2 du soir.

*Mardi 12 avril* : Conférence par M. L'He[illegible] Les hommes de génie et le Spiritisme, 183, [illegible] Denis, à 8 h. 1/2 du soir.

*Le Gérant* : Gabriel Delanne.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat

5e ANNÉE. — N° 4 **20 centimes le Numéro.** (2e QUINZAINE) AVRIL 1887

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

**ABONNEMENTS**
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS

# Anniversaire de la Mort d'ALLAN-KARDEC

SOMMAIRE



## LE 31 MARS

L'anniversaire de la mort d'Allan Kardec a été cette année particulièrement brillant. Favorisés par un soleil splendide, les Spirites fidèles à la mémoire du Maître se sont trouvés en grand nombre autour de son tombeau. Quatre cents personnes appartenant à toutes les classes de la Société sont venues apporter leurs hommages au grand rénovateur moderne. Des discours nombreux, dont le texte suit, ont été prononcés sur la tombe et nous constatons avec bonheur que la concentration Spirite, qui est le but de l'Union, a été en partie réalisée.

Nous avons eu le plaisir d'entendre M. Verdad, directeur de la religion laïque et délégué des groupes bretons, rendre au Maître la justice qui lui est due. En quelques paroles émues notre frère a constaté l'influence considérable exercée par le chef de notre doctrine sur son époque, et il l'a remercié de lui avoir ouvert les yeux à la lumière.

De toutes les parties de la province nous avons reçu des lettres et des discours qui montrent que les Spirites français n'ont pas oublié la date traditionnelle, et leurs vœux lus par les membres de l'Union Spirite ont été couverts d'applaudissements. Nous ferons aussi remarquer que les groupes ouvriers ont tenu à honneur de venir en corps assister à cette touchante manifestation. Ils n'ont pas mis en balance un vil intérêt matériel avec le sentiment de reconnaissance qu'ils doivent à Allan Kardec, et c'est en grand nombre qu'ils sont venus honorer sa mémoire. Nous avons particulièrement remarqué une magnifique couronne en perles blanches et noires, décorée de feuilles de lierre, offerte par le groupe Michel, de la rue St-Antoine. Nos lecteurs verront plus loin avec quel élan tous les travailleurs remercient le Maître. C'était un spectacle touchant de voir tous ces braves gens écouter les paroles éloquentes de nos orateurs. Partout un grand recueillement rompu seulement de temps à autre par de chaleureux applaudissements. Un orateur surtout a été écouté avec attention, c'est un jeune spirite qui a raconté de quelle manière sa conviction matérialiste a été détruite par les faits. Cette après-dinée laissera dans tous les cœurs un agréable souvenir et resserrera les liens fraternels entre les adeptes de la doctrine spirite qui sont restés fidèles à la tradition.

### LA SOIRÉE

A sept heures a eu lieu, au restaurant Richelieu, 167, galerie de Valois, un banquet réunissant les

Spirites qui avaient assisté à la cérémonie du tantôt. La plus franche cordialité n'a cessé de régner pendant le dîner, à la fin duquel plusieurs toasts ont éte portés. M. Alexandre Delanne, vice-président de l'Union, a bu à l'union de tous les groupes, et a constaté avec bonheur l'affluence toujours croissante de spirites qui viennent assister à cette fête de famille. Ces quelques paroles chaleureuses et si bien dites ont été saluées par des applaudissements unanimes. M. Lhernault, ancien président de la Société parisienne, a exprimé la joie de se trouver au milieu de frères dévoués, son toast a été aussi vivement goûté. Puis M. Verdad prenant la parole a exposé une série d'idées concernant la religion laïque. Ces considérations un peu graves pour la circonstance, ont néanmoins été accueillies avec sympathie. M. Gabriel Delanne a porté santé aux vieux et vaillants lutteurs qui répandent l'idée spirite dans les milieux ouvriers. Il a particulièrement remercié MM. Tarlay, Michel et Saintot de leur dévouement, et donné le salut fraternel aux délégués des groupes de St-Ouen.

L'assemblée a prouvé sa sympathie pour ces frères en applaudissant vigoureusement. M. Michel, a remercié le précédent orateur, a bu à sa santé et à l'avenir du journal. M. Millien, un jeune et éloquent spirite a uni ses vœux à ceux de M. Michel. Enfin M. Birmann a bu à l'Union des Spirites et de la franc-maçonnerie.

Après le banquet a eu lieu un concert très réussi. Nous avons eu cette année des artistes dévoués qui nous ont apporté gracieusement leur concours. Mademoiselle Mathilde Tessier, du Château-d'Eau, nous a dit avec beaucoup de charme, la Lettre d'une Grand'Mère, romance patriotique, et Connais-tu l'Amour? mélodie sentimentale. M. Noaille, du Théâtre des Nations, nous a dit une poésie charmante intitulée : Le Moucheron. Ce morceau à la fois poétique et philosophique a été salué par des applaudissements qui s'adressaient à la fois à l'acteur et au poète.

Mais le grand succès de la soirée a été pour Madame Fropo, vice-présidente de l'Union, qui nous a dit avec un grand art, l'air des Porcherons et Rappelle-Toi, la Romance de Wekerlin. Nous ne saurions trop remercier cette charmante dame pour le plaisir qu'elle nous a causé. Sa voix fraîche et pure avait une portée considérable et l'assemblée toute entière lui a fait une ovation lorsqu'elle eut fini de chanter le dernier morceau.

Nous devons aussi des remerciements à Mademoiselle Chaudouet pour nous avoir fait entendre, avec sa bonne grâce habituelle et son talent connu, plusieurs airs d'opéra.

Un petit bal intime a terminé cette soirée si pleine d'entrain et de franche gaité.

---

## DISCOURS DE M. LÈON DENIS
*de Tours.*

A l'heure où, au sein même du monde spirite, la doctrine d'Allan Kardec est critiquée, contestée, un devoir impérieux nous incombe, celui d'unir notre voix à celles qui rendent hommage à la mémoire vénérée du Maître.

L'œuvre d'Allan Kardec est fondée sur le granit. Elle s'élève, imposante comme les rocs qui dominent les grèves de l'Armorique. Ces rocs, parfois la mer mugissante les enveloppe, lance jusqu'à leurs sommets ses flots écumeux. Ils semblent comme ensevelis sous la nappe humide qui tantôt les caresse, tantôt les secoue et fait trembler leurs bases, mais perfide ou brutale, en vain l'onde s'acharne sur ces géants. Un moment vient où les clameurs impuissantes cessent ; le vent tombe, la tempête s'apaise, le flot se retire. Et de nouveau la fière silhouette du grand roc se dresse sur la plage silencieuse, comme un symbole de puissance et de majesté.

Ainsi est l'œuvre de Kardec que la critique ni le sophisme ne peuvent entamer, car dans ses grandes lignes, elle s'appuie sur la Raison, la Vérité et la Justice, seuls principes immuables, éternels, seuls pivots des lois supérieures de l'Univers.

Léon Denis.

---

## DISCOURS DE M. HENRI SAUSSE,
*de Lyon*

Cher maître,

C'est pour témoigner de leur respect à l'usage établi par votre épouse et de leur dévouement à la doctrine spirite, telle que vous nous l'avez enseignée, que vos disciples de la Société Fraternelle pour l'étude scientifique et morale du spiritisme, à Lyon, viennent par la pensée, se joindre à ceux de leurs frères et sœurs en croyance, qui célèbrent aujourd'hui votre heureux retour dans le monde des esprits.

Cette date du 31 mars, qui chaque année nous rassemble autour de ce dolmen, pour vous adresser, cher Maître, le témoignage de notre reconnaissance et de notre constante fidélité, aurait pu porter un coup fatal à la Philosophie Spirite en la privant de son chef, de son propagateur, le plus puissant, le plus autorisé et le plus justement aimé ; il n'en a rien été pourtant, et malgré le vide immense causé par votre départ, malgré la douleur cruelle que nous en avons ressentie, malgré les compétitions des uns, les défaillances

ou la défection de quelques autres, malgré enfin l'indifférence d'un trop grand nombre, le Spiritisme n'en a pas moins suivi sa marche lente peut-être, mais sûre, vers le progrès infini. S'il nous a été donné de ne pas le voir sombrer, emportant avec lui nos plus douces consolations, nos plus chères espérances, c'est à vous, cher maître, que nous le devons. Si nous avons pu lutter contre les épreuves qui, coup sur coup, depuis votre départ, sont venues nous assaillir; si nous avons pu triompher des obstacles amoncelés sur notre route, c'est à vos ouvrages qu'en revient le plus grand mérite; car ce sont eux, en effet, qui après vous avoir ouvert la voie du progrès, nous servent encore de phare dans la recherche de la vérité. C'est pour cela, cher Maître, c'est pour les immenses services que nous ont rendus vos écrits, pour ceux non moins grands qne nous nous croyons encore en droit d'en attendre, que nous revendiquons hautement et avec fierté votre œuvre tout entière comme notre plus précieux apanage. C'est un héritage moral dont nous nous efforcerons d'être toujours dignes, et que nous sommes résolus à défendre énergiquement contre les audacieux ou les insensés qui tenteraient de le détruire ou de le pervertir.

On pourra — peu nous importe, — nous taxer de sectaires; nous n'aurons pas à rougir de cette épithète, car avec vous, cher Maître, si nous pouvions le devenir, nous ne serions jamais que les sectaires du progrès et de la vérité. Et comment, en effet, craindre qu'il en soit autrement, tant que nous nous souviendrons de vos leçons, et que nous nous efforcerons de les mettre en pratique?

Ne nous avez-vous pas dit dans la *Genèse*, page 38, n° 55. « Un dernier caractère de la révélation spirite, et qui ressort des conditions mêmes dans lesquelles elle est faite, c'est que, s'appuyant sur des faits elle est, et ne peut être qu'essentiellement progressive, comme toutes les sciences d'observation. Par son essence, elle contracte alliance avec la science, qui, étant l'exposé des lois de la nature dans un certain nombre de faits, ne peut être contraire à la volonté de Dieu, l'auteur de ces lois. « *Les découvertes de la science glorifient Dieu au lieu de l'abaisser; elles ne détruisent que ce que les hommes ont bâti sur les idées fausses qu'ils se sont faite de Dieu.* »

« Le Spiritisme ne pose donc en principe absolu que ce qui est démontré avec évidence, ou ce qui ressort logiquement de l'observation. Touchant à toutes les branches de l'économie sociale, auxquelles il prête l'appui de ses propres découvertes, il s'assimilera toujours toutes les doctrines progressives, de quelque ordre qu'elles soient, arrivées à l'état de *vérités pratiques* et sorties du domaine de l'utopie, sans cela il se suiciderait; en cessant d'être ce qu'il est, il mentirait à son origine et à son but providentiel. *Le Spiritisme marchant avec le progrès, ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui démontraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point; si une vérité nouvelle se révèle, il l'accepte.* »

Cet enseignemsnt, cher Maître, réglera toujours notre conduite, car nous sommes fermement résolus à accepter toutes les parcelles de la vérité qui pourront nous être révélées, quelle que soit la voix qui nous les annonce, comme nous le sommes non moins énergiquement à défendre celles que vous nous avez enseignées dans vos ouvrages.

Avec la lumière de vos écrits pour flambeau, nous poursuivons nos recherches, nos travaux, et suivant en cela votre exemple et vos leçons, nous ne serons jamais, cher Maître, ni révolutionnaires destructeurs, ni conservateurs réactionnaires, mais toujours sagement et ardemment progressistes, toujours prêts au travail, à l'étude, toujours prêts aussi, si la nécessité nous en était démontrée, à renoncer à celles de nos idées qui ne concorderaient plus avec la science et la raison, et à les remplacer par d'autres qui nous feraient faire un pas de plus vers la vérité totale (1). C'est pour ne pas être entravés dans notre marche vers le progrès infini que nous combattrons avec une égale énergie et l'établissement de dogmes nouveaux et les innovations intempestives ou dangereuses vers lesquels des esprits étroits seraient tentés de nous pousser; les unes et les autres ne pouvant être que funestes au perfectionnement de notre philosophie, nous les repousserons quelles que soient d'ailleurs l'estime et la sympathie que leurs auteurs aient su nous inspirer.

C'est en nous conformant à cette règle de conduite que nous espérons, cher Maître, nous montrer dignes de vous et de vos enseignements et mériter notre nom de Spirites, que nous sommes fiers de porter.

En terminant, frères et sœurs en croyance, en présence du fondateur de la philosophie spirite d'Allan Kardec, notre maître regretté, nous croyons nécessaire de rappeler sommairement les enseignements principaux de notre doctrine qui sont le point de départ de nos études et la base de nos convictions.

(1) Cet exposé de notre règle de conduite n'est pas de nous, il nous a été tracé par un dévoué défenseur de notre cause, et nous sommes heureux de le lui emprunter, car il exprime nos sentiments de la façon la plus exacte. Nous en laissons le mérite à qui de droit, ne voulant pour nous que les conséquences qui en découlent

Nous croyons non seulement à la survivance et aux manifestations du principe intelligent et *immatériel* de nôtre être, mais en Dieu, notre créateur, cause première, éternelle et unique de toutes choses, au progrès infini de nos âmes, par les étapes successives que leur impose la grande loi de la réincarnation. Notre conduite pendant nos existences corporelles ayant des conséquences inéluctables dans la vie de l'espace, nous sommes profondément convaincus qu'après notre désincarnation, nous sommes heureux ou malheureux, suivant que nous avons bien ou mal rempli la tâche que nous nous étions imposée, mais que nous pouvons par la prière atténuer notre situation ou celle de nos frères, car la prière est un élan de notre âme vers son créateur pour l'apaisemenf, soit de nos douleurs morales, soit de celles des esprits souffrants.

Nous pensons enfin que ce serait faire fausse route que de renier notre passé, notre nom, notre drapeau, sous prétexte d'amener à nous le monde des savants qui, comme par le passé, ne répondrait à nos avances que par le sarcasme et le mépris. Nous estimons d'ailleurs que la pléiade d'hommes illustres qui n'ont pas craint d'affirmer la réalité des phénomènes sur lesquels repose notre doctrine est plus que suffisante pour nous dispenser d'une telle conduite. Nous n'avons pas à aller vers des savants plus ou moins diplômés en faisant litière de nos principes, c'est à eux de les respecter et de se hâter de venir à nous avant d'y être contraints par la force des choses.

Nous ne permettrons pas qu'on change notre nom, notre drapeau; nous sommes et resterons Spirites.

Lyon, le 6 mars 1887.

Pour la *Société Fraternelle*, pour l'étude scientifique et morale du Spiritisme.

*Le Président*, Henri Sausse. *Le Secrétaire*, Moissonnier.

---

## DISCOURS DE M. J. CHABOUD
### du *Groupe Espérance, de Lyon*

Cher Vénéré Maître,

Depuis bien des années des frères ont fait entendre leur voix au pied de votre dolmen ; tous ont fait entendre des vérités dont l'accent fait vibrer le cœur et élève l'âme en lui faisant comprendre sa véritable origine et le but de ses pérégrinations à travers le monde.

Oui, cher Maître, c'est à vous que nous devons le peu que nous savons sur l'état actuel de la vie. Avant vous, nous avions bien l'intuition de l'immortalité de l'âme, en nous était déjà l'idée que tout ne finit pas avec le corps; mais, par votre savoir, par la mission que vous aviez acceptée et que vous avez si noblement remplie, vous avez ouvert nos yeux à la lumière, vous nous avez instruits sur l'état de notre Esprit et sur les moyens de communiquer avec ceux que l'on appelle « les morts » et que vous nommez « les invisibles ». Oui, tous nous avons pu parler avec ceux qui nous avaient précédés dans l'espace, et par eux, nous avons pu recevoir des instructions qui nous ont été très utiles à notre avancement ; d'autrefois c'est nous qui avons instruit des frères désincarnés moins avancés que nous et qui ne connaissaient pas l'état dans lequel ils étaient.

Et maintenant, cher Maître, que nous connaissons notre devoir ici-bas, nous n'avons qu'à travailler à notre progrès spirituel ; nous savons que chaque faute nous est comptée et qu'il nous faudra payer chaque dette que nous aurons contractée de là nos peines et nos joies. La science nous révèle qu'il y a des mondes meilleurs que le nôtre : pourquoi ne seraient-ils pas habités ? Pourquoi n'en ferait-on pas le séjour des bienheureux, le séjour de ceux qui ont accompli des missions ou qui se sont dévoués pour le triomphe de la vérité ? Dieu ne peut créer sans but, il a dû peupler ces mondes d'êtres capables de les gouverner : de là les mondes inférieurs et les mondes supérieurs, le ciel et l'enfer des différentes religions.

Inclinons-nous avec espérance puisque notre passage sur cette terre n'est que temporaire. Attachés aux rudes travaux de la vie nous pleurons, mais nous croyons ; nous souffrons, mais nous aimons ; cette vie inquiète et rassurée par l'amour du devoir n'est pas le néant, ce n'est que l'être qui fait sa tâche dans l'espoir d'en recevoir une récompense ; c'est en un mot la créature qui aime et sent que son point d'appui n'est point sur cette terre, c'est la nature immortelle qui n'a revêtu un corps que pour faire le bien et pour s'instruire. Voilà notre tâche, à nous spirites, mais aussi quel beau réveil lorsque nous aurons dépouillé notre enveloppe terrestre !

Remercions le Maître de ce qu'il a fait pour nous, prions-le de nous assister de ses conseils pour l'avenir.

Il nous est doublement cher à nous, Lyonnais, puisqu'il est notre compatriote. Sa ville natale compte un génie de plus qu'elle connaît à peine aujourd'hui mais qu'elle honorera demain.

J. Chaboud.

## DISCOURS PRONONCE AU NOM

du *Groupe Amitié, de Lyon*

Au Maître aimé et vénéré Allan Kardec,

De nombreux disciples viennent empressés et heureux apporter autour d'un modeste dolmen, le témoignage de leur vénération et de leur constante reconnaissance à l'esprit éminent et vigoureux qui, luttant contre la raillerie et la haine, également indifférent à l'une et à l'autre, a poursuivi sans relâche la mission providentielle qu'il avait acceptée. Cet esprit que nous aimons et que nous nous efforçons de suivre, quoique de bien loin, c'est le vôtre, cher Maître.

La trace lumineuse qu'il a laissée, brille à nos yeux d'un vif éclat, quoique bien des années déjà nous séparent du temps béni où vos disciples pouvaient recevoir directement de vous les conseils qui leur étaient nécessaires pour vous seconder dans leur œuvre de dévouement.

Dans votre vie terrestre, vous avez connue la contradiction, et vu des défaillances douloureuses se produire autour de vous. De l'espace où vous planez, vous pouvez constater que les temps et les hommes ne sont point changés ; qu'aujourd'hui, comme alors, les luttes sont aussi ardentes, sans être plus loyales. Vous voyez des audacieux s'emparer de votre nom, le faire leur pour vous combattre et renverser, s'ils le pouvaient, l'admirable faisceau d'enseignements que vous nous avez donné. Nous nous efforcerons de le conserver intact, ce dépôt sacré, pour le léguer à ceux qui viendront après nous, afin qu'ils y puisent à leur tour croyance raisonnée, foi inébranlable, force et consolation, amour fraternel, et surtout amour du vrai, Dieu que vous nous avez enfin appris à connaître, et qu'il nous est aussi impossible de nier que la lumière du soleil, parce que nous le sentons *vivant* dans nos cœurs, et que nous le voyons dans cet immense univers qui s'étale devant nos regards ravis. Oui, cher Maître, grâce à vous, nous le connaissons, le vrai Dieu ; nous l'adorons, nous l'aimons comme un Père, et nous le remercions de nous envoyer des esprits missionnaires, au nombre desquels nous vous comptons, pour nous éclairer dans nos ténèbres, nous soutenir dans nos défaillances, et nous montrer la route infinie qui doit nous rapprocher de Lui, et nous permettre, après bien des étapes, de coopérer à notre tour, à l'avancement de nos frères moins éclairés.

Daignez, cher Maître, accepter ce faible témoignage de nos âmes reconnaissantes ; qu'il monte auprès de vous et serve à établir indissolublement les liens de respectueuse vénération qu'elles vous ont vouée.

Lyon, le 24 mars 1887.

---

## DISCOURS DE M. DEMONCHY,

*De Rouen*

Frères et sœurs en croyance,

A l'heure où les Spirites Kardécistes présents à Paris se réuniront au lieu où a été deposée la dépouille matérielle de notre initiateur, Allan Kardec, de nombreux partisans de la doctrine spirite habitant la province, porteront leurs pensées vers le lieu où vous serez réunis, et s'il ne leur est pas donné d'entendre les discours qui seront prononcés (et qui, nous n'en doutons pas, seront l'expression la plus sincère des sentiments des vrais spirites à l'égard du Maître) ils pourront du moins se remémorer ce qu'a fait Allan Kardec.

L'éloge de son œuvre n'est plus à faire, et la récompense que mérite le grand travail qu'il a accompli, doit lui être accordée depuis longtemps. Mais ce que nous pouvons toujours dire et ce que pensent tous les spirites, qui, comme le groupe au nom duquel je vous écris, suivent les enseignements qu'il a laissés, c'est qu'il s'est acquis notre reconnaissance.

Car par le labeur qu'il s'est imposé, par sa patience dans ses recherches, et aussi la fermeté de ses convictions (fermeté que rien ne put ébranler), par lui enfin le Spiritisme est sorti des ténèbres, et désormais nul ne peut arrêter l'élan qu'il lui a imprimé.

Nous profitons donc de l'anniversaire de sa désincarnation, pour lui adresser nos sentiments de reconnaissance, et à vous frères et sœurs ceux de solidarité.

Comme vous, nous sommes Kardécistes, et comme le Maître l'a fait, nous repoussons le matérialisme sous quelque forme ou quelque nom qu'il se présente parce que nous sommes convaincus que le Spiritualisme seul doit rester debout, parce qu'il est la vérité.

Nous vous remercions aussi, frères et sœurs, de l'ardeur que vous déployez dans l'étude de la science du spiritisme et aussi de la façon précise dont vous réfutez et réduisez à néant les arguments de ceux qui veulent rabaisser l'humanité, en cherchant à prouver que l'âme n'est qu'une résultante de la matière, que la pensée, le raisonnement, la mémoire ne sont, eux aussi, que des résultantes semblables.

Ils devraient cependant bien savoir, ces génies qui craignent de s'élever au-dessus de la sensation, que quel que subtil que soit le fluide électrique, s'il

n'est dirigé par une intelligence, il reste inconscient et inintelligent. Ils devraient donc chercher plus haut. Mais ils craignent d'être obligés d'avouer u'ils sont dans l'erreur...

Quant à nous, nous continuerons de marcher avec vous dans la voie que nous a si bien tracée le Maître, et nous espérons que bientôt les ouvrages d'Allan Kardec, relatifs à la doctrine spirite, deviendront des livres classiques, et que dans l'enfance, ces théorie amèneront le véritable règne de la fraternité.

C'est ce que nous désirons comme couronnement de l'œuvre de celui en l'honneur de qui vous êtes réunis.

A vous tous, frères et sœurs, nous serrons la main pour le groupe Jeanne-d'Arc.

DEMONCHY.

---

DISCOURS DE M. NOZERAN, *de Nice*

Philosophe inspiré, grand moraliste, ô père!
Du vrai spiritisme, immortel novateur,
Descends des régions d'amour et de lumière,
Apôtre humanitaire, Esprit consolateur.

Disciples réunis de la même croyance,
Invoquant en ce jour ton noble souvenir,
Accueille, Allan Kardec, notre reconnaissance
Nos voix pour te louer, nos cœurs pour te bénir.

Toi, qui comme autrefois, le Promethée antique :
Sus, avide, arracher au feu sacré du ciel,
Flamme de vérité, le fait scientique,
O maître ! ô bienfaiteur ! réponds à notre appel.

Qu'autour de ce dolmen, ta voix mystérieuse,
Sublime écho des cieux, comme un accord divin,
Vienne nous soutenir sur la route épineuse,
Et diriger nos pas vers un meilleur destin.

Laisse tomber sur nous un rayon de ta flamme,
Tu vois sous ton regard tes fidèles croyants,
Plane sur ce tombeau : dis-nous que ta grande âme
Revit pour protéger et bénir tes enfants !

Inspire-nous le bien, l'amour pour nos semblables,
La vertu dans l'épreuve, au sein de nos labeurs,
Fais-nous bons, fraternels, tolérants, charitables;
Raffermis notre foi pour nous rendre meilleurs.

De la nuit de l'erreur dissipant le nuage,
Oh, viens ! enflamme-nous d'une nouvelle ardeur !
Des faibles défaillants, relève le courage,
Rallume en eux l'espoir, le zèle et la ferveur.

Des superstitions, tu renversas l'obstacle;
Dans ce dédale obscur étendant ton flambeau,
Ton œuvre humanitaire accomplit un miracle :
Transformant le vieux monde en un monde nouveau.

Des frères dans le doute, ont dit : l'âme est matière...
Quand d'un souffle immortel, Dieu voulut l'animer
Pour qu'un jour, radieuse, échappant à la terre,
Elle ramonte à lui, pour croire et pour aimer.

Ils nient le créateur, ne pouvant le comprendre;
Mais le fini, peut-il concevoir l'infini ?
Ecolier du progrès, l'esprit doit tout apprendre,
Dieu se fera connaître et Dieu sera béni !

De la libre pensée on marche à l'athéisme,
Calme les égarés, démontre à ces rêveurs
Le mirage illusoire où leur immortalisme
N'a pour toute clarté que de fausses lueurs.

Médium, instruments de ta sage parole,
Nous suivrons le conseil que la raison conduit,
Ce langage moral édifie et console;
Evangile du cœur, ton précepte nous dit :

N'ayez qu'un temple, amis : celui de la science.
Pour seul prêtre : l'amour; pour culte : le devoir,
Un cœur droit, l'âme honnête, en paix la conscience;
Par la vertu s'acquiert le suprême savoir.

L'esprit triomphe de la tombe,
Pour renaître et vivre immortel.
L'être bien-aimé qui succombe,
Se retrouve un jour dans le ciel.
Sous le soleil du spiritisme.
Croulent idoles, fétichisme,
Miracles, dogmes ténébreux,
Symboles, fables légendaires,
Superstitions séculaires,
Et tous les autels des faux dieux.

Nier Dieu : c'est nier sa sage providence,
C'est marcher à tâtons en aveugle et sans but;
Alors que sa voix parle en votre conscience
Pour guider votre esquif vers le port du salut.

Par lui tout se transforme et se métamorphose,
Il lance les soleils dans l'infini des cieux,
Des multiples effets, il est la grande cause,
Et le dispensateur des bienfaits merveilleux.

Vous êtes ici-bas, enfants d'un même père,
Le ciel est la patrie où revient l'exilé.
La terre est le désert d'une épreuve éphémère,
Sous de soleils meilleurs, l'esprit est consolé.

Plus de larmes ! la mort n'est que vaine apparence.
La tombe est un proscrit qui change d'horizon,
Le captif saluant le jour de délivrance,
Qui voit tomber sa chaine au seuil de sa prison.

Frères, soyez unis ! que toujours la concorde
Vous élève vers Dieu, croyez toujours en lui !
Sa bonté, son amour et sa miséricorde,
De tous les univers, font la force et l'appui.

O Maître, sois béni ! par ta sage doctrine;
Les phalanges du ciel, esprits de vérité.
Guideront nos efforts, dans cette œuvre divine,
De triomphe moral, d'amour, de charité.

Esprit céleste, aux douces flammes,
Sublime apôtre, Allan Kardec !
Accueille, élan pur de nos âmes,
La gratitude et le respect.
Reçois l'universel hommage,
Nous gravons sur ta tombe, ô sage !
Aux yeux de la postérité :
Gloire à sa mémoire immortelle !
Il vécut exemple et modèle,
Pour le bien de l'humanité !

CH. NOZERAN.

Nice, le 24 mars 1887.

---

## DISCOURS DE MADEMOISELLE LOUISE ROBERT, *de Niort*

31 mars !.. Il y a dix-huit ans... Oui, c'est bien cette date ! date de tristesse, de regrets, et pourtant date bénie : ce jour-là, sa mission terminée, son âme quittait la terre, allait recevoir sa récompense : la couronne d'immortalité !

O Allan Kardec, notre vénéré Maître, votre nom, en effet, ne périra jamais !... Je ne viens pas, sur votre tombe, rappeler vos mérites, votre courage, votre dévouement, votre grand amour du bien, votre soif du progrès de la pauvre humanité souffrante : je ne suis pas capable de le faire d'une manière digne de vous. D'autres voix, d'ailleurs, plus autorisées et plus éloquentes que la mienne, ne sont pas restées en arrière et muettes. Que pourrais-je ajouter aux hommages rendus à votre mémoire, par ces hommes profondément instruits, ces femmes de talent, ces adeptes de toutes classes qui, dans leurs fermes convictions, nous montrent chaque jour les beautés de la doctrine à laquelle vous nous avez initiés, et que vous nous avez laissée comme un héritage céleste envoyé par le père, à ses enfants bien-aimés ?

Non, je ne viens pas, ici, redire cette gloire qui vous appartient ; elle ne peut pas vous être disputée. Je viens, dans la simplicité de mon cœur, apporter au pied de votre tombe, un témoignage de reconnaissance. L'étude de vos précieux ouvrages, en éclairant ma raison, a satisfait mes aspirations naturellement portées vers les choses d'En-Haut, mais qui n'avaient pu, jusqu'alors, s'appuyer sur rien de compréhensible !...

La doctrine Spirite est un immense flambeau ; ses rayons n'ont de limites que pour ceux qui ne veulent pas les recevoir. Elle est une vérité, puisqu'elle repose sur des faits reconnus exacts. Bien comprise, bien observée surtout, elle apporte la tranquillité dans nos âmes ; elle nous rend heureux ; elle nous rend meilleurs. Fût-elle une chimère, a elle nous laisserait toujours son admirable morale, et la plus douce des consolations que l'on puisse trouver sur la terre : l'Espérance !

A vous donc, Maître vénéré, à vous, reconnaissance éternelle, et du Ciel, où vous nous avez dévancés, éclairez-nous encore, enseignez-nous toujours !

LOUISE ROBERT.

Niort, mars, 1887.

---

## DISCOURS DE M. LE D[r] REIGNIER

Mesdames, Messieurs,

C'est au nom de l'union spirite que je me permets de rappeler aujourd'hui ces paroles à la fois si touchantes et si mémorables que Christ disait à ses disciples.

Aimez-vous les uns les autres

C'est au nom de ce principe sacré, de cette source intarissable du bonheur universel, que nous venons aujourd'hui sur la tombe de notre maître, A. Kardec, faire un pressant appel à nos confrères de l'Union, pour les prier de nous aider de tout leur pouvoir à la propagation de la doctrine pour laquelle il s'est dévoué. Cette doctrine n'est autre chose que le bon grain, dont parle encore le Divin Maître, et qui, semé et entrenu par nos soins, ne manquera pas, croyons-le bien, de donner un jour au monde des fruits d'or.

Je sais bien qu'une hydre formidable se dresse devant nous; que le matérialisme qui semble aujourd'hui menacer l'univers tout entier fera tout pour entraver nos efforts; comment faire pour l'arrêter, me direz-vous ? Ce que nous avons à faire, c'est encore une des paroles du Christ qui va nous répondre :

La foi soulève des montagnes !

Eh bien, frères ! c'est à cette foi que nous venons faire aujourd'hui un pressant appel ; c'est elle que nous adjurons de vous réunir sous le même drapeau, pour travailler au triomphe de la plus sainte des causes... c'est par elle que nous arriverons à détruire pour jamais cette lèpre hideuse qu'on nomme l'égoïsme, et à le remplacer par l'union des cœurs, qui doit un jour servir de base à l'édifice, cette fois indestructible, que nous élevons à la gloire du Grand Architecre des mondes, et qui n'est autre que le temple de la fraternité universelle.

C'est alors que forts de cette alliance, nous pourrons remplir avec succès la noble mission qui nous incombe, celle de continuer l'œuvre du maître en opposant à nos détracteurs les données de la science sur lesquelles ils croyaient pouvoir s'appuyer pour

nous combattre, et qui venant soudain à leur faire défaut, ne leur laissent plus aujourd'hui d'autre alternative que celle de nous tendre une main amie, en abjurant franchement leur erreur pour faire cause commune avec les apôtres de la vérité.

C'est qu'elle est vraiment splendide cette mission qui nous incombe, et qui consiste à faire connaître à l'homme ce qu'il est; qui ne vise à rien moins qu'à supprimer la mort pour la remplacer par la progression indéfinie de l'âme et qui montre à celle-ci, après une série d'existences et d'épreuves, qu'il dépend toujours d'elle d'abréger la perspective certaine d'une éternité bienheuse.

Mais j'entends d'ici le sceptique nous sommer de fournir la preuve de ce que nous avançons. Rien de plus simple et la science va comme toujours nous venir en aide. Il suffit tout d'abord de jeter un coup d'œil autour de nous pour nous assurer du peu de place que nous tenons dans l'immensité,... et si nous armant d'un télescope, nous poussons plus loin l'expérience, nous apercevons une quantité innombrable de soleils, tous plus considérables que le nôtre, et donnant la vie à des globes sans limites.

Ce qui frappe avant tout c'est l'harmonie qui règne dans cet immense circulation; l'harmonie qui constitue la Loi de l'univers qui s'impose fatalement à chacune de ses parties pour les rattacher au grand tout. C'est elle qui se retrouve sur cette terre où l'homme est la base de l'unité d'action, celle qui est par conséquent le point de départ de toute science humaine. A nous donc de l'introduire sans plus tarder dans notre société; qu'elle devienne le pivot de son action ; qu'elle devienne la clef du mystère de notre origine, et de celui non moins redoutable de l'avenir qui nous est réservé à tous selon nos œuvres, et dont le but final est le progrès, le couronnement de l'édifice. Il suffit en effet d'un rapide coup d'œil jeté sur les étapes du progrès depuis le commencement des temps connus jusqu'à nos jours pour se convaincre des résultats merveilleux qu'il a produits, et qu'il doit produire encore. — C'est d'abord la pierre brute qu'il arrache aux flancs de la montagne pour s'en construire une demeure, qui, simple cabane d'abord, deviendra bientôt un palais... c'est cette montagne qu'il va percer d'outre en outre pour y établir une route, que plus tard il fera disparaître complètement pour y bâtir une ville. C'est le torrent qu'il endigue, et dont il distribue à son gré les eaux qui tout d'abord dévastatrices, vont maintenant porter l'abondance dans les campagnes. C'est la mer qu'il va traverser d'abord sur un léger navire, et sur laquelle aujourd'hui la vapeur a décuplé ses forces et sa vitesse.

La foudre exerce partout ses ravages, il a dompté la foudre; il fait plus, il l'arrache à la nue enflammée pour en faire un humble facteur de la poste.

C'est à nous, spirites, qu'est confiée la tâche d'établir ici-bas cette harmonie, dont les résultats, déjà immenses pour le présent, amèneraient très certainement pour l'avenir la diminution des épreuves qui nous restent encore à subir... J'ai parlé d'épreuves à subir; c'est là une première base de notre doctrine... Comment en effet, accorder le fait de ces créatures vouées au malheur dès leur naissance, traînant souvent pendant de longues années une vie chétive et misérable, côtoyant sans cesse sur leur route semée de ronces, les heureux du jour; les enfants qui jouissent du bonheur d'avoir de bons parents à aimer, dont la vie s'écoule au milieu des fêtes, avec le dogme de la justice infinie du Créateur, sans admettre la pluralité des existences de l'âme? Ce dogme consacré par l'évangile, par un grand nombre d'auteurs sacrés, ce dogme sur lequel la révélation moderne nous a fixé, en expliquant par la nécessité d'expier et de progresser, toutes les épreuves de la vie.

Réunissons-nous donc tous dans une commune pensée d'amour et de travail; accomplissons avec persévérance la noble et sainte mission qui nous est confiée, savoir : démontrer clairement la vérité du spiritisme ;

Trouver dans la science vulgaire les preuves irréfragables de l'existence de l'âme; par ces moyens nous ouvrirons à tous l'accès de nos séances; et tous subjugués par la magnifique simplicité de notre doctrine, et par l'éclatante vérité de nos dogmes, s'empresseront de les adopter.

Oh ! grande et belle sera notre récompense, parce que nous aurons terrassé le doute pour le remplacer par l'espérance, dissipé l'obscurité pour y substituer la lumière, et que nous aurons la satisfaction suprême d'avoir travaillé avec succès pour le bonheur de tous, et la plus grande gloire de Dieu.

Dr Régnier.

## DISCOURS DE M. ALEXANDRE DELANNE

La date du 31 mars, que Mme Allan Kardec a consacrée pour célébrer l'anniversaire de la mort de son mari, et que « l'Union spirite française » a adoptée pour fêter sa délivrance, nous ramène chaque année fidèlement autour de son tombeau.

C'est un doux et pieux devoir que nous accomplissons.

Vous le savez, messieurs, la marche du spiritisme suit sa route ascensionnelle et bientôt un grand nombre d'adeptes nouveaux viendront se joindre à nous. Tout le fait pressentir.

Nous entendons bien quelques rares impatients

s'écrier que le monde scientifique reste encore éloigné de nos études, qu'il les dédaigne, où les méprise.

Et pourquoi cela, messieurs?

C'est que, ne croyant pas à la possibilité des phénomènes, que le vulgaire « taxe de miraculeux », il les repousse comme une chose indigne de son attention.

Qu'importe, laissons faire le temps, le grand niveleur de toutes les résistances!... Le moment est peut-être plus proche que vous ne le croyez, où les chercheurs sérieux rencontreront le spiritisme dans leurs travaux, car le spiritisme est une loi de la nature.

Tout nouvellement quelques hommes scientifiques n'ont-ils pas fait un pas en avant, en daignant s'occuper, presque malgré eux, de faits bien étranges, qui les déroutent et qu'ils ont baptisés du nom : d'hypnotisme, de suggestion, qui ne sont autre chose que des synonymes de magnétisme.

En s'engageant dans cette voie, ces messieurs arriveront fatalement à se heurter au somnambulisme et puis, indubitablement, ils découvriront à leur tour les merveilleux effets de la lucidité spirituelle. — Que diront-ils alors lorsque leurs sujets s'entretiendront avec des êtres qu'ils ont connus, qu'ils ont aimés et qu'ils croyaient à jamais disparus ?

Ils feront comme les spirites, ils seront forcés de se rendre à l'évidence et alors les docteurs es sciences, les négateurs obstinés féliciteront les humbles, les méconnus de la veille de la persévérance qu'ils ont mise à la recherche de la vérité et ils élèveront eux-mêmes une statue à Allan Kardec dont ils honoreront et respecteront la mémoire, comme un grand bienfaiteur de l'humanité.

A cette époque, le spiritisme pratiqué, enseigné par des hommes profondément versés dans l'étude des sciences exactes, appliquant leur méthode rigoureuse à l'élément philosophique, brillera d'un vif éclat, grandi par cette alliance de la foi illuminant la raison.

Le spiritisme entrera à ce moment dans sa phase définitive. Il sera proclamé, par tous, comme la religion laïque et scientifique de l'avenir, la seule véritablement en harmonie avec le mouvement ascensionnel de la libre pensée et du mouvement moral.

Vous le savez, les esprits existent, ils peuplent les espaces sans limites, comme les mondes. Ils sont les agents de la vie universelle. Ils ont une même origine de création. Ils sont donc tous frères et à ce titre ils se doivent amour, protection, charité.

Ils nous ont appris qu'il existe différentes situations dans la vie d'outre-tombe comme ici-bas. Il y a des esprits qui ont trouvé le bonheur, ils nous ont révélé le secret de leur félicité. D'autres qui sont malheureux, ils souffrent, ils implorent notre pitié ; ils demandent le secours charitable de nos cœurs. Ils réclament des prières, ils nous disent :

Frères, vos bonnes pensées nous font renaître à l'espérance, elles nous donnent du courage pour la lutte et tout en ne pouvant nous enlever nos épreuves, nous retrouvons l'apaisement moral qui nous faisait défaut.

Cette réaction salutaire se produit par l'action magnétique spirituelle qui se dégage de vos cœurs.

La prière est un lien indissolube de fraternité, de solidarité qui relie tous les enfants, créés par un être unique.

Appelez-le, comme vous le voudrez, qu'importe! Il est infini, et l'infini ne se discute pas. Il s'impose à notre raison !

A ceux qui nient l'efficacité de l'action de la prière nous dirons qu'ils méconnaissent une des lois les plus importantes du magnétisme ; car la prière, comme élan du cœur est une suggestion, une création fluidique de l'âme, qui a ses radiations utiles, fortifiantes sur les êtres souffrants et qui opèrent par la volonté, de la même manière que les fluides mégnétiques humains, sur l'organisme des malades.

Au milieu du concert de louanges adressées à Allan Kardec, quelques notes discordantes se font pourtant entendre.

On a prétendu que le spiritisme kardéciste a fait son temps, qu'il a vieilli ; il faudrait rayer de notre doctrine les mots : Dieu, prière, qui tendraient à nous représenter comme des esprits faibles, des mystiques, et cela, pour faciliter la propagande et la venue des matérialistes parmi nous.

Mais les athés et les matérialistes, lorsqu'ils répudient Dieu, les esprits et l'action salutaire de la prière, ils sont conséquents avec leurs principes, eux qui se glorifient de croire au néant de toute chose !

Mais, nous spirites, qui avons la preuve de la communication des esprits, qui savons l'importance de la force morale de la prière, ne commettrions-nous pas une mauvaise action, ne ferions nous pas des concessions indignes de notre foi en faisant de pareilles concessions pour complaire souvent à des présomptueux qui se moquent aussi bien des esprits, auxquels ils ne croient pas, que de nos propres affirmations ?

Notre maître a dit : que le spiritisme ne peut vieillir puisqu'il aide et qu'il travaille à tous les projets et qu'il doit être toujours en rapport avec

la science et la raison, dont il est l'essence même, venant de la source supérieure.

Si les novateurs mécontents de ce qui est, nous apportent une méthode nouvelle, nous la discuterons et nous l'admettrons sans parti pris, si elle a le caractère d'une vérité reconnue.

Nous ne sommes par des retardataires comme nos adversaires le prétendent, nous sommes simplement des prudents. Nous ne lâcherons pas la proie pour l'ombre.

Nous avons de justes raisons pour agir ainsi, car depuis trente ans, nous suivons attentivement les théories qui ont été émises sur le spiritisme. Nous avouons qu'elles ne nous ont pas convaincus.

Piérard, l'antiréincarnationiste, pas plus que le nébuleux Michel de Figanière, les Théosophes, le Roustinisme, les Athmistes, faut-il ajouter l'Immortalisme naissant ont manqué de force, de vigueur, nous devrions dire de logique, pour faire école nouvelle et supplanter celle d'Allan Kardec.

N'allez pas *voir*, mesdames, messieurs, dans la franchise de nos affirmations la moindre allusion désobligeante envers les auteurs de ces théories. Ce sont des systèmes qui peuvent avoir leur raison d'être, en tant qu'études comparatives. Car tous proclament aussi l'immortalité de l'âme et la communication avec les esprits.

Pour nous, c'est précisément de la lecture de ces ouvrages qu'est née notre admiration réfléchie pour l'œuvre de notre maître qui reste pour nous le modèle de la logique et de la simplicité.

Honneur donc toujours à notre initiateur.

Honneur à ce penseur qui nous a donné la solution du grand et mystérieux problème de notre spiritualité éternelle.

Gloire à ce vaillant soldat du progrès, qui nous a été ravi, en pleine maturité de son génie et qui a succombé la plume à la main à l'assaut de la montagne d'erreurs et de préjugés qui entravaient notre route.

Son départ précipité et inattendu pour ceux qui l'entouraient, a enrayé, il faut en convenir, le couronnement de son idéal.

Il a laissé des travaux inachevés qui auraient sans doute terminé son œuvre complètement, à la satisfaction de ses détracteurs.

Que sont-ils devenus? Nous prions son esprit tutélaire de nous inspirer pour la continuer, bien heureux si nous pouvons, dans la limite de nos faibles moyens, être dignes d'un tel mérite.

Que Mme Allan Kardec veuille bien recevoir aussi le témoignage de notre profond respect, au nom de tous les spirites de province que nous connaissons, qui nous ont chargés de les représenter en ce jour, et qui ne peuvent assister à leur grand regret, à cette superbe et émouvante manifestation.

Al. Delanne.

---

## DISCOURS DE M. AUZANNEAU

Mesdames, Messieurs,

Nous sommes encore une fois réunis, à cette même place en vue d'honorer la mémoire du Maître. C'est un devoir que nous accomplissons chaque année. N'oublions pas que le mérite de cette action est tout entier dans la nature des sentiments qui nous animent, dans le mobile qui nous fait agir.

Que chacun de nous s'interroge!

Nous avons de nombreux devoirs à remplir envers le spiritisme dont les règles sont suffisamment tracées; et pourtant ces devoirs sont diversement interprétés si on en juge par l'agitation qui se produit, depuis quelque temps, parmi les spirites.

Que voit-on?

Les principes fondamentaux de la doctrine sont remis en question. L'œuvre d'Allan Kardec est, paraît-il, à recommencer. On veut reconstituer l'édifice sur des bases scientifiques nouvelles. La partie morale est également attaquée, on juge que la prière n'a pas de raison d'être. La réincarnation est contestée. On proclame la matérialité de l'âme. Des conférences publiques sont organisées *par des spirites* contre l'existence de Dieu. J'ai vu l'autre jour, dans un groupe spirite très connu, distribuer une petite brochure inepte ayant la prétention de prouver l'impuissance de Dieu.

On a déjà trouvé le mot qui doit être mis à la place de *spiritisme* quand celui-ci sera mort et enterré; et je suis tenté de croire que si la chose était possible, on bifferait jusqu'au nom d'Allan Kardec.

C'est un bouleversement complet. Il en surgit un nouveau courant matérialiste dans lequel on paraît vouloir nous entraîner. Prenons garde!

Sans examiner, en ce moment, s'il y a erreur ou calcul de la part des meneurs, nous devons lutter contre l'envahissement de leurs idées, parce qu'elles sont évidemment nuisibles à la cause que nous défendons.

En considération du caractère de cette réunion et par respect pour le Maître qui nous entend, je ne voudrais prononcer en ce lieu aucune parole acerbe; mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer que les spiristes restés fidèles à l'école Kardéciste — dont je m'honore de faire partie — comprennent leurs devoirs autrement que les *libre-*

*penseurs spirites*, heureusement peu nombreux, qui sont devenus nos adversaires.

Le seul fait de se dire *spirite* impose certains devoirs particuliers auxquels on ne peut se soustraire sans renoncer à ce titre.

Quiconque prétend rester spirite en combattant la doctrine d'Allan Kardec, manque de logique ou de sincérité.

Nos adversaires ont certes le droit de n'être pas spirites ou de ne l'être plus. Ils ont aussi, comme nous, la liberté de penser et de dire.

Qu'ils se séparent de nous si franchement leur manière de voir diffère de la nôtre ; qu'ils rêvent la création d'une philosophie en harmonie avec la science et le progrès actuels ; qu'ils essayent de greffer cette nouvelle conception sur le spiritisme, progressiste lui-même, nous sommes, au fond, avec eux. Qu'ils combattent loyalement nos idées dans le but d'une amélioration désirée ou entrevue, nous leur accordons notre estime à défaut de notre sympathie ; mais, si au lieu de s'appuyer sur les bases éprouvées de la science spirite, ils changent ces fondements pour les approprier à leur nouvelle théorie, il font tout autre chose que du spiritisme et alors nous n'avons plus rien de commun avec eux. C'est sur quoi nous devons appeler l'attention de tous les spirites, afin qu'une dangereuse confusion ne s'ensuive pas.

Il importe donc que chaque parti se range sous son drapeau respectif, car se servir, par exemple, de l'étiquette du spiritisme pour masquer une doctrine matérialiste, ou réciproquement, serait inconséquent en même temps que coupable.

Personnellement je n'ai d'autorité d'aucune sorte pour indiquer sûrement le vrai chemin. Qui sait d'ailleurs si les voies diverses que suivent les penseurs de bonne foi ne se rencontrent pas vers un point extrême où se trouve la vérité, l'unique vérité qu'ensemble nous cherchons. A défaut de certitude dans cette marche difficile, je m'inspire de ma conscience et de ma raison, m'efforçant d'écarter les suggestions mauvaises qui pourraient m'entraîner hors de ce que je crois être le devoir. Au point de vue spirite, je me crois dans le vrai en continuant à suivre les enseignements d'Allan Kardec jusqu'au jour où il me sera démontré qu'ils peuvent être remplacés par quelque chose de mieux.

On a vu dans la défense énergique du *Kardécisme*, une sorte de culte pour la personne d'Allan Kardec Il me semble qu'on s'est mépris. Les louanges s'adressent au philosophe et non à l'homme. Il n'en est pas moins vrai que l'homme qui a produit l'œuvre admirable qui a nom : *Spiritisme*, a droit à la reconnaissance de l'humanité et au dévouement absolu de ses disciples.

Je suis au nombre de ceux-ci.

Partout et toujours je me ferai un devoir non seulement d'affirmer hautement mes convictions spirites basées sur le spiritualisme, mais encore de défendre par tous les moyens en mon pouvoir, la mémoire de celui que je reconnais comme chef du spiritisme. En un mot je me déclarerai nettement Kardéciste sans craindre ni les critiques de nos adversaires ni les attaques de nos ennemis.

AUZANNEAU.

---

## DISCOURS DE Mme VEUVE ARNAUD

Nous venons aussi pour le 18e anniversaire renouveler au maître bien-aimé nos hommages respectueux, et dans une fervente prière invoquer son âme pour lui demander de nous continuer de plus en plus sa protection dans nos épreuves et son concours dans nos travaux et la tâche si épineuse de propagatrice de la sainte cause que nous servons...

Notre prière, ô maître vénéré, s'adresse aussi à la phalange d'esprits supérieurs qui t'environnent dans l'erraticité et te guidèrent si sagement dans ta mission terrestre, en te donnant toutes les forces morales et intellectuelles nécessaires, pour dompter les mauvais vouloirs et renverser un à un les obstacles sans cesse renaissants. Elle s'adresse à ta pensée, si féconde dans le bien, si grande et forte dans la lutte et l'épreuve, et qui sut vulgariser avec tant de clarté et de précision cette sublime philosophie expérimentale du dogme de l'immortalité de l'âme, prouvant sa survivance intellectuelle, par les communications de toutes natures, données par les morts aux vivants.

Fais que la foi qui t'animait dans toutes actions nous grandisse aussi sous ta chaude influence et nous permette d'atteindre les hautes régions, où la pensée va chercher la solution du mystérieux problème de la puissance infinie ! Fais que nous devenions invincibles au mal et accessibles à toutes les grandes et généreuses pensées et actions ? Donne-nous une part de cette force virile et toujours active qui te soutint constamment dans ta volonté et la rendit si vaillante à la tâche, si intègre et rigoureuse dans le devoir et la mission qu'elle accomplit ! Donne-nous le calme inaltérable qui sait vaincre les difficultés et considérer froidement le tumulte des passions humaines, sans se laisser entraîner par leur courant, ni atteindre par leur funeste influence !

Fais que notre conscience ne se salisse jamais par la pensée du mal, soit en paroles, soit en ac-

tions ! Donne-nous surtout, cher guide et maître, cette charité pratique que tu donnas comme principe et base fondamentale de la doctrine spirite, et sans laquelle on ne saurait triompher dans la lutte qui conduit au bien, que ce soit cette charité inépuisable qui ouvre le cœur à toutes les souffrances morales et physiques ! qui apporte le beaume à toutes les blessures et fait luire à tous les yeux le flambeau lumineux de la foi de l'espérance apportant la consolation dans toutes les âmes torturées par le doute, déchirées par les déceptions ; qui pardonne aux coupables quels qu'ils soient et tend fraternellement la main aux faibles et aux âmes égarées par les obsessions physiques et morales de la haine, de l'orgueil, des ambitions de toutes sortes escortées par toutes les passions mauvaises qui désolent notre pauvre humanité.

A vous, phalanges célestes, messagers divins qui protégez les pauvres incarnés, de nous inspirer sans cesse les accents sincères de la prière, d'où émane l'humilité qui finit par terrasser l'orgueil et attirer irrésistiblement les forces d'en haut, apportant dans l'espérance le fluide généreux fortifiant l'âme dans ses bonnes résolutions, qui ouvre à la pensée le domaine des grandes inspirations et donne enfin l'énergie nécessaire pour supporter vaillamment l'épreuve et marcher sans défaillance dans le chemin si étroit et épineux qui conduit au bien.

Et vous tous, ô morts qui nous écoutez, sortez de vos tombeaux et de votre morne apathie ; apprenez par les vivants d'aujourd'hui que c'est par la mort qu'on renaît à la vie immortelle de l'esprit ; que la pensée qui réside en lui comme attribut est un principe, un germe de toutes les facultés morales et intellectuelles qui ne sauraient, par conséquent, se dissoudre et décomposer comme la matière dont elle se sert de vêtement qu'elle change et façonne pour progresser et grandir moralement, intellectuellement. Priez, vous aussi, pour ceux que vous aimez, et pour que les intelligenees supérieures qui résident dans les hautes régions nous envoient les forces nécessaires pour nous dépouiller de leurs dernières illusions terrestres ; priez aussi pour les vivants qui évoquent les morts, et que la prière, nos chers frères et sœurs en immortalité, soit le lien qui nous unisse solidairement par la pensée, vous les morts d'hier, nous ceux du lendemain, comme une chaîne invincible, nous aidant à gravir tous ensemble les innombrables échelons qui conduisent à la perfection.

Mme Vve Arnaud,
221, rue Lafayette.

## AVIS

Avec la 6e année de la *Lumière*. Mme Lucie Grange inaugure un système *d'abonnement facultatif solidaire*, basé sur ce principe que le riche doit seconder généreusement les œuvres dévouées pour le progrès, faciliter le service aux déshérités, et que le pauvre doit aider plus pauvre que lui. A partir du 1er mai, la *Lumière* sera de vingt pages au lieu de seize.

Abonnement annuel ordinaire : 7 francs, et au-dessus sans limites pour l'extension de la propagande. — Abonnements réduits en faveur de la classe intéressante des travailleurs qui souffrent du chômage, ou des personnes éprouvées dans une carrière quelconque, depuis 7 francs jusqu'à **un franc** selon les cas. Envoi d'un *spécimen unique* contre un timbre poste de 15 ou de 25 centimes français ou étranger. Ecrire directement pour les abonnements réduits à Mme Lucie Grange, directrice de la *Lumière*, boulevard Montmorency, 75, Paris-Auteuil.

OUVRAGES FONDAMENTAUX DE LA DOCTRINE SPIRITE

**Le Livre des Esprits** (Partie philosophique) contenant les principes de la doctrine spirite. — Prix : 3 fr. 50.

**Le livre des Mediums** (Partie expérimentale, Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. — Prix : 3 fr. 50.

**Pourquoi la vie**, par Léon Denis ; 15 cent — Tours, rue Origet 44.

**Le Spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes**, par le Dr Wahu. Prix : 5 fr.

**Choix de dictées spirites**, par le Dr Wahu. — Prix : 1 fr., 5, rue Neuve-des Petits-Champs.

**L'Ame et ses manifestations à travers l'histoire**, par Eugène Bonnemère. — Prix : 3 fr. 50.

**Spirite et chrétien**, par M. Bellemare. — Prix : 3 fr. 50.

**Dieu et la création**, par M. René Caillé, 2 volumes. — Prix : 3 fr.

**La Pluralité des mondes habités**, par Camille Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

**Dieu dans la Nature**, par C. Flammarion.

**Lumen ou Récits de l'infini**, par C. Flammarion.

**Alfa**, roman d'une libre penseuse, par Mme Paul Grendel. — Prix : 2 fr.

*Le Gérant :* Gabriel Delanne.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat

5e ANNÉE. — N° 4 **20 centimes le Numéro.** (1er QUINZAINE) MAI 1887

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

**ABONNEMENTS**
Paris et Départements **5 fr.** par an.
Étranger . . . . . . **6** —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS

# Anniversaire de la Mort d'ALLAN-KARDEC

## SOMMAIRE



## NOTA

Dans le compte rendu de notre soirée du 31 mars, il a été commis un oubli, faute d'une note qui s'est trouvée égarée, dans laquelle nous relations le talent avec lequel Mme Michaud, artiste de mérite, nous a déclamé une charmante pièce de vers : « Les deux Saucisses », épisode du siège de 1870. La façon admirable dont Mme Michaud nous a retracé les scènes navrantes de cette fatale époque a vivement ému tous ses auditeurs.

N. D. L. R.

## DISCOURS DE M. GABRIEL DELANNE

Mesdames, Messieurs,

L'anniversaire de la mort de notre vénéré maître Allan Kardec présente cette année un intérêt spécial. Non seulement il est de notre devoir de venir déposer sur sa tombe le tribut d'hommages auquel il a droit, mais aujourd'hui notre présence est plus que l'accomplissement d'un devoir, c'est une protestation vigoureuse contre les attaques dont sa mémoire a été l'objet.

Loin de moi la pensée de faire de cet anniversaire l'occasion de conflits entre les membres d'une même croyance, mais il est permis aux fidèles disciples du maître d'exhaler une plainte en voyant avec quelle hautaine indifférence on délaisse les enseignements de celui qui fut le grand initiateur au XIXe siècle. Cette conduite, mesdames et messieurs, est bien faite pour navrer ceux qui, fidèles à la voix de la science et de la raison, reconnaissent que l'édifice scientifique élevé par Allan Kardec est sans contredit le plus splendide que la philosophie humaine ait jamais édifié.

Par la plus bizarre de toutes les contradictions, c'est au moment précis où les enseignements du grand rénovateur moderne reçoivent la sanction de la science, que de nouveaux venus dans notre camp cherchent à battre en brèche les principes mêmes sur lesquels reposent nos croyances. Il n'entre pas dans mon sujet de réfuter devant vous toutes les erreurs.

Je dédaigne de répondre aux accusations de mysticisme et de crédulité dont on a tenté de se faire une arme contre ses théories, toute l'œuvre du maître, dans son harmonieuse unité, proteste hautement contre de semblables assertions. Quiconque a lu le beau livre du ciel et de l'enfer sait à quoi s'en tenir au sujet des tendances religieuses du chef de notre doctrine. Nulle part on ne trouve exposées des vues plus larges sur l'expiation et sur le progrès indéfini des êtres, aussi je n'entreprendrai pas une inutile apologie, il me suffira d'en appeler au cœur et à la raison de tous ceux que des certitudes grandioses ont soutenus et consolés au milieu des déboires de la vie.

D'ailleurs l'opinion publique a déjà fait justice

de ces critiques, laissons donc au temps le soin d'en effacer les derniers vestiges.

Il est aujourd'hui une constatation plus magnifique à faire, c'est que, depuis une dizaine d'années, toutes les découvertes modernes viennent donner à nos idées la confirmation la plus éclatante : celle de la science. Oui nous devons être fiers à présent de nous dire spirites. Le temps est lointain où l'on pouvait targuer nos doctrines de rêveries, car sur le domaine de l'expérience nous avons fait des progrès considérables.

L'énumération de tous les hommes illustres qui ont apporté au spiritisme leur témoignage serait trop longue à faire ici, il me suffira de dire que la science officielle de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Amérique, a prononcé en dernier ressort, et devant cet arrêt tous doivent s'incliner. Il n'y a plus guère que les ignorants qui osent persifler nos croyances et de ceux-là nous nous soucions peu, puisqu'ils ne possèdent pas les éléments indispensables de toute critique sérieuse : la connaissance du sujet qu'ils traitent.

Le thème ordinaire des attaques qu'on dirige contre nous, consiste à dire que la doctrine Spirite, en dehors des faits, ne possède, comme les autres philosophies, aucun critèrium de certitude, cette erreur qui tend malheureusement à se répandre est de nature à nous porter préjudice, c'est pourquoi il faut la discuter et montrer que le grand novateur que nous venons honorer ici a parfaitement répondu d'avance à tous les désiderata de la critique.

L'expérience Spirite démontre jusqu'à l'évidence l'immortalité de l'âme; il est impossible de nier que le *Moi* pensant ne survive dans le monde de l'espace avec toute l'intégralité de ses facultés, mais là ne s'arrête pas l'investigation. Il faut que nous connaissions quelles sont les conditions dans lesquelles se trouve l'âme après la mort, il faut que nous sachions si oui ou non le bien reçoit sa récompense et le mal sa punition en un mot s'il existe au delà de la tombe une justice rémunératrice qui saura châtier l'orgueilleux criminel impuni et récompenser l'honnête homme dont la vie n'a été qu'une longue épreuve. Eh bien ! sans sortir des bornes de l'expérience nous constatons chaque jour que les Esprits sont heureux si leur passage sur la terre a été employé à faire le bien, à dompter leurs passions, à satisfaire aux lois de la conscience, alors qu'au contraire nous voyons les criminels, les orgueilleux, les gens adonnés aux satisfactions de la chair, implorer notre secours pour sortir de l'état malheureux dans lequel ils se trouvent. Que devons-nous conclure de ces faits ? Est-ce le hasard qui distribue aussi équitablement la récompense et l'expiation? La logique répond que lorsqu'un fait se produit constamment, et à toutes les époques, c'est qu'il est le résultat d'une loi de la nature. Oui la justice n'est pas un vain mot c'est en elle que nous plaçons nos espérances, c'est vers elle que s'élèvent les cris des opprimés, de ceux qui souffrent injustement et c'est parce qu'elle nous apparaît comme l'idéal suprême que nous croyons en Dieu, personnification sublime de cette grande loi universelle.

L'existence de Dieu est donc la résultante obligatoire de toute expérience Spirite et si dans notre infime petitesse nous ne pouvons nous élever jusqu'à la compréhension de cet être infini, devons-nous pour cela nier son existence ? N'est-ce pas de la fatuité de croire que nous pouvons ici-bas tout savoir et tout connaître ? Je sais qu'il est noble de chercher à s'instruire, je comprends que nous devons déployer toutes les forces de notre intelligence pour découvrir les lois de la nature, mais l'esprit humain a des bornes qui lui sont imposées par son organisme terrestre et ce serait folie de supposer que nous arriverons sur ce petit monde à la compréhension de toutes choses. Le problème de l'Univers est trop complexe pour l'embrasser dans toute son étendue, nous manquons des éléments les plus indispensables pour le résoudre et lorsque nous connaissons si peu les lois qui dirigent notre petite planète, atome à peine perceptible dans l'infini, nous aurions l'orgueil de croire que nous pourrons définir la cause première et dernière des innombrables et gigantesques systèmes planétaires qui parsèment l'immensité ! Comme un enfant qui balbutie les premières notions du calcul et qui voudrait résoudre un problème de mécanique céleste, nous restons impuissants devant l'immensité de l'Univers. Mais nous avons pour nous l'Eternité des âges, nous sommes immortels et devant notre âme se déroulent les perspectives de l'Infini qui nous invitent à travailler toujours dans l'espoir que nous parviendrons à posséder toutes les connaissances et par cela même toutes les joies. Voilà la raison de notre croyance en Dieu et pourquoi notre voix s'élève vers le père Universel, des êtres et des mondes.

Je sais que depuis longtemps la Divinité a été odieusement travestie. Les Religions ont représenté la puissance Céleste sous la forme d'un Dieu vengeur, vindicatif et inconstant; je sais qu'à la lueur des bûchers on a immolé en son nom des milliers de victimes, mais qu'a de commun avec notre idéal cette déité falsifiée ?

Le Dieu que nous adorons est la souveraine intelligence, la Justice éternelle et la force infinie, loin d'autoriser les sanglantes répressions, il nous prescrit par la voix des Esprits supérieurs, le pardon

des injures, la mansuétude, la charité et l'amour. Voilà les clartés qui jaillissent de l'étude impartiale des faits spirites et ce sera l'éternel honneur d'Allan Kardec d'avoir mis en lumière ces vérités si simples et si consolantes qui se trouvaient ensevelies sous une montagne de dogmes et de mystères.

Ah ! il faut beaucoup de temps pour nous débarrasser des préjugés que l'on nous a inculqués dans l'enfance. Le spiritisme est le résultat d'une évolution de l'esprit humain, il ouvre des horizons fermés jusqu'alors à l'investigation, mais avant qu'il soit bien compris et mis en pratique de longues années sont encore indispensables. Afin qu'une vérité pénètre dans les masses il est nécessaire qu'elle se présente à l'esprit sous mille formes diverses et qu'elle arrive à posséder un tel degré d'évidence qu'elle s'impose à toutes les intelligences.

Nous sommes encore trop imbus des enseignements catholiques pour que la notion d'un Dieu antropomorphe soit éteinte dans nos âmes, il semble toujours qu'après la mort nous comparaîtrons devant un justicier céleste qui prononcera en dernier ressort sur nos destinées. Combien la réalité est loin de cet idéal mesquin.

C'est ici qu'éclatent dans toute leur grandeur les lois merveilleuses qui dirigent les évolutions du principe intelligent. Plus d'enfer, plus de paradis, rien ne subsiste de ces antiques superstitions, et cependant l'âme est punie ou récompensée équitablement. Comment s'opère ce changement? quelles sont les lois qui le régissent? c'est ce que nous allons rapidement passer en revue.

Cet examen, mesdames et messieurs, n'est pas déplacé ici, car si je vous montre que l'enseignement d'Allan Kardec est absolument en harmonie avec les découvertes les plus récentes faites par les savants, si j'établis qu'il y a entre la doctrine spirite et la science nouvelle des corrélations tellement intimes que l'une est inséparable de l'autre, j'aurai montré que notre maître était bien dans la vérité lorsqu'il y a trente ans, il posait les bases de la splendide philosophie qui rayonne d'un éclat si pur aujourd'hui. Si cette preuve est faite elle renversera les arguments des sophistes qui ne voulaient voir dans ce hardi rénovateur qu'un homme arriéré au milieu des ténèbres épaisses d'un mysticisme suranné.

A mesure que la science élève le niveau de ses recherches, elle s'approche de plus en plus des réalités fondamentales sur lesquelles s'appuie notre monde. C'est ainsi que partie de l'étude des phénomènes les plus simples de la nature, elle est arrivée dans ces derniers temps à l'étude la plus compliquée qui soit, celle de la personnalité humaine. De nouveaux moyens d'investigations ont été mis en pratique et sous le nom d'hypnotisme, les physiologistes viennent de rénover les pratiques du magnétisme, mais en leur donnant une forme scientifique et en conduisant avec méthode les recherches ; aussi les résultats n'ont pas fait défaut. La puissance de la volonté a été mise en relief par des expériences nombreuses. On a montré que la matière animée pouvait être détruite et reconstituée sur un être vivant au moyen de la suggestion.

La puissance de l'âme sur la matière s'affirme donc par tous les phénomènes hypnotiques que nous avons vus se produire sous nos yeux depuis quelques années, mais en suivant cette voie on est arrivé à des résultats que l'on était loin de prévoir dès l'abord. Non seulement cette volonté peut modifier la matière du corps humain, non seulement elle peut désorganiser et réparer des tissus vivants, mais encore elle a la puissance d'agir sur les fluides impondérables et de créer dans l'espace des êtres et des objets fluidiques qui ont une existance si réelle qu'ils obéissent aux lois de l'optique. Les travaux de MM. Binet et Féré ont établi irréfutablement l'existence de ces créations immatérielles et voilà la science qui faisait fi de nos théories, obligée d'admettre, elle aussi, des réalités qui ne rentrent plus sous nos sens matériels. Que conclure de ces observations ? C'est qu'il existe indubitablement des états de la matière supérieurs à ceux que nous connaissons, c'est que le monde matériel est enveloppé, baigné, pénétré par ce que les esprits appellent les fluides et qu'à côté de nous se trouve un autre monde aussi varié, aussi réel aussi vivant que le nôtre. Dans cette seconde patrie vivent les mêmes êtres que sur la terre, c'est dans ce milieu que nous habiterons lorsque nous serons dépouillés de notre vêtement terrestre et les communications pourront s'établir entre les deux mondes que séparaient depuis si longtemps un abîme d'ignorance et de crédulité.

En poursuivant des recherches d'un autre ordre, William Crookes à établi lui aussi, l'existence d'états quintessenciés de la matière, il a montré que la nature n'arrêtait pas son effort à la limite de nos faibles sens et que bien au delà de notre portée la nature continuait à déployer ses splendeurs comme pour nous faire bien voir notre petitesse et la place restreinte que nous occupons dans la création. La concordance qui existe entre les résultats des travaux si différents de ces savants, démontre la réalité de l'existence d'un monde fluidique et ainsi se trouve confirmé officiellement l'enseignement de celui que nous nous honorons d'appeler le Maître

Si maintenant nous appliquons ces découverte

à l'étude de notre doctrine, nous voyons apparaître la plus magnifique corrélation entre la science révélée et la science matérielle. Toutes deux s'unissent pour nous découvrir notre avenir et le voile qui cachait nos destinées futures est soulevé par les efforts combinés des vivants et des morts.

Sur la terre nos actions bonnes ou mauvaises impriment au périsprit un cachet indélébile, c'est avec ce corps que nous aurons épuré ou avili que nous arriverons dans la patrie spirituelle et là sans jugement divin, sans comparution devant aucun tribunal, nous occuperons à l'instant même la position déterminée par nos affinités périspritales.

Si nous avons su développer les facultés de notre âme, nous élever par la pratique du bien jusqu'aux nobles sentiments de l'amour et de la fraternité, notre âme rayonnera dans l'espace et s'élèvera radieuse dans l'éther. Si malheureusement nous avons écouté la voix de nos passions nous serons attirés vers cette terre qui avait pour nous tant d'attraits. Notre enveloppe chargée de fluides grossiers ne pourra s'élever dans les régions supérieures et nous serons contraints de revenir jusqu'à parfaite épuration. Allan Kardec ne connaissait pas ces lois nouvelles de la science, son robuste bon sens lui a suffi pour démêler la vérité de l'erreur. Au milieu des communications sans nombre qu'il a reçues, il a su se garantir des erreurs et nous présenter une philosophie si inattaquable que les progrès de la science lui apportent chaque jour de nouveaux appuis.

Ne comprenez-vous pas depuis que les expériences de l'hypnotisme ont montré qu'un homme pouvait devenir une machine inerte entre les mains d'un opérateur énergique, les obsessions que nous constatons quelquefois dans nos études spirites? Ne voyons-nous pas que ce qui pouvait passer pour une dérogation aux lois du libre arbitre et à la justice de Dieu s'explique naturellement par la puissance de la volonté, de même tous les phénomènes qui nous semblent encore anormaux s'expliqueront plus tard et je suis certain que l'avenir ne pourra que consolider et fortifier nos croyances car la vérité est une dans sa merveilleuse multiplicité.

O maître vénéré, vous dont la haute raison a su discerner la vérité de l'erreur, recevez l'hommage respectueux de vos disciples réunis autour de votre dépouille mortelle, du haut de l'espace où vous avez su conquérir une si belle place.

O maître vénéré, toutes les attaques n'ont fait que de vous grandir en montrant la faiblesse de vos adversaires, votre esprit sagace et votre haute raison nous ont ouvert les yeux à la lumière, recevez donc, cher maître, l'hommage respectueux de notre tendresse et daignez encore nous faire entendre cette voix puissante qui a toujours combattu pour la vérité.

Gabriel Delanne.

---

## DISCOURS DE M. ÉMILE BIRMANN

Aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, une foule sympathique et recueillie vient par cette visite annuelle au dolmen d'Allan Kardec montrer que nul de nous n'a oublié le modeste penseur dont la dépouille repose en ce lieu.

Ne vous êtes-vous jamais demandé pourtant, pourquoi cette faveur spéciale, ce culte particulier pour lui, quand nous avons tant d'autres tombes à fleurir, tant d'autres mémoires à honorer? Ne vous êtes-vous point demandé pourquoi d'autres penseurs, les Pierre Leroux, les Jean Reynaud, pour ne nommer que ceux-là, ne voient pas une semblable affluence se presser autour de leurs monuments funéraires ?

Certes, Allan Kardec, ne fut pas le premier à prêcher l'immortalité de l'âme, il ne fut même pas le premier à répandre la doctrine de la pluralité des existences de l'âme : il n'a été que le dernier venu de cette imposante et formidable armée de la pensée qui s'est efforcée d'entasser les preuves sur les preuves, les vérités sur les vérités, Ossa sur Pelion pour bâtir la digue devant laquelle, devaient venir, impuissants, se briser les flots du matérialisme envahisseur. Et cependant les vagues succédaient toujours aux vagues et la digue ne devait pas longtemps résister à l'immense et menaçante marée.

Pourquoi ? Parce que nul ne savait avant lui se faire écouter du peuple, parce que c'étaient seulement des esprits cultivés qui avaient pu lire les pages lumineuses de ces philosophes, enseignant la réincarnation continue de notre âme ; parce que le Vulgarisateur n'était pas né ! Parce qu'il fallait un homme du peuple pour parler au peuple, un homme de la foule pour se faire aimer de la foule !

Je vous prends tous à témoin, vous qui êtes des vétérans de cette belle cause de l'immortalité de l'âme, quels étaient les rares milieux, où avant Kardec, la réincarnation était connue et appréciée, quels étaient les rares esprits qui avaient embrassé avec ferveur cette magnifique conception, épée de Damoclès suspendue à la fois sur la double tête de l'ignorance : Diétisme et Athéisme ? Mais depuis lui, il n'y a si humble village où des groupes ne se soient formés qui étudient la philosophie contenue en ses livres, ce sont les plus humbles, les plus petits, ceux qui ont les mains rudes à force de manier l'outil, ceux qui peinent la longue journée

au travail de la terre, ce sont ceux-là qui, par un étrange retour, sont devenus les plus ardents propagateurs de la foi nouvelle et les maîtres et les devanciers des ignorants illustres et des célèbres illettrés.

Et voici pourquoi Kardec est plus grand que ceux qui ont cherché à accomplir la même tâche que lui ! Eux tous n'ont su que suivre la trace des philosophes, leurs maîtres. Mais lui, comme tous les novateurs, a cherché les plus petits, les plus humbles, afin d'en faire ses disciples bien aimés ; il a répandu la lumineuse croyance à la pluralité des existences de l'âme, où cela ? chez les riches, chez les grands, chez les maîtres de la terre ? Non, mais parmi le peuple qui avait besoin de cette initiation pour préparer sa grande œuvre de résurrection et de fraternité.

Il était nécessaire que l'Humanité, victime saignant sur un éternel Golgotha, connût ses sublimes destinées et son ascension glorieuse dans la Lumière, pour devenir capable d'inscrire un jour sur les frontons de ses temples, le symbole des droits imprescriptibles de la conscience humaine !

Il fallait un apôtre dont la voix fût entendue jusqu'au profond des chaumières, afin que la grande aspiration de l'Humanité vers un avenir plus beau, vers un état social plus juste, reçût une sanction et une direction !

Il fallait ta parole simple et facile, ô Kardec, pour que la grande famille humaine, consciente de son existence passée, maîtresse de sa vie présente et certaine de sa vie future, pût librement travailler à préparer la grande Fraternité de l'avenir, fête fraternelle donnée en plein soleil, en pleine joie, en pleine vérité et où — pour m'approprier la magnifique parole de Victor Hugo — « les rois seront morts, le digme sera mort, la guerre sera morte. L'homme vivra ! »

Emile Birmann.

---

## DISCOURS DE M. MILLIEN

*du Groupe Michel.*

Mesdames, messieurs et amis,

En ce jour de pieux pèlerinage où chacun de nous vient porter sur cette tombe son tribut d'hommage et de vénération, permettez-moi, au nom du Groupe ouvrier du faubourg Saint-Antoine, de dire quelques mots sur Celui que ses brillantes qualités distinguent entre tous, comme homme, comme maître, comme frère.

Vous savez ce que fut l'homme. Choisi pour être l'un des pionniers illustres qui ont la mission, parfois pénible, toujours laborieuse, d'aider ici-bas à la marche du progrès, il était nécessaire pour lutter avec succès sur le terrain où il allait combattre, qu'il possédât une science et une érudition profondes. Il était indispensable qu'il rassemblât patiemment, et pendant de longues années, les matériaux épars, les éléments multiples dont il allait avec la seule raison forger des armes si fortes, si redoutables.

Il se montra alors l'un de ces hommes privilégiés et intrépides qui, poussés par une force divine, marchent en avant, sans défaillances et sans trêve; affrontant tout, même la haine et le mépris.

Il fut enfin l'un de ces grands Esprits qui, pénétrés entièrement de la pensée du but à atteindre, franchissent les obstacles dont on sème leur route, pour aller planter, sous le feu de l'ostracisme le plus invétéré, souvent de la mauvaise foi la plus évidente, le drapeau du Progrès et de la Vérité!

Entreprendrai-je ici de vous faire connaître ce qu'est l'œuvre du Maître ou plutôt ce qu'est le Maître dans son œvre ? Des voix plus puissantes que la mienne l'ont déjà fait. Je ne puis que vous exprimer ma sincère et profonde admiration pour cette œuvre, pour cette manifestation du grand Génie, que je considère comme formée comme pétri en quelque sorte des plus hautes vérités qu'il ait été donné au monde de connaître.

Le style à la fois simple et élevé de ses écrits les rend à la portée de toutes les intelligences. L'auteur de la « Genèse » et du « Livre des Esprits » pouvait il être plus précis dans les démonstrations, plus clair dans les théories, plus pressant et plus logicien dans les déductions ? Aussi quelle qu'ait été la violence des attaques dont la philosophie nouvelle fut l'objet; quelles que soient même les divisions regrettables qui aient pu survenir parmi ses disciples, elle est aussi grande et aussi forte aujourd'hui qu'à son apparition. Que dis-je? cette philosophie est bien plus grande et plus forte, car si elle n'est pas encore aimée de tous, si elle semble avancer lentement dans le vieux monde dont elle ébranle les préjugés et les institutions, elle y pénètre aussi plus avant et sait y garder les places conquises, Appuyée sur des faits qui paraissent moins invraisemblables et desquels on ne rit plus, sa doctrine, aidée par la science qui daigne enfin s'en occuper, prendra bientôt la place qui lui est propre, c'est-à-dire au premier rang des connaissances humaines.

Et maintenant, non seulement dans sa vie intime, mais encore et surtout dans ses travaux nombreux et impérissables, notre Maître regretté ne s'est-il pas révélé à nous mille fois comme le frère le plus dévoué? Les immortels principes dont il édifia sa philosophie nouvelle ; les grandes maximes qui en furent les bases, ne peuvent-elles pas se résumer en ces deux mots qu'à l'exemple du

Christ il veut graver dans le cœur de chacun : « Amour et Charité » ?

Lui aussi devint le soutien des faibles et le consolateur des souffrants. Aux deshérités, succombant sous le fardeau d'une misérable existence, il a su rendre l'énergie qui leur manquait.

A ceux qui troublés et inquiets, désabusés ou repus, croyaient ne pouvoir supporter les douloureux lendemains de la vie et songeaient à la mort pour y trouver l'oubli et le néant, à ces malheureux il a pu montrer de nouveaux horizons et leur donner ainsi le calme et l'espoir.

Mais c'est surtout à l'ouvrier courbé sous le poids du labeur incessant ; à l'humble travailleur auquel le pain quotidien fait quelquefois défaut ; à celui qui trop mal partagé dans le bien-être d'ici bas, est si prompt à nier l'existence même d'un Maître juste et bon, à celui que la lutte continuelle, où il est toujours vaincu, décourage et rend méchant en faisant taxer tout ce qui est *d'injuste et de mal fait*; à celui-là surtout, la doctrine spirite, en chassant de son cœur l'envie et même la haine contre les heureux de ce monde, a pu y ramener une conviction sincère, une foi nouvelle solidement étayée et comme une recrudescence de force et de résignation !

« Merci, ô Maître, de ta bonne et consolante doctrine ! Merci de tes nobles enseignements ! Donne-nous le courage et la persévérance pour les mettre en pratique. Fortifiés et inspirés alors par ton amour de la vérité, par ton besoin de la faire accepter et de la défendre, nous pourrons rester groupés autour de ton drapeau. Fidèles jusqu'au bout à la philosophie spirite telle que tu nous l'a léguée, nous chercherons, dans la mesure de nos moyens, à faire avancer d'un pas de plus les sublimes croyances que tu nous as fait connaître et qui doivent, à une époque peut-être peu éloignée, régénérer entièrement l'humanité. »

*Le conférencier du groupe*,
O. Millien.

---

## DISCOURS DE M. BOUVÉRY

Mesdames, Messieurs,

Convient-il de rappeler dans notre réunion de ce jour la guerre que certains de nos amis ont déclarée à la croyance en Dieu, sous prétexte de progrès, comme si le spiritisme, tel que nous le comprenons, n'était pas l'aspiration vers tous les progrès ?

Sans doute, dans un moment comme celui-ci, nous devrions faire trêve à nos dissentiments, nous unir dans une même pensée pour proclamer la vérité spirite et remercier une fois de plus le maître pour le dévoûment avec lequel il a travaillé à la vulgarisation de la science de l'avenir.

Mais quoi ! rayer Dieu de la science spirite, n'est-ce pas saper la base même du spiritisme? Aussi, devant une pareille attaque, nous sentons-nous obligés de protester publiquement contre ce que nous considérons comme le plus grand mal qu'on peut faire au spiritisme. Et nous estimons que c'est honorer Allan-Kardec que de l'associer à cette protestation, lui qui a si fortement insisté sur l'existence de Dieu et l'a appuyée de si fortes preuves. Pas de Dieu, pas de spiritisme! car, ne l'oublions pas, le spiritisme est fondé sur la liberté morale ou le libre arbitre de l'homme. Or, nier Dieu, le remplacer par la matière, c'est nier à la fois et la liberté et la responsabilité humaines, c'est nous imposer, logiquement, le fatalisme, c'est-à-dire l'irresponsabilité.

Mais, nous dit-on, la science prouve que tout dans la nature est matière, que tout provient de la matière. La science prouve cela, vraiment? Et quelle science, s'il vous plaît? Si la matière pouvait se développer, s'organiser par degrés, s'élever en titres et arriver à la pensée, si cela était... « Il est bien clair, nous dit le savant Hirn, que si une telle transformation était effective, il en résulterait simplement que la nature cesserait d'être ce qu'elle est partout autour de nous, dans le monde physique. C'est d'ailleurs une des rares affirmations parfaitement correctes et vraies posées par le matérialisme, à savoir que la matière est toujours et partout identique en propriétés, dans notre cerveau aussi bien que dans le soleil qui nous éclaire ». Et le même savant ajoute : « Et celui qui pousse l'inconséquence jusqu'à nier la nécessité d'un élément de nature supérieure et distinct de la matière chez l'être vivant le plus infime, n'a plus le droit d'admettre l'existence de l'âme chez l'homme. » En effet, « comment l'ordre existe-t-il sans se penser lui-même et sans avoir été pensé? Le système rationnel du monde se développe par soi sans se connaître, il réalise les fins les plus variées sans les avoir conçues. Toute harmonie, tout savoir, toute intelligence n'est que l'œuvre d'une industrie qui s'ignore... »

Quel enfantillage et que de contradictions !...

On est donc mal venu de soutenir que la science prouve la non-existence de Dieu.

Ce qui est vrai seulement, c'est que les déductions logiques de la philosophie matérialiste — philosophie admise par nos immortalistes — conduisent à la négation nécessaire de la liberté, mais, par contre, au fatalisme, ainsi que cela ressort du passage suivant de Buchner : « Les combinaisons de la matière, dit-il, et les forces de la nature, *de-*

*vaient*, dans leur rencontre, donner naissance à de nombreuses forces organiques; elles *devaient*, en même temps, et d'une certaine manière, se limiter, se conditionner mutuellement et faire naître par là les dispositions tendant en apparence vers un but déterminé par une intelligence suprême. » Ainsi que cela ressort avec plus de force encore de ces mots de Carl Vogt, autre savant partisan du « tout est matière ». « Les lois de la nature, nous dit-il, sont des forces barbares, inflexibles; elles ne connaissent ni la morale, ni la bienveillance ». Carl Vogt, il est vrai, est trop savant pour se contenter de quelques phrases et pour croire qu'on a tout expliqué, quand on a parlé de principe vital ou de principe actif... Ecoutez, amis immortallistes, comment il s'explique à ce sujet: « Alléguer la force vitale n'est qu'une circonlocution pour cacher son ignorance; et qu'elle est du nombre de ces portes de derrière, si nombreuses dans les sciences, par lesquelles se sauvent toujours les esprits superficiels qui reculent devant l'examen d'une difficulté pour se contenter d'admettre un miracle imaginaire. »

La science dont vous vous recommandez sans cesse, ô spirites athées, n'est donc pas, à beaucoup près, aussi sûre d'elle-même que vous le croyez. Une seule chose est certaine: c'est la difficulté très grande, pour ne pas dire l'impossibilité, d'être vraiment spirite et athée en même temps.

Camille Flammarion, — qui n'est pas précisément une intelligence arriérée, — parlant de la prétendue science matérialiste qu'on nous donne constamment comme le dernier mot du progrès, s'exprime ainsi: « Les actes les plus sublimes de la vertu, de piété filiale, d'amour, de grandeur, d'âme, de dévouement passionné, sont dus à des dispositions organiques ou à quelque égarement subit des fonctions normales du cerveau, si le Christ (que quelques-uns d'entre les spirites matérialistes n'ont pas craint, ces derniers temps, de traiter de criminel !!) est monté au Calvaire, ce n'est pas là le sacrifice sublime d'un être divin, mais le mouvement révolutionnaire de quelques molécules imprudentes... C'est à ces misérables strass que l'ont réduit les plus riches diamants de la couronne de l'humanité. » — Remarquons, en outre, qu'avec le système qu'on nous oppose au nom d'une certaine science, — le fatalisme étant inévitable, et le libre arbitre une illusion, — il ne saurait plus être question, à moins d'un énorme contre-sens, ni de crimes, ni de mensonges, ni de rien de pareil, *car tout étant nécessaire, tout aussi est nécessairement bien*, jusque y compris les vices les plus hideux, les monstruosités les plus abominables de ces tigres humains qui s'appelèrent: Néron, Catherine de Médicis, Torquemada, etc., qu'on nous jette à la face à chaque instant en nous disant: « Voilà ce que produit votre Dieu! » Assertion fausse, injuste, indigne, car c'est attribuer à Dieu ce qui est essentiellement le fait de l'homme; c'est essayer d'établir entre les spirites déïstes et les fanatiques de dogmes intolérants autant que ridicules, une solidarité que nous avons toujours récusée.

Il est plus que regrettable qu'on ait recours à de pareils arguments... et une philosophie est jugée lorsqu'elle se sert de moyens semblables.

Mais reprend-on, vous nous parlez encore et toujours de votre Dieu. Qu'est-ce qui nous prouve son existence?

La réponse est relativement facile, c'est la même que vous devriez faire, si je vous demandais la dé monstration de la matière:

Dieu et la matière sont les deux Increés, les deux coéternels, les deux principes premiers: la matière, principe d'inertie, inintelligent. Dieu, principe moteur, intelligent, raisonnant: de celui-ci, nous ne pouvons connaître scientifiquement que l'œuvre, comme de celle-là nous ne connaissons que les phénomènes. Les preuves habituelles de l'existence de Dieu peuvent se résumer ainsi: « La premièrese tire du spectacle du monde, la seconde du consentement universel des peuples, qui tous ont une certaine religion; la troisième de l'existence du mouvement, la quatrième de la nécessité d'*un être nécessaire*, la cinquième de la présence de l'idée d'une perfection infinie dans l'esprit humain. »

Mais ces preuves ne vous suffisent-elles pas? Il y en a une infinité d'autres. La science expérimentale par l'organe de Flourens, de Claude Bernard et de Pasteur, les deux plus grands physiologistes et le plus grand chimiste du dix-neuvième siècle, dit: « La vie ne naît que de la vie. La matière, *quelle qu'elle soit*, est toujours par elle-même dénuée de spontanéité, et n'engendre rien, elle ne fait qu'exprimer par ses propriétés *l'idée de celui qui a créé* la machine qui fonctionne. La propriété évolutive de l'œuf qui produira un mammifère, un oiseau ou un poisson, n'est ni de la physique ni de la chimie, etc. »

De son côté, P. Janet, un des penseurs les plus éminents, fait observer que si: « c'est déjà un miracle que de faire sortir la conscience, la sensation du mouvement de la matière, c'en serait un second et bien plus grand d'en faire sortir la conscience morale. Si l'esprit est le produit des lois mécaniques, la seule loi qu'elle puisse invoquer, c'est la loi du plus fort. Comment opposer le droit à la force, là où tout se réduit à la force? Le droit est une *idée*; ce n'est pas une foree, ou si l'on veut c'est une force idéale, qui est capable, dans la cons-

cience, de faire équilibre à la force physique, mais sans avoir de commune mesure avec elle. La justice nait de cette idée, et l'amour d'une idée plus haute encore. Il y a donc un monde moral, qui est le domaine de l'âme, comme il y a un monde physique qui est le domaine des corps. Ce domaine des âmes, ce « *règne des fins* » comme l'appelle Kant, doit avoir un souverain qui ne soit pas la matière, et c'est par là que l'idée du devoir se rattache à l'idée de Dieu. »

Vous nous dites encore, messieurs les immorta listes, que la croyance en Dieu est un préjugé... d'éducation. Admettons un instant que cette croyance soit un préjugé d'éducation : « La question est précisément de savoir pourquoi l'éducation se trouve, dans tous les lieux et dans tous les temps, uniforme sur *ce point seul* (MM. Réville et Rosckoff, ces deux illustres professeurs, viennent de le prouver) tandis qu'elle est différente dans toutes les autres choses ? Comment expliquer cette uniformité, cette universalité ? » Si ce n'est par cette révélation naturelle qui est en nous et qui a bravé chez tous les peuples, dans tous les temps ses négateurs, comme aussi les fanatiques et les charlatans qui ont fait de Dieu un monstre inique ou absurde ; négateurs d'un côté, fanatiques et charlatans de l'autre, ont élevé tour de Babel sur tour de Babel et toutes se sont écroulées ensevelissant sous leurs décombres ceux qui les avaient édifiées, tandis que Dieu seul qu'il vous plaît d'appeler le préjugé... plane immuable sur toutes ces ruines, de l'orgueil et de l'erreur. guidant l'humanité vers la lumière céleste que nos cœurs et nos intelligences désirent avec une égale ardeur.

Ces spéculations trop souvent fantaisistes sur Dieu ont un jour arraché à Diderot ces paroles amères : « L'homme fait un mérite à l'Eternel de *ses petites vues*, et l'éternel qui l'entend du haut de son trône, et qui connaît son intention, accepte sa louange imbécile, et sourit de sa vanité. »

A ces réflexions irritées et quelque peu désespérantes, je préfère celle-ci qui est bien connue de tous et qui peint bien, selon moi, la pensée de Dieu, telle que nous l'avons en nous : « Si tu ne m'avais déjà entrevu par cette foi naturelle, par cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, tu ne me chercherais point par la science. »

De ce qui précède, il résulte qu'on ne peut pas nier Dieu au nom de la science. Le contraire serait plutôt vrai.

Désirez-vous une autre preuve du peu de logique de votre philosophie du Tout est matière ? La science va nous la donner : Comment expliquez-vous ce phénomène reconnu par tous : c'est que les molécules qui forment notre corps d'aujourd'hui ne sont pas les mêmes que celles qui le composaient il y a sept ans, et peut-être moins... Si notre âme était de la matière, elle devrait logiquement, scientifiquement, subir la même loi ; mais, si cela était, comment expliquer la conservation de la mémoire, de l'intelligence, etc., qui se conserve d'incarnation en incarnation ? Inconséquents que vous êtes, la force des choses vous oblige à accepter, à reconnaître une substance qui ne soit pas de la matière, qui n'en subit pas les lois, et dont nous ne pouvons, pour le moment, que constater les effets. Spirites, athées, il faut donc vous déclarer, pour une chose ou pour une autre, plus de tergiversation : si vous n'admettez pas *Dieu quelqu'un*, vous êtes ou panthéiste, et, dans ce cas, vous n'avez pas le droit de croire à l'immortalité personnelle, et votre titre d'immortaliste est un trompe-l'œil, ou vous êtes néantiste, et alors vous n'avez pas le droit de croire, d'enseigner la survivance de l'âme.

Revenez donc, amis égarés que l'erreur attire, revenez au bercail ; les mains comme les cœurs vous sont tendus. Il n'y a et ne doit y avoir en nous ni rancune ni haine contre les hommes. Sans doute, nous combattons — et là-dessus nous sommes inflexibles — pour les principes de vérité et de liberté. Mais pour les hommes mêmes qui se trompent, nous n'avons que des pensées de sympathie et d'affection. Aussi voudrions-nous faire un appel à tous nos frères pour que l'union, un instant compromise par nos discussions, se refasse et se maintienne ensuite immuable. Ce ne sera pas trop de tous nos efforts réunis pour lutter contre toutes les doctrines néfastes et dissolvantes qui s'agitent autour de nous, pour affirmer et faire triompher contre une science fausse ou incomplète, la croyance, la certitude en l'âme immortelle et en la croyance en la justice souveraine. Que notre devise à tous soit donc : En avant pour Dieu, l'homme et la liberté !...

Et vous, maître vénéré, vous aussi, amis de l'espace qui nous voyez, aidez-nous, éclairez-nous, inspirez-nous, donnez-nous à tous et à chacun de travailler avec ardeur et amour à la propagation du Spiritisme, la science de l'avenir !

J. Bouvéry.

---

## DISCOURS DU 31 MARS 1881

Mesdames et Messieurs, Sœurs et frères en Croyance.

Après les orateurs qui viennent de passer, et, les vérités que vous avez entendues, je serai bref, je dirai peu de mots.

Au nom du groupe la Foi, l'Espérance et la

Charité, sous la présidence de son fondateur, notre ami et vénéré *Monsieur Tarlay*, je viens rendre hommage à la mémoire du maître, du novateur de notre belle doctrine.

A celui qui consacra sa vie entière à la faire aimer et respecter, à l'homme qui mettant de côté un sot amour-propre et dédaigant la calomnie se fit le prophète de la foi spirite.

Elu de Dieu il reçut pour mission d'éclairer ses frères malheureux, sa famille, c'est-à-dire l'humanité souffrante, de la secourir et de la guider dans le dur sentier de la vie, il en attacha les membres les uns aux autres, par leurs liens spirituels, il leur fit mettre en pratique à son exemple, cette maxime que nous lui devons :

« Hors la Charité, pas de Salut ».

C'était un apôtre qui est venu sur cette terre pour nous élever et avec quel noble dévouement il a rempli sa tâche. C'est avec joie que nous fêtons le dix-huitième anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec et nous espérons que ce soir l'Esprit du maître présidera à l'union fraternelle des groupes parisiens.

A. Noailles et Fils

---

## DISCOURS DE M. STREIFF

Mesdames et Messieurs,

Réunis en si grand nombre autour de ce pieux monument nous venons ici, fidèles disciples d'Allan Kardec, témoigner publiquement de nos inaltérables sentiments de foi, d'espérance et d'amour envers le génie que la postérité ne tardera pas à mettre au rang des plus grands hommes des temps modernes. Déjà et à l'heure même où je parle ici sur ces hauteurs, le nom d'Allan Kardec retentit jusqu'aux extrémités les plus reculées du globe, éveillant partout les mêmes espérances, la même confiance, le même orgueil et le même enthousiasme. C'est que l'œuvre spirite n'est pas seulement la clef de voûte de tout l'édifice de progrès et de civilisation que l'humanité est en voie d'élever à la gloire de l'Eternel, elle est aussi l'œuvre collective des plus grands génies de l'espace, qui après l'avoir conçue par leur puissante pensée, lui préparent par la coopération la plus active un triomphe prochain, éclatant. Ils sont là, en ce moment même, rayonnant sur cette assemblée et la vivifiant de leur immortel souffle. Salut, phalange sacrée, pères et protecteurs mille fois bénis, les dieux de mon âge mûr et de ma vieillesse, les dieux aimés aussi de tous les grands cœurs, groupés de près ou de loin autour de cet impérissable symbole d'affranchissement et de civilisation glorieuse. A vous tous, dieux très bons, très grands et très saints, les plus purs, les plus fervents hommages de nos cœurs, seuls et à tout jamais nos souverains seigneurs et maîtres, parce que seuls avec le DIEU des dieux, le PÈRE, le FILS et le SAINT-ESPRIT, vous êtes à tout jamais dignes de l'être.

Frères et sœurs, le vulgaire taxera d'exaltation ces paroles que j'ai dû me permettre pour traduire comme je le désirais mes sentiments sur l'œuvre de Dieu en nous et par nous. Il y aurait assurément lieu de les préciser davantage pour les soustraire à la critique, mais le temps manque et je ne puis ici qu'aborder la question dont elles relèvent, me réservant d'y revenir dans des circonstances qui me permettent de donner tous les développements et toutes les justifications désirables. Je vous demanderai de vouloir bien m'entendre favorablement.

Le Spiritisme, ainsi que nous le savons tous, ne compte guère que trente années d'existence. C'est, si je ne me trompe, en 1857, qu'Allan Kardec publia la première édition du Livre des Esprits. Quoique la question ait fait depuis lors des progrès considérables et pris des proportions colossales, il s'en faut cependant énormément encore aujourd'hui que le spiritisme en sa nature propre soit saisi de tout le monde comme il le doit. Si vous demandez, même à certains spirites, une notion exacte et précise du spiritisme, neuf fois sur dix la réponse sera embarrassée, incertaine ou défectueuse. Inutile d'insister sur les graves inconvénients d'un pareil état de choses, soit qu'il s'agisse de se tracer personnellement une ligne de conduite sage et bien ordonnée à suivre, ou d'adopter une tactique à à l'effet de répondre victorieusement aux attaques des adversaires, ou simplement de faire la lumière dans les intelligences qui cherchent loyalement la vérité.

Qu'est-ce donc que le spiritisme? — Le spiritisme c'est la science des faits spirites, appelés aussi faits médianimiques ou merveilleux. Comme ces faits font partie intégrante de la nature physique et matérielle, le spiritisme est une science naturelle. Quant à la méthode suivie dans l'exploration de ces faits, elle n'est autre que celle qui préside à toute autre science du même ordre, celle de l'observation, de l'expérimentation, de la déduction aussi et de l'induction, raison pour laquelle le spiritisme doit être rangé parmi les sciences dites naturelles, expérimentales. Nous n'avons pas à insister ici autrement sur ces faits, que pour les indiquer : ils sont, ils existent et se produisent en vertu d'une loi naturelle, nombreux et fréquents, plus ou moins apparents, d'une diversité prodigieuse, avec des caractères aussi et dans des conditions tels qu'il est de la plus absolue impossibilité

de les confondre avec un autre ordre de faits ou de les faire rentrer dans le domaine d'une autre science. Ce qui assure au spiritisme, avec un relief qu'une cécité systématique seule peut méconnaître non seulement le caractère et les qualités d'une science, mais le constitue à l'état autonome, en fait une science à part, ayant sa méthode propre, son domaine distinct, sans nulle assimilation possible avec une autre science quelconque.

Je n'ai jamais rencontré d'adversaire qui ait envisagé de plain-pied le spiritisme de cette façon, par la raison bien simple, sans doute, qu'il n'y a pas de reproche ni d'objection sérieuse à faire à une cause qui se présente dans de telles conditions. En revanche les adversaires, à dessein, ou par ignorance, se plaisent, s'obstinent même dans certain cas, à attaquer le spiritisme au nom de tout ce qu'il n'est pas, de la religion, de la philosophie, de la métaphysique, et cela par des raisonnements exclusivement puisés dans ces divers ordres d'idées. S'ils sont dans la question, s'ils connaissent ce qu'ils attaquent avec tant de légèreté, si les raisonnements qu'ils apportent vont à leur but, à chacun de décider d'après ce que je viens de dire. Mais ce qu'il n'est absolument pas permis d'ignorer ici, ce qu'il faut de toute nécessité savoir pour sa propre gouverne, et rappeler avec fermeté à quiconque l'ignore ou s'en écarte c'est que le spiritisme n'est, ne saurait être la religion, encore bien moins une religion nouvelle, pas davantage la philosophie ou une science sociologique. Il est avant tout soi, et tout en ayant pour glorieux résultat de doter enfin, après de longs siècles de douloureuse attente, l'humanité des éléments de la seule doctrine religieuse, philosophique et sociale qu'il puisse y avoir, il ne saurait remplacer ni la religion, ni la philosophie, ni la sociologie qui éclairées, il est très vrai, rectifiées ou complétées par lui, n'en sont pas moins autonomes comme lui et conservent, après comme avant, toute leur raison d'être spéciale, propre et nécessaire.

A la question sur la nature d'une science, il me paraît indispensable, pour ne pas laisser les esprits en suspens, d'annexer celle de sa compréhension, c'est-à-dire des idées diverses qu'elle comprend, dont elle est le faisceau et l'idée mère, question d'autant plus grave en spiritisme que les adeptes eux-mêmes ne paraissent pas toujours bien d'accord sur ce point. Voici ce qui pour nous est l'essentiel à cet égard.

Après avoir trouvé la loi du fait médianimique et déterminé les conditions dans lesquelles naturellement il se produit, le spiritisme en a tiré directement ou par voie d'induction, les faits nouveaux que d'ores et déjà, dans l'état présent des connaissances humaines, il était possible d'en tirer, exactement de même que les choses se passent pour toute autre science ou découverte. Nous allons énumérer ces faits, en avertissant toutefois que les résultats auxquels ses recherches amènent le savant, peuvent par leur nouveauté, leur étrangeté ou leur grandeur parfois le surprendre lui-même, mais l'autoriser à les suspecter, à les repousser pour ce motif, assurément nul esprit scientifique ne le prétendra. Voici donc, en quelques mots nécessairement incomplets, les faits nouveaux et importants définitivement acquis de ce chef :

1° Il y a une substance dernière, d'une perfection absolue, consciente, personnelle, gouvernant avec une sagesse et une bonté infinies le monde dont elle est la cause première, la loi et la fin dernière, appelée Dieu ou d'un mot équivalent, dans le langage de tous les peuples de la terre. 2° Il y a un monde dit spirituel, seul essentiel et bien réel, prototype et soutien de toute vie, de toute forme et de toute existence matérielle, d'une subtilité et d'une force dont rien ici-bas ne saurait nous donner la plus faible idée, enveloppant et pénétrant de toutes parts, intimement, le monde matériel visible auquel il préexiste de même qu'il lui survit. Nous-mêmes, hommes incarnés, nous nous rattachons directement à ce monde supérieur par notre origine, par notre fin et par les rapports incessants qui à tous les instants de l'existence nous mettent, librement ou forcément, sciemment ou à notre insu, en communication directe, personnelle avec lui. Troisièmement. Après ce que nous appelons la mort tout homme se retrouvera dans ce monde spirituel ambiant, avec sa personnalité identique, vivante, consciente, libre et progressive, avec toutes ses qualités bonnes ou mauvaises, sous sa forme physique présente mais avec des propriétés de tangibilité, de pesanteur et autres, nouvelles et différentes. Quatrièmement : Tous les êtres arriveront au bonheur mais dans un laps de temps plus ou moins long, selon les circonstances et leurs propres efforts. Toute faute sera strictement réparée, dent pour dent, œil pour œil ; toute vie qui n'a pas abouti, recommencée, tout mal réparé, expié pour être pardonné. — Le mérite personnel, en d'autres termes, la loi de justice préside exclusivement à l'avancement des êtres selon l'axiome : à chacun selon ses œuvres, à chacun selon son mérite. La justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû par le motif le plus élevé qui est le pur amour, clé de voûte de l'ordre moral et pierre de touche infaillible de tout ce qu'il est ou n'est pas : amour par lequel on aime jusqu'au sacrifice de soi-même tous

ses frères indistinctement, ou plutôt tous les êtres sans exception, grands et petits, sans égard à leur indignité relative, à leur infériorité présente, mais par amour et à raison de Dieu qui se manifeste en eux, à des degrés divers, il est vrai, mais do ntils sont tous en dernière analyse les enfants au même titre et dans lequel une gloire commune et générale nous réunira un jour, à tout jamais, dans une félicité inaltérable et parfaite.

L'origine des choses et leur nature intime sont des mystères inaccessibles à notre intelligence dans son état d'infériorité présente. Nous ne connaissons les êtres et leurs différences que par leurs propriétés. Que sont-ils en eux-mêmes, dans leur essence dernière et irréductible? Diffèrent-ils là ou ne diffèrent-ils point? Absolument impossible de le savoir maintenant et par conséquent de perdre son temps à le chercher, à faire de vaines et irritantes hypothèses à ce sujet.

Tels sont, messieurs, résumés en quelques mots, les principaux faits nouveaux découlant du fait spirite poursuivi, à travers ses formes multiples, à la clarté de toutes les connaissances concentrées sur ce seul et unique point. Je n'ignore pas que la compréhension du spiritisme n'est pas exactement la même aux yeux de tout le monde. Tandis qu'il y a des spirites d'après lesquels le spiritisme se bornerait à la simple reconnaissance du fait médianimique, d'autres, de beaucoup plus nombreux, reconnaissent avec Allan Kardec ces mêmes vérités que nous venons d'énumérer.

Pour trancher le différend, voici, ce me semble, le langage le plus sage à tenir :

Les faits, après tout, ne sont la propriété exclusive de personne ; vous révoquez en doute ce que, pour ma part, j'affirme hautement pour l'avoir vu, expérimenté, jour par jour, pour ainsi dire, pendant bientôt trente ans, et ce que je dis de moi, je peux le dire d'un bon nombre des meilleurs spirites ici présents, de tous les spirites loyaux et éclairés répandus dans le monde entier. Eh bien? à votre tour, interrogez les faits avec la même indépendance et persévérance, avec la même simplicité et le même respect des conditions, dans un esprit, en un mot, véritablement et de tout point scientifique; et si vous êtes en mesure de nous en fournir une autre explication et d'en tirer des conclusions en opposition avec celles que nous vous apportons, répondant mieux d'un côté à la raison et à la science, de l'autre à l'homme et à la nature des choses, nous sommes tout disposé à vous entendre.

J'aurais fini, mes frères, s'il ne me restait une conclusion pratique à tirer de tout ce qui précède.

De tout temps, au dehors encore plus que dans cette capitale, les meilleurs spirites se sont vivement intéressés à la question religieuse. Le spiritisme lui-même n'avait tant de prix à leurs yeux que par la fonction religieuse dont il leur paraissait spécialement investi. De fait, ce qu'il y a d'incontestable à cet égard, c'est que la question religieuse, à tort ou avec raison, s'impose forcément à l'attention et à la préoccupation de l'homme, qu'elle joue le rôle le plus important dans les affaires humaines, et que d'elle, en dernière analyse, dépendent la tranquillité publique et privée, le bonheur et la dignité des sociétés comme des individus, facteur essentiel, universel, et tout puissant de civilisation et de progrès.

D'un autre côté, ce qui n'est pas moins certain, c'est que les religions existantes ont toutes, sans exception, pour caractère inaliénable, de n'être aujourd'hui encore, chez l'homme civilisé et éclairé du dix-neuvième siècle, que ce qu'elles étaient à leur première origine, au berceau même de l'humanité, que des produits rudimentaires de l'intelligence primitive, nées dans l'ignorance et l'indigence la plus extrême, et depuis lors, constamment, systématiquement soustraites à tout changement progressif, vains simulacres, épais tissus de superstitions incohérentes, de fantaisies mensongères, puériles, impossibles, plus dépourvues encore de certitude que de vérité, indignes, par conséquent, d'attention, sans autorité propre, trompant, il est vrai, le besoin religieux, mais, au fond, dans la plus radicale impossibilité de le satisfaire.

C'est dans ces circonstances que le spiritisme fit son apparition. Etranger *à priori* à toute préoccupation religieuse ou antireligieuse, guidé par l'unique pensée et le désir d'élucider scientifiquement un fait qui, malgré sa fréquence et son importance, avait jusqu'alors échappé aux investigations de la science moderne, il se mit à l'œuvre, et, s'il ne tarda pas à aboutir à des résultats qui, d'un côté, démontraient de la façon la plus claire, la plus catégorique, la fausseté, l'absurdité de la plupart des croyances religieuses ayant cours, de l'autre, par la plus merveilleuse des coïncidences, répondaient d'une manière admirable, souverainement digne à la fois de Dieu et de la nature, à tout ce qu'il y avait dans l'homme de sentiments, d'aspirations et de besoins religieux, devait-il, pouvait-il pour ce motif se condamner lui-même? Il ne le pensa pas, préférant la raison, la logique, la science, aux préjugés mêmes les plus respectables et les plus respectés.

Sans le moindre doute, par contre-coup et la fatalité inhérente aux choses, un coup terrible, mortel, était porté, et cela non seulement à ces

vieilles idées religieuses qui, le plus profondément atteintes, criaient aussi le plus fort, mais encore à d'autres erreurs non moins graves, non moins funestes, au matérialisme, au panthéisme philosophique qui, à l'autre pôle de l'humanité, faisaient des ravages et des progrès d'autant plus redoutables, que la vérité était plus maltraitée au pôle opposé. Mais à tout cela, directement aussi bien que d'intention, le Spiritisme était parfaitement étranger, et, aux vifs reproches qui lui furent adressés sous ce rapport, aussi bien qu'aux hostilités et aux attaques intéressées et déloyales dont il fut l'objet, il répondait et ne pouvait, après tout, que répondre que, tout en regrettant profondément de blesser, contrairement à sa pensée et à son intention, qui que ce soit, qu'il faisait uniquement, exclusivement et n'entendrait jamais vouloir faire autre chose, œuvre de science stricte, rigoureuse, avec le droit, la liberté, ou plutôt le devoir de conscience le plus sacré, le plus inviolable, ayant trouvé la vérité qui ne se conteste point, de la dire, de la proclamer, de la maintenir publiquement, hautement, envers et contre tous indistinctement.

C'est ainsi qu'un fait nouveau, que nous n'hésitons pas à déclarer le plus grand, le plus mémorable qui se soit jamais produit sur notre planète, a fait son entrée dans le monde et réalisé enfin, après de longs siècles de préparation et d'attente, la grande synthèse des connaissances humaines modernes. Désormais, grâce à la découverte spirite, grâce à la science succédant à l'empirisme sur le terrain religieux, la situation des choses y est entièrement changée, transformée de fond en comble : la religion, dont nous avons dit le rôle grandiose et important, faussée et viciée par les uns, niée et combattue avec passion par les autres, profondément atteinte et déconsidérée par tous, apparaît enfin dans sa beauté, dans sa pureté, dans son autorité légitime et véritable ; elle aussi désormais entrée dans le mouvement de transformation et de progrès, qui emporte toute chose, rouage essentiel du mécanisme social, force intégrante, dernière et décisive destinée à coopérer avec ses nombreuses sœurs à la marche ascensionnelle de la civilisation et du progrès général. Désormais, grâce au caractère strictement, absolument scientifique du Spiritisme, à la fausseté, à l'absurdité, à l'incohérence du dogme succède la vérité pure de tout alliage; à l'incertitude et à l'impuissance, la certitude et l'autorité; au discrédit et au mépris, le respect et la considération, et tout cela d'une manière naturelle, directe, positive, la seule, du reste, je le dis avec orgueil et une indicible satisfaction, la seule que la société moderne veuille reconnaître. Par une conséquence dernière et non des moins heureuses désormais, sans objet et sans raison d'être, les doutes, les angoisses, les défaillances, les hostilités et colères, vains fantômes, spectres hideux et grimaçants, fuiront, épouvantés et éperdus, devant les réalités vivantes, concrètes de la vie et de la nature, comme les noires et glaciales ténèbres de la nuit devant l'éclatante lumière du jour; l'espoir, la confiance, la foi, la paix, la joie de la conscience, renaîtront purs, vivaces et indestructibles dans l'âme humaine, enfin délivrée pour en être à tout jamais le soleil qui en éclaire, en vivifie et en féconde toutes les pensées, tous les mouvements.

*(La fin au prochain numéro.)*



*Le Gérant :* Gabriel Delanne.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat

5e ANNÉE. — N° 6 **20 centimes le Numéro.** (2e QUINZAINE) MAI 1887

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

| ABONNEMENTS | RÉDACTION & ADMINISTRATION | LE JOURNAL PARAIT |
|---|---|---|
| Paris et Départements **5 fr. par an.**<br>Étranger . . . . . . **6** — | 38, rue Dalayrac, Paris<br>Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE | DEUX FOIS PAR MOIS |

SOMMAIRE



# Allan Kardec Matérialiste!

Où diable va-t-on s'arrêter?

J'avais déjà entendu dire qu'Allan Kardec n'était pas spirite : on écrit maintenant qu'il doit être classé parmi les matérialistes. C'est un degré de plus, avec cette circonstance aggravante que cela ressort clairement, paraît-il, des ouvrages même du maître. Cette découverte accablante a été faite par un journal de *Recherches psychiques* qui nous l'annonce en ces termes :

A CEUX QUI N'ONT PAS BIEN LU KARDEC

« *Livre des Esprits* (page 35).

» Est-il exact de dire que les Esprits sont im- » matériels?

« Comment peut-on définir une chose quand on » manque de termes de comparaison et avec un » langage insuffisant? un aveugle-né peut-il définir » la lumière? Immatériel n'est pas le mot; incor- » porel serait plus exact. Car tu dois bien com- » prendre que l'esprit étant une création, doit être » quelque chose; *c'est une matière quintessen-* » *ciée* (1), mais sans analogie pour vous, et si » éthérée qu'elle ne peut tomber sous vos sens. »

A rapprocher des lignes suivantes extraites d'un journal (2e quinzaine de décembre) qui, paraît-il, a le monopole du Kardécisme :

« Lors donc que l'on vient nous dire que l'âme » est de la *matière quintessenciée*, nous déclarons » ne pas comprendre ce que cela veut dire (1). »

Libre à l'auteur de cette réflexion de ne pas comprendre.

Quant à nous, nous croyons que du passage d'Allan Kardec cité plus haut, il résulte, — ce qui étonnera sans doute beaucoup de spirites, et ce qui pourtant est indiscutable, — qu'Allan Kardec ne peut qu'être renié par les partisans de l'absolue spiritualité de l'âme et qu'au point de vue *strictement* métaphysique, on est en droit — sous ce rapport, bien entendu — de lui faire une place très élevée et très éthérée, si l'on veut, parmi les différentes catégories de philosophes matérialistes.

SENSUS.

La citation qui précède est exacte. Il est vrai qu'Allan Kardec a dit de l'Esprit : C'est une matière quintessenciée; mais en *lisant bien* on comprend que ces mots ne doivent pas être pris dans leur sens absolu et qu'Allan Kardec s'en est servi faute d'en avoir de meilleurs à sa portée pour rendre exactement sa pensée.

Il s'en explique d'ailleurs lui-même dans la *remarque* qui suit le paragraphe cité et que notre contradicteur a passé sous silence.

Voici cette remarque :

« Nous disons que les Esprits sont immatériels parce que leur essence diffère de tout ce que nous

(1) Les mots, soulignés dans cet article, ne le sont pas dans l'ouvrage cité.

(1) Cette phrase fait partie du remarquable article : *Ce que nous pensons*, de M. Gabriel Delanne, publié dans notre n° 20 (2e quinzaine de décembre).

connaissons sous le nom de matière. Un peuple d'aveugles n'aurait point de termes pour exprimer la lumière et ses effets. L'aveugle de naissance croit avoir toutes les perceptions par l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher; il ne comprend pas les idées que lui donnerait le sens qui lui manque. De même pour l'essence des êtres surhumains, nous sommes de véritables aveugles. Nous ne pouvons les définir que par des comparaisons toujours imparfaites, ou par un effort de notre imagination. »

Quoi qu'il en soit, l'auteur de cet article pourrait encore avoir quelque raison de conclure comme il l'a fait, si d'autres passages ne venaient modifier celui dont il paraît vouloir se faire un argument sans réplique.

Il nous a cité le paragraphe 82 en passant pardessus le 79 qu'il a dû cependant apercevoir, à moins que lui-même n'ait mal lu ou pas lu du tout, ou qu'enfin il ait voulu supprimer ce passage comme nuisible à sa thèse.

En tout cas voici ce que dit ce paragraphe :

« 79. — Puisqu'il y a deux éléments généraux dans l'univers : l'élément intelligent et l'élément matériel, pourrait-on dire que les Esprits sont formés de l'élément intelligent, comme les corps inertes sont formés de l'élément matériel ? »

« — C'est évident; les Esprits sont l'individualisation du principe intelligent comme les corps sont l'individualisation du principe matériel; c'est l'époque et le mode de cette formation qui sont inconnus. »

Je me crois autorisé à dire, à mon tour que de ce dernier passage il résulte incontestablement qu'Allan Kardec établit une différence marquée entre l'Esprit et la Matière; qu'il est absolument spiritualiste et aucunement matérialiste.

Entre les deux explications mises en présence on pourra voir une espèce de contradiction, mais jamais une affirmation en faveur du matérialisme.

En réalité la contradiction n'existe pas. On peut s'en convaincre en lisant attentivement les ouvrages du Maître. On reconnaitra qu'il saisit toute occasion de combattre le matérialisme et de soutenir le spiritualisme.

Il ne faut pas aussi perdre de vue que les idées émises dans le « Livre des Esprits » sont le fait d'esprits divers, d'une collectivité et non l'expression absolue de la pensée d'Allan Kardec. Certes il en approuve l'ensemble, puisque c'est ce tout qui constitue son œuvre, mais il fait parfois des *remarques* et même des *reserves*, il est donc important avant de le juger, de chercher à distinguer *ce qui est de lui* de ce qui est *recueilli par lui*.

Voyez ce qu'il dit dans son introduction du « Livre des Esprits » chapitre VI, au bas la page XIV :

« Il y a dans l'homme trois choses :

1° Le corps ou être matériel analogue aux animaux et animé par le même principe vital. 2° L'âme ou être immatériel, Esprit incarné dans le corps. 3° Le lien qui unit l'âme et le corps, principe intermédiaire entre la matière et l'Esprit. »

Voyez encore dans la Genèse, le chapitre XI tout entier qui traite du principe spirituel et remarquez particulièrement la phrase suivante, qui peut être attribuée à Allan Kardec :

« 7. *L'Etre spirituel étant admis et sa source* « *ne pouvant être dans la matière*, quelle est son « origine, son point de départ ?

Est-il besoin de faire remarquer qu'une demande ainsi formulée ne peut émaner que d'un spiritualiste convaincu.

Je pourrais multiplier les citations mais il me paraît superflu d'insister davantage sur ce sujet déjà jugé par tous les lecteurs impartiaux.

En définitive, quelles conséquences pourra-t-on tirer de la conclusion erronée, et par conséquent très discutable, du signataire de l'article : *A ceux qui n'ont pas bien lu Kardec?* En quoi cela intéressera-t-il les matérialistes ou autres ignorant le spiritisme ?

Quant aux spirites Kardécistes, directement visés, ils penseront, tout naturellement, que l'auteur de l'article en question n'a, lui, jamais lu Allan Kardec.

AUZANNEAU.

## DISCOURS DE M. STHEIFF (*fin*)

Nos adversaires, d'ailleurs, pas plus que les spirites ne s'y sont trompés; c'est bien là ce qu'à première vue ils ont discerné avec effroi dans le nouveau-venu, et s'ils se sont trouvés là si subitement, si spontanément rapprochés, coalisés, eux si profondément, si irrémédiablement divisés partout ailleurs, la cause, le motif en est exclusivement dans le danger spirite le plus grand des temps modernes, pour me servir de leur propre expression, les menaçant tous également, matérialistes et croyants, d'une ruine inévitable, prochaine et commune.

Grâce donc au spiritisme, à la pureté, à la certitude et à l'autorité absolue de sa doctrine, cette rénovation à laquelle tant de nobles cœurs ont travaillé sans succès, cette transformation religieuse à laquelle, après tant de déceptions, même les meilleurs esprits n'osent plus croire de nos jours, d'ores

et déjà est entrée dans sa période d'exécution. Désormais le sentiment religieux, cet éternel tourment de l'homme, a un objet digne de lui. Cet objet non seulement existe, mais grâce à la sciénce nouvelle s'offre de lui-même, directement et sans voiles, dans sa divine et ineffable nudité, si je puis m'exprimer ainsi, à nos regards éblouis, subjugués, fascinés. Voilà bien, si je ne m'abuse, non une religion nouvelle, mais la religion sans épithète, éternelle, immuable, en harmonie scientifique avec la nature, avec l'homme et avec Dieu. Que d'autres la fassent consister dans tout ce qui est bizarre, énervant, incohérent, hors de la nature ou contre elle, pour ma part je ne veux et ne peux la placer que dans ce qu'il y a tout à la fois de plus fortifiant, de plus naturel et de plus sublime au monde, dans l'amour ardent, passionné de la vérité, de la beauté infinie, brûlant au cœur de l'humanité.

Spiritisme, divin et adorable spiritisme, si humble, si pauvre, si méconnu de nos jous, demain si grand, si glorieux, si puissant par tes bienfaits, voilà tes fruits, voilà ton œuvre par excellence et ta fonction même. Sans être toi-même la religion, tu en es le divin messager, le gage certain, la base unique et inexpugnable. Etoile du matin, tremblant d'émotion, je te salue.

Mesdames et Messieurs, les choses étant ainsi serons-nous les derniers à en profiter? qu'attendons-nous? qu'hésitons-nous ? Vous avez découvert une terre nouvelle' vous en occupez les frontières, tout y est magnifique, admirable, ravissant ; nous immobiliserons-nous sur ce point, enfants légèrs et insouciants ! Dieu nous en garde ! Debout donc, marchons et franchissons d'un pas alerte et rapide la faible distance qui nous sépare de la capitale. C'est là qu'il faut aller sans plus de retard, c'est là, uniquement là, à ce point central et culminant que je veux avec vous établir ma résidence fixe, définitive et dernière.

N. B. — Les lignes qui précèdent ont été complétées par le même, le 3 avril, dans son discours sur la Religion, à trouver à la Librairie spirite.

STREIFF.

## NOTE DE LA RÉDACTION

Nous finirons cette longue narration de témoignages d'affectueux souvenirs au maître, en nous contentant de citer les principales villes qui nous ont priés d'être leur interprète en cette circonstance : — Lille, Amiens, Arras, Dijon, Lyon, Clermont-Ferrand, Versailles, Le Mans, Nantes, Moulins, Valence, Bordeaux, Montauban, Cannes, Rouen, Rochefort, Milan, Barcelone, etc.

Par suite d'une indisposition de Madame Sophie Rosen-Dufaure, nous avons été privés de son discours et de sa présence à la cérémonie du 31 mars.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous avons annoncé, il y a quelque temps, un ouvrage intitulé : « La vie de Tibère » œuvre médianimique dictée par l'esprit J. W. Rochester, au médium qui signe : Mlle W. K. (1), qui met en relief les visions et les souvenirs intuitifs de l'âme à travers ses incarnations du passé.

« L'abbaye des Bénédictins » a été dictée de la même manière, par le même esprit, au même médium.— C'est une suite de révélations sur la vie du même Tibère, dans une de ses incarnations au Moyen Age, en l'année de grâce 1248.

On constate dans cet intéressant récit les traces encore ineffaçables de la nature féroce de l'ex-empereur Romain dans l'incarnation terrestre qu'il choisit sous le nom de Hugues de Mauffen, Son caractère reste vil et bas. Il n'a fait aucun progrès moral. Il reste enclin aux plus grossières passions. Il a choisi, pour satisfaire ses penchants lascifs et sanguinaires, un milieu riche et puissant. Il fût un fils impie, criminel, un être sans foi et sans honneur. Il sacrifice tout à son orgueil insatiable, il foule aux pieds les lois humaines et divines, quoique superstitieux. Il se croit encore un maître absolu et sa vie entière n'est qu'un tissu d'infamies nouvelles.

Loin d'améliorer son esprit des terribles responsabilités de sa vie, ou il fut un tyran des plus féroces dont les fastes de l'histoire ait enregistré les forfaits, il l'aggrave par la perpétration de nouveaux crimes.

En publiant ce long tissu d'infamies, l'auteur a eu pour but de faire comprendre aux spirites surtout, comment les mauvais penchants, contractés dans les incar nations antérieures, sont difficiles à effacer chez les êtres pervers et méchants et combien aussi est pénible le rachat des souillures spirituelles.

L'esprit J. W. Rochester dévoile la lourde et implacable responsabilité des âmes défaillantes ; mais il donne néanmoins le moyen aux esprits repentants de réparer les turpitudes auxquelles se livrent les malheureux frères plongés dans les bas-fonds du monde des esprits.

La partie la plus intéressante et la plus saillante de cet émouvant récit est précisément la leçon sévère qui se dégage de cette triste histoire.

L'auteur fait un tableau lumineux et saisissant

(1) Dentu, éditeur, Palais-Royal, 17-19, Paris.

des justes punitions qui incombent aux esprits coupables, à leur rentrée dans le monde de l'éternelle justice. On assiste ému et terrifié aux représailles subies par les bourreaux et au triomphe de leurs victimes.

Le Dante a dû avoir la vision de l'enfer qu'il décrit si bien.

Cet ouvrage est digne d'être lu et surtout médité. Il est démontré judicieusement que tôt où tard il faut expier le mal que l'on fait aux autres ou a soi-même. C'est la loi du taliou, moralemeut appliquée.

Le guide du médium dans l'Abbaye des bénédictins à pris la même donnée que Mr Gabriel d'Oyrière dans l'histoire d'une âme à travers les âges, dont une partie à paru dans les premiers nos du journal le « Spiritisme ».

Nous sommes heureux de constater qu'en Russie comme en France les lois de la réincarnation sont affirmées par des médecins qui, bien que ne se connaissant pas, reçoivent les mêmes instructions. N'est-ce pas là une preuve évidente de plus qu'ont voulu nous donner sur l'exactidude des vies successives, les esprits directeurs du mouvement spirite en Europe.

Citons quelques passages du volume : La Céleste apparition lui dit : (à Mauffen) « Esprit coupable » et malheureux tu ne te trompes point. Ce démon » auquel tu as vendu ton âme n'a pas besoin de » toi maintenant. Tu récoltes ce que tu as semé ; » tu as voulu les jouissances que donnent l'or et la » débauche ; toutes les passions non assouvies, tu » les as cultivées dans ton âme imparfaite et tu t'es » livré sans frein à tous les crimes, à la dureté du » cœur, à la cruauté, à l'avarice et à l'égoïsme... » Tu vois que la courte vie materielle est finie et tu » ressens toutes les tortures de passions et de désirs » que le corps ne peut plus assouvir ; ce que sur » terre vous nommez enfer, c'est l'état créé par vous-» mêmes, esprits coupables et endurcis et jusqu'au » moment, où une véritable réaction, un sincère » désir d'amélioration se fera en toi ; jusqu'au mo-» ment où une prière ardente et profonde s'élèvera » de ton âme brisée vers le créateur, tu erreras sur » le champ de tes crimes ; tu dois ressentir horreur » et dégoût pour tes fautes.... Souviens-toi que nul » repentir, nulle prière ne sont trop grands pour te » faire parvenir à ce but. Va donc errer là où tu as » péché. Visite ceux qui expient comme toi de » courtes jouissances par une si hideuse vie spiri-» tuelle, que leur exemple épouvante ton âme !.....

» (Mauffen) Secoué par une souffrance horrible, » je reconnus que j'étais entouré de victimes ; des » nouveaux-nés blessés au cœur me présentaient » leurs plaies, des femmes me maudissaient, des en-» fants me reprochaient de les avoir laissé mourir » de faim ; et toute cette foule d'êtres odieux tourbil-» lonnait, se cramponnant à moi, m'étouffant, para-» lysant mes mouvements. Ils me saisirent comme » avec des pinces et me traînèrent dans la chambre » où j'avais fêté mes crimes par des orgies. Je vou-» lais fuir ce lieu d'horreur, mais j'étais comme » cloué.

Prie et humilie-toi devant tes victimes, répétait la voix d'en haut : « Mais à cette seule pensée, tout » mon orgueil frémit et se révolta. Prier, m'humi-» lier devant cette foule, devant mes propres vas-» saux ou de vils truands qui osaient me railler : » jamais !... Enfin ma pensée s'éleva vers l'Être su-» prême : Dieu tout puissant m'écriai-je, apaise » leur haine terrible, délivre moi d'eux, je reconnais » mes crimes, j'emplore ta grâce et le pardon de mes » victimes !... Alors la masse haineuse recula, les » blasphémes devinrent plus vagues et se fondirent » dans l'atmosphère noire. »

Mourir pour revivre, telle est loi fondamentale de la création, et ce peu de mots renferment tout un immense programme.

Je suis bien sûr qu'il n'y aurait point sur terre un tel nombre de suicidés si leur pensée allait plus loin que ce mot : *mourir !* Si on formait leur conviction en leur disant : *Tu vas mourir pour revivre.* Tu échangeras un enfer pour un autre ; suis plutôt jusqu'au bout le chemin tracé par ta destinée.

(*Le bibliophile*).

# L'ŒUVRE BÉREL!

Un livre édité par la librairie des Sciences psychologiques nous a été communiqué. Aussitôt après l'avoir lu, nous avons compris que notre devoir était d'en rendre compte à nos lecteurs, afin de les préserver d'une pareille lecture et aussi dans le but de montrer à nos adversaires que nous n'acceptons pas tout ce qui paraît sous le couvert du spiritisme.

Nous voyons avec plaisir que notre confrère, M. Marius George, directeur de la *Revue Posthume*, a pensé comme nous. Il nous permettra de citer en entier son remarquable article sur ce sujet, paru dans son numéro d'avril. Il résume absolument notre manière de voir, et il l'exprime admirablement.

Voici cet article :

## UN LIVRE COMPROMETTANT

La librairie des Sciences Psychologiques vient d'éditer le livre suivant : *Critique du Clergé et de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine, par Jules-Edouard Bérel.*

On se demande, en parcourant ce livre, ou mieux, ce fatras, à quel secret mobile ont pu obéir, en l'éditant, les continuateurs d'Allan Kardec. Il serait difficile d'imaginer un amas de pages plus incohérentes et plus propres à rabaisser et à ridiculiser le spiritisme. Le trop crédule auteur de ces divagations médianimiques, qui se dit libre-penseur, et qui n'est que le jouet d'un vulgaire mystificateur, fait précéder le titre déjà long de son livre de ce trompe-l'œil prétentieux : *Etude spirite et philosophique.* Il eût mieux fait de l'intituler purement et simplement « fumisterie ». On peut en juger par les extraits suivants :

« On passe tout son temps à chercher l'amélio-« ration et elle vous fuit toujours entre les mains. « Comment faut-il faire pour la tenir ? il faudrait « des agrafes en acier pour pouvoir l'empêcher de « se sauver, et ces agrafes sont dans la disparition « des abus, ce à quoi je m'occupe en ce moment « avec courage.

« Car pour la lutte il en faut, surtout vis-à-vis « de ceux par qui je commence.

« Ceux-là (les prêtres) sont dangereux. Gare aux « coups ! J'en suis certain, ils vont chercher à me « faire du mal, car je les ai vraiment bien fustigés.

« Que voulez-vous ? Il le faut ; l'intérêt moral « est en jeu. Il va falloir défendre les mœurs : Je « suis là pour ça.

« Ignorez-vous que ces hommes lorsqu'ils sont « en mission vont faire l'amour aux femmes sau-« vages, car elles aiment bien les blancs ; noir « avec noir leur déplaît, elles adorent le mélange, « et c'est naturel. Pour nous, le noir nous gêne et « nous voulons nous en débarrasser. Qu'elles nous « les prennent tous, cela formera une colonie de « sang mêlé, qui fera des croisements et dénoircira « leurs âmes en réjouissant leurs corps. »

Le but de l'auteur ne serait pas mauvais puisqu'il s'agit de fustiger l'Eglise et ses abus ; seulement, à force d'être grotesques, les coups qu'il porte ne sont compromettants que pour les spirites eux-mêmes, assez naïfs ou assez peu scrupuleux pour encourager, propager et feindre de prendre au sérieux de semblables « Don-Quichotteries ». Poursuivons :

« Eh bien ! je crois que c'est lui (Dieu) qui me « dicte mes écrits, car ils me viennent sans que j'aie « besoin de les chercher. Je les ai dans la tête aus-« sitôt que je prends ma plume qui se dépêche de « vider mon cerveau, toujours rempli des idées « que j'ai à émettre. Cela me vient aussi facilement « que de faire avaler à un enfant une fraise que je « lui présenterais. Dieu, qui m'a donné cette fa-« veur, est bien bon pour moi puisque, sans fati-« gue, j'écris tout le temps, et si ce n'était l'utilité « de manger, de boire et de dormir, je serai tou-« jours la plume à la main. »

Tel est en effet le danger de la médiumnité écrivante chez les médiums inexpérimentés. Généralement ils se trouvent portés à s'isoler, et on les voit se transformer peu à peu en véritables robinets. Ils écrivent à jet continu. Ils écrivent le jour, la nuit, à tort et à travers. Tous, il est vrai, ne se montrent pas doués d'une crédulité aussi fortement trempée que l'auteur du livre qui nous occupe, mais il est rare qu'à défaut de Dieu même, l'invisible farceur qui s'empare d'une plume isolée et confiante n'arrive à se faire passer pour l'un de ses messagers ou quelque autre personnage considérable.

Mais afin que l'on ne puisse nous accuser d'exagération ou de parti-pris, citons encore :

« .....Voulez-vous savoir comment j'ai été averti « de ce que je devais devenir ? Eh bien ! j'ai fait « du spiritisme, et le bon Dieu m'a parlé ; il m'a « dit ; Jules-Edouard Bérel, travaille pour moi, et « je te donnerai le plus beau joyau de ma cou-« ronne. J'ai écouté ses ordres, j'ai pris la plume « qui s'est trouvée de suite enchantée, car elle « courait sur le papier malgré moi, me faisant « écrire des paroles sublimes qui me firent pleurer. « Quelles douces et agréables larmes j'ai versées ! « Avec quel plaisir je buvais ces paroles divines, « qui me faisaient une sensation délicieuse quand « je les relisais !

« Quel bonheur j'ai ressenti ce jour-là ! Bonheur « divin. Dieu m'a dit : bois à la coupe de l'esprit. « j'ai bu et je me suis grisé à cette coupe merveil-« leuse que le Créateur m'a donnée. »

Et la coupe en question qui, paraît-il, n'est pas moins enchantée que la plume du trop fécond médium, n'est pas près d'être épuisée, car trois ou quatre volumes de ce même enivrant nectar nous est encore promis.

« .....Etudiez ce que je vous dis : j'ai la certitude « d'être le serviteur de Dieu en écrivant ce livre « qui, pour certaines personnes, sera l'œuvre d'un « fou. Hélas ! que la folie est belle lorsqu'elle vous « fait trouver d'aussi beaux aphorismes que ceux « contenus dans cet ouvrage ! »

L'auteur appelle aphorismes les apologues dont son livre en effet foisonne. En voici un échantillon :

« Deux hommes s'en allaient prendre un bain. « L'un dit à l'autre : si nous prenions quelque « chose. L'autre dit : après avoir pris notre bain. « Bien, dit le premier, tu vas m'attendre ; je pren-« drai un verre de vin tout seul. L'autre se baigna,

« et s'en alla. Il était parti lorsque son camarade « revint. Celui-ci se baigna seul, mais lorsqu'il « voulut sortir de l'eau il ne le put, le vin l'ayant « grisé. Une femme qui le vit en cet état passa son « chemin. Il l'appela; elle fit la sourde oreille. Passe « une autre femme ; celle-ci par pitié lui tendit les « mains et le sortit de l'eau. Elle s'apprêtait à par- « tir, lorsqu'il lui tint ce langage : J'ai appelé une « femme, elle n'a pas voulu me tirer de l'eau ; je « vous ai appelée et vous êtes venue. Elle répon- « dit : laquelle des deux a le mieux agi ? Eh bien ! « dit-il, c'est la première, car sa pudeur s'est révol- « tée et elle a fui, et vous, sans pudeur, vous êtes « venue me tirer de l'eau. »

Que le bon Dieu (de M. Bérel) nous pardonne si, à sa morale véritablement stupéfiante nous préférons la morale simplement humaine de la deuxième femme,

Tels sont pourtant les combles devant lesquels le divin interprète s'extasie en ces termes :

« Quelle puissance d'esprit, quelle élévation ils « dévoilent, que de bonnes pensées en si peu de « mots ! Comment aurais-je pu trouver d'aussi « belles paroles dictées par un esprit supérieur à « mon instruction, si le Créateur ne l'avait voulu. « Je le bénis d'avoir fait de moi qui étais peu ins- « truit, un écrivain par la plume qu'il m'a don- « née...

« Si vous pouviez deviner ce que j'ai encore à « vous dire, vous trembleriez d'apprendre cela tout « d'un coup ; les émotions sont mauvaises, il faut, « lecteur, vous les éviter ; aussi, petit à petit, je « vais vous préparer à ces effets qui pourraient « vous effrayer si je vous les jetais de suite à la face, « sans préparation. Cela est si terrible qu'il faut « des ménagements pour vous les mettre sous les « yeux... »

Faut-il tirer l'échelle ? Non, glanons encore quelques passages, et puissent-ils servir de salutaire avertissement à ceux, dont le nombre est grand, qui, doués de facultés analogues à celles qui nous valent ce premier volume de transcendantales facéties, seraient tentés de noircir du papier en cachette.

« Eh bien ! Dieu m'a dit, je l'ai compris : Ton « cœur est bon, ton âme est juste, je te récompense, « tu vas être mon secrétaire et tu publieras des ou- « vrages que je te dicterai. Travaille, ajouta-t-il, « travaille fort, la tâche est rude ; oublie tes mal- « heurs, sois homme, élève-toi, prends ta plume, « elle est bonne, elle relèvera le moral. Offre la « coupe du bien à l'humanité : ta famille et tes « lecteurs boiront à cette coupe si belle.

« Et je travaille en vous disant : buvez, grisez- « vous de cette liqueur comme je m'en grise moi- « même, comme je me suis enivré à la coupe de « l'esprit, car cette ivresse est méritoire,

« Eh bien ! Je m'en suis tant grisé, que ceux qui « liront ce livre pourront dire : c'est le produit de « son ivresse ; quelques-uns diront : de sa folie. « Quelle sublime, quelle douce folie que celle qui « me permet de produire un volume de trois cents « pages, en huit jours de travail !

« .... Je souhaiterais cette folie à bien du monde, « car c'est un cadeau de Dieu, puisqu'il y a six « mois, je n'étais pas homme de lettres, et que je « suis devenu tout d'un coup écrivain moraliste, « traitant d'économie politique et de tout ce qu'on « voudra que je traite : critiques, actualités, études « de toutes sortes ; mon cerveau est devenu apte à « tout....

« Que voulez-vous ? Le bonheur d'écrire est pour « moi le plus beau passe-temps que je puisse trou- « ver. Quel plaisir de voir sa plume courir comme « le Juif-Errant, sans s'arrêter et sans crier gare « aux abus qu'elle sait relater.

Ces citations sont déjà bien longues, mais comment résister à la tentation d'y joindre encore celles-ci.

« .....Mais Dieu, qui sait tout, m'a jugé, il m'a « dit : travaille... Publie tes ouvrages, et tes lec- « teurs seront émerveillés de te lire ; ils te liront « plusieurs fois, car plus ils connaîtront tes ouvra- « ges, plus ils les étudieront et plus ils sentiront « l'ivresse de l'amour du bien.

« Travaille, mon enfant chéri, obéis-moi et je « t'aiderai. Je suis certain que tu m'obéiras, j'a « voulu que ton cœur fût élevé et le mieux placé « de toute la terre. J'en ai étudié les mouvements « et j'ai reconnu qu'il battait pour toutes les nobles « causes. Je t'ai dicté mon œuvre, je t'ai fait cadeau « de ce diamant dont l'eau est aussi pure que ton « cœur.....

« Que voulez-vous, le bon Dieu me flatte ; je « suis le plus heureux des mortels...

« Moi si simple il y a quelque temps, me voici « classé au rang des bienfaiteurs de l'humanité, « puisque je peux produire des choses aussi belles « et aussi utiles.

« .....Il y aurait de quoi rire, si je vous contais « ce que l'on demande à Dieu ; toutefois, pour « fustiger ces gens-là, il faut que je les dénonce. « C'est si bête de leur part que le Créateur en hausse « les épaules et n'accorde rien.

« .....Les uns demandent que le bon Dieu leur « donne des amoureuses, les autres des amoureux.

« .....Les uns demandent que le bon Dieu leur « envoie un mari riche pour leurs filles à marier. « Voulez-vous que Dieu s'occupe de marier les

« filles, lorsqu'il se propose avec moi de marier ce « beau couple : la morale et les mœurs ?

« Dieu m'a dit : tu as été malheureux, désolé, « injurié, vilipendé ; j'ai voulu que cela soit, cela « a été ; je veux aujourd'hui te récompenser ; tu vas « être aimé, respecté, écouté de tout le monde.

« Tu seras un des plus heureux de la terre que je « te confie, car tu es digne de l'avoir ; ton cœur « est bon ; ton âme est pure ; dirige-là sous ma « loi et tu auras la récompense que tu mérites et « que je te destine ; tu feras des miracles par tes « écrits, par tes paroles, et tout le monde s'incli- « nera devant toi. »

Ce dernier alinéa n'est pas souligné dans le texte, mais nous avons pensé qu'il était digne de l'être. Il est possible qu'un tel état d'exaltation ne soit pas encore la folie ; personne, néanmoins, ne voudrait soutenir qu'un cerveau déjà faible, surchauffé à ce degré, puisse fonctionner longtemps sans se détraquer. Comment se fait-il que les spirites expérimentés auxquels s'est adressée la victime, en quelque sorte inconsciente, d'une aussi monumentale et grossière mystification, ne se soient pas empressés de l'éclairer, de la « dégriser » ? Comment se fait-il, mystère plus inconcevable encore, que l'on ait consenti, à la *Revue Spirite*, à faire de la réclame à de semblables billevesées, à les éditer, à les lancer ?

Ou l'ouvrage ne se vendra pas, et ce pourra être pour le malheureux auteur, dont la parfaite bonne foi ne fait pas doute, une cruelle déception compliquée peut-être d'un détraquement cérébral complet, ou il se vendra, et ce sera alors tant pis pour le spiritisme, qu'une œuvre de ce genre en se répandant, ne peut que profondément déconsidérer.

M^{us} GEORGE.

Nous n'ajouterons qu'un mot :

Divers journaux, notamment le *Mot d'Ordre* et le *Réveil-Matin*, se sont déjà emparés du fait pour nous critiquer ; malheureusement nous sommes forcés de leur donner raison.

Que les directeurs de la librairie des Sciences Psychologiques pensent aux intérêts de leur commerce, soit ; mais, pour Dieu ! que ceux qui s'intitulent les continuateurs de l'œuvre d'Allan Kardec ne se rendent pas complices de gens qui, sciemment ou non, jettent le discrédit et le ridicule sur la doctrine spirite.

LA RÉDACTION.

# LES SOIRÉES DU COLOMBIER

*(Troisième séance)*

## ARMAND TIFFOU

Le jeudi 14 octobre 1886, M. Jacques Renaud, un de nos amis, vint passer l'après-midi avec nous. M. Alexandre Vincent était absent, et il n'y avait à la maison que Mme et Mlle Vincent, et M. Cormeau. Après une longue conversation sur les phénomènes spirites dont M. Renaud avait jusqu'alors fort peu entendu parler, il fut question d'essayer d'une séance de table. Vers cinq heures du soir, Mme Vincent, M. Renaud et M. Cormeau se mirent donc au guéridon.

Au bout d'un quart d'heure, le guéridon éleva l'un de ses pieds, et M. Cormeau l'interrogea.

— Avez-vous quelque chose à nous dire ? — Oui.

— Voulez-vous nous donner votre nom ? — ARMAND TIFFOU.

— Que faisiez-vous ? — Poète.

— Dans quelle ville êtes-vous mort ? — Carcassonne.

— A quel âge ? — Vingt-neuf ans.

— Combien y a-t-il d'années que vous êtes mort ? — Six.

— Voulez-vous nous dire le mois ? — Juin.

— Et le quantième ? — Vingt et un.

— Alors vous êtes mort le 21 juin 1880 ? — Oui.

—Vous nous dites que vous étiez poète ; avez-vous écrit dans les journaux ? — Non.

— Avez-vous laissé des volumes imprimés ? — Non.

—Voulez-vous nous dire si vous avez laissé des volumes manuscrits ? — Oui.

La séance fut clause à cinq heures et demie, à cause du départ de M. Renaud. L'Esprit nous donna, le soir, une deuxième séance en présence de M. Vincent ; puis une troisième le lendemain, et d'autres encore quelques jours plus tard. Mais comme nous nous attachons surtout à prouver, par le contrôle des réponses, la vérité spirite, il serait superflu de reproduire ici les comptes rendus des diverses communications d'Armand Tiffou.

Ce fait nous a frappés, car tous, tant que nous étions, nous ignorions même le nom d'Armand Tiffou. Ce poète, d'ailleurs, n'a pas écrit dans les journaux et n'a pas laissé de volumes imprimés. d'après les réponses données par le guéridon.

Peu de temps après, M. Vincent demanda à un négociant de Carcassonne des renseignements sur

Armand Tiffou. Et, d'après une lettre que nous avons entre les mains : « Armand Tiffou, mort en « 1880, a laissé trente ou quarante pièces de vers, « que la famille fit imprimer en 1881, et qui for- « ment un volume in-douze, tiré à deux cents « exemplaires, *dont aucun n'a été mis dans le com-* « *merce*. Ce volume a été distribué aux amis du « poète et à ses parents. Il a pour titre : *Poésies*. »

Nous livrons ce fait, sans commentaires, aux spirites qui nous font l'honneur de nous lire.

VINCENT et H. CORMEAU.

## ÉCHOS

M. Frank, de l'Institut, a fait à la salle des Capucines, une remarquable conférence sur l'idée de Dieu à travers l'histoire. Cette conférence, présidée par M. Jules Simon, était faite au nom de la *Ligue nationale contre l'athéisme*.

— Un nouvel organe de théosophie vient de paraître à Paris, *le Lotus*, il est dirigé par Mme Blavatsky.

— Les éditeurs Marpon et Flammarion ont eu la bonne idée de faire paraître une édition de propagande, du remarquable ouvrage spirite de Camille Flammarion, intitulé *Lumen*. Cet ouvrage, d'une belle exécution typographique, ne coûte que 60 centimes.

— Persécution : 1° La vente des photographies spirites a été interdite en Russie par un ukase impérial ; 2° le conseil d'Etat du canton de Vaud (Suisse) a publié un arrêté qui se termine par ces mots : « Les personnes autorisées à pratiquer l'art de guérir dans le canton, pourront seules exercer l'hypnotisme, le magnétisme et le somnambulisme. »

— Vient de paraître un nouvel ouvrage de M. de Fonvielle : cette nouvelle insanité, dirigée contre le magnétisme, est intitulé : *Les Endormeurs*. — Autre apparition en librairie : *le Magnétisme animal*, par MM. Binet et Féré, médecins de la Salpétrière.

— Nous avons appris avec plaisir la nomination d'un spirite, M. Tridon, au poste d'observateur-calculateur de l'Observatoire météorologique de Montsouris.

— M. le docteur Mesnet a fait à l'Académie des Sciences une communication relative au somnambulisme au point de vue médico-légal.

## A ceux qui ne lisent pas Allan-Kardec

### Instruction des Esprits sur la régénération de l'humanité

*(Suite)*

Bientôt aussi vous verrez les arts y puiser comme à une mine féconde, et traduire ses pensées et les horizons qu'il découvre par la peinture, la musique la poésie et la littérature. Il vous a été dit qu'il y aurait un jour l'art spirite, comme il y a eu l'art païen et l'art chrétien, et c'est une grande vérité, car les plus grands génies s'en inspireront. Bientôt, vous en verrez les premières ébauches, et plus tard il prendra le rang qu'il doit avoir.

Spirites, l'avenir est à vous et à tous les hommes de cœur et de dévouement. Ne vous effrayez pas des obstacles, car, il n'en est aucun qui puisse entraver les desseins de la Providence. Travaillez sans relâche, et remerciez Dieu de vous avoir placés à l'avant-garde de la nouvelle phalange. C'est un poste d'honneur que vous avez vous-même demandé, et dont il faut vous rendre dignes par votre courage, votre persévérance et votre dévouement. Heureux ceux qui succomberont dans cette lutte contre la force ; mais la honte sera, dans le monde des esprits, pour ceux qui succomberaient par faiblesse ou pusillanimité. Les luttes, d'ailleurs, sont nécessaires pour fortifier l'âme ; le contact du mal fait mieux apprécier les avantages du bien. Sans les luttes qui stimulent les facultés, l'Esprit se laisserait aller à une insouciance funeste à son avancement. Les luttes contre les éléments développent les forces physiques et l'intelligence, les luttes contre le mal développent les forces morales.

*Nota*. — La communication suivante nous a été donnée par un de nos protecteurs invisibles ; elle se rattache aussi à la grande question que nous venons de traiter et qu'elle confirme, et, à ce titre, elle est d'autant mieux placée ici, que les personnes persécutées pour leurs croyances spirites y trouveront d'utiles encouragements.

Paris, 1er septembre 1856.

Depuis longtemps déjà, je n'ai point fait acte de présence à vos réunions en donnant une communication signée de mon nom ; ne croyez, pas cher maître, que ce soit par indifférence ou par oubli, mais je laissais à d'autres, plus dignes, le soin de vous donner d'utiles instructions.

Défiez-vous des deux partis extrêmes qui agitent le spiritisme, soit pour l'enrayer au passé, soit pour précipiter sa course en avant. Tempérez les ardeurs

nuisibles, et ne vous laissez pas arrêter par les tergiversations des craintifs, ou, ce qui est plus *dangereux*, mais ce qui n'est malheureusement *que trop vrai*, par les *suggestions des émissaires ennemis*.

Marchez d'un pas ferme et sûr comme vous l'avez fait jusqu'ici, sans vous inquiéter de ce qui se dit à droite ou à gauche, en suivant l'inspiration de vos guides et de votre raison, et vous ne risquerez pas de faire tomber le char du spiritisme dans l'ornière. Beaucoup le poussent, ce char envié, pour précipiter sa chûte. Aveugles et présomptueux! il passera malgré les obstacles, et ne laissera dans l'abîme que ses ennemis et ses envieux déconcertés d'avoir servi à son triomphe.

Les phénomènes vont surgir de tous côtés sous les aspects les plus variés, et il surgissent déjà. Médiuminités guérissantes, maladies incompréhensibles, effets physiques inexplicables par la science, tout se réunira dans un avenir prochain pour assurer notre victoire définitive, à laquelle concourront de nouveaux défenseurs.

Mais que de luttes il faudra encore soutenir, et aussi que de victimes! non sanglantes, sans doute, mais frappées dans leurs intérêts et dans leurs affections. Plus d'un faiblira sous le poids des inimitiés déchaînées contre tout ce qui porte le nom de spirite. Mais aussi, heureux ceux qui auront su conserver leur fermeté dans l'adversité ils en seront bien récompensés, même ici-bas matériellement. Les persécutions sont les épreuves de la sincérité de leur foi, de leur courage et de leur persévérance. La confiance qu'ils auront mise en Dieu ne sera pas vaine.

En ces temps d'épreuves, il vous faudra prodiguer à tous votre force et votre fermeté; à tous il faudra aussi des encouragements et des conseils, il faudra aussi fermer les yeux sur les défections des tièdes et des lâches. Pour votre propre compte, vous aurez beaucoup à pardonner.

Mais je m'arrête ici, car si je puis vous pressentir sur l'ensemble des évènements, il ne m'est pas permis de rien préciser. Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous ne succomberons pas dans la lutte. On peut entourer la *Vérité des ténèbres de l'erreur*, il est impossible de l'étouffer; sa flamme est immortelle et se fait jour tôt ou tard.

## NÉCROLOGIE

Mme Bouillat, née Francine Gonet, une de nos sœurs de l'Union Spirite Française, vient de quitter cette terre d'épreuves.

Cette bonne et intelligente mère de famille tant éprouvée va recevoir la récompense qu'elle a méritée pour la résignation qu'elle a montrée dans ces dernières années de souffrances physiques et morales.

Nous conserverons d'elle un pieux souvenir et nous prierons son esprit de continuer la propagande qu'elle fit ici-bas pour notre doctrine.

# VARIÉTÉS

La nouvelle que nous publions ci-après, traduite de l'espagnol, est extraite de la revue *Spirite Constancia*, paraissant à Buenos-Ayres.

### LES DEUX GOUTTES D'EAU

I

Nous avons connu presque en même temps deux petites filles qui avaient, avec une légère différence, le même âge, presque ressemblantes en leur belle figure et portant toutes deux le nom de Mercédès.

L'une et l'autre sont blanches, roses et délicates; leurs visages semblent de véritables miniatures si fins sont les traits dessinant leurs visages. Hélas! quelle différence dans leur destin!

Nous avons visité leur maison à toutes deux, et à combien de considérations se prête le contraste que forment le palais de l'une et la pauvre demeure de l'autre; jusqu'à l'heure de notre visite, je conservai l'harmonie de la demeure dintinguée que nous visitâmes.

Par une belle matinée d'été, après avoir parcouru une grande distance, nous descendons devant une église située aux environs de Barcelone, nous suivons un grand chemin ombragé de grands arbres, converti, on peut le dire, en rue par la quantité de villas, clochers, ou maisons de campagne, qui à l'envi offrent à la vue du voyageur : jardins à l'anglaise, bosquets, berceaux couverts de vertes guirlandes fleuries. Dans une de ces villas habite Mercédès B., qui a vu fleurir les amandiers six ou sept fois, pas plus. Rien de plus gai que cette maison entourée d'acacias, d'arbres, de fruits, ceinte de murs, avec une belle fontaine au milieu d'une corbeille de fleurs, berceau spacieux ayant vue sur la route; enfin tout le nécessaire pour amuser et égayer l'esprit; et là, accompagnée de parents aimés, de frères aimants et de fidèles serviteurs, vit Mercédès B., courant, sautant, jouant, caressée des uns et des autres, et prodiguant ses soins aux chats et aux lapins qu'elle nourrit, formant avec elle une famille à part, puis les quittant pour jouir seule de la compagnie de deux petits chats installés dans un rustique pavillon; excessivement sensible, incapable de faire

mal à une fourmi, passionnée de sa poupée, n'éprouvant aucune contrariété, ne voyant autour d'elle que sourires. La vie de Mercédès n'est qu'une idylle enchanteresse ; ses beaux yeux reflètent le plus grand bonheur ; pour elle, les douleurs sont inconnues. Sa seule pensée est de jouer, courir, caresser ses poupées et ses chats, et d'obtenir de son père les jouets rêvés par ses désirs enfantins.

II

A la tombée de la nuit d'un jour d'automne, après avoir croisé les rues et les ruelles du vieux Barcelone, nous entrâmes dans une ruelle fétide, dont les cahutes ont leurs portes basses et étroites. L'aspect est des plus pauvres et des plus répulsifs, par suite de l'obscurité qui règne dans les escaliers en colimaçon et la mauvaise odeur qui s'en exhale ; ajoutez à cela que chaque vestibule est un dépôt d'immondices.

Dans une de ces maisons de pauvre apparence habite Mercédès B., âgée de six printemps. Jamais plus délicate et plus sympathique figure nous apparut quand en arrivant nous la rencontrâmes sur le pas de sa porte, sans chaussure et sans bas, sa taille svelte enveloppée de lambeaux de toile qui jadis furent une robe. Ses cheveux épars étaient blonds et soyeux, ses jolis yeux reflétaient cette expression de crainte qu'ont les enfants pauvres, craignant toujours les reproches et les coups ; à notre vue, elle ramena sur sa poitrine un panier à moitié cassé contenant une tasse et une petite casserole, appela sa mère et courut chercher un peu de soupe dans une maison de la même rue.

La mère de Mercédès nous fit monter dans un très étroit escalier en colimaçon, et nous entrâmes dans un logement où respiraient toutes les horreurs de la misère : un lit de planches avec une paillasse recouverte d'un seul drap, un berceau avec une petite paillasse et un morceau d'étoffe brune, un lit de sangle avec une maigre paillasse trouée, recouverte d'un châle de couleur foncée, une vieille commode, deux ou trois chaises à demi-cassées et une lampe de cuisine accrochée à un clou complètaient ce triste ameublement. Une femme jeune et malade, tenant un enfant de quelques mois dans ses bras, nous fit les honneurs de la maison : c'était la mère de Mercédès qui nous raconta ainsi ses malheurs :

— Je ne sais ce que je deviendrai avec mes trois enfants ; vous avez vu l'aînée, j'en ai un autre de quatre ans qui vit par miracle, ayant le ver solitaire ; puis celle-ci que je tiens dans mes bras ; je suis atteinte d'une infirmité incurable ; mon mari, dont vous connaissez la mort, était à moitié fou : il tomba sous une charrette qui lui coupa les deux jambes ; transporté dans le saint hôpital, il y mourut bientôt. Ma Mercédès me dit qu'elle veut me voir contente, et lorsqu'elle m'entend dire que je voudrais chercher dans la mort la fin de mes peines, elle pleure me disant : C'est bien ; si tu le veux, nous irons ensemble nous jeter dans le puits.

Quel contraste entre ces deux petites filles ! Presque du même âge, et se ressemblant, du même nom, ce sont deux gouttes d'eau, l'une formée de la rosée matinale, l'autre du pleur de la douleur. Elles ne se sont vues ni l'une ni l'une, cependant, la charité les a mises indirectement en relation ; le père de Mercédès B., à l'occasion de la fête de sa fille, a voulu secourir une pauvre famille, et par notre intermédiaire envoya vingt-cinq pesetas à la malheureuse mère.

Quel bonheur pour cette malheureuse qui s'écria : Combien ma Mercédès va être contente ; elle qui marche pieds nus, je lui achèterai des souliers, ainsi qu'à son frère ! Pensez quelle était ma peine de ne pouvoir célébrer la fête prochaine de la Vierge. Déjà l'année dernière nous ne le pûmes par suite de la mort de mon mari. Béni soit Dieu qui a eu pitié de moi !

III

Quel triste aspect présentait cette maison. En entrant dans la cuisine, nous vîmes les fourneaux éteints, preuve réelle de la grande misère ; ni fruits, ni légumes, rien ne révélait signe de vie. La pauvre femme comprit notre étonnement et nous dit en souriant tristement : — Dans ma cuisine vous ne voyez que ceci (elle nous montra une moitié de pain) et pas toujours, parce que mes enfants ont tant d'appétit qu'ils mangent tout ; cependant je l'épargne pour le faire durer le plus possible.

Mélancoliquement impressionnés, nous sortîmes de cette pauvre demeure et sans pouvoir nous l'expliquer, les petites filles, les deux Mercédès étaient présentes à notre mémoire, l'une souriante, mignonne, confiante, jouant avec son grand chapeau de paille orné d'un nœud grenat, portant les cheveux nattés soigneusement, entourée d'arbres, de lumière, tandis que l'autre, presque nue, dépeignée, au regard craintif, serrant contre sa poitrine un panier cassé, entourée de cahutes misérables, dans une ruelle puante.., et ces deux fillettes n'ont encore péché ; leur pensée vierge n'a pas inventé l'ignoble calomnie ; ce sont deux anges qui n'ont pas encore perdu leurs ailes. Pourquoi l'une voltige-t-elle au milieu des fleurs et l'autre au vol abattu traîne-t-elle ses pieds nus dans la fange immonde ?

Quelle religion pourra nous dire pourquoi l'une et l'autre, étant nées avec la même innocence, l'une

est si heureuse et l'autre si misérable? Où est ici la justice de Dieu?

IV

Cette même demande que tu fais, je la fis souvent sur terre (nous dit un esprit).

« Appartenant à la dernière couche sociale, j'étais le fils d'un chiffonnier qui plus tard fut assassiné. Vis-à-vis notre humble demeure s'élevait un palais gigantesque, et dans ses jardins spacieux jouait gaiement un charmant enfant de mon âge et de mon nom, et comme l'enfance est naturellement démocratique, mon noble voisin ne dédaignait pas, quand il était de bonne humeur, de me faire entrer dans ses jardins et de me laisser jouer avec ses cerceaux, ses chevaux et ses voitures. Moi, comme de juste, j'étais heureux au possible dans ce site enchanteur, et désirais toujours que Luis m'appelât et arrivât me prendre avec des paroles d'amitié; nous paraissions frères et pendant que ma pauvre mère ne s'occupait ni peu ni beaucoup de moi, j'étais fier, après ma toilette faite par moi seul, de me trouver aussi gentil que mon aristocratique voisin qui, l'âge de l'enfance passé, entra dans un collège et venait seul dans son palais passer ses vacances, tandis que moi, au grand chagrin de mon père, je demandai à apprendre un métier et j'entrai comme apprenti chez un charpentier qu'il y avait dans la même rue, de manière qu'en travaillant je voyais le palais de mon ami Luis ; je pénétrais dans les jardins dès que je le pouvais, et comme le portier me connaissait, il ne s'inquiétait pas de moi, d'autant plus que ses fils me recherchaient, et mon plaisir favori était d'aller les jours de fête à une petite île ceinte d'un lac peuplé de poissons en abondance, quelques canards et cygnes, auxquels je donnais le pain de mon goûter ; mon père s'impatientait que je ne sorte pas avec lui, et ma mère qui, après m'avoir donné la lumière, était restée comme idiote, vivait automatiquement et ne se mêlait en rien à ma manière de vivre. Plus j'avançais en âge, plus mon affection grandissait pour ce palais de Luis; jugez si ma joie fut grande quand un jour j'y pénétrai avec mon patron pour la confection d'un meuble. J'avais alors quatorze ans environ, et me voyant au milieu de ces splendides salons, j'éprouvai une sensation inexplicable qui me fit rester étonné en contemplant les galeries de portraits de famille; mon attention fut appelée par le portrait d'un cavalier : je ne me lassais pas de le regarder, quoiqu'il fût recouvert d'une gaze noire. Qui m'aurait dit que je contemplais mon propre portrait dans une autre existence !

« Mon père commit un crime et fut condamné au bagne perpétuel ; cependant il put s'évader, et depuis lors personne ne sut ce qu'il devint; ma mère mourut et je restai seul sur terre, continuant mon métier. Luis venait chaque année au palais et m'appelait toujours affectueusement. Je le considérais parfois avec envie et me disais : Pourquoi cette différence entre nous deux ! Lui si heureux avec son père, un brave général, possédant des titres anciens de noblesse. Sa mère si belle, si charmante; et moi, moi de la même beauté physique, au point que sa mère nous comparaît à deux gouttes d'eau, tant notre figure était semblable. Hélas ! bien différente était notre destinée!

« Mon père, un être ignorant, ignoble, dominé par les plus basses passions, finissant ses jours. Dieu sait où, ma mère une malheureuse idiote qui ne me caressa jamais, et moi, seul sur la terre apprenant un dur métier. Si dur que je me décidai à suivre la carrière des armes parce que je vis Luis avec son somptueux uniforme des gardes royaux, tout en l'enviant, je l'aimais, en moi dominait même plus l'affection que l'envie, je lui demandai protection lui faisant bien comprendre tout le désir que j'aurais à servir sous ses ordres, il y consentit et je devins le meilleur soldat de sa compagnie, ma bravoure se révéla dans différents combats dans lesquels mon héroïsme fut remarqué du général en chef qui me nomma l'officier et décora ma poitrine de décorations, ma satisfaction fut grande lorsque Luiz en m'embrassant me dit : Rien ne nous sépare plus, ta valeur, ton héroïsme t'ont élevé jusqu'à moi ; Dieu nous avait inspiré de nous considérer comme frères, nous avons partagé les jeux de l'enfance, ensemble nous avons combattu pour la patrie, notre existence est devenue commune, nous sommes, deux gouttes d'eau comme le disait ma mère.

« Nous le fûmes en effet. Luiz contribua généreusement au perfectionnement de mon éducation et en peu de temps j'acquis ses manières distinguées et quand il fut possible d'avoir un congé, ensemble nous entrâmes dans son palais. Luis dit à sa mère : Ici je t'âmène mon frère, aime-le, c'es un vaillant, il m'a sauvé la vie bien des fois en risquant la sienne, si dans notre enfance tu nous appelas les deux gouttes d'eau, aujourd'hui plus encore tu peux le dire. Sa mère me pressa dans ses bras ; j'étais au comble du bonheur.

» Durant un mois nous nous promenâmes dans le palais et bien des fois au coucher du soleil je me rappelai mon enfance, la petite île, je contemplai les autres générations de cygnes, canards et poissons, vivant paisiblement dans le petit océan ; la vieille nature où je reçus le jour, avait disparu

pour les embellissements publics, rien ne me rappelait mon passé et j'étais heureux.

« La guerre bientôt réclama notre bravoure et nous dûmes nous arracher à l'affection de notre mère, Luiz et moi nous nous battîmes héroïquement, nous fûmes en péril de mort, tout à coup je le vis tomber, je volai à son secours tandis que nos soldats fidèles entouraient mon frère d'armes ; je blessai et fus blessé, je tombai pour ne plus me relever ; mon dernier regard fût pour Luis qui, comprenant mon héroïque sacrifice s'élança courageusement au travers des balles ennemies pour recueillir mon dernier soupir et pleura comme un enfant en embrassant mon cadavre. Son père qui était le général en chef, ordonna que ma dépouille fut transportée avec pompe dans son tombeau de famille, ainsi le fils d'un chiffonnier prit place dans le tombeau d'une noble famille, juste récompense pour celui qui au sacrifice de sa vie avait sauvé celle de l'aîné des comtes de Egara.

« Une des deux gouttes d'eau s'était évaporée, l'autre existe encore mais prête à s'évaporer. Luis est aujourd'hui un vieillard centenaire entouré de ses petits-enfants et lorsqu'il leur raconte ses prouesses juvéniles, il dit enthousiasmé : Mon père était un vaillant, il avait un grand cœur, je lui dois la vie, mes enfants respectez sa mémoire.

« Il ignore que je vis à ses côtés, que je parcours les jardins du palais, que je réside au bord du lac et que je vois ce que ses enfants font ce que je faisais dans mon enfance. Il ne sait pas que le fils du chiffonnier fut dans une autre existence membre d'une noble famille qu'il déshonora par ses félonies qu'il expia par le gibet, comme le plus vil des malandrins, que je reconquis ma place, dans la famille à force d'héroïsme, c'est pour cela que je revis le jour, au pied du palais de mes ancêtres, c'est pour cela que par générosité j'en eus l'entrée, c'est pour cela que je vis mon propre portrait recouvert d'un voile noir et que je reconquis pas à pas tout ce que mon infamie m'avait fait perdre.

« Dieu est juste ! l'enfant en haillons, garde son histoire, l'enfant né dans l'opulence, vient recueillir son héritage sans disputes, conseillé qu'il est d'être généreux, cette générosité augmentant les biens terrestres et spirituels. Tes réflexions sur les deux gouttes d'eau m'intéressèrent et me décidèrent à te raconter un épisode de ma longue histoire, respecte toujours ce qui existe et ne doute jamais de Dieu qui donne à chacun selon ses œuvres, que ceci ne te lasse jamais de conseiller le bien en tout, de cette façon les malheureux prendront leur mal en patience et tu les aideras à porter le poids de leur croix de misère.

Je suis content de toi, je te laisse, mais ce ne sera pas la dernière fois que je t'inspirerai. Adieu.

VI

Ce qui précède correspond parfaitement à nos convictions : Sans un passé on ne peut admettre un présent de chagrins et de larmes pour des êtres dont la naissance est entourée de misère tandis que d'autres naissent dans un nid de fleurs et de plumes.

Le bonheur serait parfait dans la planète où n'existeraient que des êtres non soumis à expier par leurs larmes des fautes antérieures, où les gouttes d'eau seraient de même composition où l'on ne verrait comme sur terre, les unes formées de la rosée du matin et les autres des pleurs de la douleur.

Pourquoi les deux petites filles nous ont-elles tant impressionnés ? Pourquoi leur souvenir est-il présent à notre esprit ? parce qu'elles symbolisent l'éternelle lutte de l'humanité ; les uns payant leurs fautes, les autres recueillant leur héritage de gloire et d'amour. Combien misérables sont les premiers, combien heureux sont les seconds. Lesquels sont dans la meilleure voie du progrès ? Difficile est de le définir, cependant en règle générale, l'esprit souffrant avance plus que l'heureux, le premier est poussé par la nécessité, le second s'endort sur ses lauriers, nous ferons en sorte que tous progressent également, les uns se résignant à leur expiation et se rendant dignes par leur vertu de reconquérir le bonheur perdu et les autres se privant du superflu pour arrêter les pleurs des malheureux comme le fit Mercédès B... remplissant de joie pour un moment la triste demeure de sa compagne d'enfance.

Bénis soient les enfants riches, qui pensent aux enfants pauvres.

AMALIA DOMINGO Y SOLER.

(Traduit de la *Constancia*,
Revue Spirite de Buenos-Ayres).

**Avis de Conférence**

Le mardi, 17 mai courant, une conférence sera faite par M. Gabriel Delanne, 183, rue St-Denis, à 8 h. 1/2 du soir.



*Le Gérant* : Gabriel Delanne.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. brevetée, 24, rue Chauchat

5e ANNÉE. — N° 7 **20 centimes le Numero.** (1re QUINZAINE) JUIN 1887

# LE SPIRITISME

## ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

**ABONNEMENTS**
Paris et Départements **5** fr. par an.
Étranger . . . . . . **6** —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE



# ÉTUDE SUR LA DIVINITÉ

Depuis que les journaux spirites ont remis à l'étude la question de l'existence de Dieu, c'est avec une véritable passion que je lis les articles publiés pour ou contre l'idée Divine.

Je vois partout qu'on recherche avec avidité les preuves et les raisonnements qui peuvent asseoir les jugements divers et tout en rendant justice à la bonne foi des négateurs, je ne puis m'empêcher de considérer leur argumentation comme dénuée de faits positifs et entachée sinon de parti-pris, tout au moins d'une opiniâtreté systématique.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que la notion de l'Infini entre dans la plupart des réfutations de l'idée Divine, or cet infini que l'on concède à la nature, à l'ensemble de l'Univers, on veut précisément le refuser, au créateur, ou à l'organisateur de ce même Univers. Il résulte de là que la discussion tourne dans un cercle vicieux et que partisans et adversaires de Dieu, reproduisent sans cesse les mêmes arguments ce qui ne fait pas avancer la question d'un pas. Prenons comme exemple un dilemme posé par la *Revue Spirite*, page 309. L'auteur s'exprime ainsi : « 1° Ou bien le Dieu « des religions a une forme et dans ce cas ce dieu « est un *dieu limité*, c'est un être personnel, lequel, « comme tous les êtres personnels, est dans l'im- « possibilité *de se trouver présent*, *au même ins- « tant*, *dans tous les points de l'espace infini*. »

« 2° Ou bien le Dieu des religions n'a pas de « formes, c'est-à-dire n'a pas de limites, et dans ce « cas ce dieu est la négation absolue de toute idée « de personnalité consciente, agissante, toute-puis- « sante, libre et *présente dans toute l'intégrité de « son être au même instant*, dans tous les points « de l'Univers. »

L'auteur ajoute en commentaire à ce dilemme :

« La question ainsi posée n'est du domaine, ni « de la théologie, ni de la spéculation métaphysique, « c'est un *dilemme* D'ORDRE PHYSIQUE, et sa solution « est du ressort de la géométrie et des sciences phy- « siques ; c'est l'application de ce principe passé à « l'état d'axiome : « que l'idée de personne est né- « cessairement *inséparable* de l'idée de *forme* et « par conséquent de l'idée de LIMITE.

On croirait à première vue ce raisonnement inattaquable, mais ce n'est qu'une illusion d'optique, car si Dieu a une forme, comme ce Dieu est par définition infini, sa forme n'a pour limite que l'infini ; donc Dieu peut exister avec une forme et peut se trouver présent dans toutes les parties de l'Infini avec l'intégralité de ses facultés.

Je ne vois pas trop ce que viennent faire là la géométrie et les sciences physiques, il est bien vrai que dans le calcul on emploie très souvent la notion de l'infini, mais il ne viendra à personne l'idée bizarre de faire une épure représentant la forme

divine, c'est donc par le simple raisonnement que la question peut être traitée. J'ajouterai d'ailleurs qu'il nous importe fort peu de savoir si Dieu est personnel ou non puisque nous manquons totalement de moyens d'investigation pour vérifier le résultat de nos hypothèses. Le seul point intéressant à établir c'est l'existence même de ce Dieu, si nous constatons qu'il existe au-dessus de nous une volonté qui dirige les évolutions du monde physique et du monde moral, et que cette volonté se manifeste par la sanction du bien et du mal que l'on constate après la mort, il sera bien établi qu'il existe une FORCE toute puissante devant laquelle nous sommes obligés de nous courber. Qu'on le veuille ou non, il faut s'incliner devant les lois de la nature et nul être n'est capable de s'y soustraire; or j'aime encore mieux croire que j'obéis à une volonté consciente qu'au hasard, c'est-à-dire à une fatalité stupide qui nous ferait dépendre nous, êtres intelligents, c'est-à-dire supérieurs, des lois physiques et chimiques brutales et aveugles résultant des propriétés de la matière inerte.

Je voudrais savoir une fois pour toutes, s'il n'y a pas de Dieu, par quelle puissance l'Univers est régi ? Où allons nous dans l'avenir, d'où sortons-nous ? Il est très beau de parler de progrès, de fraternité, d'idéal, mais sur quoi reposent ces croyances ?

Lorsque je jette les yeux autour de moi je n'y vois que souffrance et malheur, si l'on me dit que c'est une étape par laquelle je dois passer pour être plus heureux dans l'avenir, je me résigne à supporter mes misères dans l'espérance qu'elles ne seront pas éternelles. Je n'ose juger la puissance, qui me les impose, car si elle est infinie elle possède la suprême justice et elle n'a dû m'imposer que ce qui est indispensable à mon bonheur futur. Mais s'il n'y a pas de Dieu, alors je ne conçois plus la nécessité de ma résignation. Je constate que le bonheur ici-bas échoit au plus fort, c'est-à-dire au plus riche; mon seul objectif sera donc la cupidité et la satisfaction de mes passions. Que me font les autres êtres qui vivent autour de moi, ils me sont aussi étrangers que les animaux, pourquoi les aimerais-je ? Je ne me sens pour eux aucune fraternité, nous sommes tous les jouets des lois aveugles, donc à chacun de se sortir du mieux qu'il pourra de cette mauvaise farce qu'on appelle la vie. Je défie qui que ce soit de me démontrer que je suis dans mon tort d'agir de cette manière, si je n'ai dans l'âme aucune croyance en un Dieu rémunérateur. D'ailleurs l'idée du bien et du mal est chose absolument relative, s'il n'existe pas de sanction, et ceux qui se sont dévoués ici-bas ont joué le rôle de dupes, si après la mort leur situation est la même que celle des malfaiteurs. L'égalité de traitement du bourreau et de la victime dans la vie future est une de celles qui répugnent le plus à la raison et cependant si Dieu, c'est-à-dire la Justice, n'est qu'une invention humaine, c'est ce qui doit se produire.

Fort heureusement nous savons qu'il n'en est rien, et c'est dans l'état de l'esprit après la mort que je trouve la plus éclatante de toutes les preuves de l'existence d'un Dieu juste et bon. A chacun selon ses œuvres, telle est la véritable formule de ce qui se passe dans l'erraticité, et c'est ce que viennent nous affirmer les Esprits de toutes les parties du monde. Donc réellement la Justice n'est pas un vain mot, mais qu'est-elle donc, cette Justice ? L'avez-vous trouvée dans le classement des sciences physiques, chimiques ou mathématiques ? Appartient-elle au domaine des choses matérielles ? Non, puisqu'elle s'exerce sur l'âme et que ses arrêts nous atteignent dans l'espace, lorsque nous sommes dégagés de la matière terrestre. Alors qu'est-ce donc que cette puissance, je voudrais bien qu'on me la définît ?

Malgré les critiques que j'ai lues sur ce Dieu horloger, j'ai la faiblesse d'admirer l'harmonie splendide des sphères. J'ai si peu d'imagination que je ne puis me figurer que ces mondes gigantesques, en nombre illimité qui tourbillonnent dans l'espace depuis des milliards d'années, avec des vitesses vertigineuses, sans jamais dévier de leurs orbites sans cesse changeants, ont pu d'eux-mêmes se lancer dans leurs pérégrinations célestes. Car si les matérialistes ne comprennent pas un Dieu créateur, je m'imagine encore bien moins l'Univers s'organisant tout seul et les éléments en nombre presque infini s'hiérarchisant et se coordonnant pour produire les splendides résultats que nous constatons. Il est très beau de vouloir tout expliquer, mais il faut au moins posséder tous les éléments d'un problème avant de pouvoir le résoudre, c'est pourquoi lorsque je vois entreprendre la synthèse de l'Univers par les philosophes actuels je ne puis m'empêcher de les considérer comme des enfants qui connaissant à peine les quatre premières opérations voudraient résoudre un problème d'intégral ; c'est à l'école qu'il faut envoyer ces présomptueux, car lorsque l'on songe qu'aucune science n'est parvenue à un degré absolu de certitude on ne peut s'empêcher de trouver téméraires ceux qui veulent juger de l'ensemble de l'Univers avec de si pitoyables données. Les mathématiques ne nous donnent exactement que des rapports, le calcul n'est qu'un instrument qu'on applique dans les recherches. Les sciences physiques et chimiques en sont à leurs premiers bégaiements, la nature de la matière et celle de la force sont pour nous des inconnues et

sur notre petite planète nous ignorons l'explication de la plupart des phénomènes qui s'y produisent; c'est avec un pareil bagage que remontant l'abîme des âges écoulés, certains philosophes proclament hardiment la royauté de la matière !

Lorsqu'en face de cette ignorance, se dresse les formidables réalités de l'expérience spirite, la certitude de la vie future, de l'immortalité du moi, de la récompense ou du châtiment suivant les actes bons ou mauvais accomplis ici-bas, alors l'évidence apparaît et c'est avec une nouvelle confiance et l'esprit plein d'amour que l'on s'incline devant la majesté infinie du père des êtres et des mondes.

(*A suivre*) Gabriel Delanne.

## L'IMMORTALISME JUGÉ EN PROVINCE

Toulouse,

Mes amis,

Pour ceux d'entre vous qui ne lisent pas les journaux spirites, j'ai dû placer ici quelques explications afin de les mettre au courant de la question qui s'agite en ce moment.

Un mouvement de divergence se fait au sein du spiritisme. Parmi ses adeptes, ceux qui sont restés fidèles à l'œuvre d'Allan Kardec conservent la croyance à l'existence de l'âme et veulent, avec raison, placer Dieu au-dessus de toutes choses. Les autres n'admettent pas qu'il y ait, en nous, un principe immatériel et ils veulent éliminer Dieu ne le jugeant pas nécessaire à l'explication des phénomènes spirites, ils vont même jusqu'à le nier.

Je ne me propose pas de réfuter les assertions de MM. Chaigneau et di Rienzi et de me mêler ainsi à la polémique qui vient de s'engager à ce sujet. Je veux seulement ajouter une nouvelle protestation à celles qui se sont déjà produites. Il importe, au moment où la question tend à se décider, que chacun la regarde en face et se détermine à prendre un parti.

Trois grandes fractions divisent le monde philosophique : le matérialisme qui ne reconnaît que les lois éternelles de la matière, le spiritualisme qui affirme la survivance et l'immortalité de l'être et enfin le positivisme qui ne croit que ce qui lui est scientifiquement démontré. M. di Rienzi se dit positiviste, mais il transporte ses investigations au delà de la tombe et, pour lui, l'homme en se dépouillant de son corps ne fait que continuer sa vie dans d'autres conditions, mais sans cesser d'être matière, matière qui va toujours en se raréfiant. C'est ainsi qu'il explique le secret de l'immortalité, et la doctrine nouvelle dont il se fait l'auteur, il la propose sous le nom d'Immortalisme.

« Aujourd'hui, dit M. di Rienzi, un nouveau « travail se fait dans toutes les couches sociales. « Que va-t-il en advenir? De ces trois philosophies « spiritualisme, matérialisme, positivisme, laquelle « va triompher? Là est la question. L'Immortalisme, lui, est la synthèse de ces trois philosophies. « Il est spiritualiste puisqu'il admet et affirme la « survivance et l'immortalité de l'Être. Il est matérialiste puisqu'il ne reconnaît que la matière. Il « est enfin positiviste puisque tout l'Immortalisme « repose sur des faits scientifiquement démontrés. »

La conclusion à tirer de ce qui précède est, à mon avis, celle-ci :

M. di Rienzi veut être chef d'école et il espère rallier par son système les spiritualistes, les matérialistes et les positivistes. Mais, au fond, il est matérialiste ; il a donc cru devoir faire une concession aux spiritualistes et conserver, quoique niant l'esprit, le nom de *spirite* et il s'est dit alors :

Spirite-Matérialiste,

expression hybride qui étonnera peut-être un peu, mais qui ne trompera personne.

Dans sa lettre à M. Laurent de Faget, M. di Rienzi dit : Qu'est-ce que l'Esprit ? Depuis que je suis spirite, j'attends la définition scientifique de ce mot et je ne l'ai trouvée nulle part.

Parce qu'il ne comprend pas quelque chose indépendant de la matière et parce qu'il n'admet que ce qui lui est scientifiquement démontré, M. di Rienzi nie, en nous, l'*Être pensant*. Des deux principes matériel et intelligent il ne garde que le matériel qui, selon lui, va toujours en s'épurant et en se subtilisant à travers les diverses étapes de la vie humaine et il appelle cela *procéder du connu à l'inconnu*.

Mais est-il bien sûr qu'il s'appuie sur le connu quand il base ses raisonnements sur la matière? N'oublie-t-il pas un peu ses principes positivistes quand il accepte la matière que la sciience n'a pas expliquée ?

Voyons si le système de M. di Rienzi rend mieux compte du phénomène de la pensée. Prenons pour exemple la sensation de la vue et entrons dans quelques détails.

Voici un homme contemplant un tableau. Rien ne distrait son attention, son visage reflète le plaisir. Evidemment un acte psychologique s'accomplit en lui. Essayons de l'analyser.

Un rayon coloré partant du point observé vient frapper son œil, suivons-le dans sa marche. Il franchit la pupille, se réfracte dans le cristallin, traverse l'humeur vitrée et vient se peindre sur la

rétine. Là il nous échappe. A-t-il continué sa route ? Qu'est-il devenu ?

On nous dira qu'arrivé à la rétine il a été recueilli par le nerf optique et déposé par lui dans le cerveau. Sur quelle preuve scientifique et matérielle se base-t-on pour affirmer cela ? Mais admettons que cette preuve puisse nous être donnée. Voilà le rayon établi dans le cerveau. Que se passe-t-il après ? comment arrive-t-il à produire la sensation ? quand sera le moment où ce que M. di Rienzi appelle *La Psyché* pour éviter, sans doute, de dire l'*Esprit*, pourra dire : *Je vois* ? M. di Rienzi explique la pensée par la subtilisation de la matière. Mais jusqu'à présent, depuis l'œil jusqu'au cerveau, je n'ai rencontré que la matière massive, n'ayant rien perdu des propriétés physiques qui la constituent. Où commence sa raréfaction ? Je le demande à M. di Rienzi. Il ne me le dira pas parce qu'il ne le sait pas et il ne le sait pas parce que le fait n'existe pas.

Voilà donc pour la seconde fois M. di Rienzi réduit à l'impuissance de me démontrer scientifiquement ce qu'il croit, le voilà forcé d'admettre un fait qui échappe à ses recherches et qu'il ne comprend pas.

Je passe à la question de l'existence de Dieu.

Par le cœur et par le raison nous acquérons la notion d'un Dieu créateur et maître de l'univers et quand nous disons que nous croyons en Dieu et que nous le plaçons à la base de l'enseignement spirite M. di Rienzi nous demande : Pourquoi votre raison ne remonte-t-elle pas à la cause de Dieu même ?

Nous répondons que nous ne pouvous remonter à une cause qui n'existe pas. La raison nous fournit l'idée d'une cause absolue qui est, elle-même, son principe d'existence et cette cause nous l'appelons Dieu. D'ailleurs, pour affirmer Dieu avons-nous besoin de chercher son origine ? Avons-nous besoin de faire plus que ne fait M. di Rienzi lui-même quand il affirme la matière ? N'a-t-il pas dit : Il n'y a qu'une origine : la matière ? Et si nous lui demandons à notre tour pourquoi il ne remonte pas à l'origine de la matière, lui qui pose en principe qu'elle est la seule origine et qu'il n'y en a point d'autre, ne nous répondra-t-il pas, ne sera-t-il pas forcé de nous répondre :

En dehors de la matière il n'y a point d'origine ? D'où je conclus que la matière est sa propre origine, qu'elle existe par elle-même, qu'elle est la cause première, la cause toute puissante qui a donné des lois à l'univers.

On le voit, nous ne sommes peut-être pas bien loin de nous entendre. Nous reconnaissons lui et nous un Être omnipotent, principe de toutes choses, que nous ne comprenons pas. Il appelle le sien matière, nous appelons le nôtre Dieu ; mais de ces deux croyances nous adoptons celle qui rapporte tout à une intelligence supérieure et nous repoussons celle qui attribue la toute-puissance à ce qui n'est pas susceptible de penser.

Oui, M. di Rienzi, nous croyons en Dieu, au nom de notre cœur et de notre raison. Le cœur nous inspire cette croyance, la raison la fortifie. Pour nous Dieu est prouvé par le sentiment aussi bien que par la philosophie.

Vous vous montrez bien sévère quand vous dites que, *lorsqu'il s'agit d'une cause, vous estimez qu'on doit écarter impitoyablement tout ce qui est* FOI *pour ne faire place qu'à ce qui est* SCIENCE, *c'est-à-dire* CERTITUDE.

La certitude n'a pas toujours été le point de départ des connaissances humaines et vous le savez bien. C'est à la foi aveugle, c'est à ses rêveries et quelquefois à ses erreurs que sont dues les plus grandes conquêtes de l'esprit. La chimie a su démêler des lois dans les aberrations des alchimistes. La physique, en réalisant les rêves de Denis Papin, nous a révélé la force expansive de la vapeur. L'astronomie a tiré des divagations des astrologues la solidarité des mondes et posé les lois de la gravitation.

M. Chaigneau a raison quand il dit qu'on doit assigner un vaste champ aux hypothèses et laisser la poésie s'épanouir librement vers l'infini ; mais il conçoit des craintes chimériques quand il pense que ce libre essor, donné au sentiment et à l'idéal, peut usurper sur la science et porter atteinte à l'affranchissement de l'esprit humain.

Laissez, l'un et l'autre, les hypothèses se produire, laissez errer à son gré la folle du logis. Ce sont là les hardis explorateurs qui défrichent le champ de l'inconnu. Ils peuvent s'égarer dans leur route, mais ne vous en inquiétez pas. La science vient après eux, grave et silencieuse, un scalpel dans une main et des chiffres dans l'autre ; elle saura dégager la lumière des ténèbres, rejeter les gangues et les scories pour en retirer l'or pur et le diamant ; elle saura tracer une route droite et sûre, là où les premiers, dans leur marche incertaine, n'auront laissé que des sentiers.

Oui, Messieurs, au risque d'être taxé par vous de sentimental et de rêveur, quand je jette les yeux sur les merveilles qui m'entourent je remonte instinctivement vers une cause première ; sans pouvoir la définir, j'affirme une toute-puissance créatrice, d'une intelligence infinie, je repousse comme un blasphème la pensée d'attribuer à la matière l'origine des choses, et je me sens pressé d'appliquer ici cette interpellation énergique de Flam-

marion : Eh ! qui donc parmi ceux qui pensent oserait encore jeter une injure aussi grossière à la face rayonnante du Pouvoir infini qui façonna les mondes ?

Cessez donc de reléguer Dieu au rang des choses qui ont fait leur temps. Pour vous, c'est un Être fictif, un Être punisseur et vengeur, imaginé pour intimider l'humanité encore dans l'enfance, c'est pourquoi vous l'appelez : le vieux croquemitaine des cieux. Et moi je vois en lui un Père, un Père bon pour tous, bon pour vous, Messieurs, car il ne vous laissera pas toujours dans votre erreur. Le moment viendra où il vous enverra un rayon de sa lumière, et alors la vérité vous apparaîtra dans toute sa splendeur, alors vous reconnaîtrez en lui a cause première de tout ce qui est, vous ne chercherez plus à le soumettre aux investigations de votre intelligence, sur le seul témoignage de votre conscience vous l'affirmerez sans l'avoir compris et, vous humiliant devant cette resplendissante majesté, vous répéterez avec nous ces paroles :

Loin de chercher en vain ce qu'est l'Être suprême,
Gardons, en l'adorant, un silence profond.
Il est si grand, si grand, que l'esprit s'y confond !
Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même.

V. Bernès.

---

Nous livrons aux méditations de nos frères en croyance, immortalistes et autres, l'article suivant de notre ami Camille Flammarion. Ils verront que la science moderne ne croit pas à la toute puissance de la matière, et que c'est au contraire à la *force* qu'il faut attribuer tous les phénomènes de l'univers. De là à conclure à la croyance en Dieu, force intelligente et universelle, il n'y a qu'un pas que nos lecteurs franchiront d'eux-mêmes.

(*Note de la rédaction*).

# ÉTOILES ET ATOMES

La nuit dernière, dans le calme silence de minuit, pendant le sommeil de la nature entière, j'observais au télescope une petite étoile fixe perdue dans la multitude des clartés célestes, pâle étoile de septième grandeur, éloignée de nous à une distance presque incommensurable.

Ma pensée s'était transportée jusqu'à elle. Je songeais que cette étoile n'est pas visible à l'œil nu; que l'on compte dix-huit étoiles de première grandeur, soixante de seconde, cent quatre-vingt-deux de troisième, cinq cent trente de quatrième, seize cents de cinquième et quatre mille huit cents de sixième (ce qui donne un premier total d'environ sept mille astres visibles à l'œil nu) ; mais que les étoiles de septième grandeur auxquelles appartient celle que j'observais se dénombrent par le chiffre de treize mille, celles de la huitième par le chiffre de quarante mille ; que le nombre s'accroît progressivement à mesure que nous pénétrons davantage au delà de la vision naturelle ; que l'addition des étoiles des dix premières grandeurs conduit au chiffre de cinq cent soixante mille, celle des douze premières grandeurs à plus de quatre millions, et que nous dépassons quarante millions lorsque nous atteignons la quinzième grandeur.

Sans me perdre dans la profondeur des perspectives infinies, je m'attachai par la pensée, comme j'y étais attaché par le regard, à cette simple étoile de septième grandeur de la constellation de la Grande Ourse, qui ne descend presque jamais au-dessous de l'horizon de Paris, et que nous pouvons observer toutes les nuits de l'année, et je me souvins qu'elle brille à quatre-vingt-cinq *trillions* de lieues d'ici, distance qu'un train éclair, emporté par une vitesse constante de cent vingt kilomètres à l'heure, n'emploierait pas moins de trois cent vingt-cinq millions d'années à franchir.

*
* *

Transporté à cette distance, l'éblouissant soleil qui nous éclaire aurait perdu sa splendeur et sa gloire. Non seulement il ne serait pas visible à l'œil nu et serait absent des clartés de la nuit étoilée, mais encore il serait même fort inférieur en éclat à l'étoile de septième ordre dont je viens de parler et ne serait accessible qu'aux recherches télescopiques les plus minutieuses. Cette petite étoile, qui n'est qu'un point brillant ponctué sur le ciel noir de minuit, est, en réalité un soleil immense, colossal, plus considérable que celui aux rayons duquel la vie de la terre est suspendue. Celui ci est déjà trois cent vingt-quatre mille fois plus lourd que la terre et un million deux cent quatre-vingt mille fois plus volumineux : en admettant, pour la petite étoile, un poids supérieur de un million de fois à celui de notre planète et un volume égal à celui de plusieurs millions de terres réunies, nous resterons certainement au-dessous de la vérité.

*
* *

Ces vues, qui, à propos d'une étoile simple, oubliée au milieu de la multitude de ses sœurs, nous transportent en présence des réalités les plus formidables de la constitution de l'Univers, ne représentent cependant pas encore l'aspect le plus intéressant de notre contemplation. Il est un fait singulier, inattendu pour tous les philosophes anciens, fantastique et à peine concevable pour l'esprit soucieux de vérité qui cherche à le comprendre en sa valeur réelle : c'est que ces soleils de l'infini, loin d'être fixes comme ils le paraissent à cause de leur

immense éloignement, sont lancés dans l'espace avec des vitesses inimaginables : l'étoile dont il s'agit, entre autres, court, vole, se précipite à travers l'immensité avec une vitesse de *trente millions de kilomètres par jour !*

Oui, sept millions de lieues par jour ! Deux milliards cinq cent quatre-dix millions de lieues par an ! et pourtant, en dix ans, en cinquante ans, en cent ans, c'est à peine si cette étoile paraît se déplacer dans le ciel ! La vitesse d'un boulet, d'un obus lancé par nos canons les plus puissants ne dépassant pas sept cents mètres par seconde, et celle de cette étoile s'élevant à trois cent vingt mille, on voit que la vitesse de l'étoile surpasse celle de l'obus dans la proportion de quatre cent cinquante-sept à un ! L'imagination la plus audacieuse peut-elle concevoir un tel vol?. .

L'étoile franchirait en cinq jours et quelques heures la distance de trente-sept millions de lieues qui nous sépare du soleil, distance qu'un boulet de canon emploierait près de sept ans à parcourir. On le voit, une telle vitesse tient du prodige, et pourtant elle existe et a été mesurée par des opérations délicates et précises. Elle ne peut pas être inférieure au chiffre que nous venons d'écrire.

* * *

Cette vitesse est un symbole, et c'est à ce titre que je voudrais la présenter ici. *Toutes les étoiles sont animées de mouvements analogues*, plus ou moins rapides, et non seulement toutes les étoiles — dont chacune est un soleil et dont la plupart doivent être des centres de systèmes planétaires, des foyers de lumière, de chaleur et d'harmonie autour desquels gravitent des terres habitables, séjours actuels, passés ou futurs d'existences différentes des êtres et des choses terrestres — non seulement, dis-je, toutes les étoiles sont lancées ainsi dans l'immensité, mais encore toutes les planètes, tous les satellites, tous les mondes, tous les systèmes, tout ce qui existe dans la création.

La terre court autour du soleil, emportée par une vitesse de six cent quarante-trois mille lieues par jour, tournant en même temps sur elle-même autour de son axe de rotation, animée de onze sortes différentes de mouvements, plus légère et plus mobile qu'un petit ballon d'enfant flottant dans l'air, sollicitée par les attractions variées des astres les plus proches, véritable jouet des forces cosmiques qui nous emportent tous dans le tourbillon immense. La lune tourne autour de la terre, nous dérangeant constamment dans notre marche en nous faisant subir des inflexions variées. Le soleil nous entraîne avec tout son cortège vers la constellation d'Hercule, de sorte que depuis qu'elle existe, la terre n'est jamais passée deux fois par le même chemin, décrivant dans l'espace, non des ellipses fermées, mais des hélices qui se déroulent sans fin. Les soleils voisins du nôtre s'élancent avec leurs systèmes vers des directions variées. Les constellations se disloquent de siècle en siècle, chaque étoile étant animée d'un mouvement propre en vertu duquel se modifie incessamment la figure changeante des cieux. Et ainsi tout se déplace, tout court, tout circule tout se précipite, avec des vitesses vertigineuses, vers un but ignoré et jamais atteint.

Ce n'est point là un roman, un rêve de la contemplation pure, une vue en dehors de nous : c'est notre propre histoire, fatale et inéluctable. Depuis une heure, chacun de nous, lecteur ou écrivain, riche ou pauvre, savant ou ignorant, enfant ou vieillard, que nous dormions ou que nous agissions, depuis une heure, chacun de nous a parcouru, dans les chemins du ciel, une invisible route de plus de cent mille kilomètres, car notre planète ne décrit pas moins de cent seize millions de lieues par an par sa seule évolution autour du soleil, et un centenaire a tracé dans l'espace un sillage de plus de douze milliards de lieues.

(*A suivre*). CAMILLE FLAMMARION.

# LE SPIRITISME EN PROVINCE

## NANTES

Une puissante faculté de médium-guérisseur vient de se révéler chez une de nos sœurs en croyance, madame Rivière, quai de Versailles, 8, connue et estimée de tous les spirites de l'Ouest pour son caractère serviable et son dévouement sans bornes à notre cause. Depuis longtemps cette dame aspirait à la possession des forces magnétiques curatives. Ses désirs se sont réalisés amplement. Aujourd'hui sa modeste demeure est assiégée chaque jour par une foule de malades que la médecine s'est déclarée impuissante à soulager. Les cures effectuées en peu de temps sont nombreuses et merveilleuses. Nous ne pouvons toutes les énumérer ici ; nous nous bornerons à reproduire plus loin l'attestation d'une famille guérie par l'action fluidique de Mme Rivière. Ajoutons que nous avons vu chez elle une ceinture de quatre mètres de longueur portée l'an dernier par une dame hydropique dont l'obésité effrayante a été dissipée en quelques séances par une magnétisation énergique. Cette dame fort riche avait en vain fait appel aux plus éminents praticiens et dépensé des sommes considérables sans résultat. En quelques

jours, grâce aux passes magnétiques de Mme Rivière elle devenait d'une maigreur idéale.

Rendons hommage au désintéressement admirable de notre sœur qui sacrifie à tous son temps, ses forces, sa santé même, sans jamais accepter une obole. Loin d'être fortunée, elle doit prendre sur ses heures de travail tout le temps qu'elle consacre aux malades. Epuisée, troublée par une magnétisation excessive et par le contact de fluides malsains, elle en perd souvent tout sommeil, tout repos, mais rien ne l'arrête dans son œuvre de dévouement. De tels exemples sont rares et doivent être publiés. Une foi ardente, un sentiment profond du spiritisme peuvent seuls les inspirer.

LÉON DENIS.

## ATTESTATION

Je soussigné, certifie l'exactitude des faits suivants :

Malade depuis l'âge de 14 ans d'une anémie caractérisée par une grande faiblesse d'estomac et une atonie de tout le système nerveux, j'avais employé en vain les ferrugineux et les fortifiants de toute sorte, lorsque ayant atteint 39 ans, je connus Mme Vve Rivière. Cinq ou six fois seulement à des intervalles différents cette dame m'imposa les mains sur la poitrine et sur l'estomac. J'éprouvai sous son influence une sensation que je ne puis définir mais qui agissait sur tout le système nerveux spécialement au cerveau et à l'estomac, c'est-à-dire aux organes souffrants, en leur donnant de la chaleur et de la force. Depuis cette époque mon état s'est amélioré très sensiblement au physique et au moral. Je ne ressens plus de malaises à l'estomac, faiblesse avant le repas et pesanteur après. J'ai pris de l'embonpoint; la mémoire m'est revenue et je puis suivre une idée, ce qui m'était impossible depuis bien des années.

Ma femme a ressenti également les effets du pouvoir très réel de guérir que possède incontestablement Mme Rivière. En septembre 1885, mon épouse se trouvait à Fégréac enceinte de 2 mois; elle fut prise d'un point de côté très douloureux qui lui donna la fièvre. Son estomac refusait tout aliment, toute boisson, sauf le café froid. Rentrée à Nantes, le mal ne faisait qu'empirer au point que couchée elle ne pouvait seule se relever sur son séant. Mme Rivière appelée lui impose les mains et de suite comme par enchantement, tout mal disparaît et l'appétit et les forces lui sont rendus. Deux autres fois sérieusement indisposée pendant sa grossesse elle se voit guérie instantanément par le même moyen.

Depuis plusieurs semaines mon petit garçon de 4 ans était affecté d'une inflammation des yeux et des paupières. Plusieurs remèdes essayés n'ont produit aucun effet. Nous eûmes recours à Mme Rivière. Aussitôt qu'elle lui appliquait les mains à hauteur des yeux sans les toucher, le rouge disparaissait et, grâce à elle l'enfant est aujourd'hui complètement guéri.

Aussi nous avons une éternelle reconnaissance à Mme Rivière dont rien n'égale le dévouement si ce n'est son désintéressement.

Nantes, le 1er octobre 1886.

A. CHAUVIN.

Elie Chauvin, 2, Petite-Rue Notre-Dame. Nantes.

## TOULOUSE

Quelques jours avant la fin de septembre 1886, M. Martin père, cultivateur demeurant à Leguevin, lieu de Sarraillé, constatait qu'un profond changement se produisait dans l'état mental de l'un de ses fils Jean Martin, âgé de 23 ans.

Ce jeune homme avait été affecté récemment d'une fièvre muqueuse ; mais, complètement rétabli, il avait repris son travail, sa santé était redevenue bonne comme autrefois et rien en lui ne faisait prévoir qu'elle pût être bientôt atteinte de nouveau. Cependant sans qu'aucun trouble, sans qu'aucun accident ait pu en expliquer la cause, Jean Martin, d'un naturel gai et expansif, devint tout à coup sombre, silencieux, taciturne; son regard atone et fixe semblait se perdre dans le vague, il paraissait être sous l'empire de préoccupations inconnues.

Sur les conseils d'un médecin, il fut envoyé à Toulouse pour suivre un traitement hydrothérapique à l'établissement des Néothermes; mais après quelques jours son état empira, il tomba dans une immobilité complète, devint insensible à tout ce qui se passait autour de lui et, les yeux constamment portés en avant il semblait faire appel à quelqu'un dont il attendait l'arrivée.

Son frère Antoine Martin vint le voir à Toulouse. En l'apercevant, Jean saisi, tout à coup, d'une violente commotion poussa un cri : Enfin ! je t'attendais, dit-il, et en même temps il couvrit son frère d'un regard si profond et si étrange que celui-ci en fut effrayé.

Le même jour, Jean fut ramené à Lèguevin pour y être soigné par sa famille. Dès ce moment il accapara totalement son frère. Attaché sans cesse à ses pas et ses yeux toujours fixés sur lui, il semblait le tenir sous une complète fascination. Il ne parlait que rarement et par monosyllabes provoquées par les questions d'Antoine qui seul avait conservé de l'ascendant sur lui. S'il agissait, se levait, marchait, prenait de la nourriture c'est quand son frère le lui ordonnait. Mais celui-ci

venait il à s'absenter, Jean cessait tout à coup de voir, de parler, d'agir; il était comme plongé dans une sorte de catalepsie générale d'où rien ne pouvait le faire sortir ; ordres, observations, prières de ses parents tout était inutile, il ne voyait rien, n'entendait rien, il restait complètement isolé au milieu de tout ce qui l'entourait. Son frère reparaissait-il, immédiatement il attachait de nouveau ses yeux sur lui, l'enveloppait, l'absorbait de telle sorte, qu'Antoine disait, en racontant ces détails. Il ne vit que de moi et par moi.

Cet état durait depuis un mois et demi. Plusieurs médecins avaient été inutilement consultés. On s'était borné à recommander de distraire le malade, de le faire travailler, si c'était possible, en faisant vaguement espérer un soulagement peut-être une guérison..... plus ou moins prochaine.

Deux somnambules consultées aussi par la famille avait ordonné divers traitements qui restèrent sans résultats. C'est alors qu'en désespoir de cause, un des membres de cette famille Mme..... née Martin, sœur du malade, domiciliée à Toulouse, vint prier, le 12 novembre dernier, M. Sentis, l'un de nos médiums, de vouloir bien s'occuper de ce cas si extraordinaire à la plus prochaine séance de notre cercle.

## DECLARATION

Nous soussignés Martin père et Antoine Martin fils, tous deux domiciliés à Lèguevin, lieu de Sarraillé, déclarons que la relation qui précède touchant la maladie dont a été affecté Jean Martin, notre fils et frère est entièrement exacte dans tous ses détails et conforme aux renseignements que nous avons nous-mêmes donnés, le 13 de ce mois dans notre domicile à Lèguevin à MM. Sentis et Cadeaux, membres du cercle spirite de Toulouse.

Nous certifions, en outre que, depuis le 4 février dernier Jean Martin, complètement guéri, a repris son caractère, sa gaîté et ses occupations ordinaires à notre grande satisfaction, que, depuis cette époque, nous n'avons pas remarqué en lui, le moindre symptôme pouvant rappeler l'étrange maladie dont il a été atteint pendant quatre mois.

Et nous en remercions Dieu !

Nous certifions aussi que Jean Martin n'a jamais eu conscience de son état et, de plus qu'il ignore encore complètement aujourd'hui ce qu'il était et ce qui s'est passé en lui pendant tout ce temps.

En foi de ce qui précède, que nous affirmons de nouveau, sincère et véritable, nous avons signé la présente déclaration.

A Leguevin, le 24 mars 1887.

*Signé* : MARTIN père et MARTIN ANTOINE fils.

Dans notre séance du 13 novembre dernier, nos guides consultés sur le cas de Jean Martin dont il s'agit d'autre part nous répondirent que « nous « nous trouvions, en effet, en présence d'une « obsession des plus graves, obsession produite par « un esprit qui exerçait, sur ce pauvre jeune homme, « une vengeance préméditée, en raison des tortures « qui, dans une précédente existence, lui avaient « été infligées par lui et certains autres, aujour- « d'hui esprits incarnés dans le même milieu. »

Il fut ajouté que nous devions moraliser l'Esprit obsesseur jusqu'à ce que, revenu à de meilleurs sentiments, il eût complètement abandonné sa vengeance et cessé son action sur ses victimes.

Le même jour, cet esprit fut évoqué et nous commençâmes envers lui, l'œuvre de moralisation qui nous avait été assignée par nos guides, œuvre que nous continuâmes pendant quatorze séances consécutives du 13 novembre 1886 au 19 février 1887. Instructions, sages conseils, exhortations, raisonnements, prières, nous avons mis tout en œuvre pour amener cet Esprit à l'oubli et au pardon.

La tâche a été laborieuse.

Dès les premières évocations (1), nous fûmes aisément convaincus soit par les intuitions ou par les visions des mediums, soit par les aveux, parfois involontairement échappés à l'Esprit obsesseur, que nous avions devant nous le spectacle frappant d'une vengeance atroce poursuivie, après plus de deux siècles, par un Esprit énergique et intelligent qui, à l'époque où *florissait* en Espagne, la sainte Inquisition avait été horriblement torturé et mis à mort par ceux qu'il poursuivait aujourd'hui.

Il accomplissait, nous dit-il un jour, une œuvre de légitime vengeance qu'il ne pouvait ni ne voulait abandonner, et qui ne devait cesser qu'à la mort de ses victimes (2). Après les tortures qu'il avait souffertes par eux, *lui innocent*, il était devenu à son tour, leur justicier inflexible et implacable et sa justice devait s'accomplir jusqu'au bout malgré tous nos efforts et nos fraternelles exhortations.

Cependant, à la douzième séance, après que nous eûmes, avec l'aide de nos guides, évoqué devant lui les souvenirs de précédentes incarnations dont celle, pendant laquelle il avait été torturé, n'était que la conséquence fatale, l'Esprit obsesseur, ren-

(1) Ces évocations ont successivement été faites par divers médiums de notre cercle de facultés ou d'aptitudes bien différentes.

(2) Les deux frères Martin, car il les influençait également tous les deux ; et tôt ou tard, d'après lui, Antoine Martin aîné devait succomber sous la continuelle fascination de son frère.

trant en lui-même, parût réfléchir profondément. Il comprit, sans doute, des choses auxquelles, jusqu'alors, il n'avait jamais pensé, car, dès ce moment, il commença à manifester de meilleurs sentiments. Un mieux sensible se produisit la semaine suivante dans l'état de Jean Martin, l'obsédé qui, d'après les renseignements envoyés par sa famille commença à sourire et à caresser une petite fille de son frère pour qui, avant sa maladie, il avait une tendresse toute particulière.

Depuis lors, l'Esprit obsesseur accablé de remords et docile à nos dernières exhortations a entièrement abandonné sa victime. Aujourd'hui, dans l'espace, il cherche à racheter un passé de haine et de vengeance et se prépare à une vie nouvelle toute de charité et de dévouement.

Nous avons tout lieu de croire à la sincérité de cet Esprit, les résultats obtenus nous prouvent, d'ailleurs, surabondamment que notre œuvre a porté tous ses fruits.

A la grande joie de ses parents, à la profonde surprise de tous ses amis et des habitants de Lèguevin, le 4 février dernier Jean Martin, complètement guéri, ainsi qu'il résulte de la déclaration d'autre part, reprenait ses travaux ordinaires de laboureur n'ayant conservé de cette longue période de quatre mois ni conscience ni souvenir. Son frère aîné, dont il semblait absorber l'existence et qui sous cette fascination de tous les instants dépérissait à vue d'œil, a repris, lui aussi, sa bonne santé d'autrefois. Et dans la visite que nous avons faite à cette famille de travailleurs, le dimanche 13 mars 1887, nous avons pu nous convaincre nous-mêmes que tout était rentré dans le calme et la tranquillité qui devaient y régner avant ces jours d'épreuves.

A Toulouse, le 2 avril 1887.

*Signé :* Sentis
L. Cadaux.

Pour copie conforme à l'original conservé aux archives du Cercle de la morale spirite de Toulouse.

Cadaux.

## COPIE DE LA LETTRE DE Mme FERCHAUD

Le Tournne, par Langoiran, 25 mars 1887.

*Historique de ma guérison, obtenue par l'intermédiaire de Mme Agullana et de M. Brisse, président de la Société spirite du groupe girondin de Bordeaux.*

Au mois de mai 1882, je fus atteinte d'une maladie rhumatismale qui me faisait souffrir des douleurs atroces, qui me mit dans l'impossibilité de me servir de mes membres et me força de me mettre au lit pendant trois années consécutives, ne pouvant ni marcher ni prendre d'autre nourriture qu'un peu de lait.

J'étais soignée par un docteur du pays et par un des meilleurs médecins de Bordeaux.

J'affirme qu'après avoir essayé tout ce que la médecine légale a pu leur inspirer, et, après de nombreuses applications de vésicatoires, bains de vapeur, électrisation, pointe-de-feu, lavage de l'estomac, au moyen d'un tube en caoutchouc d'une longueur de 50 centimètres que l'on m'introduisait dans le corps, j'affirme, dis-je, qu'ils n'ont pu me soulager.

J'ai voulu, en dernier lieu, avoir une consultation de plusieurs médecins ; ils ont déclaré que j'étais atteinte d'une névrose très bizarre, à la suite de laquelle consultation, ils n'ont rien ordonné. Ce qui, pour moi, se traduisait par un abandon complet. Je me reconnaissais dans un état désespéré et j'attendais la mort.

Dans cet intervalle, ma famille avait consulté des somnambules de Bordeaux et tous les devins des environs, sans que jamais aucun ait pu changer ma triste position.

C'est à ce moment qu'une personne me parla d'une dame qui faisait des cures merveilleuses. Comme le noyé qui s'accroche à toutes les branches, je chargeai une des mes amies d'aller la prier de venir me voir. Heureusement pour moi, et pour la première fois, elle consentit à se déplacer. Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'après sa première consultation, elle me dit qu'il fallait que j'allasse à Bordeaux dans la première quinzaine de mai (nous étions alors au 15 mars 1885). A ce moment, j'avais les pieds difformes : sous la plante du pied gauche, j'avais une grosseur énorme ; le pied droit était plus malade, les doigts étaient tous retournés en dessous, et je ne pouvais les remuer ; de plus, j'avais le bras gauche comme paralysé, constamment enveloppé de ouate, par conséquent ne pouvant me servir que de la main droite.

La deuxième consultation n'a pu avoir lieu que quinze jours après, par suite d'une maladie que Mme Agullana avait contractée en me soignant.

Après la deuxième visite, j'éprouvais un mieux sensible, et, comme elle me l'avait annoncé à sa première visite, je partis pour Bordeaux le 8 mai, devançant ainsi de sept jours l'époque qu'elle m'avait fixée. Je suis revenue chez moi le 25 juin, sans avoir besoin de personne pour descendre de voiture.

Pendant mon séjour à Bordeaux, au mois de juin 1885, j'ai eu l'honneur de voir M. Auzanneau, de Paris. Après lui avoir raconté ma maladie et ma guérison, je le priai de vouloir bien en faire un compte rendu, que j'étais prête à signer, compre-

nant le bien que cela pourrait faire à la doctrine spirite. Il me promit qu'il le ferait, mais hélas cela n'a pas encore été fait.

Avant de partir de Bordeaux, j'ai voulu assister à une séance publique de la rue Sainte-Catherine. J'ai entendu chuchoter des étrangères à mes oreilles que ma guérison serait momentanée et qu'aussitôt que je serais revenue chez moi, je retomberais malade. Dieu merci ! il n'en a pas été ainsi. Cependant, à la Noël, je suis retombée sous la puissance des esprits imparfaits, par ma faute il est vrai, car à ce moment, me croyant tout à fait guérie, je doutais de la vérité.

J'ai gardé le lit deux jours. Aussitôt j'ai fait prévenir Mme Agullana et M. Brisse, qui sont venus, et j'ai pu me lever le même jour.

Depuis, je suis devenue de plus en plus forte, et j'ai pu reprendre mes occupations et vaquer à mes affaires si longtemps négligées.

Si je proclame ma guérison, c'est que c'est pour moi le seul moyen de reconnaissance que je puisse leur offrir. Je vous prie de l'insérer dans votre journal, parce que c'est un moyen de prouver aux incrédules qu'ils ont tort de ne pas croire aux esprits, puisque je suis à même de leur prouver qu'abandonnée des médecins, j'ai été guérie par des spirites sans avoir absorbé aucun remède et sans qu'ils aient consenti à recevoir aucune rétribution.

Signée : Louise FERCHAUD.

PARIS

La veuve Lefranc, 214, faubourg Saint-Martin, a eu l'avant-bras affreusement brûlé par une lampe à pétrole ; elle est restée trois semaines à l'hospice Lariboisière. Rentrée chez elle à cause de ses petits enfants, elle y est allée pendant quinze jours pour se faire panser, cela fait cinq semaines. N'ayant obtenu aucun soulagement, elle est venue me demander si je voulais la magnétiser ; au bout de *quatorze* magnétisations, elle a été complètement guérie (je la magnétisais tous les jours).

A. F. DIEU.

## *Le Spiritisme Expérimental*

Comme il est toujours bon de porter à la connaissance du public les manifestations qui se produisent autour de nous, je vous envoie ces quelques lignes à insérer si vous le jugez à propos.

Pendant le trimestre dernier, j'ai eu, au marché de la Villette, un employé, M. V...., âgé de vingt-sept à vingt-huit ans, qui aime beaucoup à faire le récit de ses marches militaires ; mais un jour il nous exprima l'étonnement extrême dans lequel il s'était trouvé pendant une de ces marches. La campagne qu'il parcourait pour la première fois ne lui paraissait pas inconnue; la route, alternativement droite et sinueuse lui faisait deviner la perspective prochaine avec une exactitude qui le troublait d'une douce émotion, par une série de prévisions qui se réalisaient toujours ; aussi, nous a-t-il répété bien des fois : Je n'y comprends rien et il finit par ajouter : Je voudrais bien comprendre.

Alors, je lui donnai l'explication des réincarnations qui nous laissent une connaissance inconsciente du passé, ce qu'il accepta assez bien, étant déjà spiritualiste.

Peu de temps après, c'est-à-dire le 24 juin jeudi, fête-Dieu et jour de grand marché, — au moment du passage devant moi de l'une des premières voitures allant à l'abattoir, le conducteur me cria : M. B... est mort!!! Surpris et croyant avoir mal entendu, je le lui fis répéter, puis deux aides qui suivaient m'affirmèrent cette triste nouvelle. Je la communiquai à notre personnel du bureau, mais l'employé V... ne voulut pas y croire et dit : Ce matin à 7 h. 3/4, je l'ai vu qui descendait la rampe du pont et par conséquent, il n'est pas mort.

Sur ces affirmations contradictoires, je dus prendre de nouvelles informations qui confirmèrent la première nouvelle et j'en profitai pour l'appeler afin qu'il reçût lui-même l'attestation que M. B..... était bien mort la veille 23 à 8 h. 1/2 du soir. Enfin, n'importe, reprit M. V..... vous pourrez vous moquer de moi si vous voulez, vous ne m'ôterez pas de la tête que je l'ai vu et bien vu ce matin ; il allait au marché aux veaux comme d'habitude, et nous le connaissons tous trop bien pour pouvoir le confondre avec n'importe qui, ce matin je l'ai vu et bien vu, il était frais rasé et marchait tout pensif.

Je compris que c'était une vision, alors je lui expliquai comment M. B..... désincarné, encore tout préoccupé de son occupation habituelle du transport des veaux, y allait et que lui l'avait vu, étant certainement, plus au moins pour ce moment, voyant.

Léon COURLET.

M. L..... est un jeune pharmacien de grand mérite, dont les conseils lui ont donné une renommée locale qui lui a amené une bonne clientèle ; c'est ainsi que j'ai eu l'avantage de profiter de ses talents.

Mais autant M. L.... croit, avec raison, à l'efficacité de ses produits, autant il était incrédule aux resultats psychiques par le magnétisme.



Il a fallu que des circonstances vinssent lui en prouver la réalité.

Le 21 août dernier, j'allai lui faire une visite et entre autres choses il me dit :

Depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir, il m'est venu une dame qui tombe fréquemment d'elle-même en catalepsie, ce qui la prédispose à y retomber aisément par le magnétisme. J'ai fait, sur elle, de son gré, bien entendu, des essais qui ont bien réussi.

Un jour que j'avais ici plusieurs de mes amis d'études, cette dame survint; alors je proposai de faire un essai sur sa lucidité pendant son état cataleptique et la dame accepta l'épreuve.

Je la magnétisai donc et dès qu'elle fut bien endormie nous nous consultâmes sur le choix de l'épreuve:

Enfin, prenant une boîte, nous mettons quelque chose dedans et nous l'enveloppons de façon à en dissimuler la forme, puis nous l'interrogeons :

Dem. — Qu'y a-t-il dans ce paquet? Rép. — Une boîte.

D. — Quel genre de boîte? R. — Une boîte en carton.

D. — Y a-t-il quelque chose dedans? R. — Oui, mais elle n'est pas pleine.

D. — Qu'y a-t-il dedans ? R. — Des pièces de monnaie.

D. — Combien y en a-t-il ? R. — Trois.

D. — Quelles pièces? R. — Trois pièces de vingt francs.

Le tout était parfaitement exact ! ! !

Je vous avoue, me dit M. L..... que moi, qui ne croyais à rien, ainsi que vous le savez, je suis fortement ébranlé et je continuerai ces études ainsi que tout ce qui y a de l'analogie.

Léon COURLET.

## COMMUNICATION SPIRITE

OBTENUE A ROUEN LE 20 JANVIER 1887

(Groupe de MM. R..., J..., C...)

**La Fraternité**

Tous les esprits sont frères. Pour en comprendre la raison, il n'y a qu'à penser aux habitants de la terre. Quels sont ceux qui, sur votre globe, sont frères ? Les hommes issus de mêmes parents. Il en est de même de nous, esprits : nous sommes frères, parce que nous émanons d'un même père, *Dieu*, et c'est aussi parce que nous sommes ses enfants, que nous lui devons le respect, l'obéissance. Quel est le père plus généreux que lui? Il n'y en a point qui prodigue ses dons avec tant de libéralité. Ne soyons donc pas ingrats envers lui. Un fils, à une accusation portée injustement contre son père, ne devrait-il pas prendre cause pour lui et le défendre ? Eh bien! nous, les enfants de Dieu, nous devons relever et défendre sa doctrine, injustement accusée par des hommes dont le nombre est malheureusement grand. En venant nous communiquer à vous, nous accomplissons cette mission, notre devoir. O doux devoir, quand on sait en comprendre la sainteté! Quant à vous, il n'est pas besoin de vous dire que vous êtes nos frères, puisque vous émanez aussi de Dieu. Il est vrai que, maintenant, vous êtes emprisonnés ; mais la mort ne viendra-t-elle pas un jour délier vos chaînes et vous rendre à votre vraie patrie !

UN GUIDE

## NÉCROLOGIE

M. et Mme Cochet nos frère et sœur en croyance, nous font part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de la mère de Mme Cochet.

La foi spirite seule peut consoler de ces épreuves qui sont inévitables et cependant si cruelles. Nous demandons à nos frères de s'unir à nous pour qu'une bonne prière aide au dégagement spirituel de l'esprit qui s'en est allé vers l'au delà.

Nous venons d'apprendre la disparition de cette terre, de Mlle Emma-Marie Gamondès, la fille bien regrettée de M. et Mme Gamondès, qui ont fondé à Marseille le groupe si impostant de l'Union Spirite Marseillaise.

Mlle Emma-Marie, était âgée de 18 ans. Elle entrait dans la vie et déjà elle comprenait parfaitement le spiritisme, ce qui prouve que son âme était avancée spirituellement. Son esprit pourra venir consoler ses chers parents et partager, de la demeure nouvelle où elle habite, les travaux qu'ils font pour la propagation de notre Doctrine.

Nous envoyons à nos frères dévoués l'assurance de notre fraternelle sympathie. Nous pensons que leur foi inébranlable les fortifiera dans l'épreuve cruelle qu'ils subissent en ce moment.

Notre frère M. Carrier, qui habitait l'Ille-Verte, près Grenoble, vient de se désincarner après une longue série d'épreuves qu'il a vaillamment supportées. Ayant perdu successivement sa femme et ses enfants, il fut atteint d'une maladie terrible qui l'empêcha dans les derniers temps de gagner sa vie. Malgré cette situation désespérante, il puisa dans la foi spirite la force de résister à tant de malheur.

Il faisait partie de l'Union spirite dès l'origine de cette société et nous avons toujours trouvé en lui un propagateur aussi zélé que dévoué. Nous croyons qu'il trouvera où il est la récompense de tant de courage et d'abnégation.

# L'Enfer des Catholiques

Dans une nouvelle de Guy de Maupassant intitulée « En Bretagne », il cite un cantique breton. Ecoutez :

L'enfer ! l'enfer ! savez-vous ce que c'est, pêcheurs ?

***

« C'est une fournaise où rugit la flamme, une fournaise près de laquelle le feu d'une forge refermée, le feu qui a rougi les dalles d'un four n'est que fumée !

Là jamais on n'aperçoit de la lumière ! Le feu brûle comme la fièvre sans qu'on le voie ! Là jamais n'entre l'espérance, car *la colère de Dieu* a scellé la porte !

***

Du feu sur vos têtes, du feu autour de vous ! Vous avez faim ? mangez du feu ! Vous avez soif ? buvez à cette rivière de soufre et de fer fondu !

***

Vous pleurerez pendant l'éternité ; vos pleurs feront une mer ; et cette mer ne sera pas une goutte d'eau pour l'enfer ! Nos larmes entretiendront les flammes, loin de les éteindre ; et vous entendrez la moelle bouillir dans vos os.

***

Et puis, on coupera vos têtes de dessus vos épaules et pourtant vous vivrez ! Ils rôtiront votre chair sur les brasiers ; vous sentirez votre chair devenir du charbon et pourtant vous vivrez.

***

Et là, il y aura encore d'autres douleurs. Vous entendrez des reproches, des malédictions, des blasphêmes.

***

Le père dira à son fils : Sois maudit, fils de ma chair, car c'est pour toi que j'ai voulu amasser des biens par la rapine.

***

Et le fils répondra : Maudit, maudit sois-tu, mon père ; car c'est toi qui m'as donné mon orgueil et qui m'as conduit ici.

***

Et la fille dira à sa mère : Mille malheurs à vous, ma mère, mille malheurs à vous, caverne d'impuretés, car vous m'avez laissée libre, et j'ai quitté Dieu !

***

Et la mère ne reconnaîtra plus ses enfants et elle répondra : Malédiction sur mes filles et sur mes fils, malédiction sur les fils de mes filles et sur les filles de mes fils !

***

Et ces cris retentiront pendant l'éternité. Et ces souffrances seront toujours. Et ce feu... ce feu... C'est la colère de Dieu qui l'a allumé, ce feu. Il brûlera toujours sans languir, sans fumée, sans pénétrer moins profondément vos os.

***

L'Eternité ! malheur ! Ne jamais cesser de mourir, ne jamais cesser de se noyer dans un océan de souffrances !

O Jamais, tu es un mot plus grand que la mer ! ô Jamais, tu es plein de cris, de larmes et de rage. Jamais ! oh ! tu es rigoureux, oh ! tu fais peur. »

Inutile de faire des commentaires, n'est-ce pas ?

Pour copie conforme :
DURAND.

## BIBLIOGRAPHIE

**Les Aventures du Docteur Van der Bader** (1), par *Evariste Carrance*. — 2 vol. in-32 à 25 c. le volume. — Rien de plus curieux, rien de plus étrange et, peut-être, rien de plus profond que le nouveau livre d'Evariste Carrance qui vient d'être édité dans la PETITE BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE.

Abandonnant les routes battues du roman vulgaire, l'auteur de **Van der Bader** a découvert une source d'émotions puissantes. L'étude qu'il offre aujourd'hui, sous la forme gracieuse du roman est appelée à un succès spécial et ne convient guère qu'aux natures élevées.

C'est l'histoire d'un savant hollandais qui accomplit un voyage extraordinaire à la recherche d'une chose étonnante. Il faut lire ce curieux ouvrage.

(1). Pour recevoir franco les *Aventures du Docteur Van der Bader* et le catalogue complet de la PETITE BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE, adresser 0,60 c. à M. Edinger, 34, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, Paris. — Se trouve aussi dans toutes les librairies françaises, au prix de 0,25 c. le volume.

*Le Gérant :* Gabriel Delanne.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat

5e ANNÉE. — N° 8 **20 centimes le Numéro.** (2e QUINZAINE) JUIN 1887

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

**ABONNEMENTS**
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE



## LA MATIÈRE ET SES PROGRÈS

De toutes les affirmations des matérialistes, celle qui est, à mon avis, la moins soutenable est sans contredit l'opinion qui admet des progrès dans la matière.

J'ai lu souvent cette étrange affirmation, qu'entre l'hypothèse spiritualiste et la croyance matérialiste la seconde devrait avoir le dessus par ce fait qu'il vaut mieux procéder du connu à l'inconnu.

Je voudrais bien savoir quel est le philosophe ou le savant qui a la prétention de définir la matière. Où commence la substance et où finit-elle ?

Autant d'inconnues pour le penseur. J'ai montré dernièrement que les progrès de la science nous conduisent invariablement à concevoir comme unité primordiale *la force* et que tout ce qui existe n'est que la transformation de cette énergie, je veux cette fois étudier le rôle de la matière sur notre globe et essayer de déterminer nettement ses caractères. S'il nous est démontré que depuis les temps préhistoriques, cette matière s'est transformée, épurée, en un mot qu'elle a progressé, nous pourrons admettre à titre hypothétique les conceptions matérialistes. Mais si, au lieu de constater une amélioration quelconque nous voyons la matière rester immuable au milieu des perpétuelles tranformations des formes animées, nous serons contraints d'en conclure qu'elle ne progresse pas et que les théories qui cherchent à s'appuyer sur des changements sont fausses et contradictoires aux faits.

En dépit de ceux qui nient l'harmonie qui règne dans la nature, l'observation impartiale conduit le philosophe à constater que la *vie* sur la terre s'entretient perpétuellement au moyen des mêmes éléments. C'est une vérité d'ordre vulgaire que les atomes constitutifs de notre corps sont puisés dans les matières alimentaires et dans l'air que nous respirons. Mais cet air et ces substances sont eux-mêmes les résultats de toutes les actions chimiques qui s'accomplissent à la surface du globe. Si nous absorbons l'oxygène de l'air pour le brûler dans nos poumons et l'exhaler sous forme d'acide carbonique, les plantes, à leur tour, décomposent ce même acide en s'appropriant le carbone qu'il contient et en restituant l'oxygène.

Les matières qui ont servi à la nutrition des corps organisés sont expulsées et retournent dans le grand laboratoire pour être utilisées dans d'autres combinaisons et c'est ainsi que les atomes circulent à travers tous les règnes de la nature sans changer de nature.

En dernière analyse le corps humain avec sa complexité merveilleuse, sa mécanique transcendante et ses actions si multiples peut, se ramener à quatre ou cinq éléments simples. La chimie démontre que notre envelo ppe matérielle est simplement un composé en parties multiples d'oxygène, d'hydrogène, d'azote de carbone et de phosphore. Tant que l'agrégation moléculaire qui

forme un individu subsiste, il existe un perpétuel échange entre ce corps et l'atmosphère.

Toutes les parties de cet organisme se renouvellent et les éléments qui s'incorporent sont les mêmes que ceux qui composent la nature brute.

La vie n'a pour action que *d'organiser* la matière. C'est la vie qui indique à chaque atome la place qu'il doit occuper pour concourir à l'harmonie de l'ensemble, mais cet atome ne change pas de nature et les lois physiques et chimiques ont toujours sur lui le même empire.

Il résulte de ces contradictions que les corps animsont toujours dû avoir la même composition, seule la force organisatrice a pu modifier d'une manière plus favorable les rapports des différentes parties du corps, mais constitutionnellement les animaux qui vivaient aux époques antédiluviennes ont certainement eu la même composition chimique de leurs corps que les animaux actuels.

Nous ne pouvons que difficilement vérifier aujourd'hui la sécurité absolue de ces déductions ; néanmoins en analysant les os trouvés dans les cavernes et dans les brèches osseuses de l'éqoque quaternaire, on a constaté expérimentalement l'identité de composition chimique de ces os et des nôtres. Bien mieux en Sibérie, on a découvert dans les glaces des cadavres entiers de mammouths que le froid avait conservés à un tel point que les habitants ont pu manger de cette chair qui avait vécu il y a plusieurs centaines de mille années et que les chiens s'en montraient aussi très friands.

Dès lors il devient constant que la structure intime des corps animaux n'a pas varié et que seules les dispositions relatives des organes se sont améliorées dans la succession des âges. Que deviennent alors les progrès de la matière ? Il faudrait remonter jusqu'à l'époque où la masse totale du globe était à l'état cosmique pour trouver de la matière non différenciée.

Eh bien ; en admettant même l'hypothèse d'une substance primordiale qui irait peu à peu en se divisant pour donner naissance à tous les corps que nous connaissons et en s'élevant même comme diluation jusqu'aux états fluidiques les plus quintessenciés, peut-on dire que cette matière progresse.

Non, mille fois non, car c'est abuser du mot progrès. On appelle progrès tout état d'un *être* supérieur à son état précédent. Mais il faut pour qu'il y ait progrès que l'individualité existe, qu'il y ait quelque chose qui sente et qui lutte, sans quoi le mot progrès est vide de sens. Ce n'est que par l'effort conscient et individuel qu'un être arrive à posséder une situation morale plus élevée que celle qu'il occupait précédemment. Dès lors la matière qui ne fait que se transformer, ne peut progresser, elle change tout simplement d'état et il serait absurde de dire que le diamant que l'on dégage de sa gangue a progressé, comme de prétendre que le fer a progressé lorsqu'il est débarrassé du minerai qui l'environnait.

Rien ne se créé et rien ne se perd dans la nature, a dit Lavoisier et ce grand principe est une des pierres angulaires de la chimie, dès lors vous pourrez me montrer des transformations, des avatars, des combinaisons plus ou moins variées de la matière, mais je vous mets au défi de me prouver qu'elle a progressé.

La matière s'épure t-elle ? Non encore, puisque la constitution de l'Univers nous montre que cette matière reste immuable dans son essence et pour nous les fluides, quels que soient leurs états de radiation ne sont que de la matière brute et inerte dont l'état physique a simplement varié. Oh ! si l'on pouvait établir que cette matière est autre chose qu'une substance inerte, si l'on montrait que son essence renferme le germe d'une qualité sensitive, alors il deviendrait possible de concevoir le développement de ce germe et par cela même l'évolution intégrale de la matière qui ferait corps avec l'intelligence, mais cette hypothèse est jusqu'alors purement gratuite et contraire au principe de l'inertie, première loi de la mécanique.

C'est en voulant sortir des lois positives de la science que sont nées toutes les théories fantaisistes écloses dans ces derniers temps. Lorsque l'on ouvre la porte à l'imagination, celle-ci se donne libre carrière et crée les systèmes les plus insensés. Mais en dernière analyse il faut en revenir aux froides réalités de la recherche scientifique et devant elles s'évanouissent les chimères de la folle du logis.

On ne peut sortir de cette impasse qu'il existe dans l'homme une dualité absolue. Or si tout effet a une cause et si la nature de l'effet est en raison de la nature de la cause il ne peut venir à personne l'idée de nier l'âme en tant qu'individualité essentiellement distincte du corps. J'ai prouvé déjà dans mon livre, le *Spiritisme devant la scienee* que l'organisme cérébral ne pouvait en aucune manière expliquer les facultés de l'âme et j'attends encore une réfutation des arguments que j'ai fournis en compagnie d'ailleurs d'illustres physiologistes modernes. N'avons-nous pas aujourd'hui la science hypnotique qui nous révèle l'existence de la volonté, comme faculté indépendante et supérieure à la matière ? Ne voyons-nous dans les espériences de MM. Binet et Ferré, la volonté modeler l'idée et produire des créations fluidiques d'une réalité absolue ? Dès lors il n'est plus possible de nier le principe intelligent dont la réalité éclate à tous les yeux non prévenus.

La matière n'est donc que l'instrument inconscient de l'âme, c'est l'étamine par laquelle passe l'esprit, mais elle a simplement pour but de développer les facultés latentes de l'âme et ne saurait être récompensée de ce rôle puisqu'elle n'a pas de conscience. Il est aussi absurde de songer que la matière progresse ou s'épure que de remercier une table de bois des services qu'elle peut rendre ou de s'apitoyer en voyant sauter un rocher sous les efforts de la dynamite. Il n'y a qu'un principe actif dans la nature : l'âme et au dessus des êtres et des choses, la grande réalité, l'harmonie suprême et la raison de toute chose : DIEU.

Gabriel DELANNE

# ÉTOILES ET ATOMES

(*Suite et Fin*)

Or il se trouve que ces vitesses sont *la condition même* de la stabilité de l'Univers ; les astres, la terre, planètes, mondes, soleils, systèmes stellaires, amas d'étoiles, voies lactées, univers lointains se soutiennent tous mutuellement sur l'équilibre de leurs attractions réciproques ; ils sont tous *posés sur le vide*, et se maintiennent dans leurs orbites idéales, parce qu'ils tournent assez vite pour créer une force centrifuge égale et contraire à l'attraction qui les appelle, de sorte qu'ils demeurent en équilibre instable mais perpétuel.

Autrefois, on s'inquiétait, non sans raison, de la solidité des fondations du monde, car avant que l'isolement de notre planète dans l'espace et son mouvement autour du soleil eussent été démontrés, il paraissait indispensable d'accorder à la terre une base inébranlable et de la poser sur des racines infinies. Mais comme les astres se lèvent, se couchent, et passent sous la terre, il fallut renoncer à ces fondations, qui d'ailleurs ne satisfaisaient point les esprits soucieux d'aller au fond des choses. Il nous est absolument impossible de concevoir un pilier matériel aussi épais et aussi large qu'on le voudra, fût-il du diamètre de la terre s'enfonçant jusqu'à l'infini, de même qu'on ne peut admettre l'existence réelle d'un bâton qui n'aurait qu'un bout. Aussi loin que notre esprit descende vers la base de ce pilier matériel, il arrive au point où il en devine la fin, le vide seul pouvant être infini, et dès lors le pilier terrestre ne sert plus à rien puisqu'il reste lui-même sans soutien. La conception moderne du dynamisme opposée à l'ancienne et vulgaire idée de la matière, a aujourd'hui une portée philosophique sans précédent dans toute l'histoire des sciences. Elle nous apprend, elle nous prouve, elle nous convainc que l'Univers matériel, visible, palpable repose sur l'invisible, sur l'immatériel, sur la force impondérable.

C'est là un fait contre lequel le témoignage vulgaire et trompeur des sens ne saurait désormais prévaloir. La terre, que l'on croyait stable à la base de la création, n'est soutenue par rien de matériel, mais par la force invisible. Le vide s'étend au-dessous comme au-dessus d'elle, à gauche comme à droite, et jusqu'à l'infini dans toutes les directions. C'est l'attraction solaire qui la soutient, l'attraction et le mouvement. Il en est de même de tous les mondes, de tous les astres, de tout ce qui compose l'Univers, dans la constitution intime des corps aussi bien que dans l'ensemble sidéral. Pénétrons un instant dans quelques détails.

*
* *

Voici une forte solive de fer, de celles qu'on emploie si généralement aujourd'hui dans les constructions. Elle est posée dans le vide, à dix mètres de hauteur, sur deux murs, sur lesquels s'appuient ses deux extrémités. Elle est « solide », certes. En son milieu on a posé un poids de mille, deux mille, dix mille kilogrammes, et ce poids énorme, elle ne le sent même pas ; c'est à peine si l'on peut constater par le niveau une imperceptible flexion.

Pourtant cette solive est composée de molécules qui ne se touchent pas, qui sont en vibration perpétuelle, qui s'écartent les unes des autres sous l'influence de la chaleur, qui se resserrent sous l'influence du froid. Récemment, en plein soleil, sa température atteignait 60 degrés; l'hiver dernier, elle était au-dessous de zéro. Elle est de 7 millimètres plus longue dans la première condition que dans la seconde, et l'on pourrait écarter encore ses molécules en les chauffant davantage. Dites-moi, s'il vous plaît, ce qui constitue la solidité de cette barre de fer? Ses atomes matériels? Assurément non, puisqu'ils ne se touchent pas. Cette solidité réside dans l'attraction moléculaire, c'est-à-dire dans une force immatérielle.

On a calculé que dans une tête d'épingle il n'y a pas moins de huit sextillions d'atomes, soit huit mille milliards de milliards, et que ces atomes sont séparés les uns des autres par des distances incomparablement plus grandes que leurs dimensions, ces dimensions se réduisant d'ailleurs à l'infiniment petit. Si l'on voulait compter le nombre de ces atomes contenus dans une tête d'épingle, en en détachant par la pensée un milliard par seconde, il faudrait continuer cette opération pendant deux cent cinquante trois mille ans pour achever l'énumération.

Par des considérations sur les actions molécu-

laires, on a calculé que dans une minuscule gouttelette d'eau projetée à l'aide de la pointe d'une épingle, gouttelette invisible à l'œil nu, mesurant un millième de millimètre cube, il y a plus de deux cent vingt-cinq mille millions de molécules.

Absolument parlant, le solide n'existe pas. Prenons entre nos mains un lourd boulet de fer, ce boulet est composé de molécules invisibles, qui ne se touchent pas, lesquelles sont composées d'atomes qui ne se touchent pas davantage. La continuité que paraît avoir la surface de ce boulet et sa solidité apparente sont donc de pures illusions. Pour l'esprit qui analyserait sa structure intime, c'est un tourbillon de moucherons rappelant ceux qui tournoient dans l'atmosphère des jours d'été.

Des études de physique moléculaire ont conduit à admettre que dans un centimètre cube d'air les molécules qui le composent n'occupent qu'un tiers de millimètre cube, c'est-à-dire seulement la trois millième partie du volume total apparent.

Toutes ces molécules, tous ces atomes sont en *mouvement* perpétuel, comme les mondes dans l'espace, et la structure des corps est organisée par la force invisible. Dans l'hydrogène, à la température et à la pression ordinaires, chaque molécule est animée d'une vitesse de translation, de vibration, de circulation de deux kilomètres par seconde.

Tout corps organique ou inorganique, air, eau, plante, animal, homme, est ainsi formé de molécules en mouvement.

Notre propre corps n'est pas plus solide que le reste. Chaque globule de notre sang est un monde (et nous en avons cinq millions par millimètre cube) ; successivement, sans arrêt ni trêve, dans nos artères, dans nos veines, dans notre chair, dans notre cerveau, tout circule, tout marche, tout se précipite dans un tourbillon vital proportionnellement aussi rapide que celui des corps célestes. Molécule par molécule, notre cerveau, notre crâne, nos yeux, nos nerfs, notre chair tout entière se renouvellent sans arrêt, et si rapidement qu'en quelques mois notre corps est entièrement changé. L'analyse des corps organiques comme inorganiques, nous met donc en présence de mouvements d'atomes régis par des forces, et l'infiniment petit nous parle le même langage que l'infiniment grand.

***

Le titre de matérialiste, porté encore aujourd'hui par des hommes qui ne voient pas plus loin que les apparences vulgaires des choses, ne saurait donc être considéré par le penseur que comme une expression surannée et sans signification. L'Univers visible n'est point du tout ce qu'il paraît être à nos sens, et c'est l'Univers invisible qui constitue l'essence et le soutien de la création. En fait, *cet Univers visible est composé d'atomes invisibles*, qui ne se touchent pas ; *il repose sur le vide*, et les forces qui le régissent sont en elles-mêmes immatérielles et invisibles. Cherchez la matière, vous ne la trouvez point ; c'est un mirage qui recule à mesure qu'on avance ; c'est un spectre qui s'évanouit chaque fois qu'on croit le saisir. Il n'en est pas de même de la *force*, de l'élément dynamique; c'est la force invisible et impondérable que nous trouvons en dernière analyse, et c'est elle qui représente la base, le soutien et l'essence même de l'Univers.

Dans la nuit profonde et silencieuse, tout se meut, emporté par un souffle divin. En ces heures de tranquille recueillement, n'entendons-nous pas les voix de l'infini ? La nuit est l'état de l'espace immense, et nous n'avons le jour pendant une demi-rotation de la terre que parce que nous habitons dans le voisinage immédiat d'une étoile. La nuit emplit tout, mais ce n'est pas l'obscurité, c'est la douce lumière émanant de millions d'étoiles. Là, nous pouvons mieux ressentir combien tout est en vibration. Les mouvements de tout atome, sur la terre et dans le ciel, sont la résultante mathématique de toutes les modulations éthérées qui lui arrivent, avec le temps, des abîmes de l'espace infini. La lune attire la terre, la terre attire ses sœurs les planètes, celles-ci la sollicitent et l'appellent, les étoiles attirent le soleil, et comme ces grains de poussière que l'on voit osciller et vibrer dans un rayon de soleil, ainsi glissent, tournoient, circulent, s'envolent, vibrent et palpitent tous les mondes et tous les univers, jusqu'à l'infini, au sein du vide sans bornes et sans profondeur.

Un géomètre a osé dire qu'en étendant la main il dérangeait la lune dans son cours. C'était donner une expression imagée de l'extrême mobilité des choses et montrer que le plus faible déplacement d'un centre de gravité a son retentissement au loin. Quand la lune passe au-dessus de nos têtes, elle soulève la terre entière, déplace les eaux de l'océan, et chacun de nous pèse un peu moins que lorsqu'elle est à l'horizon (la différence est de dix-huit milligrammes). Lorsque Vénus passe à dix millions de lieues d'ici, lorsque Jupiter passe à cent cinquante millions de lieues, l'un et l'autre déplacent la terre entière de sa position normale.

Avez-vous jamais approché un morceau de fer d'une aiguille aimantée librement suspendue ? Quel merveilleux spectacle que cette mobilité, ces palpitations, ces précipitations, cet affolement de l'aiguille, sous l'influence d'un objet en apparence inerte et qui agit sur elle à distance ! Nous observons une boussole au fond d'une cave hermétique-

ment fermée : un régiment passe sur une route voisine et la boussole s'agite, influencée à distance par les baïonnettes d'acier. Une aurore boréale s'allume-t-elle en Suède ? La boussole la ressent à Paris. Que dis-je ! les fluctuations de l'aiguille aimantée sont en relation avec les taches et les éruptions solaires ! La physique nouvelle est la proclamation de l'Univers invisible.

⁂

C'est sous cet aspect qu'il m'a paru intéressant de contempler aujourd'hui l'Univers visible, en conviant à cette contemplation ceux d'entre nos lecteurs qui aiment à songer parfois aux vérités profondes. Etoiles et atomes nous mettent en présence d'une immense harmonie. Ceux qui ne voient que l'orchestre sans rien entendre sont des sourds. A travers l'Univers visible, notre esprit doit sentir la présence de l'Univers invisible, sur lequel nous sommes posés. Tout ce que nous voyons n'est qu'apparence : *le réel c'est l'invisible*, la force, l'énergie, qui meut tout, emporte tout, dans l'infini, dans l'éternel.

Et en effet, nous sommes bien dans l'infini et dans l'éternel. La petite étoile dont nous parlions plus haut, soleil colossal surpassant de plus d'un million de fois le volume de la terre, plane à une distance telle qu'un train-éclair n'emploierait pas moins de trois cent vingt-cinq millions d'années à l'atteindre. C'est pourtant l'une de nos étoiles voisines. On peut aller au delà de la même quantité, aller plus loin encore, plus loin toujours, et marcher, avec une vitesse quelconque, pendant un nombre quelconque de siècles, vers une direction quelconque du ciel, sans jamais approcher d'aucun terme, *sans jamais avancer d'un seul pas*, le centre étant partout, la circonférence nulle part, et l'éternité même ne pouvant suffire à vaincre l'infini.

CAMILLE FAMMARION.

# LA NOUVELLE COMÈTE

Si le respect dû au labeur, au savoir, au talent que le génie inspire ne provoquait en moi la plus profonde admiration, la plus respectueuse déférence, je ne pourrais m'empêcher de dire à notre illustre Flammarion : Pends-toi, brave Camille, une grande comète vient d'embraser l'horizon et tu ne l'as pas encore signalée. A quoi te servent donc tes gigantesques télescopes aux puissantes lentilles ? Quelles profondes méditations absorbent tes nuits d'insomnie pour que tu n'aies pas été transporté d'admiration, d'ivresse, devant l'éclat éblouissant de cet astre nouveau auprès duquel pâlissen toutes les plus radieuses comètes que nos annales ont enregistrées.

Passez, astres fugitifs de l'antiquité, la terre ne peut garder votre mémoire ; passez, voyageuses échevelées des siècles derniers, nous ne saurions aujourd'hui vous conserver la brillante renommée que votre splendeur semblait vous avoir acquise, et vous aussi, lumineuses vagabondes de 1811, 43, 58, 61 et 62, passez, passez, vous dis-je, vous êtes éclipsées par l'astre nouveau qui va resplendir à jamais sur nos têtes.

Cieux, voilez vos myriades de diamants qui étincellent dans nos nuits étoilées. Terre, recueille-toi et tressaille d'allégresse, un avenir incomparable, inespéré, surgit pour toi et rendra jalouses de tes splendeurs toutes tes sœurs de l'immensité. Vous, savants des âges passés, présents et futurs, chapeau bas... chapeau bas et prosternez-vous devant l'incomparable météore dont l'éclat puissant remplacera désormais les feux assombris de notre vieux soleil ; et vous tous, frères et sœurs en l'humanité, réjouissez-vous, unissez vos voix et adressez à l'astre nouveau le respectueux hommage de votre admiration reconnaissante et attendrie. Ce ne sera plus à l'avenir à la brillante Vénus, à la pâle Phébé, à l'éclatant soleil que vous devrez réserver vos louanges, mais à cet astre éblouissant *qui monte à l'Occident*.

Le soir, lorsque notre antique Phébus, las de sa course éternelle, s'est hâté de nous retirer ses rayons impuissants, que la lune paresseuse tarde à nous envoyer parcimonieusement sa blafarde lueur, lorsque tout est calme et silencieux autour de vous et que la nature elle-même, ne pouvant encore supporter l'éclat du nouveau foyer resplendissant de lumière, ferme timidement sa paupière pour ne pas être éblouie, frères et sœurs en humanité, dirigez vos regards respectueux et ravis vers la grande cité que nos aïeux désignaient déjà du nom de Lutèce, et au-dessus de sa pénombre vous reconnaîtrez le tout-puissant flambeau devant lequel seul vous aurez à vous prosterner désormais.

Cet astre qui se révèle à nos intelligences bornées et assure, mes amis, à notre petite planète les plus brillantes destinées, vous l'avez compris sans doute, c'est l'IMMORTALISME... c'est lui le Dieu du jour... l'oracle trois fois grand... l'étincelant soleil de l'avenir devant lequel pâlissent et s'effacent toutes les conceptions nébuleuses des faibles réformateurs dont nous avions cru pouvoir garder le souvenir...

Salut, salut, mes amis, salut au soleil immortaliste !!!. . Avant que les splendeurs de l'astre naissant aient pour toujours effacé les traces de

votre passage; religions de nos aïeux, philosophies de nos pères, je viens vous adresser un solennel et éternel adieu. Bientôt un oubli profond vous couvrira de sa noire poussière et les noms mêmes de vos fondateurs n'éveillant plus aucun écho dans l'esprit de nos descendants ne tarderont pas à vous rejoindre dans les ténèbres où vont vous plonger es étincelantes clartés de l'Immortalisme.

Il ne sera fait grâce pour aucun de vous, divers systèmes philosophiques qui vous disputez aujourd'hui l'humanité. Quelle que soit, d'ailleurs, la grandeur de l'origine que vous revendiquez, quelle que soit la pureté de vos enseignements, quelle que soit la valeur, le génie de vos fondateurs, tous vous êtes condamnés et devez rentrer dans l'ombre pour faire place au *soleil immortaliste.*

Et toi aussi, mon bien-aimé spiritisme, toi qui nous as si souvent consolés, toi que nous regardions grandir et te perfectionner, avec un œil paternel et jaloux, toi que nous cherchions à faire connaître et chérir de tous, car tu nous semblais la plus certaine, la plus logique, la plus claire des philosophies, toi aussi tu dois disparaître. A peine sorti de l'adolescence, tu te croyais encore plein de force, de vigueur, et comme te voilà vieilli, chenu, décrépi, dénudé. Ta morale a fait son temps, elle n'est plus digne de nous occuper désormais et son fondateur, ce pauvre Allan Kardec, à qui nous avions donné l'envergure d'un grand réformateur, n'avait même pas celle d'un moineau qui voltige sur nos toits; aussi son œuvre et lui sont tellement usés, qu'au premier choc de l'Immortalisme leur vétusté les réduira en poussière.

Et pourrait-il en être autrement! Auprès du foyer incandescent de l'Immortalisme, y a-t-il place pour un autre réformateur si grand ou si modeste soit-il? Non, l'intensité des rayons qui se dégagent de cette assemblée d'intelligences d'élite doit fatalement tout embraser, tout confondre, tout consumer dans son ardente fournaise pour nous donner à la place un monde entièrement nouveau. C'est pour cela, cher maître, qu'il faut vous résigner à aller rejoindre dans le néant ce croquemitaine des cieux auquel vous avez la faiblesse de croire et dont nous devons rire désormais.

Vous croyez rêver, frères et sœurs en humanité, et vous vous demandez comment pareil prodige pourra s'accomplir. La chose pourtant sera des plus simples : écoutez, mécréants, et tâchez d'éclairer vos intelligences au brasier fulgurant de l'Immortalisme. Vous aviez pensé, naïfs, que le progrès se réalisait lentement, pas à pas, qu'à chaque jour suffisait sa peine, qu'il était sage de ne rien démolir avant d'avoir édifié l'abri qui répondait à vos besoins actuels; mais vous aviez oublié que nous sommes au siècle de la vapeur, de l'électricité, de la dynamite, et qu'une génération d'intelligences d'élite évoluait rapidement pendant que vous restiez à l'état d'escargots. Ce sont eux, les novateurs immortalistes, qui, au nom de la science positive, sans s'attarder à suivre le progrès, viennent renverser toutes les conceptions philosophiques du passé et réduire à néant tous les systèmes enfantins qui ramollissent et encrassent votre raison pour les remplacer par la grande, la puissante, la majestueuse, la sublime et la seule vraie de toutes les vérités : la vérité immortaliste.

Eh! quoi, frères et sœurs, il se trouverait parmi vous des incrédules, quelques-uns semblent dire que je suis un mystifié ou un mystificateur, et que ce nouveau soleil que je proclame pourrait bien n'être qu'une étoile filante. Taisez-vous, mécréants, ouvrez les yeux, et si votre jugement est à ce point obscurci que vous ne pouvez me comprendre, sachez du moins vous rendre à l'évidence. C'est à vous surtout, spirites que je m'adresse, car vous paraissez les plus encroûtés dans la gangue qui vous retient à vos principes surannés. Vous aviez cru jusqu'à ce jour que ce qui avait fait la force de votre philosophie c'était la pureté, la simplicité de la morale qu'elle enseigne, c'était le vaste horizon qu'elle découvre à l'intelligence et les douces consolations qu'elle sait apporter à l'âme meurtrie et brisée dans les luttes et les chocs de la vie matérielle. Vous pensiez que les phénomènes sur lesquels elle repose ne pouvaient être étudiés et observés avec fruit que par celui qui avait appris dans les ouvrages du maître leur cause, leur raison d'être, vous pensiez encore que ceux qui font parade de ne croire à rien et poussent même l'absurdité jusqu'à nier ce que leurs yeux ont vu, n'avaient rien à apprendre dans la manifestation des *faits* spirites, qu'il fallait attendre qu'ils soient mûrs pour la comprendre et qu'il ne servait à rien de vouloir devancer ce moment. Là a été votre erreur. Vous avez laissé les anarchistes de toutes couleurs vanter la propagande par le *fait* sans vous rendre compte combien votre conduite était imprudente, aveugle. Heureusement pour vous, pygmées, pour l'avenir de notre pauvre humanité, pendant que vous croupissiez dans les ornières de la routine une génération de géants s'est élevée, a grandi, et pour son coup d'essai, voulant un coup de maître, a fait table rase de toutes vos conceptions surannées.

Rien n'est beau que le fait, le fait seul est aimable, se sont dit les génies de l'Immortalisme, et sur ce roc, le fait, ils ont établi leur système. Foin de la philosophie : une plaisanterie; le fait seul est positif; de la morale : une rengaine; le fait seul est

scientifique; et puisque c'est au nom de la science positive qu'ils viennent illuminer nos intelligences racornies, nous devons au fait réserver nos louanges, car le fait seul est tout et le reste n'est rien . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais où suis-je, grand Dieu! est-ce une déception cruelle ou une cécité soudaine qui me plonge dans une telle obscurité? Me suis-je montré trop présomptueux de regarder en face le soleil nouveau et me suis-je ébloui?

Oh! je t'en supplie, flambeau de l'aveuir, éclatant Immortalisme, jette en mes lugubres ténèbres un seul de tes rayons; il suffira pour me rendre à la clarté, à la vie, au bonheur. Mais quoi! tu restes sourd à mes appels et mes supplications ne parviennent pas jusqu'à toi; serais-tu donc impuissant ou sans pitié, que tu ne viens me sortir de cette nuit profonde! En exaltant tes merveilles, me serais-je donc trompé? Avaient-ils donc raison, les rieurs de tout à l'heure, et dois-je comme eux douter de tes splendeurs, ô soleil immortaliste! . .

Puisqu'il le faut, je confesse mon erreur et te rends grâce, bien-aimé spiritisme, car seul tu m'as guéri des ténèbres qui s'emparaient de mon cerveau envahi par les brumes immortalistes. Non! ce n'était pas une comète radieuse, la lueur qui m'a un instant aveuglé; ce n'était même pas une étoile filante, mais simplement une fusée du brillant feu d'artifice qu'on tire dans la pensée nouvelle.

Henri Sausse.

# SCIENCE & VIVISECTION

Ce titre est celui d'une excellente brochure que je viens de lire attentivement; elle est signée d'un nom bien connu de tous les spirites (1) et elle nous intéresse sous ce double point de vue, qu'elle prend la défense des animaux, nos frères inférieurs, et qu'elle appelle au tribunal de la raison et de l'humanité, la science orgueilleuse et infaillible, dans la personne de la classe sacro-sainte des vivisecteurs.

On sait que c'est sur la vivisection, ignoble boucherie d'animaux inoffensifs, que l'école matérialiste a basé la ridicule démonstration de la non-existence de l'âme, en exploitant les mouvements réflexes exécutés par d'innocents batraciens, dont les nerfs se tendent et se détendent au passage de l'étincelle électrique.

La brochure de M. Metzger est bien conçue et bien menée. Au lieu de parler sentiment — il serait sûr de ne pas être entendu de ceux auxquels il s'adresse — l'auteur amène les uns après les autres à la barre les grands vivisecteurs et les oblige à avouer qu'ils ont torturé des milliers et des milliers d'animaux sans but, sans résultat le plus souvent et que, dans les rares occurrences où le martyre n'a pas été stérile, les points acquis ont été aussi intéressants que les suivants : savoir quelle température il faut atteindre pour faire mourir un lapin, constater si un chien a la digestion facile quand on lui a ingurgité de force une cinquantaine de cailloux!

Il est clair comme le jour qu'un monsieur qui s'occupe de savoir si une table se meut sous son contact ou si sa main peut envoyer un fluide bienfaisant dans un organisme malade, est un imbécile, personne n'en a jamais douté! Tandis que ceux qui ont institué les deux belles expériences ci-dessus nommées ont bien mérité de l'humanité, et il est à souhaiter qu'une souscription nationale permette de leur élever sous peu une statue dans la grande cour des abattoirs de la Villette.

Un soupçon s'est glissé dans l'esprit de quelques individus scandaleusement bornés, c'est que MM. les vivisecteurs ne travaillaient, sous le couvert de la science, que par pur dilettantisme. L'anecdote suivante que j'extrais de la brochure de notre ami, semblerait le prouver.

« Le professeur Brachet, de Paris, voulant « savoir jusqu'où pouvait aller l'attachement d'un « chien, commença par lui crever les yeux; et, « comme cette barbarie inqualifiable ne suffit pas « pour refroidir l'affection du pauvre animal, qui « n'en continuait pas moins à lécher les mains de « celui qui l'avait mutilé, il lui détruisit l'organe « de l'ouïe comme il lui avait déjà détruit celui de « la vue. Nouvel insuccès. Voulant à toute force « avoir raison de cet entêtement de fidélité, Brachet « tourmenta la malheureuse bête, pendant des « mois, de toutes les manières imaginables : à la « fin, il dut s'avouer vaincu, *le chien lui léchait* « *encore les mains.* »

On se demande lequel de ces deux êtres est le plus digne de pitié, le savant ou l'animal?

René Labrize.

(1) D. Metzger. — *Science et Vivisection,* une brochure, Librairie universelle, 41, rue de Seine. — 25 centimes.

---

Le récit suivant a paru dans l'*Estafette* du lundi 9 mai dernier, sous la rubrique : *Contes et Nouvelles.*

Ce n'est certainement pas une *nouvelle,* mais est-ce bien un *conte*?

# La danseuse fantôme

Certains se marient, on dit qu'ils font bien ; d'autres ne se marient pas, on prétend qu'ils font encore mieux. C'est dans la catégorie de ces derniers que je me suis rangé ; non par amour du mieux, vu qu'à la rigueur je me contenterais même du modeste passable, mais simplement parce que la foi, cette robuste foi conjugale, si vivace, si florissante chez les bonnes natures, me manque totalement—dame, cette foi-là est comme l'autre : ne la possède pas qui veut. — Je ne suis pourtant pas né sceptique, oh ! non. Je ne demandais qu'à aimer, et j'ai aimé, — avec ardeur, avec tendresse, comme le commun des mortels.—Voici comment j'en ai été récompensé:

Un jour, jour néfaste entre tous, d'attaché d'ambassade que j'étais à Vienne, je fus nommé à Londres pour un soi-disant avancement qui ne me réjouissait point du tout; mais, comme j'avais besoin de ma situation, je dus me résigner et m'acheminer tristement vers le pays des brouillards. — Oui, tristement, car je laissais à Vienne ma belle fiancée, celle pour qui je désirais tant conquérir une brillante situation.

Tous les serments qui s'échangent depuis que le monde est monde le furent une fois de plus, et avec d'autant plus de confiance, qu'il s'agissait d'une absence de six mois seulement, après laquelle je devais revenir à Vienne pour me marier. Six mois, c'est si vite passé que je partis, navré il est vrai, mais avec un espoir au cœur, un espoir radieux... et j'attendis...

Comme je rêvassais un certain matin d'hiver, au coin de ma cheminée, suivant d'un œil distrait la flamme du foyer, tout en fredonnant l'air de *home sweet home* des Anglais, je vis entrer Robert Barow, le cousin germain de ma fiancée, mon ami d'enfance. Il était si troublé, si ému, si tremblant, en un mot, il personnifiait si bien l'image de la mauvaise nouvelle, que, frappé d'un cruel pressentiment, je m'écriai épouvanté:

— Un malheur est dans l'air, parle... mais parle donc!

— Du sang-froid, Guillaume, du courage! me répondit-il en me tendant une lettre.

Elsa, ma belle fiancée, mon rêve d'amour et de bonheur, épousait un sac d'écus!... Que nos vœux soient simples, légitimes ou ambitieux, la fée capricieuse qui préside à toute destinée se charge souvent de les transformer en amères déceptions !

L'incident est banal ; les âmes les plus sensibles sont blasées aujourd'hui sur ces cruels déboires, sur ces scènes de désespoir qui n'ont même plus le mérite de la nouveauté.

Je glisse donc rapidement sur ce douloureux passé, sur ma misanthropie, mon horreur du monde, mon aversion pour toutes les femmes sans exception, pour leur hypocrisie, leur inconstance, la fausseté de leur sourire éternellement trompeur. J'arrive au fait le plus bizarre, le plus étrange de mon existence.

Longtemps après cet événement qui m'avait laissé tout meurtri, je fus traîné plutôt qu'entraîné par Robert dans un grand bal costumé du célèbre club Mardigals de Londres, dont on disait merveille— histoire de secouer le spleen qui m'envahissait peu à peu.

Les costumes étaient étincelants ; les perles, les diamants ruisselaient sur les blanches épaules, et le coup d'œil était vraiment féerique. Gagné par l'animation générale, j'avisai un domino de satin rose immobile près d'un massif de verdure, et, profitant de la liberté grande du masque, qui dispense des présentations, je l'invitai à danser.

Elle valsait divinement bien ; je retrouvai dans sa souplesse, dans ses ondulations gracieuses, dans sa distinction suprême, dans le son même de sa voix, une telle ressemblance avec ma belle Autrichienne, que j'en frissonnai et n'osai plus prononcer un mot, de crainte de rompre le charme.

Je me sentais revivre dans ce passé, déjà si lointain, et pourtant inoubliable et toujours cher ; je valsai machinalement comme dans un rêve, en proie à une sorte de délire plein de charme et de douleur.

Enfin, l'heure du souper sonna. C'était le moment précis où tous les masques devaient tomber. J'entraînai ma danseuse derrière un paravent de fleurs, lui demandant en grâce de me laisser, le premier, contempler son visage. Elle s'y refusa obstinément, m'assurant qu'à l'instant même où son masque tomberait, elle s'évanouirait comme un fantôme. Peu convaincu par cette réponse fantaisiste, je continuai mes supplications et j'appris qu'elle s'appelait Elsa—Elsa, je ne vis, je n'entendis que ce nom chéri qui m'affola, et, cédant au désir irrésistible, sauvage, de la voir, j'arrachai le loup de satin qui recouvrait ses traits.

La pâle et douce figure d'Elsa m'apparut alors, Je m'élançai pour saisir dans mes bras cette femme tant aimée... et je n'étreignis que le vide. La chère vision, à peine entrevue, venait de disparaître dans un nuage de fumée. Je tombai anéanti.

Le lendemain, je ne fus pas peu surpris de me retrouver dans mon lit ; un brouillard épais s'étendait si bien sur mon cerveau, que j'avais une peine inouïe à rassembler mes idées et à reconstruire les

événements de la veille. Je sonnai mon valet de chambre pour avoir des renseignements sur ma rentrée à mon « home » et bien m'assurer que je n'étais pas la proie d'un affreux cauchemar.

Il me tendit un télégramme que j'ouvris en tremblant. Elsa était morte la veille, dans la nuit même du bal, victime de l'incendie du Ring-Théâtre de Vienne.

DECAP.

# LE NOUVEL HYPNOTISME

On lit dans le *Petit Journal* du 15 avril 1887 :

Nous avons assisté à une des séances données par M. Moutin, l'hypnotiseur étonnant qui impose sa volonté sans endormir les sujets.

C'était chez Notta, au dîner du vendredi de la Sartan (société des Vauclusiens habitant Paris); M. Moutin est lui-même Vauclusien. Tous les convives se connaissaient de longue date ; tout soupçon de compérage doit donc être écarté.

M. Moutin opère d'une manière bien simple. Il s'assure du degré de sensibilité du sujet en posant sa main entre les deux omoplates.

Un dégagement de calorique se produit, quand la personne est sensible au fluide ; dès lors, M. Moutin l'oblige à faire ce qu'il veut. Ce qu'il y a de particulier, c'est que tout en obéissant le sujet se rend compte de l'obligation dans laquelle il se trouve d'agir : il résiste, il se dépite, mais il obéit.

Le fait qui nous a le plus frappé est celui-ci :

M. Moutin ayant fait mettre la main d'un jeune homme sur sa main à lui, avait attiré le jeune homme vers une grande glace du restaurant, puis il avait mis cette main largement ouverte sur la glace.

Je vous défends de retirer votre main, dit-il.

Et le jeune homme, un gaillard cependant, faisait tous ses efforts sans parvenir à s'éloigner. Il analysait parfaitement ses sensations.

Voilà donc une manifestation nouvelle de ce phénomène inexpliqué jusqu'à présent de l'influence de certains êtres humains sur d'autres

M. Moutin, qui va prochainement passer sa thèse de docteur en médecine, exposera probablement quelque jour son système, ou tout au moins fera-t-il part au public de ses observations.

Il y a là des problèmes du plus haut intérêt et qui ne sont pas sans être inquiétants.

On peut voir par l'article que nous empruntons au journal qui fait le plus grand tirage du monde, combien les idées de magnétisme, si méprisées jusqu'alors, se répandent de nos jours, aussi bien dans les classes instruites que dans les masses populaires

O cher Kardec, combien vous aviez raison d'affirmer pendant votre trop courte vie, qu'avant un quart de siècle, il se produirait au grand jour des phénomènes psychologiques, de différentes natures, qui forceraient l'attention publique à s'occuper de notre philosophie qui peut seule donner l'explication rationnelle de cette science nouvelle.

En effet, l'hypnotisme, la suggestion, le magnétisme, le somnambulisme, la transmission de pensée ne sont-ils pas *des démonstrations accessoires*, d'une âme incarnée, puisqu'elles sont toutes dues à la *volonté* qui n'est elle-même qu'un attribut, une fonction, une puissance, en un mot un acquis de l'esprit.

Pour produire ces effets surprenants, il naît chaque jour une méthode nouvelle. Ceci ne doit pas plus nous étonner que les nombreuses applications qui ont été faites de la vapeur à l'industrie.

Que MM. Charcot, Dumonpalllier, opèrent d'une manière, MM. Bernheim, Liégois, opèrent d'une autre, MM. Bouru et Bureau, autrement. Il semble qu'il y a divergence d'opinion entre les savants ; elle n'est qu'apparente. Chaque système porte son enseignement ; la science nouvelle ne peut qu'y gagner, elle est à son début pratique dans l'humanité. Elle arrive en son temps voilà tout.

Pour nous, la cause originelle de toutes les manifestations magnétiques émane d'un principe unique, immatériel, nous le répétons : l'âme dirigeant les fonctions du corps humain.

Bien avant que la presse parisienne daigne s'occuper de M. Moutin, ce jeune et si intelligent magnétiseur, l'émule des Carles Anselme, des Donato, plusieurs spirites de mes amis du Midi nous avaient signalé sa supérieure faculté de sensibiliser ses sujets d'après un procédé qui lui était tout personnel.

Frappé de cette manière originale d'hypnotiser les personnes en se tenant derrière elles, nous nous promîmes d'expérimenter cette nouvelle manière sitôt que l'occasion se présenterait.

Elle ne se fit pas beaucoup attendre.

Quelques jours avant le dernier tremblement de terre qui consterna les habitants des villes du littoral méditerranéen, nous fûmes invité par une famille amie à passer quelques bons instants à Cannes pour faire du spiritisme dans l'intimité. Il y avait dans cette hospitalière maison deux familles anglaises dont les deux dames étaient médiums. L'une habite habituellement Londres, l'autre Jersey. Ce qui prouve que notre Doctrine a des partisans convaincus un peu partout.

Il se trouvait aussi dans la réunion une demoiselle habitant Paris. Cette jeune fille, âgée de 18 ans,

faisait à Cannes une saison hivernale. Cette personne, il faut le dire, ne connaissait nullement le spiritisme et encore moins les phénomènes de l'hynoptisme. Nous la choisîmes précisément pour faire l'expérience « du procédé Moutin ».

Après avoir fait placer débout Mlle Irma (c'est ainsi qu'elle se nomme), au milieu du salon, nous tenant derrière elle, les deux mains légèrement appuyées sur ses épaules et voilà que de suite les oscillations du corps se produisent. Mlle Irma se mit à marcher à reculons dans le sillon magnétique où nous passions, après avoir retiré nos mains, c'est-à-dire après avoir rompu tout contact avec sa personne. Nous la fîmes, à notre guise, manœuvrer en tout sens et aller embrasser plusieurs dames et la maîtresse de la maison, en en formulant mentalement la pensée. La stupéfaction était générale, mais la notre fut plus grande encore en apercement que, *sans ma volonté*, Mlle Irma était complètement endormie magnétiquement.

Ceci nous remit en mémoire que les personnes sujettes à recevoir la suggestion pourraient être des médiums inconscients. Nous tentâmes immédiatement l'expérience.

Assise, cette fois, parfaitement éveillée, devant une table sur laquelle se trouvaient préparées des feuilles de papier blanc et des crayons taillés, nous priâmes Mlle Irma de bien vouloir elle-même faire une évocation d'un esprit. Elle s'y prêta de très bonne grâce. Elle saisit un crayon, comme nous lui indiquâmes: son bras fut immédiatement engourdi et sa main écrivit complètement mécaniquement les lignes suivantes :

« Je suis heureux, ma chère fille, de pouvoir « causer un moment avec toi, que j'aime tant. « Etudie sérieusement le spiritisme, il te donnera « des consolations dans la vie. Je veille sur toi à « ton insu. Ton père, et il signa, Pierre-Louis M...

Nous en étions là de ces intéressantes manifestations lorsqu'une visite inattendue d'un quidam quelconque rompit nos études, au grand regret de tous les assistants.

Que conclure de tout ceci ?

C'est que la méthode inaugurée par M. Moutin a parfaitement réussi sur la jeune fille en question, et que la même personne s'est trouvée, comme nous le pressentions, un médium. Le cas de Mlle Irma, est-il une exception.

Les expériences ultérieures que pourront tenter nos amis nous prouveront si notre prévision a quelque valeur.

AL. DELANNE.

---

# COMMUNICATION SPIRITE

OBTENUE A ROUEN LE 19 FÉVRIER 1887

---

(Groupe de MM. R..., J..., C...)

**Troubles d'un esprit malheureux.**

Je suis un esprit errant. Je crois bien à Dieu, mais non à sa justice. Je suis dans le doute, car deux voies se présentent à moi, la voie du bien et la voie du mal, et je ne sais laquelle suivre. Dans ma dernière épreuve terrestre, les malheurs dont j'ai été accablée m'ont poussée à une action infâme, le suicide. J'entends la voix de différents esprits; les uns me disent qu'il y aura des limites à ma liberté; d'autres, et hélas! ce sont ceux qui me possèdent, me font croire que mes fautes resteront impunies. Quels sont les bons ? Ceux qui m'entraînent au mal ? Non, d'après ce que vous m'avez dit. Je suis dans une affreuse incertitude. O ténèbres, faites place à la lumière! Que dois-je faire ? « Priez d'abord, m'a-t-on dit, pour vous soulager. » Eh bien, je viens vous demander une prière, car je ne suis pas une inconnue pour vous. O Dieu, si tu es juste, fais-le-moi savoir; punis-moi, si je le mérite, pour lever le voile qui est devant moi. Suis-je dans la bonne voie en t'écoutant ? Ai-je tort de te réfuter ? Dois-tu m'inspirer la crainte ? Agiras-tu sur moi avec indulgence ou avec rigueur ? Puis-je par la prière, ô mon Dieu, apaiser ton courroux? Si elle pouvait me faire espérer en ta bonté, je revivrais. O doute ! tu rends en effet ma situation si cruelle que ce n'est plus vivre qu'être en l'état où je suis! O incertitude, où me conduis-tu ? à la perte où à la délivrance? toi, le consolateur des affligés, viens-moi en aide, pour sortir le plus tôt possible de mes souffrances, si l'espérance doit en être le terme! Donnez-moi la force nécessaire pour me tirer du bourbier où je suis enfoncée ! Selon les conseils des bons esprits, je me répens donc sincèrement de mes fautes, Pardonne-moi, ô Dieu! C'est la prière que t'adresse ton enfant qui jusqu'ici a méconnu tes loi !

C...

---

Paris, le 1er juin 1887.

Un grand nombre de nos correspondants nous ayant manifesté le désir de savoir si des frères spirites ont été atteints dans la terrible catastrophe de l'incendie de l'Opéra-Comique qui a si profondément ému non seulement les cœurs français, mais l'Europe entière, nous sommes heureux de leur annoncer qu'aucun nom a nous connu de la famille spirite ne nous a été signalé jusqu'à ce

jour, comme ayant eu à souffrir matériellement de ce désastre.

Nous prions dans nos groupes pour les nombreuses victimes qui ont succombé si fatalement dans cette nuit terrible du 25 mai 1887.

Dans notre groupe, quatre jours plus tard un de nos médiums somnambuliques, nous peignit l'horreur des scènes qu'il voyait sur le lieu même du désastre. Quelques Esprits seulement des suppliciés étaient déjà dégagés, d'autres se tordaient dans d'atroces souffrances physiques et morales.

Un ami de l'Espace prend la main du médium en sommeil magnétique et lui fait écrire mécaniquement ceci

Mes bons amis,

« Le médium est sous une mauvaise influence.
« Les pauvres esprits souffrants qui sont accourus « en foule lui emprunter son concours ont paralysé « ses organes. — Je viens, mes chers amis, redonner « un peu de fluide au médium et contrebalancer « l'affaissement qu'il éprouve en ce moment.

« Je vous en prie, priez pour tous ces malheu« reux dont la dernière pensée a été pour Dieu, « car pas un, je vous l'affirme, sauf ceux qui sont « morts instantanément, n'est mort, dis-je, sans « avoir jeté le cri suprême :

« Mon Dieu, ayez pitié de moi.

« Et cet appel dernier, cet hommage solennel « leur comptera à tous et sera d'un grand poids « dans la balance du bien qu'ils ont fait.

« Vous qui savez combien est efficace cette com« munication entre notre âme et le maître souve« rain priez donc, mes amis, et que votre prière « retombe en rosée bienfaisante sur les pauvres « victimes qui ne vous oublieront pas dans l'es« pace.

Merci de votre bon souvenir. Je reviendrai dans un meilleur moment.

Capitaine Bourgès.

Cette catastrophe nous remet en mémoire un fait singulier qui s'est passé sous nos yeux dans le groupe T. au faubourg Saint-Germain, à l'époque de l explosion de la cartoucherie du Mont-Valérien qui a tué et brûlé une vingtaine d'ouvrières.

C'était l'avant-veille de la formation de l'Union spirite française au mois de décembre 1883 ; plusieurs adeptes promoteurs de notre société parcouraient simultanément les groupes des quartiers de Paris pour les convier à faire partie de l'union qui était le but de nos visites. Déjà Bourgès en faisait partie. — Nous avions pour mission de visiter le groupe en question :

Plusieurs esprits vinrent partager nos désirs et encourager nos efforts. La maîtresse de la maison endormie spirituellement était envahie par un Esprit supérieur qui démontrait et soutenait l'utilité de cette création nouvelle.

L'auditoire était capté, conquis à nos vues. Le discours à peine terminé, voilà qu'une jeune dame, qui passait pour être un médium excellent, placée à ma droite, armée d'un crayon écrivait depuis une minute à peine lorsque un cri strident éclate au milieu du silence. Il était poussé par ma voisine, qui alors à moitié évanouie s'agitait fiévreusement, et, chose plus étonnante, le médium avait la joue et la main droites rouges comme si elles eussent été rôties au feu.

Le président de la séance, heureusement très bon magnétiseur, après des passes énergiques, ramena le calme et fit disparaître la couleur rouge sang qui avait envahi la moitié de la figure et la main de la jeune femme.

Voici d'après nos souvenirs le résumé de la communication que donna un Esprit Directeur du groupe à ce sujet :

C'est l'esprit d'une des femmes victimes de l'explosion de la cartoucherie du Mont-Valérien qui est morte brûlée subitement. Une pensée sympathique l'a attirée vers vous et dans le désir de se communiquer elle enveloppa le médium de ses fluides périspritaux, encore imprégnés de souffrances aiguës. La nature du médium est très sensitive; aussi a-t-elle ressenti les douleurs de la victime dont les vibrations ont pendant quelques instants laissé les empreintes du manifestant.

Quelqu'étrange que puisse paraître ce phénomène, nous en affirmons l'authenticité. Ce n'est pas le seul qui nous a été permis de constater — un jour nous en communiquerons d'autres à nos lecteurs qui jugeront de l'influence que peuvent avoir sur le périsprit des incarnés certains habitants de l'espace.

## NÉCROLOGIE

Notre vice-président de l'Union spirite française vient d'avoir la douleur de perdre son oncle paternel, M. Jean-François Delanne, ancien chef de bureau au ministère de la Justice, chevalier de la Légion d'honneur.

Beaucoup de membres de l'Union sont allés accompagner au tombeau de famille le corps du défunt.

Voici le résumé du discours prononcé par M. Alex. Delanne :

« L'ami, le parent, le père en quelque sorte pour moi, dont nous laissons ici la dépouille mortelle, fut un honnête homme dans l'acception du mot. Il sut dans la vie faire sa trouée dans le monde. Il sut par sa volonté. son talent, son énergie, con-

quérir une place honorable dans la société. Dans sa jeunesse, il fut élevé pour entrer dans les ordres, mais la loyauté de son caractère lui fit abandonner la carrière du sacerdoce, pour vivre indépendant dans le monde.

« Il préféra rester un simple citoyen honnête que de faire un mauvais prêtre.

« Bien des fois dans nos causeries intimes nous parlâmes ensemble des principes de notre doctrine, Ancien professeur de philosophie, il était plus que personne à même d'en juger la partie moralisatrice. Aussi déiste, il savait respecter notre idéal, ayant beaucoup de points de contact avec nos idées; néanmoins il ne fut pas un spirite militant, il se contenta d'approuver ma foi, — il conserva la sienne.

« L'influence de son éducation religieuse. lui fit manifester l'intention de passer par l'église pour venir au champ de l'égalité. On respecta ses dernières volontés. Mais aujourd'hui, dégagé des subtilités du culte extérieur, il doit voir que nous sommes dans la vérité, et que l'humble élève de jadis a pu lui révéler, grâce au spiritisme, des clartés qu'il doit reconnaître anjourd'hui.

« Nous comptons qu'actuellement, débarrassé des langes et des préjugés terrestres il nous prêtera le concours de son esprit si fin et si cultivé. »

---

M. Julien Lemarsalle, de Villefranche-sur-Saône, nous fait part de la désincarnation de notre sœur en croyance, Mlle Marie Faissat, décédée à Villefranche dans sa 18e année. Elle devint spirite il y a deux ans, lorsqu'elle connut Mme veuve Chevalier, le médium-guérisseur de Lyon, et c'est à sa ferme croyance au spiritisme qu'elle dut de voir avec courage la fin de ses épreuves terrestres s'approcher.

Depuis l'âge de 12 ans, elle souffrait d'une tumeur blanche au pied.

---

Nous avons la bonne fortune de publier un nouveau roman inédit de Paul Grendel, l'auteur si estimé de **La Famille Desquiens, Elfa, Blidie**.

C'est avec un véritable plaisir que nous mettons sous les yeux du public cette œuvre nouvelle, où se trouvent réunies toutes les qualités de style et d'enseignement moral qui ont fait au jeune romancier un nom estimé parmi les écrivains.

# STELLA

J'arrivais à l'âge de vingt-cinq ans sans avoir souffert, et je pensais être sage en disant qu'il faut profiter de la jeunesse, éviter les soucis, rechercher les plaisirs et ne pas s'embarrasser de choses qui détruisent la quiétude comme l'amour, l'ambition, la politique, le socialisme ; enfin j'étais satisfait de mon caractère. de ma figure, et il eût été difficile de trouver un homme plus heureux que moi.

Mes parents étant morts depuis vingt ans, je n'en avais gardé aucun souvenir.

Un frère de ma mère, devenu mon tuteur, géra mon patrimoine qu'il doubla, et s'occupa de mon instruction bien plus que de mon éducation. L'insouciance et une parfaite santé ne me laissèrent guère sentir la tristesse que d'autres eussent trouvée dans l'isolement de cœur.

Quand mon oncle succomba à une courte maladie, je ne le pleurai guère ; sa fortune jointe à la mienne portait mon revenu à quatre-vingts mille francs, et j'allais jouir d'une liberté illimitée. Depuis trois ans qu'avait eu lieu cet événement, j'avais sagement géré mes biens, tout en vivant gaiement entraîné par le tourbillon des fêtes et des plaisirs.

Chaque chose a son jour à Paris, nous nous y intéressons quelques heures à peine. Ainsi parlons-nous de la guerre et d'une actrice, d'une grande mondaine et de la découverte d'une planète, de tout et de rien avec stabilité. C'est ainsi que j'assistai dans un salon à quelques expériences de magnétisme et de spiritisme. Je vis des personnes étonnamment convaincues d'une chose qui me parut extravagante ; elles prétendaient, par la table, l'écriture, l'audition, la vision, avoir des relations avec des esprits, c'est-à-dire des morts. Je les observai, je les trouvai de bonne foi et je les crus atteintes d'une douce folie qui, ne nuisant à personne, ne devait pas être combattue.

J'étais imbu des théories courantes, je niais toute cause première, tout effet de l'esprit, de l'âme, et ma personnalité s'en trouvait bien.

*(A suivre)*

---

## BIBLIOGRAPHIE

Le théâtre espagnol, si folâtre et si amoureux, vient d'inspirer à M. Evariste Carrance, une fort jolie comédie en 3 actes : *Les Ruses de l'amour*, tel est le titre de cette pièce aussi intéressante à la lecture qu'au théâtre et que tout le monde voudra posséder.

Adresser un franc au directeur du journal la *Revue Française*, à Agen (Lot-et-Garonne), pour recevoir franco les *Ruses de l'amour*.

*Le Gérant* : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils.

5e ANNÉE. — N° 9 **20 centimes le Numéro.** (1re QUINZAINE) JUILLET 1887

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

**ABONNEMENTS**
Paris et Départements **5** fr. par an.
Étranger . . . . . . **6** —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE



## LE SPIRITUALISME SPIRITE

Si quelque chose répugne au bon sens et révolte toute âme honnête, c'est de vouloir faire du spiritisme une doctrine athée. Notre philosophie est par essence la preuve de la survivance de l'âme et de sa spiritualité et c'est par la plus singulière des aberrations que l'on tente de nous ramener vers ces doctrines néantistes condamnées depuis longtemps par la révélation des Esprits.

N'est-ce pas une mauvaise plaisanterie que de prétendre que notre maître Allan Kardec ne croyait pas à la spiritualité de l'âme ? Ne voit-on pas dans tous ses écrits éclater la conviction la plus absolue dans la croyance au principe intelligent qui anime l'humanité et n'est-ce pas en épiloguant petitement, en torturant quelques lignes d'un texte obscur, que l'on peut donner, non pas même un semblant d'autorité, mais insinuer seulement un doute, à propos des opinions du maître. Ce n'est pas en dénaturant quelques lignes d'un auteur que l'on peut juger de l'ensemble de son œuvre, ce n'est pas en triant sur le volet un malheureux fragment de phrase que l'on conclut victorieusement au sujet des tendances d'un philosophe, c'est en analysant soigneusement ses écrits, en s'inspirant de la doctrine qui ressort de tous ses ouvrages, en commentant scrupuleusement chacune de ses tendances que l'on peut, après de longues études, conclure sciemment sur ses idées générales. Or, je le demande, est-il possible après avoir lu Allan Kardec, de supposer un seul instant qu'il soit matérialiste ? Il faudrait avoir une cécité bien profonde pour ne pas être aveuglé par la multiplicité et l'abondance des passages dans lesquels il proclame sa foi spiritualiste et il faut une certaine dose de courage pour oser falsifier ses intentions jusqu'au point de nous le montrer comme matérialiste.

Ces procédés de polémique semblent bien mesquins à celui qui, jugeant les choses de haut, n'a pas recours dans la discussion aux subtilités ambiguës d'une casuistique démodée. On a reproché quelquefois aux Kardécistes d'être des doctrinaires, mais à voir la manière dont on interprète le spiritisme, je suis plus que jamais tenté de chercher dans les œuvres du grand novateur une consolation et un refuge contre les sophismes et les pauvretés que l'on veut nous faire accepter comme articles de foi.

Ah certes, je suis plus satisfait mille fois des déductions si nettes et si précises renfermées dans le livre des Esprits et dans la Genèse que de toutes les élucubrations nébuleuses que l'on nous présente avec grand fracas, comme devant rénover notre philosophie.

C'est en vain qu'en étudiant ces théories soi-disant nouvelles j'y ai cherché l'ombre d'une nouveauté. Ce sont tout simplement les vieilles utopies matérialistes, accommodées un peu différemment pour les besoins de la cause, qui tentent de se faufiler parmi nous et qui en se fardant de l'étiquette spirite cherchent à faire dans nos rangs des prosélytes. Il y a longtemps que nous sommes habitués à lutter contre

ces théories et pour singuliers que soient leurs déguisements actuels, nous savons les reconnaître, et nous les combattrons avec toute l'énergie que donne la conviction sincère et la foi ardente basée sur l'étude méticuleuse des faits.

Que l'on soit matérialiste lorsque l'on n'est pas spirite, cela se conçoit, il est permis d'hésiter au milieu des contradictions, des non-sens religieux et philosophiques. Mais lorsque l'éclatante vérité de la survivance de l'âme vous a été démontrée d'une manière irrécusable, je dis que l'on ne peut plus être partisan des Buchner et des Moleschott. Lorsque la mort terrestre apparaît, lorsque tous les atomes qui constituaient l'être vivant se désagrègent lentement pour retourner dans le sein de la terre où les appellent leurs affinités, ce qui constituait l'être humain disparaît. Le corps, cette maquette sans cesse changeante, ce réceptacle perpétuel du torrent vital, n'est plus qu'un informe débris, à peine reste-t-il quelques os, derniers vestiges de la charpente, pour témoigner que là fut la demeure d'une intelligence, d'un cœur, d'une volonté. Si véritablement ce qui constituait l'homme était destiné à se disperser aux quatre vents du ciel, oui on aurait raison de ne croire qu'a la matière et de sangloter amèrement sur la tombe dans laquelle se seraient englouties toutes les espérances. Mais si le corps humain n'est qu'une demeure temporaire, si on démontre qu'une fois détruit, il reste encore quelque chose qui ne meurt pas, si ce quelque chose est précisément ce qui constituait par excellence l'homme, c'est-à-dire son individualité, oh alors, je ne vous crois plus, matérialistes, et au-dessus de la pourriture de la tombe je vois l'âme immatérielle, indestructible et insécable planer au-dessus des misérables restes qui l'avaient abritée ici-bas. C'est la conséquence fatale du spiritisme de conclure à la spiritualité, car sans elle rien ne s'explique plus. Comment me ferez-vous comprendre que j'ai l'éternité devant moi pour progresser, si mon âme, étant matière, doit aussi se dissoudre dans l'éternel recommencement des choses? Où donc sera la sanction du bien et du mal si nous devons nous anéantir dans un nirvana, où le bon et le mauvais homme auront la même destinée? A quoi bon les nobles aspirations, les désirs ardents de fraternité, si l'implacable nature nous a formés momentanément par un caprice des éléments, pour nous replonger ensuite dans la froide nuit du néant, et si la matière domine et trône en souveraine maîtresse, soumises à ses odieuses lois aveugles et brutales. Où puisons-nous donc notre conscience et ces désirs ardents de connaître la suprême vérité qui emportent nos âmes vers les régions de l'Infini. Quoi, ces immensités stellaires que la science nous montre peuplées de mondes, ruisselantes de vies, tout cela n'a pas de but, pas de destinées, tout cela doit périr après avoir osé un moment espérer en la jeunesse éternelle qui nous attend après la mort terrestre? Non non, je ne puis croire à ces sèches hypothèses, elles répugnent à la conscience humaine et les milliers de voix de l'espace proclament que la vie se continue indéfiniment, que l'âme n'est pas matière et ne se désagrège pas, qu'enfin nous avons devant nous les perpectives infinies de l'éternité, pour nous élever par degré jusqu'au Créateur, expression sublime de toutes les grandeurs, de toutes les puissances, de toutes les vertus.

Gabriel DELANNE.

---

# LA CITÉ CHINOISE

*Par* G. EUG. SIMON,
*ancien consul de France en Chine* (1).

---

Nous venons de lire cet ouvrage qui ouvre des aperçus et des horizons tout nouveaux pour nous sur les mœurs, les usages, la famille, les religions, le travail, l'état, le gouvernement du peuple chinois.

Des génies tels que Pascal, Leibnitz, Bacon ont dit du genre humain, qu'il doit être considéré comme un seul homme qui vivrait toujours et apprendrait continuellement. Ce qu'ils ont dit de l'homme en général est vrai dans une famille plus grande qu'on appelle une nation. Telle est celle de la Chine, si peu connue jusqu'alors.

Sa population est de 537 millions d'habitants. D'un bout à l'autre de ce vaste empire, les villages, les hameaux sont compactes. Des champs, des jardins établis sur d'immenses radeaux couvrent certains lacs. Les Chinois continuent à multiplier comme si la terre était sans borne. Ils sont travailleurs, économes, ils ne déportent pas la richesse de leur pays. Ils ne paient en tout que trois francs par an d'impôts; en France, nous en payons 90 à 100 francs. Ils ont des canaux qui vont de l'ouest à la mer sur un espace de 800 lieues. Avec un hectare de terre, le travailleur met en réserve par an 700 à 800 francs. Le repas d'un simple paysan est abondant, composé de mets variés.

On y sent une égalité, une fraternité d'ancienne date. Les distances sociales sont plus rapprochées que chez nous, qui nous croyons le peuple le plus avancé, même en possédant nos institutions modernes. Ils sont d'une grande bienveillance avec

(1) Paris, *Nouvelle Revue*, 23, Boulevard Poissonnière.

les étrangers. Les Chinois, s'ils ne se connaissent s'appellent « Monsieur » (Sien sen), si l'on est familier on ajoute le mot « *petit frère* ». On a un grand respect pour la femme. Voilà des êtres que nous appelons des barbares. On croit que la Chine est le pays du despotisme. C'est une erreur.

Les Chinois se gouvernent et s'administrent eux-mêmes dans la famille, *par tous les membres de la famille*. Ils se jugent entre eux et appliquent les peines meritées. Pas d'autres juges, pas d'autres tribunaux !...

S'il se trouve un souverain qui se conduise contrairement au bien et contre la volonté du peuple, on le chasse. Qui dit cela : leur grand philosophe Confucius! Les Chinois jouissent de toutes les libertés : liberté de conscience, de religion, de culte. N'est-ce pas là un grand degré d'avancement moral? Leur axiome est : « Méfiez-vous des religions ». Tout le monde est libre d'ouvrir une école. On ne rencontre pas un Chinois qui ne sache lire, écrire compter et dessiner. Ils jouissent de la liberté absolue d'association, de réunion, sans autorisation préalable.

Dans aucun pays du monde on ne voit à un tel degré de pareilles preuves de force et de vitalité. Rien ne limite la liberté de la presse. Pas de passeports, pas de patentes, pas d'octrois, si ce n'est à l'entrée de chaque province et sur des marchandises étrangères (5 à 8 o[o).

Ils n'ont ni caste judiciaire, ni caste sacerdotale, ni caste enseignante, ni caste militaire. Ils ont des établissements où l'on recueille les déshérités, les infirmes, les sourds, les muets, les aveugles. Ces asiles sont créés soit par l'Etat, soit par des sociétés particulières. Le Chinois aime la famille, recueille les enfants abandonnés. Adieu à la légende monstrueuse des Jésuites qui affirment que les habitants de la Chine ont l'habitude de jeter aux pourceaux les enfants qui seraient pour eux un embarras ! !...

La propriété du sol n'est en Chine qu'un droit d'usufruit, c'est uniquement ce droit qu'on est libre de transmettre et d'aliéner. L'impôt est fixé d'après l'étendue de la superficie. La rente de la terre varie suivant les classes de 1 fr. 50 à 5 fr. par hectare. Chaque Chinois est absolument libre d'entreprendre telle industrie, tel commerce qu'il lui plaît. C'est sur ce champ patrimonial que l'on construit la maison, le foyer, la sépulture de la famille, que l'on édifie la salle où, deux fois par mois, elle se réunit pour célébrer le culte des ancêtres et juger s'il y a lieu les procès, les fautes, les délits, les crimes commis par les siens.

C'est là que sont gardés les archives et les registres de l'état civil. Le champ patrimonial est inviolable et sacré. Le membre reconnu coupable est excommunié. Son nom est rayé du livre de famille. Souvent il se rend justice lui-même en se suicidant.

Les Chinois après avoir établi la solidarité éternelle des générations, considéreraient comme contradictoire que la séparation de l'âme d'avec le corps lui fasse perdre aucun de ses attributs. L'âme *se souvient,* elle aime. Réunie aux autres âmes de la maison, « *en attendant qu'elle reparaisse sur la terre* », elle plane avec elles, au-dessus de la famille, souffre de ses douleurs, est heureuse de ses joies. Si on l'oublie elle est triste, elle se plaint et ses plaintes sont des avertissements. Malheur à qui néglige son souvenir.

Celui qui ne fait pas hommage à l'âme de son père ne saurait songer à la sienne. — Sans justice pas de prospérité. Il ne faut pas oublier les âmes des familles. Il ne faut pas qu'elles puissent être oubliées. Il ne faut pas que leur souvenir disparaisse !

Ainsi, loin de river les vivants aux morts, cette religion des ancêtres est au contraire la source même du progrès. Le passé qui, entre nos mains, n'est plus, le présent qui s'enfuit, l'avenir qui n'est pas, unis ici dans une même pensée, deviennent la plus merveilleuse et la plus vivante des réalités : « Fais que notre mémoire ne meure pas; fais que nous vivions un jour pour que nous puissions honorer ton âme, bénir ton souvenir. » La tombe impose le berceau. Dans quelle religion pourrait-on trouver de plus puissantes sollicitations au progrès, à l'effort ? Pour l'esprit quel calme, quel repos ! N'est-ce pas le culte le plus élevé, puisqu'il unit la créature au créateur.

Le Spiritisme moderne n'est dons pas un leurre, une création de suprêmes réveries, comme nos adversaires cherchent à le faire croire. Il a été, il est, et il sera toujours. C'est une loi d'amour, de rédemption, de justice, de fraternité et d'éternelle durée.

Pour le Chinois, ne l'oublions pas, il n'y a pas de pénalité plus terrible que l'exclusion de sa communauté familiale; aucune ne frappe autant son esprit.

« Que deviendrait son âme si son nom était « maudit des siens ? » Pour éviter cela il est prêt à tous les sacrifices, même à celui de la vie.

Chassé du foyer domestique, il ira à l'étranger se livrer aux travaux les plus pénibles, il se soumettra aux privations les plus extrêmes; il est comme une âme errante dès cette vie; il subira toutes les injures, tous les traitements, toutes les souffrances de l'exil. Il cherchera à obtenir par le travail sa réhabilitation !

Si les Européens avaient cette foi profonde, com-

bien les hommes grandiraient au point de vue moral ? Il paraît que sur cent trente mille, qui est le nombre des Chinois qui s'expatrient annuellement, cinquante mille au moins rentrent purifiés, dans leur patrie, par le travail. On en voit se donner la mort pour rentrer plus vite au sein de leur famille spirituelle ! . . . . . . . . . .

A l'origine les lois chinoises donnaient, comme à Rome, au père de famille le droit de vie et de mort; mais cette coutume depuis des siècles n'existe plus. On punit les parents au contraire dont les enfants sont morts par suite de mauvais traitements. — Toutes les décisions graves doivent être prises au milieu de la famille assemblée. Le père ne peut seul prononcer un jugement ni seul célébrer le culte des ancêtres.

La femme préside comme son mari aux assemblées de famille, aux jugements, etc. Dans la plupart des ménages c'est la femme qui tient la bourse. Pas de dépenses sans son avis. A la mort du père, c'est elle qui prend la direction de la maison. C'est au fils aîné qu'est confié le champ patrimonial, les autres enfants partagent les produits de la terre avec lui. On fiance les enfants dès l'enfance ; on les habitue à la vie réelle, avec ses devoirs, ses dévouements, ses responsabilités et aussi ses joies. Aussi les Européens sont étonnés de leur précocité de jugement......

On vient de voir que les Chinois ne croient pas que la mort interrompe toute relation avec les âmes. Ils n'admettent pas non plus que la séparation soit brusque, immédiate. Pendant plusieurs jours, elle n'est qu'apparente. Lors même que le corps est devenu froid, l'âme n'est pas loin; elle erre au-dessus de son enveloppe. Les enterrements se font rarement avant trois mois.

Dans les premiers jours toute la famille réunie supplie l'âme de revenir. On l'évoque par les appels les plus touchants. On lui montre la place qu'elle a laissée vide. La place du mort est toujours réservée partout, pendant trois mois. Enfin le corps est conduit à la sépulture de la famille.

Deux fois par mois on se réunit dans la salle des ancêtres, tout le monde a revêtu ses habits de fête. On adresse au ciel une courte prière et les assistants entonnent l'hymne des ancêtres !...

Le père lit les noms des aïeux inscrits sur les tablettes; et les rappelant plus particulièrement au souvenir de la famille, il les fait en quelque sorte surgir du tombeau et parle en leur nom.

Le Livre de famille est composé de plusieurs cahiers. Ils renferment les actes de la vie civile : naissances, mariages, décès; les jugements prononcés en famille; on fait l'éloge des morts, leurs biographies; on lit les testaments, etc. On peut dire que c'est la bible de famille. Ce livre fait foi devant toutes les autorités. Chacun finit par le connaître par cœur; aucun de leurs aïeux par ce fait ne leur est inconnu. On sait leur histoire depuis des siècles.

La vieillesse est en Chine l'objet d'une sorte de culte qui est une des attributions du ministère des rites.

A partir de l'âge de 70 ans, les vieillards reçoivent les honneurs publics officiels, qu'ils soient riches ou pauvres, et quelle que soit leur position sociale.

M. G. Eug. Simon dit encore : La femme en Chine, c'est la maison. On la laisse moins tomber dans la misère, dans l'abandon, qu'en Europe, et les hommes ne revendiquent point pour elle l'égalité absolue de droits que sa nature et sa faiblesse la rendent incapable d'exercer et de défendre. Mais chaque homme est habitué dès l'enfance à se considérer comme directement et personnellement *responsable* du tort de l'une d'elles. Je laisse au lecteur, dit-il, à prononcer entre ces deux façons de résoudre la question.

Au sujet du culte des traditions, il dit encore :

Une nation sans histoire ne serait pas une nation. Il faut donc connaître l'histoire de son pays. Il faut élever l'histoire à la hauteur d'un culte; et quel meilleur moyen plus pratique, que de cultiver dans chaque famille ses propres traditions, ainsi que cela se fait en Chine ? Préoccupé des ancêtres et de la postérité, on s'apprend à vivre dans le passé et dans l'avenir, presqu'autant que dans le présent.

Nous regrettons que le manque d'espace ne nous permette pas de citer davantage des passages de cet intéressant ouvrage, qui mérite d'être lu dans son entier. Les chapitres sur l'état, le travail, le gouvernement, la description d'une famille, sont d'un haut intérêt. Nous avouons que ce livre nous a charmé et instruit sur les mœurs, les coutumes, les usages d'un peuple que nous avions envisagé jusqu'alors beaucoup moins avancé en civilisation qu'il ne l'est réellement.

Nous terminerons en citant une phrase qui nous montre que l'auteur s'il n'est pas spirite, croit tout au moins aux lois de la réincarnation :

Le chef de la famille Ouang-Ming Tse lit un passage du livre des ancêtres à M. Simon, et celui-ci l'interrompt en lui disant :

« *J'ai dû être dans une des vies antérieures*, auxquelles vous croyez, *un des fils* de vos cent familles, car tout ce que vous me dites de vos aïeux me touche comme si c'était les miens. »

Al. Delanne.

# CAUSES ET EFFETS

Pour quiconque pense sérieusement et cherche le pourquoi des faits, il est aisé de s'expliquer les causes des monstrueuses doctrines des partisans de l'anarchie. Ces causes sont certainement multiples ; mais la principale est celle-ci : l'idée matérialiste, autrement dit, la négation de Dieu. Ces sectaires violents ont pris pour devise : « Ni Dieu ni maître. » On comprend qu'avec de pareilles idées néantistes ils luttent avec l'audace et l'énergie du désespoir pour acquérir violemment et par n'importe quels moyens ce qu'ils croient devoir leur assurer une plus grande somme de bonheur, il n'y a là rien d étonnant. Quand on croit n'avoir qu'une seule existence à vivre, il semble assez logique de vouloir profiter des jouissances de la vie, le plus possible; et pour atteindre le but qu'on se propose, on ne doit pas craindre d'agir avec d'autant plus d'audace et de férocité que l'on se croit plus à l'abri de toute responsabilité après cette vie, du mal que l'on a fait.

Voilà, chez les classes déshéritées qui raisonnent, ou peut conduire la négation de Dieu, selon nous.

Quant aux classes riches qui ont de quoi satisfaire tous leurs désirs, il est évident, que la même idée n'aura pas les même conséquences désastreuses pour la société, attendu que les premiers luttent pour posséder et jouir, et que les seconds possèdent et jouissent. Le combat pour ceux-ci ne peut donc avoir lieu, n'ayant pas de but, mais vous pouvez être certains, néanmoins, que l'idée néantiste ou matérialiste les rendra carrément égoïstes neuf fois sur dix ; ce qui ne sera pas fait assurément pour désarmer la foule des déshérités de la fortune. Il arrivera donc fatalement que l'égoïsme des uns finira par provoquer la révolte des autres. On est toujours puni par où l'on a péché. Preuve que tout se tient dans la nature, et qu'il n'y a pas d'effet sans cause.

Aussi nous comprenons que c'est à nous, spirites sincères et convaincus, qu'incombe le devoir de montrer la lumière et de dire la vérité aux plus sceptiques, afin de les amener à se convaincre par eux mêmes, en les invitant pour cela à étudier sérieusement la doctrine et les faits spirites, seul moyen d'arriver à la certitude absolue de l'existence de Dieu, père de tous les êtres.

Consoler en donnant l'espoir, que dis-je l'espoir, la preuve certaine d'une autre vie où justice sera faite à chacun de nous, selon nos mérites. N'est-ce pas là un beau rôle, un devoir sacré à remplir. Aussi nous tâcherons de ne pas y faillir.

Nous savons qu'il est une nouvelle école spirite qui trouve que Dieu n'est pas assez prouvé, e qui, tout en admettant l'immortalité de l'âme et un état heureux ou malheureux dans l'autre vie, état conséquent des bonnes ou mauvaises actions accomplies pendant cette vie, n'admet pourtant pas, nous le répétons, l'existence de Dieu comme assez prouvée.

C'est assurément croire à des effets sans cause et s'arrêter à mi-chemin de la vérité.

C'est pourquoi nous essayerons de démontrer, dans un prochain article, que tout effet a forcément une cause ; puissions-nous réussir à faire partager à tous les négateurs, notre certitude sur l'existence de Dieu, par qui tout vit et respire.

GINESTET

---

# Association spirite de Toulouse

Dans le numéro du *Spiritisme*, du mois dernier, nous avons recommandé à nos frères la Société Spirite de secours mutuels de Paris, dirigée par son tout dévoué Président M. Sainteau.

Nous sommes heureux de pouvoir constater qu'elle n'est pas la seule qui existe en France.

Voici la lettre que nous avons reçue :

« Toulouse, le 4 septembre 1886.

» Cher Monsieur et Frère en croyance,

» Selon votre désir, je vous fais parvenir quel- » ques catalogues et quelques statuts de notre asso- » ciation. Si ce chiffre n'était pas suffisant vous » n'auriez qu'à me le faire connaître et je vous » adresserai ceux qui vous seront nécessaires.

» Au bas de chaque livret j'ai mis mon adresse » afin que ceux de nos frères à qui vous les remet- » trez qui seraient dans l'intention de se constituer » comme nous en société de secours mutuels, ou » qui auraient besoin de quelques renseignements, » puissent s'adresser à moi. Je me met entièrement » à leur disposition.

» Veuillez agréer, cher Monsieur et Frère, l'hom- » mage le plus respectueux et le plus fraternel de « votre tout dévoué.

« Charles AUTHOPHAGE
» 9, Rue des Trois-Piliers. »

A notre passage à Toulouse nous avons appris la formation de l'association spirite créée par nos frères ; approuvée en assemblée générale le 30 septembre 1880. — Vu : le Préfet, M. Baile.

Nous sommes en possession du premier tableau de souscriptions. Il est intitulé : « Association spirite de Toulouse. Comme emblème deux mains se

serrent cordialement. Autour du dessin formant le carré, on lit : « Naître, mourir, renaître encore, progresser sans cesse, telle est la loi ».

Président : M. Courrech.

Secrétaire général : M. Autophage.

Secrétaire-adjoint et président de la Commission administrative : M. Cadeau.

8 membres de la Commission, délégué : M. Cayrel.

15 visiteurs pour les malades y compris plusieurs Dames.

Les noms des Pharmaciens et Docteurs en médecine.

Les souscripteurs sont déjà au nombre de 250 à 300.

La formation et le but de la Société est :

« De donner gratuitement des soins de médecins et les médicaments aux membres participants;

« De payer aux membres participants une indemnité pendant le cours de la maladie.

« De distribuer à la famille un secours en cas de décès ;

« D'accorder aux vieillards impropres à tout travail une pension servie par la caisse générale des retraites conformément au décret du 26 avril 1856,

Composition de l'association :

« Elle se compose de membres participants et de membres honoraires qui tous déclarent adhérer sans réserve à la Doctrine de la révélation spirite et sous la seule condition que leur conduite est régulière.

« Seront membres honoraires de l'association les frères spirites qui, par leurs soins, leurs conseils, et leurs souscriptions volontaires, contribueront aux succès et à la prospérité de l'association.

« La cotisation des membres participants est fixée à UN FRANC par mois.

« Celle des membres honoraires est fixée à cinq francs.

« Les membres participant malade ont droit à la visite du médecin, aux remèdes de toute nature, nécessaires pendant la maladie.

« A une indemnité de sept francs par semaine pendant le premier trimestre et diminuée de moitié pour le second.

« Les membres participants incurables où devenus infirmes avant l'âge fixé par les statuts, pour être admissibles à la pension de retraite peuvent recevoir un secours, déterminé chaque année, prélevé sur le fond de réserve.

« La société accorde la somme de quarante francs à la famille du décédé pour frais de funérailles.

Nous ne pouvons qu'applaudir avec avec beaucoup de satisfaction à l'initiative que nos amis ont prise de se secourir mutuellement par l'association libre. C'est le vrai moyen de prouver à nos adversaires que les spirites mettent en pratique les enseignements moraux et fraternels que nous enseignent nos chers guides et d'en tirer quelques avantages matériels pour les moins bien partagés de ce monde. Il serait à souhaiter que dans toutes les villes populeuses de France nos frères s'unissent pour former des associations mutuelles de ce genre.

Nous les invitons donc à se mettre à l'œuvre, sans retard, et si le petit nombre dans de certaines localités ne leur permet pas d'agir entre eux efficacement, alors qu'ils s'allient immédiatement aux sociétés existantes de Paris ou de Toulouse, qui fonctionnent fort bien sous la direction et le patronage de cœurs dévoués et d'hommes très honorables. Il pourront par ce moyen, mettre en pratique la grande Loi de solidarité, de mutualité, qui doit faire la force et le bonheur de la grande famille spirite dans l'avenir.

Lorsque plusieurs groupes nouveaux seront créés, on pourra les relier tous ensemble en un seul faisceau et l'union par la charité sera formée.

N'avons nous pas sous les yeux, pour nous encourager, une vaste association, que nous avons vu naître bien petite il y a une trentaine d'années seulement et qui aujourd'hui a droit de cité partout par les services qu'elle rend, c'est la Ligue de l'Enseignement dont nous nous honorons d'avoir été un des premiers souscripteurs.

Honneur aux vaillants — honneur à nos chers frères qui pensent à faire le bien non seulement en paroles, mais par des actes vitaux.

AL. DELANNE.

## RÉUNION TYPTOLOGIQUE

Du 2 juin 1887.

*Médium*, Mlle H. HUET

*Président*, L'AUTEUR DE CE COMPTE RENDU

Le Président ayant fait en termes généraux l'évocation des Esprits parents, protecteurs et amis du groupe, le médium appose les mains sur la table dont les mouvements qui ne tardent pas à se produire, ont pour but de désigner les lettres de l'alphabet nécessaires à former des mots, des phrases et établir ainsi une communication précise des Esprits aux personnes présentes.

L'un d'eux dicte les paroles suivantes :

« La terre est un monde d'épreuves. Ceux qui » peuvent en triompher gagnent un point d'éléva-

» tion en revenant ici. Soyez donc courageux. —
» Marie. »

Marie est l'Esprit d'une jeune fille désincarnée vers 1840 qui s'est fait l'un des protecteurs assidus du groupe.

D. « Je crois voir dans ce préambule une allusion à la terrible catastrophe. l'incendie de l'Opéra-Comique, il y a huit jours, qui vient de répandre la consternation dans notre grande ville. Où en sont ces tristes victimes ? Commencent-elles à sortir du trouble inévitable dans de telles circonstances et à se reconnaître ? Se rendent-elles compte de leur mode d'existence actuel ? »

R. « Les Esprits qui quittent la Terre dans un
» moment tragique sont souvent longtemps à se
» reconnaître. Ils croient être dans un rêve. Quel-
» ques-uns pourtant savent que leur âme est déta-
» chée de leur corps. Un va vous parler. »

Observons, en passant, la brièveté de ce langage obligée dans l'emploi de la typtologie et de la tractivité toujours plus lent, mais aussi plus sûr que l'écriture médianimique le crayon en main Un va vous parler ! C'est-à-dire un des nombreux Esprits qui viennent de se désincarner d'une façon si soudaine et si violente et aussi, par lui, jusqu'à un certain point tous les autres au nom desquels il parlera tout au moins par anticipation.

D. « Qui que vous soyez, nous sommes avides de vous entendre et de vous assurer de tout l'intérêt que nous portons à votre cruelle destinée. »

R. « J'ai quitté ce monde dans un moment où
» j'espérais vaincre la mort. Vous ne pourrez
» jamais comprendre les angoisses cruelles que
» l'on éprouve. En ces moments, l'esprit souffre
» souvent plus que le corps. Je ne regrette la vie
» que pour ceux que j'ai aimés. Vous nous plai-
» gnez. Non, plaignez ceux qui nous pleurent.

» J'ai sauvé deux personnes qui prient pour moi. Je les remercie. — Octave Tierce. »

D. « Vous l'avez deux fois vaincue, la mort, et, voulant l'affronter une troisième fois pour opérer un nouveau sauvetage, vous avez succombé martyr de votre dévouement héroïque. Je me figure que, dans de si glorieuses conditions, votre retour à la céleste patrie doit avoir été un triomphe bien mérité au sein des Esprits qui se sont abattus en foule sur le lieu du sinistre pour vous recueillir tous. Inutile de former des vœux pour votre bonheur actuel. Il serait certainement complet sans la peine éprouvée par ceux qui vous regrettent si justement. Pour nous, nous serons heureux chaque fois que vous voudrez bien revenir à nous et nous transmettre d'utiles enseignements. »

Quelques questions lui sont encore adressées, mais ne reçoivent pas de réponse. La réunion en déduit qu'il est inutile d'insister pour cette fois et il s'établit de divers côtés des conversations marquées au coin d'une grande animation. La table se remettant en mouvement, il est dit :

« Mes amis, vous avez raison de vous occuper
» sérieusement d'une question si intéressante ;
» mais votre esprit a parfois besoin de repos.

« Nous nous intéressons à vos travaux. Nous
» essayons de vous inspirer; mais nous ne pouvons
» rien matériellement.

« Vous avez tous ici quelqu'un qui prie pour
» vous. — Anaïs-Henriette »

L'heure étant tardive, l'assistance remercie les Esprits de leur venue en leur exprimant l'espoir de l'obtenir encore les prochaines fois et se sépare en s'ajournant à quinzaine.

Vieillard de Boismartin.

---

## Le Spiritisme selon les Spirites

*Spirites* et *spiritisme* sont deux mots maintenant bien connus et fréquemment employés, quoiqu'ils fussent encore ignorés il y a seulement quelques années. Cependant la plupart des personnes qui se servent de ces mots en sont à se demander ce qu'ils signifient exactement et bien que chacune se fasse cette question, nulle ne l'adresse, parce que toutes veulent passer pour connaître le mot de la charade.

Quelquefois pourtant, la curiosité intrigue jusqu'à amener l'interrogation sur les lèvres, et à votre désir, chacun vous renseigne.

Les uns prétendent que le spiritisme c'est le truc de l'armoire des frères Davenport; d'autres affirment que ce n'est rien autre chose que la magie et la sorcellerie d'autrefois qu'on veut remettre en faveur sous un nouveau nom. Selon les bonnes femmes de tous les quartiers, les spirites ont des entretiens mystérieux avec le diable, avec lequel ils ont préalablement signé un compromis. Enfin, si on lit les journaux, on y apprend que les spirites sont tous des fous ou tout au moins les dupes de certains charlatans appelés *médiums*. Ces charlatans s'en viennent, avec ou sans armoire, donner des représentations à qui veut les payer, et, pour mieux accréditer leur jonglerie, ils disent opérer sous l'influence occulte des esprits d'outre-tombe.

Voilà ce que j'avais appris ces derniers temps ; et, vu le désaccord de ces réponses, j'étais résolu, pour m'éclairer, à aller voir le diable, dût-il m'emporter, ou à me faire duper par un médium, dussé-je lui laisser ma raison. Je me souvins alors, très à propos, d'un ami que je soupçonnais de spi-

ritisme, et je fus le trouver, afin qu'il me procurât les moyens de satisfaire ma curiosité.

Je lui fis part des opinions diverses que j'avais recueillies et lui exposai l'objet de ma visite. Mais mon ami rit beaucoup de ce qu'il appelait ma naïveté et me donna à peu près l'explication que voici :

« Le spiritisme n'est pas, comme on le croit vulgairement, une recette pour faire danser les tables ou pour exécuter des tours d'escamotage, et c'est à tort que chacun veut y trouver du merveilleux.

« Le spiritisme est une science ou, pour mieux dire, une philosophie spiritualiste, qui enseigne la morale.

« Elle n'est pas une religion, en ce qu'elle n'a ni dogmes, ni culte, ni prêtres, ni articles de foi; elle est plus qu'une philosophie, parce que sa doctrine est établie sur la preuve *certaine* de l'immortalité de l'âme : c'est pour fournir cette preuve que les spirites évoquent les esprits d'outre-tombe.

« Les mediums sont doués d'une faculté naturelle qui les rend propres à servir d'intermédiaires aux esprits et à produire avec eux les phénomènes qui passent pour des miracles ou pour de la prestidigitation aux yeux de quiconque en ignore l'explication. Mais la faculté médiumnimique n'est pas le privilège exclusif de certains individus; elle est inhérente à l'espèce humaine, quoique chacun la possède à différents degrés ou sous différentes formes.

« Ainsi, pour qui connaît le spiritisme, toutes les merveilles dont on accuse cette doctrine ne sont tout simplement que des phénomènes de l'ordre physique, c'est-à-dire des effets dont la cause réside dans les lois de la nature.

« Cependant les esprits ne se communiquent pas aux vivants dans le seul but de prouver leur existence, et ce sont eux qui ont dicté et développent tous les jours la philosophie spiritualiste.

« Comme toute philosophie, celle-ci a son système qui consiste dans la révélation des lois qui régissent l'univers et dans la solution d'un grand nombre de problèmes philosophiques devant lesquels, jusqu'ici, l'humanité impuissante a été contrainte de s'incliner.

« C'est ainsi que le spiritisme démontre, entre autres choses, la nature de l'âme, sa destinée, la cause de notre existence ici-bas; il dévoile le mystère de la mort, il donne raison des vices et des vertus de l'homme, ce qu'est le monde, ce qu'est l'univers, il fait enfin le tableau de l'harmonie uivnerselle, etc.

« Ce système repose sur des preuves logiques et irréfutables, qui ont elles-mêmes pour arbitre de leur vérité des faits palpables et la raison la plus pure. Ainsi, dans toutes les théories qu'il expose, il agit comme la science et n'avance pas un point que le précédent ne soit complètement certifié. Aussi le spiritisme n'impose-t-il pas la confiance, parce qu'il n'a besoin, pour être accepté, que de l'autorité du bon sens.

« Ce système établi, il en est déduit, comme conséquence immédiate, un enseignement moral.

« Cette morale n'est autre que la morale chrétienne, la morale qui est écrite dans le cœur de tout être humain et elle est de toutes les religions et de toutes les philosophies, par cela même qu'elle appartient à tous les hommes. Mais dégagée de tout fanatisme, de toute superstition, de tout esprit de secte ou d'école, elle resplendit dans toute sa pureté.

« C'est à cette pureté qu'elle demande toute sa grandeur et toute sa beauté ; de sorte que c'est la première fois que la morale nous apparaît revêtue d'un éclat aussi majestueux et aussi splendide.

« L'objet de toute morale est d'être pratiquée ; mais celle-ci surtout tient cette condition comme absolue, car elle nomme spirites, non ceux qui acceptent sa doctrine, mais seulement ceux qui mettent ses préceptes en action.

« Dirai-je quels sont ces préceptes ? Je ne prétends pas enseigner ici, et l'énoncé des maximes me conduirait nécessairement à les développer.

« Je dirai seulement que la morale spirite nous apprend à supporter le malheur sans le mépriser, à jouir du bonheur sans nous y attacher ; elle nous abaisse sans nous humilier ; elle nous élève sans nous enorgueillir ; elle nous place au-dessus des intérêts matériels, sans pour cela les marquer d'avilissement, car elle nous enseigne, au contraire, que tous les avantages dont nous sommes favorisés sont autant de forces qui nous sont confiées et de l'emploi desquelles nous sommes responsables envers les autres et envers nous-mêmes.

« Vient alors la nécessité de spécifier cette responsabilité, les peines qui sont attachées à l'infraction. au devoir et les récompenses dont jouissent ceux qui lui ont obéi. Mais là encore les assertions ne sont tirées que des faits et peuvent se vérifier jusqu'à parfaite conviction.

« Telle est cette philosophie, où tout est grand, car tout y est simple ; ou rien n'est obscur, car tout y est prouvé ; où tout est sympathique, parce que chaque question y intéresse intimement chacun de nous.

« Telle est cette science qui, projetant une vive lumière sur les ténèbres de la raison, dévoile tout à coup les mystères que nous croyions impénétrables et recule jusqu'à l'infini l'horizon de l'intelligence.

« Telle est cette doctrine qui prétend rendre heureux, en les améliorant, tous ceux qui consentent à la suivre et qui ouvre enfin à l'humanité une voie sûre au progrès moral.

Telle est enfin la folie dont sont atteints les spirites et la sorcellerie qu'ils pratiquent. »

Ainsi, en souriant, termina mon ami, qui, à ma prière, me donna rendez-vous pour visiter ensemble quelques réunions spirites où les expériences se joignent à l'enseignement.

Rentré chez moi, je me rappelai ce que j'avais dit, de concert avec tout le monde, contre le spiritisme, avant de connaître seulement la signification de ce mot, et ce souvenir me remplit d'une amère confusion.

Je pensai alors que, malgré les démentis sévères infligés à l'orgueil humain par les découvertes de la science moderne, nous ne songions guère, dans le temps de progrès où nous vivions, à mettre à profit les enseignements de l'expérience, et que ces mots écrits par Pascal, il y a deux cents ans, seront encore pendant des siècles d'une rigoureuse exactitude : « C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement, et de là vient qu'il est toujours disposé à nier ce qui lui est incompréhensible. »

A. Briquel.

# COMMUNICATIONS SPIRITES

Le spiritisme doit parcourir toutes les phases qui ont été prédites à son avènement; il est entré dans la phase de la controverse, de la discussion et de la lutte, parce qu'il est à présent un arbre robuste et que l'on aperçoit de loin les ombres qu'il projette. Lorsqu'il a commencé, on a dit: C'est une mode, une fièvre; on s'en occupera huit jours, puis tout sera dit. Mais les années ont succédé aux années et le spiritisme, loin de s'amoindrir, s'est augmenté de tous les affluents de la croyance et de la vérité ; il a progressé et a pris sa place en traversant la foule des sophismes, sans heurter personne, sans renverser ceux qui l'attaquaient, répondant avec urbanité aux injures, dédaignant la calomnie, repoussant toute attaque et grandissant en dignité et en considération. Ce qui fait la force du spiritisme, c'est le concours gratuit qu'on lui apporte ; tout ce qui est exploitation engendre la déchéance des exploiteurs; les exemples sont là pour prouver le fait. Ce qui constituera le spiritisme en doctrine de la vérité, c'est l'unité que ses membres s'efforceront de maintenir entre eux. Tout état divisé est un état en décadence.

Ce qui prouvera la révélation des esprits mieux que toutes les manifestations physiques, c'est la concordance des communications, parce qu'elle est le résultat des esprits bienveillants qui animent les groupes. Il dépend donc des adeptes du spiritisme de propager l'idée ou, comme on pourrait l'appeler, la révélation spirite, et de la faire concourir à leur amélioration.

L'idée spirite vient de Dieu; son germe a été fécondé par Jésus; il est tout entier dans ses Évangiles; les esprits n'ont coopéré qu'à la propagation de ce germe, en répandant partout les maximes qu'ils contiennent et en les expliquant pour rendre plus palpable ce qui en paraîtrait énigmatique. Aimez-vous les uns les autres, disait Jésus, c'est-à-dire qui que vous soyez, sans distinction de culte, de race et de caste. Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait, c'est-à-dire pensez bien si en offensant votre frère vous ne seriez pas offensé d'un acte semblable commis envers vous. Si vous ne renaissez de nouveau, vous n'entrerez pas dans le royaume de mon Père. Ces paroles renferment toute la réincarnation et ses conséquences. Croyez-vous qu il y ait encore un peu de foi quand je reviendrai? Jésus parlait ainsi pour annoncer son retour, comme il le prédit dans l'Apocalypse, comme il le répète dans plusieurs passages de ses Évangiles. Encore un peu de temps, vous ne me verrez plus; mais encore un peu de temps et vous me reverrez. Le spiritisme n'est-il pas tout entier dans ces enseignements de Jésus ; n'est-il pas clairement expliqué dans toutes ses paraboles? Jésus savait bien que les temps arriveraient où l'intelligence des peuples s'élèverait audessus des aspirations ordinaires pour chercher ailleurs une vérité qu'elle ne trouvait pas dans les pensées qu'on lui inculquait: c'est que l'idée apportée par Jésus avait grandi ; que déjà ses semences portaient leurs racines, et que l'idée est comme la plante que l'on a mise profondément en terre : elle germe et se révèle quand la végétation l'a fécondée; rien n'en arrêtera l'essor, ni la volonté des hommes, ni les influences contraires; refoulée d'un côté, elle reparaîtrait d'un autre ; abandonnée par les uns, elle serait acclamée par les autres; comprimée, étouffée dans son élan, elle se relèverait et reprendrait sa forme, comme la fleur que le vent d'orage a courbée, se relève et redresse la tête plus brillante et plus radieuse au premier rayon du soleil.

Le spiritisme n'est donc pas l'œuvre des hommes, l'idée d'un jour, l'enthousiasme fébrile d'un système; il est l'œuvre divine, la conception de Dieu, apportée il y a dix-huit siècles par le grand rénovteur, mûrie par l'intelligence des créatures formant la génération actuelle.

Quel que soit l'attrait de ses communications, sous quelque forme qu'il se manifeste, il est la traduction fidèle de cette grande maxime: Aimez-vous, aimez vos ennemis.

Tout ce qui est en dehors de cet enseignement n'est plus le spiritisme : il ne peut en être que l'imitation et l'on n'imite pas la nature, parce que Dieu seul en est l'ouvrier et que Dieu est inimitable. Courage donc, pionniers de l'œuvre spirite, ne vous arrêtez pas à considérer si la controverse s'acharne après l'œuvre que vous servez ; les esprits sauront bien en prendre la défense. Ne vous occupez pas de savoir ce qui peut porter du trouble dans la marche du progrès, Dieu enlèvera les barrières qui l'empêcheraient de passer; mais efforcez-vous de vous faire reconnaître par celui qui doit revenir vous apporter son nouveau nom et qui a dit: A l'amour que vous aurez les uns pour les autres je reconnaîtrai que vous êtes mes disciples.

SPHINX.

### Conseils

Mon cher A... tu le vois, la langue me démange, il y a si longtemps que je ne suis venu me communiquer et cela pour plusieurs raisons; car il ne faut pas croire que nous faisons tout ce que nous voulons; ce serait une grave erreur. Nous subissons des lois auxquelles il nous est impossible de nous soustraire.

Pour manger ici-bas le pain quotidien et quelque chose avec, bien entendu, il faut travailler afin de sustenter la matière et permettre par ce moyen à l'esprit de se livrer à son instruction terrestre; car la majeure partie d'entre les humains ne sachant d'où elle vient, ni où elle va ne voit qu'une chose: l'*argent*, toujours l'argent. Il est vrai qu'avec lui on se procure le bonheur matériel. Je riais tout à l'heure en écoutant votre conversation et tout en désirant, mon enfant, comme tu le disais une honnête aisance, je reconnais que dans bien des cas elle est une barrière à l'avancement spirituel de beaucoup.

L'homme qui ne connaît pas la souffrance, par le besoin, n'est pas compatissant; celui qui ignore les difficultés du travail matériel est sans pitié, trop souvent, pour son semblable. Il lui semble que celui qui ne possède pas est la bête de somme destinée à travailler sans relâche puisqu'il faut qu'il vive par cela.

Celui qui possède la fortune sans avoir rien fait, est un parasite dans la société, c'est un pur égoïste, et en se livrant au plaisir des sens il est aveugle moralement, il devient sourd aux accents de la compassion, et si le malheur ne frappe pas à sa porte il ne comprendra jamais ses devoirs et il ignorera la lutte que ses frères malheureux soutiennent chaque jour pour arracher leur pain au labeur pénible qui les enchaîne.

Bénis donc la main divine qui a dirigé tes pas vers le rude chantier du travail matériel et spirituel. Le travail ennoblit l'homme ici-bas ; il ouvre à l'esprit des horizons nouveaux. Et n'est-ce pas une véritable étude que de se trouver chaque jour en face de difficultés nouvelles. Ah ! comme il faut que l'esprit se plie à ces mille petites choses qui ne sont rien en apparence mais qui le forcent à se rendre agréable aux autres et surtout à vaincre le reste d'orgueil que tous nous ressentons encore si fortement ; le passé s'efface si lentement !...

Mais sois sans inquiétude, mon cher ami, tu fais en ce moment le plus difficile ; tu déploies de nouveau ce qui jadis a fait ta force : la volonté. Je te l'ai dit déjà : « Rappelles-toi que vouloir c'est pouvoir. » C'est une vérité aussi évidente que deux et deux font quatre. Par conséquent, tu étais venu cette fois pour apprendre à vaincre les difficultés du travail et te rendre compte des efforts réitérés qu'il faut faire pour arriver à se créer par soi-même une position honorable. Tu as compris cette dure nécessité et, chose plus louable, mon ami, tu l'as mise à exécution.

Eh bien, mon jeune athlète tu as vaincu l'hydre, tu as débarrassé ton chemin des obstacles qui l'encombraient. Je puis t'affirmer qu'avant peu tu seras récompensé et que tu arriveras ! Car, connaissant le travail matériel tu pourras reprendre tes chers travaux interrompus, et vivre de la vraie vie qui est celle où l'esprit cherchant à pénétrer les vues de la Providence, plonge son regard dans l'infini...

DE SOMERY.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de lire un ouvrage intéressant. Il prouve d'une manière péremptoire que chaque jour la presse, le livre, le roman s'assimilent dans leurs conceptions idéales, des notions psycologiques que naguère on négligeait, ou plutôt qui ne prêtaient pas à intéresser le public.

Quelques auteurs commencent à esquisser des théories sur ces matières.

Voici ce que nous lisons dans un ouvrage intitulé : **La Double vue**, Par Pierre MAEL (1).

Etrange phénomène! Quel homme scrutera jamais les profondeurs, les abîmes du sentiment. Il est de ces situations insolites, anormales, dont on dit communément qu'elles sont *extra-naturelles*, c'est-à-dire hors de nature.

(1) Bibliothèque des Deux-Mondes, rue Bonaparte, n° 1, à Paris.

Le composé humain qui ne forme qu'une seule substance, est momentanément rendu à la simplicité première de ses composants. Selon que le corps ou l'âme prédomine, le système nerveux obéit à l'influence physique ou à l'influence morale.

De là, dans la vie du songe cette omnipotence de l'appétit charnel, ou cet empire irrésistible de la volition clairvoyante.

Quand c'est l'Esprit qui abdique, la matière reprend brutalement ses droits, une cause morbide tient l'intelligence subjuguée. L'instinct commande en maître et toute la machine préordonnée exécute ses ordres.

Au contraire est-ce l'âme qui se dégage pour ainsi dire de la suggestion sensorielle, toutes les facultés sensitives s'émoussent dans leur organe, c'est-à-dire au point de vue de la seule passivité. Le temps et l'espace, l'espace surtout, perdent leur valeur objective. La cohésion des molécules disparaît. Le plein et le vide déquilibrent si bien qu'il n'est plus de densité pour l'acuité du regard devenu perçant et qui fouille l'étendue. Tout se nivelle. Les sensations n'apparaissent qu'avec leur quantité psychique. Obligé par la présence et le poids du corps de ne percevoir toutes choses que sous la représentation de ce corps, l'âme coordonne ses propres modifications avec les données du fait externe.

De là, ce pouvoir de voyance que la médecine ne comprend pas et qu'elle s'efforce de s'expliquer par des phénomènes pathologiques de l'hystérie et des névroses analogues.

Plus savant que la science, précisément parce qu'il est plus simple, le vulgaire dans les contrées surtout où le phénomène est fréquent, s'est servi d'une expression énergique et pleine de sens.

Je nomme cette puissance occulte et mystérieuse du nom qui en énonce le caractère et les attributs déterminants la : *Double vue.*

LE BIBLIOPHILE.

## NÉCROLOGIE

Le 15 juin dernier est décédé, à 57 ans, après de cruelles souffrances, le comte Henri Le Lorgne d'Ideville, ancien ministre plénipotentiaire à Athènes, ancien préfet d'Alger et en tout temps littérateur justement estimé pour son esprit raffiné, son aménité de caractère, sa serviabilité à tous.

Le comte d'Ideville avait cette rectitude dans le jugement et ce bon sens qui ne se laissent par entamer par les influences extérieures de ce qu'il est banalement convenu d'admettre ou de rejeter. Il appréciait les choses dans leur essence propre sans s'inquiéter de ce que peut en penser celui-ci ou celui-là. Il était, en toutes circonstances lui-même, ce que se flattent d'être beaucoup plus de gens malheureusement qu'il n'y en a en réalité.

Dans de telles conditions, on comprendra sans peine que, tout en restant le fidèle des pratiques spéciales catholiques de par le fait de sa naissance et sans s'être rangé jamais parmi les adeptes dénommés du spiritisme, il en était un grand approbateur, le mettait en œuvre quelquefois et en goûtait les idées et les notions qui en résultent.

Sa désincarnation complète en sera rendue d'autant plus facile et plus prompte. Regrettons donc profondément l'homme de talent spirituel et aimable et plaignons l'intéressante famille dont il était le chef si digne. Il nous reste la certitude qu'il en demeurera le protecteur vigilant dans la céleste patrie.

VIEILLARD DE BOISMARTIN.

Notre sympathique trésorier de l'*Union Spirite Française*, M. Lussan, vient de nouveau d'être douloureusement éprouvé en perdant sa nièce, Mme Lafargue, qu'il avait élevée avec ses chères filles, et comme elle laisse une petite fille et un mari inconsolable, nous crions espoir et courage, à nos bons amis et nous prions leur guide de les soutenir et de les fortifier.

# STELLA

(*Suite*)

Je discutai, en sortant de ce salon, avec un journaliste qui se glorifiait d'étudier et d'admettre certains phénomènes spirites que je n'attribuais qu'à un état maladif de ceux qui y croyaient.

Je rentrai chez moi très tard et me promenai dans ma chambre, en fumant et en rêvant à l'aberration de certains cerveaux. J'entendis un léger bruit, comme un glissement, un froissement d'étoffe, je me retournai surpris et je restai dans une stupéfaction profonde : près de la porte, et s'avançant vers moi, je vis la plus admirable femme qu'il soit possible de rêver : Grande, mince, très blonde, d'un blond doré aux chatoyants reflets, elle me parut d'une distinction suprême. Elle était enveloppée de voiles blancs sur lesquels s'étendaient les boucles soyeuses de sa magnifique chevelure; ses yeux, d'un bleu sombre, brillaient dans l'ombre. Elle glissait en mouvements onduleux, gracieux. Elle s'assit non loin de moi en me faisant signe de prendre un fauteuil. Ses

grands yeux tenaient mon regard attaché à leur éclat. J'étais fasciné, je pensais mille choses confuses, je voulais lui dire mon admiration, mais nulle parole ne pouvait l'exprimer.

— Vous n'osez m'avouer le sentiment qui vous domine en ce moment, dit-elle d'une voix harmonieuse; je lis en votre pensée et vous êtes pris d'amour !... Je sais votre vie, vous avez toujours profané l'amour, le recherchant chez des femmes vénales, chez des êtres d'essence grossière; pourtant c'est par lui, par sa douce influence que vous devez être régénéré !

— Me régénérer, lui dis-je, en sortant peu à peu du trouble qui tenait mon esprit engourdi; qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, qu'ai-je pensé devant être effacé ?

— Hélas ! tout et rien, dit-elle; vous êtes de l'espèce dangereuse et séduisante des égoïstes. Rien ne vous intéresse, ne vous émeut en dehors de ce qui vous est personnel, et votre cœur est sec comme le roc insensible sur lequel se brisent les vagues mugissantes de la mer et les vaisseaux emportés vers les écueils.

— Vous êtes sévère et injuste, je me plie aux lois, aux exigences sociales, et jamais je ne nuis à personne.

— La fortune, la jeunesse, la force créent des devoirs, l'homme se doit à ses compagnons de misère. — Ne pas nuire ne suffit pas, il faut faire le bien. — Celui qui s'endort dans une oisiveté malsaine, perd la force et la santé, ainsi en est-il de l'esprit. — Celui qui ne monte pas descend et vous descendez, Marcel. — Je viens vous rappeler votre mission qui fut celle du dévouement, de la lutte; enfin, je viens vous dire aussi : Vous vous trompez, Dieu existe, et l'âme est une des manifestations de sa toute-puissance créatrice.

Elle se leva.

— Par pitié, dis-je en ployant les genoux devant elle, restez encore.

— Je ne puis.

— Donnez-moi un mot d'espoir, un mot d'amour.

— Vous pourrez me revoir; élevez-vous moralement, je vous aimerai !

Et comme elle s'éloignait :

— Votre nom, suppliai-je encore, afin que je puisse penser à vous.

— Stella !

Elle disparut au même mome... ... je tombai dans un profond sommeil. Je m'éveillai tard, j'étais étendu sur un fauteuil et j'eus de la peine à comprendre comment j'avais dormi là au lieu de me coucher. Puis la scène précédente me revint tout entière à l'esprit et je crus être sur la pente de la folie. Je ne doutai point qu'une surexcitation cérébrale n'eût amené une hallucination, mais quelle étrange forme !... Ce rêve me poursuivit. Je pensais chaque soir à la beauté douce, harmonieuse de ma visiteuse nocturne, et ma quiétude, mes plaisirs en furent diminués; non que je tinsse compte de ses conseils, mais parce que sa beauté m'avait troublé et laissé une impression qu'aucune femme jusqu'alors n'avait produite sur moi.

Je commençais à vaincre cet obsédant souvenir, lorsque je revis la même femme, dans des conditions à peu près identiques.

— Vous n'avez tenu aucun compte de mes conseils, dit-elle, vous êtes resté ce que vous étiez alors. Hier, un ami malheureux, marié, père de famille, vous pria de le sauver, vous avez refusé !... Et que vous aurait-il coûté de lui venir en aide? Votre garantie lui assurait une position; par habitude, par sécheresse de cœur, vous ne rendez point de service d'argent !... J'ai voulu vous convertir au bien, au progrès, vous ne voulez point m'entendre et vous me voyez pour la dernière fois.

— Non, non, m'écriai-je, vous ne me quitterez pas ainsi; je vous aime ardemment, follement; je veux vous voir encore, vous posséder, et, pour cela seulement, je vous obéirai. Vous voyez en ma pensée, et vous voulez me quitter, me rendre à jamais malheureux !...

— Ce sont de vaines promesses, je veux des actions; soyez bon, charitable, aimez votre devoir plus que votre plaisir !...

— Mes devoirs !... J'y ai si peu, si rarement pensé. Quels sont-ils ?...

— Faire le bien, ne jamais nuire... Me voulez-vous pour guide ?... Je viendrai quelquefois vous aider et vous aimer.

— Pour cela, vous obtiendrez tout de moi; mais quel intérêt avez-vous à me rendre meilleur; dites-moi aussi qui vous êtes, d'où vous venez et quand je vous reverrai ?...

Sa voix devint plus douce, elle m'attira; je m'assis à ses pieds, elle posa sa main fine et blanche sur mon front :

— Pour toi, je suis l'amour, dit-elle, aime-moi donc et mérite ce sentiment auquel je ne puis répondre que si tu en es digne.

— Mais tout à l'heure, je douterai, je souffrirai et j'hésiterai à suivre la voie que vous m'indiquez.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

*Le Gérant :* Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils.

5e ANNÉE. — N° 10 **20 centimes le Numéro.** (2e QUINZAINE) JUILLET 1887

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

**ABONNEMENTS**
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE



## LA LOI DU TALION

Le spiritisme, pour répondre à son titre de philosophie émancipatrice, doit nous fournir dans tous les domaines des données exactes et précises; et s'il pouvait nous être démontré qu'il est inférieur sur quelque point aux idées acquises par la majorité des humains, il faudrait croire qu'il n'est pas l'expression exacte de la vérité, et dès lors son autorité en serait considérablement amoindrie. Ces reflexions nous sont suggérées par la lecture d'un article de vie posthume dans lequel un rédacteur, étudiant le spiritisme au point de vue social, déclare que notre doctrine est vieillotte et qu'elle est inspirée par les mêmes esprits cléricaux et monarchistes qui ont entravé les progrès de la pensée pendant la longue nuit du moyen âge. Est-il vrai que l'enseignement des esprits soit rétrograde ? et peut-on affirmer, avec quelque apparence de raison, que l'expiation des fautes antérieures soit une idée arriérée, bonne tout au plus pour une nation encore à l'état barbare ?

Essayons d'examiner cette conception au point de vue rationaliste, et de nous faire une opinion fondée sur cette question. Que faut-il entendre par la loi du talion ? Est-ce qu'il faut supposer qu'un individu en ayant assassiné un autre doit aussi subir le même sort? Doit-on croire qu'un incendiaire, dont le crime a déterminé la mort d'un ou de plusieurs hommes, doit lui-même périr d'une manière analogue dans une existence suivante ? Enfin, si un spéculateur sans scrupule a, par des manœuvres dolosives, plongé dans le désespoir et la misère des familles entières, doit-on en conclure qu'il sera fatalement l'objet d'une spéculation semblable dans une future réincarnation ? Ce serait, je crois, examiner la question sous son côté étroit. Je ne puis m'imaginer qu'un crime en amène forcément un autre et qu'ils doivent se succéder fatalement en raison de la première faute commise. Il y aurait ainsi une succession non interrompue de vengeances, et je ne vois pas bien quel pourrait être le bénéfice moral que l'on retirerait d'une semblable organisation de la justice. Il répugne au bon sens d'admettre qu'un crime sera obligatoirement puni par un autre crime et que les expiations terrestres d'un être seront toujours perpétrées par ceux qui en auront été les victimes jadis. Cela est d'autant moins probable que la victime peut s'être améliorée moralement et au lieu de conserver dans son cœur la haine de son persécuteur, peut lui avoir pardonné ses crimes et même prier pour lui. Dans ce cas, qui donc accomplirait la sinistre obligation du talion ? Irait-on recruter parmi les êtres inférieurs un esprit spécialement chargé des basses œuvres de la vindicte céleste, et celui-ci accomplissant ainsi la loi immuable serait en quelque sorte indemne d'un crime commis en exécution des décrets du Très-Haut. Cela est inadmissible et choque à fois la justice et la raison. C'est pourquoi je ne puis croire aux représailles effectives et de même nature exercées contre ceux qui ont enfreint la loi de justice.

Mais d'un autre côté, je ne puis supposer non plus que le vice soit impuni, je ne puis m'imaginer que le misérable dont le cœur est pétri de tous les vices et de toutes les fanges reste sans châtiment ou plutôt ne soit pas tenu de racheter, dans l'avenir, le mal qu'il a pu commettre. Ne sent-on pas qu'il y a une obligation stricte pour celui qui a entraîné un être dans la voie du mal à le ramener vers le bien, à réparer le dommage qu'il a pu lui causer; en un mot n'est-il pas de toute justice que celui qui, volontairement, consciemment, a satisfait, aux dépens d'autrui, toutes ses passions, soit tenu de racheter plus tard ses fautes en souffrant ce qu'il a fait endurer aux autres?

Que ce soit d'une manière ou d'une autre, que l'épuration de cet esprit revête une forme quelconque, il n'en est pas moins vrai qu'il doit s'améliorer et qu'il ne peut le faire qu'en vainquant ses se passions. Or, est-il un plus grand maître que la douleur? N'est-ce pas par des sacrifices perpétuels, des luttes constantes, que nous pouvons extirper de nos âmes les passions qui y sont contenues. Ce n'est que sous le vent du malheur que l'homme rentre en lui-même, c'est alors qu'il s'examine. et, s'il est de bonne foi, il peut reconnaître que, le plus souvent, c'est à lui-même qu'il doit s'en prendre des mésaventures de l'existence. Cependant il y a des cas où il n'est pas responsable de ses infortunes, et c'est le spiritisme qui lui en donne l'explication en lui montrant qu'il est solidaire du passé et que cette existence n'est pas la seule à influer sur sa position présente. De sorte que sans croire à la loi du talion imposée brutalement et strictement, nous sommes néanmoins les fils de nos actes et notre existence actuelle est fatalement la résultante des vies antérieures.

Croit-on, par hasard, qu'un esprit peut se réincarner indifféremment dans n'importe quel milieu? Ne sait-on pas qu il y a des affinités fluidiques et périspritales créées par les différents passages sur la terre, et dès lors ne voit-on pas aussi que certains êtres sont OBLIGÉS de subir à leur retour ici-bas des promiscuités qu'ils auraient évitées s'ils eussent été libres. Il n'est pas vrai que l'on choisisse librement sa famille, mille circonstances des passages antérieurs déterminent les conditions dans lesquelles on doit reparaître sur la terre, et bien qu'aucune divinité n'intervienne, les lois de la nature sont là pour imposer à l'esprit des barrières qu'il lui est impossible de franchir. Nous sommes bien ignorants encore des lois fluidiques et magnétiques qui interviennent au moment de la réincarnation; nous ne pouvons que faire des suppositions plus ou moins exactes sur ces hautes questions, mais le bon sens et la révélation spirite nous servent de conducteurs au milieu de ce dédale.

En interprétant de cette manière l'enseignement des esprits, et nous mettons au défi qui que ce soit de nous démontrer qu'ils ont eu une autre manière de voir, nous prétendons que notre doctrine est éminemment morale et progressive. C'est, en effet, une loi de solidarité qui relie les êtres du haut en bas de l'échelle spirituelle. C'est par des services mutuels, par des incarnations, où tour à tour on est protecteur et protégé, que se cimentent les liens de l'amour et que naissent dans le cœur ces nobles sentiments de la solidarité et de la fraternité universelles. Sans doute, il ne faut pas spéculer sur les jouissances futures pour négliger les progrès d'ici-bas. Jamais le spiritisme n'a enseigné une lâche résignation devant les iniquités sociales. Il ne nous a jamais été dit que nous devions servilement courber la tête devant les oppresseurs du peuple, devant ceux qui jouissent au détriment de leurs frères. Mais en les combattant énergiquement, nous devons songer que ce sont des êtres comme nous, qu'ils n'ont pas encore accompli leur évolution, et cette pensée nous mettra en garde contre les entraînements sanguinaires dont l'histoire nous offre tant d'exemples.

En répandant nos idées, nous faisons pénétrer dans tous les cœurs les sentiments de justice et de fraternité qui sont les bases inébranlables de la future organisation sociale, de celle où chacun trouvera la rémunération exacte, non seulement de son labeur matériel, mais aussi de ses aspirations spirituelles. La société ne sera plus seulement l'association des intérêts, ce sera celle des cœurs, et la nation deviendra une grande famille où l'indulgence règnera en souveraine maîtresse en compagnie de la justice, gardienne inséparable de tous les vrais principes sociaux. Voilà le socialisme que nous rêvons, et loin d'être rétrograde, loin de nous reporter aux jours sinistres où la force aveugle et la foi féroce faisaient des sillons sanglants dans l'humanité, il nous ouvre toutes grandes les portes de l'amour universel, seul rêve possible d'un cœur généreux et d'une âme affranchie des bassesses de l'égoïsme.

GABRIEL DELANNE.

# UN MARIAGE RUSSE

HISTOIRE VÉRITABLE

Un soir de décembre, quelques jours avant les fêtes de Noël, j'avais réuni à ma table une petite colonie étrangère, vraiment des plus aimables. Elle se composait de M^lle de P. de son amie M^me D.,

d'un jeune Suédois, leur compatriote, d'un Américain, d'un comte russe, de notre sympathique directeur du Journal *le Spiritisme* et de mes deux neveux.

Le dîner fut très gai, la conversation tomba naturellement sur le spiritisme, car à l'exception du Russe et de mes neveux, tous les autres étaient spirites. Ce fut à qui raconterait les phénomènes dont il avait été témoin, ceux obtenus par leur médiumnité. Enfin lorsque nous passâmes au salon, notre jeune Russe, nous fit le récit du mariage de son père, qui était des plus étranges et que le spiritisme seul peut expliquer.

La famille de sa mère habitait Saint-Pétersbourg, elle appartenait à la haute noblesse de la Cour et avait une fortune considérable.

Olga leur fille unique était admirablement douée, un esprit charmant, une grande bonté, beaucoup de franchise et de loyauté dans le caractère, elle était tellement adorée par ses parents, qu'elle n'avait jamais eu besoin de disculper ses moindres actions. D'une grande beauté, cheveux blonds en abondance, une peau de satin, fine et transparente; un teint de fraîche et robuste santé, de grands yeux bleus, une taille de reine, et vous pourrez vous rendre compte des succès, que cette belle jeune fille obtenait dans les fêtes de la Cour et de la haute société de Saint-Pétersbourg.

Parmi les nombreux adorateurs qui l'entouraient il y avait un jeune marin, appartenant à une famille noble de l'Ukraine, il était d'une grande distinction, aussi beau qu'elle-même, mais beaucoup moins riche. Cette disproportion de fortune le rendait très malheureux, il craignait qu'on pût supposer qu'il ne recherchait que la brillante position de celle qu'il adorait. Cette pensée l'obsédait, le rendait timide et tremblant. La jeune fille remarqua cette muette et respectueuse admiration et lui sut gré de ne pas, comme tant d'autres, l'accabler de compliments qui l'embarrassaient.

Un soir de Noël, fête qu'on célébrait en famille, une tante d'Olga sœur de son père, se plaignait amèrement du septicisme de l'époque où elle achevait sa vie, elle rappelait les charmantes et poëtiques croyances de sa jeunesse, la naïveté touchante des légendes d'autrefois et la foi profonde que leurs âmes éprouvaient au récit de faits, qui leur paraissaient surnaturels. « Ainsi, disait-elle, « vous ne croyez plus à la possibilité de voir « l'homme que vous devez épouser, vous apparaître à minuit le soir de Noël, au moment où « l'Enfant béni naît à sa mission divine. Ces « croyance sont indignes de vos esprits positifs. « Eh bien! elles nous donnaient espérance et « bonheur. »

Olga vivement intéressée, questionna sa tante sur la façon dont il fallait s'y prendre pour obtenir la vision, si c'était bien difficile. « Mais non « ma chère enfant, il faut se recueillir, regarder « dans un miroir et prier sans tourner la tête « surtout. »

Rentrée chez elle, Olga se hâta d'achever les préparatifs de sa toilette de nuit, afin de pouvoir se délivrer du service de sa femme de chambre, et une fois seule, elle posa un miroir sur une table, s'assit devant et pria du plus profond de son cœur, souriant à sa charmante image qui s'y reflétait lorsqu'elle entendit un léger bruit derrière elle qui la fit tressaillir, la porte s'ouvrit doucement et elle vit dans la glace, le jeune marin, le comte Batianine qui entrait chez elle. Il traversa la chambre, passa par conséquent auprès d'elle, et, décrochant son sabre, comme les officiers russes ont l'habitude de le faire lorsqu'ils entrent dans un salon, le déposa dans un coin, et revint vers elle souriant lui tendant la main. Olga épouvantée poussa un cri déchirant et s'évanouit.

Lorsqu'elle revint à elle, elle se vit entourée de ses parents, de sa nourrice, qui lui prodiguaient les soins les plus affectueux. Elle se jeta dans les bras de sa mère, en lui disant, oh! mère que j'ai eu peur, — mais quelle est la cause de cette frayeur? lui dit son père. — Je n'ose vous la dire, vous allez vous moquer de moi, et montrant le miroir. Je voulais voir mon fiancé, ou plutôt le futur mari désigné par l'Enfant béni! Je l'ai vu. Puis elle leur raconta la vision qu'elle avait eue.

Le père surpris lui demanda: te rappelles-tu si tu as violemment sonné avant de te trouver mal? oh! non, père, — je n'ai pas quitté mon fauteuil; j'étais trop effrayée.

Il alla vers le coin de la chambre que sa fille lui avait désigné, et quelle fut sa profonde surprise, il y trouva un sabre.

Les officiers russes ont l'habitude de faire mettre sur le pommeau de leur sabre les armes de leur famille afin de les reconnaître lorsqu'ils les quittent pour entrer dans un salon. Ils y mettent un grand luxe, les uns les ont en diamants ou en pierres précieuses, les autres en or richement ciselé. — Le blason qui se trouvait sur le sabre était celui de la famille du comte Batianine.

Le pauvre père éprouva un déchirement horrible en songeant à l'audace de ce jeune homme, d'avoir osé pénétrer dans l'appartement de sa fille, il ne mettait pas en doute la véracité du récit de son enfant, sa franchise en était un sûr garant, mais il souffrait affreusement de l'outrage fait à son nom et à l'honorabilité de sa famille. Il exigea le plus grand silence sur cette affaire. Il savait que le jeune

comte avait été chargé d'une mission aux grandes Indes, qu'il était parti pour un voyage au long cours, devant durer au moins trois ans, il y avait déjà près d'une année qu'il avait quitté Saint-Pétersbourg. Il lui semblait urgent de savoir s'il était rentré, soit pour cause de santé, soit qu'il eût été rappelé. Il fit donc toutes les démarches possibles et il apprit au ministère de la marine, que par les dernières nouvelles reçues, le jeune homme devait être pour le moment dans l'Océan Pacifique. — Le Canal de Suez n'existant pas à cette époque il fallait affronter les dangers du cap de Bonne-Espérance.

Le pauvre père était désespéré il ne pouvait croire à une vision ; le sabre, cet objet parfaitement matériel, était là, lui prouvant qu'il avait été apporté. MAIS PAR QUI?.....

Enfin il apprit un jour le retour du jeune marin, il le fit prévenir de se rendre chez lui, qu'il avait une communication importante à lui faire.

Le jeune homme s'y rendit et fut frappé de la réception glaciale, solennelle du père de celle qu'il adorait ; et son cœur se serra.

« Monsieur, vous allez me jurer sur l'honneur et vous engager à répondre aux questions que je vais vous poser avec la plus entière franchise, puis, vous garderez sur notre entretien le secret le plus absolu, de votre discrétion dépendent mon honorabilité et celle des miens.

« Où étiez-vous la nuit de Noël, il y a deux ans ? » Après un instant de réflexion, le jeune homme répondit : « Nous entrions dans la mer des Indes je crois. » — Ainsi vous n'étiez pas à Saint-Pétersbourg? — Oh ! Monsieur, c'était impossible. — Alors expliquez-moi, comment ce sabre s'est trouvé chez ma fille, cette nuit de Noël, apporté par vous. — Par moi ! mais c'est mon sabre, qu'on m'a volé pendant mon voyage, comment peut-il être ici, dans vos mains, depuis ce laps de temps? En effet je me rappelle que c'est le lendemain de la fête de Noël que je me suis aperçu de sa disparition, nous fîmes toutes les recherches possibles sur le bâtiment, et je crus que le voleur l'avait jeté à la mer, pour se soustraire à la punition qu'il aurait encourue.

« Monsieur, puisque vous exigez de moi la plus grande franchise, j'ose vous avouer que depuis longtemps, j'aime d'un amour aussi pur que profond, votre charmante fille, elle était la consolation de mon âme, dans la solitude des Océans que je traversais. Je me rappelle que cette nuit de Noël, fatigué des joies bruyantes de nos matelots, je me couchai et je m'endormis profondément. Je fis un rêve.

« J'étais à Saint-Pétersbourg, je me présentai chez M^lle^ Olga, j'entrai chez elle, je posai mon sabre dans l'embrasure d'une fenêtre puis je vins à elle lui tendant la main, pour la remercier du bonheur qu'elle m'accordait, de pouvoir l'entretenir un moment, lorsqu'elle poussa un cri d'effroi et s'évanouit ; effrayé de la voir en cet état, je sonnai violemment pour appeler du secours, et je me réveillai. »

Le père d'Olga lui raconta alors l'enfantillage de sa fille de connaître son fiancé, la vision qui en fut le résultat et qui concordait si bien avec son rêve, c'était déjà bien étonnant que ces deux jeunes gens, se trouvassent ainsi en relation sympathique, *mais le sabre*, enlevé cette nuit-là et transporté à Saint-Pétersbourg? La présence de ce sabre ne fût jamais expliquée, et resta à l'état légendaire dans la famille.

Le mariage se fit et notre jeune narrateur, fut le premier né de cette union.

Le spiritisme seul peut donner l'explication de cet étrange phénomène. L'évocation de la jeune fille, qui sans s'en rendre compte appelait l'image du jeune homme qu'elle avait remarqué fit, que cette attraction fluidique de leurs deux cœurs, dégagea l'Esprit du jeune marin pendant son sommeil, qui, aidé par ses esprits protecteurs, put se matérialiser, pour apparaître à la jeune fille et put même sonner.

Quant au sabre, c'était tout simplement un apport. La loi des apports si bien décrite dans le livre de M. Gabriel Delanne : *Le Spiritisme devant la science.* Les spirites qui l'ont lu savent que ce n'est ni une chose extraordinaire ni impossible. Il entrait dans les vues de la Providence que ce mariage devait avoir lieu, il se fit dans des conditions bien étranges, c'est vrai, mais il a maintenant sa solution, il devait éclairer le comte Batianine. Il devait attirer notre attention non seulement sur l'attraction des âmes, mais encore sur la loi des apports. Il devait nous convaincre une fois de plus, de l'influence des Esprits sur nos existences, de leur participation dans bien des actions de notre vie. Il faut donc, et méditons bien cela, chercher toujours à nous améliorer, à nous perfectionner, afin que cette influence soit exercée sur nous par des Esprits bons et supérieurs, qui ne peuvent avoir pour seul objectif, que notre bonheur.

B. Fropo.

# CONFÉRENCES

Lyon, le 3 juillet 1887.

Mesdames et Messieurs de l'Union spirite Française.

Je me fais un devoir de vous adresser, au nom des Sociétés spirites de Lyon, la Société fraternelle et la Société spirite lyonnaise, un compte rendu des deux conférences faites, le 29 et le 30 juin, par notre dévoué frère M. G. Delanne.

Les sociétaires des deux groupes, convoqués en hâte, se sont rendus avec empressement au local indiqué pour avoir le plaisir d'entendre la parole claire, chaude et convaincue du sympathique conférencier.

Le sujet qu'il a développé est le *Périsprit* ; il a fait l'objet des deux conférences les plus instructives et les plus intéressantes qu'il nous ait été donné d'entendre.

La conférence du 29 juin avait lieu à la Société spirite lyonnaise. Le président, M. Chevalier, a souhaité la bienvenue à M. G. Delanne et exposé en quelques mots la situation défavorable des spirites de Lyon, ville cléricale par excellence. Il a montré les bienfaits moraux de notre doctrine ; puis il a cédé la parole au conférencier.

Voici presque *in extenso* la conférence faite au groupe de Perrache :

Je me propose, dit M. Delanne, d'étudier avec vous le périsprit, dont le rôle est si important dans notre existence spirituelle et dans notre existence matérielle. Le périsprit a été révélé par le Spiritisme et par les expériences. L'étude de la nature de l'homme a commencé dès les premiers âges du monde ; mais bien des choses restaient cachées, et, pendant de longs siècles, l'imagination remplaça la science. Les philosophes anciens ne connaissaient pas la connexion étroite qui existe entre le physique et le moral ; ils avaient vaguement saisi ce rapport, mais ils ne pouvaient en rendre compte. De nos jours, beaucoup nient l'âme, et cependant le moindre mouvement s'accomplissant par un acte de la volonté ne montre-t-il pas l'existence de l'âme ? Telle est l'extension du bras pour atteindre un objet placé à une faible distance. La volonté est immatérielle ; elle a cependant fait exécuter un mouvement qui est un acte matériel. Ce fait de la volonté agissant sur la matière montre le rapport qui existe entre l'âme et le corps ; il montre, de plus, l'action prédominante de l'âme sur le corps. Les choses ne se passent pas toujours ainsi, et il arrive parfois que l'on *veut* quelquefois sans *pouvoir;* alors le corps réagit sur l'âme : c'est une exception. On a vu souvent aussi des hommes changer de caractère à la suite d'une longue maladie ; c'est encore un exemple qui montre l'union de l'âme et du corps, et la prédominance du corps sur l'âme.

L'âme est un être immatériel, et la pensée qui en est l'expression est aussi immatérielle. Le corps, qui est un être matériel, a toutes les qualités matérielles et ne peut avoir que celles-là. Comment se fait-il alors que l'immatériel peut agir sur le matériel ? Cherchons des exemples dans la nature. Le vent, qu'on peut, à la rigueur, regarder comme immatériel, puisque nous ne pouvons ni le voir ni le toucher, peut renverser un obstacle, un arbre, si l'on veut. Il représente cependant une grosse somme de parties matérielles, si on le compare à l'âme. Ce problème a été posé par les anciens philosophes : Quelle est l'action de l'âme sur le corps ? Aucune réponse satisfaisante n'a été faite jusqu'au jour où le Spiritisme a parlé. Descartes, qui admet l'âme et son action sur le corps, explique cette action par une harmonie préétablie par Dieu entre ces deux portions de l'homme. D'après cela, Dieu doit intervenir en toute occasion, et pour les actes les plus minimes, voire même les plus grossiers : il s'amoindrit. Un autre philosophe, Leibnitz, fait marcher parallèlement l'âme et le corps, et n'explique rien du tout, pas plus que Descartes. Euler se rapproche un peu plus de notre manière de voir, en admettant l'influx nerveux ; c'est un commencement d'explication, et Euler peut être regardé comme un précurseur du Spiritisme. Cudwoth admet, lui, un médiateur plastique qui établit la communication entre l'âme et le corps. Cette théorie est un nouveau pas qui rapproche de la vérité. Mais il faut arriver à la théorie spirite pour avoir une explication rationnelle des rapports entre l'âme et le corps. Allan Kardec a su codifier tout ce qui était juste et rationnel, et il a expliqué, le premier, qu'il y a en nous le périsprit formé par le fluide universel ; il sert d'enveloppe à notre esprit dans l'erraticité, et de lien entre l'âme et le corps pendant l'incarnation.

On peut prouver l'existence du périsprit par des preuves physiologiques, par des preuves morales et par des preuves matérielles.

Les preuves morales se trouvent dans la révélation spirite. Les esprits ont dit que l'enveloppe de l'âme est faite par le fluide universel. Allan Kardec a reçu cet enseignement, et partout où l'on a interrogé les esprits sur ce point, ils ont répondu qu'ils avaient un corps. Pour vérifier, on a eu recours aux médiums voyants. Ils ont vu que les esprits ont une forme déterminée ; sans cela, com-

ment ces voyants auraient-ils pu décrire les esprits ? Mais on a cherché encore d'autres preuves, et particulièrement parmi les antispirites. Ils ont admis une enveloppe nerveuse qui transmet la volonté de l'âme. On s'est rendu compte de ce fait dans le phénomène du dédoublement. Un adversaire, M. Dassier, dans son livre, *l'Humanité posthume*, croit qu'après la mort il reste de l'homme quelque chose sans consistance, une sorte d'effort qui se continue pendant un certain temps et se perd ensuite dans l'espace. Pour démontrer le mal fondé de cette théorie, il suffit de lui opposer les apparitions d'esprits se manifestant à de longs intervalles. Donc, il y a persistance.

Mais le dédoublement ne se produit pas seulement après la mort ; il se montre exceptionnellement pendant la vie dans des circonstances importantes. On raconte qu'un émigré alsacien se rendait à Rio-Janeiro, avec sa femme et son enfant. Pendant la traversée, la femme se sent dangereusement malade ; elle craint pour son enfant, si le père vient à mourir aussi. Par un acte d'énergique volonté, son esprit va plus vite que le navire qui la porte, et il se montre, avec son enfant dans les bras, à un brave ouvrier de leurs amis qu'ils allaient rejoindre. Cet ouvrier, étonné, appelle un de ses camarades, et lui dit : « Tiens, ne vois-tu pas une telle qui me présente son enfant ? » Et le camarade eut la même vision, et reconnut la personne nommée par son ami Franz. Il y a eu un dédoublement parfaitement constaté par deux témoins ; d'autant plus qu'on sut exactement l'heure à laquelle le dédoublement avait un lieu et qu'elle correspondait à une sorte de syncope prise par la mère malade, peu de temps avant sa mort. Si on l'a vue, c'est bien parce que son esprit avait une enveloppe, et cette enveloppe n'est autre que le périsprit.

Comment est cette enveloppe ? Un autre exemple de dédoublement va nous l'apprendre. Il est tiré de l'ouvrage de M. Dassier. Dans une traversée, un officier, Robert Bruce, descend dans la cabine des officiers, et voit un homme inconnu occupé à écrire sur une ardoise. Très surpris, il remonte précipitamment, court au capitaine, lui raconte ce qu'il vient de voir et lui demande s'il n'aurait pas pris un passager en secret. Le capitaine dit que personne ne voyage dans ces conditions et descend dans la cabine. Personne ne s'y trouvait, mais sur l'ardoise étaient écrits ces mots : Cinglez vers le N.-N.-O. On interroge toutes les personnes qui se trouvent sur le navire, on leur fait écrire les mêmes mots. Point d'écriture semblable à celle de l'ardoise. Néanmoins le capitaine suit l'ordre qui lui est donné d'une si singulière façon, et une heure après, il se trouve en face d'un navire en détresse. On recueille matelots et passagers, et au nombre de ceux-ci Robert Bruce reconnaît l'individu qu'il a vu écrire sur l'ardoise. On constate que cet individu a eu une espèce de sommeil ou d'évanouissement qu'il n'a pu expliquer ; pendant ce temps, son esprit a été chercher du secours. Ce récit nous montre deux choses : 1° que l'enveloppe a l'apparence du corps matériel ; 2° qu'elle est assez consistante pour tenir un crayon et tracer des caractères.

Dans un autre cas, on a pu faire de nouvelles constatations. C'est celui d'une jeune sous-maîtresse de Riga qui se dédoublait fréquemment ; souvent on la voyait dans la maison et son double dans le jardin ; d'autres fois, elle était dans le jardin et son double dans la maison. Mais à chaque dédoublement, son vrai corps s'amoindrissait. Une élève eut un jour la curiosité de traverser avec son doigt le corps fluidique de la sous-maîtresse ; elle éprouva une résistance semblable à celle que lui aurait offerte de la gaze. Cet exemple montre la consistance du périsprit, et en même temps la place qu'il tient dans le corps matériel.

Toutes ces preuves expérimentales confirment l'existence du périsprit et la vérité de l'enseignement de nos guides.

Une autre sorte de preuve se déduit de la physiologie. Tout notre corps se renouvelle constamment et en peu de temps. De sorte que nous sommes rapidement des hommes nouveaux, au point de vue de la matière. Quelle force alors maintient le type de l'individu ? Si toutes les molécules qui s'en vont sont si exactement remplacées par celles qui arrivent, il faut une force sans cesse agissante pour faire placer ces molécules de façon à conserver le type. C'est le périsprit qui surveille ce travail.

Mais l'homme n'est pas le seul être ayant un type constitutif. Les animaux, les plantes en ont un : donc dans l'animal, dans la plante, il y a un principe qui dirige le développement de chacun d'eux. Prenons des grains au hasard ; il s'en trouve de diverses plantes ; on les sème dans le même terrain. Aurons-nous une seule et même espèce plusieurs fois reproduite ? Non, chaque grain aura donné le type de son espèce, tout en puisant sa nourriture dans le même milieu. De même, dans une famille, chaque enfant aura un type différent qui provient de ses acquis antérieurs, et ces acquis ayant modifié le périsprit, celui-ci modifie le corps à son tour. Le périsprit sert donc à diriger tous les actes de la vie végétative et de la vie animale.

Nous avons dit que le périsprit est puisé dans le fluide universel. Devant cette affirmation, nos adversaires poussent les hauts cris, car ils nient toute

espèce de fluide. Mais les esprits ayant révelé pas mal de vérités, on peut les croire sur ce point, comme sur beaucoup d'autres. Cependant aujourd'hui beaucoup de savants consentent à admettre le fluide universel. Eh bien! qu'est-ce que le fluide universel? C'est la substance unique d'un monde. Pour le prouver, il faut montrer qu'il y a une matière rudimentaire renfermant en principe tous les états physiques et chimiques. Nous connaissons actuellement quatre états de la matière : l'état solide, l'état liquide, l'état gazeux et enfin l'état radiant découvert par l'illustre Crookes.

Tous les corps de la nature possèdent l'un de ces états, et peuvent passer à l'un ou à plusieurs des autres. L'état radiant est celui où la matière est le plus raréfiée. La démonstration de cet état a été faite par le savant Crookes; mais le principe a été découvert par un autre savant anglais Faraday. Ce principe repose lui-même sur cette observation que la nature ne procède pas par transformations brusques. Il y a une liaison entre les divers états, par exemple, l'état pâteux, intermédiaire entre l'état solide et l'état liquide. Donc, la loi de continuité des états des corps est établie par les savants.

La matière rudimentaire sert à former tous les corps. Voici comment on s'en est assuré. Par l'analyse spectrale on a constaté un fait extraordinaire : si on analyse une nébuleuse à l'état de formation récente, on n'y trouve qu'un ou deux corps, et à mesure qu'elle vieillit, de nouveaux corps se forment ou se développent. Puisqu'elle est isolée dans l'espace, c'est donc en elle-même que se fait cette sorte de transformation, de création même. Alors la matière en vieillissant et en se condensant donne naissance à d'autres corps; c'est ainsi que se sont formés tous les corps qui existent sur notre globe.

Si, d'autre part, nous remontons de ce que nous connaissons à l'état primitif, nous constatons des connexions de plus en plus nombreuses. C'est de ce travail que s'occupe spécialement la chimie. Les corps décomposés montrent que comme essence, ils sont peu différents les uns des autres et qu'ils ont entre eux de grandes ressemblances.

Il est donc reconnu vrai aujourd'hui qu'il y a un fluide universel ou fluide cosmique; nous en sortons tous, et notre périsprit y est puisé. Il est nécessaire qu'il en soit ainsi pour que nous puissions vivre dans l'espace après la désagrégation avec notre corps matériel, et pour que les matérialisations puissent se produire. De plus, il est impossible de comprendre ces faits sans connaître le fluide universel et ses modifications. Nous concluons donc une fois de plus que le spiritisme est dans la réalité des faits, bien loin d'être une folie.

M. G. Delanne s'arrête sur cette conclusion, remettant au lendemain la fin de son étude sur le périsprit. De nombreux bravos lui prouvent le plaisir qu'on a eu à l'entendre, et l'on se sépare; espérant se trouver tous, et même en plus grand nombre au rendez-vous donné, rue Terraille.

En effet, nos prévisions sont justifiées; l'assemblée du jeudi est nombreuse, animée et heureuse de pouvoir applaudir une fois de plus M. G. Delanne dont le court séjour à Lyon est toujours marqué par ces fraternelles réunions où l'on est heureux de se retrouver fidèles et confiants dans le triomphe du spiritisme.

Donc, le jeudi 30 juin, après avoir ouvert la séance, M. Sausse, président, laisse immédiatement la parole à M. G. Delanne.

L'orateur avant de reprendre la suite de sa conférence remercie la Société fraternelle de l'avoir choisi comme vic-président honoraire. La Société regarde comme un honneur pour elle d'avoir vu son offre acceptée.

M. Delanne continue en ces termes : Je me propose aujourd'hui d'établir le rôle du périsprit pendant la vie et après la mort.

Lorsqu'on parle à un incrédule, on lui fait difficilement comprendre comment les esprits agissent sur les médiums : pour la plupart, l'âme est un être non individualisé qui se perd dans les limbes après la mort. A ce sujet, les religions ne donnent rien de positif; le spiritisme seul peut être affirmatif. Les recherches des savants nous ont permis de savoir quelles sont les conditions physiques de l'âme après la mort. Pour cela, il faut bien connaître le périsprit. Nous avons vu qu'il est puisé dans le fluide universel et ceci est démontré par deux sciences, la physique et la chimie qui nous apprennent les modifications de la matière. Le monde spirituel peut donc être étudié comme le monde matériel. Les deux étude se font de la même manière. Pour connaître le monde matériel, il faut faire de longs et pénibles voyages : l'étude de la vie spirituelle est non moins longue, non moins difficile, non moins remplie d'écueils. Elle se fait en interrogeant une multitude d'esprits dans toutes les conditions possibles et à tous les degrés. Sur la terre, la vie physique n'est pas la même pour tous les êtres; pour les esprits nous retrouvons la même variété de situations. Nous voyons, sur notre planète, certains êtres, les poissons, par exemple, ne pouvoir vivre que dans l'eau; certains autres ne trouvent leurs conditions d'existence que dans l'air, et même dans certaines régions élevées de l'atmosphère; et pour chaque catégorie, il faut un organisme spécial, parce que les conditions physiques sont différentes. La nature a des lois auxquelles nous devons forcément obéir; l'une des

plus impérieuses est la loi de l'affinité. La matière, par suite de certaines conditions spéciales, peut passer par les différents états connus, solide, liquide, gazeux, radiant, et par suite, par une série d'états inconnus, dans lesquels la matière est de plus en plus raréfiées; et chacun de ces états a des propriétés spéciales.

Pour savoir quelle est la position d'un esprit dans l'espace, il faut savoir quelle est la condition périspritale de cet individu. C'est ainsi que se forment des classes d'esprits qu'on ne peut franchir. Peut-on connaître la composition périspritale de telle personnalité pendant sa vie? Evidemment oui. A la naissance chaque esprit apporte ce qu'il a acquis dans ses existences antérieures, c'est-à-dire une propension plus ou moins grande pour le bien, et certains penchants plus ou moins développés. Dans la même famille, il n'est pas rare de voir des enfants avec des aptitudes très différentes. Cela vient d'un acquis qui n'est pas le même pour chacun d'eux. Ces propensions se développent par l'éducation. Comment expliquer les aptitudes étonnantes de Mozart pour la musique, les aptitudes presque merveilleuses de Pic de la Mirandole pour les langues, si on n'admet pas qu'il y a eu pour chacun de ces deux hommes des connaissances antérieurement acquises.

Il s'agit de savoir comment ces facultés se groupent, s'emmagasinent en quelque sorte dans le périsprit. En cherchant des analogies dans la science, on arrive à admettre que par l'évolution toutes les formes font partie du protoplasma. C'est d'abord une cellule qui a la propriété de se mouvoir et de se développer par la nutrition. Cette cellule peut s'en adjoindre d'autres et former une véritable colonie animale. Dans la cellule primitive, toutes les fonctions par la cellule prise dans son ensemble. Quand d'autres cellules sont venues s'adjoindre à la première, il y a division du travail, les unes s'approprient certaines fonctions, d'autres servent à un autre mécanisme. Peu à peu, l'animal se perfectionne, et alors certaines parties du corps sont exclusivement réservées à une fonction particulière; ainsi se sont localisées la digestion, la respiration, les secrétions, etc. Au fur et à mesure qu'une planète vieillit, les organismes deviennent de plus en plus complexes, et le travail se localise de plus en plus dans une série d'organes qui deviennent le système nerveux, le système respiratoire etc. Arrivée à ce degré de développement, la matière a fourni de nombreuses espèces fort différentes les unes des autres. Tel est un arbre qui ne présente d'abord qu'une tige; mais bientôt de cette tige sortent une, deux, plusieurs branches; celles-ci se ramifient de plus en plus au fur et mesure de la croissance de l'arbre, et en même temps s'éloignent de plus en plus du point de départ, tout en conservant un étroit lien avec la tige. Ainsi les êtres se sont multipliés et diversifiés.

D'après cela, le principe intellectuel incarné dans une forme, en se perfectionnant, en se développant, a développé, a perfectionné son enveloppe matérielle. Chaque principe communiqué par la vie vient d'une essence primordiale qui le différencie. De même, l'esprit façonne le périsprit; et, quand on a franchi la plante et l'animal, on en vient à l'humanité; arrivé là, le principe intelligent ne s'occupe plus ni de la vie végétative, ni de la vie animale, ces deux vies continuent à se développer en quelque sorte fatalement, car nous ne pouvons empêcher, par exemple à nos ongles, à nos cheveux, de croître constamment. L'action qui renouvelle nos tissus est indépendante de notre volonté. Si tout en nous se renouvelle, il faut une force, une direction pour présider à ces actes. Cette force est dans le périsprit qui par une longue évolution est devenu capable de diriger les actes supérieurs. Dieu a laissé au principe intelligent une certaine latitude, quand il est devenu conscient et capable d'acquérir une vie supérieure. Ce fait ne se rencontre pas dans l'animalité dans l'état ordinaire; on ne peut le constater que dans des cas fort rares, et pour un temps si court qu'il n'a guère que la durée d'un éclair.

Le périsprit ne borne pas son action à entretenir la vie végétative et la vie animale, il sert en outre de médiateur entre l'âme et le corps; il fait obéir le corps aux commandements de l'âme. Par exemple, si une mouche me pique sur la main, l'irritation se transmet de la main au bras, du bras au cerveau et de là au sensorium pour ébranler certaines cellules. Tout cela est matériel. Alors comment se fait-il que ce fait purement matériel donne l'idée d'une piqûre? C'est l'être immatériel qui opère ce travail. Pour sentir, il faut l'activité de la volonté de l'être immatériel. On s'en rend facilement compte par cet exemple: Vous entrez dans une chambre où il y a une pendule; vous entendez le bruit du balancier, puis il ne produit plus sur vous aucune sensation. D'où cela vient-il? De ce qu'il y a eu transmission du son au sensorium, d'où est née l'idée, de l'idée est née la perception et ensuite la sensation; mais si l'âme ne reste pas attentive, le lien se rompt en quelque sorte, et le bruit cesse d'être perçu; pour que ce bruit, ce choc matériel produise une sensation, il faut l'intermédiaire du périsprit qui transmet les vibrations à l'âme.

Pour bien connaître le périsprit, il faudrait bien connaître le fluide universel. L'électricité peut nous donner une idée de ce fluide universel; et en

l'observant nous comprenons mieux le fluide universel. On sait qu'en accumulant l'électricité, on obtient des décharges; on connaît aussi les rapports qui existent entre l'électricité et le magnétisme; on sait qu'on aimante un corps par le moyen d'un courant électrique, et qu'un courant électrique fait dévier une aiguille aimantée. On a remarqué que la volonté agit comme l'électricité. Le périsprit est le conducteur des impressions volontaires et sensitives, et le fluide nerveux est un des produits du périsprit. Dans la vie, les actions physiques et chimiques sont le résulat de la nutrition; les actions chimiques qui s'opèrent dans les poumons donnent de la chaleur, de la lumière et de l'électricité, en un mot, le fluide vital. Plus l'organisme est dans de bonnes conditions, plus on donne naissance au fluide magnétique. Nous sommes des piles vivantes, animées, et c'est pour cela que nous pouvons redonner la santé. La cause des maladies, d'une manière générale est dans le dérangement de l'équilibre des fluides du corps. Quand il y en a trop ou trop peu sur un point, il y a maladie; alors pour rappeler la santé, il faut enlever ou ajouter. Les magnétiseurs disent que certains individus peuvent émettre le fluide vital. Les spirites ajoutent : c'est possible; de plus, certains médiums par leur constitution physique sont aptes à servir d'intermédiaires entre les êtres spirituels et les malades. Nous pouvons comprendre ce qui se passe dans ce cas, en examinant le mécanisme du téléphone, dans lequel l'électricité met en mouvement des ondes sonores qui se réunissent sur un récepteur sans qu'il soit nécessaire d'employer de fil pour conduire ces sons jusqu'au récepteur; un rayon de lumière remplace le fil conducteur pour transmettre la parole. Un agent immatériel emmagasine une chose presque immatérielle, la parole, et la transmet. De même, si un magnétiseur prie ardemment un être spirituel de lui prêter son secours et celui de ses fluides, il s'établit, entre lui et l'être spirituel, une série de vibrations qui forment comme un pont au fluide universel pour aller de l'être spirituel au magnétiseur, le récepteur et être transmis au malade.

Dans l'action spirituelle de la communication, le périsprit joue un rôle très important; c'est là qu'on trouve tous les cas et toutes les anomalies de la médiumnité. Ainsi un médium peut avoir une belle communication, signée d'un beau nom, mais avec des fautes de style ou d'orthographe. Si l'esprit se servait de la main du médium comme d'un porte-plume, on ne comprendrait pas les fautes; mais c'est sur l'esprit du médium qu'il agit, alors il ne peut pas se servir de mots que le médium ne connaît pas; il insuffle alors seulement l'idée, et le médium la rend comme il la comprend le mieux. Un interprète fera bien souvent de même; quand il n'aura pas à sa disposition le mot exact, il prendra un équivalent, et rendra par à peu près la phrase qui lui était donnée à traduire. On comprend alors que les esprits cultivés reçoivent de plus belles communications que les esprits moins développés, parce que leur cerveau fournit des matériaux plus abondants et plus choisis.

Les médiums écrivains ne sont pas les seuls sur lesquels on puisse faire ces observations; elles s'étendent à tous les genres de médiumnité.

L'apparition des Esprits est un des phénomènes de la médiumnité, elle se produit dans des conditions tellement diverses, qu'il faudrait faire de chacune une étude particulière. Pour les médiums voyants, on s'est demandé s'ils voyaient par les yeux du corps ou par ceux de l'esprit, et si l'esprit qui se montre à eux est en parti matérialisé. Si le médium a les yeux fermés, on peut affirmer qu'il a la vue spirituelle. Pour les esprits, ils peuvent se classer en trois catégories : ou il est complètement, ou son périsprit est moyennement condensé, ou il l'est très peu. Dans ces trois cas les appareils photographiques peuvent les reproduire.

Pour être vus, par les médiums voyants, le plus faible degré de matérialisation suffit. La nature du périsprit nous permet de comprendre comment le phénomène s'opère : c'est en accumulant des quantités plus ou moins grandes de fluide universel. A cela, on fait cette objection : ou les esprits sont pondérables ; ou ils sont impondérables. Ce dilemme tient à l'ignorance. La matière est habituellement pondérable, quelquefois, elle ne l'est pas pour nous, comme la lumière, l'electricité. Si on prend un corps et qu'on le chauffe, le poids reste le même; si on met 500 volts d'électricité dans un plateau d'une balance et qu'on produise un attouchement, le choc qui en résulte est foudroyant. Voilà deux exemples qui montrent l'impondérabilité et cependant ces corps impondérables donnent des sensations non douteuses. Le périsprit prend une forme par la force de l'énergie, la seule qui existe dans la nature; mais il se manifeste de différentes manières. Le périsprit développe plus ou moins son énergie; si un esprit à appris à connaître cette force et à s'en servir, il saura mieux en tirer parti. Plus on s'est développé, plus on tire de soi, de son périsprit des forces puissantes. C'est ce qui fait la force des esprits supérieurs ; elle se manifeste quand on fait appel à leur charité. La prière est la force qui met en ébullition les forces latentes de votre être; la prière nous rend forts pour soutenir les combats de la vie. La force de la prière est dans l'élan qui

s'échappe de notre âme; elle dégage les puissances latentes qui y sont contenues.

La nature est un ensemble de vérités que nous découvrons peu à peu. L'électricité est partout: on ne savait pas qu'on pouvait l'employer de toute façon. De même, quand nous connaîtrons toutes les qualités du périsprit, nous les développerons par la prière et par l'amour du bien. On s'appesantit sur l'étude de la matière, et cependant c'est peu, si on étudie la volonté, dont la puissance est plus grande que l'attraction universelle. Ces forces spirituelles, il faut les travailler et les développer en luttant contre le mal; en pratiquant sincèrement le spiritisme, on peut arriver à ce résultat.

L'enveloppe spirituelle n'est pas fixe, déterminée, elle est variable, soumise à de certaines transformations dans ses éléments. Nous avons vu des changements s'opérer dans certains corps lorsqu'ils sont soumis à certaines actions; le périsprit peut aussi se modifier dans des cas nombreux. Par l'hypnotisme, on est parvenu à détruire et à reconstituer des chairs; alors, par une volonté énergique on peut opérer des choses surprenantes; et elle agira bien plus encore sur le périsprit que sur la matière parce que le premier est impondérable et que la seconde ne l'est pas. Chaque acte, bon ou mauvais, transforme l'aspect moléculaire de notre périsprit, et suivant que l'acte sera plus ou moins bon, le périsprit sera plus ou moins brillant. Dans le périsprit, il y a différentes espèces de molécules; elles ne vibrent pas toujours à l'unisson et elles sont les déterminants des actions humaines. La fin de l'existence est la composante de toutes les forces qui ont combattu; cette composante sera plus ou moins harmonique, et le périsprit s'arrachera avec d'autant plus de difficulté du corps qu'il aura avec lui plus d'affinité. Même dans le cas d'une bonne vie, il y a néanmoins un certain déchirement; c'est ce qu'on appelle le trouble qui éclate au moment de la mort, et même au début d'une maladie grave. Ce trouble est plus ou moins profond, plus ou moins prolongé, puis peu à peu l'harmonie se rétablit, et quand elle est rétablie, le souvenir reparaît et l'esprit voit tous les actes de sa dernière existence et même des existences précédentes. Les somnambules donnent la preuve de ce souvenir qui se perd et se retrouve.

Pendant le sommeil magnétique, ils voient certaines choses, dont ils perdent le souvenir au réveil; mais, endormis de nouveau, ils reprennent la suite de leurs souvenirs. Il y a donc deux mémoires, l'une corporelle, l'autre spirituelle; la première réside dans le cerveau et la seconde dans le périsprit. Voilà pourquoi l'esprit désincarné reconnaît ses existences antérieures, et par suite toutes ses fautes. Cette constatation est douloureuse, mais nécessaire. Au moment de la mort, beaucoup d'esprits se troublent, puis le calme revient avec la vue nette de la situation nouvelle; alors, ils comprennent, se souviennent de leur vie, de leurs vices; et ils se découragent à la pensée de se réincarner pour recommencer les luttes et les épreuves. Mais, quand ils considèrent qu'ils ont l'éternité pour se débarrasser du mal, et surtout la beauté des chemins qu'ils auront à parcourir dans l'ascension du progrès, alors ils reprennent courage et demandent l'incarnation, car c'est le seul chemin qui les conduira dans les régions heureuses. La prière s'échappe de leur cœur pour demander la force de parcourir les étapes qui restent à franchir.

Les médiums somnambules disent que les esprits supérieurs sont éblouissants. C'est rigoureusement vrai. Le spiritisme découvre à chaque instant des vérités nouvelles. Le corps lumineux vient de l'éther mis en vibrations, et ces vibrations plus ou moins rapides donnent une lumière plus ou moins intense. On sait que les vibrations d'un rayon lumineux peuvent se mesurer en dehors des sept couleurs primitives; dans ce cas, la lumière est moindre et ne se voit pas toujours, à cause de la rapidité des vibrations. Un savant a trouvé le moyen de diminuer la rapidité des vibrations, et de nouveau on a vu le spectre. Il y a donc, d'après ces expériences, différentes manières de briller; et l'esprit dégagé du corps voit partout son périsprit. L'être périsprital voit, entend, perçoit par tout son périsprit, mais plus ou moins suivant son avancement, et cet avancement est lui-même déterminé par le plus ou le moins de mal qu'il a fait. Cette somme de bien ou de mal, sans jugement aucun, fait que l'esprit se trouve dans une position qu'il s'est faite lui-même.

A nous, qui connaissons ces vérités, il incombe de les répandre, d'encourager au bien, de faire briller la lumière; en faisant cela, nous en recueillerons les fruits.

De chaleureux bravos couronnent cette conclusion.

M. Sausse remercie M. G. Delanne de son dévouement, car il n'a jamais failli, sous aucun prétexte, à la propagande spirite, malgré ses nombreuses et fatiguantes occupations. Il est en cela le fidèle interprète de la pensée des personnes présentes, toujours heureuses d'applaudir M. Delanne.

Vu et approuvé :

*Le secrétaire*, M. MOISSONNIER. — *Le Président de la Société Fraternelle*, HENRI SAUSSE. — *Président de la Sté spirite Lyonnaise*, CHEVALIER.

# UNE CONVERSATION INTÉRESSANTE

Un de nos fervents adeptes étant allé voir un de ses oncles, curé de village, le trouva occupé à lire le *Livre des Esprits.* Nous transcrivons textuellement le récit qu'il nous a donné de sa conversation.

— Eh quoi ! mon oncle, vous lisez ce livre, et vous n'avez pas peur d'être damné ? C'est sans doute pour le réfuter dans vos sermons ?

— Au contraire, cette doctrine me tranquilise sur l'avenir, car je comprends aujourd'hui bien des mystères que je n'avais pu comprendre, même dans l'Evangile. Et toi, est-ce que tu connais cela ?

— Comment donc, si je le connais ! Je suis Spirite de cœur et d'âme, et de plus quelque peu médium.

— Alors, mon cher neveu, touche là ! Nous n'avions jamais pu nous entendre sur la religion, maintenant nous nous comprendrons. Pourquoi ne m'en as-tu pas encore parlé ?

— Je craignais de vous scandaliser.

— Tu me scandalisais bien davantage autrefois par ton incrédulité.

— Si j'étais incrédule, c'est vous qui en étiez cause.

— Comment cela ?

— N'est-ce pas vous qui m'avez élevé ? Et qu'est-ce que vous m'avez appris en fait de religion ? Vous m'avez toujours voulu expliquer ce que vous ne compreniez pas vous-même ; puis quand je vous questionnais et que vous ne saviez que répondre, vous disiez : « Tais-toi, malheureux ! il faut croire et ne pas chercher à comprendre. Tu ne seras jamais qu'un athée. » Maintenant c'est peut-être moi qui pourrais vous en remontrer. Aussi, c'est moi qui me charge d'instruire mon fils, il a dix ans, et je vous assure qu'il est plus croyant que je ne l'étais à son âge, entre vos mains, et je ne crains pas qu'il perde jamais sa foi, parce qu'il comprend tout aussi bien que moi. Si vous voyiez comme il prie avec ferveur, comme il est docile, laborieux, attentif à tous ses devoirs, vous en seriez édifié. Mais, dites-moi, mon oncle, est-ce que vous prêchez le Spiritisme à vos paroissiens ?

— Ce n'est pas la bonne envie qui m'en empêche, mais tu comprends que cela ne se peut pas.

— Est-ce que vous leur parlez de la fournaise du diable, comme de mon temps ? Je puis vous dire cela maintenant sans vous offenser ; mais vraiment, cela nous faisait bien rire ; parmi vos auditeurs, je vous certifie qu'il n'y avait pas seulement trois ou quatre bonnes femmes qui croyaient à ce que vous disiez ; les jeunes filles, qui sont d'ordinaire assez craintives, allaient « jouer au diable » en sortant du sermon. Si cette crainte a si peu d'empire sur des gens de campagne, naturellement superstitieux, jugez de ce que cela doit être chez ceux qui sont éclairés. Ah ! mon cher oncle, il est grand temps de changer de batterie, car le diable a fini son temps.

— Je le sais bien, et le pis de tout cela, c'est que la plupart ne croient pas plus à Dieu qu'au diable, c'est pourquoi ils sont plus souvent au cabaret qu'à l'église. Je suis, je t'assure, quelquefois bien embarrassé pour concilier mon devoir et ma conscience ; je tâche de prendre un moyen terme : Je parle plus souvent de morale, des devoirs envers la famille et la société, en m'appuyant sur l'Evangile, et je crois que je suis mieux compris et mieux écouté.

— Quel résultat pensez-vous que l'on obtiendrait si on leur prêchait la religion au point de vue du Spiritisme ?

— Tu m'as fait ta confession, je vais te faire la mienne et te parler à cœur ouvert. J'ai la conviction qu'avant dix ans il n'y aurait pas un seul incrédule dans la paroisse, et que tous seraient d'honnêtes gens ; ce qui leur manque, c'est la foi ; chez eux il n'y en a plus, et leur scepticisme, n'ayant pas pour contre-poids le respect humain que donne l'éducation, a quelque chose de bestial. Je leur parle de morale, mais la morale sans la foi n'a point de base, et le Spiritisme leur donnerait cette foi ; car ces gens-là, malgré leur manque d'instruction, ont beaucoup de bon sens ; ils raisonnent plus qu'on ne croit, mais ils sont extrêmement défiants, et cette défiance fait qu'ils veulent comprendre avant de croire ; or, il n'y a pour cela rien de mieux que le Spiritisme.

— La conséquence de ce que vous dites, mon oncle, est que, si ce résultat est possible dans une paroisse, il l'est également dans les autres ; si donc tous les curés prêchaient en s'appuyant sur le Spiritisme, la société serait transformée en peu d'années.

— C'est mon opinion.

— Pensez-vous que cela arrive un jour ?

— J'en ai l'espoir.

— Et moi, j'ai la certitude qu'avant la fin de ce siècle on verra ce changement. Dites-moi, mon oncle, êtes vous médium ?

— Chut ! (*tout bas*) Oui !

— Et que vous disent les Esprits ?

— Ils me disent que..... » (Ici le bon curé parla si bas, que son neveu ne put entendre.)

UN PRÊTRE SPIRITE.

# STELLA

(*Suite*)

— Laisse parler ton cœur, suis l'impulsion de ta bonté native, étouffée par le luxe et la jouissance, tu ne douteras plus et je viendrai souvent t'encourager.

Elle se leva et disparut sans que j'aie pu faire un mouvement pour la retenir.

Là encore s'arrêtait mon rêve ; je m'éveillai assis sur un coussin, devant un fauteuil ; une douce odeur de violette parfumait la chambre.

Je passai une partie de la nuit, tourmenté de cette étrange aventure. J'étais follement épris d'une vision, et, pour la retrouver, je résolus d'obéir à ses conseils.

Bien que je me trouvasse ridicule, j'allai, dès le lendemain, trouver cet ancien ami qui venait de perdre sa fortune. Il m'accueillit tristement, il renonçait à une position stable, faute d'un capital suffisant, et cherchait une autre situation lui permettant de subvenir aux besoins de sa famille.

Je lui donnai l'assurance qu'il pouvait désormais compter sur moi, et je connus, pour la première fois, la douceur d'avoir fait une bonne action. Je vis la joie de sa jeune et charmante femme qui m'apporta ses enfants, deux petites filles adorables.

— Elles ne savent que sourire et bégayer, me dit-elle ; plus tard, elles apprendront à vous aimer.

Je consentis à passer la soirée dans cette modeste famille : L'intimité, l'affection des jeunes époux, leur bonheur, leur reconnaissance furent pour moi l'initiation d'une vie nouvelle. J'éprouvais en les quittant une satisfaction, un allègement que rien encore ne m'avait donné, et je m'adressais mentalement à celle qui m'avait dit connaître mes pensées :

— Que vous soyez rêve ou réalité, je vous croirai désormais, Stella, car je m'éveille à une vie nouvelle.

Le danger de l'enthousiasme est qu'il s'éteint aussi vite qu'il naît. Je retombai dans mes occupations d'autrefois ; le monde, les chevaux, les plaisirs me sollicitèrent de nouveau, et je m'y abandonnai, car Stella n'avait point reparu.

Je me disposais à suivre en Italie une brillante actrice, et je projetais de dépenser la plus grande partie de mon revenu annuel pour visiter un pays que je désirais connaître depuis longtemps. Je refusai en même temps l'invitation d'une amie de ma mère qui, chaque année, me sollicitait de l'aller voir. J'étais accoudé sur mon bureau, lorsque je vis Stella à mes côtés.

Elle s'assit, mais son regard était triste, et je tressaillis au froid contact de sa main.

— Stella, murmurai-je, je n'ai pas suivi vos conseils ; une seule bonne action ne peut compter, et je vous revois avec un bonheur bien diminué par la crainte de vous perdre.

— Vous oubliez déjà mes avis ; pourtant l'intelligence est faite pour progresser, le cœur pour aimer, la richesse pour soulager la misère, diminuer le mal, mais vous gaspillez votre vie en de vaines distractions. Hormis vous, rien ne vous occupe et vous ne savez même pas aimer !...

— Je vous aime, Stella, vous qui me donnez en quelques instants plus de joie que je n'en ai jamais ressentie, vous que j'adore et dont je veux être l'esclave !...

— Mon esclave, dit-elle en m'éloignant doucement, jamais l'homme libre ne doit prononcer ce mot, et si vous voulez vous asservir, que ce soit au progrès, au bien général... Ne croyez pas que la vie humaine ait pour seul but ridicule de rendre heureux quelques élus au détriment d'un monde de travailleurs !... Avez-vous jamais pensé quelle peut être la fin de nos souffrances, de nos déceptions ? Avez-vous interrogé la nature ? Avez-vous cherché Dieu, l'âme, l'idéal ?... Non, votre bonheur vous suffit... Mais prenez garde, même sur terre, même en cette courte vie, le réveil est terrible pour celui qui s'endort en une trompeuse félicité !... Si vous n'aidez point mes efforts, je ne reviendrai jamais et vous serez désespéré de m'avoir éloignée !...

La voir partir !... Non, je ne le voulais point. Je la couvais des yeux, je me mis à ses genoux comme les autres fois, je baisai ses longs voiles ; ses cheveux épars effleuraient ma main. Je ne laisserai pas fuir cette femme adorée ; je lui dis tout ce que peut inspirer une passion profonde.

Elle se pencha vers moi, ses yeux devinrent éclatants. Je la contemplais, affolé d'amour ; elle se leva et murmura :

— Si tu m'aimes, souviens-toi, et elle disparut.

Je restai quelque temps dans une espèce de torpeur qui ne me permit point de penser nettement, puis j'éprouvai une insupportable douleur à l'idée qu'encore une fois Stella m'échappait, et je pleurai ; Moi qui depuis mon enfance n'avais pas souffert, je pleurais de regret, j'aimais pour la première fois, et l'objet de mon amour était insaisissable...

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

*Le Gérant :* Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils.

5e ANNÉE. — N° 11 — 20 centimes le Numéro. — (1re QUINZAINE) AOUT 1887

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

**ABONNEMENTS**
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE



## LE MENTÉVISME

*Mentévisme* est un mot nouveau qui désigne des phénomènes anciens se produisant sous une forme nouvelle. Il s'agit de transmission de pensée, de suggestion mentale dans des conditions spéciales. Cette question nous intéresse; et comme elle rentre dans le cercle de nos études, j'ai saisi, avec empressement, l'occasion qui m'était offerte d'assister aux curieuses expériences de M. Ossip Feldmann, de passage à Rouen.

Ma qualité de spirite, déclinée à M. Feldmann, me fit accueillir favorablement et me permit d'assister à la séance privée que ce dernier donnait à la presse rouennaise.

M. Ossip Feldmann est un Russe originaire du Caucase. Il a fait ses études à Odessa. Il est licencié ès sciences.

Depuis l'âge de dix-sept ans il s'est — paraît-il, — occupé particulièrement de sciences naturelles. Il a aujourd'hui vingt-six ans. Il y a environ quatre ans, il découvrit en lui la faculté de deviner la pensée, ou plutôt d'obéir à la pensée de ceux avec lesquels il est mis en communication hypnotique. Cette faculté se développe sans cesse. Il a commencé par exécuter ses expériences avec contact direct, puis avec intermédiaire, puis sans intermédaire ni contact. Il se met, par la seule force de sa volonté, sous l'influence de quiconque veut le dominer. Il s'hypnotise lui-même, comme il dit, quand cela est nécessaire, mais il n'a pas besoin d'être dans cet état particulier pour agir.

Est-ce un médium inconscient? Peut-être. Est-il spirite? non. Il connaît cependant le nom et la chose, mais il ne s'en est jamais occupé. Il a fait de nombreuses expériences à Saint-Pétersbourg, devant les corps savants et aussi dans des cercles spirites. Le journal russe le *Rébus* qui s'occupe de spiritisme a mentionné ses succès. En France, il n'a encore donné que peu de séances publiques; à ma connaissance, deux au Havre, une à Rouen.

Un rédacteur de la *Vie moderne* qui signe *Hypnotus* a vu ces expériences à Paris. Il en fait un compte rendu qui se rapproche tellement de ma manière de voir, que je me permettrai de citer une partie de cet article.

« ... M. Feldmann tout d'abord tâte le terrain. Dans une épreuve très simple, il choisit le sujet possédant les qualités nécessaires pour figurer dans les expériences. Pour ce faire, il prie une personne de bonne volonté de lui saisir fortement avec la main droite le poignet droit et de lui appliquer en même temps la paume de la main gauche sur les reins. L'opérateur désigné, après avoir pris cette posture, donne mentalement un ordre quelconque; celui par exemple d'ouvrir une porte fermée à clef, de prendre sur une table un volume et de le remettre à quelqu'un, etc. »

« M. Feldmann semble hésiter un instant, se recueille, puis il s'élance, entraînant à sa suite son guide. Il a les yeux fermés, la respiration haletante

les mouvements saccadés; on devine sa préoccupation, ses efforts intellectuels. Quelquefois, l'objet auquel ont pensé les assistants a été placé dans une autre pièce éloignée, à un des étages supérieurs, M. Feldmann tourne quelques instants autour de la salle, monte les escaliers, les redescend, arrive enfin auprès de l'objet désigné, s'en saisit. L'expérience a réussi.

« Puis M. Feldmann abandonne ce mode de procéder et forme ce qu'il appelle la chaîne vivante. Il saisit nerveusement la main d'un des assistants, qui ignorant l'ordre donné, prend lui-même la main de la personne qui doit imposer sa volonté; les recherches précédentes se renouvellent dans ces conditions et la réussite est complète encore.

« Voici maintenant la partie la plus surprenante du programme. Le patient supprime tout intermédiaire. Il se fait bander les yeux, prie la personne désignée pour lui servir de guide de se tenir constamment à un mètre environ derrière lui. Il lui recommande de concentrer sa pensée sur l'opération à exécuter et de penser fortement, en lui donnant mentalement des ordres : tournez à droite, tournez à gauche, arrêtez-vous. Prenez ce volume, cette canne, etc.

« M. Feldmann a ainsi exécuté devant nous des choses vraiment surprenantes. Il a découvert une clef cachée dans un piano, a fait l'ascension de deux étages, a ouvert à l'aide de cette clef un tiroir où était cachée une montre, s'est emparé de cet objet et est venu le remettre sans ombre d'hésitation à son propriétaire qui était resté au rez-de-chaussée.

« Il y a dans tout cela quelque chose de surhumain et d'extra-réel qui étonne et qui confond. Reste à donner l'explication de ces phénomènes.

« M. Feldmann assure qu'il se trouve au moment de ses expériences en état d'hypnotisme et qu'il ne garde aucun souvenir de ce qu'il a exécuté. Nous serions donc en présence de phénomènes dus à une *suggestion mentale que percevrait l'esprit de M. Feldmann.* »

J'ai souligné ces derniers mots qui ne le sont pas dans le texte, parce qu'ils expriment absolument ma pensée. Je crois donc, par conséquent, qu'il y a suggestion mentale. Mais j'abandonne momentanément cette question pour vous faire part des expériences dont j'ai été témoin.

A la séance privée où se trouvaient une demi-douzaine de journalistes, quelques expériences d'épreuve furent tentées; je citerai les suivantes :

Le chapeau d'un des assistants, posé sur un meuble, fut pris par M. Feldmann et placé par lui sur la tête d'une personne désignée mentalement, bien entendu.

Plusieurs objets furent — toujours au commandement de la pensée — changés de place ou transportés d'une pièce dans une autre.

Il fut commandé au sujet de prendre, dans un salon, un parapluie fermé et d'aller l'ouvrir dans la cour ; ce qui fut exécuté.

On passa ensuite à des expériences plus compliquées.

Une pièce de 50 centimes cachée dans l'une des girandoles d'une grande salle de bal fut facilement découverte.

Un bout de crayon soigneusement caché dans un corps de bâtiment à l'extrémité d'un jardin fut également découvert.

Une pièce de monnaie (20 centimes, je crois) fut placée dans un petit vase plein de terre contenant une fleur, ce vase se trouvait lui-même dans le feuillage d'un arbuste en caisse. Pendant cette expérience, il se produisit un incident. M. Feldmann, en déplaçant la caisse où il *sentait* l'objet fit tomber le vase contenant la pièce de monnaie et la pièce roula dans le sable. C'était une difficulté de plus qui prolongea l'xpérience. M. Feldmann disait à chaque instant à l'expérimentateur : Pensez fortement! Voyez-vous l'objet? aussitôt après une réponse affirmative, il le découvrit.

Un livre fut ouvert, une lettre d'un mot fut pensée en l'absence de M. Feldmann. Il revint, chercha, feuilleta et finalement signala la lettre pensée.

Ces expériences furent faites par différents moyens dont nous avons parlé plus haut : par le contact, avec et sans intermédiaire.

MM. les journalistes en parlèrent le lendemain dans leurs feuilles respectives. J'avais moi-même, à cette séance, fait quatre expériences dont on ne souffla mot. Je ne blâme pas cette réserve, je l'approuve au contraire, car, en résumé, ces messieurs ne me connaissaient pas, et j'aurais très bien pu être un compère. Moi non plus je ne connaissais pas ces messieurs, mais leur situation étant donnée, il ne m'était pas permis de douter de leur bonne foi. Je suis encore convaincu qu'ils n'ont aidé en aucune façon à ces expériences.

Voici celles que j'ai faites moi-même et qui ont parfaitement réussi.

1° Par le contact, c'est-à-dire en tenant de ma main droite le poignet droit de M. Feldmann et en lui appuyant la main gauche sur les reins, je lui ai commandé :

— Allez tirer la barbe de ce monsieur blond qui est près de la cheminée.

M. Feldmann partit, s'approcha de la personne désignée. Ce monsieur, ignorant naturellement ce qui devait se passer, s'effaçait de son mieux, mais

il fut sans cesse poursuivi jusqu'à complète exécution de ma volonté. M. Feldmann lui saisit la barbe de ses deux mains.

2° Expérience d'essai.

— Je veux que vous alliez toucher la jambe droite de telle personne à laquelle je pense ; ce qui fut exécuté.

3° Expérience sans contact direct, mais ayant comme intermédiaire un mouchoir tendu dans toute sa longueur, tenu d'un bout par M. Feldmann, de l'autre par moi.

Je commandai alors d'aller ramasser une poignée de sable au pied du troisième arbre en comptant par la gauche, de me la montrer et de la jeter aussitôt après.

Cette expérience dura plusieurs minutes. Je ne sais si le mot *arbre* pensé par moi résonna particulièrement dans le cerveau du sujet, mais il alla toucher successivement plusieurs arbres avant de se baisser au pied de celui *voulu*. En somme l'expérience réussit.

4° Expérience, *sans aucun contact ni intermédiaire* MATÉRIEL.

M. Feldmann étant resté dans le jardin au milieu de tous les assistants, j'entrai seul dans une grande salle. Je plaçai une petite boîte d'allumettes en métal sous un vase de la cheminée. Revenu au jardin, je me plaçai derrière M. Feldmann, à un mètre environ de distance et, par ma pensée, je le dirigeai vers l'objet caché qu'il finit par découvrir après de nombreux détours et après s'en être approché et éloigné à différentes reprises. J'ai dû apporter dans cette expérience une grande force de volonté.

A la séance publique qui eut lieu quelques jours après, et à laquelle je me fis un plaisir d'assister, les expériences furent également fort intéressantes, mais non concluantes pour tout le monde. Il est permis de douter. Cependant comme toute une salle ne peut pas s'entendre pour se tromper elle-même, on fut bien obligé de convenir qu'il y avait là *quelque chose*.

Par exemple quand un objet se trouve caché dans la poche d'un assistant, on comprend qu'il est bien difficile de le découvrir par les moyens ordinaires.

Quand une personne — qu'on m'a dit être un magistrat de Rouen — ayant, *sans aucun contact*, c'est-à-dire en influençant à distance, fait retrouver un petit couteau caché par lui dans un coin obscur du jardin et, forcé par sa pensée, M. Feldmann à remettre cet objet à une dame indiquée mentalement, il y a de quoi faire réfléchir même les plus sceptiques. Aussi les détails de cette expérience, donnés à haute voix par celui qui l'avait dirigée, provoquèrent-ils de nombreux bravos à l'adresse de M. Feldmann.

Entre autres expériences de cette séance, il en est une que je veux vous décrire tout particulièrement, d'abord parce qu'elle est intéressante, ensuite parce que j'ai l'honneur de connaître celui qui l'a préparée et dirigée et que, de plus, c'est une personne digne de foi. Voici ce fait :

M. Rossignon, secrétaire de l'inspection d'Académie à Rouen, a pris au hasard un livre sur une table; il l'a ouvert à la *page 59*, a regardé à la 4$^{e}$ ligne le mot *gouverueur*, a pensé la lettre V dudit mot, en a pris note sur une feuille de papier en présence d'une personne de la ville, connue de lui. M. Feldmannn, étant éloigné de la salle où ceci se passait et surveillé par un comité.

Eh bien, ledit Feldman, après avoir pendant quelques instants feuilleté le livre dont on s'était servi, a fini par poser son doigt sur le mot pensé en disant à haute voix : — *Gouverneur,* lettre V !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

En présence de faits aussi extraordinaires, l'observation s'impose. La raison commande d'en rechercher la cause. Jusqu'à présent les savants matérialistes, voulant logiquement tout expliquer par la matière, n'ont pas donné d'explication suffisante. L'hypothèse spiritualiste ou plutôt spirite, attribuant ces phénomènes à la suggestion mentale me satisfait davantage et beaucoup d'autres avec moi. L'action de transmission de pensée étant admise, c'est, il me semble, à la psychologie seule que nous devons en demander l'explication ou du moins une explication.

Le dernier mot n'a pas été dit sur cette importante question.

M. Ossip Feldmann devant prochainement se présenter devant le public parisien, attirera certainement l'attention du monde savant ; et qui sait si quelques bonnes surprises ne nous sont pas réservées.

AUZANNEAU.

## LA DIFFUSION DE NOS IDÉES

Au point où en est notre belle doctrine, un fait s'impose aujourd'hui avec toute l'autorité de l'inévitable. Certes, il est beau de combattre pour la vulgarisation des grandes vérités entrevues ou prouvées, mais les meilleurs discours ne valent pas *un fait*; et, jusqu'ici, la philosophie scientifique, c'est-à-dire spirite, est demeurée, à peu de chose près, dans le domaine de la pure théorie. Ce ne saurait être là son but définitif. Ce qu'il faut sur-

tout, c'est qu'elle arrive à passer dans la sphère des actes ; c'est qu'elle soit vécue, en un mot; car, en somme, une doctrine ne vaut que ce que valent ses résultats pratiques. Nous ne pouvons donc qu'applaudir aux efforts tentés par nos frères pour appliquer, s'il se peut, nos principes à l'organisation même de la société future. A ce titre, et vu l'approche du congrès pédagogique de Paris (4 septembre 1887), nous espérons intéresser nos lecteurs en reproduisant un discours improvisé par notre sœur, Mme Rosen-Dufaure, au congrès scolaire de Porentruy (Suisse) et nous désirons que nos sympathies la suivent et la soutiennent dans cette lutte souvent difficile du vrai contre les préjugés routiniers et surtout contre le matérialisme.

Mesdames, messieurs,

Avant d'aborder la discussion actuelle, je désire vous exprimer, si vous le permettez, la joie profonde et recueillie que j'éprouve à me voir encore, après treize ans d'exil, sous le ciel aimé de notre patrie, au sein même de ce noble corps enseignant où je retrouve tant de sympathies et de fidèles amitiés.

Devant cette assemblée composée en grande partie d'institutrices, laissez-moi rappeler que dans le congrès scolaire de Neufchâtel en 1870, gracieusement convoquée par le comité directeur qui avait bien voulu remarquer quelques-uns de mes travaux pédagogiques, je pris part, seule femme, aux travaux du congrès, avec le ferme espoir de voir bientôt mes collègues sœurs suivre le sillon que je tentais de leur tracer dans le vaste champ de l'éducation nationale où notre place à nous, éducatrices et mères, est marquée devant l'humanité.

Deux ans après, le congrès scolaire de Genève comptait une section de plus : celle des dames ; et nous étions cent.

Aujourd'hui, je le constate avec bonheur, nous avons conquis notre droit de bourgeoisie dans ces paisibles solennités. Au nom de l'école, j'en félicite chaleureusement les hommes de valeur qui ont favorisé ce mouvement progressiste et les courageuses femmes dont les efforts persévérants ont enfin surmonté des préjugés souvent cruels.

Cette introduction de l'élément féminin dans les recherches pédagogiques constitue une réelle amélioration de notre société même, chez laquelle peuvent maintenant se faire jour certaines considérations qui parfois échappent à l'esprit un peu trop positiviste des hommes, au grand préjudice de la sensitivité morale qui, elle aussi, réclame sa part de développement et de discipline pour exercer avec pondération sa délicate influence.

Ceci nous ramène au point qui nous occupe, à cette grave question posée par vous, Messieurs, et à laquelle, sans la résoudre, vous avez répondu négativement. Peut-être ici dirigée par ce tact intime qui souvent est la pierre de touche du vrai, la femme interviendra-t-elle utilement.

On a demandé :

Les écoles populaires remplissent-elles suffisamment leur mission éducative pour former le caractère des élèves?

Là-dessus nous connaissons l'opinion de Messieurs les rapporteurs et celle des honorables orateurs qui viennent de se succéder à cette tribune. Comme eux je dirai : Non ! l'école ne remplit pas suffisamment ce mandat, et j'ajouterai parce qu'elle ne le peut pas.

Ne nous faisons pas illusion, Mesdames et Messieurs; il n'y a point d'éducation possible sans morale, et point de morale sans une base quelconque, philosophique ou religieuse constituant une croyance. A ce point de vue, examinons la situation de l'école.

Dieu merci, nous n'avons plus les institutions exclusivement protestantes, catholiques, etc., qui créaient chez les enfants mêmes des camps ennemis, de plus l'école ouvrant ses portes toutes grandes aux élèves de toutes les confessions, on ne peut y enseigner le protestantisme sans blesser les catholiques, israëlites (et vice versa). Or, nous devons avant tout, respect à la conscience.

Donc le dogme spécial sera proscrit de l'école au nom de la paix, de la bienveillance mutuelle et de la liberté. Est-ce à dire que nos institutions puissent ou doivent se désintéresser de ce que deviendra moralement la jeunesse? Ah! s'il le fallait, je protesterais énergiquement contre une telle assertion. Oui, cent fois oui, l'école a charge d'âmes ; c'est dans l'école qu'est l'avenir social tout entier ; c'est là que s'élève le peuple ; ce peuple, qui, chez nous, fait et défait les constitutions. C'est là que l'enfant, passe la majeure partie de sa vie active, et l'enfant c'est le citoyen futur, c'est le père, c'est la mère de famille dans un avenir prochain : certes, la patrie a besoin d'hommes instruits. Toutefois, ce qu'il lui faut surtout, ce sont d'honnêtes gens; développons donc, éclairons les intelligences, mais formons des consciences et des cœurs.

Constituée dans de bonnes conditions, l'école est admirablement qualifiée pour cette haute tâche, mais encore lui faut-il un point d'appui solide, une assise inébranlable pour établir et légitimer son influence, et nous avons vu que les religions plus ou moins officielles ne sauraient s'inscrire dans nos programmes actuels.

En serons-nous donc réduits à livrer ces jeunes esprits aux dissolvantes conclusions du nihilisme? Pour rien au monde, nous mères, ne saurions y

consentir. Arrière l'école matérialiste où nos enfants entendraient parler de la mort comme du dernier mot de la vie, et par là même acquerraient cette effroyable soif de jouir qui désole notre époque et si l'on n'y prend garde, en consommera la décadence.

Le matérialisme, c'est l'ennemi commun contre lequel doivent se liguer tous les gens sérieux, et surtout les instituteurs. Les questions confessionnelles deviennent aujourd'hui secondaires ; il ne s'agit plus d'être catholique, protestant ou israélite ; il s'agit de n'être pas matérialiste. C'est pourquoi au lieu de la religion, autrefois imposée, mais impossible aujourd'hui dans nos institutions scolaires, nous introduirons en ces dernières l'esprit religieux, né d'un ensemble de vérités acquises au savoir humain commun à toutes les croyances qui surgit du grand courant actuel de la philosophie scientifique. Dieu et l'immortalité de l'âme se démontrent maintenant en vertu des lois universelles.

Sur cette double donnée, qui établit la responsabilité individuelle et la solidarité collective, s'édifiera d'elle-même la dignité de l'être humain dont le sentiment judicieusement développé doit exclure les châtiments corporels et humiliants. Relever l'enfant à ses propres yeux, lui apprendre à ne rien faire qui soit indigne de lui, de sa qualité d'être immortel ; lui montrer dans les autres créatures des frères, des sœurs, dont il doit respecter les droits et qui s'acheminent avec lui sous l'influx divin, à travers le temps et l'espace, vers l'accomplissement de la perfection dont il porte l'idéal en son âme, voilà, en résumé, de quoi fonder une morale sublime sans blesser les croyances particulières, car on verra dans l'avenir que ces vérités absolument scientifiques illuminent les cimes du christianisme encore enveloppées de nuages, rectifient les fausses interprétations dogmatiques et préparent enfin, par une logique incubation de l'esprit nouveau, la magnifique éclosion d'une philosophie *prouvée*, en laquelle se groupent les lumières de tous les âges, de cette philosophie rationnelle et scientifique, dont le fait sera la base, et l'*esprit religieux* le couronnement.

Si l'école s'empare de ces principes, si elle en surveille soigneusement le développement et l'application dans son propre sein, l'avenir lui est assuré.

Mais quand nous nous tromperions sur les résultats de ce progrès, quand les pessimistes auraient, hélas ! raison, contre toute raison ; quand nous devrions être débordés, entraînés par le flot qui nous menace, si grand est le but entrevu, si noble est l'effort à faire, que notre premier devoir serait encore de tenter la rénovation par l'éducation dans l'école (Applaudissements prolongés.)

Monsieur le Président,

Je me fais un devoir de remercier Mme Rosen-Dufaure des paroles dignes et si nobles qu'elle vient de nous faire entendre.

Les applaudissements unanimes qui ont accueilli son discours lui feront sentir mieux que je ne pourrais le faire, la haute valeur que nous y attachons.

---

# MANIFESTE ET PROPOSITION

Depuis quelque temps nous remarquons dans la presse spirite une effervescence, un bouillonnement semblable à celui des flots sous l'action d'une sourde tempête ; puis cette agitation se communiquer peu à peu d'un journal à un autre et se transmettre par cet intermédiaire jusque chez les Spirites qui avaient vécu jusqu'alors assez calmes et paisibles dans leurs travaux. Cette fièvre qui agite si violemment certains rédacteurs et les pousse à une sorte de réaction envers les principes primitifs, nous annonce que le Spiritisme subit en ce moment une phase critique et peut-être nécessaire pour fortifier les idées et les asseoir plus solidement sur des bases et principes fondamentaux que quelques uns prétendent écarter de nos travaux sous prétexte qu'ils sont inopportuns et même nuisibles au développement de cette science.

Devant une déclaration aussi dénuée de fondement, nous nous mîmes à parcourir la *Revue* et une partie de la presse spirite, et nous pûmes constater, que le Spiritisme depuis sa fondation et dans un temps relativement court, avait accompli de véritables prodiges de conversions; nous vîmes ses branches s'étendre peu à peu et envahir le monde entier à l'aide d'une philosophie d'essence toute morale et d'une théorie à la fois simple dans sa pratique et grandiose dans ses résultats; convaincre avec les arguments les plus solides, prouver avec des faits les plus palpables, entraînant par ce moyen les intelligences les plus réfractaires à une conviction se basant sur des preuves irréfutables et absolues.

Et nous nous écriâmes instinctivement : mais de quoi se plaint-on? et pourquoi crier au piétinement? lorsque les pensées sont maintenant en quelque sorte imprégnées de l'essence de cette doctrine, nous conduisant peu à peu au progrès, à mesure que les intelligences se développent et que les médiumnités se multiplient?... Mais il paraît

que cela est insuffisant aux yeux de quelques-uns qui prétendent faire beaucoup mieux et marcher plus rapidement à la conquête de la science en laissant de côté la foi qui, paraît-il, nuirait à son développement; ainsi que l'idée de Dieu, cette chose usée ne devant plus figurer dans l'enseignement. Un spirite bien connu a proposé il y a quelque temps, dans la *Revue* du 15 décembre 1886, comme moyen de conciliation entre les anciens spirites qui ne se plaignent que des nouveaux, criant à tue-tête à l'idiotisme mystique, à l'inaction, et surtout réclamant de la nouveauté... d'abandonner l'idée de Dieu comme base du Spiritisme, et de la laisser errer au sommet de l'édifice au gré des vents capricieux des imaginations, prétendant que, vouloir l'enseigner comme principe et moteur de tous les phénomènes de la nature, ce serait tyranniser les consciences, et vouloir faire prédominer une idée sur une autre; qu'il suffit du reste, de voir souffrir un insecte pour faire tomber dans le néant tous les attributs divins de bonté, justice et amour... Qu'il faudrait laisser la plus large part aux hypothèses, et ne s'appuyer que sur des faits démontrables et positifs.

Après la lecture de cette proposition et nouvelle profession de foi de son auteur, nous restâmes pendant un moment comme confondue d'étonnement, de voir d'anciens adeptes ayant puisé dans le Spiritisme, — cet arbre fécond et nourricier, — toute la sève de leur philosophie, tout le suc de leur inspiration, se détacher ainsi du tronc paternel pour se diviser en branches solitaires, parce que des idées trop neuves ne se juxtaposent plus méthodiquement avec les anciennes et se laisser entraîner par des influences plus ambitieuses qu'infaillibles, à aller à leur remorque, aspirer l'air froid et lourd du matérialisme, la sécheresse de ses idées, l'étroitesse et le terre à terre de ses convictions et cela nous semblait aussi insensé qu'ingrat envers cette philosophie mère, qui a prodigué tant de consolantes tendresses et inspiré de si belles pages, à ces oublieux aujourd'hui de ces heures ineffables, où l'on ne craignait pas de montrer toute la force de ses convictions dans sa foi en Dieu.

Mais nos surprises ne devaient pas se borner là, car nous voulûmes poursuivre jusqu'au bout notre enquête commencée depuis longtemps, et recueillir une à une, toutes les preuves de désertion aux principes spirites, de ces réactionnaires trop amoureux du changement..... Et dans le premier article du nº 12 de la *Vie posthume*, nous pûmes nous assurer que là on ne se gênait plus, pour jeter le masque et montrer toute sa jalousie dans cette déclaration : Qu'on était agacé d'entendre répéter chaque année le même panégyrique sur la tombe de celui qu'on appelle *Maître*. Qu'on ne prétend pas annihiler ainsi sa personnalité devant la sienne? et que ne serait-ce que pour vaincre cette désespérante monotonie (*sic*), qu'on s'est enfin décidé à éclairer les spirites sur leur aveugle vénération..... Que les Esprits, qui ont transmis leurs enseignements philosophiques, n'étaient, après tout, que des autoritaires, lorsqu'ils apprennent qu'à la mort les bons vont avec les bons, et les mauvais avec leurs pareils. Il parait que cela est illogique, antifraternel et contraire à la justice ; on aurait préféré voir les victimes sauter au cou de leurs bourreaux, et le vice s'assimiler définitivement à la vertu dans une embrassade éternelle.

Plus loin, on annonce que ces mêmes Esprits (saint Augustin et saint Louis), qui ont enseigné la prière n'étaient que des orgueilleux habitués à de pareils flagorneries (*sic*), par l'adoration de leur fidèles catholiques, que la prière n'est qu'une humiliation qui ravale la dignité humaine et empêche l'intelligence de progresser? Qu'on n'a pour ces Esprits que mépris et qu'on leur retire leur titre d'Esprits élevés... Qu'Allan Kardec a commis une immense faute, celle de continuer à propager dans l'humanité un sentiment déjà trop répandu de craintive soumission (*la prière*) peu fait pour réveiller chez l'homme la conscience de sa dignité... Qu'il n'a pas compris (*quel ignare*) qu'il n'est pas besoin d'aller chercher dans l'au-delà de la vie les causes des anomalies et souffrances.....

Et voilà le nouveau spiritisme qu'on nous propose aujourd'hui comme moyen de conciliation, et pour établir une paix définitive entre les idées neuves et surtout très fraternelles, pourchassant les anciennes de leurs railleries...

Spirites, méditez sur ces nouveaux articles de foi, offerts à vos convictions, et cherchez au fond de vos consciences la réponse à faire à ceux dont le but à atteindre est l'idée qui nous paraît la plus claire là-dedans, c'est de chercher à étouffer le prestige de leur Maître en modestie et en science, et de renverser du même coup, l'édifice mémorable du spiritisme, construit par les soins laborieux d'intelligences qu'on ne craint pas de traiter dédaigneusement d'esprits orgueilleux et autoritaires; et de le remplacer par une doctrine de leur invention ? portant leur étiquette? très bonne fille du reste, et fort accommodante pour ceux qui redoutent le visage un peu grave et austère de la morale. Songez-donc? une doctrine sans base ni principes moraux? avec l'absence de la foi, cette buse, qui n'entend plus rien aux efforts du progrès, et encore moins aux mystères de la science.

Avec le rejet de Dieu, ce croquemitaine des cieux qui laisse souffrir les insectes, pendant que

tout le reste des créatures vit dans une perpétuelle jubilation? avec le bannissement de la prière, cette orgueilleuse qui ravale la dignité humaine et humilie les intelligences? et on laissera aux faits, seuls, la permission de parler leurs langages secs et positifs; et si par hasard, ils se permettaient de dévoiler à leur tour la cause suprême de leurs effets, on leur imposera silence ainsi qu'aux Esprits prétentieux qui oseraient donner là-dessus les mêmes enseignements, avec les mêmes principes, reposant sur la même base, qu'ils ont donnée dès le début à cette doctrine si essentiellement morale et progressive: c'est ainsi que les matérialistes l'entendent! ils défendent aux Esprits d'élever leurs voix autoritaires, pour faire connaître la vérité, sous peine d'être déchus de leur titre d'Esprits élevés!!!

Pour nous personnellement, et au nom des membres de notre groupe, non seulement nous protestons avec toute l'énergie de nos consciences révoltées, contre l'audacieuse prétention de ces nouveaux protées, mais à notre tour, nous retirons le titre de spirites sincères à ceux qui, sous un vain prétexte, ne craignent pas de vouloir tyranniser les consciences de millions de spirites, en cherchant par tous les moyens à extirper de leur cœur et de leur âme ce sentiment inné de la foi dans la prière, qui s'exhale aussi bien dans la joie que dans la douleur, en un cri suprême, attestant non seulement sa vitalité, mais encore toute la force de sa nécessité. . . . . . . . . . . .

Mais ils auront beau dire et faire, ils ne pourront empêcher aux millions de spirites répandus dans le monde entier de continuer à suivre la marche tracée par celui qui accomplit cette sublime mission qui sera continuée par d'autres. Ils ne pourront défendre aux milliards d'âmes désincarnées de poursuivre, elles aussi, leurs tâches laborieuses en complétant leurs enseignements à mesure que les intelligences plus développées seront devenues aptes à saisir toute la grandeur de ces questions.

Et alors, les cris isolés des immortalistes finiront par se perdre dans le tumulte occasionné par leurs grossières erreurs, soufflant la division dans leurs rangs, et sur leur château de cartes construit sans les bases ni les fondements indispensables à la solidification de tout édifice de la pensée. Ils seront à leur tour raillés, raillés par ces mêmes matérialistes à qui ils auront sacrifié leurs plus intimes convictions; raillés par eux, les considérant encore comme des mystiques prétentieux voulant leur apprendre l'immortalisme dans la matière qu'ils enseignent depuis longtemps; raillé et battu par les spiritualistes sincères riant de leur déconfiture et leur reprochant leur désertion à la cause de la vérité pour aller — suivant leurs propres expressions — aplatir leur intelligence et ravaler leur dignité devant la vogue éphémère et sans consistance d'une doctrine sans principes moraux.

Cette trahison aura pour châtiment inévitable, la réprobation générale des spirites sérieux et calmes qui préfèrent marcher lentement mais sûrement à la clarté lumineuse d'un rayon de vérité que de courir éperdûment s'accrocher à la remorque d'hypothèses obscures n'enfantant trop souvent que des erreurs plus faites pour troubler les idées que pour les éclairer. Car nous pensons qu'il vaut mieux, mille fois mieux, une base solide fixant les idées et les concentrant dans leurs travaux que de les laisser errer à l'aventure, au gré de toutes les folies des imaginations.

Pour parvenir à ce résultat, devenu urgent, nous proposons d'organiser un congrès ou réunion solennelle où chaque groupe enverrait ses délégués pour développer ses opinions et chercher ensemble un moyen pratique de les concilier sans tyranniser les consciences ni froisser les convictions, pour opérer enfin une fusion générale dans l'unité d'ensemble des principes spirites pouvant seule donner une force réelle à notre doctrine et lui faire conquérir définitivement le titre de science à la fois expérimentale, philosophique et morale. Une fois ce but atteint, le spiritisme s'imposera de lui-même par la force de sa puissance dans la pratique d'une véritable fraternité et par l'unité dans l'action, car il réunira en lui, la synthèse sublime de tous les principes moraux, scientifiques et philosophiques, conduisant au développement de tous les progrès.

Mme Arnaud,
Présidente et fondatrice
de la Société de secours aux obsédés,
221, Rue Lafayette.

On nous a souvent accusé de dogmatiser en défendant simplement les principes Kardécistes, nous sommes heureux de voir que nos idées sont partagées par la grande masse des spirites français.

Après les protestations venues des groupes de Lyon et de Toulouse nous enregistrons avec plaisir celle qu'on vient de lire, car elle émane de spirites parisiens bien en situation pour juger les hommes et leurs théories hasardeuses. Nous faisons nos réserves quant à l'idée d'un Congrès, car il nous paraît difficile, vu le parti-pris des dissidents, de faire une œuvre vraiment sérieuse.

Nous croyons qu'il vaut mieux laisser au temps le soin de remettre chacun à sa véritable place, car la vérité possède en elle une puissance irrésistible qui saura préserver de l'oubli les principes éternels qui font la force du spiritisme, c'est-à-dire la cro-

yance en Dieu et en la responsabilité des actes et comme conséquences, la nécessité de la réincarnation et l'efficacité de la prière.

Déjà, du vivant du MAITRE, bien des clameurs se sont élevées contre sa doctrine, des philosophes, cependant d'une haute valeur, ont tenté de s'opposer à sa diffusion, mais ces efforts ont été stériles et toutes ces protestations, pour véhémentes qu'elles étaient, n'ont pu entraver le développement toujours croissant du Spiritisme. Les noms de ces détracteurs sont inconnus aujourd'hui, alors que celui d'Allan-Kardec est de plus en plus lumineux.

Il est probable que l'avenir réserve le même sort aux dissidents de l'heure actuelle c'est pourquoi il vaut mieux laisser le bon sens public faire justice de toutes ces NOUVEAUTÉS (?).

NOTE DE LA RÉDACTION.

# LE MAGNÉTISME CURATIF

Saint-Hilaire, le 6 février 1887.

Monsieur Delanne, frère en croyance,

Je vous envoie le récit des guérisons que j'ai obtenues par le magnétisme; vous pourrez les publier pour donner des preuves de la réalité de son action. Je n'en ai pas beaucoup obtenu encore, car on ne vient me trouver que lorsqu'on a essayé de toute espèce de médecine sans résultat.

J'ai commencé à magnétiser ma mère qui ne pouvait remuer les bras, par suite d'une révolution du sang, le 5 mars 1886.

La première séance, elle eut une crise occasionnée par le mal. A la troisième, elle se sentit bien soulagée. A la cinquième, elle tomba en sommeil magnétique; elle se trouvait beaucoup mieux. La septième, elle remua les bras. La neuvième, elle fut radicalement guérie.

Le 13 mai 1886, j'ai entrepris de magnétiser Edouard Rapin, atteint d'une fièvre intermittente, d'une maladie de cœur depuis quinze ans et d'une pruerie sur le corps.

Dès la première séance, la fièvre disparut complètement. A la quatrième, il s'endormit. La cinquième, il eut une crise.

A partir de la sixième jusqu'à la quatorzième, j'obtins le sommeil réparateur. Enfin, le 15 du même mois, il fut guéri complètement.

Ci-contre le certificat que je me suis fait délivrer, inscrit sur un registre spécial qui atteste sa guérison :

« Je soussigné, déclare avoir été guéri de toutes mes maladies ci-dessus désignées par Tourres (Auguste).

« Il y avait quinze années que j'étais malade. J'avais suivi tous les traitements que les médecins m'avaient ordonnés sans obtenir de résultat. J'ai été guéri en quinze séances magnétiques.

« Je déclare en plus que Tourres n'a rien voulu recevoir pour le service qu'il m'a rendu. En foi de quoi, je lui ai délivré, après guérison, ma signature.

« Fait à Saint-Hilaire, le 20 juillet 1886.

« Signé : Edouard RAPIN. »

Le 1er août 1886, j'ai commencé à magnétiser Norbert, aiguilleur, atteint d'un rhumatisme dans les reins qui le faisait atrocement souffrir.

Les séances ont duré douze jours; après quoi, il ne souffrit plus du tout.

Voici le certificat qu'il m'a donné :

« Je soussigné avoir été guéri des maux de reins dont je souffrais depuis 1876, en douze séances magnétiques, par Tourres (Auguste). Je souffrais depuis dix ans, malgré tous les traitements ordonnés par les médecins et que j'avais suivis en vain. Ni les bains à vapeur de Bagnères de Bigorre, ni les bains de mer n'ont pu faire ce que douze séances de magnétisme ont produit : ma guérison. Je déclare que Tourres n'a rien voulu recevoir pour le service qu'il m'a rendu. En foi de quoi, je lui donne ma signature après guérison.

« Fait à Saint-Hilaire, le 20 septembre 1886.

« NORBERT MATHIAS, aiguilleur. »

Mme Lucie Norbert, âgée de vingt-huit ans, était atteinte d'une maladie d'entrailles telle, qu'elle fut condamnée à mourir sous peu de temps, d'après l'avis d'une sage-femme, de deux médecins et d'un pharmacien.

Je l'ai magnétisée la première fois le 17 août 1886, et, le 26 août, elle n'avait plus de mal. Suit le certificat délivré par son mari.

« Je soussigné déclare que ma femme avait été condamnée, sans espoir de guérison, par notre médecin, par M. L., médecin, par une sage-femme et un pharmacien de la ville d'Agen. Ils prétendaient qu'elle avait le foie attaqué. Elle fut guérie en huit séances magnétiques par Tourres, qui n'a rien voulu recevoir pour le service qu'il a rendu à ma femme.

« NORBERT MATHIAS, aiguilleur.

« Saint-Hilaire, le 20 septembre 1886. »

Recevez, Monsieur et frère spirite, mes respectueuses salutations.

Auguste TOURRES.

*P. S.* On voit quel service peut rendre le magnétisme curatif, lorsque surtout on le pratique avec

un entier désintéressement. On n'a pas besoin d'être bachelier ès sciences pour arriver à soulager ses semblables!

Notre frère, A. Tourres, en donne une preuve manifeste, étant un humble artisan. Nous lui envoyons nos félicitations sincères pour son dévouement et le grand désir qu'il a de répandre dans le pays qu'il habite, non seulement le magnétisme, mais aussi le spiritisme dont il est un zélé propagateur.

A. D.

---

# SOUVENIRS SPIRITES

C'était avant l'annexion de notre chère Alsace à l'Allemagne. J'étais allé rendre visite à de bons amis spirites qui habitaient Strasbourg. MM. Leroux frères, M. le commandant Aimont, Mme René Caillé, la veuve du grand explorateur de l'Afrique, la mère du rédacteur de l'*Anti-Matérialiste* avaient fondé un groupe dans cette ville.

On me fit visiter les lieux mêmes, où toute la population strasbourgeoise s'était portée pour découvrir le mystère qui intriguait fort à cette époque les habitants.

Voici ce qui se passait :

C'était dans une brasserie nouvelle, sise près de la cathédrale. A droite de l'entrée principale était une petite allée, parallèle à la salle, qui conduisait dans une vaste cour, où les buveurs se tenaient pendant l'été.

Tous les soirs, de neuf heures à dix heures, on entendait distinctement des bruits de chaînes en fer remuées fortement, comme si plusieurs personnes les tiraient après elles sur des dalles en pierres.

La police intervint, elle fit en vain une enquête sur l'étrangeté de ce phénomène inexplicable pour elle. Elle dut, pendant quelque temps, faire fermer l'établissement. Tous les journaux de l'époque signalèrent le fait; les uns conclurent à une mystification, les autres à un truc de la part du brasseur pour attirer les buveurs chez lui.

Plusieurs communications furent obtenues à ce sujet et toutes conclurent en disant que là, jadis, il s'était commis des crimes, que de mauvais esprits *hantaient les lieux*, et que, pour faire cesser les bruits, on devait appeler les malheureux, les moraliser et prier pour eux.

On suivit leurs conseils et la manifestation cessa.

Voici un autre fait qui vient corroborer la croyance des « lieux hantés » :

Une de nos sœurs vint nous voir dernièrement; elle nous savait spirite, mais elle ignorait complètement les enseignements de notre doctrine. Elle avait apporté avec elle un petit sac rempli de terre, prise dans les souterrains d'une vieille abbaye en ruines, où la légende disait qu'il y avait un gros trésor enseveli.

Notre sœur s'était figuré qu'avec cet apport matériel, on pourrait découvrir le lieu où devaient être cachées les richesses présumées. Je lui fis comprendre assez difficilement que le spiritisme enseignait la morale et n'avait pas pour but la recherche des trésors. Notre parente confondait le somnambulisme, les tireuses de cartes, les augures des marcs de café avec notre philosophie.

Mme X... fut installée dans une chambre adjacente à la nôtre. En se couchant, elle déposa le petit sac sur la table de nuit, et bientôt elle s'endormit.

Mais voilà que sur les deux heures du matin, nous sommes réveillés subitement, ma femme et moi, par des cris, des gémissements qui partaient de l'appartement où reposait notre sœur. Nous crûmes à un accident.

Nous vîmes notre chère Mme X..., étendue sur son lit, les yeux ouverts, continuant à geindre, sans cause apparente; elle ne pouvait répondre à nos questions précipitées. Elle semblait être sous l'empire d'une grande frayeur. Il me vint la pensée de lui faire quelques vigoureuses passes magnétiques; ça réussit, car elle reprit ses sens. Alors, elle nous affirma avoir vu un être vêtu de noir qui se précipita sur elle, les deux mains serrées autour de la gorge; il cherchait à l'étrangler.

— C'est sans doute l'effet d'un cauchemar, lui dis-je?

— Non, non, répondit-elle; depuis une heure, je suis complètement éveillée. J'avais rêvé, il est vrai, toute la nuit au fameux trésor dont je vous ai parlé; puis, tout à coup, je vis le *fantôme* menaçant; il allait m'étouffer si vous n'étiez accourus à mon secours.

Nous évoquâmes nos guides et voici le résumé de leur instruction :

Le fantôme dont parle cette chère fille est l'esprit d'un moine qui a commis un crime dans le monastère en question, ceci avant la Révolution française. Il enterra dans les ruines les richesses qu'il s'appropria par le vol et la traîtrise. Il veille d'un œil cupide sur le trésor, comme s'il était encore de ce monde. C'est là le commencement de la punition de son forfait. Il le voit sans cesse et il ne peut s'en servir.

Lorsqu'il vit prendre de la terre par votre sœur, dans le lieu où gît la fortune qu'il s'est impuné-

ment appropriée, il entra dans une grande fureur. Il suivit Mme X... pour l'empêcher de révéler le secret qu'il garde depuis ce temps pour lui. Son avarice l'aurait poussé à un second crime si nous n'étions intervenus en temps. Le moment de la justice approche. Il va subir le châtiment qu'il a mérité. Les remords vont l'envahir. Priez pour ce malheureux, il souffre déjà beaucoup par la soif de l'or qui le dévore et qui lui rappelle constamment l'assassinat dont il s'est rendu coupable.

Notre sœur saisit vivement le petit paquet de terre et le jeta par la fenêtre.

Depuis cette époque, Mme X... est radicalement guérie de la chasse aux trésors.

Avis à ceux qui espèrent, au moyen des esprits, découvrir dans les entrailles de la terre des richesses cachées.

Si l'on cite quelques réussites dans ce genre, qu'on soit bien persuadé que rien n'est dû au hasard, et que c'est le fait d'une *restitution* d'une vie antérieure aux ayants droit.

Mais j'en reviens à la croyance aux lieux hantés.

Dans son livre intitulé : *Pneumatologie*, le marquis de Mirville consacre un chapitre « aux lieux hantés ».

Il rapporte que, sous le premier empire, il existaît dans la cour des Invalides une guérite où huit factionnaires se pendirent successivement en moins d'une année. L'empereur, informé de ce fait étrange, ordonna de brûler la guérite.

Je me rappelle encore que M. Prévost Paradol, le publiciste distingué, ambassadeur de France aux Etats-Unis, se suicida sans qu'on sût jamais ce qui le fit se porter à ce paroxysme de l'égarement.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'on remarqua que la maison où il mourut si tragiquement a été habitée par quatre personnes qui, tour à tour, dans l'espace de deux ans, ont terminé leur vie par un suicide.

Il est certain que bien des personnes superstitieuses seraient frappées de ces choses surprenantes.

La question peut donc se poser ainsi : Peut-il oui ou non y avoir des lieux hantés ? Je répondrai en me servant d'une communication d'un spirite : Le mot hanté veut dire habité par des esprits méchants, criminels, tapageurs ou légers. Oui, il existe des lieux hantés, car nous savons que les esprits existent, pénètrent partout, qu'ils nous poussent, nous excitent et nous conduisent souvent à notre insu.

Qu'il y a des maisons, des endroits qu'un ou plusieurs esprits choisissent pour leur résidence. Leur sympathie est pour quelques-unes des personnes qui ont le désir de communiquer avec elles, leur antipathie pour d'autres. Les mauvais esprits peuvent exercer une nuisible influence, une vengeance sur certaines personnes dont ils ont eu à se plaindre.

Le séjour dans un lieu déterminé peut être aussi pour quelques-uns une punition qui leur est infligée, surtout s'ils y ont commis un crime, afin qu'ils aient toujours le crime devant les yeux, ou bien encore si l'hôte qui vient s'installer dans leur demeure a quelque attraction avec eux. Par analogie de mérite, ils s'acharnent après cette nouvelle victime, qu'ils absorbent dans l'état de veille comme dans celui du sommeil, en la poursuivant de leurs idées fixes, personnelles dont ils l'accablent, et, pour arriver à leur fin, finissent par trouver le côté vulnérable qui peut leur donner gain de cause.

Ils ont pour auxiliaires intimes le remords, les regrets, les chagrins du cœur, la douleur physique, la passion qu'ils savent, suivant leur besoin, faire prendre les couleurs les plus effrayantes, afin de faire céder la raison devant une apparence de folie qui n'est autre chose, en réalité, qu'une obsession pour toute personne initiée au spiritisme.

C'est dans ce cas surtout où l'obsédé souffre, ressentant tous ces effets et comprenant souvent la position dans laquelle il se trouve sans pouvoir se faire comprendre par ceux qui l'entourent.

Si le public connaissait notre doctrine, il trouverait la lumière pour expliquer, comme nous, logiquement tous les phénomènes ; il tuerait en même temps par la raison deux vices humains bien terribles et bien difficiles à déraciner : Le fanatisme et la superstition.

Louis Noel.

---

## Correspondance

Monsieur le Directeur en Chef,

A titre d'abonné et de chef de groupe, je viens vous prier de vouloir bien annoncer, dans le plus prochain numéro de votre intéressant organe : Le Spiritisme, que le groupe spirite que j'ai l'honneur de diriger et qui, maintenant et depuis plus de trois mois se réunit hebdomadairement, tous les mardis, à 8 h. 3/4, rue de Rivoli, 62, n'interrompra pas, même pendant les vacances, le cours de ses travaux psychologiques.

Dans la pensée, que vous voudrez bien faire part, à vos nombreux lecteurs, de l'avis ci-dessus, je vous adresse à l'avance, Monsieur le Directeur en chef, avec l'expression de mes respectueuses civilités mes bien sincères remerciements.

Jules Bélay,
*Médeium somnambule et magnétiseur*,
62, rue de Rivoli.

Paris, ce 8 juillet 1887

# COMMUNICATION SPONTANÉE

Obtenue le mercredi 22 juin 1887.

---

Groupe spirite à Marseille.

Maman me voilà, dissipe tes doutes, mon esprit est près de toi; tu m'as bien désirée, bien demandée, crois que je n'étais pas sourde à ton appel. Il faut que je te dise d'abord ce qui s'est passé en moi en vous quittant: je désirais la mort, il est vrai, mais ne la sachant pas si près, je ne m'y étais pas préparée. J'ai bien souffert pendant les derniers moments de mon existence, lorsque j'ai compris, que l'heure de la séparation était venue; mes sœurs ont produit un effet bien douloureux sur mon esprit, au moment où il cherchait à sortir du trouble, afin de se dégager. Les émotions que j'ai ressenties en entendant leurs sanglots ont produit sur moi une action tellement grande, que mon esprit s'est rapproché quelques instants encore de mon corps, et m'en faisait ressentir toutes les douleurs. Et toi mère, toi, qui aurais dû fortifier par ta foi et tes espérances en l'avenir tous ceux qui m'entouraient, tu as faibli sous le poids du sacrifice matériel; car spirituellement parlant, tu devais être heureuse que je ne souffre plus physiquement et matériellement; la mort était une délivrance pour mon corps et plus encore pour mon esprit. J'ignore le temps qui m'a retenue près de mon corps, mais il n'a pas dû être bien long. Il m'a semblé sortir d'un sommeil de quelques heures et à *mon réveil*, j'ai été bien émue, en apercevant au champ du repos ma dépouille charnelle qui avait pris des proportions tellement grandes que je fus saisie d'effroi, je me retirais sur le tombeau d'un enfant non loin de là, en saluant l'humble marguerite apportée par une amie et qui croissait au dessus de mes restes mortels, et là sur le tombeau de l'enfant, j'appelais à moi un secours invisible. Je ne cessais d'élever mes regards vers le ciel en suppliant la divinité de me venir en aide. C'est alors que de jeunes vierges se donnant la main en formant un demi-cercle sont venues m'entourer et m'ont enlevée dans l'espace. Mes yeux ne pouvaient se rassasier de contempler une lumière resplendissante et je ressentais une atmosphère si douce, un bien-être si grand, que rien sur la terre ne peut égaler cette sensation. La contemplation dans laquelle je me trouvais me faisait désirer de vous avoir tous auprès de moi, c'est alors que je vis que vous ressentiez les souffrances et les douleurs.

La tristesse et la mélancolie s'étaient emparées de moi, mes bonnes amies relevaient mon courage par de douces paroles. Heureux est l'esprit qui souffre de la souffrance des siens et de celle de ses frères.

Ecoute mon enfant, me dit une voix qui m'était encore inconnue. Je viens sécher tes larmes. Ton père terrestre sur lequel tu pleures a eu à subir des épreuves qu'il a choisies lui-même, mais il en est une foule d'autres qu'il s'est attirées par son libre arbitre. Qu'il sache reconnaître que les chagrins auxquels il est en proie, les déceptions qu'il a éprouvées jusqu'à ce jour lui seront largement comptés. La douleur éprouve l'esprit. Dis à ton père que prier c'est demander le progrès et le progrès ne s'acquiert que par la réparation; ceux qui jouissent et qui ne prient pas ont tous à réparer plus tard. Ils accumulent leurs dettes pour l'avenir. Sois forte, enfant. Ce n'est que par la force, la prière et la volonté que tu pourras fortifier ceux qui te sont si chers!

Maman, dis à Cyprienne et à Blanche que je pense à elles, plus souvent encore qu'elles ne pensent à moi, que mon amitié, quoique n'étant plus terrestre, n'en est que plus grande. Je voudrais pouvoir être leur guide, afin de les diriger dans la vie. Au revoir mère, je ne m'arrêterai pas là, je reviendrai t'entretenir plus longuement. Je te donne le baiser fluidique que tu transmettras à toute la famille que j'aime.

Dis à Monsieur et Madame Dm. ainsi qu'à Mme B. que je leur envoie l'effusion de mon cœur pour tous les bienfaits dont ils vous environnent.

Mon amitié leur est acquise sincère et durable.

Ta fille aimée

EMMA GAMONDÈS.

---

## NÉCROLOGIE

Mme Contant, notre sœur de *l'Union Spirite Française*, vient de perdre sa fille aînée, Mlle Léonie, à la suite d'une courte mais douloureuse maladie de cœur. Cette chère enfant partageait nos croyances aussi a-t-elle vu approcher la mort sans crainte; lorsqu'elle a rendu le dernier soupir son regard était éteint déjà et cependant elle est morte en souriant et en levant les bras comme si elle voulait embrasser quelqu'un. Son visage a conservé ce sourire, on eût dit plutôt une extatique dans le ravissement de la contemplation qu'une morte.

Assurément elle a dû voir venir à elle son cher père qui était une nature d'élite et qui est venu la prendre pour son départ. Elle laisse un grand vide dans sa famille qui la regrette amèrement ainsi

que ses nombreux amis, mais notre chère sœur ayant su faire pénétrer sa foi dans le cœur de ses enfants ils y puiseront le courage nécessaire pour supporter cette dure épreuve. Au nom de l'Union, nous prions notre sœur d'accepter nos regrets et la part que nous prenons à sa vive douleur. Mme Contant nous prêtant son concours dans l'œuvre de désintéressement que nous poursuivons pour l'expédition du journal, nous sommes heureux de rendre hommage à son dévouement, et de lui témoigner notre vive sympathie en cette douloureuse circonstance.

# STELLA

(*Suite*)

Je me crus fou !... J'eus l'idée de consulter un spécialiste, mais je craignais la raillerie et je tenais à ma folie... Je me promenai longtemps, me remémorant les moindres incidents du phénomène qui se produisait chez moi... et je revenais toujours à cette désolante conclusion : Moi, l'homme sage positif, l'homme de cette époque qui pèse et calcule tout, je devenais amoureux d'un songe, d'une illusion !...

Enfin, las de me débattre en cette énigme, que je n'osais faire déchiffrer à personne, je m'endormis.

Je me réveillai encore sous l'impression de cette secousse morale et je tremblai pour ma raison et mon repos, lorsqu'un papier, posé sur le fauteuil où Stella s'était assise, attira mon attention.

Je le ramassai, croyant qu'il y était tombé par hasard ; l'écriture qui le couvrait n'était pas la mienne ; les caractères fins, corrects, élégants appartenaient à une main de femme et je lus ceci :

« Repousser la lumière parce que nous n'en com-
« prenons pas l'origine, est-ce la sagesse ?

« Si l'idéal était un mot, chaque homme ne le
« trouverait pas, plus ou moins développé, au fond
« de son cœur.

« Si tu laisses mourir le grain semé, est-ce la
« faute du créateur ?... Quand viendra l'heure de
« la moisson, tu ne pourras te plaindre si ton
« champ est inculte !

« Vivre n'est pas un bonheur, mais un travail
« continuel.

« Ne te réjouis pas d'avoir une belle place en ce
« monde, ta responsabilité sera plus grande.

« L'on dit c'est folie pour ne point convenir de
« la sagesse et de la vérité de certains phénomènes.

« Choisis tes amis selon leur moralité et non
« selon leur fortune.

« Sache obéir à un bon conseil. « STELLA. »

Personne n'était entré dans ma chambre durant mon sommeil. Je possédais une preuve palpable, positive de l'existence de Stella. Mais qu'était Stella ?... Une femme ! De quelle nature ?... Personne ne pouvait pénétrer dans mes appartements sans être vu de mes domestiques ; donc, j'étais fou !... Mais je n'avais pas tracé les caractères que je relisais encore, et mes efforts pour imiter cette écriture me prouvèrent qu'ils ne pouvaient venir de moi. Devais-je croire au monde occulte ?... S'il existait, Stella ne pouvait être qu'un esprit de lumière...

Cette tension de ma pensée vers le même objet me fatigua extrêmement. J'en perdis l'appétit et le sommeil ; ma nature positive subit de terribles assauts. J'avais eu, comme tout homme, un type de beauté préféré, mais c'était une beauté toute charnelle et terrestre. Aujourd'hui, j'aimais un être immatériel dont la morale austère même me plaisait. Je souhaitais revoir Stella, mais les désirs les plus vifs, les rêveries les plus longues ne me rendirent pas la séduisante apparition.

Mes distractions passées me semblaient insipides, je ne pouvais rien dire de mes préoccupations, et mon trouble moral augmentait, lorsqu'un désastre financier entraîna un industriel à qui j'avais confié des capitaux importants.

En autre temps, j'aurais accablé de reproches celui qui réduisait ma fortune d'un tiers, mais je fis la part des circonstances et d'une malchance évidente. Je vis le désespoir de cet homme réduit à la ruine et au suicide ; j'examinai avec lui l'état de ses affaires et j'essayai de le sauver.

Non sans peine, je fis partager ma confiance en l'avenir par deux créanciers, les seuls importants.

En quelques jours de démarches, avec de nouveaux sacrifices, j'arrivai au résultat désiré.

J'entrai dans l'intimité complète de celui que je venais de sauver. C'était un homme instruit, profond penseur ; je rencontrai chez lui des hommes de lettres, des philosophes; je trouvai surtout beaucoup de charme à la conversation d'un jeune auteur ne cachant pas ses convictions spirites basées sur des faits.

Ce fut alors que reparut Stella ; chaque soir, je la revis, mais peu d'instants. Cette apparition me donnait un bonheur que rien de terrestre ne m'avait fait connaître. Je la voyais ange plutôt que femme, et elle m'inspirait un respect qui excluait toute comparaison avec les sensations éprouvées jusqu'à ce jour.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

*Le Gérant :* Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Nº 12 — 20 centimes le Numéro. — (2e QUINZAINE) AOUT 1887.

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

| ABONNEMENTS | RÉDACTION & ADMINISTRATION | LE JOURNAL PARAIT |
|---|---|---|
| Paris et Départements 5 fr. par an. | 38, rue Dalayrac, Paris | DEUX FOIS PAR MOIS |
| Étranger . . . . . . 6 — | Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE | |

SOMMAIRE



# ÉTUDE SUR LA MATIÈRE

Lorsque l'on sort du terre à terre des premières manifestations spirites et que l'on a la certitude de la survivance de l'être, il se pose immédiatement dans l'esprit de l'observateur une série de questions qui demandent impérieusement à être résolues. Nous connaissons fort bien, snr la terre, l'enveloppe de notre âme, mais nous ignorons généralement quelle doit être la transformation accomplie par la mort. Les philosophies et les religions restent, sinon muettes, au moins fort obscures sur ce point et il était donné au spiritisme de démontrer, par la révélation et l'expérience, l'existence d'un corps fluidique, qui est le revêtement de l'âme dans l'erraticité. Ce corps est d'une nature spéciale, appropriée au nouveau milieu que l'être doit habiter; il jouit donc de propriétés matérielles différentes de celles que nous avons l'habitude d'attribuer à la matière terrestre, et c'est un sujet bien fait pour intriguer les chercheurs, que de connaitre ces lois nouvelles qui nous sont révélées d'une manière si inattendue par ceux que l'on a costume d'appeler les morts.

Avant de faire cette étude en détail, il faut d'abord constater la possibilité de l'existence des fluides, c'est-à-dire la réalité d'états physiques de la matière tels que les poids atomiques soient plus petits que zéro. Afin de ne donner que des appréciations autorisées, je vais citer les noms et les recherches des savants les plus illustres de notre époque, et l'on verra que l'idée de matière, non tangible et non pondérable pour nos sens à l'état normal, n'a rien d'illogique ou d'absurde.

Je citerai librement M. Victor Meunier dont la capacité est bien connue, en me servant des articles qu'il a publiés dans le *Rappel*. Ceci dit, abordons la question.

Les traités classiques définissant l'élément chimique :

Pour l'un c'est un corps qui n'a pu être décomposé, pour un second, c'est quelque chose à quoi on peut ajouter mais dont on ne peut rien retrancher; pour un troisième, c'est un corps qui ne peut éprouver de changement chimique sans augmenter de poids, etc.

Suivant la remarque de M. Williams Crookes, en un récent discours prononcé à titre de président de section de l'Association britannique, ces définitions n'exprimant que l'état de nos connaissances, sont tout à fait provisoires et peuvent d'un moment à l'autre devenir inapplicables. Nous ne saurions donc nous en contenter. — Rappelant l'immortel exemple de Colomb qu'une longue méditation avait rempli de cette foi inébranlable d'où sa découverte est née, l'orateur déclare qu'il n'est pas de penseur en chimie, en physique, en philosophie naturelle qui consente à voir dans les corps réputés élémentaires les borne-frontières des connaissances possibles sur la constitution de la matière et ne croire que sous leur simplicité apparente se cache une complexité réelle.

Lorsque M. Crookes découvrit le thallium :

« C'est une très belle chose que de trouver un élément — lui dit Faraday — mais si vous en pouviez en défaire un et nous dire de quoi il est composé, quel progrès ce serait! »

Faraday avait été bien plus explicite encore dans une de ses leçons assez récentes, dont on nous saura gré de reproduire les lignes suivantes, si défectueuse qu'en soit la traduction :

« Nous commençons aujourd'hui a avoir le sentiment et à approuver le désir d'un nouvel état des éléments chimiques. Pendant un temps, l'ambition a été d'ajouter au nombre des métaux; il est maintenant de le diminuer. Décomposer les métaux, puis les reproduire, les changer de l'un à l'autre et réaliser la notion autrefois absurde de la transmutation : ce sont des problemes actuellement posés aux chimistes et dont la solution est attendue. »

Bien mieux, quelques années avant sa mort, le même Faraday, envoyant à l'Association britannique l'échantillon d'un nouveau métal, prenait occasion de cet envoi pour dire que les chimistes avaient vu avec regret la rapide augmentation des corps simples. Mais, ajoutait-il, il est probable que nous devrons bientôt à quelques-uns de ces prétendus éléments de pouvoir arriver par de nouveaux modes de recherches à la complète décomposition des métaux.

Continuons de recueillir sur ce point si considérable les témoignages les plus autorisés :

M. Herbert Spencer, sur les molécules des substances dites simples : « Ce sont des édifices compliqués d'atomes vraiment élémentaires, identiques de nature, et différant seulement par la position, l'arrangement, le mouvement, etc.; les atomes chimiques (molécules) sont les produits d'évolution d'atomes physiques, les vrais atomes; évolution que la chimie n'est pas encore capable de reproduire ».

M. Norman Lockyer. Il y a une douzaine d'années déjà que la physique du soleil et des étoiles l'a conduit à cette idée que les corps simples sont composés, sinon tous, au moins quelques-uns Bien d'autres avant lui avaient eu cette idée, mais il est le premier qui l'ait rapportée du ciel.

Comparant ensemble les spectres des étoiles, il lui paraissait, en effet, que ces spectres sont d'autant plus simples que les étoiles sont plus chaudes, plus jeunes, par conséquent; et que celles-ci étant rangées selon l'ordre décroissant de leurs températures (des plus chaudes aux plus froides), on voit, passant de celles-là à celles-ci, les éléments surgir selon l'ordre croissant de leurs poids atomiques.

Ainsi, dans les étoiles les plus chaudes, et qui sont jugées telles parce qu'elles sont les plus brillantes, l'analyse spectrale démontre l'existence des corps suivants : l'hydrogène en qu[illegible] le calcium et le magnésium.

Ainsi, dans des étoiles moins chaud[illegible] notre soleil, on voit, outre l'hydrog[illegible] calcium et le magnésium, le sodium et le [illegible]

Ainsi, dans des étoiles plus froides que les [illegible] dentes, on ne trouve plus de métaux en libe[illegible] lignes qui en décèleraient la présence ont [illegible] tous les éléments métalliques sont à l'état de co[illegible] binaisons, associés, et les spectres de ces étoile[illegible] montrent plus que des métalloïdes et des co[illegible] composés.

On voit donc que plus une étoile est jeune, [illegible] l'hydrogène y abonde; plus elle est âgée, plu[illegible] y devient rare, jusqu'à disparaître quand elle [illegible] éteinte, comme nous le voyons par la terre où n'existe plus d'hydrogène en liberté.

Partant de là, le savant anglais aboutissait in[illegible] tablement à l'idée que le travail de dissociation [illegible] nous opérons tous les jours dans nos fourna[illegible] qui à cause de leur peu de puissance, reste en [illegible] limites resserrées, se continue dans ces foyers [illegible] lestes, les étoiles : que, jetés dans un brasie[illegible] que le soleil, tout ce groupe de prétendus c[illegible] simples, les métalloïdes — réputés simples [illegible] qu'ils résistent à nos moyens de destruction — [illegible] détruits, c'est-à-dire réduits en leurs éléme[illegible] *dissociés* en un mot, mais que même dans [illegible] étoiles les plus ardentes les métaux qui on[illegible] poids atomiques les plus faibles, tels que le ma[illegible] sium, le calcium et par-dessus tout l'hydro[illegible] résistent à la température de ces étoiles. En [illegible] tres termes : les métaux, pour la plupart, e[illegible] métalloïdes n'apparaissent sur les astres qu'a[illegible] et à mesure du refroidissement de ceux-c[illegible] abaissement de température rendant poss[illegible] l'une après l'autre, toutes les associations [illegible] ments dont ces prétendus corps simples son[illegible] produits. Par conséquent ces métaux et ces m[illegible] loïdes sont des corps composés.

Qui pourrait n'être pas frappé d'une telle [illegible] nière, si grandiose, de traiter une telle questio[illegible]

* * *

En France, au même moment, M. Dumas [illegible] sentait à l'Académie des *considérations sur la* [illegible] *babilité que certains corps regardés comme* [illegible] *mentaires, pourront être décomposés* et, appliq[illegible] cette idée aux métaux, il émettait l'avis que [illegible] qui se substituent les uns aux autres dans [illegible] combinaisons, se transmuteront les uns dans [illegible] autres, ce qui le conduisait à rappeler l'opi[illegible] des anciens chimistes, ou plutôt des alchimi[illegible] sur le même sujet. La dissociation des corps [illegible] ples, leur génération, par conséquent, a été de [illegible]

... en effet, personne ne l'ignore, le grand ob... du chimiste.

Le but n'étant pas encore atteint, la science avec Lockyer leva les yeux au ciel pour y puiser ...ance qui soutiendra sa marche : « Au clair ...lune, ô ciel, mon ami, pour suppléer à la froi...eur de mes yeux, prête-moi la flamme des tiens »! ...déjà la terre se persuade avoir lu là-haut que ce qu'elle cherche à faire, étant réalisé ailleurs, est possible chez elle. Que la preuve en devienne in...utable ; avec quel surcroît d'énergie la science ...ique renouvellera ses efforts.

M. Crookes regarde comme « bonne » la preuve ...uce par M. Lockyer qu'un grand nombre de ... simples sont dissociés sur certaines étoiles, ...plutôt qu'ils n'y ont point jusqu'ici existé, la ...pérature de ces astres s'opposant à ce qu'ils y ...nent naissance. M. Lockyer soutient d'ailleurs ... la température de l'arc électrique est comme ... du soleil assez élevée pour dissocier certains ...tendus éléments : « Un élément terrestre est — ...oute-t-il — une chose excessivement compliquée ... se résout en choses plus simples à la tempé...ure du soleil, et quelques-uns de ces constituants ... dans certaines taches du soleil tandis que ... autres se trouvent dans d'autres taches. » Ce ... ses résultats les plus récents.

... Benjamin Brodie les avait en quelque sorte ...ses dès 1867 dans une leçon professée de... la Société chimique de Londres. Nous pou... concevoir, disait-il en substance, que dans un ... reculé ou dans le lointain de l'espace ont ... ou existent certaines formes de la matière ... simples que celles qui se trouvent à la surface ... globe. La température étant beaucoup plus ... qu'à présent, ces formes subsistaient à l'état ..., indépendantes les unes des autres ; la tem...ature commençant à décroître, elles se sont com...ées ensemble, sont entrées dans des formes ...velles en rapport avec les conditions de milieu. ... ces formes nouvelles certaines sont plus stables ... les autres ; il en est qui ne se défont plus, qui ... jamais pu être réduites, c'est-à-dire ramenées ... leurs éléments constitutifs, en d'autres termes ...composées. C'est le système actuel des choses ...tres.

... Professeur Stokes parlant d'une certaine raie ... le spectre d'une nébuleuse : « peut-être indi...t-elle quelque forme de matière plus élémen... qu'aucune de celles que nous connaissons. »

... en est assez pour montrer que l'idée de la com... des corps réputés élémentaires est aujour... « dans l'air de la science », comme dit ... Crookes.

***

Il s'attache à la développer, cette idée ; c'est l'objet de son discours présidentiel, en partie reproduit dans l'excellent *Moniteur scientifique* du docteur Quesneville.

L'auteur commence par reconnaître que jusqu'ici il n'y a aucune preuve directe de réduction d'un élément en quelque chose de plus simple.

Il passe ensuite en revue les différentes séries de faits d'où s'induit avec vraisemblance, sinon la possibilité de cette réduction, au moins la complexité de nature qui en serait la condition première.

Un puissant argument à l'appui de la composition des éléments est fourni par ces pseudo-éléments, es radicaux composés, qui se comportent si exactement comme des corps simples. Le cyanogène est l'un d'eux. Supposons que, ses propriétés étant connues, on n'ait pu parvenir à le décomposer, eût-on hésité à le considérer comme un corps simple de la classe des ologènes? « Si un corps que nous savons être composé peut jouer, avec évidence, le rôle d'un élement, la supposition que les éléments ne sont pas des corps simples n'acquiert-elle pas, demande M. Crookes, une certaine plausibilité? »

Mais toute la force de son discours est dans la considération que lui suggère un diagramme dressé par M. J. Emmarson-Reynolds dans le but d'illustrer le caractère périodique de relation entre les poids atomiques et les propriétés des corps simples. Par malheur, outre que sans la figure il serait impossible de le suivre même avec la figure, cela présenterait dans un journal comme le nôtre bien des difficultés.

« Plus j'étudie cette courbe en zigzag, plus je suis convaincu — c'est M. Crookes qui parle — que celui qui en découvrira la clef sera mis à même de pénétrer quelques-uns des plus profonds mystères de la création. Imaginons, s'il est possible de trouver une lueur sur quelques-uns des secrets ici cachés. » Et il remonte dans le passé de notre système solaire jusqu'au temps où rien n'existait que ce qu'il nomme *le protyle* primitif (de deux mots grecs *pro* et *ulé*), qui est comme le protoplasma céleste, plus ancien que la substance dont les choses sont faites (c'est le sens des deux mots), antérieur à l'évolution des éléments chimiques. Tout étant à l'état ultra-gazeux... Arrivons aux conclusions.

L'orateur est conduit à soulever la question de savoir s'il n'existe pas d'éléments à poids atomiques plus petits que zéro, autrement dit négatifs. Il rappelle qu'au nom de la théorie le docteur Carnellay a réclamé un tel élément, une telle « non-

SUBSTANTIALITÉ. ». Il rappelle également cette opinion de M. Helmoltz que l'électricité est probablement atomique comme la matière. Ces choses posées, il se demande si l'électricité n'est pas un élément négatif et si l'éther lumineux n'en est pas un autre? « Une substance d'un poids négatif n'est pas impossible à concevoir » ; déclare-t-il. Avant lui, M. Airy, dans sa *Vie de Faraday*, avait écrit : « Je puis aisément concevoir qu'il y ait abondance autour de nous de corps non soumis à cette action intermutuelle et, par conséquent, non soumis à la loi de la gravitation. »

En somme, on arrive aussi à cette conclusion en constatant que la matière radiante est impondérable et cependant elle se manifeste avec une énergie telle que l'on est enclin à en déduire que plus la matière est raréfiée, plus ses effets sont puissants.

Dans un prochain article j'étudierai les conditions particulières dans lesquelles se trouve le périsprit et les conclusions qu'il faut tirer de l'appui que la science vient donner aux révélations spirituelles.

GABRIEL DELANNE.

---

# Casse-Cou!!!

Au moment où quelques intelligences d'élite (1) cherchent à nous faire adopter la méthode anarchiste de la propagande par le fait, il ne sera pas inutile, je crois, de montrer à nos F. et S. E. C. combien ce procédé pourrait devenir funeste à notre doctrine, et de les prémunir contre un entrainement plein de dangers pour notre philosophie si nous avions l'imprudence de nous laisser convaincre par les discours plus fleuris que profonds des beaux parleurs qui cherchent à nous entraîner dans leur évolution rétrograde.

Le phénomène spirite est certainement une force puissante à l'appui de notre Doctrine, mais il ne faut pas oublier que sa valeur est subordonnée aux conséquences qui en découlent et que en dehors d'elles, observé dans sa *manifestation* brutale, il peut devenir plus dangereux qu'utile aux chercheurs inexpérimentés.

En voici une preuve authentique et péremptoire.

Dans un hameau non loin de la ville de X... vivait la famille de X... composée du père et de la mère, d'un fils de 25 ans, d'une demoiselle de 18 ans. Grâce à leur union, à l'aisance qu'ils possédaient, le bonheur avait élu domi[cile sous leur] toit et rien ne semblait devoir troubl[er leur paix] intérieure, lorsqu'un jour la mort fra[ppe à leur] porte et touche de son glaive le fils de la [maison]. Les chagrins et les larmes remplacent alors [la joie] qui s'est enfuie du foyer et les trois affligés [pas]sent leurs journées et leurs nuits à parler du [fils], de son départ prématuré et à pleurer celui qu'[ils] croient perdu pour toujours.

Touché de leur douleur et dans l'espoir de [les] consoler, un voisin leur apprend qu'il a en[tendu] dire qu'à la ville voisine les spirites parlaient [avec] les morts, que par leur entremise ils pourra[ient] peut-être avoir des nouvelles de leur enfant. Sur[-le-]champ la mère écrit à l'adresse qu'on lui [indique] et implore une communication de son fils. Le [jeune] homme évoqué se manifeste et dans un mes[sage] où les preuves d'identité abondent, cherche à [con]soler ses parents et leur apprend qu'il lui sera [pos]sible de causer avec eux s'ils veulent bien l'app[eler].

Toute heureuse du résultat obtenu, la perso[nne] qui avait reçu cette communication l'adresse [aux] parents du jeune homme avec un journal i[ndi]quant d'une façon sommaire le moyen de com[muniquer] si l'on est médium, mais sans signaler les d[angers] que présente l'exercice même de la médiumn[ité à] ceux qui la possèdent et qui veulent s'en s[ervir] sans des connaissances suffisantes.

La réponse de leur enfant ramène l'esp[oir] dans le cœur de ces braves gens ; leur fils n'[est] donc pas entièrement perdu pour eux. La [mère] suit les conseils du journal, prend un crayon [et de] toute l'ardeur de son âme appelle son enfant ; l[e père] et la demoiselle l'observent, anxieux. O sur[prise], ô bonheur ! sa main se met à courir toute seu[le sur] le papier, elle trace des lettres, des mots, des [phra]ses, dont elle n'a pas conscience ; sa main [écrit] sans qu'elle le veuille et presque malgré elle [; elle] est donc médium, oui, et médium écrivain mé[cani]que encore. Comme ils vont être heureux, ils [pour]ront par ce moyen vivre encore avec leur [cher] défunt ; il n'y a pas à en douter cette pr[emière] communication porte la signature de leur [fils] aimé, et au comble de la joie ils adressent [sur-le-]champ une lettre de remerciements à la pe[rsonne] qui leur a envoyé le journal et les a mis sur [la voie].

Mais les jours se suivent et chaque jour la [mère] passe de longues heures avec son fils. El[le écrit] sur sa demande, puis par besoin d'écrire, [puis] contre son gré : bientôt négligeant tous le[s soins] du ménage, elle n'a plus qu'une idée fixe : écrire encore, écrire toujours. Le mari alors [com]mence à s'alarmer de l'état de prostration [dans] lequel il voit sa femme. Dans une lettre de

(1) C'est l'épithète modeste dont elles qualifient leur aréopage.

mais il demande à la personne qui lui a adressé la première communication ce qu'il doit faire pour parer au malheur qui semble le menacer et pourquoi on ne l'a pas averti du danger auquel ils étaient exposés en évoquant leur fils.

Les conseils arrivent, mais trop tard. La pauvre mère, victime de son ardent désir de causer avec son enfant et de son ignorance en matière d'évocation, s'est laissé complètement obséder au point que son état s'aggravant de jour en jour on crut devoir la faire enfermer dans un asile d'aliénés, c'est du moins ce que le mari apprend dans une lettre de menaces.

Que va-t-elle devenir aux mains des représentants de la science officielle? Hélas on ne le prévoit que trop, la malheureuse n'était qu'obsédée, bientôt peut-être elle sera réellement folle.

Sur qui doit peser la responsabilité d'un tel malheur? Est-ce sur la personne seule qui a envoyé la première communication? A mon avis non, mais bien sur les imprudents qui indiquent à tort et à travers les moyens de constater si l'on est médium sans indiquer au même instant de combien d'écueils l'exercice de la médiumnité est semé et quelles sont les précautions à prendre pour les éviter. Cette mère infortunée eût pu vivre heureuse et consolée, grâce à la faculté qu'elle possédait, si elle avait été instruite de notre doctrine avant de chercher à être médium, si elle avait étudié dans les ouvrages d'Allan Kardec les conseils si justes et si sages, quoi qu'on ait pu dire, qu'il donne à cet égard aux néophytes. Oui, F. et S. E. C., revenons pour éviter le retour de tels malheurs à la méthode que nous avions suivie jusqu'à ce jour et qui nous avait donné de bons résultats; instruisons d'abord nos adeptes dans les ouvrages du maître, car ils sont toujours, malgré nos contradicteurs, le sûr moyen d'arriver à la vérité, cherchons à convaincre les incrédules par la persuasion et ne leur montrons les phénomènes spirites que lorqu'ils en comprendront la valeur, la portée, et seront à même d'éviter les écueils contre lesquels leur raison pourrait être amenée à sombrer.

Repoussons donc le procédé brutal de la propagande par le fait et ne cherchons comme par le passé à répandre nos idées que par la persuasion.

Henri Sausse.

---

# Correspondance

Au Comité de Rédaction du *Spiritisme*.

L'article de Mme Arnaud (première quinzaine d'août) contient, à mon égard, certains passages qui ne me paraissent pas procéder d'une exacte vérité, et je crois à la fois juste et courtois d'adresser directement à la rédaction du *Spiritisme* les observations qui me sont suggérées par ces passages.

Sans être absolument nommé, je suis suffisamment désigné pour qu'il n'y ait pas d'équivoque possible. Je n'entends pas d'ailleurs entrer dans le fond du débat, je désire simplement rétablir les choses dans leur exactitude et ne pas laisser passer sans rectification certains termes qui ne me semblent pas justifiés.

Mme Arnaud prétend avoir été « confondue d'étonnement » par la lecture de l'article que j'ai publié dans la *Revue spirite* du 15 décembre 1886. Je prétends, au contraire, (et, de mon côté, je m'étonne vraiment d'avoir à le démontrer), que les paroles qualifiées par elle de « nouvelle profession de foi » sont entièrement conformes à ce qui a été toujours ma ligne de conduite depuis que j'ai eu occasion de dire mon mot sur le spiritisme, sur l'évolution des idées, sur leur « orientation » — pour me servir d'un terme que je retrouve dans mon discours du 31 mars 1878.

A part quelques articles, traitant de questions humanitaires dans leurs rapports avec les données spirites (1), je n'ai rien publié avant ce discours de 1878, le premier que j'aie prononcé sur la tombe d'Allan Kardec. C'est alors que j'ai abordé, pour la première fois, les tendances du spiritisme. On n'a qu'à s'y reporter, particulièrement à l'alinéa qui commence ainsi : « Il m'a semblé qu'une fiction géométrique bien simple... » (page 184 de la *Revue* de 1878), pour retrouver en substance ce que j'ai toujours exprimé depuis, d'une manière de plus en plus explicite, à mesure que le fruit des patientes réflexions se dégageait avec plus de netteté.

Si j'avais changé de point de vue depuis la première heure, j'en expliquerais loyalement les causes certain que je serais d'avoir laborieusement marché dans le chemin de ma conscience; mais il se trouve que j'ai toujours suivi la même ligne d'idées, et je ne puis pourtant pas convenir d'un changement dont il m'est impossible de retrouver les traces.

Ayant toujours été en contact avec des milieux positivistes, et m'étant de plus en plus pénétré de la nécessité de greffer le spiritisme sur l'ensemble des notions positives universellement reconnues, j'ai constamment affirmé, avec une persistance aussi soutenue dans le fond que modérée dans la forme, une méthode qui a son point de départ dans le positivisme, mais qui ne s'y confine pas et qui est essentiellement le contre-pied des procédés dogmatiques.

(1) Dans un de ces articles (*Revue* de juillet 1877, particulièrement page 213), on retrouve déjà les tendances qui se dessineront ultérieurement.

Le discours mentionné ci-dessus (1878) en fait foi. Mais c'est surtout dans l'« Introduction » des *Chrysanthèmes de Marie* qu'on en trouvera la preuve, plus développée.

Je croyais que Mme Arnaud avait pris connaissance de cet ouvrage, et même avec sympathie. Me serais-je trompé ?...

Mais que dis-je ? En lisant mon article du 15 décembre 1886 (ce même article qu'elle a pris à partie et qu'elle a lu par conséquent), comment Mme Arnaud ne s'est-elle pas aperçue que j'y ai signalé cette même étude, datant de 1880, et que j'en ai reproduit quelques phrases, entre autres celles-ci : « La science positive constitue un fondement com- « mun où tous peuvent se poser... Quant aux au- « tres notions, prenant place désormais *au sommet* « et *non à la base*, ce qui s'agite en elles ne peut « rien ébranler ; liberté à chacun suivant ses be- « soins et ses aspirations. Dans la conception inté- « grale de l'humanité, l'homme, partant de ce qui « est en bas, de ce qui est le plus accessible, monte « et s'arrête où il lui plaît — question de tempéra- « ment — mais il lui reste toujours assez de points « communs avec ses frères pour avoir avec eux un « lien de pensée et vivre dans la paix ; il n'y a plus « d'église à conception fermée et à foi conquérante; « il n'y a que des variétés libres dans la solidarité. »

Comment donc Mme Arnaud pouvait-elle ignorer mon langage de 1880 ? Comment a-t-elle pu, en 1887, qualifier de « nouvelle profession de foi » la reproduction de ce langage ?

Si je ne craignais d'abuser de votre hospitalité, je pourrais multiplier les citations analogues et les prendre à différentes dates (voir les divers discours que j'ai prononcés pour l'anniversaire d'Allan Kardec). Mais il me suffit d'avoir montré (particulièrement sur le premier point critiqué par Mme Arnaud, la question de méthode) que mon langage d'aujourd'hui est identique dans le fond à celui de la première heure.

En ce qui concerne la question de l'antithèse esprit-matière, je suis de ceux qui l'ont toujours résolue par la synthèse, et non par le dualisme absolu.

Dernièrement, dans une lettre publiée par la *Vie posthume*, je m'associais aux paroles d'un Esprit qui se plaçait à ce même point de vue de la synthèse (mars 1887). A la même époque, je tenais un langage analogue dans un article de la *Pensée nouvelle*. Or, dans le premier numéro du journal *le Spiritisme*, dans un article de tête qui pouvait être considéré comme engageant la rédaction tout entière (1) et qui n'a soulevé aucune objection, voic[i ce que] je retrouve : « Philosophiquement, le spiri[tisme n'at]- « tache aucune valeur absolue aux mots [matéria]- « *lisme* et *spiritualisme*. Pour lui, il n'y a pas [d'es]- « prit, pas de pensée, sans une substance, si [...] « soit-elle, où la pensée vienne se manifester. D[e] « même, il ne peut supposer une forme matériel[le] « sans une pensée qui l'organise. Les êtres que l'[on] « est convenu d'appeler les Esprits, les Esprits de[s] « morts, *n'existeraient point*, *en réalité*, s'[ils] « n'étaient doués d'un *organisme* adapté à le[ur] « milieu et rappelant la forme proprement ma[té]- « rielle (1) par laquelle leur individualité se ma[ni]- « festait alors qu'ils vivaient de la vie de la terre. » Au fond, c'est la même pensée.

Quant à la question de Dieu, qui se rattache [aux] précédentes, j'ai écrit en 1880 (toujours dans [la] même étude, citée plus haut), que le *Livre des [Es]prits* m'avait laissé parfaitement athée (page 29), que ce n'était qu'à force de recherches que j'é[tais] parvenu à me faire une idée de Dieu compati[ble] avec ma raison.

Dans l'article incriminé (15 décembre 1886[), je] lis : « A mon avis, il n'y a qu'un Dieu possib[le,] « c'est un Dieu *progressif*, *immanent* à l'Unive[rs]. » C'est précisément ce que j'ai développé dans l'« [In]troduction » des *Chrysanthèmes* (1880).

Dans mon discours pour l'inauguration [de] l'*Union spirite française* (décembre 1882), v[oici] ce que je disais : « ..... L'humanité, dès lors, [n'est] « plus un idéal fictif..., l'humanité n'est plus [une] « abstraction, l'humanité est une gigantesque [per]- « sonnalité vivante faite de personnalités [hu]- « maines immortelles ; l'humanité est une har[mo]- « nie, l'humanité est un dieu. L'humanité dan[s son] « ensemble, réel, concret et immortel, devient [une] « *composante des harmonies progressistes* q[ui se] « combinent jusqu'à l'infini dans l'insond[able] « amour des espaces, et dont nous *essayons d'e[n] « voir* l'expression suprême lorsque nous b[albu]- « tions ce mystérieux nom de l'universel [et de] « l'éternel : Dieu ! »

Même langage dans mon discours du 31 [...] 1882.

Quant à cet autre Dieu, personne indépen[dante,] monade spéciale et énorme, individu extéri[eur et] supérieur au monde, absolument puissant [en] même temps qu'infiniment bon, j'ai dit et je [sou]tiens qu'il suffit d'un insecte qui souffre pou[r ren]verser cette hypothèse qui ne tient pas debo[ut avec] ses attributs contradictoires.

J'ai dit « insecte », parce que si j'avais par[lé d'un] être humain, on m'aurait sans doute répondu

(1) Évidemment on ne peut concevoir l'esprit que revêtu de matière, mais il n'est pas pour cela formé par cette matière. D'ailleurs, et ceci a déjà été dit mille fois, chaque auteur n'engage en rien la rédaction, il reste responsable de ses affirmations.

(1) C'est-à-dire de matière terrienne.

[...]tion », tandis que je voudrais bien savoir ce que peut expier un pauvre papillon cloué d'une épingle sur une plaque de liège, comme un crucifié, — ou un malheureux vermisseau, victime de l'entre-dévorement universel.

A l'insecte près, j'écrivais la même chose en 1880.

Que signifient donc certains termes, tels que le mot « remorque », pour ne citer que le plus modéré ? Pourquoi considérer comme nouvelles des idées que j'ai toujours émises ? Ou bien pourquoi s'émouvoir aujourd'hui seulement d'une méthode qu'on n'apercevait pas autrefois, lorsque j'étais peut-être seul à la formuler ?

Quoi qu'il en soit, comme la méprise que je crois avoir rectifiée est probablement partagée par quelques personnes, je remercie Mme Arnaud de s'être fait leur écho et de m'avoir offert l'occasion de rétablir les faits.

J. Camille CHAIGNEAU.

Villeneuve-la-Comtesse, le 8 août 1887.

# CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Vous vous êtes dit souvent : « Que l'homme est petit, comparé à la Terre, comparé à l'univers ! » Et vous étiez dans le vrai : oui, l'homme est bien petit ! Et cependant l'homme est grand !... Vous allez le comprendre.

La planète que nous habitons est un globe d'environ 1,500 lieues de rayon (exactement 6,371 kilomètres) tournant sur lui-même en 24 heures et effectuant une révolution autour du soleil en 365 jours 1/4. La forme de ce globe n'est pas plus affectée par les montagnes qui hérissent sa surface que celle de l'orange par les anfractuosités qui sillonnent son écorce. Jugez-en.

La plus haute montagne connue appartient à la chaîne de l'Himalaya et a 8,600 mètres. Sa hauteur relative par rapport au rayon de la terre est la 740$^{me}$ partie du rayon terrestre. Si donc on construisait une sphère de 740$^{mm}$ de rayon, soit à peu près de 1$^{m}$50 de diamètre, la hauteur de cette montagne serait représentée sur cette sphère par une saillie d'un millimètre. L'homme est donc moins qu'un point sur le globe. Mais nous allons voir que la Terre n'est elle-même qu'un point imperceptible au milieu des espaces célestes.

Il résulte des calculs très exacts que le Soleil qui nous éclaire est séparé de nous par une distance de 37 millions de lieues (plus de 24,000 rayons terrestres) et qu'il est douze cent mille fois plus gros que la Terre.

L'illustre auteur de l'Astronomie populaire indique le moyen suivant de se faire une idée sensible de la grandeur du Soleil comparée à celle de la Terre. Si l'on compte le nombre de grains de blé contenus dans un décilitre, on en trouve à peu près 1,000 : cela fait donc 100,000 pour un décalitre et 1,200,000 pour 12 décalitres. Si donc nous plaçons à côté l'un de l'autre un grain de blé et un tas de 12 décalitres (12 boisseaux) de blé, le grain de blé figure la Terre et le tas de blé le Soleil.

Représentez-vous maintenant ce grain de blé séparé du tas de 12 boisseaux par une distance supérieure à 24,000 fois la demi-épaisseur moyenne de ce grain et tournant au tour dudit tas avec une vitesse dont il est difficile de se rendre compte.

« Nous nous étonnons de ces trains rapides qui roulent sur nos voies ferrées en dévorant l'espace et semblent emportés par les dragons flambovants de l'air ; mais les globes célestes, plus volumineux que la terre, s'envolent avec une rapidité qui dépasse autant celle des locomotives que celle-ci surpasse la marche d'une tortue. La Terre, par exemple, vogue dans l'espace avec une vitesse de 650,000 lieues par jour. » (*Camille Flammarion*).

650,000 lieues par jour, soit 7 lieues et demie par seconde !...

Et si nous parlons des autres astres qui brillent au firmament, les nombres ci-dessus deviennent à leur tour des infiniment petits. En effet, l'étoile la plus rapprochée de nous (et du Centaure) en est 225,000 fois plus éloignée que le Soleil, c'est-à-dire à environ 8,500 milliards de lieues : l'étoile polaire est 1,946,000 fois plus éloignée de la Terre que le Soleil.

Pour se faire une idée de ces distance, il suffit de remarquer que la lumière, qui parcourt 77,000 lieues par seconde, met 8 minutes 17 secondes pour nous arriver du Soleil, 3 ans pour nous venir de l'étoile *alphare du Centaure*, et plus de 31 ans pour franchir la distance qui nous sépare de l'étoile polaire.

Et il y a une infinité d'étoiles bien plus éloignées de nous que celles dont nous venons de parler !... « Il y en a qui sont tellement loin de nous que la lumière ne peut parcourir la distance qui les sépare de nous qu'en employant cent ans, mille ans, dix mille ans, mille siècle, dix mille siècles !!!.....

» Quelles distances, grand Dieu ! mais, entre ces distances, croyez-vous qu'il n'y ait que le sombre et froid abîme du vide ? Non. Le télescope, à mesure qu'il se perfectionne, nous révèle, au delà des 6,000 astres que distingue notre œil, des millions et des millions de soleils, auxquels s'ajoutent continuellement d'autres soleils dont la lumière,

en route depuis la Création, nous arrive aujourd'hui ou nous arrivera demain; et ces millions de soleils sont la poussière d'une nébuleuse qui nous emporte dans son mouvement, et il y a dans des lointains incommensurables d'autres nébuleuses dont les flancs sont chargés d'autres millions de soleils. Quels nombres! Hé bien! ce n'est pas tout! Au delà du rayon qu'embrassent nos plus puissants instruments d'optique, l'espace n'est pas fini, et entre les soleils, poussière des nébuleuses, nous ne voyons pas, nous ne pouvons pas voir, nous ne verrons jamais une autre poussière, l'incalculable armée des planètes et des astéroïdes dont ces soleils sont les foyers. Qui peut compter la poussière du ciel? » (*R P. Monsabré*).

Ainsi l'homme est un point imperceptible sur la Terre, qui n'est elle-même qu'un infine grain de poussière au milieu de l'immensité!... Que l'homme est petit!!! Pourtant nous allons voir combien l'homme est grand, comparé à une infinité d'autre êtres de la Création.

« Et cependant cette poussière se divise en autant d'êtres qu'elle a de parties, et ces parties se multiplient dans l'infiniment petit avec une prodigalité non moins grande que les groupes de l'infiniment grand. L'œil de la science, retourné des frontières de l'immensité vers les frontières du néant, voit surgir une infinité de mondes microscopique. Je ne parle pas des atomes inorganiques qu'enchaînent les uns aux autres les lois de la gravitation, mais des êtres. Nous admirons la fécondité des plantes et des animaux; notre imagination confondue refuse de se représenter le nombre des brins d'herbe, des vermisseaux et des insectes que peut distinguer notre regard. Mais sous l'œil de la science des brins d'herbe deviennent des forêts, le ciron se montre gigantesque. Voici dans les règnes végétal et animal les microphytes et les microzoaires : les microphytes dont il faut 1,000 millions pour égaler la grosseur d'une goutte d'eau, les microzoaires dont un milliard ne pèse pas un gramme, dont 4,000 millions remplissent à peine de leurs carapaces quelques centimètres cubes; dont les milliards sont entassés dans un atome de la plus fine poussière! Ces vivants sont partout, dans l'air, dans l'eau, dans la terre, dans nos chairs et jusque dans notre sang; vous les voyez se balancer sur un rayon de soleil, vous en engloutissez des légions en mangeant, en buvant et en respirant; ils forment sous vos pieds des couches épaisses, capable de porter des villes entières. Leurs organes, leurs membres, leurs fonctions, leurs mœurs sont des merveilles... Ainsi, quand votre œil a parcouru la terre et compté les vivants, il n'a pas encore tout vu : la flore et la faune microscopiques sont plus riches en nombre que la flore et la faune apparentes. Qui pourra compter cette poussière de vie? D'autant que le nombre incommensurable de cette poussière doit probablement être multiplié par lui-même autant de fois qu'il y a de mondes dans les espaces créés. C'est écrasant. » (*Le même*).

Pascal faisant ressortir la petitesse et la grandeur de l'homme, après l'avoir comparé d'abord à l'infiniment grand, disait : « Mais si notre vue s'arrête là, que notre imagination passe outre : elle se lassera plutôt de concevoir que l'univers de fournir... Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes auprès de la réalité des choses. C'est une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée... » Puis, après l'avoir opposé à l'infiniment petit, il s'écriait : « Que l'homme se perde dans des merveilles aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue : car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était point perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver? »

L'homme est donc infiniment petit au milieu de l'immensité; cependant il est grand, infiniment grand, si on le compare aux mycrophytes et aux microzoaires!..... Il est grand surtout, parce que son intelligence a su s'élever assez haut pour arriver à mesurer des distances qu'il semblait ne devoir jamais connaître, à découvrir les lois exactes qui régissent les mouvements multiples des diverses parties de notre système planétaire, à soumettre à sa volonté nombre des forces naturelles, en un mot à admirer et à comprendre les merveilles de la Création!

---

# L'ŒUVRE D'ALLAN KARDEC

Nous lisons dans le *Moniteur Spirite Belge*

L'œuvre d'Allan Kardec est depuis quelque temps, en France, l'objet de bien des critiques, nous pourrions même dire d'attaques directes. Les uns la regardent comme surannée, comme ayant fait son temps, et devant faire place à des idées plus rationnelles. Pour d'autres, elle est entachée de mysticisme, favorise la superstition et enlace l'esprit humain dans un réseau de formules et de croyances qui entravent l'essor vers le progrès.

M. E. Lebay, lui, dans un article intitulé *Allan Kardec*, qu'il a publié dans la *Vie posthume*, s'attaque à l'esprit qui domine dans cette œuvre, qui n'est plus, dit-il en rapport avec le sentiment essentiellement démocratique et libéral de la société moderne. La manière dont est présentée la classification des êtres rappelle trop nos divisions sociales en aristocratie, bourgeoisie et prolétariat. Il reproche même aux êtres qui ont collaboré au Livre des Esprits d'être imbus d'idées religieuses et autoritaires, de parler de punitions et de récompenses, toutes expressions, dit-il, qui ne peuvent qu'inspirer une invincible répulsion à ceux dont l'âme ne vibre qu'aux seules envolées vers la liberté et la justice.

Toutes ces accusations ne sont que le produit d'idées nouvelles, issues de l'esprit qui domine dans une fraction minime de la société actuelle. Les spirites qui les émettent semblent se laisser emporter par le vent de positivisme et de matérialisme qui souffle aujourd'hui sur la société moderne.

Tout ce qu'on ne voit pas, tout ce qui ne tombe pas sous le sens doit être rejeté; il n'y a de vrai que ce que l'on palpe. Mais si l'on voulait être conséquent avec soi-même, on trouverait dans la nature une infinité de problèmes dont l'explication échappe aux recherches de la science, et qu'on accepte cependant. D'autre part, on veut mouler le monde spirituel sur le monde sublunaire. C'est l'inverse qui est vrai. Que connaissons-nous du monde spirituel? Rien autre que ce que nous en font connaître ceux qui nous y ont précédés. Or, si Allan Kardec nous a minutieusement fait la classification des êtres qui le peuplent, c'est qu'elle lui a été révélée par les nombreuses communications d'outre-tombe qu'il a reçues de toutes parts; qu'elle existe réellement, basée non sur le privilège ni sur le droit de naissance, comme sur ce globe, mais sur le degré d'avancement des Esprits, sur les qualités qu'ils ont acquises, sur les imperfections dont ils ont encore à se dépouiller; et ce degré chacun doit et peut l'atteindre. Qu'y a-t-il donc dans cette classification qui choque notre sentiment démocratique et libéral? Un des grands bienfaits de notre immortelle révolution de 89 a été de rendre accessible à chaque citoyen les plus hauts emplois et les premières charges de l'Etat. Notre société est donc fondée aujourd'hui sur les principes qui régissent le monde spirituel, et personne ne s'avise de les trouver antidémocratiques et antilibéraux. C'est la hiérarchie du mérite.

Cette classification qu'on attaque n'est donc pas une pure conception d'Allan Kardec.

Il nous l'apprend lui-même : « Malgré la part incombe à l'activité humaine qui dans l'élaboration de cette doctrine, nous dit-il, l'initiative en appartient aux Esprits. Mais elle n'est formée de l'opinion personnelle d'aucun d'eux, elle n'est et ne peut être que la résultante de leur enseignement collectif et concordant. Généralité et concordance, tel est le caractère de la doctrine, la condition même de son existence. Et c'est cette collectivité concordante de l'opinion des Esprits, passée, en outre, au criterium de la logique, qui fait la force de la doctrine spirite et en assure la perpétuité. Pour qu'elle changeât il faudrait que l'universalité des Esprits changeât d'opinion et qu'ils vinssent dire le contraire de ce qu'ils ont dit. C'est ce qui la fera toujours prévaloir sur les systèmes *personnels* qui n'ont pas comme elle leurs racines partout. »

Ainsi, si les Esprits nous parlent de punition et de récompense, c'est que réellement punition et récompense existent dans le monde spirituel; non pas, assurément, dans le sens que donnent à ces expressions les églises officielles, c'est-à-dire Paradis et Enfer; mais elles existent en ce sens que l'Esprit qui a mésusé de la vie voit clairement, après sa désincarnation, les fautes qu'il a commises et s'en punit lui-même par le remords; de même que celui qui a fidèlement accompli sa mission sur cette terre éprouve dans le monde spirituel la satisfaction du progrès accompli. Et c'est ainsi qu'Allan Kardec a compris les mots *punition* et *récompense*.

Or, je demande en quoi cette doctrine « ne peut qu'inspirer une invincible répulsion à ceux dont l'âme ne vibre qu'aux seules envolées de la liberté et de la justice ». En quoi la liberté et la justice viennent contredire les révélations des Esprits! Elles viennent plutôt les confirmer : La justice demande que le mal soit puni et la vertu récompensée; la liberté nous laisse le choix du bien et du mal.

On reproche encore aux êtres qui ont collaboré au *livre des Esprits* de faire considérer les souffrances comme une expiation méritée qu'on doit subir sans murmure, parce que c'est fermer ainsi le cœur à la véritable solidarité. Mais c'est le contraire encore qui est vrai. Le véritable spirite, qui a compris toute l'économie de la vie spirituelle, telle qu'Allan Kardec l'a exposée, qui s'est pénétré de sentiment de charité fraternelle qui est le fond de la morale spirite, sera, au contraire, porté à soulager l'infortune et le malheur; et il le fera avec d'autant plus d'empressement qu'il se pénétrera davantage de cette maxime évangélique, que le spiritisme a fait sienne : Faites à autrui ce que vous voudriez qu'il fût fait à vous-même. N'est-ce pas là la vraie solidarité? Que ceux qui ne comprennent pas notre doctrine ou qui ne l'ont pas étudiée, ne

saisissent pas la théorie des souffrances telle qu'Allan Kardec l'a exposée, nous l'admettons; qu'ils blasphèment contre ce qu'ils appellent l'injustice du sort; nous l'admettons encore; mais le spirite, qui sait pourquoi il souffre, trouvera dans ces considérations un soulagement et un encouragement.

Poursuivons les griefs de notre auteur. « Se heurter, ajoute-t-il, contre une volonté *arbitraire* qui permet ou défend, ce n'est pas satisfaire à la raison. « Proposition bien hasardée. La conscience *permet* ou *défend*. Osera-t-on dire que le dictamen de la conscience est *arbitraire*? Qu'il outrage la raison? Un père *permet* ou *défend*; dira-t-on qu'il tyrannise *arbitrairement* son enfant? Les Esprits qui se sont servis de ces expressions n'ont voulu que nous tracer la voie que nous avions à suivre sans prétendre vouloir imposer à notre raison une discipline qui entrave notre libre arbitre.

C'est une œuvre dérisoire, bonne tout au plus à contenter les âmes asservies des pieux catholiques. dit encore l'auteur de l'article, de faire de la richesse, avec toutes ses joies et ses sourires une épreuve bien plus dure à supporter que les larmes et les désespérances de la misère. Qu'en savons-nous? Nous voyons les dehors dorés de la richesse, nous contemplons les oripeaux dont elle se pare, les plaisirs auxquels elle se livre pour s'étourdir et oublier; avons-nous pu pénétrer ce qui se passe au fond du cœur; avons-nous soulevé le voile qui nous cache l'intérieur de ces somptueux palais! Avons-nous compté toutes les douleurs morales auxquelles sont livrés ceux qu'on appelle vulgairement les heureux du siècle? Douleurs auprès desquelles les larmes du pauvre seraient des joies véritables.

Et le progrès, que vient-il faire ici? Ce n'est pas la richesse qui s'attelle à son char. Ce sont les déshérités de la fortune qui, par un travail assidu, le poussent avec le plus de vigueur. Le riche s'endort dans la mollesse; le pauvre travaille, et c'est par ce travail opiniâtre qu'il aide au progrès moral et intellectuel.

Du reste, la richesse et la misère sont, nous disent les Esprits, des épreuves, et ce sont les esprits eux-mêmes qui les ont choisies et souvent ils y succombent. Si cela est ainsi, comme l'affirme l'universalité des Esprits qui ont dicté le Livre d'Allan Kardec, comme l'affirment encore aujourd'hui les esprits qui se communiquent à nous, sommes-nous autorisés à les contredire?

Un dernier reproche qu'on adresse à la doctrine d'Allan Kardec, c'est d'avoir voulu donner le pourquoi des anomalies, des souffrances, des difformités et des inégalités sociales. « Point n'est besoin, dit tonre auteur, d'aller chercher dans l'en-deçà de la vie la cause de toutes ces misères. Le pourquoi, dit-il, réside dans notre sociologie encore arriérée. » — Oui, pour quelques-unes; par exemple, l'inconduite et les exès des pères qui inoculent à leurs enfants des maux incalculables; mais les penchants vicieux que les enfants apportent en naissant dans un milieu honnête et vertueux; mais les difformités de nature des enfants nés pourtant de parents parfaitement conformés, mais le défaut d'intelligence des enfants nés d'un père admirablement doué, quelle peu en être la cause, si nous ne la cherchons pas dans l'en-deça de la vie, dans des existences antérieures? Pour qui n'admet pas la qualité dans l'homme, la cause de ces anomalies résidera dans la constitution physique des enfants; mais le spiritualiste, il doit la chercher ailleurs.

Allan Kardec a compris cette théorie et l'a parfaitement développée. — Si elle ne reposait que sur ses seules appréciations, nous la regarderions déjà comme fondée en raison, l'apprécierions comme un beau rêve philosophique; mais, appuyée sur les communications des Esprits, elle acquiert pour nous un degré de certitude qui satisfait notre intelligence.

Est-ce à dire que tout, dans l'œuvre d'Allan Kardec, soit frappé au coin de la perfection; qu'une observation plus attentive, des études plus approfondies ne nous fassent découvrir des points de vue nouveaux qui ont pu échapper aux Esprits qui ont dicté son livre? Telle n'est pas notre pensée, et telle n'était pas celle d'Allan Kardec lui-même. Mais ce n'est pas une raison pour déprécier son œuvre. Allan Kardec a posé les premiers jalons de la philosophie spirite, il a laissé à d'autres le soin de la développer. S'aviserait-on de déprécier Fulton pour n'avoir pas entrevu toutes les applications que la science moderne a faites de sa merveilleuse invention?

L'initiateur ou l'inventeur soulève le voile qui cachait la vérité. C'est un service inappréciable qu'il rend à l'humanité, et à ce titre il mérite le respect et la reconnaissance. Quoi qu'il en soit. l'œuvre d'Allan Kardec restera toujours comme un monument impérissable.

Nous reviendrons sur ce sujet, que nous ne faisons qu'esquisser aujourd'hui. Il importe de réagir contre des conceptions qui ne tendent à rien de moins qu'à ruiner la doctrine spirite dans l'esprit de l'immense majorité de ses adeptes, à les ramener aux erreurs catholiques qu'ils ont abjurées ou à les jeter sans guide et sans soutien dans la doctrine dissolvante et malsaine du matérialisme.

B. Martin.

## NÉCROLOGIE

Un de nos frères, non seulement des plus estimables, mais des plus vaillants, sous sa modeste enveloppe, vient de quitter presque subitement notre monde.

M. Bernard Bouyot, de Moulins, fut un spirite de la première heure. Il posséda dès son initiation la faculté médianimique. Il était souvent entransé, et dans cet état, il discourait sur toutes choses, avec une faculté extrême, lui, qui disait à tout le monde : Je ne sais rien!... C'était sa modestie qui lui faisait trouver ce langage, car il sut, non seulement par son intelligence, mais par sa grande honnêteté et son travail, conquérir une position sociale des plus enviables, qui lui permit de se retirer rapidement des affaires.

Devenu libre, Bernard, au lieu de se laisser aller à la mollesse, redoubla de zèle pour répandre la Doctrine et se rendre utile à ses ses semblables. Une faculté médianimique nouvelle se développa en lui. Il devint très bon médecin guérisseur! son désintéressement bien connu, sa charité ardente le rendit tellement populaire, qu'il fut assiégé chaque jour par les malades non seulement de Moulins, mais des contrées environnantes.

Un jour, nous espérons raconter à nos lecteurs les effets miraculeux des guérisons qu'il obtint par le simple attouchement des mains et par la prière. Mais aujourd'hui, nous nous contenterons, sous l'impression première de notre douleur, de rendre un témoignage public à ce brave et honnête homme qui sut faire tant de bien sans bruit. Il dût même souvent, pour ne pas attiser la médisance de ceux qui s'opposent à tout progrès, se cacher pour remplir sa pieuse et charitable mission de guérir gratuitement ses semblables!

Et quand la reconnaissance s'imposait à ceux aux quels il redonnait la santé : que devons-nous pour cela?

Achetez « le livre des Esprits », disait l'apôtre. Il vous désignera comment, pourquoi et *par qui* je guéris!

Sa famille a fait une grande perte, en perdant son chef, mais la famille spirite, elle aussi pleure le départ de ce cœur généreux qui ne craignit point les railleries de ses concitoyens, qui se dévouait, au contraire, corps et âme pour leur redonner la santé perdue.

Nous prions son esprit de nous inonder de ses fluides et de venir souvent se mêler à nos travaux spirituels.

# STELLA

(*Suite*)

Ma vie se modifiait entièrement; je cherchais à faire le bien, je m'intéressais à toute œuvre philanthropique et je laissais sur le chemin des folies et des plaisirs mes anciens compagnons. Je comprenais mieux les hommes, et, les dépouillant de leur apparence si souvent trompeuse, je me décourageais de leur voir tant d'orgueil et de personnalité.

Stella restait maintenant plus longtemps auprès de moi, elle prévenait le découragement prêt à me reprendre.

— Plus tard, me disait-elle, vous serez heureux et calme; déjà vous êtes transformé et presque rien ne reste de celui que je visitais il y a quelques mois.

— Oui, ma douce conseillère, je sens que ma raison a jeté au loin les langes dont ma vie toute matérielle l'avait enserrée. J'éprouve un besoin d'aimer qui m'était inconnu, je voudrais soulager la malheureuse humanité dans ses douleurs, ses vices, ses erreurs. Mais si je parle ainsi, on rit de mes aspirations, et je me demande s'il n'y a pas de folie à vouloir lutter contre le mal, l'ignorance, la superstition qui étouffent les efforts des esprits généreux. Quand j'interroge le passé, je vois que chaque pas du progrès a coûté des monceaux de cadavres, que les plus grands cœurs ont été méconnus et qu'ils ont souvent succombé sous le fardeau de la méchanceté humaine. Stella, quel est donc le but de cette éternelle hécatombe, de ce cri de perpétuelle douleur qui s'élève des entrailles de la terre et qui fait douter tant d'hommes de la justice divine... Quand je pense ainsi, je regrette le calme et l'égoïsme de mon passé!

— La foi ne t'a pas encore imprégné, mon enfant; je dis la foi au bien, à l'avenir immortel. Puis tu es seul, et l'homme a besoin d'un cœur dont les battements répondent aux siens et qui lui appartienne sans réserve. Tu as compris la femme comme un objet de désir, comme un passe-temps agréable En me présentant pour la première fois, j'ai dû te parler une langue que tu puisses entendre ; je t'ai promis mon amour comme on promet un rayon de soleil à l'enfant que l'on veut captiver. Le contact de mes mains te fait frissonner, car elles n'ont guère de chaleur vitale; mes lèvres ne sauraient répondre à un baiser, et mon corps s'évanouirait en tes bras si tu cherchais à le posséder. Je suis pour toi ce qu'est l'étoile guidant le navigateur au milieu de la solitude des mers; mon amour est grand comme l'immensité, mais il est pur comme

les voiles dont tu me vois enveloppée. J'ai fait appel à ta conscience, et tu m'entends seulement. Tu luttes, mais le doute entrave tes efforts. Je veux aujourd'hui t'ouvrir une des portes de l'inconnu.

Elle me regarda plus fixement encore, approcha ses froides mains de mon front : j'y ressentis une douleur aigue, une torpeur profonde m'engourdit, puis un dédoublement de mon être se produisit. Mon corps inerte gisait sur le tapis, tandis qu'un autre moi léger, diaphane, voltigeait dans l'appartement, ne sentant plus la pesanteur de l'air. J'étais comme un gaz subtil pénétrant à travers tous les obstacles. Stella me prit entre ses bras et m'entraîna avec une rapidité vertigineuse.

Nous fendions l'air, nous avancions dans l'inconnu. J'éprouvais une ineffable jouissance à me sentir emporté à travers l'inconnu.

— Oh ! Stella ! lui dis-je, vous avez raison, je vis, je crois ! Je m'éveille d'un sommeil troublé de rêves douloureux, et j'éprouve un bonheur complet. Emportez-moi pour l'éternité.

— Tu ne l'as pas mérité, dit-elle ; tu dois travailler pour obtenir ta délivrance, mais tu profiteras de ce voyage ; observe, concentre ta pensée vers tout ce que tu vois, afin d'en rapporter le souvenir. Ne crains rien, Stella te guide et te protège.

Alors la rapidité de notre course s'accrut tellement que je perdis presque conscience de moi-même. J'étais épouvanté de ma petitesse.

— Regarde, me dit alors Stella, nous nous arrêterons sur ce globe.

Je vis des êtres de différentes espèces, s'agitant et se disputant une nourriture difficile à gagner. Ils engouffraient gloutonnement leurs aliments et présentaient un aspect repoussant, bien qu'ils eussent quelque ressemblance avec l'homme. Les sexes existaient ; ces êtres procréaient, se multipliaient rapidement, et leur existence était de courte durée.

La végétation triste, sombre, tortueuse produisait peu de fleurs, et d'énormes quantités de semences qui, poussant les unes sur les autres, se chassaient, s'étouffaient.

— Hélas ! murmurai-je, comment Dieu a-t-il pu créer de pareils mondes ?

— Ne juge ni Dieu, ni l'infini... Comment la fourmi comprendrait-elle l'oiseau ? Sache seulement qu'ici est le début de certaines expiations. Ce sont des hommes qui n'ont aimé que la matière ; pour elle seule, ils doivent vivre avec l'horreur de leur abjection. Ces misérables sont à plaindre, car tu ne vois qu'une faible partie de leur souffrance ; mais ils peuvent parvenir où je suis et plus haut encore. La nature se résume en deux mots : Transformation, progression. Quittons ces affligeants spectacles. Vois ces mondes innombrables dont rien ne trouble l'harmonie et juge par [illegible] celui qui l'a faite.

Longtemps, nous allâmes ainsi, elle m'ent[illegible] radieuse et calme, et moi écrasé de ma peti[tesse].

Et, comme mon esprit effrayé avait be[soin de] repos, elle s'arrêta sur un des mondes qui gra[vitent] dans l'espace, plus nombreux que les gouttes d['eau] couvrant la surface de la terre.

Je vis les habitants de ces lieux, et je ne com[pris] pas d'abord s'ils appartenaient au règne anim[al ou] végétal. Longs et faibles, longtemps immobiles, [ils] se mouvaient avec une grande lenteur et d'extr[êmes] difficultés. Tout leur être témoignait d'une con[ti]nuelle souffrance.

— Nous sommes encore sur un globe expia[toire], me dit Stella ; ces êtres malheureux sont a[ffamés] de tendresse et d'amour, ils vont toute leur vie [à] la recherche d'une affection qu'ils ne peuvent ren[contrer] et ils meurent dans la solitude et le dés[es]poir. Ici expient ceux qui ont méconnu les lois naturelles, qui ont fait litière du dévouement, de l'abnégation. C'est pour la mère qui a abandonné son enfant ou ne l'a point aimé, pour l'homme dépravé qui se fait un jeu des plus nobles senti-ments, pour la femme qui ne respecte pas ses devoirs, pour l'enfant ingrat qui laisse ses parents dans la misère, lorsqu'il pourrait diminuer la tristesse des dernières années de la vie. Ces êtres étaient intelligents sur terre, et leur châtiment est mesure à leur responsabilité. Ce besoin d'amour jamais satisfait les guérit de l'égoïsme. Ils procréent au printemps, leurs enfants sont mieux formés que ceux des hommes, et ils fuient le plus tôt possible leurs parents, dont jamais ils ne sont satisfaits. Vie courte, rarement égayée, si ce n'est par l'éclosion de quelques fleurs qui leur donnent un souvenir parfumé des planètes où ils ont déjà vécu. Veux-tu voir encore, non loin d'ici, cette terre où s'agitent ceux qui ont, par ambition, méprisé la vie humaine ? Leur corps est lourd, grossier, point en rapport avec leur esprit. Ils gardent le besoin d'éblouir leurs semblables, de les dominer, mais tous ici étant égaux, nul n'admire, nul n'obéit. Ils se détestent eux-mêmes à la fin et comprennent la folie de l'orgueil. Ces étoiles sont inférieures, c'est-à-dire en voie de formation ; elles ne seront pas toujours de lieux d'exil et de douleur, le progrès se fera, les conditions atmosphériques se modifieront. La plupart des habitants de ces tristes mondes conservent un vague souvenir du passé et leur orgueil en est châtié davantage.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

---

*Le Gérant* : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

5e ANNÉE. — N° 13 — 20 centimes le Numéro. — (1re QUINZAINE) SEPTEMBRE 1887

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

| ABONNEMENTS | RÉDACTION & ADMINISTRATION | LE JOURNAL PARAIT |
|---|---|---|
| Paris et Départements 5 fr. par an.<br>Étranger . . . . . . 6 — | 38, rue Dalayrac, Paris<br>Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE | DEUX FOIS PAR MOIS |

SOMMAIRE



## La Mort du Spiritisme

Le *Petit Journal* publie dans son numéro du 18 août, un article sur le spiritisme dans lequel le rédacteur anonyme de la feuille populaire fait à notre doctrine un enterrement de première classe. Tremblez, malheureux adeptes de cette philosophie, car une célèbre commission (?) de Pensylvanie vient de porter un coup mortel à la croyance aux Esprits. Le Journal oublie de nous dire sur quelles raisons s'appuie ce terrible verdict, et ne souffle mot des expériences d'après lesquelles le spiritisme serait convaincu de n'être qu'une gigantesque imposture.

J'avais déjà lu dans la *France* un article d'un M. Girard, prétendant avoir pris Henry Slade en flagrant délit de fraude, et, par conséquent, réduisant le phénomème de l'écriture directe, aux proportions d'un simple tour de prestidigitation. Mais comme d'un autre côté, j'avais lu l'ouvrage du docteur Gibier, un savant connu, et que ce dernier donnait des preuves de la faculté du célèbre Américain, que, de plus, entre la compétence de M. Girard et celle du naturaliste précité, il n'y avait pas l'ombre d'une hésitation à ressentir, je n'avais pas fait grande attention à ce que je considérais, de la part du journaliste, comme une innocente plaisanterie. Mais voici qu'une certaine commission américaine entre en scène et prétend, toujours sans preuve, que nous sommes dans le faux ; il est bon de nous défendre et d'examiner si réellement nous sommes si ridicules de croire au spiritisme.

Nous pourrions demander à aller en cassation de l'arrêt porté contre nous par ces féroces Américains, car il faut des considérants dans un jugement, et ils manquent totalement à la sentence d'Outre-Mer. Nos adversaires n'y regardent pas de si près, du moment que n'importe où, n'importe qui daube sur le spiritisme, ils s'empressent de recueillir ce qu'ils appellent un témoignage, et de l'imprimer tout vif dans leurs colonnes. *Le Petit Journal* devrait être plus prudent, car il est des personnes qui se souviennent que Thomas Grimm traitait les magnétiseurs de charlatans, il y a peu de temps, alors qu'aujourd'hui il est obligé de convenir que les phénomènes de l'hypnotisme lui ont donné un cruel démenti. Qui dit que demain le spiritisme sous le nom de force psychique ne le forcera pas à faire le même *peccavi?*

Mais les opinions des journalistes nous importent fort peu en ces matières, car la plupart du temps, les rédacteurs chargés de rendre compte des phénomènes spirites n'y voient goutte, et avancent impertubablement les plus énormes balourdises au sujet de nos croyances. Lorsque l'on a l'honneur de compter dans ses rangs des hommes de la valeur scientifique de Crookes, Russel Wallace, Hare, Oxon, de Morgan, Zœllner, on peut écouter, sans sourciller, le babil inconsidéré et les variations plus ou moins spirituelles des chroniqueurs à court de copie. Si le rédacteur du *Petit Journal*

s'était donné la peine de lire le livre si fin et si spirituel de M. Eugène Nus : *Choses de l'autre monde*, il aurait vu que, dans ces mêmes Etats-Unis, une pétition recouverte de 15,000 signatures demandait l'examen scientifique de la question. Il aurait vu que la famille Fox fut examinée par des commissions dont la sincérité ne pouvait être suspectée, puisque le membre convaincu de mensonge, devait être *lynché*, — et ces commissions déclarèrent les phénomènes certains. Il aurait vu encore, ce rédacteur ignorant, qu'une enquête fut poursuivie pendant trois années, en Angleterre, par la société dialectique de Londres, laquelle proclama la réalité absolue des manifestations spirites.

Je ne voudrais pas condamner cet honorable adversaire à la lecture des journaux spirites qui paraissent dans le monde entier; comme il y en a environ 90, écrits dans toutes les langues, il aurait trop à faire. Mais, en lui signalant simplement ce chiffre, je lui montre que « le cerveau troublé d'Allan Kardec » a su faire plus de prosélytes que ses articles ne feront d'incrédules. Notre critique n'est pas savant, mais il ne manque pas d'imagination. Suivant lui, les communications obtenues à *Hydesville* par la famille Fox, n'étaient qu'une mystification de petite fille, PRÉCOCEMENT VENTRILOQUE!! Ainsi, les coups frappés dans les murs avec tant de force que les voisins accouraient effrayés, étaient dus à la ventriloquie. Les planchers secoués avec violence, s'agitaient ainsi sous l'influence de l estomac de cette remarquable petite fille, enfin les réponses intelligentes *faites par la table* étaient aussi ventriloquées. Franchement cette explication est bien trouvée, et notre ingénieux Aristarque peut donner la main à l'académie des sciences qui a inventé le muscle craqueur.

Il faut croire que la faiblesse d'esprit d'Allan Kardec était contagieuse, car, de son temps, Victor Hugo, Vacquerie, M[me] de Girardin, Sardou, ont été contaminés par le fléau et ces illustrations n'ont pas craint le ridicule en affirmant hautement leur croyances aux Esprits. Pour se convaincre de ce que nous avançons, le rédacteur anonyme du *Petit Journal* n'a qu'à lire les *Miettes de l'Histoire* de l'éminent rédacteur en chef du *Rappel.*

Un procédé de critique qui n'est pas des plus délicats, est constamment employé par nos adversaires. Au lieu d'exposer loyalement les principes du Spiritisme et d'en démontrer la fausseté par une solide argumentation, ils se bornent à faire quelques plaisanteries d'un goût douteux, et prenant ensuite un ton doctoral de moralistes, ils rappellent les aventures célèbres des frères Davenport, le procès des photographies spirites, et plaignent l'ignorance et la naïveté des dupes de ces charlatans.

Le *Petit Journal* n'a pas manqué de suivre une si noble trace. L'auteur de l'article en question mentionne ces faits, mais ce qu'il oublie de dire, c'est que les journaux spirites réprouvèrent énergiquement cette exhibition à grand tapage, non seulement parce qu'ils doutaient des facultés médianimiques de ces Américains, mais surtout parce qu'ils faisaient métier d'attirer les Esprits. Les spirites sérieux, et le nombre en est grand, réprouvent hautement tout ce qui ressemble à de l'exploitation. Aussi, chaque fois qu'un médium, quel qu'il soit, demande une rétribution pour exercer ses facultés, il est à bon droit suspect, et le public peut se dire qu'on cherche à le tromper. Nous ne savons rien d'aussi répugnant que les fraudes possibles qui auraient pour but de profaner ce qu'il y a de plus sacré au monde : la tombe des morts. C'est pourquoi nous repoussons de toutes nos forces toute assimilation avec ces individualités suspectes qui trafiquent du spiritisme.

Si l'homme qui se trouvait à la tête de notre doctrine en 1875 avait suivi cette ligne de conduite, nous n'aurions pas été exposés à la honte du procès Buguet. C'est en voulant mêler le commerce à la philosophie si pure d'Allan Kardec, qu'on est arrivé à fournir des armes à nos adversaires. Sans aucun doute, Buguet est un misérable qui a exploité cyniquement les malheureux qui allaient à lui l'âme avide d'espérance, mais n'y a-t-il pas une bien coupable légèreté de la part de ceux qui soutenaient cet exploiteur et lui faisaient de la publicité?

Quoi qu'il en soit, le journaliste, pour être impartial, aurait dû citer en regard de ce procès, les expériences scientifiques de William Crookes sur la photographie de formes temporairement matérialisées. Si notre critique s'était donné la peine d'étudier le sujet qu'il voulait traiter, il saurait qu'un autre savant, bien connu en Russie, M. Aksakof a obtenu, lui aussi, des photographies d'esprits, ce qui met le phénomène hors de conteste.

En terminant, je ferai remarquer que c'est au moins la cinquantième fois que l'on enterre le Spiritisme, mais que, semblable au Phénix, il renaît perpétuellement de ses cendres. C'est qu'il a pour lui l'évidence du FAIT que rien ne peut détruire. Il ne se compose pas de rêveries plus ou moins mystiques n'ayant pour base que la crédulité. C'est une philosophie solidement étayée sur la raison et l'expérience, et il faudra autre chose que des articles de journalistes ignorants pour détruire la conviction de ses quelques millions d'adeptes

GABRIEL DELANNE.

L'actualité m'oblige à reporter à un nnméro suivant, la suite de l'étude sur la matière.

# *Extrait d'« Ursule Mirouet »*

DE BALZAC

Balzac, le grand écrivain, croyait au mesmérisme et aussi à ce que nous nommons aujourd'hui le spiritisme. Il en parle beaucoup dans son roman intitulé : Ursule Mirouet.

Le docteur Minoret, étant venu à Paris, alla chez un magnétiseur où se trouvait une somnambule, laquelle lui révéla des choses surprenantes. A son retour à Nemours, il demanda à l'abbé Chaperon. son ami, s'il croyait aux apparitions.

« — Cardan, un grand philosophe du XVI$^{e}$ siè« cle, a dit en avoir eu, répondit le curé.

— « Je vous demande si vous pensez que « l'homme mort puisse revenir voir les vivants.

— « Mais Jésus est apparu aux apôtres après sa « mort. L'église doit avoir foi dans les apparitions « de notre Sauveur.

— « Je vous demande si vous y croyez.

« — Je crois que l'apparition dépend beaucoup « de celui qui la voit, dit le curé. Je crois la puis« sance de Dieu infinie.

— « Quand je serai mort, si je me réconcilie « avec Dieu, je le prierai de me laisser vous appa« raître, dit le docteur. »

Le docteur Minoret meurt, et ses héritiers font du tort à sa nièce-filleule; un d'eux (nommé aussi Minoret) vole des inscriptions et le testament qu'il brûle. Après la vente des propriétés et de tout le mobilier, la pauvre jeune fille, qui devait avoir près d'un million, se retire dans une petite maison avec un capital de 24,000 francs. On la tourmente tout de même, surtout celui qui a volé les papiers, afin de lui faire quitter le pays,

« Ursule fut malade, et, dans un état faible en« core, mais ayant l'âme et l'esprit libres, elle devint « le théâtre de phénomènes terribles et de nature à « occuper la science.

— « Ursule subit un rêve qui présenta les ca« ractères d'une vision surnaturelle, autant par « les faits moraux que par les circonstances phy« siques.

« Feu Minoret lui apparut et lui fit signe de « venir avec lui; elle s'habilla, le suivit au milieu « des ténèbres jusque dans la maison de la rue des « Bourgeois, où elle retrouva les moindres choses « comme elles étaient le jour de la mort de son « parrain. Le vieillard portait les vêtements qu'il « avait sur lui la veille de sa mort, sa figure était « pâle, ses mouvements ne rendaient aucun son; « néanmoins Ursule entendit parfaitement sa voix « quoique faible et comme répétée par un écho « lointain. Le docteur amena sa pupille jusque « dans le cabinet du pavillon chinois où il lui fit « soulever le marbre du petit meuble de Boule, « comme elle l'avait soulevé le jour de sa mort; « mais au lieu de n'y rien trouver, elle vit la lettre « que son parrain lui recommandait d'aller y « prendre; elle la décacheta, la lut ainsi que le tes« tament en faveur de Savinien. Les caractères de « l'écritute, dit-elle au curé, brillaient comme s'ils « eussent été tracés avec les rayons du soleil, ils « me brûlaient les yeux. Quand elle regarda son « oncle pour le remercier, elle aperçut sur ses lè« vres un sourire bienveillant, puis de sa voix « faible et néanmoins claire, le spectre lui montra « Minoret écoutant la confidence dans le corridor, « allant dévisser la serrure et prenant le paquet de « papiers. Puis, de sa main droite, il saisit sa pu« pille et la contraignit à marcher du pas des « morts afin de suivre Minoret jusqu'à la poste. « Ursule traversa la ville, entra à la poste, dans « l'ancienne chambre de Zélie, où le spectre lui « fit voir le spoliateur décachetant les lettres, les « lisant et les brûlant.

« Il n'a pu, dit Ursule, allumer que la troisième « allumette pour brûler les papiers, et il en a en« terré les vestiges dans les cendres. Après, mon « parrain m'a ramenée à notre maison et j'ai vu « M. Minoret se glissant dans la bibliothèque, où « il a pris, dans le troisième volume des *Pandectes*, « les trois inscriptions de chacune douze mille « livres de rentes, ainsi que l'argent des arrérages « en billets de banque. Il est, m'a-t-il dit alors, « l'auteur des tourments qui t'ont mise à la porte « du tombeau, mais Dieu veut que tu sois heu« reuse.

« Le spectre de Minoret lui avait causé le cau« chemar.

« Elle s'était réveillée, debout au milieu de « sa chambre, la face devant le portrait de son « parrain. Elle se recoucha, se rendormit après une « vive agitation et se souvint à son réveil de cette « singulière vision. »

Ceci, en effet, est une vision et non une matérialisation. On ne peut pas douter de la vision, depuis que le monde existe, il y en a eu et toutes les religions les acceptent.

« Ce rêve revint avec des aggravations qui le lui « rendirent excessivement redoutable. La seconde « fois, la main glacée de son parrain se posa sur « son épaule et lui causa la plus cruelle douleur

« une sensation indéfinissable. Il faut obéir aux « morts, disait il d'une voix sépulcrale.

— « Et des larmes, dit-elle, tombaient de ses « yeux blancs et vides.

« La troisième fois, le mort la prit par ses lon- « gues nattes et lui fit voir Minoret causant avec « Goupil.

« Ursule prit enfin le parti de parler de ces trois « rêves à l'abbé Chaperon.

« Monsieur le curé, lui dit-elle un soir, croyez- « vous que les morts puissent apparaître?

« Mon enfant, l'histoire sacrée, l'histoire pro- « fane, l'histoire moderne offrent plusieurs témoi- « gnages à ce sujet; mais l'Eglise n'en a jamais fait « un article de foi.

« Que croyez-vous?

« La puissance de Dieu, mon enfant, est infi- « nie. »

« Mon parrain m'est apparu comme Jésus à ses « disciples. Il est dans une enveloppe de lumière « jaune, il parle! »

« Par quels moyens ces étranges apparitions « peuvent elles avoir lieu? dit Ursule, que pensait « mon parrain?

« Votre parrain procédait par hypothèses. Il « avait reconnu la possibilité de l'existence d'un « monde spirituel, d'un monde des idées. Si les « idées sont une création propre à l'homme, si « elles subsistent en vivant d'une vie qui leur soit « propre, elles doivent avoir des formes insaisis- « sables à nos sens extérieurs, mais perceptibles à « nos sens intérieurs, quand ils sont dans certaines « conditions. Ainsi, les idées de votre parrain « peuvent vous envelopper, et peut-être les avez- « vous revêtues de son apparence. Puis, si Minoret « a commis ces actions, elles se résolvent en idées; « car toute action est le résultat de plusieurs idées. « Or, si les idées se meuvent dans le monde spiri- « tuel, votre esprit a pu les apercevoir en y péné- « trant. Ces phénomènes ne sont pas plus étroits « que ceux de la mémoire, et ceux de la mémoire « sont aussi surprenants et inexplicables que ceux « du parfum des plantes, qui sont peut-être les « idées de la plante.

— « Mon Dieu! combien vous agrandissez le « monde! mais entendre parler un mort, le voir, « marchant, agissant, est-ce donc possible?

« En Suède, Swedenborg, répondit l'abbé, a « prouvé, jusqu'à l'évidence, qu'il communiquait « avec les morts. »

Après divers évènements qui arrivent par suite de cet héritage, l'héroïne de cet ouvrage eut une apparition qui se fit d'une façon étrange.

« Il lui sembla que son lit était dans le cimetière « de Nemours et que la fosse de son oncle se trou- « vait au bas de son lit. La pierre blanche, où elle « lut l'inscription tumulaire, lui causa le plus vio- « lent éblouissement en s'ouvrant comme la cou- « verture oblongue d'un album. Elle jeta des cris « perçants, mais le spectre du docteur se leva len- « tement. Elle vit d'abord la tête jaune et les che- « veux blancs qui brillaient, environnés par une « espèce d'auréole. Sous le front nu, les yeux « étaient comme deux rayons, et il se levait comme « attiré par une force supérieure. Ursule tremblait « horriblement dans son enveloppe corporelle, sa « chair était comme un vêtement brûlant, et il y « avait, dit-elle plus tard, comme une autre elle- « même qui s'agitait au dedans. « Grâce, dit elle, « mon parrain! — Grâce! il n'est plus temps, dit- « il d'une voix de mort, selon l'inexplicable ex- « pression de la pauvre fille. Il a été averti, il n'a « pas tenu compte des avis. Les jours de son fils « sont comptés; il va mourir d'une mort horrible « et violente, qu'il le sache! — Le spectre montra « une rangée de chiffres qui scintillèrent sur la « muraille comme s'ils eussent été écrits avec du « feu, et dit : Voilà son arrêt! — Quand son oncle « se recoucha dans sa tombe, Ursule entendit le « bruit de la pierre qui retombait, puis, dans le « lointain, un bruit étrange de chevaux et de cris « d'homme. »

La suite du roman dit que le parent ne voulant pas avouer son vol, son fils, qui était à Fontainebleau, écrivit à sa mère qu'il savait tout et qu'en plus, il était provoqué par le fiancé d'Ursule, il devait se battre en duel dans quelques jours. Le duel n'eut pas lieu, mais par suite d'un procès, ses parents furent appelés à Fontainebleau; tout étant arrangé, le jeune homme et sa mère partirent aussitôt pour Nemours; — mais, hélas! « en arrivant « au pont de Nemours, un trait se décrocha; ils « étaient sans domestique; les chevaux sentaient « l'écurie; le fils, craignant leur impatience, ne « voulut pas que le cocher descendît, et il mit pied « à terre pour accrocher le trait. Au moment où il « se retournait pour monter auprès de sa mère, les « chevaux se sont emportés. Le jeune homme ne « s'est pas serré contre le parapet assez à temps, le « marchepied lui a coupé les jambes, il est tombé, « la roue de derrière lui a passé sur le corps. »

On fit venir deux célèbres chirurgiens de Paris, mais le pauvre garçon mourut le lendemain de l'opération. Ainsi l'avait prédit l'Esprit du parrain d'Ursule.

Si Balzac ne s'est pas servi du mot *Esprit*, il met à la place les *idées;* les idées viennent de l'âme, l'âme ou l'esprit, c'est la vraie vie spirituelle et immortelle, aussi cet Esprit peut se communiquer avec l'aide du fluide humain du médium-écriture

et typtologie — ou par la vision. « Jésus est apparu aux apôtres après sa mort, répond le curé à Minoret. L'église doit avoir foi dans les apparitions de notre Sauveur. » — On voit qu'à la fin du roman ce curé croit aussi à l'apparition du parrain de la jeune fille.

« Le spiritisme est une science ou, pour mieux « dire, une philosophie spiritualiste, qui enseigne « la morale.

« Elle n'est pas une religion, en ce qu'elle n'a ni dogmes, ni culte, ni prêtres, ni articles de foi; elle est plus qu'une philosophie, parce que sa doctrine est établie sur la preuve *certaine* de l'immortalité de l'âme; c'est pour fournir cette preuve que les spirites évoquent les esprits d'outre tombe.

« Toutes les merveilles dont on accuse cette doctrine ne sont tout simplement que des phénomènes de l'ordre physique, c'est-à-dire des effets dont la cause réside dans les lois de la nature. »

(Extrait de l'art. Briquet dans le *Spiritisme* du 1er juillet.)

M. Briquet est parfaitement d'accord avec ce qu'a écrit le grand écrivain et ce qui était sa croyance.

« Cette morale du spiritisme, dit encore M. Briquet, n'est autre que la morale chrétienne, la morale qui est écrite dans le cœur de tout être humain et elle est de toutes les religions et de toutes les philosophies, par cela même qu'elle appartient à tous les hommes. Mais dégagée de tout fanatisme, de toute suspertition, de tout esprit de secte ou d'école, elle resplendit de toute sa pureté. »

Oui, je n'aime pas le fanatisme, dans quelle croyance que ce soit, mais je dis que tout en croyant à la communication des Esprits, ainsi que l'ont fait Jésus et bien d'autres, on peut pratiquer une religion, car toutes sont spiritualistes, puisqu'elles croient à l'immortalité de l'âme.

H. Huet.

---

# UN INCRÉDULE TROUBLÉ

J'ai un parent, incrédule endurci, avec lequel j'ai eu de très vives discussions au sujet du spiritisme et des tables tournantes, me faisant un tas d'observations insensées comme en font d'habitude les personnes qui ne savent pas de quoi elles parlent; je réduisais facilement à néant ses meilleurs arguments contre les faits spirites, ce qui avait le don de le faire visiblement rager, mais je ne pouvais jamais le décider à venir assister à une séance pour se convaincre par lui-même de *visu* et de *auditu* : Il me disait ceci : Aller dans un de vos groupes, c'est déjà croire la chose possible et je sais que vous êtes un tas d'imbéciles ou de farceurs et peut-être d'exploiteurs.

— Cependant vous me connaissez assez sérieux et honnête pour ne pas me supposer capable de vouloir en imposer à qui que ce soit; à moins que vous ne me rangiez dans la catégorie des imbéciles ?

— Est-ce que je connais le mobile qui vous fait agir, moi.

— Je vous l'ai pourtant dit souvent, ce n'est pas autre chose que l'amour de faire connaître la vérité à mon semblable.

— Mais à voir le zèle que vous y mettez, on vous croirait réellement payé pour faire du prosélytisme.

— Voyons, réfléchissez bien à ce que vous me dites, qui me payerait ?

— Que sais-je moi !

— Mais vous oubliez trop ceci; je ne vous ai jamais prié de croire aveuglément ce que je vous dis, au contraire je vous répète sur tous les tons de ne rien croire sans voir, nous ne nous imposons pas, nous prions seulement qu'on veuille bien se rendre compte par soi-même, et de tirer ensuite les conclusions logiques de ce qu'on aura vu et entendu; c'est ainsi que les convictions solides s'établissent. Je comprends que si je vous disais de me croire sur parole, vous pourriez avoir raison de me parler comme vous le faites, mais encore une fois, je ne m'adresse pas à votre crédulité, je m'adresse à votre jugement pour vérifier les faits incroyables que je vous raconte. Vous êtes père de famille, vous tenez, dites-vous, à ce que vos enfants soient instruits, eh bien! ne commencez pas par mettre la lumière sous le boisseau, autrement plus tard, vos enfants ne vous regarderont pas comme un homme de progrès, si vous vous obstinez à ne rien faire pour apprendre la vérité sur ce qui fait l'objet actuel de notre discussion.

Ces raisons le faisaient bien réfléchir un peu. Enfin un beau soir mon parent consentit à m'accompagner à une réunion d'amis où l'on devait faire de la typtologie. Il avait été long à se décider à être témoin d'une expérience de table parlante, enfin, nous arrivâmes au lieu de la réunion et la séance commença bientôt.

Il était tellement soupçonneux qu'il en était presque insolent. *Il ne voulut pas se mettre à la table* afin de pouvoir agir librement et bien vérifier si personne ne trichait. Il avait préalablement examiné très minutieusement la table qui devait servir à l'expérience et avoué qu'elle était sans préparation et semblable à toutes les tables a quatre

pieds ordinaires. On s'assit, on fit une courte prière pour évoquer les esprits, plusieurs médiums, prirent place autour de la table qui entra bientôt en danse, ce qui est le signe habituel que les esprits emploient pour manifester leur présence; nous n'obtînmes d'abord que des effets physiques peu intelligents produits par des esprits légers ou inférieurs, dont le plus grand divertissement était de soulever fortement la table; mon parent se croyant oué, voulut essayer d'enrayer le mouvement du meuble en s'y appuyant de tout son poids, mais les mouvements continuèrent comme si de rien n'était. Il reconnut alors que personne ne faisait des efforts apparents pour produire un pareil balancement du meuble, et avoua plus tard que pendant toute la durée de l'expérience, il n'avait rien entrevu qui ressemblât à un truc quelconque. Fatigués de n'avoir affaire qu'à des esprits lutins, les médiums les prièrent de vouloir bien céder la place à d'autres plus sérieux afin de nous permettre d'obtenir des effets intelligents plus propres à convaincre que les effets purement physiques. L'esprit ou les esprits espiègles voulurent bien faire place à un esprit plus calme qui s'annonça bientôt. Nous lui demandâmes s'il connaissait quelqu'un de la société, il répondit oui par un coup, comme il était convenu. On fit alors lentement l'appel des personnes présentes, pour permettre à l'esprit de désigner celle qu'il connaissait, par un coup frappé. Ce fut justement mon parent qu'il désigna. On pria ensuite l'esprit de vouloir bien nous dire le nom qu'il portait de son vivant sur la terre. Alors il nous dicta ces lettres : D. u. r. a. n. d. vous vous appeliez Durand? — oui — depuis combien d'années êtes-vous mort? deux coups répondirent à cette question, vous voulez dire deux ans? — oui. Mon parent questionné, déclara formellement n'avoir jamais connu personne de ce nom là. On lui fit remarquer qu'il était possible que nous fussions trompés, cela n'étant pas rare, cependant on le pria de bien chercher dans ses souvenirs, mais il déclara de nouveau ne pas se rappeler d'avoir connu quelqu'un de ce nom là. Comme il se faisait tard, et persuadés d'ailleurs que l'on n'obtiendrait rien de mieux ce soir-là, on leva la séance et nous prîmes congé de la société, mon parent et moi, pour regagner notre domicile. Chemin faisant, mon compagnon, peu convaincu encore me disait; je constate que vous ne m'avez rien prouvé du tout. — Pardon, lui dis-je, vous avez toujours vu le mouvement de la table auquel vous ne vouliez pas croire. — Oui, c'est vrai, mais rien ne me prouve que ce sont les esprits qui la meuvent.

— Que voulez-vous que ce soit, puisque vous avez constaté que personne n'appuyait pour produire ces mouvements si violents que vous n'avez pu empêcher. — Oui, assurément c'est extraordinaire, mais cela ne me prouve pas assez péremptoirement la présence des esprits.— C'est un commencement, mon ami, persévérez et vous arriverez à la preuve indubitablement.

— Il faut trop de patience pour vos études et j'ai autre chose à faire que de perdre mon temps à de pareilles balançoires.

— Vous en perdez souvent à des choses moins utiles et surtout moins intéressantes que celle-là. Vous croyez peut-être que les spirites n'ont pas autre chose à faire qu'à se mystifier réciproquement pendant des années entières sans motif et sans but. Permettez-moi de vous dire que cela n'aurait pas le sens commun et qu'il ne peut pas en être ainsi.

— Ça va bien, vous avez la foi, grand bien vous fasse, bonsoir.

Rentré chez lui, il se hâte de raconter le résultat de la séance à sa femme, qui lui dit incontinent : mais mon ami, n'avais-tu pas un cousin à Montbrison du nom que tu me dis, qui est mort il y a deux ans.

— Tiens? c'est vrai, fit-il; cela m'avait complètement échappé. En effet, tu as raison, c'est parfaitement cela, je vais le dire à Urbain. Demeurant dans la même maison tous les deux, il revint à l'instant vers moi, pour me faire part de cet etrange résultat de la soirée, auquel on ne s'attendait plus.

— Eh bien? m'exclamai-je, n'est-ce pas concluant?

— Ma foi, je ne sais qu'en dire, je me sens ébranlé; à l'avenir je serai plus circonspect dans mes dénégations, je suis réellement troublé et je commence à croire qu'il y a là quelque chose qui mérite d'être étudié.

Il serait difficile d'invoquer ici la fameuse théorie de la réflexion de la pensée.

GINESTET.

# L'ESPRIT D'OCTAVE

En 1859, vivait à Nantes, rue Saint-Clément, N° 59, une famille nombreuse. La mère veuve et cinq enfants dont quatre filles, il y avait dans cette, maison qui lui appartenait, une cour spacieuse, où un réservoir en terre servait à recevoir les eaux pluviales.

Un matin, quelle fut la surprise de la mère, en voyant que cette fontaine s'était affaissée dans le sol. Craignant un effondrement plus sérieux, elle fit chercher un maçon, qui dit, qu'en effet, il fal-

lait tâcher de retirer la fontaine et trouver un terrain solide afin d'y établir une maçonnerie. — Mais après l'avoir vidée, on voulu la dégager; elle s'enfonçait toujours, enfin! on prit le parti de la briser, et d'en retirer les débris. Alors on trouva un trou tellement profond qu'on n'osa pas s'y aventurer.

Un M. M., qui habitait la maison avec sa tante, s'occupait de magnétisme, il avait remarqué qu'une des jeunes filles, appelée Léonie, devait être somnambule; elle se levait quelquefois la nuit, il proposa de l'endormir, disant qu'elle pourrait alors donner des renseignements sur l'événement.

La mère hésitait beaucoup à laisser magnétiser son enfant, elle craignait que cela ne la rendît malade, mais la curiosité de toute la famille fut plus forte que sa crainte, elle fut endormie.

Dès la première séance elle devint lucide et répondit aux questions de M. M.

M. M. — Je désire que vous descendiez dans cette cavité et que vous nous disiez ce que vous voyez?

Léonie. Non! J'ai peur, c'est tout noir, il n'y a pas d'échelle, comment voulez-vous que j'y descende.

M. M. — Eh bien! je vais en poser une.

Léonie. A la bonne heure, je descends.

M. M. — Que voyez-vous ?

Léonie. Je descend contre un gros mur, qui est très épais, comme un mur de refend, puis je trouve une arcade, et enfin, j'entre dans une grande cave. Oh! quel bonheur! Octave.

M. M. — Qui est cet Octave ?

Léonie. Mais taisez-vous, laissez-moi tranquille que je l'écoute, — et la figure de la jeune fille était rayonnante, puis elle devint sombre, des larmes et des sanglots remplacèrent cette extase qu'elle avait éprouvée un instant auparavant, sa mère effrayée exigea qu'elle fût réveillée.

Ses sœurs la questionnèrent, mais elle n'avait conservé aucun souvenir et cependant son visage était encore mouillé des pleurs qu'elle avait versés. Seulement elle sentait une tristesse profonde dont elle ignorait la cause.

Le lendemain, le maçon descendit, il travailla toute la journée à enlever de la terre. Les indications de la jeune Léonie étaient exactes, il trouva le mur qu'il longea et plus tard la voûte.

A la seconde séance, Léonie s'endormit et n'hésita pas à descendre.

M. M. — Que voyez-vous?

Léonie. Octave, oh! qu'il est beau!

M. M. — Dites-nous qui est cet Octave.

Léonie. Il veut bien que je vous le dise. Octave était le fils aîné d'un grand seigneur de Nantes, par conséquent héritier de tous les biens de la famille. Sa mère, femme hautaine, d'un caractère implacable, haineux, terrible, une Frédégonde, si elle fût née sur un trône, avait pour son fils aîné une répulsion profonde, tandis qu'elle n'avait de tendresse que pour son fils cadet, qu'elle adorait; cet amour loin d'amolir son cœur, ne fit que le rendre plus cruel. Elle songea à se débarrasser de l'aîné. Elle donna une fête splendide et sous un prétexte quelconque, elle entraîna son fils Octave dans un caveau, où elle fit jouer une trappe et précipita ce malheureux jeune homme dans un souterrain.

Revenu de l'étourdissement causé par sa chute, il réfléchit au caractère de sa mère, à sa haine pour lui, à sa tendresse pour son frère, il fut pris d'épouvante, il poussa des cris, fit des supplications, pour qu'on vînt à son secours, mais hélas! tout fut inutile.

Le malheureux eut à subir les angoisses et les horribles souffrances de la mort par la faim. — Il me dit qu'on trouvera ses ossements dans le coin, où il s'est éteint, ainsi que les boucles d'or de ses jarretières et celles qui ornaient ses souliers. Tous ses vêtements ayant été détruits par le temps. — Il demande avec instance que ses os soient enterrés en terre sainte; et qu'alors il sera heureux. — Il me dit aussi, que son décès n'ayant pas été établi, on a laissé son nom en blanc dans les archives.

Léonie fut réveillée, M. M. alla le lendemain vérifier le fait, il était parfaitement exact.

Les travaux du maçon continuèrent, on trouva la voûte et la cave dans laquelle le malheureux jeune homme avait été enfermé, on y pénétra, et les ossements ainsi que les boucles se trouvèrent dans l'endroit désigné.

Rosette, la plus brave des jeunes filles, fut chargée de porter au cimetière de la Bouteillerie, où la famille avait un terrain, les ossements trouvés dans les fouilles; on les lui mit dans un linge et dans son tablier, car ils étaient si friables, que ce n'était plus que des fragments; elle fit un trou assez profond. Mais entendant des bruits de pas venant de son côté, elle fut saisie d'une crainte folle, comme si elle faisait une mauvaise action, et jetant précipitamment les os dans la petite fosse, elle la combla avec ses pieds.

Le soir, Léonie dans son sommeil magnétique paraissait très agitée, elle défendait sa sœur : Non! disait-elle, Rosette n'est pas méchante, elle n'a pas eu l'intention de vous offenser, ni de vous mépriser, et je suis sûre qu'elle est incapable d'un sacrilège.

M. M. — Expliquez-vous ? Qu'est-ce que l'Es-

prit d'Octave reproche à votre sœur? Et il mit Rosette en contact avec sa sœur.

Léonie. — Oh! Rosette, comment as-tu pu te conduire de la sorte, car je te vois au cimetière; ainsi c'est le respect humain qui t'a fait jeter ces pauvres os dans le trou, sans un sentiment de pitié, sans une prière. C'est mal ce que tu as fait là : sache, ma sœur, que le respect humain est une faiblesse bien misérable, et quand dans la vie, tu te chargeras de remplir un devoir, fais-le, sans t'occuper du qu'en dira-t-on ; Octave est fâché, il ne te pardonnera qu'à la condition que tu prieras pour lui.

Toute la famille promit que tous les soirs, on prierait pour le repos de son âme.

Léonie. — Octave est content de cette promesse et pardonne.

A la séance suivante, la jeune somnambule paraissait charmée par l'Esprit, et se révoltait contre le magnétiseur et ses questions. Laissez-moi donc tranquille, Octave veut me faire faire une promenade avec lui et me montrer la ville de Nantes, telle qu'elle était au temps de sa jeunesse. Elle n'est pas belle comme aujourd'hui, les boutiques sont basses et sombres ; ah ! quelle drôle de chose, les marchands suspendent leurs enseignes au travers de la rue, d'une maison à l'autre, et elles s'entrechoquent bruyamment sous l'effort du vent. Elle riait de ce qu'elle voyait et surtout du costume des gens.

— Octave, dites-moi donc comment vous étiez habillé dans ce temps-là. — Il se montre à moi, en costume de bal, celui qu'il avait le soir du crime. Oh ! qu'il est beau ! Il a un pourpoint de satin blanc richement brodé, ainsi qu'un manteau bleu de ciel attaché sur l'épaule, une toque de velours bleu avec une plume blanche, des souliers découverts ornés de boucles d'or et des jarretières de velours bleu avec boucles d'or également.

D'après cette description, c'est le costume des grands seigneurs de l'époque d'Henri III.

M. M. fut obligé de faire un voyage et les séances furent interrompues pendant quelques jours. A son retour Léonie, fut endormie de nouveau.

M. M. — Voyez-vous votre ami Octave?

Léonie. — Certainement; seulement ne me tourmentez pas, parce qu'il va me raconter ce qu'il a vu dans les caves de la maison.

C'était en 93, sous la Terreur. Le marquis de B... fut forcé, pour sauver de l'échafaud ou des noyades sa famille et lui-même, de passer en Angleterre. Il confia à un jeune domestique, dans la probité duquel il avait une entière confiance, la garde de tout ce qu'il avait en or, bijoux et argenterie, pensant que cette révolution n'aurait qu'une courte durée à cause de sa violence même. Il enferma toute cette fortune dans une caisse, et, aidé par le domestique, ils l'enterrèrent dans une des caves ; peu de temps après, le domestique achetait une maison qui faisait face à la nôtre, ce fut sa première visite au trésor ; il l'acheta très bon marché parce qu'il payait avec de l'or.

Le marquis de B... mourut en exil. Au retour des enfants et de leur mère, le misérable nia le dépôt fait par le marquis et s'empara de cette fortune. Octave me montre le trésor; il est enterré là, sous la fontaine un peu à droite. Octave me dit que la marquise mourut de chagrin de se voir obligée de vivre dans cette noire misère, et ses fils furent forcés de travailler. Il me montre ce dépositaire infidèle, allant pour la seconde fois au trésor; il part pour Paris, où il vend une faible partie des diamants. Il me le montre encore à une troisième visite, mais cette fois, je vois son visage. Oh ! maman ! je veux dire à maman qui est ce misérable (on la met en contact avec sa mère), et elle lui dit tout bas : c'est notre ancien voisin, le père Chauveau. Sais-tu pourquoi il était boiteux ? Eh bien ! après avoir rempli d'argenterie deux sacs de voyage, il laissa échapper sa chandelle qui s'éteignit, et, en cherchant à retrouver la porte dans l'obscurité, il fit une chute et se cassa la jambe ; je l'entends, il pousse un cri terrible, mais dans la crainte d'être entendu, il supporte ses horribles souffrances, il est forcé d'abandonner un des sacs. Enfin il retrouve la porte en se traînant, il remonte, cache le sac, et après appelle du secours ; l'inflammation de cette fracture fut telle, qu'il resta boiteux; il n'osa redescendre que pour retirer le second sac et fermer à tout jamais la porte qu'il mura. C'est par crainte qu'on ne découvre son crime, qu'il a toujours vécu seul, fuyant toutes relations. Voilà comment le père Chauveau était riche sans jamais avoir travaillé.

M. M. — Voyez-vous ce que contient encore le trésor?

Léonie. — Des bijoux splendides ornés de diamants, des pièces d'or (elle en lisait les effigies) et de grandes pièces d'argenterie. Oh! il y en a encore beaucoup.

M. M. — Où se trouve-t-il placé?

Léonie. — Sous le trou de la fontaine, un peu à droite; il faut toujours creuser.

M. M. — Jusqu'à présent vous ne nous avez pas trompés; croyez-vous qu'en continuant ces travaux, votre famille le trouvera et sera mise en possession?

Léonie. — Je ne sais pas, ni Octave non plus. Le vieux Chauveau est là, il est en colère contre moi, il lève son bâton et me menace, il garde le trésor, et veut le défendre. Je vous en prie, M. M., ne me

réveillez pas. Je veux rester auprès de mon cher Octave. Car vous allez partir, je ne pourrai plus faire ces charmantes promenades qui me plaisent tant.

En effet, M. M., qui était un fonctionnaire, reçut l'ordre de partir pour une ville éloignée.

On continua les travaux ; seulement, on les faisait la nuit. Le maçon seul descendait dans l'excavation. Les enfants, à tour de rôle, l'aidaient à monter la terre, les débris, dans des seaux, au moyen d'une poulie. C'était assez dangereux pour un homme seul; il prenait les précautions nécessaires pour éviter les éboulements, mais il était souvent arrêté par l'infiltration de l'eau. Enfin, le trou étant en entonnoir, dans la crainte d'accident, le maçon pouvait à peine y tenir, le travail était très pénible et l'air si méphitique qu'il fut forcé de l'abandonner, faute de lumière qui n'y brûlait plus.

On laissa les choses en l'état.

La jeune Léonie, à la suite de ces magnétisations, était devenue médium voyant. Lorsqu'elle travaillait dans la cour, elle regardait un mur où des fleurs poussaient entre les fissures des pierres, elle souriait, hochait la tête pour dire non ; ses sœurs la questionnaient : qu'as-tu, Léonie? — Je vois mon cher Octave, il est là, il veut m'offrir une fleur, mais je n'en veux pas. -- Il n'y que des pissenlits. — Qu'est-ce que cela fait, tout ce qui vient de lui me paraît beau.

La mère ne voulut jamais vendre la maison, les filles se marièrent, et toute cette famille est presque éteinte. C'est Rosette, qui reste seule avec un frère, qui m'a conté cette histoire, qui n'est qu'une manifestation spirite (1).

B. Fropo.

(1) Les petits-enfants de cette pauvre dame viennent de mettre la maison en vente.

# COMMUNICATIONS SPIRITES

## INSTRUCTION DES ESPRITS

### *Utilité morale d'une foi raisonnée*

Vous croyez, mes amis, qu'il est facile de dire : « Voilà ce qu'il faut croire ! » à un peuple qui a regorgé de croyances, qu'il a adoptées d'abord les yeux fermés, et dont il a senti depuis le poids abusif.

Allez dire à un gourmand de faire reservir sur sa table un mets dont il s'est dégoûté. Il ne niera pas que cela soit bon, mais il dédaignera non seulement de le porter à ses lèvres, mais encore de le regarder. Il attendra que la faim vienne de nouveau exciter ses désirs.

Voilà où en est l'humanité.

Longtemps elle a marché en aveugle, accepté pour des vérités fondamentales le fait des caprices intrigants et ambitieux de certains hommes, qui ont revêtu des statues créées de leurs mains, et les ont élevées dans leurs temples en disant au peuple : « Nous encensons, prosternez-vous ! »

Ils ont établi des dogmes, fondé des privilèges pour les directeurs du culte, asservi les croyants, puni les incrédules et menacé tous les réfractaires à leurs lois de toutes les horreurs qu'il ne leur était pas permis d'exercer, en les réunissant dans un récit exalté, sous le nom d'Enfer.

Aujourd'hui, cet épouvantail ne produit plus rien sur les esprits calmes et intelligents. Les hommes en rient tout haut, même devant les femmes et les enfants pour lesquels ils le croient inventé. Ils nient cette insigne folie, qui ne saurait être qu'une barbarie de la part de Dieu même. Mais, partant de l'insuffisance de cette *vérité* d'autrefois (*absurdité* d'aujourd'hui), si l'enfance de l'humanité a eu besoin d'un épouvantail devenu pour elle ridicule, est-ce une raison pour qu'en rejetant cette vieille fable des premiers âges, elle soit entraînée vers le matérialisme.

Adeptes du Spiritisme, prêchez, expliquez la réincarnation, montrez l'infini en tout et pour tous, et l'homme se rapprochera de ce principe de vie universelle et immortelle. Il aime tant la vie il craint tant la mort et le néant qu'il attend. Dites à tout enfant de Dieu : « Si tu souffres, c'est que tu « l'as mérité, car Dieu est juste; si tu agis mal, « tu auras à subir la peine du talion : la misère, « les souffrances, le doute et les peines morales de « toutes sortes, selon le nombre et la qualité des « fautes que tu auras à réparer. Mais si, consacrant « à Dieu tes pensées, tu fais le bien et souffres le « mal avec patience, si tu aimes tes frères, tu verras s'élargir devant toi les horizons d'un immense « avenir. Cette famille innombrable de bons Esprits « sera la tienne, et te fera sans cesse, et de plus « en plus, savourer les délices de l'amour fra- « ternel. »

L'homme est fait pour aimer comme tout ce qui respire et vit dans l'univers. Et si le brin d'herbe aime le champ qui l'a vu croître, si la mousse aime son rocher, si la poule aime ses poussins, si l'enfant aime sa mère, si le soleil aime la nature qu'il vivifie, c'est que Dieu, qui plane au-dessus de sa création, aime tout ce qu'il anime et perpétue, et que tout s'unit harmonieusement pour le glorifier à jamais. L'amour de la vie descend de Dieu sur

nous, et chacun, selon ses perceptions, peut concevoir l'immortalité. N'avons-nous pas en nous l'intuition que nous ne mourrons jamais?

Faisons connaître à tous quel est le principe, le but et les conséquences de la vie par chacune de ses incarnations, et cette instruction sera la source d'une amélioration morale et générale.

---

### AU SUJET DU MENTÉVISME

COMMUNICATION OBTENUE DANS UN GROUPE SPIRITE, A ROUEN, APRÈS UNE DISCUSSION SUR CETTE QUESTIN.

Les méchants sont en grand nombre sur notre planète ; aussi le séjour y est-il très-pénible. Mais, consolez-vous, car les temps marqués par Dieu sont arrivés où le Spiritisme va triompher du matérialisme. Ces phénomènes dont vous venez de parler sont une des différentes voies qui conduiront à la connaissance de cette nouvelle doctrine. Et les masses seront entraînées, sans s'en apercevoir, vers ces choses qui ne leur paraissent merveilleuses que parce qu'ils en ignorent les causes. Le phénomène dont vous vous entreteniez n'est autre chose que la répercussion de la pensée conduite par un Esprit qui a reçu mission de faire connaître le Spiritisme de cette façon. Pour vous, chers amis, qui êtes plus avancés dans ces connaissances, vous verrez bien d'autres choses qui vous émerveilleront.

RENÉ.

— *Question.* Comment cet homme, qui avait parfois les yeux bandés, pouvait-il suivre sa voie sans se heurter aux obstacles ?

— *Réponse.* La pensée transmise par l'Esprit lui arrive instantanément et il se laisse diriger par une force qui n'est autre chose que l'attraction du fluide de l'Esprit qui l'inspire.

RENÉ.

---

# Bibliographie

### LE MATELOT ÉCOSSAIS

Le fait curieux que nous rapportons ici est tiré d'un ouvrage, intitulé : « Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan, commandant le trois mâts « *La bonne-mère* » du port de Marseile. »

Parmi des chapitres de ce livre, il en est un intitulé « *Le matelot écossais.* »

Le capitaine Marius Cougourdan, était un vieux dur à cuire, pas tendre du tout pour les navires, frégates, bateaux marchands qui tombaient sous sa coupe. Cet aimable capitaine était très connu dans les premières années du siècle, comme pratiquant la piraterie ; il raconte un épisode de ses voyages sur mer, en voici le résumé succinct.

« Le capitaine, dans un *moment de bonne humeur*, s'empare à l'abordage d'une barge anglaise. Sa conscience lui reproche d'avoir fait cette importante capture. Il veut sauver les matelots anglais qui survivent au carnage, mais à la condition, sous serment, que ces derniers ne divulgueraient pas le nom de leur vainqueur qui leur était connu. Ces derniers préférèrent périr que de garder le silence. Ils sont alors tous précipités sans pitié à la mer par l'équipage marseillais sans attendre les derniers ordres de leur maître.

Le capitaine furieux contre ses hommes d'avoir outrepassé ses ordres et peu satisfait de lui-même, poussé aussi par un sentiment humanitaire ou un remords, lance lui-même à la mer des bouées, des espars, des cages à poulets, espérant par ce moyen favoriser les malheureux qui étaient en train de se noyer; mais laissons parler ici le capitaine Marius Cougourdan, qui, malgré sa mauvaise réputation, avait encore un petit point resté éveillé dans sa conscience.

Je donnai des ordres pour la nuit et je descendis dans ma chambre, je voulus me coucher, mais le sommeil ne venait pas. La lune s'était levée pâle comme une figure de mort. A chaque instant, il me semblait voir des hommes sortir de l'eau jusqu'à la ceinture, lever les bras et rouler dans le noir de la vague. J'en voyais de droite, j'en voyais de gauche. Je tremblais comme la feuille, mes dents claquaient et une sueur froide me roulait sur toute la figure et sur tout le corps.

Tout à coup j'entends s'élever une voix. Elle chantait tout doucement : *De profundis clamavi ad te, Domine*, etc. Je crus que je devenais fou. Je jette une corde à la mer, un homme grimpe le long de la corde et bientôt il est debout au milieu de ma chambre ; il était habillé comme les matelots de la marine anglaise, tout ruisselant d'eau, tout déchiré, la poitrine et les bras couverts de grandes blessures dont le sang coulait. Il poussa un gémissement et tomba évanoui. Un moment plus tard je lui fourre du rhum sur les lèvres, je lui frappe dans le creux de la main une douzaine de coups à réveiller un mort. Il se relève, il se soulève, me regarde, me remercie de la main, fait un signe de croix et se tient debout adossé à la porte de ma cabine. Je fis aussi le signe de la croix en disant d'une voix forte : je t'adjure de me dire si tu es, une créature de Dieu ou si tu n'es qu'un fantôme.

Il me tendit la main, elle était froide comme le marbre.

Qui êtes-vous ? Faisiez-vous partie du canot chaviré ?

Rép. Yes. — Dem. Comment vous-êtes vous sauvé ? — Rép. Par la cage à poulets. — Dem. Vous devez avoir faim ?— Rép. Non ?— Je vais vous cacher pour que mes hommes ne vous tuent pas. Promettez-moi seulement de ne pas me trahir, jurez que vous ne me dénoncerez pas et que vous ne direz pas un mot de ce qui s'est passé aujourd'hui entre nous. Vous le jurerez sur votre honneur de matelot ? — Rép. Non !

Jurez, croyez-moi, ou ma foi alors !... Je me levai enragé de colère... Bon, me dis-je, il cédera. Je vous laisse seul, dans cinq minutes je redescends et j'espère que je vous trouverai disposé à faire le serment que je vous demande. Et je quittai la chambre, fermai la porte derrière moi. Je tirai ma montre, je laissai écouler les cinq minutes et je redescendis lentement l'escalier de la dunette, mon cœur battait. La chambre était vide. Evanoui, parti, disparu, personne. Rien, je cherchai en vain. Il n'y avait pas à dire qu'il s'était sauvé. Ma clef n'était pas sortie de ma poche. S'était-il jeté lui-même à la mer ? la fenêtre était fermée. La bouteille de rhum était encore débouchée. Le plancher était sec, il me semble qu'il aurait dû être mouillé. En examinant la fenêtre, je crus voir sur l'appui une goutte de sang. Au surplus, dès le jour j'allai voir le sabord, je ne vis qu'une espèce de trace brune et brillante.

Depuis cette funeste nuit j'ai passé bien des nuits à songer au matelot écossais et je ne sais encore si l'homme que j'ai vu n'était qu'un fantôme ou si c'était vraiment un des naufragés de la barge. Mais fantôme ou matelot vivant, son image est toujours devant mes yeux. Tantôt je me dis que c'était l'âme d'un des Anglais, qui venait me faire repentir de la mort de ses camarades.

Que dites-vous, hé ! Croyez-vous que ce fût un spectre ou un homme en chair et en os.

Et puis et puis... Croyez-vous que j'aille pour cela en purgatoire ou en...

Et il fit un geste d'effroi...

Tout cela, lui dit son interlocuteur, est sans doute fort extraordinaire : ce... *De profundis,* chanté par un homme qui se noie, ce sauvetage si rapide, l'aspect fantastique du matelot, ses réponses, sa forme humaine, votre effroi, son obstination dans un refus qui le perdait, votre colère, vos menaces, ce suicide, enfin si difficile à expliquer ; tout cela ne me paraît guère concevable avec les réalités ordinaires de la vie.

Quoi qu'il en soit, je comprends capitaine, que, depuis cette mort fatale, vous ayez plus d'une fois revu, dans vos insomnies, l'image du matelot et que le souvenir vous pèse d'un grand poids ! Ce n'est pas moi qui vous dirai de l'oublier, car je dois vous l'avouer, le fait sur lequel vous me demandez mon jugement est beaucoup plus grave que je ne m'y serais attendu.

Maintenant que vous dirai-je, vous vous êtes repenti, la miséricorde de Dieu est grande, mais lui seul peut vous absoudre !...

A supposer que ce récit soit réel, nous nous expliquerions, nous spirites, parfaitement le mystère qui intrigue les deux interlocuteurs, car nous savons pertinemment que les âmes peuvent se manifester surtout au moment de la mort. Maints faits pareils se sont déjà produits. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on ne peut attribuer ce cas à l'imagination malade d'un adepte de notre Doctrine, puisque ce fait se passait bien avant qu'on ne s'occupât de spiritisme.

---

# STELLA

(*Suite*)

Mais ton esprit succombe à tant de tableaux divers l'effroi te saisit... Pendant que je t'entraîne, repose en mes bras.

Je m'endormis en effet, mais un soleil éblouissant me tira du repos.

— Oh ! Stella, quel admirable spectacle ! restons ici, je vous en conjure.

Et je roulai avec elle comme un nuage emporté par la brise.

— Le temps passe vite, dit-elle, je ne puis te garder longtemps auprès de moi ; regarde cette végétation inconnue à la flore terrestre. As-tu vu rien de pareil à ces hamacs naturels pendant en solides filaments de ces arbres immenses ? Ils bercent le sommeil en le mêlant aux parfums et aux mélodies aériennes. Nous sommes invisibles et nous pouvons assister, sans les troubler, aux fiançailles des habitants de ce séjour fortuné.

A cet instant, sortit d'un haut taillis un de ceux que Stella voulait me faire connaître.

Réunissez la fleur et la femme, l'éclat et le parfum, la grâce et la fraîcheur, et vous n'aurez qu'une faible idée de la saisissante beauté de l'être que j'admirai. Il articula quelques sons, et bientôt parut un autre personnage plus robuste, mais tout aussi charmant; ils allèrent l'un vers l'autre, leurs regards s'attiraient, car ils avaient des yeux res-

semblant aux nôtres, mais d'une éclatante pureté, avec des scintillements d'étoiles.

— Comprends, ordonna Stella, et j'entendis leur langage.

— Enfin, disait la délicate créature, je t'ai trouvé! Te souviens-tu de mon bonheur en te revoyant?... L'année d'épreuves est terminée, et, pour la vie, nous sommes l'un à l'autre. Nous sommes pour toujours délivrés de cette terre sombre et froide où ton amour, ton travail m'ont fait supporter la misère.

— Chère bien-aimée, j'ai quitté cette terre en désirant te revoir!... Si ma tendresse t'a aidée à subir le lourd fardeau de cette période de ton existence, tu as été aussi la joie du foyer, la personnification du devoir. Je le sens à présent, je t'aime pour l'éternité. Choisis les fleurs qui nous serviront de demeure. Les rayons solaires ne peuvent traverser les immenses pétales de celles-ci, nous en ferons une délicieuse retraite, et, quand nous aurons savouré la joie de notre réunion, nous irons vers nos frères malheureux, nous les aiderons à vaincre le mal; nous gravirons ensuite les marches du progrès, nous étudierons les lois qui régissent l'univers, et nous nous endormirons, certains de nous retrouver encore. Allons-nous-en vers nos amis qui nous attendent pour fêter nos fiançailles...

Et ils disparurent sous la voûte des rameaux s'entre-croisant sur leurs têtes.

— Partons, me dit Stella, je ne puis t'éloigner plus longtemps de ton corps. Tu te souviendras en t'éveillant.

J'étais dans mon lit, une garde me veillait, un docteur, près d'une table, prenait des notes.

Je voyais cela vaguement, j'éprouvais dans le cerveau de violentes douleurs et je ne pouvais mouvoir mes membres, engourdis par un long repos.

— Stella, Stella, emportez-moi, murmurai-je.

J'entendis des chuchotements, on me fit prendre quelques cuillerées d'une potion, et je retombai dans un profond sommeil.

Le retour à la vie fut pénible et entrecoupé de rechutes; enfin, on me jugea assez fort pour répondre à mes questions.

Mon domestique m'avait trouvé évanoui; un docteur, mandé en hâte, s'était adjoint un confrère. Je n'avais pas de fièvre, mais un sommeil invincible, interrompu par des divagations. Je refusai toute nourriture et je vécus ainsi pendant trois semaines.

Comme je prononçais souvent le nom de Stella, on attribua mon état extraordinaire à une violente peine d'amour; je devins pendant quelques jours un texte de conversation et un objet de curiosité. Cela me déplaisait assez pour me décider à quitter Paris.

Je demandai à Mme Lurens si elle voulait recevoir un convalescent, et je partis pour les environs de Tours aussitôt que j'eus une réponse conforme à mes désirs.

Mme Lurens, veuve depuis quelques années, était d'une grande bonté. Aimant le mouvement, la jeunesse, elle regrettait de n'avoir pas d'enfant.

A la mort de sa sœur, elle adopta les orphelins de celle-ci et les soigna avec tendresse et sollicitude. C'étaient deux fillettes de huit et dix ans et un garçon de douze ans. Je connaissais cette petite famille, mais non les proches voisins de Mme Lurens.

M. et Mme Detref ne passaient pas de jour sans visiter leur amie, et leurs deux jeunes filles, Denise et Marie, animaient de leur jeunesse, leur gaieté, le grand jardin de Mme Lurens.

Denise, douce et nonchalante, était fort jolie; Marie, très vive, gaie, brune et très séduisante, était le boute-entrain de toutes les fêtes.

Une petite maison, voisine aussi du château, — on appelait ainsi l'habitation de Mme Lurens, — était occupée par une vieille dame et sa nièce Emma.

Je connus ces détails le jour même de mon arrivée, et, dès le lendemain, je fus présenté aux intimes de mon aimable hôtesse.

Je fis de nombreuses visites dans les environs; j'y avais encore des parents éloignés qui m'accueillirent cordialement, et je vis que les distractions ne me manqueraient pas durant les deux mois que j'avais résolu de passer à la campagne.

Je n'étais pas rassuré quant à l'état de ma santé ni de mon esprit; la façon dont j'avais vécu plusieurs semaines constituait une maladie classée parmi les névroses, et nul doute qu'on ne m'eût considéré comme fou si j'avais fait la confidence de mes voyages dans l'espace.

Je résolus de vivre absolument de la vie de campagne, de chasser, pêcher, voyager, de danser chaque fois que j'en aurais l'occasion, enfin d'éloigner de mon souvenir tout ce qui se rapportait à Stella.

Mme Lurens ne m'avait tourmenté d'aucune question indiscrète. L'étrangeté de la maladie que je venais de traverser, mes réticences et le changement qu'elle remarqua dans mon caractère, la convainquirent que je me guérissais d'une grosse peine de cœur.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

*Le Gérant* : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils



5e ANNÉE. — N° 14 **20 centimes le Numéro.** (2e QUINZAINE) SEPTEMBRE 1887

# LE SPIRITISME

## ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

**ABONNEMENTS**
Paris et Départements **5** fr. par an.
Étranger . . . . . . **6** —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE



# ÉTUDE SUR LA MATIÈRE

(*Suite*)

Nous avons vu, dans le n° 12, que la matière, telle que nous la connaissons, peut occuper les états physiques les plus différents, et que l'hypothèse de l'évolution chimique est tout à fait comparable à la théorie connue de l'évolution des espèces animales. J'avais déjà indiqué ce parallélisme dans mon livre *le Spiritisme devant la Science*, et je suis heureux de constater que cette idée tend à s'implanter dans la science. Dans la nature, tout se lie. Les phénomènes succèdent les uns aux autres, par une série de transitions non interrompues, et les propriétés physiques des corps vont en se simplifiant à mesure que le degré de transformation de ces corps s'élève. Il est évident que les propriétés chimiques suivent la même loi et vont aussi en diminuant de caractères apparents. On peut donc dire que la matière différenciée que nous voyons ici-bas existe dans l'espace non différenciée, sous l'état d'éther ou de fluide universel. De même, l'énergie qui se manifeste sous les formes diverses de chaleur, lumière, électricité, magnétisme, pesanteur, affinités chimiques, etc., est à l'état primordial, en puissance dans le fluide universel, d'où cette définition : Le fluide universel est la matière primordiale, dirigée par la force primordiale.

Notons que la matière, quel que soit le degré de son changement, ne s'épure pas, elle ne fait que se raréfier. — Nous voyons, en effet, apparaître les caractères particuliers de la matière radiante, lorsque nous soustrayons les molécules de l'air à leur action mutuelle ; étant moins serrées, moins pressées les unes contre les autres, elles deviennent libres de manifester leur énergie propre et produisent alors les phénomènes de la radiation ; mais ces molécules n'ont pas changé chimiquement : ce sont toujours des atomes d'oxygène et d'azote, c'est simplement l'état *physique* qui s'est modifié dans cette expérience. Il faudrait pouvoir ensuite décomposer les atomes pour obtenir la matière primitive, c'est-à-dire le fluide universel. Jusqu'ici les tentatives faites dans cette voie ont échoué, car l'association d'atomes qui forme un corps simple, s'est opérée sous l'influence d'une température énorme, et comme il est démontré, en chimie, que pour dissocier un composé, il faut toujours plus de chaleur que pour le former, nous ne disposons pas actuellement de ressources calorifiques assez puissantes pour décomposer les corps simples. Si l'on ne découvre pas d'autres moyens de dissociation que la chaleur, et cela semble difficile, nous ne pourrons jamais arriver à la matière primordiale génitrice de celle que nous connaissons différenciée sur la terre. L'analyse est donc impuissante à établir l'idée d'unité, mais on procède par la synthèse en remarquant que la matière de l'espace ou l'éther, en se condensant sous la forme de nébuleuse, se diversifie à mesure que la nébuleuse vieillit. Nous sommes autorisés à penser qu'il en

a été de même pour le système solaire et par là l'idée de l'unité de matière se trouve indirectement vérifiée par nous.

Ceci bien compris, nous pouvons nous faire une idée plus nette des phénomènes qui s'accomplissent sur la terre. Tout d'abord, les êtres se divisent en deux grandes classes : Les êtres inorganiques et les êtres organiques. Par êtres inorganiques on comprend tous ceux qui n'ont pas la vie, comme les minéraux et les gaz. — Le minéral ne vit pas, c'est-à-dire que: 1° il est incapable de se reproduire; 2° il n'augmente son volume que par superposition; 3° il est inerte. — Les êtres organiques sont les plantes, les animaux et les hommes. Ces êtres étant vivants se reproduisent, et la vie n'existe pas en dehors d'eux; 2° ils se nourrissent, c'est-à-dire qu'ils introduisent des aliments dans l'intérieur de leurs corps et ces matériaux servent à augmenter le volume du corps, mais de l'*intérieur* à l'*extérieur*; 3° enfin, les tissus vivants ne sont pas inertes, ils réagissent sous les impressions extérieures.

Ainsi, tout ce qui est organisé est vivant, et rien, en dehors de ces organismes, ne possède la vie. Il y a quelquefois, à ce sujet, la confusion la plus déplorable. On a tenté d'assimiler les lois physico-chimiques qui régissent la matière brute aux lois vitales qui régissent les êtres vivants, c'est une grande erreur. — Un morceau de fer possède une certaine organisation moléculaire, il est fibreux ou granuleux ; sous l'influence de la chaleur, il occupera un volume plus grand, le froid, au contraire, le fera constracter. Ce fer peut acquérir, sous l'influence électrique, un pouvoir d'aimantation, et il possède des affinités chimiques bien définies. Ce morceau de fer est donc soumis à des changements, mais ces changement ne s'opèrent que sous l'influence des forces extérieures; jamais le fer ne se refusera à aimanter lorsqu'on fera passer autour de lui un courant électrique, jamais ce morceau ne se mettra de lui-même en mouvement, jamais enfin il ne se reproduira. Prenons au contraire une plante, les tissus de cet être vivant sont irritables par certains agents physiques ou chimiques, ils RÉAGISSENT sous cette influence ; la feuille, par exemple, irritée par un rayon de soleil, décompose l'acide carbonique, c'est là un fait essentiellement vital. Le muscle de l'animal possède aussi l'irritabilité tout le temps que ce muscle est vivant, et cette irritabilité est la caractéristique de la vie.

Remarquons que les tissus vivants sont formés par la matière inorganique, mais cette matière a une propriété nouvelle chez l'être organisé, elle est irritable.

Tous les tissus des végétaux, des animaux et des hommes, sont formés d'un petit nombre de corps simples très peu nombreux. L'oxygène, l'hydrogène, l'azote, le carbone, le phosphore, le calcium, etc. Ces corps sont mélangés de mille manières différentes et la complixité des composés est très grande, mais finalement, par suite de réactions successives, on peut toujours les ramener aux éléments cités plus haut. Mais alors, dira-t-on, si l'on sait parfaitement de quoi se composent les tissus et les liquides de l'organisme, on pourra refaire la plante après l'avoir détruite. Non, et c'est ce qui prouve qu'il y a autre chose que la matière chez les êtres vivants. Il existe un principe spécial nommé fluide vital, qui a la propriété d'organiser cette matière, mais surtout de la rendre IRRITABLE.

L'organisation seule de la matière serait insuffisante à différencier les êtres organiques de ceux qui ne le sont pas, car les métaux peuvent cristalliser, c'est-à-dire arranger leurs molécules suivant des formes géométriques; si les cristaux étaient irritables, ce seraient des êtres vivants, car il est probable alors qu'ils se reproduiraient; mais ils ne le sont pas, et quoiqu'ayant une forme régulière, ils ne vivent pas.

En somme, on trouve dans le règne inorganique l'ébauche imparfaite de la vie; on dirait qu'elle séjourne dans le règne minéral à l'état latent, car on peut trouver dans ce règne le germe en quelque sorte de ce qui se montrera à l'état développé dans les actions vitales.

Les affinités chimiques, c'est-à-dire les tendances que présentent les corps à se combiner entre eux sous certaines conditions déterminées, sont les précurseurs de l'irritabilité, les formes cristallines sont déjà une tendance à l'organisation qui se manifeste sous un caractère plus complexe dans les végétaux, de sorte que l'on peut dire que les actions physiques, chimiques, mécaniques, électriques des corps sont dues à la *force différenciée*, tandis que la vie serait due à la force *non différenciée* agissant sur la matière. Il ne faut pas oublier que l'être vivant manifeste *ipso facto* en lui tous les phénomènes qui dans la nature inorganiques exigent le concours de forces extérieures. Dans la respiration et la digestion s'accomplissent des réactions compliquées, du mouvement des muscles résultent des actions électriques et mécaniques. Je rappellerai aussi que les faits d'endosmose, d'imbibition et d'exosmose dont les tissus sont le théâtre, ne se retrouvent que chez l'être vivant, ainsi que les phénomènes d'assimilation.

Toutes ces actions ont lieu simultanément, elles s'entremêlent, se croisent, réagissent les unes sur les autres, et la synergie de leurs efforts a pour résultat d'entretenir l'être vivant en bonne santé.

C'est donc toujours la force, qu'elle soit diversifiée ou non, qui gouverne la matière, autrement dit, dans le règne minéral ou animal, les changements d'états et de propriétés chimiques sont toujours le résultat de l'intervention d'une force, quelle que soit d'ailleurs cette force.

Examinons maintenant si la matière PROGRESSE? Et tout d'abord, je déclare ne pas comprendre le mot lorsqu'il est attaché à quelque chose d'inintelligent. Pour progresser, il faut passer d'un état inférieur à un état supérieur; je vais montrer que dans la nature, aucun état ne progresse sur l'autre. Prenons de l'eau et enlevons-lui sa chaleur, cette eau deviendra de la glace; à l'état solide ses propropriétés physique sont changées, mais l'oxygène et l'hydrogène qui la composent sont restés identiques. Si maintenant on fait passer cette glace à l'état de vapeur, son état physique aura pris encore une forme nouvelle, mais toujours les atomes d'oxygène et d'hydrogène sont restés les mêmes, et seule leur APPARENCE a changé à nos yeux. Poursuivons l'expérience, chauffons la vapeur au point de la dissocier, qu'arrivera-t-il? Les atomes d'oxygène et d'hodrygène redeviendront libres, mais ils n'auront toujours pas varié d'un iota dans leur composition. Prenons maintenant ces atomes, et supposons qu'on arrive à les décomposer, eux aussi, pour les ramener à la forme primordiale de la matière, nous voyons que le résultat de toutes ces modifications successives nous ramène à la matière première, mais que celle-ci reste identiquement et substantiellement la même; seules les propriétés, c'est-à-dire les impressions qu'elle produisait sur nos sens à varié, mais l'occasion de ces impressions, c'est-à-dire la matière, est restée invariable. C'est donc par une impropriété de langage qu'on peut dire qu'elle progresse, en réalité elle va simplement en se RARÉFIANT et ses propriétés générales changent suivant le dégré de cette raréfaction.

Une autre cause d'erreur dans l'appréciation des phénomènes matériels, c'est l'habitude que l'on a de dire qu'une substance s'épure, Ce mot semble indiquer que l'on peut influencer la nature intime de cette substance pour l'élever à un degré supérieur. C'est encore là une confusion regrettable qui fait qu'on compare deux choses dissemblables : l'Esprit et la matière.

Epurer un corps, c'est lui enlever toutes les matières étrangères qu'il peut contenir. Lorsque l'on distille le raisin on obtient de l'alcool, mais cet alcool n'est pas pur, il a besoin à son tour d'être manipulé de nouveau pour en extraire les sous-produits de la distillation, et lorsque cette opération est terminée on dit que l'alcool est purifié. Dans ce cas on n'a pas changé la nature de l'alcool, on n'a fait que le débarrasser des scories qui y étaient contenues. De même on épure le fer en le débarrassant de sa gangue et du soufre et de l'arsenic qu'il contient presque toujours à l'état naturel, mais encore une fois, sa nature intime reste invariable. Il est évident que les corps combinés au fer peuvent modifier ses propriétés physiques et chimiques, mais alors ce n'est plus du fer, c'est un composé, et pour obtenir le fer pur, il faut le dégager de cette combinaison, autrement dit lui rendre les propriétés qu'il possède ordinairement.

Mais lorsqu'on dit qu'un Esprit se purifie, c'est un tout autre ordre d'idées. Cela veut dire que sa nature intime a changé, qu'il a fait des efforts sur lui-même et que le MOI s'est modifié. L'esprit est un être indivisible, ses facultés font partie inhérente de lui-même, et lorsqu'il parvient à vaincre des passions comme la colère ou la haine, ce n'est pas une matière étrangère qu'il a expulsée de lui-même, c'est une modification de sa substance qui s'est produite, et cela sous son action directe, sous l'influence de sa volonté. Toutes nos passions et tous nos vices sont contenus en nous et la vie extérieure n'est que l'occasion de les manifester. C'est en vertu de notre libre-arbitre que nous pouvons les modifier. Exemple : Je suis gourmand et l'on me sert un excellent pâté, j'en mange tant que je puis jusqu'à en être malade. Chaque fois que l'on en sert sur ma table je m'en gorge, mais un jour, je suis las d'être toujours malade à la suite de ces excès et je prends la résolution de ne manger de ce pâté que ce qu'il en faut pour apaiser ma faim, et j'exécute ma résolution; il s'est donc produit en moi une modification, j'ai dompté un défaut. Si j'en fais autant non seulement pour mes défauts, mais pour mes vices et mes passions, je me rapproche d'un idéal, je m'épure, et c'est précisément dans les efforts que l'on fait pour réaliser ici-bas cet idéal que consiste le mérite ou le démérite.

Une autre cause d'erreur c'est encore de croire que les fluides sont formés de matière plus pure que la nôtre ; cependant un peu de réflexion suffit pour montrer qu'il n'en est rien. Qu'est-ce qu'un fluide? C'est un état physique de la matière où celle-ci est invisible, impondérable et intangible. J'ai montré précédemment que l'existence d'une matière à poids atomique plus petit que zéro est admissible scientifiquement, mais en dehors de cette preuve, le témoignage des Esprits nous affirme que les fluides sont bien réels, et d'ailleurs l'état radiant et le fluide universel sont des vérités démontrées. Ceci établi, nous voyons de suite que ces fluides ne sont ni plus ni moins purs que la matière tangible, ils sont plus raréfiés, plus radiants, mais ils restent toujours matière. Le monde

de l'erraticité présente tous les degrés de raréfaction, comme sur la terre nous avons tous les degrés de matérialisation.

Donc la matière peut varier, se transformer, elle peut impressionner nos sens de mille manières diverses, se présenter sous les apparences physiques les plus contradictoires, mais elle reste intimement la même, substantiellement identique et même lorsqu'elle est subtile, impalpable, invisible à nos sens grossiers, elle n'a pas varié de nature fondamentale. Ce sont toujours les mêmes atomes qui varient leurs propriétés physiques ou chimiques suivant le degré de condensation plus ou moins grand dans lequel ils se trouvent, mais partout et toujours la matière reste matière et ne peut devenir l'Esprit. C'est par un non sens qu'on appelle quelquefois les fluides, spirituels. — Voici en effet ce que dit Allan Kardec dans la Genèse, page 295 :

« La qualification de *fluides spirituels* n'est pas rigoureusement exacte, puisque, en définitive, c'est toujours de la matière plus ou moins quintessenciée. Il n'y a de vraiment *spirituel* que l'âme ou principe intelligent. »

Il est bien évident que la faculté de penser n'appartient qu'à l'âme et que nul fluide quelque dilué, quelque raréfié qu'il soit, ne possède ce pouvoir à un degré quelconque. Cette antinomie entre l'âme et la matière est irréductible et l'on ne peut en aucune manière supposer un seul instant que l'une vienne de l'autre. Un fluide est formé d'atomes, or ces atomes sont ceux de la matière la plus brute, ils n'en diffèrent par aucune propriété intime ; or si dans la nature inorganique il est impossible de supposer qu'il y ait de la pensée, par exemple qu'un morceau de granit raisonne ou veuille, il n'est pas plus admissible que le fluide universel raisonne ou veuille, et par conséquent on ne peut trouver aucune volonté ni aucun raisonnement dans les fluides quelque quintessenciés, raréfiés, dilués qu'on veuille les supposer.

Ce sont là des vérités qui s'imposent à tout observateur impartial, à tout chercheur qui n'a pas l'esprit troublé par des systèmes, des hypothèses creuses ne s'appuyant sur rien de réel. Tous les faiseurs de théories dont nous avons vu prôner les conceptions bizarres pendant ces derniers temps, ne peuvent soutenir un instant leurs sophismes lorsqu'on se place sur le terrain de l'expérience. Ils se prétendent positivistes, ne veulent pas un seul instant admettre la spiritualité de l'âme ou l'existence de Dieu, mais en revanche ils admettent des hypothèses bien moins probables et qu'ils ne peuvent soutenir, ni par la philosophie, ni par la science.

Les novateurs prétendent nous ouvrir les yeux, nous ramener dans la voie du bon sens qu'un mysticisme exalté nous a fait perdre, et pour arriver à ce mirifique résultat, ils commencent par rejeter tous les travaux faits depuis 30 ans dans le champ spirite, de sorte que ces soi-disant révolutionnaires ne sont que des réactionnaires, et de la pire espèce, puisqu'ils contestent ce qui a été mille fois démontré de mille manières différentes : La spiritualité de l'âme et l'existence de Dieu.

Ce qu'il y a de particulièrement curieux chez ces philosophes peu conséquents, c'est qu'ils crient à la persécution, à la calomnie, alors que c'est eux-mêmes qui en abreuvent ceux qui ne partagent pas leur manière de voir. Ils critiquent sans cesse, ils veulent persuader le public qu'eux seuls possèdent le monopole du bon sens et qu'ils ont passé un traité avec la vérité. Mais ils se gardent bien de faire connaître sur quoi s'appuie ce dédain superbe. Ils sont incapables d'expliquer les lois de la nature, et lorsqu'on leur demande la raison des phénomènes de l'Univers, lorsqu'on les prie de nous renseigner sur l'origine de l'âme et sur ses destinées futures, ils gardent un silence prudent : car alors, ils mériteraient la sévère appréciation suivante de Montesquieu :

« Ceux qui ont dit que tous les effets que nous
« voyons dans le monde ont été produits par une
« aveugle fatalité, ont dit une grande absurdité ;
« car quoi de plus absurde qu'une fatalité aveugle
« qui produit des êtres intelligents ! »

GABRIEL DELANNE.

---

# L'IDÉE DE DIEU

## DANS L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Nous reproduisons ci-contre la très belle conférence faite par M. A. Franck, membre de l'Institut, à la salle des Conférences, le 13 avril dernier. Ce discours est prononcé sous les auspices de la Ligue Nationale contre l'athéisme, et nous sommes heureux de lui prêter notre concours en reproduisant l'éloquente protestation d'un de ses membres les plus autorisés :

Mesdames, Messieurs,

Je commence par une déclaration qui, bien que sous-entendue par votre impartial bon sens, ne vous paraîtra cependant pas inutile. La guerre que mes amis et moi nous faisons à l'athéisme ne s'étend point aux athées. Nous en connaissons un grand nombre, dans le présent et dans le passé, qui méritent d'être honorés pour leur savoir et leurs vertus.

Puis, la foi en Dieu, telle que nous la comprenons et l'avons enseignée toute notre vie, est inséparable de l'amour des hommes sans distinction d'opinion ni de parti. Un de nos dogmes les plus essentiels est qu'il faut respecter la conscience de ses contradicteurs et croire à leur sincérité. Si donc il y a des athées dans cette réunion, qu'ils veuillent bien m'écouter, je ne dirai pas avec indulgence, mais patiemment, comme je les écouterais moi-même en les voyant assis à ma place.

L'athéisme ne date pas d'hier. Il remonte aux âges les plus reculés de l'histoire. Nous en trouvons les traces même dans les temps bibliques, car il est impossible de ne pas le reconnaître dans ces sévères paroles du Psalmiste, devenues inconciliables avec la courtoisie moderne : L'insensé dit dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu. » Parmi les systèmes enfantés, Dieu sait à quelle époque, par l'Inde brahmanique, il y en a un qui, sans descendre jusqu'au matérialisme, s'abstient pourtant d'affirmer l'existence de Dieu. A plus forte raison rencontrons-nous des partisans de l'athéisme chez les Grecs, ce peuple raffiné qui, en élevant le raisonnement à sa plus haute puissance, savait aussi le pousser à ses derniers excès. Nous voyons chez lui Socrate discutant avec un athée célèbre appelé Aristodème le Petit, et essayant de lui montrer dans les merveilles de la nature les desseins d'une suprême intelligence. Chez les Romains, le peuple le plus religieux de l'antiquité, l'athéisme eut pour interprète le grand poète Lucrèce, et trouva un défenseur dans César, le meurtrier de la liberté et de la république, le créateur du césarisme, ce despotisme occidental qui a duré de longs siècles, et qui est toujours prêt à dévorer les démocraties oublieuses des conseils de la modération et de la sagesse.

Vous le croirez à peine, même dans les temps où la foi chrétienne, représentée par l'Église catholique, avait atteint son plus haut degré de ferveur, à la fin du XII$^{e}$ siècle, l'athéisme, sorti des écrits d'un chanoine de Séville, l'athéisme fit son apparition en France sous les traits de David de Dinan et d'Amaury de Bennes. Qu'enseignaient ces deux docteurs revêtus de la robe monastique et d'ont l'un, David de Dinan, avait été le favori d'un pape ? Que l'esprit et la matière ne sont que deux noms différents d'une seule et même chose ; que cette chose est la nature, hors de laquelle, au-dessus de laquelle il n'y a rien, ni Dieu, ni diable, ni paradis, ni enfer ; que le paradis, c'est la science, source de toutes les jouissances ; et l'enfer, l'ignorance, source de toutes les superstitions et de toutes les douleurs. Vous voyez que ce n'est pas très éloigné de ce que, dans un certain monde, on pense aujourd'hui.

En poussant à ces dernières conséquences la philosophie nominaliste telle que Guillaume Occam la comprenait au XIV$^{e}$ siècle, c'est encore l'athéisme qu'on y trouverait, mais on pourrait m'accuser de manquer d'équité. Pourquoi m'exposer à ce reproche ? Les athées ne manquent pas dans les siècles suivants. Voici le XVII$^{e}$ siècle, non moins renommé que le moyen âge pour ses idées monarchiques et religieuses. Eh bien ! si nous en croyons le P. Mersenne, un pieux théologien ami de Descartes, Paris seul, au début de cette époque, n'aurait pas compté moins de 50,000 athées. C'est certainement une exagération ; mais c'était le temps où le prêtre Gassendi renouvelait le système d'Épicure, et où Hobbes, l'athéisme incarné sous sa forme la plus insultante, écrivait le *Léviathan* et soutenait cette belle sentence : « L'homme est un loup pour son semblable : *homo homini lupus.* » A ceux pour qui l'athéisme est la plus sûre garantie de la liberté, je ferai remarquer en passant que Hobbes a été le théoricien le plus conséquent et le plus décidé du despotisme. Que dire maintenant du XVIII$^{e}$ siècle et des premières années du XIX$^{e}$ ? Alors l'athéisme était prêché comme un dogme par Helvétius, le baron d'Holbach, Lamettrie, Diderot, Naigeon, Sylvain Maréchal. Plus hardi que tous ses devanciers, le fondateur du positivisme, Auguste Comte, a eu l'idée originale d'en faire une religion, ayant ses temples, son clergé et son pape infaillible.

Vous le voyez, Messieurs, je ne vous ai pas dissimulé l'antique et fréquente apparition de l'athéisme dans le champ illimité de la pensée humaine. Mais quel rôle y a-t-il joué ? quel effet y a-t-il produit ? Celui d'un système purement spéculatif, abstrait, solitaire, s'adressant à des esprits solitaires comme ceux qui l'avaient évoqué, pour ainsi dire, du sein des ténèbres dans un jour de découragement ou de défi. Œuvre de l'argumentation plutôt que du raisonnement et du raisonnement plutôt que de la méditation, il n'était jamais entré dans le cœur et dans la tête de l'humanité. On pouvait le comparer à certains produits d'une industrie raffinée ou d'une culture artificielle qui provoquent l'étonnement mais non l'imitation, et que les efforts mêmes auxquels ils sont dûs condamnent à rester sans usage.

Tel n'est pas, Messieurs, l'athéisme de notre temps, particulièrement celui qu'on répand par tous les moyens et par tous les canaux de la publicité dans notre pays. Celui-là a la double prétention d'être le dernier mot de la science et le derniermot du progrèssocial, de nous montrer la limite qu'aucun effort de l'intelligence, aucune spéculation philosophique ne pourra dépasser, et de nous fournir la base sur laquelle désormais devront reposer le gou-

vernement et l'éducation des peuples, leur législation civile et politique, leur organisation publique et privée, leurs institutions quelles qu'elles puissent être, leur vie tout entière. C'est avec cette prétention que l'athéisme est devenu aussi intolérant que ne l'a jamais été aucun dogme religieux, aussi intolérant que le permet, en dehors des révolutions, l'état de nos mœurs. Comment en serait-il autrement? Il se dit qu'il a la vérité absolue, qu'il est chargé, dans l'ordre matériel, comme les religions croyaient l'être autrefois dans l'ordre spirituel, d'assurer le bonheur des hommes, et que hors de lui il n'y a de place que pour le mal.

Les deux allégations que je viens de vous signaler constituent, pour l'intelligence aussi bien que pour la sécurité de notre génération, un extrême péril, car elles s'adressent à des esprits mal préparés pour les combattre et dont la plupart n'en soupçonnent pas la portée. Je réussirai, je l'espère, à vous prouver qu'elles sont aussi fausses que dangereuses, et mes moyens de démonstration je les demanderai, non à des raisonnements d'école, mais à la raison et à l'histoire. Le raisonnement, la logique, j'allais dire la stratégie des systèmes se prête à tout, peut donner un air de vérité à tous les paradoxes et à toutes les illusions. Si les uns ont cru prouver qu'il n'y a pas de Dieu, les autres se sont flattés d'établir avec la même solidité qu'il n'y a pas d'âme, qu'il n'y a pas de conscience, pas de droits, pas de devoirs, pas de libre arbitre ; que la personne humaine telle que nous la concevons, avec son unité, sa mémoire, son identité dans le temps, est une pure chimère. Seule, la raison est toujours la même; seule elle s'impose à tous avec la même autorité, seule est éternelle et universelle. L'histoire, à la prendre dans son ensemble, en est la manifestation visible à travers les siècles, et dans les œuvres les plus éclatantes de l'humanité.

L'idée de Dieu est si peu contraire à la raison que toutes deux, dès la plus haute antiquité, sont désignées par un seul et même nom. On sait que le *Logos* de Platon, qui n'est pas autre chose que la Raison, est le nom préféré que le grand philosophe de la Grèce donne à l'auteur des choses, au principe suprême de toute vérité et de toute existence. Le nom de *Logos* a été traduit dans la langue de la théologie chrétienne par celui de Verbe, et nous lisons au début de l'Évangile de saint Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu ; tout a été fait par lui et rien n'a été fait sans lui. » Dans la langue de la Bible, on peut dire dans celle des principaux monuments philosophiques et religieux de l'Orient, la Raison est appelée la Sagesse. Or, la Sagesse a dans le vieux livre des *Proverbes* le même rôle que le Logos dans la *République* de Platon et le Verbe dans le texte évangélique. Introduite sur la scène sous les traits d'une personne symbolique, elle dit en parlant d'elle-même : « J'existais avant toutes les œuvres de Dieu, avant la terre et avant les abîmes, avant la poussière dont la terre a été formée. J'étais là quand on a formé les cieux, quand on a tracé le cercle du monde sur la face du vide. Je suis de toute éternité près de Dieu, travaillant avec lui, exécutant ses volontés... (1) » N'est-ce pas comme si elle disait qu'elle est Dieu, qu'elle se confond avec l'essence divine?

Ce que nous disons de la Raison, entendue dans son unité, s'applique à la conscience morale du genre humain, à l'idée du devoir et du droit qui n'en est qu'une conséquence immédiate. Elle aussi nous est présentée par un des plus antiques monuments de la foi religieuse, comme une éclatante manifestation de Dieu, comme l'expression de sa sagesse et de sa volonté, comme la loi qu'il a donnée aux hommes et hors de laquelle les hommes ressemblent aux bêtes. « Tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne rendras pas de faux témoignage, tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain ni rien de ce qui lui appartient, tu respecteras tes serments, tu honoreras ton père et ta mère, tu seras secourable à la veuve et à l'orphelin, tu tendras la main au pauvre, tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Tels sont les principaux articles de ce code qui remonte à plus de trois mille ans, et qui a pour base l'unité, par conséquent la fraternité du genre humain, la supériorité originelle de l'espèce humaine sur toutes les espèces animales.

Arrêtons-nous un peu ici, et voyons ce que la morale, la justice, la charité, la dignité humaine ont gagné aux enseignements de l'athéisme. Je vous citais tout à l'heure Hobbes, qui ne voit dans l'homme qu'une bête féroce et ne conçoit pas d'autre moyen de le soustraire à ses instincts naturels que le despotisme, l'oppression des personnes et des consciences. Au nom de Hobbes je pourrais ajouter celui de Bentham qui, voyant dans l'égoïsme, dans l'amour de soi, dans l'amour du bien-être, l'unique mobile de nos actions, condamne comme une chimère et même comme un danger social tout sentiment désintéressé, toute pensée d'abnégation et de dévouement. Je pourrais vous parler aussi d'un philosophe allemand, athée comme les deux Anglais que je viens de nommer et dont s'inspire une certaine partie de notre littérature, le grand et ténébreux Schopenhauer. Pour celui-là rien n'existe que par le mal, et la place de Dieu est occupée par je ne sais quel artisan mystérieux et incompréhen-

(1) *Proverbes*, ch. VIII, v. 21-22.

sibles d'illusions et de douleurs. Au sentiment du devoir, à l'amour mutuel et au mutuel respect des âmes humaines, cet implacable rêveur substitue la pitié, sans songer que nous avons également pitié d'un chien qu'on maltraite, d'un âne qu'on surcharge, d'un insecte qu'on écrase. Mais j'aime mieux porter votre attention sur un moraliste encore vivant qui passe pour le plus grand philosophe, le plus grand psychologue et, pour parler la langue d'aujourd'hui, le plus grand sociologiste de notre siècle, c'est-à-dire le plus grand théoricien de l'ordre social. Il s'agit de M. Herbert Spencer, le véritable inventeur, après Diderot et Lamark, du système transformiste ou évolutioniste auquel Darwin a attaché son nom, et selon l'opinion la plus accréditée, la personnification accomplie de la science contemporaine, de la science moderne, ou tout simplement de la science.

Sans se dire positivement athée, Herbert Spencer l'est de fait, car il ne donne dans son système aucune place à l'idée de Dieu. Pour lui, l'univers est le produit fatal d'une force aveugle qui obéit aux seules lois de la mécanique. C'est cette force qui a donné naissance aux phénomènes de la vie et de la pensée, comme à ceux de la nature brute. L'humanité est sortie du règne végétal et du règne minéral. L'espèce humaine se développe ou plutôt se transforme, comme les espèces inférieures, par l'hérédité et la sélection sexuelle, c'est-à-dire par l'union successive des individus les plus forts, les mieux conformés, les plus propres à se développer, et par la destruction plus ou moins lente des êtres moins favorisés. Les qualités qui distinguent les premiers se conservent et se perfectionnent par l'hérédité. De là cette règle de conduite proposée par Herbert Spencer à la société. Il faut laisser périr comme des bêtes immondes les faibles, le infirmes, les incapables, c'est-à-dire les pauvres et les malades, les maladroits et les malheureux de toutes les catégories. Car à quoi servent-ils ? Uniquement à empêcher les effets de la sélection, à faire obstacle aux progrès matériels et intellectuels de l'humanité, ou tout au moins d'une nation en particulier, à la corrompre, à l'abêtir, à l'appauvrir. La charité enseignée par le christianisme et par l'Ancien Testament, la philanthropie recommandée par la plupart des philosophes est une funeste erreur ; pour être entièrement dans le vrai, il faudrait l'appeler un crime.

Telle est, Messieurs, la dernière morale mise au jour par l'athéisme, par l'athéisme scientifique, celui du moins qui affiche le plus de prétention et à qui l'on reconnaît volontiers le plus de titres à la science. Je n'engagerai pas la démocratie à y souscrire, car elle n'est pas précisément faite pour elle. Je ne crains pas d'être accusé d'injustice en affirmant que jamais rien de plus odieux n'a été inventé par l'esprit de système. Heureusement cette manière de voir ne révolte pas moins le sens du vrai que le sens du bien. J'aurais trop à faire de compter toutes les objections qui se dressent contre elle ; mais il y en a une que je ne puis m'empêcher de vous signaler en passant, parce qu'elle est un fait, non un raisonnement ; elle relève de l'histoire, non de la logique.

M. Herbert Spencer oublie que les pauvres et les infirmes ont contribué pour une grande part aux progrès de l'humanité. L'Évangile nous apprend que le Fils de l'homme n'avait pas où reposer la tête ; les Apôtres, de même que les docteurs de l'ancienne loi, vivaient de professions manuelles ; saint Paul fabriquait des tentes ; Homère (je ne me pique pas de suivre l'ordre chronologique) était aveugle et mendiait son pain ; Socrate marchait pieds nus et ne possédatt que deux tuniques ; si Marc-Aurèle était empereur, Épictète était esclave ; Le Tasse est mort dans un hôpital, comme cela arriva plus tard à Gilbert et à Malfilâtre ; Milton était privé de la vue comme le chantre de l'Iliade ; notre Corneille faisait réparer sa chaussure chez le savetier du coin ; Vauvenargues et Pascal étaient malades, Saunderson aveugle, Beethoven sourd ; Voltaire a eu affaire toute sa vie aux médicaments et aux médecins, ce qui est peut-être la pire maladie. Ah ! Monsieur Herbert Spencer, on voit que vous avez du pain sur la planche et que vous jouissez d'une robuste santé !

Une autre difficulté qui semble échapper à ce philosophe attendri, c'est que les pauvres, ceux qu'on appelle les déshérités de ce monde, qu'ils le soient par leur faute ou par l'injustice du sort, ne permettront pas qu'on les abandonne ainsi à leur misère ; ils ne voudront pas accepter la destruction par le dénuement et par la faim à laquelle ils sont voués. Ils se révolteront contre les riches, contre les heureux, contre les *bourgeois*, ainsi qu'on les nomme d'un seul mot. Et comme ils sont les plus nombreux et qu'ils n'ont rien à perdre dans la bataille, la victoire leur est assurée dans un temps plus ou moins prochain. Cette belle invention du perfectionnement indéfini de la société par l'hérédité et la sélection sexuelle conduit donc tout droit à la destruction de la société par la guerre civile, par la cessation de l'émulation et du travail, par l'envie et par la barbarie. La politique de l'athéisme, sa sociologie, pour parler sa langue qui m'est odieuse, ne vaut donc pas mieux que sa morale.

Ad. Franck, de l'Institut.

(*La fin au prochain numéro*).

# LE NOUVEL HYPNOTISME

Toulouse, ce 10 août 1887.

Mon cher Monsieur Delanne,

Je viens de lire avec beaucoup de plaisir les derniers numéros de votre journal. Je constate que vous êtes par le cœur et l'esprit un infatigable disciple du progrès et de la fraternité spirites, et *Le Spiritisme* en est l'organe justement autorisé. A ce titre ce sera toujours un bonheur pour nous de vous posséder.

Veuillez vous en rappeler à l'occasion.

Je vous envoie ci-contre quelques réflexions qui m'ont été suggérées par vos articles sur « le Nouvel hypnotisme ». Vous vous rappelez sans doute que nous nous en sommes entretenus pendant votre séjour parmi nous.

J'ai noté ces impressions et, ma foi, je vous les envoie telles qu'elles sont, en vous priant d'être indulgent pour cet esssai. Et si, par impossible, il y a là-dedans quelque chose qui vous semble mériter d'être sauvé de l'oubli, faites-en votre profit.

Extrait du *Petit Journal*, 15 avril 1887.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« M. Moutin (de Vaucluse) opère d'une manière » bien simple. Il s'assure du degré de sensibilité » du sujet en posant sa main entre les deux omo- » plates. Un dégagement calorique se produit » quand la personne est sensible au fluide; dès » lors M. Moutin l'oblige à faire tout ce qu'il veut.

» Ce qu'il y a de *particulier*, c'est que, tout en » obéissant, le sujet se rend compte de l'obligation » dans laquelle il se trouve d'agir : il résiste, il se » dépite, mais il obéit. » Etc....

Si l'auteur de cet article (cité par Delanne A.) était bien au courant des phénomènes de l'hypnotisme, il saurait qu'il n'y a ici rien de particulier. On le remarque généralement chez la plupart des personnes soumises à l'action hypnotique, et moi-même je l'ai constaté plusieurs fois. Il est vrai que cette résistance est plus ou moins énergique selon le sujet.

Certains même, qui d'ailleurs se prêtent de très bonne grâce à ces expériences, paraissent, à leur insu, tellement rétifs (si je puis me servir de ce mot), leur résistance est tellement prononcée que l'opérateur est obligé de lutter et d'accentuer violemment sa volonté, et encore ne parvient-il à l'imposer qu'après quelques efforts, tandis que d'autres sujets se montrent, sous l'œil de l'hypnotiseur, d'une docilité surprenante.

D'où l'on peut logiquement conclure qu'il y a divers degrés dans ce que j'appelle le *sensibilisme*. Mais d'où provient cette différence?

Devons-nous en attribuer les causes à l'organisme matériel du sujet, ou plutôt dans le plus ou moins de développement de ses facultés intellectuelles ou morales? En d'autres termes, la sensibilité hypnotique est-elle d'ordre physique ou d'ordre moral, ou bien procède-t-elle de l'un et de l'autre en même temps? (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il m'a été donné d'assister — et de me mêler un peu — à de nombreuses expériences d'hypnotisme faites par un ami. Ce praticien agit, à la manière de Donato, sur cinq ou six jeunes gens de dix-huit à vingt ans, qu'il a développés lui même en les soumettant tous aux mêmes opérations d'entraînement préalable.

Il leur fait éprouver successivement les sensations les plus variées et les plus opposées, comme par exemple passer du froid le plus intense a une grande chaleur, du plaisir à la douleur, de l'extase contemplative à une violente colère, etc.; il en obtient aussi tous les phénomènes du sommeil magnétique : la léthargie, la catalepsie, l'anesthésie, etc.

Ces jeunes gens, d'aptitudes physiques fort différentes, ouvriers ou employés, paraissent avoir, à peu de choses près, le même degré de culture intellectuelle. L'un deux seulement, qui est étudiant, leur est supérieur sous ce rapport; c'est aussi celui qui offre la plus grande somme de résistance, quoique d'apparence plus chétive que ses camarades. Si ce cas était fréquent, ceci semblerait prouver qu'un esprit un peu avancé n'offre pas autant de passivité et ne se prête pas aussi facilement que les autres (les hystériques et les névrosées de la Salpêtrière par exemple) à l'obtention de ces phénomènes. Mais notez bien que ce n'est en somme

(1) Pour traiter sérieusement cette importante quetion, il nous faudrait faire un article spécial. Nous nous contenterons aujourd'hui, pour répondre à ce point d'interrogation, de dire :

Dans les cas d'hypnotisme, de suggestion, l'opérateur paralyse brutalement la partie du cerveau où siègent les facultés de la volonté et de l'attention du sujet.

Le cerveau ressemble dans ce cas à un navire démâté et sans gouvernail.

Les idées suggérées éveillent les idées semblables dans le cerveau de l'hypnotisé. Elles peuvent être portées et développées à un point extrême par l'imagination et l'association des idées. — Exemple : Si le sujet a eu déjà à souffrir du froid, il peut se produire un rappel de sensations qui, bien que psychique, produit le même effet qu'une sensation extérieure : déterminer par exemple des désordres dans les tissus exposés à l'influence de l'air. C'est donc un cas d'ordre physique spontané.

AL. D.

qu'une hypothèse toute personnelle, je ne fais que la signaler, les éléments d'études et d'expériences décisives m'ayant fait défaut jusqu'à ce jour.......

Nous avons longuement parlé sur ce sujet lors de votre passage à Toulouse, et, si j'ai bien compris votre pensée, pour vous, l'action hypnotique, au moyen de laquelle on arrive si aisément, de nos jours, à paralyser, à anéantir même la volonté et le libre arbitre, à tel point que le patient, véritable fantoche, devenu pour ainsi dire un instrument passif et inconscient, obéit aveuglément aux suggestions qui lui sont faites, quelles qu'elles soient. Cette action, dis-je, ne serait pas autre chose, d'après vous, de la part de l'esprit hypnotiseur, qu'une véritable obsession ou possession momentanée s'exerçant, consciemment ou non, sur l'esprit du patient qui n'en peut mais.

Voici assurément une théorie nouvelle, et je dois vous avouer qu'elle m'a un peu séduit tout d'abord. Toutefois, après y avoir longuement réfléchi, j'hésite encore à me ranger à votre avis, et il m'est venu là-dessus quelques objections que je vous demande la permission de vous soumettre.

C'en est donc fait de mon libre arbitre et ma responsabilité personnelle n'est plus qu'un vain mot! En effet, il suffit que je sois sensible à l'action hypnotique d'un monsieur, le premier venu, dont la volonté sera plus active, plus énergique ou plus puissante que la mienne, pour que je sois contraint et forcé, malgré toute mon opposition, d'accomplir toutes ses volontés et d'obéir à tous ses caprices, même les plus saugrenus!

Et pourquoi cet asservissement?

Et remarquez bien que je n'ai pas ici, comme dans le cas du sommeil somnambulique provoqué par les passes fluidiques d'un magnétiseur, l'excuse du dégagement partiel du moi conscient, de mon esprit, dégagement qui laisse à l'opérateur la libre disposition d'un organisme passif sur lequel sa volonté peut agir aisément sans contrainte aucune.

Ah! comme il serait à désirer que MM. les docteurs ou praticiens en hypnotisme vinssent nous expliquer un peu le côté psychologique de la question (1). Mais non. Ils ont tout dit quand ils ont parlé de *névrose* ou de *névrosisme*.

Cela ne nous suffit pas; car enfin, ils ont beau faire, s'ils parviennent à annihiler à leur profit la volonté consciente de leurs pauvres patients, n'y a-t-il pas là un phénomène mental que n'explique pas et ne prouve pas suffisamment leur nervosisme sensoriel ou autre?

(1) Lire « L'homme et l'intelligence » de Richet, « Recherches sur l'hypnotisme » par MM. Binet et Ferret.

Notre philosophie peut seule, dites-vous, donner une explication rationnelle de cette science nouvelle. Je suis, naturellement de votre avis, mon cher monsieur Delanne, mais, à coup sûr, ce n'est pas là l'opinion des savants de l'école hypnotique moderne. Tous ou presque tous nient l'existence du fluide, non seulement du fluide universel, mais encore du fluide magnétique particulier de l'être incarné se dégageant par l'effet de notre volonté, au moyen du regard, des passes, etc. Tous, depuis le fameux Donato — qui ne l'a jamais ni vu ni constaté — (du moins il l'a dit lui-même, à Toulouse, dans une conférence) jusqu'à mon ami, le praticien dont je viens de vous parler, fort sceptique à cet égard.

Mais si le fluide magnétique n'existe pas, que ces messieurs nous apprennent donc quel est l'agent conducteur de leur volonté, et encore comment cette volonté agit sur une volonté opposée(1).

En dépit de toutes leurs négations je reste, avec la grande majorité des spirites, disciple convaincu de la théorie mesmérienne, et, tout en reconnaissant que l'hypnotisme actuel a considérablement simplifié les pratiques anciennes du magnétisme dont les résultats sont identiques, tout comme les nouveaux et remarquables appareils de la télégraphie électrique ont modifié les machines primitives, nous *affirmons* le fluide universel comme l'élément cosmique de toutes les forces de la nature, et le fluide magnétique comme l'agent progressif et générateur, sous la volonté de l'Esprit immortel, de tous les phénomènes magnétiques, hypnotiques et spirites et de tant d'autres qui échappent encore à nos investigations, mais que nous dévoilera l'avenir.

L. Cadoux.

(1) On peut produire des effets somnambuliques, hypnotiques et autres en agissant sur le système nerveux de trois manières différentes :

1° Au moyen de l'irritation physique, tels que la lumière, la chaleur, le magnétisme des aimants, etc.;

2° Par les irritants chimiques : chloroforme, éther, bioxyde d'azote, etc.;

3° Enfin par l'irritation vitale qui est la volonté transmise par le fluide nerveux dont les expériences de MM. Bourru et Burot et celles de Lhuys à la Salpêtrière ne mettent plus en doute l'existence. Il y a cependant des différences entre les modes d'action de ces irritants.

Les procédés de l'hypnotisme dus aux irritants physiques brutaux enlèvent le pouvoir de direction de l'Esprit sur ses idées, elles ont été abolies; de sorte que le sujet devient une machine sensitive sous la main de l'opérateur.

Dans le magnétisme au contraire les résultats sont tout autres au point de vue psychique, tout en présentant les mêmes phénomènes physiques. L'esprit du sujet peut se dégager et présenter la phase somnambulique et même suivant le degré de son dégagement atteindre à la lucidité.

Al. D.

# COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

## SUR L'OBSESSION
## A PROPOS D'ÉPILEPSIE

MÉDIUM : Mlle M. A. C.

L'obsession se montre sous bien des formes. Elle se manifeste médianimiquement, comme aussi elle se déclare chez des sujets tout à fait étrangers au Spiritisme et à ses lois.

Il y a pour cela une raison bien naturelle; c'est que les Esprits, existant, malgré l'ignorance de la généralité des humains sur leurs destinées futures, emportent, en rentrant dans la patrie céleste, leurs rancunes ou leurs vengeances à assouvir. S'ils fussent restés sur terre, ils eussent cherché à se venger; Esprits, il le font de même, mais bien plus perfidement, car ils vous attaquent par un point que vous ne pouvez défendre, dans votre organisme physique ou intellectuel, selon qu'ils y trouvent la possibilité de le faire.

Occupons-nous aujourd'hui de l'obsession s'attaquant au physique et disons qu'elle se manifeste par le mouvement désordonné des membres ainsi que par des élans et des écarts auxquels jamais l'homme n'a eu l'habitude ni le pouvoir de se livrer.

Le corps humain a ses lois de locomotion et ses mouvements propres à favoriser la manifestation des idées, des goûts ou des besoins de ce corps et de l'Esprit qui l'anime; mais, dans l'obsession, toutes ces lois organiques sont renversées, interverties.

Pourquoi cela ?...

Parce que la machine humaine n'est plus dirigée par un *Esprit incarné*, mais par un *Esprit désincarné*, et que celui-ci, n'ayant plus son corps pour assurer la libre manifestation de ses pensées ou désirs, se sert du corps de sa victime comme s'il était à lui et lui prête ses facultés extra-humaines. D'où résultent ces états extraordinaires dans lesquels se mettent les convulsionnaires, les épileptiques, les fous, les maniaques. Toutes ces maladies proviennent d'un plus ou moins d'obsession physique ou morale (1).

La science dira que ces effets sont le résultat de souffrances nerveuses ou cérébrales ; je suis parfaitement d'accord avec elle ; mais la science s'arrête aux *effets* et ne voit pas la *cause* ; ou si quelques médecins la cherchent, ils ne trouvent pas la *véritable*, imbus qu'ils sont pour la plupart des idées matérialistes.

Certainement les nerfs sont en jeu dans les effets épileptiques ; mais qui les met en action ? Est-ce l'Esprit incarné lui-même ? Oh ! non ; il souffre trop de cet état pour le provoquer. Est-ce la matière seule ? non encore ; car il faudrait admettre que la matière est intelligente par elle-même, puisque, au milieu de mouvements étranges qui peuvent paraître n'appartenir qu'à la matière, il y en a d'intelligents, et il y a des conversations avec des personnes absentes, des gestes de menace qui vont dans le vide. N'y a-t-il pas là de quoi faire réfléchir et ne doit-on pas admettre que si la matière paraît être intelligente, c'est qu'elle est actionnée par un Esprit ?

Et la folie ! est-elle toujours stupide ? n'a-t-elle pas des manifestations bouffonnes, spirituelles, tristes, tendres ? n'est-elle pas bien souvent tout à fait en dehors du caractère connu de l'homme devenu fou ?... On dira que ce sont les organes cérébraux qui sont malades ou mal conformés. Cela peut être vrai dans certains cas, mais pas dans tous

Comment explique-t-on l'homme devenu fou par un excès de souffrance morale ? La matière, dans ce cas, est-elle cause ? non. Chez les convulsionnaires dont le siècle dernier a vu les excès, la matière corporelle était-elle différente de celle des autres hommes ? pourquoi ne souffraient-ils pas de ce qui aurait tué leurs frères ? pourquoi, dans leur état normal, n'auraient-ils pu supporter ce que dans l'état extatique ils supportaient ?... La science l'explique-t-elle d'une manière admissible pour tous ? non, bien certainement ; surtout pour ceux qui, ayant observé le phénomène de l'extase et de la catalepsie provoqué par le magnétisme, savent que par une forte volonté imposée à l'organisme d'un être plus faible, qui se soumet docilement à cette volonté supérieure, on peut arriver à lui faire produire des choses *miraculeuses* selon les masses ignorantes qui voient toujours un miracle, quand il y a manifestation d'une faculté inconnue de leur ignorance orgueilleuse. Eh bien ! dans la plupart, sinon dans tous les cas d'épilepsie, de folie, de manie, il y a obsession manifeste pour nous, Esprits, qui voyons ce qui vous échappe.

Les spirites commencent à comprendre que cela se peut ; eux, qui ont déjà étudié et expérimenté de nombreux effets du Spiritisme, connaissent la puissance des Esprits en général ; mais ils constatent surtout l'empire immense qu'un Esprit malfaisant peut prendre sur un incarné qui, par faiblesse ou ignorance, se laisse dominer.

*L'obsession médianimique*, remarquée à temps

(1) Ceci n'est pas absolu, car chez les maniaques et les fous la maladie mentale provient souvent d'une lésion au cerveau, et alors l'âme incarnée ne pouvant se manifester, la vie corporelle n'est plus réglée et le corps se livre à toutes les excentricités, comme une machine fonctionne désordonnément lorsque le régulateur ne vient pas modérer l'action de la vapeur.

par les spirites intelligents, peut se détruire par une volonté forte opposée par le médium à l'Esprit dominateur. Mais l'obsession ignorée ne peut être combattue à temps; l'Esprit obsesseur prend de la force, établit sa domination sur le *système nerveux sensitif* de sa victime et le sature de son fluide inférieur; il se l'approprie et lui communique tout ce qu'il peut de ses facultés fluidiques en établissant un courant électrique, et l'incarné, son corps, son Esprit dans ce qu'il a d'inférieur, lui appartiennent. Alors vous voyez les facultés intellectuelles s'atrophier, puis disparaître, pour faire place à des idées déraisonnables; comme dans la folie, vous voyez le corps changer de nature et de manifestations dans l'épilepsie; tantôt cela a lieu sans souffrance, et petit à petit, quand l'Esprit incarné trop faible se laisse dominer sans résistance; tantôt il y a lutte, et lutte violente, quand cet Esprit se révolte et ne veut pas subir cette étreinte affreuse qui le paralyse dans son *moi*.

Les observateurs indifférents voient les effets et les résultats; vous, vous avez à chercher la *cause*, afin de la détruire.

Cette *cause* est *spirituelle* et c'est un traitement spirituel qu'il faut surtout appliquer.

C'est bien difficile, dites-vous, parce que la volonté manque chez les individus dominés de la sorte, soit au physique, soit au moral.

Oui, c'est difficile; mais ce n'est pas impossible, et un magnétiseur intelligent peut beaucoup contre les Esprits obsesseurs. Jésus ne chassait-il pas les démons? Et qu'étaient ces démons? sinon des Esprits mauvais tourmentant de malheureux incarnés.

Jésus, direz-vous, avait une puissance supérieure à celle des humains; oui, supérieure, relativement à celle des incarnés de son temps, mais non supérieure à celle que vous pouvez acquérir par la pratique continuelle de ses préceptes et par le bon usage de l'enseignement des Esprits.

Jésus a enseigné la morale seule, car il ne pouvait parler aux hommes de son époque qu'un langage à leur portée, il ne pouvait leur enseigner que ce qui était immédiatement obligatoire.

Aujourd'hui, les Esprits vous parlent un langage spirituel, parce que votre intelligence s'est dématérialisée et que vos idées et vos pensées se portent souvent sur des sujets tout spirituels.

Le nombre des incarnés qui s'occupent d'études spirituelles, est restreint relativement à la quantité d'Esprits incarnés sur terre, mais il est immense, comparé à celui des incarnés du temps de Christ; aussi, les Esprits trouvent-ils des échos intelligents dans les spiritualistes d'aujourd'hui et s'empressent-ils de venir leur parler le vrai langage de la patrie.

Ce langage est celui qu'on adresse aux *forts*, à ceux qui, ayant déjà examiné la vie humaine et ses déceptions, ont cherché dans la pratique de la morale le bonheur et la tranquillité de l'âme. A ceux-là on ne craint pas de dire ce que Jésus disait à ses disciples. — Vous êtes tous des dieux. — Eux ne comprenaient pas; vous, loin de vous enorgueillir de ces paroles, vous en chercherez la signification qui est celle-ci : — Nous avons en nous tout ce qui vient de Dieu, tout ce qui retourne à lui; nous possédons donc la *puissance*; seulement, faibles et aveugles, nous ne savons pas la découvrir en nous, et la chercher là où elle se trouve.

Je l'ai dit ailleurs : *Elle est dans la* VOLONTÉ, *volonté dirigée vers le bien et le juste.*

Cette volonté agit d'une manière active et puissante, et rien ne lui résiste; seulement un instrument ne devient obéissant et facile à la main que lorsqu'il a été assez manié pour qu'il en soit ainsi : de même est la volonté; il faut que l'Esprit la mette en pratique toujours et en toutes occasions, afin que cette volonté se plie à lui et fasse le travail qu'il désire.

Avec la volonté que vous acquerrez forte par le travail, vous arriverez à produire des effets immenses quoique bien naturels cependant, car tout dans la nature obéit à la volonté spirituelle.

Attachez-vous à spiritualiser votre volonté, et vous serez maîtres de la nature, vous serez comme des dieux ..

Que ce mot ne vous choque pas, comprenez le dans ce qu'il est réellement. Sur terre il a été la désignation des hommes supérieurs, hors ligne; vous, vous deviendrez supérieurs, hors ligne, parce que vous participerez, dès cette terre, des facultés fluidiques de l'Esprit.

Mais je reviens à mon sujet, l'*obsession*, pour dire qu'un magnétiseur spirite, connaissant la *cause* de l'épilepsie, de la folie, de la manie, peut la combattre directement en s'attaquant à l'Esprit obsesseur, et en imposant sa volonté pour le repousser d'abord et le chasser ensuite.

Mais il y a dans le magnétisme une distinction à établir : il y a le magnétisme fluidique animal, et le magnétisme spirituel; il est nécessaire de les bien définir et d'expliquer leurs effets, bons tous deux, mais différents. Nous le ferons prochainement.

UN ESPRIT.

# Le Spiritisme expérimental

UNE SÉANCE DE TYPTOLOGIE

Le dernier dimanche de chaque mois est réservé aux évocations par la table, dans les travaux de notre Société fraternelle. Nous obtenons par ce moyen des résultats souvent heureux, toujours aussi consolants et instructifs que convaincants; à ce dernier point de vue, la réunion du 28 août mérite une mention spéciale.

Deux médiums sont à la table, l'évocation commence : un esprit se manifeste et, sur notre désir de connaître son nom, nous dicte ce qui suit :

« Jean Huss. Continuez votre œuvre, c'est la ci-
» vilisation, la religion de l'avenir; elle doit s'éle-
» ver sur les débris des vieilles institutions encore
» debout par votre manque d'énergie et l'astuce de
» ceux qui gouvernent. La raison et la science sont
» vos lois. L'égalité doit réunir les cœurs, voilà le
» bien. »

Après plusieurs questions, nous demandons à l'esprit ce que nous devons faire pour éviter les écueils qui ont empêché à la Réforme de réaliser les progrès qu'en attendaient ses instigateurs.

R. — Point de dogmes.

D. — Comment devons-nous lutter contre les successeurs de ceux qui vous ont suppliciés?

R. — Propagande par l'exemple de charité et de morale... les abandonner... instruire.

Nous prions ensuite l'esprit de nous dire ce qu'il pense des théories immortalistes sur Dieu et la matérialité de l'âme.

R. — Fausses.

D. — Que devons-nous faire à leur égard?

R. — Dédaigner leurs théories... instruire par des conférences.

D. — Où devons-nous puiser nos arguments pour instruire nos frères et réagir contre les théories de ces pseudo-spirites?

R. — Kardec.

D. — Que pensez-vous de l'œuvre, du fondateur du spiritisme philosophique?

R. — Sublime.

Après quelques éclaircissements sur sa tâche actuelle, l'esprit nous quitte nous disant : adieu.

Il est à remarquer que dans cette communion spontanée, l'esprit n'a indiqué que les lettres strictement nécessaires à faire connaître sa pensée, manière de faire qui nous a plusieurs fois dérouté et ne nous a permis de juger de la première partie du message que lorsqu'il a été terminé. Les coups étaient si rapprochés que nous avions peine à les suivre, en épelant l'alphabet.

Cette communication terminée une dame de l'assistance demande à évoquer un esprit; elle se met à la table en face des deux médiums.

Un esprit se manifeste : nous lui demandons si c'est celui qui a été évoqué; sur sa réponse affirmative, nous le prions de nous dire son nom comme preuve d'identité. Il répond : Joséphine Surana. C'est bien le nom de la personne appelée; elle est heureuse, mais préfère se manifester par l'écriture.

Après une autre évocation, cette fois infructueuse, nous terminons la séance en engageant les personnes présentes à étudier d'abord le spiritisme avant de rechercher la médiumnité, et, lorsqu'elles en connaîtront les écueils, à ne chercher à développer leurs facultés que dans des réunions sympathiques, mais jamais en particulier, pour éviter les dangers auxquels elles pourraient se trouver exposées.

HENRI SAUSSE.

## NÉCROLOGIE

L'Union spirite française vient de perdre un de ses membres dans la personne de Mme Machet, spirite fervente, et adepte de la première heure; elle propageait nos idées et luttait avec énergie contre les préjugés : elle confessait hautement sa foi et savait parler avec discernement; c'est ainsi qu'elle amena son mari à notre chère doctrine. Elle est morte après une longue maladie et souffrait avec résignation; elle avait perdu il y a quelque temps une fille unique qu'elle adorait. Elle laisse son cher mari bien affligé, mais il saura puiser dans nos croyances la force nécessaire pour supporter cette dure séparation; il sait que les bien-aimées ne sont qu'invisibles mais non absentes; elles viendront le soutenir et le consoler; il trouvera parmi nous le concours dévoué de tous ceux qui le connaissent. Puisse notre sympathie adoucir un peu sa douleur.

—

M. et Mme de Rudder ont eu la douleur de perdre leur petite-fille, Mlle Jeanne-Louise Petit, âgée de 21 mois. Cet Esprit a été appelé dans sa patrie avant d'avoir pris part à la lutte terrestre; il viendra vers sa chère tante qui est si bon médium et lui donnera des consolations pour ses parents; il veillera sur ses sœurs et sera ici-bas leur Esprit protecteur. Tous les membres de l'Union spirite française s'associent aux regrets des familles Petit et de Rudder.

## Société magnétique de France

Sous ce titre, une Société pour l'étude scientifique du magnétisme est en voie de formation.

Tout ce que Paris compte de médecins, de savants et de magnétiseurs faisant autorité en magnétisme, en font déjà partie.

La Société se composera de 40 membres actifs, de 40 correspondants nationaux, de 20 correspondants étrangers et d'adhérents de tous pays dont le nombre est illimité.

Chaque sociétaire paye un droit d'admission de 5 francs et une cotisation annuelle de 12 francs. Il reçoit le *Bulletin* de la Société, et la *Bibliothèque du Magnétisme* est gracieusement mise à sa disposition.

La Société sera inaugurée le jeudi 6 octobre, salle de la Société d'études psychologiques, 5, rue des Petits-Champs. Tous les partisans du Magnétisme sont priés d'y assister.

Le siège social est à la direction du *Journal du Magnétisme*, 5, boulevard du Temple.

*L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro notre intéressante variété* : **Stella**, *par* PAUL GRENDEL.

*Le Gérant* : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

5e ANNÉE. — N° 15 **20 centimes le Numéro.** (1re QUINZAINE) OCTOBRE 1887

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

**ABONNEMENTS**
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE



# AME ET CERVEAU

Confondre la cause directe et la cause indirecte ou intermédiaire est une de ces faiblesses du raisonnement humain, auxquelles l'esprit le mieux habitué aux spéculations de la pensée échappe difficilement. On conçoit aisément que, par suite de cette confusion, des savants aient pu tenir le cerveau pour le producteur de la pensée, alors qu'il n'est, comme je tâcherai de le faire voir tout à l'heure, que le centre d'action sur lequel s'exerce la force appelée âme, afin de rendre sensible au monde extérieur le travail de la pensée.

Un fait frappa immédiatement ceux qui, jaloux d'arracher à la nature ses derniers secrets et de prendre sur le fait la vie dans ses plus mystérieux laboratoires, plongeaient chaque jour le scapel dans les tissus délicats dont se compose la guenille humaine ; ce fait fut la remarque constante que le poids du cerveau était d'autant plus fort et ses circonvolutions d'autant plus nombreuses que l'être auquel il appartenait avait possédé une intelligence plus intacte. Grâce à cette corrélation évidente, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour considérer le cerveau comme le générateur de la pensée. Pour logique qu'il paraît, ce raisonnement n'est pas absolu, car il laisse à côté de lui poindre d'autres hypothèses et il s'appuie sur cette première erreur capitale que lorsque deux faits sont corrélatifs l'un est forcément la cause de l'autre.

Formuler une hypothèse qui contrebalançât la précédente ne fut pas chose difficile et les partisans de l'existence de l'âme ne laissèrent pas de s'en servir maintes et maintes fois, aussi me contenterai-je de n'indiquer que sommairement ce genre de contre-preuve : « Nous vous accordons, disent-ils, que plus l'instrument est parfait, plus les résultats obtenus par son intermédiaire approchent de la perfection, mais en quoi ceci implique-t-il que l'instrument ait joué tout seul ? En quoi ce fait qu'un Stradivarius rend des sons plus purs, grâce à une plus fine fabrication, qu'un vulgaire crin-crin, établit-il que le violon produit seul l'harmonie, sans la main directrice de l'artiste ? Eh bien ! il en est de même du cerveau, les circonvolutions sont ses cordes, nous concevons que leur délicatesse plus grande permettra d'obtenir des résultats plus satisfaisants, mais pourquoi l'âme ne ferait-elle point vibrer ces fibres pour produire la pensée, qui est sa mélodie, à elle ? »

Cette logique est serrée, il est vrai, mais elle ne fait que donner tort à la conclusion trop hâtive des matérialistes, sans amener de preuves positives en faveur de l'hypothèse des animistes. Réduire à néant les arguments de son adversaire est le premier acte d'une discussion bien menée, mais le second est de prouver la solidité des siens propres.

Je vais donc tâcher de tirer *des mêmes faits*, la preuve de l'existence de l'âme.

Il est clair que si nous admettons l'hypothèse matérialiste d'un cervau, cause directe et mécanique de la pensée, par opposition à l'hypothèse animiste d'un cerveau, intermédiaire entre l'âme productrice et la pensée-produit, les propositions suivantes sont de toute évidence :

*a.* — A des cerveaux de même poids et de même structure correspondent des facultés égales.

*b.* — A des facultés égales correspondent des cerveaux de même poids et de même structure.

*c.* — De deux cerveaux, le moins pesant et le moins circonvolué correspond à l'intelligence la moins développée et aux facultés les moins élevées.

*d.* — Ces résultats étant purement mécaniques, l'inexactitude d'une des propositions précédentes nécessite l'introduction d'un nouveau facteur.

Or, prenons quelques faits que nous pourrions multiplier, mais dont un seul suffirait.

1° Gambetta et Broca, esprits distingués, possédaient des cerveaux au-dessous de la moyenne.

2° L'assassin Menesclou révèle à l'examen un cerveau où la ligature des méninges témoigne de l'infériorité de ses facultés ; tandis que son émule Pranzini, livre au scalpel un cerveau sain et un peu supérieur à la moyenne.

3° Broca rapporte dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, que les sujets portant des lésions à l'hémisphère gauche du cerveau près de la scissure de Sylvius, ont perdu la faculté du langage ; néanmoins, il reconnaît que d'autres, malgré ces lésions, ont conservé intacte la faculté du langage et que d'autres l'ont perdue, sans que les lésions se soient produites.

Quel est donc le témoignage des faits ?

En premier lieu et le plus fréquemment, ils vérifient les trois premières propositions *a*, *b*, *c*, et montrent, par suite, qu'il existe une étroite corrélation entre le cerveau et l'intellect, que les différentes facultés de l'esprit se localisent dans diverses régions du cerveau tout comme telle ou telle note appartient à telle ou telle corde d'un instrument de musique..

En second lieu et à titre exceptionnel, ils prouvent que des cas particuliers se produisent, que de bons instruments ont donné des résultats mauvais entre des mauvaises mains et que des Paganani ont su faire vibrer des instruments stériles. Or, ceci vérifie notre quatrième proposition *d*, à savoir qu'un nouveau facteur est entré en jeu, facteur intelligent qui, tantôt a su corriger les imperfections du cerveau à lui confié, tantôt n'a pas su tirer de l'instrument tout ce que celui-ci pouvait donner.

Cette force, première cause de la pensée produite par l'intermédiaire du cerveau, échappe au scalpel, ne se laisse pas mesurer, passe devant la balance insensible et n'affecte pas le sens du toucher : elle répond donc à la définition de l'âme.

Et celle-ci reçoit de la science phrénologique un nouveau témoignage de réalité, joint aux témoignages antérieurs ou postérieurs qu'on a pu tirer du raisonnement philosophique, de la nécesssité morale, du mode de production de la pensée, des faits dits hypnotiques ou magnétiques et des manifestations d'outre-tombe enregistrées sous tous les cieux et dans tous les siècles.

EMILE BIRMANN.

---

# L'IDÉE DE DIEU

## DANS L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

(*Suite et fin*)

Mais pourquoi prendre un détour pour se croire autorisé à lui adresser ce dernier reproche? La preuve indirecte est inutile, c'est franchement et directement que l'athéisme a souvent provoqué la dissolution de l'ordre social.

Qui d'entre vous, s'il n'a pas lu les écrits de Proudhon, ne s'en rappelle au moins, pour les avoir entendu citer, les maximes les plus retentissantes ? Prudhon, comme il nous l'apprend lui-même dans ses *Confessions*, ne consentait pas seulement à passer pour un athée, il revendiquait le nom d'*antithéiste*, ce qui veut dire ennemi de Dieu. C'est lui qui, dans les *Contradictions économiques*, a écrit ces mots : « Dieu, c'est le mal. » Mais il ne lui suffisait pas d'être l'ennemi de Dieu et de la propriété, il était aussi ou se disait l'ennemi des gouvernements, de tous les gouvernements sans distinction de forme ni de titre. Tout son système politique et social se résume dans le mot *an-archie*. Il est vrai que ce mot, il le divise en deux parties, mais ses secteurs eurent bientôt fait de lui rendre son unité et sa signification moderne. J'ignore si tous les athées sont des anarchistes ; ce que je puis assurer, c'est que tous les anarchistes sont athées. Ils ont raison aux yeux de la logique. Comme on n'a jamais vu et que sans doute on ne verra jamais de société sans Dieu, supprimer toute religion et toute philosophie religieuse, c'est mettre un terme à la société elle-même, qui ne peut subsister sans gouvernement. L'anarchie ainsi com-

prise se confond avec ce que les Russes appellent le nihilisme.

Voilà donc le résultat final, l'évolution suprême que l'athéisme promet à l'humanité dans l'ordre moral et politique. Nous est-il permis après cela de le prendre au mot quand il se donne pour le dernier mot de la science? La réponse n'est pas douteuse; mais il ne suffit pas de la supposer, il faut que les faits nous l'imposent comme une vérité inattaquable.

Ne voulant pas laisser prendre à cette libre causerie la sévère apparence d'une leçon à la Sorbonne ou au Collège de France, je ne m'arrêterai pas à ce que fut la science dans l'antiquité. Je ne puis pourtant pas m'empêcher de vous citer ces belles paroles qui devraient se présenter plus souvent à la mémoire des savants de nos jours : « Quand un homme vint proclamer que c'est une intelligence qui, dans la nature aussi bien que dans les êtres animés, est la cause de l'ordre et de la régularité qui éclatent partout dans le monde, ce personnage fit l'effet d'avoir seul sa raison et d'être en quelque sorte à jeun après les ivresses extravagantes de ses devanciers (1). » C'est une allusion au vieux philosophe Anaxagore, le premier qui ait reconnu l'existence d'une cause intelligente de l'univers. Mais qui tient ce langage? Est-ce un théologien imbu d'une foi traditionnelle ou quelque métaphysicien d'école qui n'a jamais ouvert les yeux sur les phénomènes du monde physique? Non, Messieurs, c'est le créateur même de la méthode expérimentale, le créateur de l'histoire naturelle, de l'anatomie comparée, de la physiologie aussi bien que de la logique, la personnification de la science dans le monde entier pendant une période de deux mille ans, c'est Aristote. Le même Aristote, parlant en son propre nom, nous démontre par des faits, non par des arguments, que tous les organes des êtres animés et les fonctions qui leur sont propres tendent à un but, à une fin, que cette fin est le bien des êtres qui la désirent et la recherchent souvent sans la connaître, et qu'enfin le bien suprême, le bien parfait n'est pas autre chose que Dieu, auquel la terre et toute la nature sont suspendues. Dieu se connaît lui-même, il est la perfection de l'intelligence par cela seul qu'il est la perfection du bien. Il est la pensée de la pensée.

Ce nom mille fois béni de la Grèce, plus glorieux à lui seul et plus durable que celui de tous les empires formés par la conquête et gouvernés par le despotisme, dussent-ils renfermer plusieurs fois cent millions de sujets, réveille dans mon esprit encore un autre souvenir qui ne me paraît pas indigne de vous être communiqué. De tous les systèmes philosophiques enfantés par le génie grec, le seul qui, en astronomie, se soit rapproché de la vérité et ait reconnu la rotation de la terre autour du foyer central, plus de deux mille ans avant Copernic, c'est le système idéaliste et religieux de Pythagore. Ce philosophe et son école, en même temps qu'ils enseignaient l'existence d'un Dieu unique et une morale certainement plus pure que celle du positivisme de notre temps, ont enrichi de leurs découvertes les sciences mathématiques et ont posé les bases rationnelles de l'art musical. Mais hâtons-nous d'arriver à la science moderne et citons tout de suite les plus grands noms du grand siècle.

Quoi donc! Est-ce que Descartes, Pascal, Leibniz et Newton étaient étrangers à la science? Est-ce qu'ils ne savaient pas autant de mathématiques, de physique, d'astronomie, de mécanique, d'algèbre que tous les membres réunis d'un certain conseil municipal qui a fait disparaître le nom de Dieu de tous les livres destinés aux écoles de la jeunesse? Descartes a été l'inventeur de l'algèbre appliquée à la géométrie, de la vraie théorie de la lumière et de quantité d'autres théories remises en honneur aujourd'hui, sans en excepter les tourbillons et la matière subtile admise sous le nom d'éther. Pascal, un mathématicien de génie, a démontré la pesanteur de l'air et a reconnu la loi du progrès. Newton n'a pas seulement renouvelé l'astronomie par le principe et les lois de l'attraction universelle, il a inventé, en même temps que Leibniz, le calcul infinitésimal. Leibniz, comme Aristote, n'a été étranger à aucune branche des connaissances humaines et a laissé sur toutes l'empreinte de son génie original. Et cependant, à part Newton, encore plus mystique que philosophe, ce que ces hommes illustres ont fait pour les sciences n'est presque rien en comparaison de ce qu'ils ont fait pour la philosophie spiritualiste, pour la métaphysique éternelle, pour la connaissance de Dieu et de l'âme humaine.

Une des plus grandes absurdités soutenues par le patriarche du positivisme, Auguste Comte, qui en a tant d'autres sur la conscience, c'est que la science ne s'élève que sur les ruines de la métaphysique, qui elle-même prend la place de la théologie ou de la religion. La religion, la philosophie, la science, de même que la poésie et l'art, sont des formes éternelles, des besoins indestructibles de la nature humaine. Malheur aux pouvoirs publics qui ont la prétention de la supprimer, quels que soient leur constitution et leur nom! une telle entreprise équivaut pour eux à un acte d'abdication.

En passant du XVII^e^ au XVIII^e^ siècle, nous trouvons sans doute un autre esprit. Comme je l'ai déjà remarqué, l'athéisme n'y est pas rare: mais la

(1) Aristote, *Métaphysiques*, L. II, ch. 3, traduction de M. Barthélemy-Saint-Hilaire.

science n'y égale pas celle du siècle précédent ; l'athéisme lui-même n'y a pas l'extension qu'on lui attribue et il s'y trouve en face de puissants, d'éloquents contradicteurs. Voltaire, qui ne pouvait concevoir une horloge sans un horloger, affirme fréquemment l'existence de Dieu. Jean-Jacques Rousseau la démontre dans les pages brûlantes de sa profession de foi du Vicaire savoyard. Montesquieu, dans une œuvre aussi impérissable que la raison humaine, dans l'*Esprit des lois*, a écrit cette phrase : « Ceux qui ont dit que tous les effets que nous voyons dans le monde ont été produits par aveugle fatalité, ont dit une grande absurdité; car quoi de plus absurde qu'une fatalité aveugle qui produit des êtres intelligents! » Il est bien difficile, je crois, de répondre à cet argument magistral, et l'on ne sera pas plus avancé si, à la place de la fatalité, on substitue, comme quelques physiologistes de nos jours, « le pouvoir métabolique des cellules. »

A la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, nous avons devant nous deux figures restées familières à notre mémoire comme deux personnifications de l'athéisme physiologique : celles de Cabanis et de Broussais. Le premier voyait dans la pensée « une sécrétion du cerveau », et le second, l'auteur de l'*Irritation et de la Folie*, semblait contracter les deux états qu'il décrit dans son livre toutes les fois qu'il parlait de l'âme, de Dieu, du spiritualisme, de M. Cousin et de ceux qu'il croyait flétrir sous le nom de « kanto-platoniciens». Eh bien, ni l'un ni l'autre ne sont restés fidèles à leur doctrine. Cabanis, sur la fin de sa vie, a adressé à M. Fauriel cette remarquable *Lettre sur les causes premières* où il dément les conclusions de ses mémoires à l'Institut sur les *Rapports du physique et du moral;* Broussais, dans un gros livre bien peu connu aujourd'hui, son *Cours de phrénologie,* a écrit cette phrase que je cite textuellement : « L'athéisme ne saurait entrer dans une tête bien faite et qui a sérieusement médité sur la nature. »

Que dirai-je maintenant de la science contemporaine et de celle qui l'a devancée de quelques années? Est-ce que Cuvier, qu'on a appelé avec raison le grand Cuvier et quelquefois l'Aristote moderne; son compagnon dans les recherches paléontologiques, Alexandre Brongniart; leur continuateur Agassiz; et tout près d'eux Flourens, Leverrier, Cauchy le merveilleux mathématicien; le physicien astronome Biot, étaient des esprits arriérés, ennemis du progrès, étrangers aux sciences de raisonnement ou d'expérience? Et cependant tous, dans un langage plus ou moins indépendant de la tradition et qui est propre à chacun d'eux, ont reconnu un suprême auteur des choses, ont glorifié Dieu. Je commettrais un crime, oui un crime, si j'oubliais Claude Bernard, car enfin, à quoi aboutissent en dernière analyse ses merveilleuses recherches, ses recherches expérimentales, ne l'oubliez pas, sur les fonctions de nos divers organes? A reconnaître, pour la formation de ces organes et celle de l'être vivant tout entier, ce qu'il appelle si justement « une idée créatrice ». Une idée suppose une intelligence et une création suppose un créateur. Nous voilà en plein spiritualisme, en pleine théologie naturelle. Platon et peut-être saint Augustin auraient applaudi à cette conclusion. Le chimiste J.-B. Dumas ne vous paraîtra pas déplacé à côté de Claude Bernard.

Je m'étais promis de n'admettre aucun vivant sur cette liste glorieuse, mais il y a un nom qui, si je ne le prononçais pas, éclaterait de lui-même sur vos lèvres : c'est celui de Pasteur. Pasteur est plus qu'un savant, c'est la personnification vivante de la science; et non seulement de la science, mais de la bienfaisance, un mot que l'abbé de Saint-Pierre semble avoir créé pour lui. Pasteur, en puisant la lumière qui l'éclaire dans les hauteurs les plus reculées où puisse atteindre la pensée de l'homme, nous montre sous un jour nouveau les deux infinis dont parle Pascal.

Vous le voyez, Messieurs, l'athéisme, par l'inévitable effet de ses prémisses, est en opposition directe avec les illusions dont il se berce ou les promesses qu'il nous fait. Au lieu d'asseoir la société sur sa base définitive, il travaille à sa dissolution et ne peut s'arrêter que dans le nihilisme. Au lieu d'être le dernier mot de la science, il provoque la répudiation des savants les plus illustres de tous les temps et nous représente la décapitation de la science elle-même. Peut-être cependant sera-t-il possible d'en faire sortir quelque avantage. Par ses excès mêmes, il pourra contribuer au réveil du spiritualisme philosophique et des croyances religieuses. Il pourra pousser les jeunes talents qui ne manquent pas à notre pays vers un but plus consolant que le pessimisme et plus noble que la peinture des passions sensuelles. Par la domination intolérante qu'il affecte et que trop souvent il exerce quand il possède le pouvoir, l'athéisme pourra aussi nous guérir de l'intolérance. Il pourra servir à rapprocher des opinions respectables, également salutaires, qui n'ont été que trop longtemps divisées L'union n'est pas la confusion, et je ne vois pas que, sans sacrifier sa liberté, rien empêche la philosophie de se montrer respectueuse pour la religion. Je ne vois pas davantage que, sans abandonner un seul de leurs dogmes, rien empêche les diverses Églises de vivre fraternellement les unes à côté des autres en rivalisant de charité et en s'abs-

tenant de toute agression qui ne s'adresse pas à l'ennemi commun. Si j'ai réussi à vous rendre favorables à ces idées, nous n'aurons, ni vous ni moi, à regretter l'heure que nous avons passée ensemble.

Ad. Franck, de l'Institut.

# Choses du Jour

C'est une belle chose que la charité chrétienne; mais si le désintéressement de l'église catholique n'est pas devenu proverbial, l'église réformée peut également fournir d'édifiants exemples ; qu'on en juge. Lors de l'enterrement des victimes de l'épouvantable catastrophe d'Exeter, le révérend John Ingle, recteur, a refusé de dire la prière des morts sur la fosse d'une des victimes, *sous prétexte que le corps était celui d'un indigent*. La foule qui emplissait le cimetière a protesté bruyamment. Le révérend John Ingle s'est exécuté alors, mais de si mauvaise grâce, que les témoins de la scène, indignés, l'ont menacé et allaient se ruer sur lui, au milieu d'un tumulte indescriptible, lorsque quelques agents de police sont intervenus et ont aidé le peu chrétien révérend à se réfugier dans une chapelle voisine, d'où on l'a fait sortir par une porte dérobée pour le soustraire à la colère du public.

Après cet exemple de désintéressement, se place de soi-même un remarquable trait de modestie contenu dans la phrase suivante, que nous copions textuellement dans l'almanach du *Pèlerin*, pour 1887 :

« L'Isthme de Suez fut percé après dix ans de « travaux pour ouvrir un chemin plus rapide entre « Rome et les pays encore assis dans les ténèbres. »

Remarquons cependant qu'il sert aussi à transporter à la *Nouvelle* bien des ignorantins, brebis égarées dont la société juge utile de se séparer.

Nos lecteurs n'ont ceratinement pas oublié Euphrasie Mercier, la sinistre héroïne d'un grand procès criminel qui s'est jugé, l'année dernière, à Paris.

Au moment où, après la clôture des débats, le président des assises, M. Dubard, demandait à l'accusée si elle avait quelque chose à ajouter pour sa défense :

« — Rien, répondit-elle avec emphase, je tiens seulement à vous dire que j'ai quatre ennemis : Vous, Monsieur le Président, l'archevêque de Paris, Mgr Guibert, le chef de la sûreté, M. Kuehn, et le juge qui a instruit mon affaire, M. Athalin. A tous les quatre, je vous donne rendez-vous à bref délai devant l'Eternel qui nous jugera. »

Cette sinistre prédiction de celle qu'à Villemomble on appelait « la sorcière » s'est en partie réalisée.

L'archevêque de Paris est mort.

M. Dubard est mort.

M. Kuehn est mort.

Seul, M. Athalin est encore de ce monde. Il est vrai qu'Euphrasie Mercier, qui purge les vingt ans de travaux forcés dont l'a gratifiée le jury de la Seine, n'a pas, elle non plus, rendu encore sa belle âme au Seigneur.

Puisque nous voilà devant les tribunaux, restons-y ; nous y rencontrerons Octave Marteau, de sa profession barde gaélique, mais momentanément pensionnaire de l'État pour 13 mois consécutifs... et renouvelables. Dans la presse, les uns le considèrent comme un toqué, d'autres comme un fumiste ; ces messieurs de la cour, plus sceptiques, lui ont dit qu'il était un escroc.

Ce qu'il a de plus particulier, c'est d'avoir, selon lui, habité autrefois le corps de Brennus et eu, depuis lors, un certain nombre d'incarnations ; mais le plus malheureux pour lui, c'est que plusieurs d'entre elles ont eu lieu dans son existence présente et ont toutes eu des démêlés avec la justice. Marteau croit à l'immortalité de l'âme, mais ne le prouve pas par sa conduite, et, cherchant probablement à convaincre à ses idées le président du tribunal, il lui a, de sa prison, dédié et envoyé les vers suivants :

Le corps est au tombeau comme un grain dans la terre,
Il ne se détruit pas... il germe ! et, quelque jour,
Comme l'épi nouveau jaillit de la poussière,
Le corps s'élancera de sa couche de pierre
Pour aller refleurir dans un nouveau séjour !
Oui, la vie est partout ; la vie est dans la tombe !
Elle est dans le cercueil que le fossoyeur plombe ;
Elle est dans le linceul où vient d'être placé
Après son dernier souffle un cadavre glacé ;
Rien ne meurt sous l'azur d'un ciel où Dieu respire,
Où notre âme a conquis l'infini pour empire !

Ces vers sont réellement plus beaux que sa conduite. Je ne ferai pas autant de compliments de ceux que le zouave Jacob a ajoutés à la fin d'une brochure qu'il nous envoie (*Théurgie et Théurges*, chez l'auteur, 20, rue de Montenotte). L'ouvrage contient un rapide aperçu de l'art de guérir à travers les siècles et une biographie du théurge indou Christna ; l'auteur complète ses remarques personnelles par d'heureux emprunts faits à Larousse, à Jacolliot et à Peyrat; mais il a fait d'autres emprunts à des poètes voilés, heureusement pour leur gloire future, d'un modeste anonyme ; quoique ces trois pièces de vers ne soient des chefs-d'œuvre ni l'une ni l'autre, celle intitulée : « Chant I, à Iseus Christna » se distingue par une limpidité tout à

fait renversante et par le plus profond mépris de la versification : l'hiatus, entre autres, y est élevé à la hauteur d'un rite.

Nous avons encore quelques autres brochures nouvelles à citer. *Le Mystère de la vie humaine dévoilée*, par Ginoux père (gratis chez l'auteur, à Bellême, Orne), est une excellente brochure de propagande, contenant sous son petit volume une synthèse complète du spiritisme. Le profane peut, par cette lecture, se faire une idée générale du spiritisme, et la propagande doit tous ses remerciements à notre frère Ginoux pour son utile travail.

M. O. Mayne nous envoie une seconde édition de son *Petit Livre de prières spirites* (chez d'Heur, rue du Pont-d'Ile, à Liège). Nos lecteurs connaissent déjà cet opuscule, que le nom de l'auteur recommande d'ailleurs suffisamment.

L'éditeur G. Carré, 112, boulevard Saint-Germain, vient de faire paraître *Lumière sur le Sentier*, par M. C. Ce joli petit volume introduit le lecteur dans le jardin de la sagesse orientale : c'est un recueil de sentences théosophiques ou bouddhiques dont certaines sont dignes d'être retenues, quoique d'autres soient obscures et paraissent étranges.

Si je demandais à brûle-pourpoint à un spirite s'il existe aujourd'hui quelqu'un qui nie le magnétisme, il me répondrait :

— Parbleu ! M. de Fonvielle !

Eh bien, il y a encore un autre publiciste, c'est Michel Pauper de l'*Estafette ;* qu'on s'en rapporte à l'article « Miracles modernes » publié tout dernièrement par lui et dont voici quelques extraits.

Après avoir décrit quelques-unes des expériences d'hypnotisme les plus ordinaires, ce vertueux mortel s'écrie avec lyrisme :

« Si ces faits étaient exacts, si pareille puissance » était possible, c'en serait fait des lois, des mœurs, » de la société. Qui pourrait répondre de soi ? Qui » oserait se fier à autrui ? Qui ne craindrait d'être » à tout instant victime d'un ordre donné dans » l'ombre par l'omnipotent magnétiseur à son » séide inconscient et docile? Quel juge oserait » condamner un coupable déféré à son tribunal ? »

Plus loin, nous voyons :

« Ces folies trouvent malheureusement créance » dans des milieux relativement éclairés. »

*Relativement!* Qu'est-ce qu'il vous faut donc, Monsieur, Pauper ? Des Charcot, des Bouru, de Liébaut, des Bernheim, des Liégeois, des Burot, des Richet, etc.... ! *relativement !?*

J'ai tout à l'heure qualifié M. Pauper de vertueux, mais je vois qu'on a dû lui suggérer des idées subites de brigandage et de rapines, si j'en juge par la suite de son article.

« On ne se dit pas que si ces magnétiseurs, qui » sont pour la plupart de pauvres hères, végétant » misérablement de leurs tours de passe-passe, » possédaient réellement le pouvoir surnaturel » qu'ils s'attribuent, ils ne seraient pas réduits à » quémander des exhibitions pour gagner leur » pain ; ils seraient les puissants du monde, les » rois de la terre, les maîtres des trésors cachés » que le globe renferme; ils se feraient remettre » les titres et les fonctions avec lesquels on gou- » verne les hommes. S'il était possible qu'un » hypnotiseur puisse suggérer à tout homme de » venir se mettre à genoux devant lui, malgré sa » résistance, il pourrait contraindre ce même » homme à lui remettre la clef de son coffre-fort.

» Au lieu d'opérer sur de pauvres diables, vous » êtes bien maladroits, hypnotiseurs que vous » êtes, de ne pas user de votre pouvoir sur M. de » Rothschild. Mais vous êtes même incapables » de suggérer à un journaliste, décidé à vous dé « masquer, de chanter votre gloire et de saluer » votre avènement. »

Il est bien dommage que ce remarquable article paraisse si tard, car les savants dont je citais les noms, il y a un instant, subitement éclairés sur l'impossibilité où ils sont de « suggérer un journaliste », vont cesser tous leurs travaux que nous avions été assez niais de suivre. Proposons donc d'ouvrir une souscription parmi les désabusés du magnétisme, à seule fin d'offrir à M. Michel Pauper un exemplaire des *Endormeurs*, de M. W. de Fonvielle, accompagné d'une belle (?) photographie de l'auteur.

René Labrize.

---

# LES FANTOMES DE GŒTHE

Dans le parc grand-ducal de Weimar, l'Ilm arrose
De ses flots écumants un bocage enchanté
Où le gai rossignol, près de la fleur éclose,
Sur la tige flexible où son pied se repose
Chante les belles nuits d'été.

L'astre aux pâles clartés, berçant nos rêveries,
Suspend ses diamants aux feuilles de velours ;
Tous les insectes d'or, vivantes pierreries,
Dans la mousse des bois, dans l'herbe des prairies,
Brillent parés pour leurs amours.

Volfgang Gœthe est assis près de la grande allée ;
Il ramène sur lui les plis de son manteau,
Et regarde le lac où plonge sa pensée,
Recouvert à demi d'une écharpe moirée
De vapeurs dormantes sur l'eau.

Les brumes de l'automne ont déjà sur ses rives
Jeté d'épais flocons pareils à des linceuls;
Des saules éplorés sortent des voix plaintives,
Et, dans l'air agité, les ombres fugitives
Montent au faîte des tilleuls.

Le rideau s'épaissit. Sous les voûtes profondes
Du parc, un voile humide a blanchi les rameaux ;
Volfgang, saisi d'effroi, sur d'idéales ondes
De Christine Lasberg revoit les tresses blondes
Flotter vers lui dans les roseaux.

La douce Ophélia sur le flot qui s'efface
Se dresse, dans sa main tenant un livre ouvert.
Le poète voudrait accourir sur sa trace,
Mais il n'ose approcher du fantôme qui passe
Lisant le roman de Werther.

Voici Jérusalem, l'amant des nuits sereines,
Du crépuscule sombre et du pâle horizon.
Dieu versa sa douleur dans des coupes trop pleines ;
Les baisers enivrants des nocturnes haleines
Troublèrent un jour sa raison.

Soudain, le bruit léger des valses amoureuses
Qu'un invisible archet promène dans les airs,
Traverse du brouillard les volutes soyeuses,
Et retombe à ses pieds en vagues langoureuses
Evoquant des plaisirs amers.

Emilie et Lucinde, aux formes diaphanes,
Les bras entrelacés, valsent, pâles d'amour;
Leurs pas aériens effleurent les lianes,
Frôlant Goethe qui songe aux musiques profanes
Du vieux ménestrel de Strasbourg.

« Cruelles visions qui déroulez la vie
« Qu'un éternel oubli voudrait ensevelir,
« Sans doute vous venez dans notre âme endormie
« De nos égarements et de notre folie
« Pour réveiller le souvenir.

« Si la fatalité sur mes jours est écrite,
« Si les morts apaisés pardonnent notre erreur,
« Laissez sortir Mignon du tombeau qu'elle habite ;
« Laissez revoir à Faust la chaste Marguerite
« Dont l'image vit dans mon cœur ! »

Un céleste génie exauça sa prière :
Gœthe, dans un mirage à l'horizon vermeil,
Du vieux pasteur Brion vit l'humble presbytère
Et son cher Sesenheim, baignés dans la lumière,
Aux rayons dorés du soleil.

Frédérique apparaît, belle comme l'aurore,
Belle comme autrefois quand, sur les bords du Rhin,
Ils causaient tous les deux de Pétrarque et de Laure ;
Mais elle disparut comme un blond météore
Qui glisse dans l'azur sans fin.

Puis, tout s'évanouit. L'être, fils de la flamme,
Pour jamais s'en revint dans la nuit du tombeau
Où ne gronderont plus les tempêtes de l'âme,
Où le cœur frémissant au seul nom d'une femme.
Goûte, au seuil, un calme nouveau.

L'étrange vision de Volfgang voila d'ombre
De ses folles amours le souvenir riant ;
Il revit dans la nuit des fantômes sans nombre,
Et son esprit devint mélancolique et sombre
Comme les rêves d'Ossian !

FIRMIN NÈGRE.

---

# SPIRITISME ET MATÉRIALISME

La doctrine spirite n'est pas une œuvre d'invention récente, comme plusieurs le croient. De tous temps des hommes *inspirés* ont émis des idées identiques à celles que renferme cette philosophie consolante. Le célèbre Platon, qui vivait au quatrième siècle avant Jésus-Christ, ne croyait-il pas à la réincarnation des âmes? Mais nous passerons sous silence, car la place nous ferait ici défaut, les écrits des philosophes anciens sur cette matière ; nous ne parlerons pas non plus de Jésus-Christ, l'*Envoyé*, venu pour poser les vrais fondements de la doctrine ; nous ne nous arrêterons même pas aux écrivains spiritualistes des siècles derniers, qui ont légué au monde tant d'œuvres impérissables sur Dieu et sa justice, sur l'âme et ses destinées. Notre but aujourd'hui est de démontrer, comme on l'a fait déjà dans ce journal pour Victor Hugo (1) que l'autre grand poète de notre temps, *Lamartine*, avait aussi des croyances spirites. Il nous suffira, pour cela, de produire quelque extrait de ses œuvres sublimes. Citons ce passage des *Méditations poétiques*, sur la mort :

Je te salue, ô Mort ! Libératrice céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur ;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide ;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;
Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin ;
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles.
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes.
Que tardes-tu ? Parais : que je m'élance enfin
Vers cet Etre inconnu, mon principe et ma fin.
Qui m'en a détaché? Qui suis-je, et que dois-je être?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.

(1) Notamment dans les nos 14 et 19, 4e année.

Toi, qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu ?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'âme de la matière?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre?
As-tu tout oublié? Par-delà le tombeau.
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?
. . . . . . . . . . . . . . . . .

Ainsi, d'après Lamartine, la mort est une *libératrice céleste* ; *elle n'anéantit pas, elle délivre.* L'homme de bien ne peut donc la redouter. Mais laissons parler le poète :

Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur.

La mort, pour l'incrédule, c'est le désespoir; pour le catholique, c'est la crainte d'un enfer éternel; pour le spirite, c'est l'espérance.

Viens donc, viens détacher mes chaines corporelles,
Viens, ouvre ma prison.....

L'esprit est tout; le corps pour lui n'est qu'une prison, où il subit son épreuve terrestre. On conçoit qu'il aspire à en sortir, pour retourner dans sa vraie patrie, pour s'élancer

Vers cet Etre inconnu, *son* principe et *sa* fin.

Belle leçon pour les matérialistes, qui prétendent qu'esprit et matière ne font qu'un!... Poursuivons :

..... Qui suis-je, et que dois-je être?
Je meurs, et je ne sais pas ce que c'est que de naître.

Nous sommes encore trop bas sur l'échelle des existences pour savoir d'où nous venons et ou nous allons; mais l'étape terminée, nos vies successives se dérouleront devant nos yeux.

Et vous, adversaire de la doctrine de la pluralité des existences, qui croyez que l'âme humaine est formée avec le corps, écoutez :

Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu?

Plus loin le poète entrevoit l'existence d'un lien entre le corps et l'esprit, le *périsprit* :

Par quels nœuds étonnants, par quels secrets (rapports
Le corps tient-il à toi, comme tu tiens au corps?

Il ajoute :

Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre?

Ce vers nous rappelle la parole du Christ : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père ». On sait que « la maison » figure ici l'*Univers*, comme le « nouveau palais » dont veut parler Lamartine doit être un *autre globe habité.*

Et quelle intuition il a des pérégrinations de l'âme, quand il dit :

As-tu tout oublié? Par delà le tombeau
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
. . . . . . . . . . . . . . . . .

Cependant, malgré tant de témoignages, malgré tant de preuves manifestes recueillies de toutes parts, car la doctrine repose, non sur des hypothèses, mais sur des *faits*, celle-ci est attaquée, raillée, ou tout au moins méconnue. La lumière se fait, et on refuse d'ouvrir les yeux; on ne veut s'occuper que des choses qui passent, on se dit : « La vie est bien assez courte, le mieux est d'en jouir autant qu'on peut! » Mais, ô matérialistes! que vos jouissances sont factices! et combien souvent elles sont mêlées d'amertume! Vous êtes moins heureux dans votre incrédulité, croyez-vous, que ceux de vos frères qui, pénétrés de l'existence d'un Dieu juste et bon, attendent avec confiance l'immortalité. Heureusement, ni vos attaques, ni vos railleries ne prévaudront sur cette doctrine, parce qu'elle vient d'*en haut*, et que la vérité est éternelle, comme celui dont elle émane. A ce sujet, laissez-nous vous dire un apologue : vous y verrez, d'une part, le spiritisme luttant, pour se répandre dans le monde, contre vos vaines conceptions, et d'autre part, celles-ci forcée de lui livrer passage :

« Un *ruisseau* serpentait sans bruit au fond d'un vallon étroit. Tout en cheminant ainsi, il arriva au pied d'une énorme montagne, qui lui dit : « On ne passe pas. » Le ruisseau, intimidé, n'insista pas, et il prit le parti d'attendre. Ses eaux, arrêtées par l'obstacle, s'accumulèrent : d'abord ce fut une mare; puis il devint un étang spacieux, à la surface tranquille; enfin, il forma un lac immense. Des navires voguèrent sur ses ondes; il eut ses ports et ses tempêtes... Il battit alors le flanc de la montagne qui s'était montrée si fière et si dédaigneuse, et trouva l'issue qu'elle lui avait refusée... »

UN GROUPE DE ROUEN.

## CORRESPONDANCE

Alger,

Monsieur et frère en croyance,

J'ai lu dans votre excellent journal le *Spiritisme* un article intitulé « médiums dessinateurs » dans lequel vous parliez de plusieurs personnes qui ne sachant nullement le dessein obtenaient cependant des tableaux ou dessins forts originaux.

Dans le groupe que j'ai l'honneur de présider, se trouve une Espagnole, ne sachant ni lire, ni écrire et à plus forte raison ignorant l'art du dessin, et qui obtient cependant, au moyen de couleurs à l'eau et d'un petit pinceau, sans tracé préalable au crayon, des aquarelles dans lesquelles l'harmonie des couleurs est très bien observée. Sa médiumité consiste surtout pour le moment à reproduire, sans modèle aucun des fleurs, fruits, feuilles, le tout encadré d'animaux, d'oiseaux plus ou moins fantastiques.

Une originalité propre à la plupart de ces dessins, c'est qu'ils contiennent souvent, un M et un V majuscules entrelacés de fleurs, de feuilles et de fruits. Ayant demandé à une somnambule que nous avons le bonheur de posséder et qui est très lucide, quels pouvaient bien être les noms des esprits qui l'aidaient dans sa médiumnité, on nous répondit Murillo et son maître. Comme nous ne savions nullement le nom du maître de Murillo, nous cherchâmes dès le lendemain. C'est, paraît-il. Velasquez, nom totalement inconnu au médium, à la somnambule et à toutes les personnes présentes.

Je vous signale ces faits, Monsieur, de peu d'importance il est vrai, mais en pensant qu'ils pouvaient vous intéresser, comme tout ce qui se rapporte à notre chère doctrine que vous défendez et expliquez si bien.

Nous avons tous les jours de nouveaux adeptes, et nous semons la bonne parole autant qu'il nous est possible, beaucoup deviennent des spirites convaincus, espérons que notre nombre croîtra de jour en jour et que l'ère annoncée par nos bons guides arrivera bientôt, ère d'amitié fraternelle entre tous les hommes.

Les petits livres que vous aviez eu la bonté de m'envoyer ont beaucoup contribué à soulager bien des âmes en peine, et qui ayant trouvé une grande consolation à les lire, sont depuis lors des adeptes fervents et résignés aux maux qui peuvent bien survenir.

V^ve^ Fi asselière.

## NÉCROLOGIE

Nous apprenons la désincarnation, à Liège, d'un des spirites de première heure, M. Jean-Baptiste Biazot, homme intelligent et éclairé qui travaillait avec désintéressement à notre sainte cause; sa disparition subite laisse un vide regrettable dans nos rangs ici-bas, mais nous espérons qu'il viendra seconder ses amis, et les aider dans leur tâche. Nous prions sa chère épouse et à sa fille d'être persuadées de la part que nous prenons à leur douleur.

# Bibliographie

Voici le thème du roman intitulé : *La double-vue*, dont nous avons cité un passage dans le numéro de la première quinzaine de juillet (par Pierre Maël). L'action se passe en Bretagne dans un village situé sur les bords de la mer. La jeune Yvonne, fille du père Cloareck, vieux marin, reçoit à son insu une influence magnétique malsaine d'un nommé Vidal, employé des douanes. Ce dernier connaît la puissance de la volonté et il l'exerce pour séduire l'innocente fille du pauvre pêcheur. Il l'hypnotise pour arriver à ses fins et commettre son crime. Yvonne enfante de ses œuvres. La folie suit cette période de trouble, Yvonne ignore complètement son déshonneur qui la rend un sujet d'opprobre et de mépris de la part des habitants du village.

Le vieux marin qui connaît la pureté du cœur de son enfant, qu'il sait sage et honnête, pleure de rage et de honte; il fait le serment de tuer celui qui a déshonoré sa fille unique.

Vidal à l'abri de tout soupçon, se croit sûr de l'impunité, puisque seul il connaît son fatal pouvoir sur la malheureuse Yvonne. Il veut encore la soumettre à son empire, il suggère à sa victime un nouveau rendez-vous pour satisfaire sa passion brutale. La jeune fille, fascinée par la puissance occulte de son subordonneur, se rend inconsciemment à l'endroit désigné, « aux pierres noires » roches isolées sur les bords de l'océan.

Dans son délire, Yvonne croit trouver là, Pierre, son fiancé qui en ce moment navigue dans les mers de Chine.

Le p.re Cloareck, l'œil au guet, surveillant sans cesse son enfant, la voit sortir, il la suit en se dissimulant le mieux possible dans l'ombre des rochers. Il arrive assez tôt pour empêcher un nouvel attentat. Cette fois, il connaît le traître Vidal, il va tuer l'insulteur ; mais ses sentiments chrétiens le retiennent. Il se contente de faire jurer à l'em-

ployé des douanes d'épouser sa fille pour réparer son outrage. Le lâche promet tout ce qu'on exige de lui pour se soustraire au péril imminent qui le menace.

Sur ces entrefaits, Pierre revient au pays, son retour est annoncé à l'avance par Yvonne qui jouit de la faculté de la *double vue*. Cette espérance la fait renaître à la vie et elle recouvre la santé, on lui cache sa faute, son enfant est mort.

Vidal profite du retour du fiancé d'Yvonne qu'il redoute pour retirer la parole donnée d'épouser sa victime ; mais poussé autant par passion que par la haine qu'il porte à Pierre il veut troubler le bonheur des jeunes gens en captant de nouveau la belle jeune fille par la suggestion. Cette fois le traître se trouve paralysé dans son funeste projet par l'apparition du père et du fiancé d'Yvonne.

Ils se rendent maître de Vidal, qui arrivé au paroxysme de la fureur de se voir découvert devient fou, et dans son délire il révéle son secret, il avoue son crime. C'est alors que le père Cloareck se précipite sur lui et l'entraîne au fond de la mer où tous les deux trouvent la mort. C'est le plus sûr moyen, dit le père d'Yvonne d'empêcher ce misérable de porter la honte et le déshonneur dans d'autres familles. . . . . . . . . . . . .

Le spiritisme dans cette question si étrange et si controversée de l'hypnotisme ou de la suggestion peut seul combattre efficacement les agissements de ceux qui sont animés de mauvaises intentions.

Nous connaissons maints faits où l'évocation des esprits a paralysé complètement l'action malsaine du magnétiseur. Les esprits élevés enseignent les moyens de lutter efficacement contre les mauvaises et pernicieuses influences, ils recommandent de réagir par une volonté fermement accentuée, de se servir de la prière comme un palliatif spirituel, on détourne ainsi et on anéantit complètement les radiations du suggestionneur mal intentionné.

La deuxième partie de cet intéressant ouvrage est une petite nouvelle intitulée Djina. C'est un mariage annoncé par les esprits trois ans d'avance à deux jeunes gens qui se sont vus pour la première fois dans l'Inde. Le mariage s'est réalisé à Paris. Les lois de sympathies, d'affinités, d'attraction spirituelles sont bien exposées. Les pressentiments, les intuitions, la double vue, jouent un rôle capital dans ce charmant récit. C'est à lire.

LE BIBLIOPHILE.

---

Le professeur H. Durville, directeur du *Journal du Magnétisme*, rouvrira son cours pratique de magnétisme appliqué à la physiologie et à la thérapeutique le samedi 15 octobre.

Se faire inscrire à la *Clinique du Magnétisme*, 5, boulevard du Temple.

---

Le groupe Jeanne d'Arc dirigé par Mme Chabrol reprend ses séances du dimanche à 2 heures précises. Tous les jeudis à 8 h. 1/2 séance de somnambulisme et cure magnétique. Ces réunions fondées en 1882 se tiennent maintenant 17, rue de la Goutte-d'Or.

---

# STELLA

(*Suite*)

Elle confia le secret à ses amies, et je fus dès lors très recherché des femmes de sa société. Je ne m'en plaignis pas, et les mères de famille décidèrent qu'ayant de la fortune, une figure agréable, de l'instruction, un caractère sociable, je n'avais pu être repoussé par aucune jeune fille à marier ; que plutôt j'avais aimé une aventurière, une de ces femmes comme il n'y en a pas dans les honnêtes familles et qu'il fallait me consoler au plus tôt. Un seul remède était souverain : une jolie petite femme qu'on me jetterait dans les bras, qui me rendrait très heureux et me ferait oublier la cause de mes peines.

C'est Mme Lurens qui me dévoila le complot en me nommant une vingtaine de jeunes filles, dont elle m'énuméra les dots et les qualités.

Je lui répondis, en riant, que j'étais flatté de voir tant d'aimables personnes s'occuper de moi, mais que je demandais à réfléchir, qu'il n'y avait nul péril en la demeure, et que, devant me marier un jour ou l'autre, je ne voyais nulle raison pour ne pas épouser une des vingt jeunes filles qu'elle me nommait, si toutefois l'une d'elles me plaisait assez pour en faire ma compagne.

De ce jour, je devins un parti. J'eus des invitations plus nombreuses encore, et nous ne passâmes point de semaines sans danser chez Mme Lurens ou ailleurs.

Denise, Marie et Emma n'avaient point été mises dans le rang des jeunes filles pouvant me convenir, leur position, très modeste, ne leur permettant pas de si hautes visées. Ce furent les seules qui me plurent réellement et que je pris plaisir à étudier. Elles finirent par m'accueillir en ami, et, à mon tour, je passai des heures charmantes avec celles qu'on nommait les inséparables.

Emma, plus sérieuse, plus instruite que ses deux compagnes, m'empruntait des livres et des journaux dont nous discutions ensuite.

— Je suis très heureuse, me dit-elle un jour, de m'instruire grâce à vous. Les bons livres, les revues, les journaux sérieux coûtent cher, et je ne suis point riche. Je n'aime pas toutes les lectures, et nulles ne m'ont été plus agréables que celles que vous m'avez procurées jusqu'à présent.

— Vous pensez beaucoup, lui dis-je, et les Parisiennes, entraînées par les distractions, ne prennent point tant de peine : la mode juge et l'on suit son jugement. La critique paraît, on l'accepte, et l'on discute d'un livre sans en avoir lu vingt pages. L'on sait d'avance le passage à sensation d'un roman, on le parcourt, et voilà un auteur en vogue pour un an, si le beau monde a décidé qu'il doit en être ainsi. On lit beaucoup, mais on lit très mal, tandis que vous lisez peu et vous profitez de vos lectures.

— Ne me louez pas, dit-elle en souriant, je suis forcée d'être sérieuse ; ma pauvre tante, à la suite d'une grande émotion, a perdu en partie la raison. Pour certaines choses, elle est très sensée ; pour d'autres, on ne peut la contrarier ; c'est une enfant qui reste des jours entiers sans parler. Forcément, je pense dans cette solitude et je garde cet air triste que me reprochent Marie et Denise.

— J'attribuais votre tristesse à l'ennui. Vous êtes bien jeune pour vivre ainsi ?

— Je ne m'ennuie jamais. L'air pur des champs m'est nécessaire comme aux autres jeunes filles l'air parfumé des salons. J'aime tout dans la campagne : les levers de soleil, les belles longues journées d'été, les orages, le calme des prairies, l'éclosion des fleurs, et l'hiver les longues soirées devant un feu pétillant qui endort la pensée et fait rêver !

— Voilà une vie dont je n'ai jamais essayé et il faut avoir une nature tout exceptionnelle pour tirer son bonheur de si petites choses.

J'eus souvent de longues conversations avec Emma, je pensais qu'elle serait une sage et aimable compagne. J'aimais sa blonde chevelure et ses yeux bleus de pervenche, mais ce n'était point l'amour, l'amour que j'avais eu pour un rêve ; pourtant je n'étais plus éloigné du mariage ; j'observais de bonne foi les jeunes personnes qu'on me présentait, et aucune ne me donnait le moindre désir de passer ma vie auprès d'elle.

J'allais entrer au salon où la pluie avait fait fuir plusieurs jeunes filles qui passaient l'après-midi chez Mme Lurens, lorsque j'entendis prononcer mon nom.

Ecouter aux portes entr'ouvertes n'est pas un gros péché, et je ne me fis pas scrupule de le commettre.

— Nous connaissons ton secret, disait la rieuse Marie. Oui, Emma, M. Marcel te fait la cour !... Il t'a fait danser quatre fois avant-hier et je t'ai surprise en grande conversation avec lui. Avoue donc qu'il te plaît ?

— Crois-tu donc que M. Marcel demandera Emma en mariage ? s'écria une jeune fille. J'en doute, et pour cause. On dit qu'il lui faut une grosse dot, et aucune de nous ne peut prétendre épouser un monsieur qui possède à Paris un hôtel, des chevaux, des voitures !... C'est moi qui voudrais être sa femme !

— Pourquoi toi plutôt qu'une autre, protesta Denise ; tu es brune et M. Marcel n'aime que les blondes.

— Que de folies, interrompit Emma ; est-ce digne de se jeter à la tête d'un jeune homme parce qu'il est riche ? De quel droit désirer tant de luxe ? Quoi que vous en disiez, je n'ai pas de caprice pour M. Marcel ni pour sa fortune. Il est instruit intelligent, sa conversation m'intéresse, n'est-ce pas assez pour expliquer la sympathie qu'il m'inspire ?

— Tu es sage entre les sages, toi, et nulle d'entre nous ne serait satisfaite de ta vie ; mais qu'on te rencontre le matin ou le soir, tu restes la même, plus triste pourtant depuis quelques jours !...

— C'est que je vois des misères inguérissables, des souffrances imméritées, cela me trouble et m'attriste.

— Toujours les autres avant toi, qu'y gagnes-tu ?

— Notre amitié, s'écria la vive Marie en sautant au cou de son amie. Mais l'averse est passée, je réclame une partie de croquet ; qui m'aime me suive !...

J'entrais juste à temps pour n'être pas pris aux écoutes.

— Vous êtes des nôtres ? demanda Marie.

— Pourquoi ?

— Une partie de croquet.

— Deux, si vous voulez.

— En ce cas, prévenez les enfants, nous leur avons promis de ne plus les oublier ; ils travaillent dans leur chambre.

Les neveux et nièces de Mme Lurens, qui m'appelaient leur oncle, quoique je leur fusse très peu apparenté, m'aimaient beaucoup, et je prenais plaisir à satisfaire leur fantaisie.

Je fus très distrait, ce jour-là, durant la partie de croquet. Je regardais mieux Marie, Emma. Marie était bien séduisante, Emma plus belle, mais si froide et sérieuse.

Le lendemain, je m'absentai toute la journée pour une grande partie de chasse. J'y fis merveille, et je revins chargé de gibier.

J'étais très las et j'entrai dans ma chambre n'ayant qu'une idée, celle de me reposer.

Mais à peine en avais-je passé le seuil que je vis

Stella comme à Paris, et, comme autrefois, je n'eus ni doute ni étonnement : je vivais d'une autre vie dont je ne pouvais contester la réalité. Mon amour reparut, je vins vers elle et m'assis à ses pieds. Elle toucha mon front, étendit ses voiles autour de moi et je me dédoublai.

— Je ne t'entraînerai plus au delà de la terre, me dit-elle, tu ne résisterais pas à d'autres excursions dans l'espace. Ton être mortel a trop souffert de cette séparation. Tu ne suis pas mes conseils. Tu oublies la tâche qui t'incombe. Chaque homme la doit remplir. Outre le soin de sa subsistance, il doit concourir au progrès général. dût-il même ne poser qu'un grain de sable sur l'édifice du progrès. Nul effort n'est perdu. Nulle faute n'est impunie, et je vais te faire assister au jugement de quelques désincarnés.

Elle m'entraînait déjà dans un lieu triste, aride : le sol brûlé, raviné, s'étendait au loin sans végétation. Une ombre légère, diaphane, regardait avec épouvante cet endroit désolé, et je comprenais ses pensées aussi bien que les hommes entendent la voix humaine.

— Je me croyais mort, pensait-il, et je me réveille en proie à la douleur !... Mais où ai-je laissé ma fortune, mes titres, mon or ?...

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

## OUVRAGES RECOMMANDES

**Le Magnétisme curatif au foyer domestique** par Mme Rosen-Dufaure. Prix : 1 fr. ; 5 rue des Petits-Champs.

**Le Spiritisme devant la Science** par Gabriel Delanne. Prix : 3 fr. 50 chez Dentu, Palais-Royal.

**La Genèse, les Miracles et les Prédictions,** selon le spiritisme. — Prix : 3 fr. 50.

**L'Evangile selon le Spiritisme** (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le spiritisme. — Prix : 3 fr. 50.

**Le Ciel et l'Enfer,** ou la justice divine selon le spiritisme, comprenant de nombreux exemples sur asituation des Esprits dans le monde spirituel et ur la terre. — Prix : 3 fr. 50.

**Le Spiritisme à sa plus simple expression.** Exposé sommaire de l'enseignement des esprits et de leurs manifestations. — Brochure in-18 de 36 pages, 0,15 centimes, 0,20 centimes port payé : Vingt Exemplaires, 2 francs ; par la poste 2 fr. 60.

Edition espagnole, hollandaise, italienne, allemande des ouvrages fondamentaux. — Prix : 3 fr. 50 le volume ; avec port : 4 fr.

**Le Doute,** par Raphaël. — Prix : 3 **fr. 50.**

**Mirette,** par Elie Sauvage. — Prix : 3 fr.

**Le Spiritisme devant la raison,** par V. Tournier. — Prix : 2 fr.

**Le Messie de Nazareth,** ou Jésus est-il Dieu ? par Louise Jeanne. — Prix : 2 fr.

**Les Miettes de l'histoire,** par Auguste Vacquerie. — Prix : 6 fr.

**La vie de Jésus dictée par lui-même,** éditée par M. Pené Caillé. — Prix : 3 fr. 50.

**Episode de la vie de Tibère,** œuvre médianimique. — Prix : 3 50.

**Recherches sur les phénomènes du spiritualisme,** par William Crookes. — Prix : 3 fr. 90.

**Révélations d'outre-tombe,** par Mme Dozon, 3 volumes d'intéressantes communications. — Prix : 1 fr. le volume. Par la poste : 1 fr. 50.

**Politique et Religion** par la même ; brochure : 50 cent., par poste 75 cent.

**16 mois de revue** 1863-1865, brochure, par la même ; pour 5 fr.

**Conférences spirites,** par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.

**Etudes spirites,** dictées et reçues dans un groupe Bisontin. — Prix : 1 fr.

**Les mondes grandissants,** par M. Georges. — Prix : 1 **fr.**

**L'âme et ses manifestations dans l'histoire,** par Bonnemère Eugène. — Prix : 3 fr.

**L'abbaye des Bénédictins,** par l'esprit de Rochester. — Prix : 3 fr. 50.

**Deux commandements du Christ, Fables Sonnets,** par M. E. Joubert de Carcassonne. — Pxir : 1 fr. 50.

**La Mediumnité au verre d'eau,** par Mme Antoinette Bourdin. — Prix : 3 fr. 50.

**Essai sur le Spiritisme,** par Miss Anna Black wel. — Prix : 1 fr.

**Le livre des Esprits, des Médiums, Ciel et Enfer,** en anglais, reliés, 3 vol., 9 francs chacun.
*Librairie spirite : 5, rue des Petits-Champs, à Paris.*

*Le Gérant :* Gabriel Delanne.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy Finger et ses fils.

5e ANNÉE. — N° 16 **20 centimes le Numéro.** (2e QUINZAINE) OCTOBRE 1887

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

**ABONNEMENTS**
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE



## LA VIE DANS L'ESPACE

*D'après les relations des esprits*

CHAPITRE EXTRAIT D'UN OUVRAGE EN PRÉPARATION PAR LÉON DENIS

Les différentes doctrines religieuses ayant trait à la destinée des âmes reposent toutes sur une fausse conception du monde. D'après elles, la terre est le centre de l'univers et le ciel s'arrondit en voûte autour de nous. C'est dans la partie supérieure du ciel que se place la demeure des bienheureux et l'enfer, séjour des damnés, prolonge ses sombres galeries dans les entrailles même du globe.

La révélation spirite, d'accord avec la science, en nous montrant l'univers parsemé d'innombrables mondes habités a porté un coup mortel à ces théories. Le ciel est partout; partout l'incommensurable, l'insondable, l'infini ! partout un fourmillement de soleils et de sphères au milieu desquels notre terre n'est plus qu'un humble atome. Au sein des espaces il n'est plus de demeures circonscrites pour les âmes. D'autant plus libres quelles sont plus pures, elles parcourent l'immensité et vont où les portent leurs affinités et leurs sympathies. Les esprits inférieurs, alourdis par leurs fluides grossiers, restent comme attachés au monde où ils ont vécu, planant dans son atmosphère ou se mêlant aux humains. Les joies et les perceptions de l'esprit ne résultent pas du milieu qu'il occupe, mais de ses dispositions personnelles et des progrès réalisés. Tel esprit arriéré, au périsprit obscur et voilé, enveloppé de ténèbres, peut se rencontrer avec l'âme radieuse dont l'enveloppe subtile se prête aux sensations les plus délicates, aux vibrations les plus étendues. Chacun porte en soi sa gloire ou sa misère !

Dès que le temps de trouble qui suit la mort a cessé, l'esprit s'élève dans l'espace et comme le liège remonte sur l'eau, se dirige par un effet de sa propre nature vers les sociétés d'âmes qui lui sont similaires.

Souvent même il est attendu, recueilli au seuil de la nouvelle vie par d'autres esprits qui facilitent son dégagement et le guident dans cette immensité où seul il serait comme perdu.

Ces esprits sont ceux que nous avons connus et aimés sur terre et qui nous ont précédés dans l'espace. D'autres, que nous avions perdus de vue durant notre dernière incarnation, mais que des épreuves supportées en commun au cours des âges nous avaient rendus chers, se joignent à eux. Tous ceux qui ont partagé nos bons et nos mauvais jours, avec qui nous avons grandi, lutté, pleuré, souffert, se pressent autour de nous et notre mémoire se réveillant soudain, il en résulte des épanchements, des explosions de joie, des effusions que la plume est impuissante à décrire.

Ces sensations sont réservées aux âmes droites et pures qui abandonnent sans regret les vanités terrestres. Portées par leurs propres aspirations, sou-

tenues par les esprits amis, elles franchissent les régions obscures ou s'agite la cohue des esprits inférieurs pour atteindre sans encombre les libres espaces.

Le monde spirituel est essentiellement un monde de perception et de sensation. La condition des esprits, leur élévation, leur bonheur, tout dépend de leur faculté de sentir, de percevoir, laquelle est proportionnelle à leur degré d'avancement.

Déjà sur terre nous voyons les jouissances intellectuelles s'accroître avec la culture d'esprit. Les œuvres littéraires et artistiques, les splendeurs de la civilisation, les plus belles conceptions du génie humain restent incomprises de l'homme sauvage et même de beaucoup de nos compatriotes. Ainsi les esprits d'ordre inférieur, comme des aveugles au milieu de la nature ensoleillée ou des sourds dans un concert, restent indifférents et insensibles devant les merveilles de l'infini.

La somme des perceptions est corrélative à l'état de pureté du périsprit qui est lui-même le fruit du progrès moral. Il en résulte qu'en s'élevant sur l'échelle hiérarchique des âmes on obtient une connaissance toujours plus parfaite de l'univers, on se pénètre plus profondément de ses harmonies, de ses splendeurs, on en voit graduellement reculer les bornes. La puissance de radiation des fluides périspritaux, leur énergie vibratoire augmentent avec leur subtilité et celle-ci ne s'obtient que par une lutte pénible et persévérante contre les bas instincts par un détachement progressif des influences matérielles. Nous avons dit comment nos pensées,nos bonnes actions dilatent les molécules périspritales. Devenues radiantes, lumineuses, conformément aux lois physiques découvertes par W. Crookes, elles échappent aux attractions terrestres et permettent à l'esprit de se déplacer plus facilement, de s'élever plus haut, d'embrasser de plus vastes horizons. Dans cet état, le périsprit, semblable à une vapeur légère et brillante, acquiert une souplesse, une subtilité telles qu'il devient invisible aux esprits d'ordre inférieur. C'est alors un instrument admirable qui exécute avec promptitude les ordres de la pensée.

Par une conséquence inverse, les esprits aux tendances grossières, enveloppés de fluides épais, subissent les lois de la gravitation et sont entraînés vers la matière. Sous l'influence de leurs goûts, de leurs appétits sensuels, les molécules de leur corps fluidique se resserrent, s'épaississent, nuisent aux perceptions extérieures et les rendent esclaves des mêmes forces naturelles qui gouvernent l'humanité.

On ne saurait trop insister sur ce fait qui est le fondement de l'ordre et de la justice universels. Les âmes se groupent et s'échelonnent dans l'espace suivant le degré de pureté de leur enveloppe, le rang de l'esprit est en rapport direct avec sa constitution fluidique, laquelle est son œuvre propre, la résultante de son passé et de tous ses travaux. C'est elle qui détermine sa situation ; c'est en elle qu'il trouve sa récompense. Tandis que l'âme épurée parcourt la vaste et radieuse étendue, séjourne à son gré sur les mondes et ne voit guère de limites à son essor, l'esprit arriéré ne peut s'éloigner du voisinage des globes matériels.

Entre ces états extrêmes, de nombreux degrés intermédiaires permettent aux esprits similaires de se grouper et de constituer de véritables sociétés célestes. La communion de pensées et de sentiments, l'identité des goûts, des vues, des aspirations, des qualités analogues, rapprochent et unissent ces âmes qui forment de grandes familles au sein desquelles règne une fraternité véritable. Ces sociétés ne sont point confinées sur un point de l'espace, mais se déplacent à volonté.

La vie de l'esprit avancé est essentiellement active, quoique sans fatigues. Les distances n'existent pas pour lui. Plus de corps pesant qui le retienne, plus d'obstacles qui s'opposent à ses élans. Avec la rapidité de la pensée, il plonge dans l'azur et il lui suffit de vouloir atteindre un point pour s'y trouver transporté. Des sens nouveaux s'éveillent et le mettent en rapport avec des êtres et des mondes plus élevés. Il voit, entend, sent, perçoit, non plus par les organes matériels qui s'interposent entre la nature et nous et interceptent au passage la plupart des sensations mais directement, sans intermédiaire, par toutes les parties de son être. Aussi ces perceptions sont-elles plus claires, plus subtiles, autrement multipliées que les nôtres. L'esprit élevé nage en quelque sorte au sein d'un océan de sensations délicieuses. Des tableaux changeants se déroulent à sa vue, des harmonies suaves le bercent et l'enchantent. Pour lui, les couleurs sont des parfums, les parfums sont des sons. Mais si exquises que soient ses impressions, il peut s'y soustraire et se recueillir à volonté en s'enveloppant d'un voile fluidique, en s'isolant au sein des espaces.

L'esprit avancé est affranchi de tous les besoins corporels. La nourriture et le sommeil n'ont pour lui aucune raison d'être. Il laisse pour toujours en quittant la terre, les vains soucis, les alarmes, toutes les chimères qui empoisonnent l'existence ici-bas. Les esprits inférieurs emportent avec eux au delà de la tombe leurs habitudes, leurs besoins, leurs préoccupations matérielles. Ne pouvant s'élever au-dessus de l'atmosphère terrestre, ils reviennent partager la vie des humains, se mêler à leurs luttes, à leurs travaux, à leurs plaisirs. Leurs pas-

sions, leurs désirs toujours en éveil, attisés par le continuel contact de l'humanité, les accablent et l'impossibilité de les satisfaire devient pour eux une cause de tortures.

Les esprits n'ont pas besoin de la parole pour se comprendre. Chaque pensée se réfléchissant dans le périsprit comme une image dans un miroir, ils échangent leurs idées sans effort et avec une rapidité vertigineuse.

L'esprit élevé peut lire dans le cerveau de l'homme et discerner ses plus secrets desseins. Rien ne lui est caché. Il scrute les plus profonds mystères de la nature terrestre et peut à sa guise explorer les entrailles du globe, le fond des océans, y considérer les débris des civilisations englouties. Il traverse les corps les plus denses et voit s'ouvrir devant lui les domaines impénétrables à la pensée humaine.

### L'ERRATICITÉ

Tandis que les âmes affranchies des influences terrestres se constituent en groupes sympathiques dont tous les membres s'aiment, se comprennent, vivent dans une égalité parfaite et une profonde félicité, les esprits qui n'ont pu vaincre leurs passions mènent une vie errante, vagabonde, qui sans être une cause de souffrances, les laisse incertains, inquiets. C'est là ce qu'on nomme l'erraticité, et cette condition est celle de la plupart des esprits qui ont vécu sur terre, esprits ni bons ni méchants, mais faibles et enclins aux choses matérielles. Leur valeur morale étant fort inégale, entraîne des situations très variées.

On rencontre dans l'erraticité des foules immenses, toujours agitées, toujours à la recherche d'un état meilleur qui les fuit. Des esprits innombrables y flottent, indécis, entre le juste et l'injuste, la vérité et l'erreur, l'ombre et la lumière. D'autres sont plongés dans l'isolement, l'obscurité, la tristesse, ou vont quêtant çà et là une bienveillance, une sympathie qu'ils ne peuvent rencontrer.

L'ignorance, l'égoïsme, les défauts de toute sorte règnent encore dans l'erraticité et la matière y répand indirectement son influence. Le bien et le mal s'y coudoient. C'est en quelque sorte le vestibule des espaces lumineux, des mondes meilleurs. Tous y passent, tous y séjournent, mais pour s'élever plus haut, il faut avoir dépouillé la gangue impure qui enveloppe l'âme, cet inestimable joyau.

L'enseignement des esprits sur la vie d'outre-tombe ne laisse plus aucune place à la contemplation stérile, à la béatitude oisive. De la base au sommet de l'échelle infinie, le vie de l'esprit est active. Toutes les régions de l'univers sont peuplées. Partout des foules, des essaims d'âmes, montent, descendent, s'agitent au sein de la lumière ou dans les régions obscures. Sur un point, des auditoires s'essemblent pour recueillir les instructions d'esprits élevés. Plus loin, des groupes se forment pour faire fête à un nouvel arrivant. Ici d'autres esprits combinent les fluides, leur prêtent mille formes, mille teintes fondues et merveilleuses, les préparent aux subtils usages que leur destinent les génies supérieurs de l'espace. D'autres foules se pressent autour des globes et les suivent dans leurs révolutions, foules sombres, troublées, qui influent à leur insu sur les éléments atmosphériques. Des esprits lumineux, les traversent plus prompts que l'éclair, portant secours, consolations aux incarnés qui les implorent. Chacun remplit son rôle et concourt au grand œuvre dans la mesure de ses mérites et de son avancement. L'univers entier évolue. Comme les mondes, les esprits poursuivent leur course éternelle, entraînés vers un état supérieur, livrés à des occupations diverses. Progrès à réaliser, science à acquérir, douleur à éteindre, remords à calmer, amour des humains, expiation, dévouement, sacrifice, toutes ces forces, tous ces mobiles les stimulent, les aiguillonnent, les précipitent dans leurs voies. Et dans cette immensité sans bornes, sans rives, règnent incessament le mouvement, la vie. Tout monte, tout grandit, tout se transforme et s'élève. L'immobilité, l'inaction, c'est le recul, c'est la mort. Sous l'impulsion de la grande loi, êtres et mondes, âmes et soleils, tout gravite et s'émeut dans l'orbe gigantesque tracé par la volonté divine.

*A suivre.*

---

# MA DERNIÈRE A L'IMMORTALISME

Bien que je ne suppose pas le journal le *Spiritisme* aussi à court de copie qu'on aurait le désir de nous le faire croire, j'ai recours encore une fois — ce sera la dernière — à votre bienveillante hospitalité pour donner quelques explications sur le peu de sympathie que l'Immortalisme a rencontré parmi les sprites kardécistes en général et en particulier dans le monde spirite lyonnais.

Si nous repoussons les théories immortalistes, et personnellement j'ai cru devoir les combattre avec toute l'énergie que me donnent mes convictions profondes, ce n'est pas, comme le prétendent leurs instigateurs, avec le parti pris des sectaires, mais avec ce sentiment que donne une conscience droite et ennemie de toute équivoque.

Lorsque l'Immortalisme naissant adressa, il y a

quelques mois à peine, au Congrès international de la libre-pensée le fameux rapport qui a été comme le premier vagissement de l'école nouvelle, sans croire au succès de cette entreprise, nous avons applaudi sans réserve à sa crâne initiative. Nous pensions alors, sur la foi de leurs déclarations extérieures, que les promoteurs de la nouvelle évolution étaient tous et réellement des spirites, et nous ne pouvions que les encourager de nos vœux, tout en ne partageant pas leurs illusions, dans leur œuvre de propagande.

Pourquoi avons-nous dû revenir sur ce premier sentiment et chercher à nous opposer au progrès des théories subversives de l'Immortalisme? Parce que nous avons été contraints par l'évidence de reconnaître que, malgré leurs dénégations (1), ces prétendus spirites étaient tout simplement des athées, des panthéistes, des matérialistes affublés de faux nez ; que leur but n'était pas, comme ils le criaient à tous les échos, l'*extension* de la philosophie spirite, mais bien son *extinction*, et que, au lieu d'avoir en eux de précieux auxiliaires, des zélés propagateurs de nos idées, nous nous retrouvions en présence d'anciens adversaires ayant abusé de notre crédulité, de notre bonne foi, pour s'introduire furtivement parmi nous et y venir semer le doute, la haine, la division.

Ces Messieurs se disaient d'abord, étrange épithète, *spirites matérialistes* ; puis, devant la répulsion que cette qualification hybride inspirait à l'immense majorité des vieux spirites, ils se sont décorés du nom d'*immortalistes*. Dans l'espoir d'attirer sous leur bannière bon nombre d'entre nous, ils ont alors affirmé à qui a voulu l'entendre que leur but unique était de proclamer à la face du monde scientifique la réalité des phénomènes sur lesquels repose la philosophie spirite; établir sur des faits indiscutables et scientifiquement démontrés ces grandes vérités : l'existence et la souveraineté de l'âme ; ils déclaraient cette tâche suffisamment lourde pour leurs épaules et ne voulaient pas s'occuper d'autre chose, et c'était simplement pour amener au Spiritisme les princes de la science que l'école nouvelle changeait de nom (elle n'a pas fait un pas dans cette voie ; au contraire, dans le numéro de septembre de la *Pensée nouvelle*, elle cherche un auditoire moins éclairé et plus malléable).

En présence du but que visait l'Immortalisme, de sa prétention de ne parler qu'au nom de la science positive, nous aurions pu croire que les intelligences d'élite qu'il avait ralliées à sa cause allaient révolutionner le monde par de nouveaux procédés d'investigation, par des méthodes aussi scientifiques qu'inédites. Quel n'a pas été notre désappointement lorsque nous les avons vus se baser uniquement et modestement sur les phénomènes de typtologie que nous connaissions non seulement avant que la plupart d'entre eux se soient prétendus spirites, mais alors qu'ils étaient encore au berceau. Ce n'était vraiment pas la peine de faire tant de bruit pour si peu de besogne.

Ne pouvant consacrer leur ardeur à la découverte des conséquences du phénomène spirite de la typtologie, puisque ces conséquences avaient été magistralement établies par Allan Kardec, bien avant qu'ils puissent seulement bégayer le nom du Spiritisme, MM. les Immortalistes se sont attaqués avec rage aux travaux que le fondateur du Spiritisme philosophique avait accompli, sans leur autorisation ; mais avant de les repousser comme caducs, ils ont jugé à propos d'en torturer les textes pour faire dire au maître le contraire de ce qu'il avait pensé, affirmé et écrit. Dirigeant ensuite leurs critiques acerbes ou mielleuses, suivant le cas, contre les spirites de la première heure, ils ont affecté de ne voir en eux que des attardés, des piétistes, des religiosâtres qu'il fallait, à tout prix, arracher de leur torpeur et de la gangue mystique dans laquelle ils étaient encroûtés. C'est dans ce noble but que refoulant dans leur cœur toute sentimentalité importune qui aurait pu leur laisser entrevoir la nécessité et la réalité de ce créateur auquel nous rendons hommage, ils se sont empressés de rejeter par dessus bord le Croquemitaine des cieux, bien qu'ils reconnaissent que nous avons raison de penser que Dieu est l'idéal absolu vers lequel nos cœurs aspirent, que c'est le foyer de lumière vers lequel nous devons converger. Leur minuscule petitesse ne pouvant scientifiquement mesurer l'infinie grandeur de l'Être suprême, leurs intelligences, d'élite cependant, ne pouvant lui assigner des bornes, plutôt que de se confesser de leur ignorance et leur impuissance, ils trouvent plus modeste de le rayer d'un trait de plume.

Hier, le Dieu que nous adorons en l'assimilant à ceux des religions qui s'écroulent, bien qu'il n'ait aucune ressemblance avec eux, n'était pas suffisant pour occuper l'ardeur de ces néophytes, il fallait à leur zèle un autre élément de discorde, ils l'ont trouvé en épiloguant sur la nature de l'âme. Nous pensions, sans avoir trop approfondi cette question pour laquelle nous n'avions pas de moyens d'investigations appropriés, nous pensions, dis-je, qu'elle était d'essence spirituelle, mais c'était pour nous une inconnue de plus à la longue série des problèmes dont la solution défie notre intelligence et que nous sommes impuissants à résoudre.

Pour messieurs les Immortalistes, il n'en était

(1) *Revue spirite*, 15 octobre 1886, page 664.

pas de même, la question était simple à trancher. La science positiviste sur laquelle ils se basent, n'admettant que des choses positives et pour cette raison, ne reconnaissant que la matière, en tout et pour tout, notre âme ne pouvait être autre chose que de la matière, une matière quintessenciée peut-être, mais toujours méanmoins matière. Voyons la *Revue Spirite* du 15 octobre 86, p. 662.

« Il n'y a qu'une origine, celle que nous cons-« tatons, que nous voyons, que nous concevons, « la *matière*, laquelle possède des propriétés qui « s'appellent tour à tour affinité, cohésion, attrac-« tion, instinct, âme, intelligence, etc. » et plus « bas. « Nous ne nions pas *l'esprit;* nous disons « simplement que nous ne comprenons pas quel-« que chose indépendant de la matière » au dessous encore « *sans la matière, l'esprit n'aurait pas de* « *raison d'être* »

Dans la crainte que nous nous méprenions sur la portée de leur langage, messieurs les Immortalistes ont déjà maintes fois affirmé dans leur journal ce qu'ils disaient dans la *Revue Spirite* de février 87, p. 121. « Quant à la matérialité de l'âme, je ne répéterai que ce que j'ai déjà dit : je ne puis concevoir un substratum agissant, c'est-à-dire l'immatériel. » L'inquisition par l'aveuglement fanatique de ses sectaires ne répondait pas mieux à Galilée : Nous ne pouvons admettre que la terre tourne, donc tu vas jurer qu'elle est immobile, malgré que tu croies le contraire. Mais nous sommes loin de ce temps et il y a moins de distance entre l'affirmation maintes fois réitérée que notre âme est matière et rien que matière et la publication du numéro 8 de la *Pensée Nouvelle* (août 67) dans laquelle je relève le passage suivant, p. 2. *Si on nous demandait notre avis sur la nature de l'âme, nous serions bien moins affirmatif que M. Revel, car nous avouons volontiers notre impuissance à la définir. Nous ne pouvons la croire immatérielle puisque nous ne pouvons pas concevoir l'immatérialité, mais de là à vouloir expliquer de quoi est composé ce que nous appelons notre âme, il y a loin et* NOUS NE CRAIGNONS PAS DE CONFESSER NOTRE IGNORANCE ABSOLUE EN PAREILLE MATIÈRE.

Lorsqu'on a une connaissance aussi absolue de son ignorance, il semblerait que la première chose à faire soit de se taire et d'étudier avant de parler, mais bah! nos immortalistes ne s'arrêtent pas pour si peu, ils aiment mieux parler à tort et à travers, parler surtout, même sur ce qu'ils ne connaissent pas, quitte à rétracter ensuite comme ci-dessus ce qu'ils ont affirmé à grand fracas.

Dans de telles conditions, je me demande quelle valeur on peut accorder à vos affirmations, messieurs les Immortalistes, puisque vous êtes les premiers à les infirmer; quelle créance mérite votre science (?) si, toute positive quelle est, elle doit à chaque pas opposer des hypothèses, nouvelles il est vrai, mais pas plus probantes pour cela à celles déjà énoncées et acceptées, ou confesser son ignorance. Allons messieurs, votre évolution n'est pas encore complète, vous vous êtes crus de brillants papillons, vous n'êtes cependant qu'en l'état de chrysalides en attendant que vos ailes se soient montrées et vous permettent de poursuivre vos rêves, ne forcez point votre talent et mettez sagement à profit pour l'étude des questions que votre ignorance ne vous permet point de résoudre, le repos forcé auquel vous êtes encore condamnés. Si vous vouliez continuer à en troubler le silence, nous nous verrions à nouveau forcés de vous dire ; Taisez-vous, vous n'êtes que des hâbleurs.

Des hâbleurs! non ce n'est pas le mot. Vous affirmez dans la *Revue Spirite*, 15 octobre 1886 : *Nous ne sommes pas* DES ATHÉES, *comme vous le croyez, mon cher ami, nous sommes simplement des chercheurs.* Comme preuve de votre sincérité, ouvrons la *Pensée Nouvelle* de septembre 1887, nous y voyons ce qui suit, p. 5. *Ainsi, dans notre journal, où nous sommes tous immortalistes, il y a des déistes, des panthéistes, des athées.* Une véritable julienne assaisonnée au matérialisme, mais où la franchise n'entre pas comme condiment.

Vous avez donc bien changé, messieurs, en onze mois? Non, vous êtes restés les mêmes, la seule différence, c'est qu'en ripostant à nos coups, vous vous êtes imprudemment découverts et que vous ne pouvez plus aujourd'hui vous dissimuler, car nous vous reconnaissons pour nos éternels adversaires auxquels nous n'avons plus qu'à dire : Bas les masques, Messieurs les Immortalistes, maintenant que nous savons qui vous êtes, nous ne recommencerons la lutte soutenue contre vos théories dissolvantes, que le jour où vous aurez renoncé à la tactique des enfants de Loyola.

En terminant, vous me permettrez de constater que si les longues polimiques que vous avez fait naître n'ont pas plus abouti à vous prouver que vous faisiez fausse route, qu'à nous montrer que nous nous n'étions pas dans le chemin de la vérité, elles auront eu pourtant ce résultat heureux de vous forcer à vous laisser voir tels que vous êtes, panthéistes, athées, matérialistes, tout ce que l'on voudra, tout, hormis spirites.

Immortalisme n'est plus désormais qu'un nouveau synonyme de macédoine, salmigondis philosophique, quelque chose comme le *nec plus ultra* des assemblages hétéroclites.

HENRI SAUSSE.

# Spiritisme Expérimental

Rouen, le 14 août 1887.

Cher Monsieur Delanne et F. E. C.

Le spiritisme a de nombreux adeptes à Rouen, mais la plupart craignent d'être ridiculisés en disant franchement, quand l'occasion s'en présente, qu'ils croient et professent une doctrine qui élève l'âme et apprend pourquoi on existe et quel est le but de cette existence.

Le spiritisme étant avant tout une doctrine moralisatrice, les vrais adeptes devraient tenir à honneur de répandre sa connaissance.

C'est dans ce but que nous répétons les expériences qui servent à démontrer aux incrédules sincères la réalité de l'enseignement spirite.

En voici une, entre autres, qui s'est faite chez un nouvel adepte, qui riait du spiritisme et des spirites, parce qu'il croyait que les manifestations n'étaient qu'un truc quelconque servant de passe-temps.

Après avoir assisté à une séance typtologique chez moi, M. Goupil était ébranlé mais non convaincu; aussi il disait en retournant chez lui, aux personnes qui l'accompagnaient : « C'est drôle, c'est curieux, mais je voudrais bien voir si les esprits pourraient faire marcher une table assez lourde que j'ai chez moi. »

Pour en faire l'expérience, M. Goupil nous invita à nous réunir chez lui, et, le 27 mai dernier, nous étions assis autour de la table en question.

Voici le compte rendu qu'a écrit M. Goupil lui-même, 27 mai 1887 : La séance commence à 10 h. 10. Sont présents : M., Mme et Mlle Goupil, M. Quertier, M. Paul Marinier, M. et Mme Demouchy. M. D. fait la prière d'évocation, puis, les mains sur la table, nous attendons. Fort heureusement, M. D. nous a prévenus que les esprits ne sont pas toujours à notre disposition, car ce n'est qu'au bout de 35 minutes d'attente qu'un mouvement bien marqué se produit. Puis aussitôt 7 coups sont frappés.

M. D. nous explique que l'esprit nous salue et demande : y a-t-il longtemps que vous êtes parmi nous. — R. Non. — D. Voudriez-vous vous nommer? — R. Oui. — L'esprit frappe les lettres A-L-F-R-E-D W-I-S-S-A-R-T. — D. Pourquoi me répondiez-vous pas plus tôt ? — R. Vous avez appelé, mais vous ne me nommiez pas.

Mme Goupil. — Un esprit que nous avons connu pourrait-il nous répondre ?

M. D. — Certainement, il serait même content de voir que l'on pense à lui.

Mme Goupil. — Comment faut-il faire?

M. D. — Fixez fortement votre pensée sur l'esprit que vous voulez appeler et il viendra à votre appel.

M. et Mme Goupil se regardent et se disent : c'est cela. Puis ajoutent : eh bien, nous y pensons.

D. Alfred Wissart, êtes-vous toujours là? — R. Oui. — D. L'esprit auquel pensent M. et Mme Goupil est-il ici ? — R. Oui. — D. Peut-il se communiquer? — R. Oui. — D. Voudriez-vous lui céder votre place pour qu'il se communique? — R. Oui.

7 coups sont de nouveau frappés.

D. Est-ce l'esprit demandé qui est là? — R. Oui. — D. Voudriez-vous vous nommer? — R. Oui. — L'esprit frappe les lettres suivantes : A-C-H-I-L-L-E L-E-C-O-Q, qui forment bien le nom de l'esprit évoqué.

M. Goupil demande à l'esprit : Votre mère est-elle là ? — R. Oui. — D. Faites-nous écrire son nom de fille. — R. U-R-S-U-L-E, ce qui est exact. — D. Vous rappelez-vous la date de votre décès? — R. Oui. — D. Combien y a-t-il d'années? — R. 5 ans et 3 mois.

M. Mme et Mlle Goupil discutent cette date et finalement en reconnaissent l'exactitude.

D. Quel âge aviez-vous? — R. 34 ans et 4 mois. — D. Etes-vous heureux dans l'état où vous êtes ? — R. Oui. — D. Avez-vous déjà existé plusieurs fois sur la terre ? — R. Oui. — D. Vous rappelez vous des incarnations précédentes à la dernière ? — R. Oui. — D. Que faisiez-vous dans la dernière? — R. Maréchal. — D. Quelle était votre profession dans l'avant-dernière? — R. Notaire. — D. Combien y a-t-il d'années de cela ? — R. 130 ans. — D. Comment vous nommiez-vous à cette époque? — R. Kajil. — D. Demeuriez-vous en France ? — R. Oui. — D. Voulez-vous nous nommer la ville? — R. Roanne (Loire) — D. Voudriez-vous dire pourquoi, après avoir été notaire dans une incarnation, vous avez été maréchal dans la suivante? — R. Afin de progresser. — D. Comment! pour progresser dans une condition qui nous paraît inférieure? — R. Oui, c'était une existence expiatoire. — D. Vous n'aviez donc pas été honnête étant notaire? — R. Non.

Nous remercions l'esprit des explications qu'il avait bien voulu nous donner; c'est alors que Mme Goupil nous dit que c'était son frère et que tout ce qui était relatif à sa dernière existence était exact ; il est regrettable que nous ne soyons pas en mesure de vérifier ce qui concerne l'avant-dernière.

Alors pour terminer la soirée je rappelai Alfred Wissart qui est un esprit familier et je lui demandai de mettre la table sur un seul pied. Ce qu'il fit presque aussitôt, puis la renversa, la releva et la fit

passer alternativement d'un pied sur l'autre, ce qui étonnait beaucoup M. et Mme Goupil, c'était la facilité avec laquelle cette table était mise en mouvement, car elle est lourde, ayant 1m30 de diamètre, reposant sur quatre pieds assez près des bords pour qu'un homme s'y appuyant de tout son poids ne puisse la faire basculer, en deux mots c'est une ancienne table massive en chêne.

La soirée étant avancée, nous fîmes la prière pour les esprits souffrants et nous quittâmes M., Mme et Mlle Goupil, convaincus de la réalité des manifestations d'outre-tombe et de la survivance de l'individu après la mort du corps, et se promettant, ainsi que M. Paul Marinier de ne pas en rester à ces débuts si satisfaisants.

M. Quertier et moi, n'avons fait que constater une fois de plus la vérité des enseignements spirites. Et les railleries de ceux qui ne connaissent pas le spiritisme ou de ceux, qui le connaissant, ne veulent pas y adhérer par égoïsme, n'empêcheront pas d'être ce qui est, ni la vérité de se répandre.

Je vous annonce, en terminant, que M. Nicaise, spirite bien connu, vient de perdre sa femme après sept mois de maladie ; elle adhérait complètement au spiritisme et elle est partie convaincue que les souffrances endurées lui vaudront un réveil heureux.

Recevez, etc.

L. Demanchy.

---

# CORRESPONDANCE

Groupe Jeanne-d'Arc

Havre, le 3 octobre 1887.

A Monsieur Gabriel Delanne.

Monsieur et cher confrère en spiritisme,

Je prends la liberté de vous faire part de quelques réflexions et, en même temps, de deux petites expériences sur l'auto-magnétisme protecteur, qui viennent confirmer celle que vous avez publiée dans votre journal de la deuxième quinzaine de décembre 1885. Vous apprécierez s'il y a utilité de les soumettre à vos lecteurs.

Veuillez recevoir mes bien fraternelles salutations.

E. Grellé.

Je lis dans le *Spiritisme*, deuxième quinzaine de septembre, un article intitulé : *Le nouvel hypnotisme* et signé : L. Cadoux.

L'auteur de cet intéressant article, après avoir énuméré les différents exercices qu'on peut faire produire aux sujets subjugués par le *magnétisme matériel* (c'est ainsi que je nomme ce genre de magnétisme ou hypnotisme, car j'en distingue deux : le magnétisme animal ou humain et le magnétisme spirituel) s'écrie : « C'en est donc fait de « mon libre arbitre et ma responsabilité person- « nelle n'est plus qu'un vain mot ! En effet, il « suffit que je sois sensible à l'action hypnotique « d'un monsieur, le premier venu, dont la volonté « sera plus active, plus énergique ou plus puis- « sante que la mienne, pour que je sois contraint « et forcé, malgré toute mon opposition, d'accom- « plir toutes ses volontés et d'obéir à tous ses ca- « prices, même les plus saugrenus !

« Et pourquoi cet asservissement ?... »

Plus loin, M. Cadoux exprime le regret qu'un praticien en hypnotisme ne consente pas : « à nous expliquer un peu le côté psychologique de la question. » La demande est, certes, indiscrète, s'adressant à de majestueux personnages encore tout éblouis d'orgueil d'avoir récemment découvert (!) ce que nous connaissons et expérimentons depuis des années.

Toutefois, il faut reconnaître que les articles à sensation publiés par tous les journaux sur ce sujet palpitant, ont produit, chez un certain nombre de personnes, des appréhensions dont l'écho est très bien exprimé par M. Cadoux dans la phrase que j'ai citée plus haut, et auxquelles il semble nécessaire de répondre.

Mais, ce que d'illustres savants ne peuvent ou ne daignent pas faire, ne pourrait-il être, au moins, indiqué par un modeste chercheur, qui n'est pas un maître, tout au plus un simple élève dans cette admirable science ? Peut-être les expérimentateurs intègres et impartiaux trouveront-ils dans ce qui va suivre, matière à d'utiles recherches.

J'engage, d'abord, les lecteurs à se reporter au *Spiritisme*, deuxième quinzaine de décembre 1885, article intitulé : *Etudes expérimentales*. C'est une expérience faite en petit comité, avec un magnétiseur-hypnotiseur de première force dont le nom est universellement connu. Ils jugeront si le libre arbitre est rigoureusement maintenu par Celui qui l'a donné à l'esprit, en le constituant Esprit.

Voici deux expériences complémentaires de celle indiquée ci-dessus :

Un jour, je vis mon fils, jeune homme de vingt-huit ans, aimant les recherches magnétiques, qui faisait fixer un brillant à une jeune fille d'environ quinze ans, reconnue sensible, et qui s'endormit elle-même presque aussitôt. J'engageai mon fils à la réveiller, et je dis au jeune sujet : « Que deviendriez-vous si, dans une des maisons où votre

travail vous appelle, un jeune homme, ayant de mauvaises intentions, cherchait à vous magnétiser? — Je m'y opposerais, répondit-elle. — Eh bien! lui dis-je, rassemblez toute votre volonté, toute votre énergie, et mon fils va essayer de vous endormir en vous regardant. Ce qu'elle fit; mais malgré toute l'opposition qu'elle put y apporter, elle fut hypnotisée en un instant et, dès lors, susceptible de suggestion : voilà bien le danger indiqué.

Voici maintenant la force puissante, gardienne du libre arbitre de chacun :

Après l'avoir réveillée, je lui dis : Où est donc votre force? et que feriez-vous maintenant pour résister? — Ah ! dit-elle, je ne sais pas. Alors, je lui demandai : Où avez-vous été à l'école? — Chez les religieuses. — On a dû vous dire que vous aviez un ange gardien pour vous protéger, quand vous l'appelez à votre secours? — Sur sa réponse affirmative, je lui dis de se recueillir et de demander à cet ange gardien sa protection contre les forces matérielles ou humaines. — Ce ne fut pas long. Mon fils essaya de nouveau, en employant toute l'énergie dont il était capable; mais, cette fois, il ne put rien, *absolument rien*! Il ne réussit même pas à lui tenir les yeux fermés en lui passant les pouces dessus. Il fallait voir la joie de la jeune fille en constatant sa victoire!

Je recommençai un autre jour cette expérience sur ma petite nièce, qui est à peu près du même âge et aussi très sensible. Conduite de la même manière, elle a donné les mêmes résultats.

Je prie les lecteurs du « Spiritisme » de vouloir bien porter leur attention sur les conditions dans lesquelles ces faits se sont produits : d'un côté, des hommes robustes, habitués au magnétisme et ayant toute l'autorité que donnent l'âge et la situation; de l'autre côté, des jeunes filles à peine sorties de l'enfance, sans connaissances spéciales et ayant déjà été plusieurs fois soumises à l'influence magnétique, et je leur demande d'en tirer la conclusion.

Je serais vraiment désireux que des magnétiseurs sérieux et chercheurs (et certes il n'en manque pas) renouvellent ces expériences, afin que si elles se reproduisent partout, il soit possible de rassurer l'opinion publique sur les dangers de l'hypnotisme.

Je base mon raisonnement sur ceci : qu'il ne saurait exister sur la terre une force susceptible de favoriser le mal et dont le faible serait la victime, sans qu'une force plus puissante, celle du bien et de la justice, ne vienne en paralyser les effets, en attendant qu'elle la détruise dans la suite des temps.

— Réflexion. — Tout ce qui appartient à la terre est matériel, y compris l'hypnotisme et ses fluides; pour combattre les influences de la matière, il faut nous élever plus haut : c'est avec le magnétisme spirituel et ses fluides bienfaisants que nous combattons et combattrons le magnétisme matériel.

E. Grellé.

# Bibliographie

## « LA SPIRITE »

Tel est le titre d'un roman parisien, qui vient de paraître (Librairie illustrée, rue du Croissant, 7, à Paris) signé : E. Hucher. En lisant la préface de l'auteur, que nous reproduisons, les lecteurs comprendront à quel point de vue spécial il s'est placé pour établir sa critique.

Voici sa préface :

« Ce n'est point un traité de sciences occultes, « une définition des phénomènes que renferme le « spiritisme, que nous avons l'honneur de sou- « mettre au public, mais une simple étude d'après « nature.

« Cette histoire qui date de quelques années (1), « a été vécue et l'imagination de l'auteur n'a sup- « pléé à l'insuffisance du récit qu'en y ajoutant « quelques types indispensables.

« Mlle de la Garancières *la Spirite* est un carac- « tère très fidèlement copié d'après un original « presque invraisemblable, mais réel.

« Cependant les personnages qui se groupent « autour de l'héroïne sont dessinés avec moins « d'exactitude. Nous avons hésité à les reproduire « sous leur véritable physionomie, car le lecteur « ne saurait admettre à notre époque un tel mé- « lange de crédulité, d'idiotisme et de fanatisme « chez des êtres dont l'organisation ne présente « rien d'anormal. Nous avons donc jugé nécessaire « d'apporter par nous-même une restriction aux « développements que nécessiterait la peinture mi- « nutieuse des mœurs spirites. Nous n'essayons « pas d'imposer la croyance au spiritisme, ni même « de la défendre, notre foi personnelle étant trop « peu fondée sur ce point. Pourtant il est de notre « devoir de confesser que nous avons été, par des « preuves inniables, convaincu de l'existence in- « contestable d'un mystère, d'un « quelque chose », « ce « quelque chose » si impalpable qu'il soit, qu'on « le nomme surnaturel, où science encore indé- « finie, n'appartient pas au domaine du charlata- « nisme. Nous lui conserverons donc son nom de « spiritisme, nom adopté par toute une confrérie

(1) Depuis la mort d'Allan Kardec jusqu'au moment de la création de l'Union spirite française.

« de fidèles et accepté par les savants, jusqu'au « jour où le progrès, arrachant aux éléments le « mot d'une énigme nouvelle, nous prouvera peut-« être que le surnaturel est une chimère, que les « disparus ne reviennent jamais ici-bas et que les « Esprits évoqués par nous ne sont que les fluides « d'une force inconnue, mais inhérente à la nature « humaine et qu'on appellera sans doute : électri-« cité de la pensée ! »

Voici du reste comment l'auteur fait la classification des spirites et ce qu'il en pense.

« D'après eux (les spirites), leur doctrine est le « meilleur remède aux deuils éternels ; le dogme « catholique n'offre qu'une vague espérance de « bonheur basé sur des hypothèses.

« Le spiritisme en donnant la facilité de com-« muniquer librement avec les morts dit à la mère, « à l'époux, à l'orphelin : non seulement vous re-« verrez les absents que vous pleurez, non seule-« ment je vous promets une existence future qui « vous unira immortellement à eux, mais voici la « preuve incontestable de ce que j'avance : Donc « le spiritisme peut être d'un grand secours pour « les grandes douleurs : Selon ses préceptes il dé-« fend le suicide comme un acte inique et crimi-« nel... aussi les adeptes qui ne recherchent dans « leur commerce avec les morts que la consolation, « ceux dont le seul but est de conquérir une belle « place dans l'éternité en s'inspirant des conseils « salutaires à leur élévation ; ceux-là s'ils étaient « en majorité pourraient imposer leur doctrine !...

« Mais, s'empresse d'ajouter M. E. Hucher : ce « groupe de fervents ne constitue qu'une partie de « la famille des spirites, qui se divise encore en « trois classes :

« Celle des savants qui froidement se livrent « aux expériences les plus hardies ;

« Celle des fous, composés de cerveaux faibles, « principalement les femmes dont l'imagination « fantaisiste est le ressouvenir des mœurs disso-« lues de leur jeunesse se « servent de l'infini et « de ses habitants pour continuer en idée leurs « aventures passées ;

« Enfin la classe des intéressés qui avec le con-« cours des esprits intrigants cachent sous des de-« hors respectables leurs vices et leurs crimes.

« On peut ajouter à ce groupe celui des mé-« diums, pauvres êtres soumis à la volonté de cha-« cun, inconscients de leurs actes et victimes de « leur pouvoir.

« Telle est la grande famille des spirites dont les « membres confondus et puissamment alliés es-« sayent de conquérir le monde. »

N'en déplaise à M. E. Hucher les millions de spirites qui ont affirmé leur foi, dans le monde entier ont prouvé sa vitalité et la grandeur de sa morale.

L'auteur n'a pas fait preuve d'une grande imagination pour construire son roman. La trame se tisse dans le salon de Mlle Herminie de la Garancière, rue Saint-Roch, à Paris ; cette aimable intrigante vit effrontément des produits de sa médiumnité. Elle trompe l'un, exploite l'autre sous des dehors hypocrites. Elle force sa nièce, la jeune Lucie à simuler le sommeil magnétique, et en fait sa complice. C'est ainsi que Mlle Herminie fait épouser à un jeune prince Russe « une vendeuse d'amour... »

« La Spirite » s'approprie à son profit, par un vol audacieux, une somme de cent mille francs, déposée chez elle, par ledit prince, pour être remise à un nommé Moras, un ex-abbé défroqué, absent en ce moment de Paris, qui devait créer dans la Capitale un vaste centre spirite nouveau, pour aider à la propagation du spiritisme.

Cet ancien mariste de son côté convoitait, depuis longtemps à son profit, cette grosse somme qui par ce fait lui échappe. N'ayant pas réussi dans ses projets, Mornas deux fois parjure rentre au giron de l'Eglise catholique, pour s'y faire une brillante position, offerte par ceux-là mêmes qu'il avait trahis.

Ce Moras est un des principaux personnages du livre. Voici le portrait qu'en donne l'auteur.

« V. Moras savait capter par les charmes de la « conversation et la variété de ses sujets. Tour à « tour emporté, tendre, gai, capricieux, sublime ; « jamais il ne se montrait médiocre. Cet ancien « moine, aux allures brusques, irréfléchies, exagé-« rées ou communes, ne sachant rien du monde, « croyait y faire bonne figure. Hypocrite et lâche, « Moras savait admirablement dissimuler ses dé-« fauts. Son vice capital était l'orgueil, l'ambition. « Il n'était entré dans la vie Eclésiastique que pour « conquérir cette réputation d'orateur dont quel-« ques pères distingués avaient bénéficié. »

Moras vint se fixer à Paris. Il fit la connaissance de Mlle de la Garancière « La Spirite », recrutait alors des adeptes sur tous les chemins et construisait les piliers de sa réunion. Dans ce milieu hétérogène brillaient aux premiers rangs le capitaine Bertrand, Jules Descroix, l'auteur « de mes excursions dans l'autre monde. » Mme Odile Richard, écrivain bien connu par sa beauté et son opposition au règne Impérial ; de Gersac député ; le banquier Van der Zundt. Un essain de dames de tout âge, racontaient avec enthousiasme leurs prédilections et leurs rapports par trop matériels avec leurs âmes sœurs !...

C'est à cette époque que le renégat fit la connais-

sance de la famille Samarie qui tenait une assemblée spirite rue Vivienne. Mais le chef de cette réunion nombreuse, craignant le talent de V. Moras, l'auteur de l'âme consolatrice qui, par son influence d'orateur était le pivot de cette assemblée, finit par refuser catégoriquement à ce dernier le droit de continuer ses brillantes conférences. De là vint, entre les deux hommes, la profonde sission qui engendra leur haine et leur mépris mutuels.

M. Samarie n'en imposait guère de prime abord, dit M. Hucher. Si ses qualités industrielles se lisaients dans ses petits yeux de serpent à sonnettes, on n'eût certes jamais deviné à voir ce nain... aux doigts crochus, à l'accent empâté, le grand prieur de toutes les sociétés. Et cependant, le bonhomme tenait à lui seul le fil puissant au bout duquel pendaient les adeptes et les pauvres diables affolés de consolation.....

« Les séances de la rue Vivienne étaient consa-
« crées à des expériences magnétiques, de catalep-
« sie, d'hypnotisme, de médiumnité de tout genre.
« Une vieille femme, cordonnière de son état,
« dort fréquemment, et pendant son sommeil les
« Esprits s'incarnent en elle et parlent par sa bouche
« un langage que la pauvre confectionneuse de
« cuir ne pouvait soupçonner à son réveil..... »

Puis viennent les comparses de cette triste et affigeante comédie. Tous agissent comme des fous et des obsédés, on est écœuré en lisant tant de turpitudes amassées pour nuire au spiritisme.

M. Hucher n'a pas trouvé dans toute la famille spirite une note émue, pour caractériser les dévouements sans nombre, les traits d'abnégation, de charité, comme nous en connaissons tant dans les groupes de spirites qui pullulent à Paris. Un seul médum a trouvé grâce devant son acerbe critique : c'est le jeune Lother, simple employé, dont les parents ont été ruinés entièrement par les basses intrigues, les fausses communications émises par Mlle Herminie. Ce fils honnête malgré sa position précaire, prête sa faculté médianimique à tous les affligés qui le consultent, sans rétribution.

Le Livre de M. Hucher est une œuvre de parti pris. Les types qu'il évoque avec complaisance peuvent avoir quelques ressemblances fâcheuses avec le caractère de certains déclassés, qu'il dit avoir connus, que l'on rencontre à la naisaance de toutes les sociétés, voir même au sein des religions; ce ne sont là que des exceptions peu nombreuses, dont les adeptes ont à rougir pour la cause qu'ils défendent, mais qui n'entachent en rien la doctrine si pure d'Allan Kardec.

M. Hucher laisse à supposer dans son ouvrage que les couches spirites sont des foyers dangereux d'où sortent des enseignements qui conduisent fatalement au détraquement moral, aux plus mauvaises passions, au suicide souvent, au crime même! . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les leçons transmises aux hommes par les bons Esprits sont toutes empreintes, au contraire, de la plus ardente charité, du plus profond dévouement, du désintéressement le plus absolu. L'auteur semble l'ignorer!... Son objectif est le fait, il ne parle que du fait brutal obtenu par des médiums tarés. De philosophie, il ne souffle mot. Son esprit, terre à terre, se débat et s'obstine à mettre en jeu des natures mauvaises et vulgaires. Il ne connaît pas, ou passe sous silence, avec intention, les splendeurs morales de la Doctrine qu'il critique si virulemment, les consolations qu'elle engendre, les enthousiasmes qu'elle fait naître, les héros de générosité, d'abnégation qui sont nés sous le souffle inspirateur des phalanges spirituelles, qui font palpiter les cœurs droits, ou avides de connaître, d'aimer, et qui viennent démontrer à jamais la preuve de leur survivance dans l'au-delà et la possibilité irrécusable de se mettre en rapport avec les enfants de la terre. Quoi qu'en dise, quoi qu'en pense M. Hucher, la poussée en avant qui vient d'en haut et qui traverse le monde en ce moment pour conduire à tous les progrès, broiera sur son passage toutes les résistances; la fraternité et l'amour sont des lois inéluctables qui doivent remplacer la haine et l'envie.

Cet ouvrage contient pourtant un enseignement qu'il est bon de méditer; c'est de se mettre en garde contre les intrigues des charlatans. C'est pourquoi l'*Union Spirite Française* depuis sa création a combattu en la flétrissant « la médiumnité vénale » qui a tenté parfois de s'introduire dans ses rangs.

LE BIBLIOPHILE.

## CONFÉRENCE PUBLIQUE

Nous lisons dans le *Lyon républicain* du 6 octobre :

Dans le but de venir en aide à l'œuvre des Fourneaux de la Presse et d'apporter leur obole à cette institution philanthropique, les sociétés d'études psychologiques de notre ville organisent pour le dimanche 23 octobre une conférence publique, avec le concours de M. Léon Denis, de Tours, le conférencier dévoué à la Ligue de l'enseignement.

L'éminent orateur, qui, pour la première fois, parlera en cette circonstance dans notre ville, est depuis longtemps connu et justement apprécié dans nos départements de l'Ouest, où ses succès oratoires lui ont acquis une brillante et légitime renommée.

Nous espérons que le public lyonnais, répondant

à notre appel, viendra nombreux pour entendre M. Léon Denis, ratifier par ses bravos la réputation qui le précède et nous permettre d'apporter un secours efficace à l'œuvre essentiellement utile et humanitaire des Fourneaux de la Presse.

# STELLA

(*Suite*)

Et je voyais sa douleur si profonde que j'en avais grande pitié.

Alors s'approchèrent une troupe d'esprits ressemblant à Stella, mais moins beaux. L'un avait l'apparence d'un jeune homme.

— Mon père, dit-il, l'on me force à vous accuser et j'en éprouve une grande peine. Vous ne m'avez montré d'autre but que la fortune ; je vous crus et je reçus pour ces biens que vous aviez acquis. J'ai aimé le luxe, les jouissances de l'orgueil satisfait, j'ai engagé plus que je ne possédais ; vous m'avez alors fermé la maison paternelle, et ma vie ne fut plus qu'une longue suite de misères, de déceptions dont une autre éducation eût diminué la charge... Puissiez-vous ne pas souffrir pour votre négligence.

L'ombre se redressa :

— Je t'ai nourri, vêtu, instruit, que fallait-il de plus ?

— La morale !... s'écrièrent les autres esprits.

Un vieillard, à la démarche brisée, s'avança vers le désincarné :

— Je vous ai fidèlement secondé pendant trente ans, dit il ; je fus une des principales causes de votre fortune. Vous avez rétribué mon travail, mais ce salaire insuffisant me permit à peine d'élever ma famille, et, quand vint la vieillesse, vous me laissâtes sans secours, à la charge de mes enfants déjà malheureux. J'avais accepté une vie modeste, mais vous pouviez, vous deviez en alléger les charges ; vous les avez alourdies. Puissiez-vous être pardonné comme je vous pardonne.

— Je vous payais chaque mois, que devais je de plus, grogna l'avare.

— Etre bon, charitable, dirent les esprits.

Une jeune fille s'avança :

— Je t'ai aimé, dit-elle, nous étions fiancés, je croyais en toi ; tu abusas de ma faiblesse et tu m'abandonnas ensuite pour une riche héritière. J'eus faim et, dans le vertige de la misère, je me vendis... si j'ai péché, tu m'as entraînée au mal. Je ne te pardonne pas, j'ai trop souffert !...

— Devais-je donc épouser une fille que je n'aimais plus ?

— Tu ne devais point faire de vaines promesses, dirent les blanches formes.

— Je suis ta mère, dit une autre ombre, tu as rougi de celle qui a nourri et soigné ton enfance ; tu ne lui as donné ni affection, ni bonheur, mais je t'aime encore, et je demande grâce pour celui qui fut mon fils. Il a fait des aumônes, ne pourrait-on pas lui en tenir compte ?

— Ta réclamation est juste, dirent les esprits, et ils présentèrent une longue liste où étaient inscrites de grosses sommes.

— Réponds. Pourquoi as-tu donné ?

— Par vanité, dit le coupable.

— As-tu soutenu un principe généreux ?

— Jamais.

— As-tu aimé ?

— J'ai aimé l'argent, dit l'esprit abattu. Je le vois, j'ai failli et j'ai peur.

— Relève-toi, esprit !... Ton incarnation a été perdue. Tu renaîtras misérable, tu gagneras ton pain comme tu l'as fait gagner aux autres. Tu auras pour compagne la femme que tu as perdue. Elle a profané l'amour, elle n'a pas voulu être mère, elle aura de nombreux enfants. Tu as été mauvais père, tu auras la douleur de perdre ceux que tu aimeras. Mais pour te rendre la tâche moins pénible, nous ne t'imposerons la réincarnation qu'après le pardon de ta victime et quand tu seras assez amélioré pour supporter patiemment ton épreuve. Tu choisiras l'époque et la nationalité que tu préfères... Esprits qui les guidez, veillez sur eux.

— Oh ! Stella ! que deviendra ce malheureux et combien est triste cette épreuve !

— Pas autant que tu le crois, mon enfant ; sa douleur actuelle est plus terrible que tout ce qu'il devra endurer. Il est châtié dans son orgueil, son avarice, son égoïsme. S'il se repent, se résigne, la sympathie qu'il fera naître sur terre l'aidera dans les luttes qu'il doit soutenir. Viens assister à un autre jugement.

Et je vis un paysage doux et fleuri où étaient de beaux esprits comme Stella.

— Est-ce là celui que tu protèges ? lui demandèrent-ils.

— C'est lui. On m'a permis de lui ouvrir les portes de l'inconnu et je veux lui montrer une âme juste.

Une ombre vieille, bossue et misérable s'approchait en tremblant.

— Mon Dieu, disait-elle, j'ai péché, pardonnez-moi !

— Ne tremble pas, pauvre méconnue de la terre,

ton protecteur nous montre ta vie : pauvre, tu es née, tu as travaillé sans relâche ; l'aisance est venue, mais tu étais frappée sans retour : ton corps se déformait... Tu pleuras souvent. Tu rencontras au printemps de ta vie de jeunes hommes pour lesquels ton cœur battit d'amour, mais ils te méprisèrent, et tes ans passèrent comme une année sans fleur, sans été, sans soleil. Pourtant tu ne maudis personne et tu fis le bien. Tu sus inspirer l'amitié malgré ta laideur, et, quelles que fussent tes souffrances, tu les dominas pour ne pas affliger tes amis. Tu donnas non seulement le superflu, mais souvent tu sacrifias le nécessaire pour soulager les pauvres. Personne ici ne t'accuse, personne ne te reproche un méfait !... Viens, chère âme, qui as donné ton affection, ton travail aux malheureux ; viens, tu es délivrée de la terre !...

Et aussitôt cette monstruosité corporelle disparut, l'âme s'épura et ressembla aux autres esprits.

— Que vais-je faire ? dit-elle, radieuse.

— Du bien, répondirent-ils.

Et, faisant un signe à Stella, ils disparurent emmenant la nouvelle venue.

— Stella, je voudrais être jugé comme celle-là ; mais quand vous me quittez, la foi m'échappe et je ne sais que faire.

— Travaille, fais le bien !

— Je succombe lorsque je suis seul, je doute.

— La solitude te trouble, crée-toi une famille.

— Aucune femme ne m'inspire d'amour depuis que je vous ai vue.

— Pauvre fou !... Si je m'incarnais, tu ne saurais vivre heureux auprès de moi. La perfection est méconnue sur terre, l'idéal raillé !... Si tu m'aimes, si tu me comprends, si, près de moi, tu ressens une paix profonde, c'est qu'en ces moments ton corps sommeille et laisse ton esprit vivre spirituellement. Donne ton cœur à une créature qui te puisse comprendre...

— Non, non, je ne saurais le donner à une autre qu'à Stella !... J'adore ta pureté, ta bonté, ta beauté !... Permets-moi de vivre pour ce rêve, s'il doit continuer.

— Je cesserai de t'apparaître et de te guider ; alors plus lourde tu trouveras l'épreuve si tu es seul. Cherche la bonté, l'intelligence, la sagesse, et, quand tu aimeras, tu trouveras ta femme belle entre toutes.

— Mais vous êtes d'une beauté inimitable, vous qui semblez mépriser la forme !

— Un pur esprit apparaît toujours comme un type parfait. Si j'allais dans une autre planète, je prendrais l'apparence de la beauté idéale de ce globe. Mais endors-toi, je reviendrai bientôt.

Je perdis encore conscience de moi-même, et je m'éveillai seulement vers midi, très fatigué, mais ayant le souvenir très net de mes visions. L'état de paix et de douce quiétude dans lequel je vivais à la campagne n'avait pas éloigné l'esprit qui m'était si cher lorsque je le revoyais. Il me fallait accepter cette double existence, si étrange, sans en rien confier à personne et perdre goût à la vie réelle, tant la grandeur, la pureté de l'autre avaient de séduction. Je comprenais ce que voulait Stella ; je m'avouais que ma fortune, ma jeunesse ne servaient pas assez au bien général, et je restai pensif, préoccupé et désireux de revoir Stella.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

## NÉCROLOGIE

Mlle Chaudanet qui a toujours si gracieusement mis son talent au service de l'Union Spirite, nous fait part de la désincarnation de l'esprit de sa mère, Mme Chaudanet, qui est décédée à Paris, le 31 octobre dernier. Nous joignons nos prières à ceux de ses nombreux amis, pour que l'esprit si bon et si dévoué de Mme Chaudanet nous prête son concours, maintenant que dégagée des lieux terrestres, elle plane dans le monde spirituel, où sa vie d'abnégation doit lui donner le bonheur qu'elle a si bien mérité ici-bas.

—

Mme Ugalde, notre sœur en croyance, dont le dévouement à la cause spirite est bien connu, a perdu son frère, M. Henry Bancé, décédé à Paris, le 16 septembre dernier. Une bonne journée pour le frère de Mme Ugalde, pour le dégagement de l'âme de cet artiste.

—

M. J. Sohier, président de l'Union Spirite à Reims, nous fait part de la mort d'un de nos frères, Antoine Christé, décédé le 13 septembre dernier. Nous voyons avec plaisir que la lettre de faire part s'écarte de la banalité ordinaire. Nos frères de Reims ont bien compris l'utilité, à ce moment suprême, de rappeler les bases sur lesquelles notre croyance est fondée. Sur la convocation à l'enterrement, ils ont inscrit ces épigraphes :

« Le ciel n'est pas une demeure : c'est un che-
« min ; et la hiérarchie céleste qui le remplit, s'y
« élève sans relâche comme une colonne d'encens. »

*Jean Reynaud.*

« Naître, mourir, renaître et progresser sans
« cesse, telle est la loi. »

*Allan Kardec.*

Il serait à souhaiter que nous sortissions bientôt des banalités catholiques relatives au départ des esprits incarnés, et qu'à l'exemple des spirites Rémois, nous fassions preuve d'indépendance en quittant ce séjour si peu fortuné.

*Le Gérant :* Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy Finger et ses fils.

5e ANNÉE. — N° 17 **20 centimes le Numéro.** (1re QUINZAINE) NOVEMBRE 1887



# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE



*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.



**ABONNEMENTS**

Paris et Départements **5** fr. par an.
Étranger . . . . . . **6** —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris

Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS



SOMMAIRE



# LA PHILOSOPHIE SPIRITE

Je lis dans la *Vie Posthume* du mois d'octobre, un article de M. Lebay, intitulé : Libres Pensées, dans lequel l'auteur s'efforce de répondre à M. Martin, directeur du *Moniteur Spirite et Magnétique* qui soutient l'existence de Dieu et la nécessité de l'expiation.

Notre confrère de Marseille ne répond nullement aux objections qu'on lui a faites, il se contente de tourner la difficulté en employant d'autres termes que les nôtres. A la place du mot expiation, il emploie les expressions suivantes : déterminisme conséquentiel ou conséquences naturelles, en quoi diffèrent-ils de celui d'expiation? Est-ce que l'expiation n'est pas précisément la conséquence des fautes antérieurement commises? Il ne faut pas, en voulant faire du nouveau, ne changer que l'étiquette d'une doctrine en lui empruntant le fond même de sa philosophie.

Je ferai ensuite observer à M. Lebay que son déterminisme conséquentiel est aussi arbitraire que le mot expiation, car ce sont les lois naturelles qui déterminent dans l'être des changements moléculaires perispritaux correspondant aux pensées bonnes ou mauvaises que l'homme a eues pendant sa vie terrestre. Si à la mort, sa situation dans l'espace est malheureuse, il n'a que ce qu'il mérite, puisqu'il était libre de faire le bien ou le mal, mais ces inflexibles lois naturelles sont aussi dures, aussi injustes, de ne pas nous accorder immédiatement le bonheur que Dieu leur serait, suivant M. Lebay.

D'ailleurs, quelles sont ces lois? Ont-elles une existence positive? Quelles sont donc ces entités inconscientes, exerçant un pouvoir sans limite? Notre confrère serait bien embarrassé de le dire; pour lui, c'est quelque chose de semblable au fatum antique. « partout la loi, dit-il, et dans le rayon qu'elle détermine, nous voyons se mouvoir la liberté individuelle. » Je suis d'accord avec lui, tout est soumis à la loi, et il n'est pas un phénomène, si insignifiant qu'il paraisse, qui n'obéisse à une loi. Mais encore une fois, qu'est-ce que cette loi?

L'auteur répond : « Eh qu'importe » mais Monsieur Lebay, il importe énormément, car je ne sache pas qu'une loi soit autre chose que la traduction de la volonté d'un être conscient, et si vous reconnaissez que cette loi est éternelle comme tout ce qui existe, il s'ensuivra qu'elle témoigne de la volonté d'un être éternel, bien qu' « incognoscible » De ce que vous ne comprenez pas Dieu, il ne faut pas en conclure qu'il est une chimère, et nous ne voulons pas plus que vous d'un Dieu antropomorphe, arbitraire et fantaisiste.

Le Dieu que nous adorons est la puissance éternelle, infinie, immuable cause première de tout ce qui existe, et la loi suprême, dont toutes les autres ne sont que des conséquences, est l'expression de sa volonté. Tout dans l'univers se ramène à la matière et au mouvement, et même, la matière ne semble être qu'un mode du mouvement ; étudier la loi grandiose qui a tiré la variété infinie de l'unité, c'est connaître de mieux en mieux les volontés du créateur, ou si vous préférez, de l'ordonnateur de toutes choses. Nulle part Allan Ka-

dec ne parle d'un Dieu intervenant arbitrairement pour punir ou récompenser, mais comme les lois ne sont que ses volontés exprimées, c'est nous-mêmes qui nous fixons notre sort futur en obéissant ou en contrevenant à la loi.

Il semble dur à notre confrère d'obéir a quelqu'un, mais je ne sais ce que ce sentiment a de pénible lorsque c'est une nécessité naturelle qui l'impose, et que notre dignité n'a pas à en souffrir... M. Lebay trouve-t-il choquant d'être contraint à manger tous les jours? Serait-il vexé d'une averse torrentielle qui l'empêcherait de sortir? Ces nécessités sont dépendantes de l'organisation de notre monde, et il existe des lois morales aussi inflexibles que les lois physiques; or que ces lois soient dues à la matière, ce qui n'est guère admissible, puisqu'elles témoignent d'une intelligence, ou qu'elles émanent de Dieu, ce qui est infiniment plus probable, il faut bien leur obéir, et je ne vois là ni tyrannie ni arbitraire. D'ailleurs, la cause suprême qui a organisé l'univers infini, qui dirige dans l'espace sans bornes les évolutions éternelles de la matière, est tellement au-dessus de nos imperceptibles appréciations, que nous pouvons, sans honte, lui obéir. Lorsque sur notre chétive planète, astre infini perdu dans l'immensité de la création, nous sommes obligés de reculer sans cesse devant les forces naturelles qui nous semblent insurmontables, de plier constamment sous les fatalités organiques de la vie, il serait vraiment malséant de nous raidir et de vouloir faire la loi à cette cause d'une puissance incommensurable qui régit les mondes et les univers.

Que ceux « dont l'âme ne vibre plus qu'aux seules envolées vers la liberté et la justice » se rassurent, nous ne voulons pas plus qu'eux le rétablissement de la théocratie, car nous repoussons de toutes nos forces les féroces hiérophantes qui ont fait du bûcher l'épouvantable symbole de leurs croyances. Nous ne voulons plus de cette conception surannée d'un Dieu vengeur qui a toujours servi de moyen de domination sur les masses craintives et crédules. Nous aspirons à la liberté sous toutes ses formes, nous réclamons la solidarité absolue entre tous les êtres, quelles que soient leurs nationalités, et nous espérons que le jour est proche où le peuple, relevant la tête, réclamera sa part de bien-être dans la société. C'est parce que le spiritisme nous montre que nous sommes réellement frères, qu'entre nous il existe des liens moraux et matériels (1) indissolubles, que je considère comme un devoir d'aider le pauvre à revendiquer sa part des biens terrestres qu'on lui a indûment soustraite.

La croyance en la justice de Dieu n'est pas abêtissante, elle n'a pas pour résultat de nous courber servilement devant les forts et les heureux de ce monde. En nous faisant comprendre l'égalité, elle nous enseigne que la justice doit avoir son règne sur la terre et qu'en préparant la société de l'avenir, nous apprêtons notre demeure future. Mais loin de calquer les lois naturelles, notre état social doit s'en éloigner de plus en plus. Dans la nature où règne l'intelligence sous les formes les plus basses, nous voyons sans cesse le fort opprimer le faible. La fable du loup et de l'agneau est partout de mise, le droit du plus fort l'emporte toujours sur la justice, et c'est pour remédier à cet état barbare que les sociétés se sont constituées.

Nous devons, nous qui sommes sortis des langes de la bestialité, tendre vers un autre idéal. Nous avons le devoir de réaliser une association de plus en plus parfaite par l'application rigoureuse des lois de la justice que l'on peut résumer ainsi : à chacun selon sa peine et ses efforts ; protection aux faibles, que ce soit l'enfant la veuve ou le vieillard ; Répartition équitable des charges publiques : que chacun en ait sa part, mais proportionnellement à ce qu'il peut donner. Enfin, liberté absolue de l'individu n'ayant d'autre limite que l'utilité générale. Tous ces principes sont réalisables, car ils découlent de la loi morale sans laquelle on ne peut rien établir. Mais cette loi a elle-même pour sanction nécessaire l'existence de Dieu, c'est-à-dire d'une puissance rémunératrice, par ses lois, du bien et du mal. Expliquer comment ces lois s'appliquent à l'individu, montrer qu'il est impossible de s'y soustraire, puisque l'âme survit après la mort, telle doit être notre ligne de conduite.

D'ailleurs, ce Dieu qu'on nous reproche d'adorer ne serait-il vraiment ni infiniment bon, ni infiniment puissant, ni infiniment juste? C'est ce que je vais examiner.

(1) Tous les hommes sont réellement et corporellement frères, non seulement parce qu'ils sont constitués tous par la même matière, et d'une manière identique, mais encore parce qu'ils proviennent directement des mêmes progéniteurs. En effet, si l'on admet 3 générations par siècle, cela fait 7 siècles pour 20 générations. Or, à la première génération on a 2 parents; à la 2e, 4 grands parents; à la 3e, 8; et à la 20e génération, 2 millions de grands-parents. On voit que, si l'on remonte à la 24e génération, chaque Français d'aujourd'hui est le petit-fils de 16 000,000 de grands-parents qui vivaient en l'an 1000 à peu près : c'est-à-dire la totalité des Français d'alors. Ce sont les croisements divers de ces 16 millions de grands-parents qui ont produit tous les Français d'aujourd'hui. Mais ces 16 millions d'ancêtres sont les mêmes pour nous tous. Nous sommes donc tous très rapprochés par l'hérédité, et notre parenté mutuelle est relativement très proche, beaucoup plus que ne peuvent l'imaginer ceux qui n'ont pas fait ce petit calcul élémentaire.

M. Lebay ne peut pas comprendre qu'un Dieu infiniment bon nous laisse souffrir sans apporter un soulagement immédiat à nos maux. Voyons si le reproche qu'il adresse à la Divinité est fondé. La douleur peut être ou physique ou morale, il faut donc l'étudier sous ces deux aspects.

Je pose en principe qu'il n'est pas un être vivant qui subsisterait, s'il n'était sensible à la douleur (1) ou si l'instinct ne lui venait en aide, car la nature de l'émotion que suscite en nous une cause antérieure est déterminée par la finalité des choses. Autrement dit, tel objet est utile à notre existence, et alors il provoquera une émotion de plaisir. Tel autre objet est nuisible, il provoquera une émotion de douleur.

Et vraiment il serait absurbe qu'il en fût autrement. Concevrait-on un nouveau-né qui aurait de la répugnance pour le lait? Concevrait-on un individu à qui les brûlures de la peau feraient éprouver des sensations agréables? Le plaisir et la douleur sont étroitement liés à nos besoins. La douleur de la faim, le plaisir de rassasier, nous indiquent que notre organisme a besoin d'aliments. Le dégoût, la frayeur sont des sentiments qui nous protègent contre les dangers innombrables du milieu ambiant et qui nous avertissent de ce qu'il faut éviter.

Faisons l'hypothèse (ridicule) d'un homme qui serait livré à son intelligence seule, ayant des sensations et des perceptions très précises, quant à la notion des objets, mais qui ne ressentirait aucune émotion, soit douleur, soit plaisir, par le fait des excitations extérieures : cet homme ne pourra, quelque intelligence qu'on lui suppose, protéger longtemps son existence. Comme il ne sentira ni la douleur, ni la fatigue, ni la faim; s'il se blesse, il malménera sa blessure au point qu'elle s'enflammera et deviendra mortelle; s'il marche ou s'il travaille, il se fatiguera ou s'épuisera jusqu'à ce que les muscles ne puissent plus se contracter. Il ne mangera que par raison; et il mangera peut-être plus que de raison, puisqu'il ne sentira ni la faim, ni la satiété après le repas. Les poisons lui sembleront aussi bons à manger que les meilleurs aliments. Si le froid ou la chaleur l'atteignent, il mourra de chaud ou de froid, car il sera forcé de consulter le thermomètre pour savoir s'il doit être vêtu avec des vêtements épais ou légers. En un mot, toute son intelligence, toute son attention, toute sa science mises à contribution ne sauraient remplacer que d'une manière très imparfaite les émotions instinctives, innées, de plaisir et de douleur.

(1) Charles Richet. — *Essai de psychologie générale*. — On verra que j'emprunte cette argumentation à la psychologie matérialiste, qui est elle-même obligée de convenir qu'il est nécessaire que l'homme soit soumis à la douleur

Tout se passe comme si la nature, dans sa prévoyance, avait voulu veiller sur nous, nous forcer à ménager notre existence. La douleur et le plaisir sont les protecteurs de la vie, et sans eux, aucun être ne saurait exister.

Les êtres inférieurs, mécanismes automatiques où tout est absolument réglé d'avance, sans qu'il y ait de part à la spontanéité, n'ont très probablement ni douleur, ni plaisir : ou plutôt leurs émotions sont extrêmement vagues. Mais quoique la conscience soit obscure il n'y en a pas moins une réaction motrice appropriée à la finalité des choses, tout comme s'ils sentaient plaisir ou douleur. La différence n'est pas dans le résultat moteur (qui est le même), mais dans le résultat sensitif (ébranlement de la conscience), qui fait sans doute défaut chez les êtres inférieurs. Plus l'individu est intelligent, plus il est capable d'éprouver avec intensité les émotions attractives ou répulsives.

En somme, ce qui cause la douleur, c'est une vibration forte et prolongée des centres nerveux qui correspondent à la conscience chez les animaux inférieurs où le mécanisme psychique nerveux est à peine ébauché. Il n'y a pas à proprement parler de douleur, car celle-ci est proportionnelle à l'intelligence (1). C'est un fait d'observation clinique que les idiots, les imbéciles, les très vieilles femmes sont presque totalement insensibles. Notre frère M. Chaigneau peut donc se rassurer sur les souffrances des insectes, puisqu'ils ne ressentent pas à proprement parler de sensations douleureuses.

Nous voyons que la douleur est une nécessité physique de la vie, que si elle n'existait pas, la vie serait impossible. Mais pourra dire M. Lebay, je n'ai pas demandé à vivre. Je crois que lorsqu'on a éprouvé un seul instant l'ineffable bonheur d'aimer, lorsqu'on s'est procuré les joies intimes et sereines que donne l'étude, lorsque l'âme est emportée par une suave mélodie sur l'aile du rêve, on apprécie à sa juste valeur le bienfait de l'existence et, en résumé, tout compte fait, il vaut mieux être

(1) La réciproque est absolument vraie. Certains animaux comme le lièvre, le loup, le sanglier sont capables de fournir une très grande course et d'échapper à une poursuite acharnée, tout en étant atteints de blessures qui anéantiraient le soldat le plus robuste. Un requin est ouvert; on lui enlève son cœur et ses viscères, et, pendant plusieurs heures, l'animal privé de cœur, de sang et d'entrailles, se débat, essaye de mordre et témoigne d'une force prodigieuse. Avec des crocodiles privés de cœur on a vu la même défense durer 24 heures. Qui n'a observé des papillons cloués sur un liège, vivre encore deux jours? Il est bien évident que ces êtres qui n'ont qu'un système nerveux des plus rudimentaires n'éprouvent rien de comparable à ce que nous appelons la douleur, puisque c'est seulement par le système nerveux *sensitif* que nous percevons les impressions extérieures.

intelligent, même avec douleur, qu'inconscient comme la brute, car le bonheur est aussi proportionnel à la finesse de l'organisme, ce qui fait que ceux qui ont épuré leur périsprit n'étant plus soumis aux conditions qui produisent la douleur, ressentent la joie de vivre en plein épanouissement de leur être. Mais pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas créés égaux à lui? Tout simplement, à mon avis, parce que cela est impossible. L'Infini peut se fractionner mais il lui est impossible de se reproduire lui-même. Puis pourquoi donc serions-nous créés parfaits? Que ferions-nous de notre éternité future? C'est en revenir aux vieilles et plates idées du catholicisme que d'exiger une béatitude éternelle obtenue sans lutte et sans travail.

Combien la doctrine évolutionniste de la réincarnation est plus grande! C'est par nos efforts successifs, sous l'impulsion de la douleur physique d'abord à peine perceptible, puis se développant avec l'intelligence, que l'homme progresse. Combien cette doctrine est utile! Non seulement elle est indispensable à la conservation de la vie physique, mais au moral c'est le seul stimulant qui oblige l'homme à sortir de son apathie. N'avez-vous pas vu et ne voyez-vous pas encore constamment autour de vous des êtres plongés dans l'égoïste satisfaction de tous leurs appétits matériels? C'est en vain qu'on fait appel à leur pitié, ils restent enfermés dans leurs jouissances et se cuirassent systématiquement contre toutes les souffrances du prochain. Ce n'est que l'aiguillon de la douleur qui a le pouvoir de briser cet égoïsme et ceux là mêmes qui souffrent si cruellement des conditions sociales ont été probablement des jouisseurs de jadis que l'inflexible justice oblige à monter à leur tour le calvaire de la misère et de la maladie.

Dieu est donc infiniment juste puisqu'il nous donne la vie et qu'il ne nous impose pas inutilement la douleur. L'évolution est une loi fatale, rien ne saurait exister instantanément à l'état parfait. Tout doit être le résultat d'un effort et le principe spirituel qui a passé par toutes les phases de l'animalité, avant d'arriver à l'humanité a conquis lentement toutes ses virtualités. Cette évolution se poursuit consciemment aujourd'hui pour nous et, bien loin de porter atteinte à la divinité, la science moderne nous la montre plus loin et surtout plus haut que ne pouvaient le faire les ignorantes et barbares conceptions religieuses. Nous voyons l'âme évoluer lentement sous l'influence des lois cosmiques dans le temps et dans l'espace sous l'œil vigilant et paternel de Dieu. A mesure que naît la conscience, les horizons s'étendent, l'Univers grandit à nos yeux. L'égoïsme, cette plaie de l'ignorance, disparaît peu à peu à mesure que les rapports qui rattachent les hommes les uns aux autres nous sont mieux connus et la solidarité nous apparaît de plus en plus comme l'unique moyen d'atteindre des destinées plus hautes. Le Devenir ouvre devant nous les portes d'un avenir toujours meilleur. Avec les passions vaincues apparaissent des sensations plus élevées et plus pures. L'esprit dégagé de sa gangue rayonne, dans un monde plus parfait et les innombrables et admirables mécanismes de l'Univers dévoilent les secrets ressorts qui font mouvoir les mondes. Toujours l'activité, toujours un bonheur plus grand et plus parfait attaché à chacun de nos efforts, tel doit être notre sort, bien préférable mille fois à la béate et fainéante oisiveté des paradis catholiques ou autres.

Cette conception d'une divinité si haute, si sage, si prévoyante ne vaut-elle pas mieux que la croyance de ces fameuses lois naturelles aveugles et implacables qui sont mille fois plus incompréhensibles que la notion de Dieu?

M. Lebay tente d'établir ce sophisme, basé dit-il sur la doctrine d'Allan Kardec, qu'on ne doit pas aider les malheureux puisque leur situation est une expiation et que ce serait nuire à leur bonheur futur que de leur venir en aide ici-bas.

Si nous pouvions nous attendre à une objection, ce n'était pas certes à celle-là. Est-ce que chercher à soulager les misères d'autrui n'est pas le premier de nos devoirs? Celui qui est l'objet de nos soins en souffre-t-il moins? Ce n'est pas lui enlever le mérite de cette souffrance que de le soulager par tous les moyens possibles, c'est lui adoucir l'amertume de l'épreuve qui sera toujours assez douloureuse pour lui. Doit-on laisser mourir sans secours un homme qui s'est blessé volontairement? Parce que l'alcoolique subit la punition de son vice par les transports du *delirium tremens*, faut-il le laisser se briser la tête contre les murs, sans tenter de lui porter secours? Je crois que la réponse n'est pas douteuse en pays civilisé. D'ailleurs en améliorant le sort des travailleurs, je le répète, nous travaillons dans notre propre intérêt puisqu'en aplanissant les difficultés sociales, nous nous créons pour l'avenir, une vie de plus en plus douce par suite des progrès réalisés. La douleur est donc l'instrument nécessaire du progrès, mais à mesure que nous progressons, c'est-à-dire que nous connaissons mieux les conditions de la vie, que nous nous adaptons mieux à notre milieu, elle va en diminuant. De même que les règles de l'hygiène préservent le corps des maladies, il existe une hygiène morale contre les passions qui a pour résultat de nous rendre de plus en plus heureux. Qu'est-ce donc en réalité que les quelques siècles d'enfance de l'Es-

prit vis-à-vis de l'éternité qui lui reste à parcourir ?

D'ailleurs la misère, la pauvreté ne sont pas toujours des expiations. C'est l'état normal de l'humanité à son point de départ. Les peuples sauvages en sont un exemple, et c'est par les efforts réitérés, par le développement harmonique de toutes les facultés intellectuelles que l'homme améliore ses conditions d'existence. Il est incontestable que le plus humble des ouvriers des nations civilisées est plus heureux que le sauvage le plus favorisé de l'Australie. Doit-on en conclure que tout est bien dans l'état actuel ? Evidemment non, puisque malgré les progrès réalisés il est encore possible qu'un malheureux meure de faim, mais c'est à vous à corriger l'état social ; il est ce que nous l'avons fait, et l'on ne peut pas rendre Dieu responsable de ce qui ne relève que de notre libre arbitre.

C'est encore une idée caduque que de vouloir mêler la divinité à toutes nos actions. Il y a des lois générales qui sont l'expression de sa volonté, nous avons notre libre arbitre qui nous permet de nous soumettre ou non à ces lois, mais il découle de ce libre arbitre une responsabilité morale et matérielle. La responsabilité matérielle est visible ici-bas, de plus elle est collective. C'est avec raison que l'on a dit qu'un peuple a toujours le gouvernement qu'il mérite. C'est à chacun de nous à mettre en pratique la solidarité, à comprendre que la satisfaction de nos vices est préjudiciable à l'ensemble, que tout oisif est une perte sociale qui sera ressentie par le corps tout entier, en un mot il faut que la justice et la solidarité deviennent effectives pour que la question sociale reçoive une solution pratique.

La responsabilité morale est particulière, elle nous atteint après la mort et elle est d'autant plus lourde que nous avons eu une situation plus élevée dans la société. Que ne doivent pas souffrir ceux qui n'ont pas craint de s'emparer par le crime du pouvoir et qui en ont fait un si déplorable usage !

En quoi notre dignité est-elle abaissée par la croyance en Dieu ?

Est-ce parce que nous devons lui obéir ? mais, comme je l'ai déjà fait voir, nous obéissons bien sans murmurer aux nécessités physiques de l'existence, il serait absurde de nous révolter contre la cause de ces lois. D'ailleurs, qu'on le veuille ou non, il faut s'y soumettre et nous constatons que ceux qui obéissent aux lois de la morale sont plus heureux physiquement et moralement que ceux qui essaient de s'y soustraire. Les lois humaines tendent de plus en plus vers un idéal de perfection qui est l'absolue justice, or comme cet idéal n'est réalisé qu'en Dieu, c'est tendre vers le beau, le bien, le juste absolus que de prêcher l'existence de cette cause première, base de tout système philosophique et social. Ce n'est pas en enseignant l'athéisme que l'on donnera à l'homme la force nécessaire pour vaincre ses passions, car nous voyons les tristes résultats amenés par l'incrédulité contemporaine : égoïsme et jouissance en haut, haine et convoitise en bas. Notre doctrine est régénératrice, émancipatrice et réellement sociale. Elle ne se base plus sur l'égoïsme personnel, mais sur le sentiment de solidarité qui nous est prouvé expérimentalement par les faits spirites. Nul ne peut être complètement heureux tant que ses frères souffrent et plus il grandit spirituellement plus ce sentiment augmente.

Allan Kardec a toujours soutenu ces idées et M. Lebay, tout en lui empruntant le fond même de la doctrine, ne fait que l'énoncer d'une manière un peu différente. Si nos divergences ne tiennent qu'à des formules pour exprimer les mêmes idées, nous aurons vite fait de nous entendre, mais s'il repousse formellement l'idée de Dieu, il lui faudra d'autres arguments que ceux qu'il nous a exposés pour porter chez nous la conviction.

Gabriel Delanne.

# HYGIÈNE PÉRISPRITALE

Tous les spirites savent que le périsprit joue un grand rôle dans l'économie soit physique, soit morale de l'homme incarné. Les diverses affections qui peuvent l'atteindre ne sauraient manquer d'exercer une influence considérable sur l'organisme corporel. Et cela se conçoit très bien. C'est d'abord à l'aide du périsprit que l'âme réussit à organiser son corps, à lui faire suivre le cours de son évolution normale, à l'entretenir et à faciliter les échanges vitaux au moyen desquels la substance des tissus se renouvelle incessamment. D'un autre côté l'âme reçoit le contre-coup des chocs ou impressions subis par son périsprit et nous savons soit par les enseignements d'Allan Kardec, soit par les nombreuses expériences de la pratique spirite que c'est par son intermédiaire que les fluides réagissent sur notre élément spirituel. Ainsi lorsque nous nous trouvons dans une société sympathique, les bons effluves se dégageant des personnes qui nous entourent nous réconfortent en excitant notre force morale, et souvent il arrive que sous le coup de cette action réconfortante, nous sentons se développer en nous une somme d'énergie bien supérieure à celle dont nous pourrions disposer dans un milieu antipathique.

C'est surtout chez les orateurs qu'il est facile de constater la réalité de ce phénomène; dans une réunion d'amis où toutes les pensées vibrent à l'unisson, ils s'élèvent parfois à des effets d'éloquence vraiment surprenants; tandis qu'au contraire s'ils sentent de la répulsion parmi leurs auditeurs, leur parole s'embarrasse, leurs idées ne surgissent plus avec autant d'abondance et de netteté; et ils sont souvent obligés, malgré tous les efforts qu'ils font pour surmonter cette défaillance, de quitter le terrain sans avoir pu exprimer tout ce qu'ils ressentaient, laissant inachevé un discours qu'ils avaient longuement et laborieusement préparé.

De plus, Allan Kardec nous enseigne que les impressions fluidiques ne nous viennent pas seulement des esprits incarnés mais aussi de ceux qui ont quitté le corps pour vivre dans l'erraticité. Il s'échappe du fluide de ceux-ci des émanations, des rayons, des ondes qui se croisent dans les espaces voisins de la planète, et forment comme un enchevêtrement inextricable d'influences variées à l'infini, dont il nous est à peu près impossible de déterminer la provenance, et nous subissons les impressions parfois très malsaines et très préjudiciables au point de vue moral, sans savoir le plus souvent ni ce qu'elles sont, ni comment elles agissent sur nous. Nous vivons en un mot au milieu d'un monde fluidique inconnu qui agit sur nous à chaque instant de la vie et qui influe au plus haut degré sur notre santé physique et morale sans que la plupart des hommes soupçonnent seulement son existence.

Nous voudrions, dans la mesure de nos forces, aider nos frères à se prémunir contre ces dangereuses influences. C'est dans ce but que nous venons leur parler de l'*hygiène périspritale*, car nous croyons qu'il y a l'hygiène du périsprit, de même qu'il y a celle du corps. Persuadé que Dieu a toujours mis le remède à côté du mal, nous sommes profondément convaincu que, même par ce temps de *nervosité* à outrance, il est possible de se préserver des actions occultes qui jouent un plus grand rôle qu'on ne croit dans le développement des maladies nerveuses si communes de nos jours, et c'est en vue d'attirer l'attention de nos lecteurs sur ce sujet que nous leur présentons les considérations suivantes, fruit de notre collaboration avec les esprits qui veulent bien nous prêter leur concours.

Avant d'aborder l'étude des moyens que nous croyons les plus propres à nous défendre contre ces influences fluidiques, et pour appuyer notre travail sur une base solide, il convient de rechercher autant que possible quelle est la constitution élémentaire de notre organe périsprital.

D'après les enseignements des esprits, les âmes errantes ou esprits désincarnés puisent dans la masse des fluides ambiants les éléments nécessaires à former leur périsprit. Mais que sont ces fluides? D'où proviennent-ils? Quel est leur état par rapport à ce que nous appelons matière, et aussi par rapport à l'esprit? Ce sont là autant de questions dont l'examen s'impose à tout chercheur désireux de scruter le mystère de notre triple organisation spirituelle, fluidique et corporelle.

Si nous en croyons les données qui tendent de plus en plus à prévaloir dans la science moderne, le monde visible tangible et appréciable à nos sens serait composé d'une substance unique : la matière, qui se présenterait à nous sous divers états, d'abord l'état solide, liquide et gazeux, et ensuite l'état radiant récemment démontré par M. Crookes. Mais sont-ce là les seules formes que la matière puisse revêtir? Ce n'est pas probable, et tout porte à croire que ces éléments peuvent affecter des dispositions variées presque à l'infini et aussi éloignées de l'état radiant que celui-ci l'est lui-même de l'état solide.

Nous pensons que ce que nous appelons les fluides, source commune et intarissable où l'universalité des esprits puisent leur corps fluidique sont constitués par un état de la matière inappréciable à nos sens et à nos intruments à raison de son extrême subtilité, mais qui n'en est pas moins de la matière aussi réelle et aussi substantielle que celle qui est pesée dans nos balances et soumise à nos réactifs. Cette conception basée sur l'enseignement concordant des esprits recueilli pas Allan Kardec met à néant les objections des négateurs quand même qui combattent l'existence des fluides, soutenant qu'ils ne sont qu'une pure entité métaphysique inventée par les spirites pour faire croire à la réalité des prétendus phénomènes de manifestation des esprits.

Nous pouvons donc admettre en faisant concorder les probabilités de la science avec les données spirites universellement acceptées que les fluides *sont une forme particulière de la matière ou substance universelle soumise, en raison de la division plus ou moins prononcée de ses éléments, à l'action soit impulsive, soit modératrice des individualités spirituelles...*

Mais ici se présente une nouvelle question : la matière à l'état fluidique est-elle arrivée au terme de ses transformations? S'arrête-t-elle définitivement à cette phase de son évolution? En d'autres termes, la forme fluidique est-elle une forme fixe et permanente de la substance universelle d'où elle ne saurait sortir ni pour avancer, ni pour reculer? Ici encore les enseignements du spiritisme viennent

nous répondre que l'état des fluides n'est pas uniforme et immuable; qu'il y en a de plus subtiles ou épurés les uns que les autres, et que cette modification dans leur état est sous l'influence immédiate des esprits. Ainsi, plus les esprits qui les élaborent sont avancés et plus ces fluides sont purs; plus au contraire les esprits sont arriérés et plus la substance fluidique qui leur sert de *substratum* est grossière.

Cela résulte jusqu'à l'évidence du passage suivant de *la Genèse*, d'Allan Kardec (2e édition, chap. XIV, numéro 15) : « L'action des esprits sur
« les fluides spirituels a des conséquences d'une im-
» portance directe et capitale pour les incarnés.
» Dès l'instant que les fluides sont le véhicule de
» la pensée, que la pensée peut en modifier les
» propriétés, il est évident qu'ils doivent être im-
» prégnés de qualités bonnes ou mauvaises qui les
» mettent en vibration, modifiés par la pureté ou
» l'impureté des sentiments. Les mauvaises pen-
» sées corrompent les fluides spirituels, comme les
» miasmes délétères corrompent l'air respirable.
» Les fluides qui entourent ou que projettent les
» mauvais esprits sont donc viciés, tandis que
» ceux qui reçoivent l'influence des bons esprits
» sont aussi purs que le comporte le degré de la
» perfection morale de ceux-ci. » — Il s'ensuit donc que les fluides, loin de conserver un état fixe et permanent sont au contraire assujettis à une transformation incessante s'épurant ou se matérialisant selon la volonté des esprits qui réagissent sur eux ; et il est *rigoureusement vrai* de dire que ces éléments peuvent redevenir de la matière tangible et appréciable à nos instruments, comme ils peuvent se rapprocher de l'état de pureté absolue qui doit caractériser la substance qui se trouve en contact avec la divinité ou les esprits d'un ordre tout à fait supérieur. Nous allons même jusqu'à croire, à l'encontre de l'opinion de notre frère et ami, M. Gabriel Delanne, que le but final de cette élaboration des fluides par les esprits est de préparer la transformation de l'élément matériel en élément spirituel, transformation qui serait le couronnement de l'évolution des fluides.

Quoi qu'il en soit de cette question qu'on ne saurait résoudre incidemment et qui mérite une étude approfondie que nous ferons peut-être un jour, nous allons faire l'application des principes exposés ci-dessus à l'homme ou esprit incarné dont l'organisation corporelle et fluidique doit plus particulièrement nous préoccuper dans le présent travail.

L'esprit uni à la matière corporelle par l'intermédiaire du périsprit a pour objectif durant l'incarnation de se purifier en se débarrassant des imperfections qui gênent son ascension vers les régions habitées par les esprits élevés. Tous les hommes sans exception viennent s'incarner dans un corps matériel pour réparer les fautes du passé ou dans le but de *s'éprouver* avant de passer à un état supérieur, s'ils en sont jugés dignes. Les misères et les souffrances inséparables de l'existence corporelle sont comme le creuset où l'esprit incarné doit laisser une à une toutes les impuretés. Mais comme ces imperfections sont attachées à l'âme, que c'est elle qui s'en est imprégnée par suite de ses mauvais agissements, elle est dans l'obligation stricte de s'en purifier et, pour y réussir, il faut qu'elle les repousse loin d'elle avec toute l'énergie de sa volonté, opération qui s'accomplit naturellement pendant la durée de son union avec le corps. Comment se produit ce phénomène? Nous l'expliquons par une sorte de rayonnement provoqué par les vibrations dont l'âme est le point de départ, au moyen desquelles ses tendances vicieuses sont repoussées vers un autre élément, la matière du corps, qui les reçoit, les absorbe et les emmagasine et parvient ainsi à l'en débarrasser progressivement. Cette transmission s'opère par l'entremise du périsprit dont les éléments servent d'agent intermédiaire entre l'âme qui s'épure et le corps, qui se charge de ses imperfections.

Cette explication concorde très bien avec ce que nous connaissons du rôle du périsprit dans l'économie vitale. Nous savons en effet que par ses éléments il rayonne incessamment de l'âme au corps, et réciproquement, et que cet échange ou communication permanente se fait par l'entremise des conduits nerveux. L'âme actionne par la volonté les molécules de son périsprit avec lesquelles elle se trouve en contact immédiat, et cette action se transmettant de proche en proche, c'est ainsi qu'elle commande à ses organes et rend possible les échanges vitaux. Les atomes périspritaux, une fois imprégnés des tendances émanées de l'âme s'en déchargent sur la matière corporelle qui les bsorbe sous forme d'impulsion ou de force active, et c'est cette force qui se ramifiant jusque dans les éléments anatomiques favorise leur formation, leur reproduction et l'élimination des matériaux qui ne sont plus aptes à entretenir la vie dans les tissus; et ce sont ces déjections solides, liquides ou gazeuses qui finalement emportent hors du corps les impuretés rayonnées de l'âme, ainsi que nous venons de l'expliquer.

S'il est admis, comme nous avons essayé de le démontrer, que l'âme se débarrasse de ses mauvaises tendances en les transmettant à la matière, il est facile de déterminer les moyens

qu'elle doit mettre en œuvre pour hâter son épuration. En effet, le fluide périsprital, à force de servir de véhicule à ces tendances, finit par s'en imprégner lui-même de façon à revêtir certaines propriétés de la matière avec laquelle il se trouve en contact. Ainsi, sous l'influence des forces matérielles qui le pénètrent insensiblement, ses atomes et ses molécules tendent à se rapprocher, de sorte que le fluide entier devient moins radiant; et si l'âme ne surveille pas cette tendance, il arrive que son périsprit finit par se matérialiser ou, plutôt, se condenser; c'est-à-dire que cet élément change de forme, qu'au lieu de conserver la forme radiante, il revêt une forme intermédiaire entre la matière radiante et la matière gazeuse. Il résulte de ce changement d'état que les éléments périspritaux, devenus plus lourds, n'obéissent pas avec la même docilité à l'impulsion de l'âme; que, par conséquent, ils ne se transforment pas au commandement immédiat de celle-ci dans les diverses parties du corps où ils devraient entretenir l'énergie vitale dans les tissus. C'est là déjà un grave danger pour la santé corporelle, et nous sommes persuadé qu'un grand nombre de maladies nerveuses et surtout de paralysie n'ont pas d'autre origine.

Mais là n'est pas encore le plus grand mal : par suite de cette difficulté de mouvements qui les tient groupées autour de l'âme, les molécules périspritales déchargent sur elle, en les répercutant, les tendances qu'elles avaient mission de transmettre à la matière. Ces tendances mauvaises se traduisent trop souvent par des tentations, des impulsions au mal qui mettent fréquemment l'âme dans une situation pénible et la poussent à faire ou à penser ce qu'elle ne devrait ni penser ni faire. Il n'est pas nécessaire d'insister plus longtemps pour faire comprendre combien l'épuration de l'esprit incarné peut être entravée et indéfiniment retardée par cette modification survenue dans la disposition moléculaire de son périsprit.

Maintenant que nous connaissons la cause du mal, il nous sera, je crois, assez facile d'indiquer le remède : il suffira de tirer les conclusions qui découlent tout naturellement des considérations qui précèdent. Le but essentiel à viser c'est de maintenir autant que possible le périsprit dans l'état de radiation qui est son état normal et qui lui permet le mieux d'accomplir sa fonction. A cet effet l'homme incarné peut recourir à divers procédés, et c'est l'emploi systématique de ces procédés qui constitue cette partie de la science spirite que nous désignons sous le nom d'*hygiène périsprital*e. La première condition pour rendre efficace notre traitement hygiénique c'est de mettre la plus grande vigilance à surveiller jusqu'à nos moindres pensées. Lorsqu'il se présente à notre esprit une mauvaise pensée, soit qu'elle nous pousse à manquer de charité envers nos semblables ou à nous absorber dans l'égoïsme, nous devons la repousser avec toute l'énergie dont nous sommes capables, bien que peu de personnes soient douées d'une force de volonté suffisante pour résister à toutes les ncitations de notre nature arriérée.

Cependant les efforts journaliers de l'âme pour combattre les mauvais instincts aura pour résultat d'entretenir le périsprit dans un état de vibration constante et d'empêcher les tendances viciées de *s'incruster* dans ses molécules. Ce sera là un exercice salutaire qui aura les plus heureuses conséquences au point de vue de notre épuration. Cette tension continuelle de notre volonté nous rendra de plus en plus maîtres de nous-mêmes en réagissant sur notre organe fluidique, et mettant ses éléments toujours plus sous notre dépendance immédiate : Ce sera en un mot un acheminement vers la possession entière et complète de nous-mêmes : le but est difficile à atteindre, mais nos efforts persévérants nous en rapprocheront un peu chaque jour.

Et puis il y a, qu'on nous permette cette expression, des moyens *mécaniques* de suppléer à l'insuffisance de notre volonté lorsque l'excitation au mal devient trop par obsédante. Ainsi, lorsqu'on se trouve en butte à une tentation tenace et prolongée, il convient de ne pas rester dans la solitude; il l faut se hâter autant possible de se donner ce qu'on a si justement appelé des *distractions* parce qu'elles nous arrachent à la fixité des nos idées (du latin *distrahere*, arracher, séparer); et la plus efficace de toutes nous la trouverons sans contredit dans la fréquentation de nos semblables. Il s'opère en effet dans toute agglomération d'homme, un contact incessant et un échange de fluides à la faveur desquels ceux qui sont imprégnés de mauvaises tendances peuvent s'en décharger sur d'autres qui sont plus purs. Et il ne faut pas que la pensée de nuire à nos semblables nous empêche de recourir à ce mode d'épuration ; car ces tendance réparties sur une certaine quantité de fluides perdent de leur intensité en raison directe de leur dissémination ,comme du reste toutes les forces dont l'énergie diminue à mesure qu'elles sont moins accumulées; de sorte que telle incitation désordonnée à laquelle un seul homme n'aurait pu résister deviendra bien moins dangereuse sinon tout à fait inoffensive alors qu'elle sera partagée entre plusieurs. C'est là la véritable application de la grande loi de solidarité qui doit avoir sa raison d'être dans notre passé : et notre conviction, basée sur de longues et persévérantes études, est que ces mau-

vaises tendances qui mettent parfois notre volonté à une si rude épreuve ont été autrefois engendrées par l'action commune d'une nombreuse catégorie d'esprits qui, par un juste retour, doivent dans l'incarnation supporter ensemble les conséquences de leurs anciens agissements.

Nous signalerons encore comme moyen de maintenir notre fluide à l'état radiant l'action de regarder de temps en temps le soleil en face. Tout le monde sait que cet astre est une source de forces multiples qui nous sont transmises sous forme de lumière, chaleur et magnétisme. L'action humaine se traduit par une vibration du nerf optique, vibration qui se communique au cervau et de là au périsprit qu'il met en mouvement, et ce mouvement peut contribuer dans une large mesure à entrenir nos molécules périspritales dans cet état d'indépendance réciproque qui facilite l'action directrice de l'âme. Il va sans dire que ce moyen doit être employé avec la plus grande circonspection, par les personnes qui ont la vue faible. Il faudrait, au début, regarder très peu de temps le soleil et renouveler les expériences à des intervalles assez éloignés et, si on en éprouve aucune fatigue dans l'organe de la vision, ont peut les répéter plus souvent et en augmenter progressivement la durée. Il y a déjà longtemps que nous faisons usage de ce procédé et nous nous en trouvons très bien. Du reste c'est là une coutume existant de temps immémorial chez certains peuples de l'Orient qui font leur prière le matin en se tournant vers le soleil levant : qui sait si leurs prêtres, si profondément initiés aux secrets de la nature, n'avaient pas constaté la salutaire influence de cette pratique ?

Enfin le moyen le plus efficace d'obtenir la purification progressive de notre périsprit, c'est de recourir à la prière. La prière est une projection de notre fluide vers les esprits élevés chargés par Dieu de nous diriger et de nous soutenir dans la voie du progrès. En lançant vers eux ce que nous avons de plus pur dans notre organe fluidique, nous le mettons en contact immédiat avec leurs fluides bienfaisants. De ce rapport il résulte pour notre périsprit une provision de forces nouvelles qui, se transmettant de proche en proche, imprègnent tous les éléments, ne peuvent que leur communiquer un surcroit d'énergie vibrante qui leur permet de mieux obéir à l'impulsion de l'âme et les empêche surtout de se trop rapprocher les uns des autres et de revêtir en se condensant, la forme matérielle. Tel est le résultat fluidique de la prière : voilà pourquoi elle nous est si nécessaire à tous. L'étude des fluides pouvait seule nous faire comprendre comment elle agit en nous, non par le nombre des mots que nous répétons comme le font les adeptes de certaines religions, mais par l'impulsion énergique que nous communiquons à notre fluide périsprital de façon à le faire entrer en rapports avec les esprits supérieurs.

Nous désirons que nos frères fassent comme nous l'expérience des procédés d'hygiène fluidique que nous venons d'exposer. Nous avons la ferme conviction qu'ils en retireront une grande utilité pour la santé de leur corps et le progrès de leur âme : C'est ce que nous leur souhaitons avec toute l'effusion de notre dévouement fraternel.

CÉPHAS.

---

# AUX THÉOSOPHES

Le *Lotus*, dans son numéro du 7 octobre dernier, publie un article, empreint de la plus exquise courtoisie envers les spirites. D'après l'aimable auteur de ce factum, « l'enseignement spirite « provoque fatalement la *passivité*, c'est-à-dire « l'aveuglement, l'affaissement moral et physique « des pauvres êtres dont on pétrit et déchiquette « le système nervéux psychique dans des séances « où toutes les passions mauvaises et grotesques « prennent corps, les théosophes proclament le « triomphe de l'être *actif* et conscient, ce qui « supprime d'un seul coup toutes les manifestations « d'après-dîner spirites. Car sans *passivité*, pas de « spiritisme; sans lâches pleurnicheries, plus de « ces concrétions émotives et protéennes que l'un « prend pour la tête de sa belle-mère et l'autre « pour un chérubin envolé, tandis que, rampants, « se glissent les vampires parasitaires qui vivront « sur la substance des malheureux idiotisés. »

Ceci n'est que le début de l'attaque grotesque autant qu'odieuse de l'éminente critique du *Lotus*, Cet adversaire qui se vante sans cesse de courtoisie est plus qu'insolent, il est grossier en traitant d'idiots les médiums, qui certes, en se prêtant, par dévouement, aux communications spirites, font acte de véritable charité envers leurs frères moins favorisés. Où donc ce rédacteur a-t-il vu que la passivité est un des caractères de la médiumnité ? Est-ce que les interprètes des Esprits n'ont pas toujours leur libre arbitre ? Ne leur est-il pas permis d'interrompre les manifestations lorsqu'elles semblent prendre un caractère équivoque ! Sans doute on veut parler des médiums dits « à incarnation », mais ils ne forment qu'une petite fraction de la grande famille des médiums et il est facile aux membres du groupe de les réveiller, si ce sont des esprits inférieurs qui se manifestent.

Je désirerais beaucoup savoir où a pu se ren-

seigner le critique pour voir des systèmes nerveux pétris et déchiquetés, et plus loin des concrétions émotives et protéennes. Hein ! comme c'est bien dit, et comme cela fait figure : une concrétion protéenne de belle-mère ! Puis le tableau sombre et sinistre des vampires parasitaires qui vivent de la substance d'idiotisés, vrai, ils ne sont pas dégoûtés et se contentent à bon marché. C'est sans doute dans l'Humanité posthume de M. Dassier, que le craintif et ingénieux auteur a puisé ces belles images qui donnent à son style un si piquant relief. Je l'engage à continuer dans cette voie remarquable il acquerra rapidement un renom bien mérité par la hardiesse et le choix heureux de ses expressions.

De plus, où donc l'intelligent folliculaire a-t-il vu des médiums que l'exercice de leur faculté ait rendus idiots. Est-ce de D. D. Home que l'auteur veut parler ? Serait-ce par hasard Eglington qui serait devenu fou ? Ou bien William Schepard et Slade auraient-ils manifesté des symptômes subits d'aliénation mentale ? Cette rengaine de la folie est tellement usée, que les matérialistes eux-mêmes n'osent plus s'en servir et vraiment il faut revenir de l'Himalaya pour avoir des idées semblables.

C'est probablement dans ses recherches profondes sur les religions antiques et tombées en désuétude, que notre critique aura pris ces arguments démodés; si c'est là tout ce qu'on enseigne chez les théosophes, pas n'était besoin de faire tant de tapage et de s'annoncer si pompeusement pour aboutir à un si piteux résultat.

Il est à remarquer que tous ces profonds philosophes (1) dissertent à perte de vue sur les sujets les plus obscurs et les plus baroques. Un certain Papus qui s'intitule MYSTE, ergote gravement sur la pierre philosophale et le diograme symbolique. Un autre, un Chéla, s'il vous plaît, entremêlant un peu de physiologie avec beaucoup de divagations, entreprend de démontrer que l'élixir de longue vie n'est pas la plus creuse des utopies. C'est là qu'il faut saisir dans toute sa beauté l'enseignement des théosophes. Après avoir énuméré longuement toutes les difficultés qui s'opposent pour le commun des mortels à la possession de l'état supérieur de Mahatma, il dit :

« L'adepte le plus élevé est, par le fait, mort au « monde et en est inconcient; il est oublieux de « ses plaisirs, INDIFFÉRENT A SES MI- « SÈRES, du moins au point de vue du sentimen- « talisme, car il ne devient jamais aveugle au sen- « timent sévère du devoir. » Lequel ?

(1). Nous ferons remarquer qu'une exception, au moins, doit être faite en faveur de M. Barlet, dont les articles très bien traités sont dignes de la plus sérieuse attention. Nous ferons observer de même que nous avons été aussi peinés que surpris par l'attaque inqualifiable du rédacteur du *Lotus* que personne n'avait provoquée.

NOTE DE LA RÉDACTION.

Par cette dernière phrase, le Chéla essaye de pallier l'énormité qui vient de lui échapper, mais dans son esprit, l'égoïsme est véritablement le bien suprême auquel chaque être doit aspirer, voici en effet ce qu'il dit un peu plus loin :

« Cet exposé fera comprendre aussi combien sont « ridicules les gens qui demandent au *Théosophist* « de leur procurer des communications avec les « adeptes supérieurs ». C'est avec la plus grande « difficulté qu'un d'entre ceux-ci peut être amené, « FUT-CE PAR LES CONVULSIONS D'UN « MONDE à nuire à son PROPRE PROGRÈS, « en se mêlant de nos affaires terre-à-terre. Le « lecteur ordinaire dira : « Cette conduite n'a rien « de *Divin*; c'est le comble de l'égoïsme »... Mais « qu'il comprenne bien qu'un Adepte de haut « grade, s'il entreprenait de réformer le monde, « devrait nécessairement se soumettre à une incar- « nation de plus. Et les résultats précédemment « obtenus par ceux qui ont suivi cette voie sont- « ils assez encourageants pour pousser à un nou- « vel essai ? »

J'espère que l'exposé de la doctrine est assez cynique. Ainsi donc l'idéal suprême est cette indifférence dédaigneuse des souffrances d'autrui que les convulsions d'un monde ne sauraient ébranler. La monstrueuse conception qui tend à glorifier le plus vil des sentiments : l'égotisme, est érigé en principe par ces théosophes qui ont l'aplomb de se poser en novateurs ! Quelle étrange aberration d'esprit ! et combien l'on devrait s'indigner des prétentions de tous ces grands hommes anonymes si l'odieux de leurs théories ne le disputait au ridicule.

Il paraît que quelques lecteurs *ordinaires* ont eu la curiosité grande de vouloir s'assurer de la réalité des fameux Adeptes. Bien entendu ils n'ont rien vu et le Chéla leur fait comprendre combien leur prétention est déplacée. Quoi ! un simple et vulgaire mortel aurait le désir insensé de contempler la face trois fois sainte d'un Mahatma. Ceci est tout à fait indécent, aussi l'on tance d'importance ces malencontreux investigateurs.

Il faut avoir une fameuse dose de naïveté pour croire à toutes ces balivernes et n'était le ton sentencieux avec lequel toutes ces histoires sont racontées, on croirait volontiers lire un conte de Perrault. Il semble que messieurs les théosophes ont oublié la leçon donnée à leur grande Maîtresse Mme Blawatzki, par la Société de recherches psychiques de Londres. Cette douche aurait dû calmer

un peu leur exaltation, et bien qu'ils nous menacent de révélations terribles, si nous osons élever la voix, nous les mettons au défi de nous citer des Spirites qui soient devenus fous par la pratique de notre doctrine. Puisque ces Messieurs se prétendent si compétents en Spiritisme, nous leur demanderons aussi qu'ils nous expliquent clairement, catégoriquement, et surtout qu'ils nous prouvent en quoi nos expériences sont dangereuses ou nuisibles.

Il est commode de dire que nos prières pour nos morts aimés sont « de lâches pleurnicheries ». Mais nous préférons cent fois ces larmes que l'amour arrache à ce stoïcisme implacable qui décèle une âme vile ne se complaisant que dans son monstrueux égoïsme.

Ces grands Esprits, ces vastes génies qui daignent laisser tomber dans le *Lotus* quelques bribes de leur science (?), se plaisent à constater « que le « Spiritisme a tellement baissé intellectuellement « que les frères de l'étranger ne le prennent plus « au sérieux. » Lecteurs, savourez ce qui suit :

« Pour compléter ma pensée », ajoute le modeste auteur de l'article, « je dirai qu'il a plutôt évolué : « car, fait bien significatif, tout ce que le Spiritisme comptait d'esprits intelligents, s'est rangé « du côté de la théosophie, et ceux qui restent « encore de cette catégorie sont en train de faire « leur évolution. »

Après cela il faut tirer l'échelle, c'est un comble! Ainsi les quelques milliers de Spirites Français, Anglais, Espagnols, Américains, tout cela est un troupeau d'imbéciles et seuls glorieux, resplendissants d'intelligence, et de savoir, apparaissent les théosophes comme le *nec plus ultra* de la science infuse ! !

C'est à se demander si ces gens-là jouissent de leur bon sens, car le grotesque de cette prétention dépasse véritablement la limite de ce qu'on peut rêver en fait de fatuité.

Ce qu'il y a de typique dans cette soi-disant critique, c'est que l'auteur raille les productions spirites et prend comme objectif le livre de M. Edouard Bérel, le *Médium de Dieu*, que tous les journaux spirites ont unanimement réprouvé. Ceci nous donne la mesure de la bonne foi de l'éminent et modeste théosophe qui daigne s'occuper de nous. D'ailleurs ce vaillant champion a une manière bien simple de se tirer d'affaire. Lorsqu'il a attaqué quelques-uns de nos confrères avec son aménité ordinaire et qu'il s'est vu adresser une bonne volée de bois vert, il réplique : « Nous croyons parfaitement inutile d'entrer en discussion avec plusieurs feuilles dont nous avons bien voulu signaler la copie; cela n'avancerait à rien. » Quelle condescendance de sa part! il a bien voulu signaler de la copie ! Merci mon Dieu pour ce grand honneur.

Jusqu'ici notre critique n'est qu'insolent, il va devenir calomniateur; voici comment il s'y prend. « Nous aurions pu par vengeance — si la vengeance était admise en théosophie — publier une « série d'articles sur le Spiritisme, faisant défiler « dans le *Lotus* toutes les histoires grotesques ou « hideuses que nous connaissons — et n'oubliez « pas que nous, les phénoménalistes, avons presque « tous été de la maison, — » on voit que l'auteur se place modestement parmi les intelligences qui ont évolué, « montrer *tous* les médiums célèbres « pris la main dans le sac (ce qui ne leur enlève « que la sainteté et non l'authenticité), analyser « cruellement les publications des Bérels, et ils « sont légion, dire, en l'expliquant, tout ce qu'il y « a dans le livre de Hucher, *La Spirite*, revenir « sur l'histoire des dessous du Spiritisme, copier « dans les revues spirites américaines des réclames « spirites de maisons de prostitution, raconter en « détail les horreurs de tout genre qui se sont « passées et se passent encore dans les séances « obscures à matérialisation, en Amérique, en « Angleterre, dans l'Inde et en France, en un mot « faire peut-être une œuvre d'assainissement utile. « Mais nous préférons nous taire et ne pas mettre le trouble en des esprits déjà suffisamment « troublés. Nous croyons jouer un beau rôle en « restant sur le terrain de la conciliation, nous « contentant de rappeler à la raison par le rire « inoffensif ou l'avertissement salutaire, ceux qui « dépassent les bornes de la folie normale humaine. »

Il faut avoir une bonne somme d'impudence pour appeler ces insultes le terrain de la conciliation. C'est par trop abuser de la patience du lecteur que de travestir à ce point le sens des mots. Eh bien, nous ne craignons nullement la divulgation de la vérité. Nous attendons de pied ferme les fameuses révélations promises et je suis bien certain que tous les organes spirites se joindront au « *Spiritisme* » pour demander au *Lotus* d'ouvrir sa boîte aux révélations.

Tous les Spirites sincères, tous ceux qui ont combattu la médiumnité vénale, tous les cœurs généreux et dévoués qu'on voudrait salir de je ne sais quelle boue infâme, protesteront énergiquement contre les calomnies indignes et les hypocrites attaques des théosophes. Nous mettons au défi nos adversaires de prouver ce qu'ils ont avancé et qu'ils sachent bien que nous nous soucions aussi peu de leurs railleries et de leurs prétendues révé-

lations, que de leur doctrine, ce qui n'est pas peu dire.

Il y a quelques années, l'idée de rénover les vieux mystères de l'Inde étant entrée dans la cervelle de certaines personnes, en quête d'une position sociale, elles imaginèrent de faire un salmigondis philosophique de tous les rebuts religieux de l'antiquité. Avec une grande habileté, les chefs de la nouvelle secte vinrent prêcher en Europe la pseudo-doctrine et comme il n'est idée si folle qui ne trouve quelqu'un pour l'accepter, ainsi fut fondée en Europe la Société Théosophique. Les Directeurs du mouvement avaient bien compris qu'il est généralement difficile d'aller aux Indes pour vérifier une assertion, aussi ils ont placé leurs grands chefs, les Adeptes au Mahatma, sur un endroit quelconque de l'Himalaya, et c'est dans cette retraite mystérieuse, si mystérieuse même qu'elle est totalement inconnue de tous les mortels, que résident les soi-disant grands maîtres qui ne daigneraient pas se déranger, même pour empêcher la convulsion d'un monde.

Une fois ces demi Dieux bien installés, on s'est mis avec acharnement à traduire tous les vieux bouquins qu'on a pu dénicher dans l'Inde et en faisant beaucoup de mystères, en affectant d'une science extraordinaire, traduite en un langage empoulé et bizarre et des dehors mystiques, on a assemblé tant bien que mal les éléments hétérogènes et rétrogrades, lesquels les yeux fixés sur un passé éteint depuis des milliers de siècles, veulent nous empêcher de marcher vers l'avenir rayonnant que le Spiritisme ouvre devant nous. Il faudra des adversaires plus sérieux et plus dignes de nous, pour entraver notre route, et tant qu'on se bornera à opposer des vieilleries métaphysiques à notre science positive basée sur le fait, nous pourrons à notre tour regarder dédaigneusement ces retardataires qui tentent en vain de s'accrocher au char du progrès pour l'empêcher d'avancer.

Aussi longtemps que les théosophes se sont contentés de débiter leurs petites histoires, nous les avons écoutés impassiblement, chacun ayant le droit de produire ses idées, fussent-elles même ineptes, mais aujourd'hui qu'ils emploient pour nous combattre le mensonge et la calomnie, nous les sommons de donner des preuves, sans quoi ils resteront marqués au front, de la vilénie que laissent après elles les manœuvres odieuses et déloyales.

G. d'Oyrières.

---

**Errata.** — Par suite d'une erreur d'impression on a imprimé le nom de Chaudanet au lieu de Chaudouet qui est celui de notre dévouée sœur en spiritisme.

De même le compositeur a mis : une bonne journée pour une bonne pensée à l'article nécrologique du frère de Madame Ulgalde.

---

Le professeur H. Durville, directeur du *Journal du Magnétisme*, rouvrira son cours pratique de magnétisme appliqué à la physiologie et à la thérapeutique, le samedi 15 octobre.

Se faire inscrire à la *Clinique du Magnétisme*, 5, boulevard du Temple.

---

## OUVRAGES RECOMMANDÉS

**Le Magnétisme curatif au foyer domestique** par Mme Rosen-Dufaure. Prix : 1 fr. ; 5, rue des Petits-Champs.

**Le Spiritisme devant la Science** par Gabriel Delanne. Prix : 3 fr. 50 chez Dentu, Palais-Royal.

**La Genèse, les Miracles et les Prédictions,** selon le spiritisme. — Prix : 3 fr. 50.

**L'Evangile selon le Spiritisme** (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le spiritisme. — Prix : 3 fr. 50.

**Le Ciel et l'Enfer,** ou la justice divine selon le spiritisme, comprenant de nombreux exemples sur asituation des Esprits dans le monde spirituel et ur la terre. — Prix : 3 fr. 50.

**Le Spiritisme à sa plus simple expression.** Exposé sommaire de l'enseignement des esprits et de leurs manifestations. — Brochure in-18 de 36 pages, 0,15 centimes, 0,20 centimes port payé : Vingt Exemplaires, 2 francs; par la poste 2 fr. 60.

Edition espagnole, hollandaise, italienne, allemande des ouvrages fondamentaux.— Prix : 3 fr.50 le volume; avec port : 4 fr.

---

*L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro notre intéressante variété* : **Stella**, *par* Paul Grendel, et la Nécrologie de M. le Dr Wahu.

---

*Le Gérant* : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec es encres de A. Lévy Finger et ses fils.



5e ANNÉE. — N° 18 **20 centimes le Numéro.** (2e QUINZAINE) NOVEMBRE 1887

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

| ABONNEMENTS | RÉDACTION & ADMINISTRATION | LE JOURNAL PARAIT |
|---|---|---|
| Paris et Départements **5** fr. par an.<br>Étranger . . . . . . **6** — | 38, rue Dalayrac, Paris<br>Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE | DEUX FOIS PAR MOIS |

SOMMAIRE



## LA PROPAGANDE SPIRITE

### EN PROVINCE

Une fois encore, l'Union Spirite Française vient d'affirmer sa vitalité. Non contents de se dévouer à la propagande du spiritisme en éditant des brochures répandues gratuitement dans toute la France, en secourant les malheureux, en publiant notre organe, des membres dévoués ne craignent pas d'affronter le grand public et d'exposer nos doctrines au grand jour..

Notre frère M. Léon Denis, de Tours, le conférencier si apprécié de la Ligue de l'enseignement, a fait le voyage de Lyon afin d'y prêcher la bonne nouvelle. La cité Lyonnaise a fait un chaleureux accueil au grand orateur spirite et tous les organes de la presse locale ont rendu justice à l'éloquence persuasive et entraînante de notre ami. Les spirites de Lyon se sont montrés à la hauteur de leur mission. Ils ont loué une salle magnifique pouvant contenir 2,500 personnes et là, pendant plusieurs heures, la foule a témoigné par ses applaudissements de l'intérêt profond avec lequel il écoutait l'éminent conférencier.

Honneur à ce vaillant pionnier qui sans craindre la raillerie des sceptiques ou les attaques intéressées des cléricaux, a courageusement exposé nos idées et laissé dans les esprits des assistants une trace ineffaçable. C'est par de tels exemples que le Spiritisme s'affirmera et qu'il prendra la place légitime que lui assurent sa morale si pure et la conviction profonde que déterminent ses expériences prouvant l'immortalité de l'âme.

Nous laissons la parole à nos frères lyonnais que nous remercions au nom de tous les spirites du dévouement et de l'énergie qu'ils ont montrés.

## GROUPES SPIRITES DE LYON

Lyon, le 1er novembre 1887.

Monsieur le rédacteur en chef,

Dimanche 23 octobre, a eu lieu une conférence publique faite par notre vaillant frère M. Léon Denis, de Tours. Elle était placée sous l'égide d'une bonne œuvre « Les Fourneaux de la Presse ».

1,200 à 1,500 personnes avaient répondu à l'invitation faite par voie d'affiches et par la Presse. La quête faite entre les deux parties de la conférence à produit 88 francs.

L'éloge de M. Léon Denis n'est plus à faire ; tous les Spirites connaissent l'écrivain de talent et le spirite convaincu ; *Le Spiritisme* nous a même apporté quelquefois l'écho de ses conférences et fait l'éloge du conférencier. A mon tour, je vous adresse un compte rendu de sa conférence ; mais, hélas ! ceux qui ont eu l'inappréciable bonne fortune de l'entendre, auront seuls une idée des accents émus et entraînants, de la parole chaude, du langage poétique et de l'éloquence que l'orateur sait puiser dans son ardente conviction d'apôtre, pour faire

vibrer au fond des cœurs toutes les fibres généreuses et les plus nobles sentiments.

Par son talent, son éloquence et sa conviction, il a su triompher de l'indifférence, de la prévention peut-être, d'un auditoire diversement composé. Aussi combien son vaillant cœur de spirite à dû tressaillir d'espérance au bruit des applaudissements unanimes qui accueillaient ses puissantes et chaudes invocations à la raison, au dévouement, à la fraternité, à la solidarité !

Qu'il reçoive ici de ma faible voix, et dût sa modestie en souffrir, comme un dernier écho des beaux jours qu'ils a donnés à ses frères de Lyon, l'expression sincère de l'admiration, des sentiments réconfortants et du bon souvenir laissés dans nos cœurs reconnaissants. Son passage parmi nous, nous restera comme un exemple de désintéressement et de dévouement à la cause aimée.

*Le Secrétaire*,
P. Ménissier.

# CONFÉRENCE PUBLIQUE

## Faite à Lyon, théâtre de la Scala, le 23 octobre 1887, par M. Léon Denis de Tours.

M. Bouvier, président de la commission d'organisation, ayant à ses côtés MM. Sausse, président de la société fraternelle, et Chevallier, président de la société de Perrache, ouvre la séance à 2 heures. Les membres du comité organisateur, décorés d'immortelles bleues avec rubans tricolores entourent le conférencier. Une société musicale, composée de 30 à 40 exécutants, prête son concours et fait entendre plusieurs morceaux très goûtés du public nombreux, 1,500 personnes, qui se pressent du parterre à l'amphithéâtre.

En quelques paroles fort applaudies, le président présente l'orateur à l'assistance accourue pour l'entendre, adresse ses remerciements à la presse lyonnaise pour la bienveillante publicité donnée à la conférence, aux auditeurs venus si nombreux à cette charmante fête de la pensée et cède la parole au conférencier.

M. Léon Denis exprime sa gratitude aux membres du comité qui a bien voulu se charger de l'organisation de cette réunion, au président pour ses trop flatteuses paroles. Il salue la grande cité lyonnaise, au sein de laquelle il est appelé à prendre la parole pour la première fois. Depuis longtemps il a appris à connaître et à apprécier la vieille et vaillante cité, ses belles aspirations, ses luttes, son amour de la liberté. Ces qualités sont puissantes. Elles ont mis en échec le dogme et l'intolérance mystique. Il s'adresse à des hommes éclairés. Il leur parlera le langage de la vérité austère et forte.

Son sujet est vaste et grandiose, il comprend l'étude de l'univers, les lois supérieures de la vie, l'évolution, le progrès éternel des êtres au sein de la nature infinie, les destinées immortelles de l'âme humaine. Rien ne périt. Le spectacle de l'Univers, l'étude des êtres qui le peuplent, de leur transformations successives, l'examen des mondes qui parsèment de leurs taches d'or, la voûte infinie, tout prouve, tout affirme la vie immortelle, prodigieuse, immense.

L'orateur décrit rapidement la physionomie des mondes principaux qui nous entourent et fait un tableau imposant de la vie universelle, de la vie qui en tous lieux, à la surface des continents, au sein de mers, dans les régions de l'air, s'étale, se développe, grandit, s'élève d'échelons en échelons jusqu'à l'être humain, doué de conscience et de liberté, jusqu'à l'air qui monte de vies en vies, d'incarnations en incarnations, de progrès en progrès jusqu'aux destinées merveilleuses qui lui sont réservées.

Le spectacle merveilleux des mondes, la connaissance des lois qui règlent la vie à leur surface nous contraignent à reconnaître l'existence d'une volonté directrice, organisatrice, toute-puissante dans ses manifestations. Tant d'ordre, de sagesse, d'harmonie ne peut avoir pour cause une force aveugle, inconsciente, automatique et brutale. Toutes les forces de l'union sont disposées en vue d'un programme, en vue d'un but et révèlent l'existence d'une cause intelligente et divine!

Dieu ? qu'il est faible ce terme pour exprimer la pensée. Notre Dieu n'est pas le Dieu des religions, ce dieu despote et vindicatif, enfanté par les prêtres, qui nous menace sans cesse de ses flammes éternelles. Les dieux des religions sont innombrables et ont été présentés sous des aspects si étranges, tant de crimes ont été commis en leurs noms que l'esprit moderne s'est détourné d'eux. Pour retrouver Dieu, il n'y a que deux livres à feuilleter ; à chacune de leurs pages apparaît la vérité radieuse, éblouissante, planant bien au-dessus des obscurités théologiques : ils s'appellent la Nature et la Conscience ! Buvons donc à longs traits à ces deux sources d'enseignement.

L'univers est un grand corps animé d'une vie éternelle : L'univers se connaît, se réfléchit dans ce principe central qui est Dieu. Tous les mondes sont formés pour le développement de la vie ; pas un atome de matière où la vie ne se révèle, la terre est une immense cuve débordante de sève, de vie, d'où s'écoule une source intarissable d'activité.

Pouvons-nous croire un seul instant que les mondes innombrables qui se balancent dans l'espace, organisés comme la terre elle-même, ont été créés uniquement en vue des besoins de celle-ci? Mais la terre, devant l'infini est moins qu'un grain de sable comparé à la terre. Dès lors, est-il admissible que la loi qui a présidé à la formation des êtres ait pu refuser à des millions de mondes la vie qu'elle aurait donné à la terre. Les anciens ont pu le croire nous, nous ne le pouvons plus, car l'astronomie a transformé pour nous le spectacle de l'infini.

Si nous comparons nos conditions d'existence à celles dont doivent jouir les habitants de certaines planètes, nous voyons que nous sommes peu privilégiés. Ici, la vie humaine est courte, bornée ; fertile en maux, en peines, en chagrins de toutes espèces ! Sur d'autres mondes, les conditions d'existence se présentent sous un jour autrement favorable : Température toujours égale, printemps éternel, matière moins dense, moins lourde. Certains mondes seront plus heureux encore, les séjours de l'humanité devenant de plus en plus parfaits et l'échelle des mondes étant immense, immense comme l'échelle des êtres ; chacun de nous est appelé à les gravir à travers des existences innombrables, poursuivant son ascension intellectuelle, physique et morale dans ce sublime et éternel voyage où chaque échelon gravi devient la juste récompense de l'abnégation, du travail et du progrès !

Eclairés par la lumière de la raison, nous acquerrons à travers la série de nos existences, la vertu, la sagesse et, toujours en nous élevant, nous marcherons de progrès en progrès à travers nos vies renaissantes. Purifiés par la douleur, soutenus par la conscience, nous consacrerons tous nos efforts à préparer de nouvelles étapes et à accomplir ainsi la loi du devoir et du progrès.

Tous les êtres sont appelés à se connaître, à s'aimer, à s'entr'aider; l'univers est une seule et grande famille. Voilà le sens moral de l'œuvre divine !

L'élévation par le travail, l'étude, la souffrance, la vie pour le progrès.

Voilà la révélation de la grande pensée qui régit l'univers et dirige l'âme sur l'échelle infinie et merveilleuse des mondes.

Loi sublime, spectacle de l'infini! comme devant vous les richesses et la gloire terrestre pâlissent. Devant vous, que devient la crainte puérile de la mort ; que devient l'orgueil, la haine ? O hommes ! se peut-il que nous ayons au cœur de la haine les uns pour les autres ; ne sommes-nous donc pas des pélerins partageant les mêmes fatigues et marchant vers le même but?

La science des mondes est la base sur laquelle repose la foi en la pluralité des existences. Mais cette croyance n'est pas nouvelle, on trouve partout sa trace à travers l'histoire. Au fond de toutes les philosophies antiques, elle se trouve même dans les Evangiles... Christ, le jeune Maître, n'a-t-il pas dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père » ? N'a-t-il pas dit encore : « Nul n'entrera dans le royaume de mon père s'il ne naît de nouveau. »

Au début du Christianisme, cette idée apparaissait dans les textes mêmes; il est vrai qu'alors le Christianisme était dégagé des formes d'un culte matériel, dépouillé des dogmes, des fausses interprétations, des erreurs sous lesquelles les hommes ont voilé et rendu méconnaissable, dans le catholicisme moderne, la philosophie du Christ.

La croyance en la pluralité des existences a donc brillé sur tous les points de la terre, elle a été universelle. C'était une doctrine nationale sur notre vieille terre des Gaules. Questionnez ces dolmens du Morvan et des plateaux des Cévennes; demandez-leur quelle était la croyance de nos pères, les vaillants Gaulois, ils vous répondront avec quelle conviction ils croyaient à des existences meilleures et à des autres mondes; ils se rendaient même des services remboursables dans les autres vies ! Aussi, craignaient-ils la mort ? Non, ils la méprisaient, et c'est dans cette croyance que les Gaulois, nos pères, puisaient ce courage indomptable qui les rendait si redoutables ! Elle n'était pas sanglante et barbare cette religion des Druides ! Le temps et la science ont enfin descellé et soulevé la pierre sépulcrale sous laquelle dormait la vérité; nous savons aujourd'hui que les corps humains sacrifiés sur leurs autels, dans le silence des grandes forêts, étaient ceux des criminels, des condamnés à mort ; ils accomplissaient donc un acte de justice non un acte de cruauté, ces Druides, dont le savoir étendu nous confond aujourd'hui. Il a fallu toute la barbarie mystique du moyen âge, toute l'intolérance des prêtres pour retarder l'éclosion de cette belle doctrine, comme elles ont retardé en les étouffant, toutes les tentatives de révolte de l'âme humaine contre le joug tout-puissant du dogme.

La vérité a enfin brisé les liens qui tentaient de les retenir, prenant son essor, nous la voyons renaître, s'élever lentement jusqu'au jour où elle planera radieuse sur l'humanité entière.

Ce jour approche ; partout la vérité se révèle, les plus grands hommes, écrivains et savants, tels que Jean Reynaud, Henri Martin, Pierre Leroux, Victor Hugo, Allan Kardec, Figuier, etc., y ont

consacré leurs travaux et l'ont affirmée à la face du monde. L'heure est sonnée où la révélation nouvelle doit faire sentir son action bienfaisante et moralisatrice.

Partout la grande fermentation des inégalités sociales, la corruption, les enivrements du luxe opposés aux souffrances attisent la haine au cœur des déshérités.

Les masses s'agitent, la revendication des biens matériels s'affirme ; mais une doctrine de paix, de fraternité, de solidarité et de progrès, se lève sur ce monde troublé et dit à tous : Vous êtes frères, aidez-vous, soutenez-vous ; vous avez la même origine, vous aurez le même but ; marchez donc sans défaillance vers cet avenir qui vous réunira tous, vous l'atteindrez par l'union des cœurs et des efforts ! Voilà ce que les doctrines spirites, viennent révéler au monde !

C'est la vie spirituelle, qui est la vie normale ; nos passages sur la terre ne sont que des états transitoires, une éducation douloureuse mais nécessaire, l'apprentissage de la douceur, de la bonté, de la résignation, sentiments qui préparent l'âme à des ascensions de plus en plus hautes sur l'échelle magnifique des mondes heureux et opèrent en l'être de sublimes transformations.

Ce sont, dira-t-on, des conceptions idéales, des rêves chimériques ! Non, car nous pouvons asseoir le nouveau spiritualisme sur une base inébranlable : la science expérimentale. C'est dans des expériences directes, sensibles, palpables, mises à la portée de tous ceux qui cherchent la vérité, que nous avons trouvé les preuves matérielles, indéniables, de l'existence de l'âme et de la survivance au delà du tombeau.

Depuis un demi-siècle bientôt, les manifestations de force occulte se produisent, se multiplient, appellent l'attention des savants. Toutes les expériences faites avec sincérité prouvaient la survivance de l'âme après la mort et apportaient aux hommes la preuve qu'un monde invisible s'agite autour de nous ; un monde peuplé des âmes de nos morts. Les êtres aimés que nous avons connus sont là, près de nous, assistant à nos efforts. partageant nos joies et nos peines et nous pouvons avec le concours de sujets particulièrement doués, entrer en communication avec ceux que nous croyions à jamais disparus !

C'est là un fait réel, encore peu connu, que les détracteurs nient et que d'autres ont accueilli par des sarcasmes amers. Mais, est-ce qu'à travers les âges, l'histoire ne nous apprend pas que tel a été le sort de toutes les idées nouvelles, de toutes les découvertes venant renverser un monde d'idées consacrées par la routine, se heurtant aux préjugés, aux intérêts personnels et mesquins ; ameutant contre elles les repus, les satisfaits et les ignorants ; et malgré tout la vérité s'est fait jour, car la vérité possède une puissance destructive capable de faire crouler tout l'édifice des préjugés et des formules erronées.

Si les phénomènes spirites ont trouvé des détracteurs et des sceptiques, ils ont d'ailleurs rencontré aussi de puissants témoignages ; si des savants les nient encore c'est qu'ils ne les ont pas étudiés ou étudiés imparfaitement, sans procéder avec patience par une méthode rigoureusement expérimentale. L'orateur rappelle les expériences de Crookes, de Wallace, de Zollner, cite leurs conclusions affirmatives.

Cent autres savants ont également affirmé la réalité de ces faits. Et l'on ose encore opposer à ces puissants témoignages ceux d'hommes du monde ! d'amateurs ! qui, sans même savoir au juste de quoi il s'agit, n'hésitent pas à s'inscrire en faux et de dire : ce n'est pas possible !

Prenez la peine de feuilleter l'histoire et vous constaterez que ces manifestations ont toujours existé. Qu'étaient-ce que les voix de Jeanne d'Arc, le génie familier de Socrate, celui du Tasse, tant d'autres faits analogues relatés par les annales des peuples et des religions ? Ils révélaient l'influence et la présence d'intelligences invisibles agissant comme dans les faits spirites, seulement le surnaturel d'alors revêt aujourd'hui un caractère rationnel et nous apparaît comme un ordre de faits régis par des lois et des règles inflexibles. L'ignorance a créé le surnaturel ; l'étude seule en nous montrant que tout dans la nature est régi par des lois rigoureuses était capable de faire naître en nous une conviction profonde et éclairée.

On a pu dire quelquefois et objecter que certains spirites peu scrupuleux avaient été pris en flagrant délit de supercherie. Tout cela a pu se dire, non sans raison hélas ! mais n'est-ce pas conclure avec beaucoup de légèreté que d'attribuer tous les faits spirites à la supercherie, à l'œuvre de charlatans ? Est-il une seule croyance, une seule découverte, une seule doctrine qui n'ait eu ses parodies, ses imitateurs et ses falsificateurs, en faut-il donc raisonnablement conclure que le spiritisme n'a rien découvert, n'a pas ouvert de nouveaux et vastes horizons à la science ?

Il est certain qu'il ne faut s'avancer sur ce terrain, abrupt parce qu'il est moins exploré, qu'à pas comptés en s'entourant de précautions en s'armant de prudence et d'impartialité. Autant de gages de réussite dans la recherche si difficile de la vérité. Car, ne l'oublions jamais, la vérité, ne se donne qu'à celui qui sait la conquérir par un travail opi-

niâtre. A mon tour je vous convie à poursuivre la possession de cette vérité précieuse avec ardeur et persévérance : elle vous apportera avec ses attraits consolateurs et à sa majestueuse sérénité, la satisfaction du cœur et de l'esprit. Vous acquerrez ainsi la connaissance de l'avenir, la certitude de renaître et de progresser sans cesse, vous obtiendrez la force morale, le courage nécessaire aux heures difficiles de l'existence.

Etudiez donc les phénomènes, les manifestations du monde invisible, la philosophie consolante et grandiose qui en découle, philosophie qui, répandue sur tous, chassera à jamais les superstitions, les mensonges, les erreurs et préparera à l'humanité de meilleurs jours.

Des applaudissements fréquents et nourris ont accueilli les passages essentiels de cette conférence.

M. Chevallier en quelques paroles également applaudies remercie vivement le conférencier au nom de la grande famille spirite lyonnaise et invite tous les hommes désireux de s'instruire, à venir partager les études dans les réunions spirites où l'accueil le plus fraternel, le plus sympathique leur sera toujours réservé.

La séance est levée à 4 heures.

Le dimanche 30 octobre, une nouvelle réunion a eu lieu dans la salle du Cours Charlemagne. Les membres des deux sociétés spirites, Fraternelle et de Perrache, y participaient ainsi qu'un certain nombre d'auditeurs étrangers attirés par la conférence du 23. La salle s'est trouvée insuffisante et la moitié de l'auditoire a dû rester debout faute de sièges.

M. Chevallier présidait. Avant les travaux d'usage M. Léon Denis a pris la parole et remercié les spirites lyonnais de l'accueil fraternel et enthousiaste qui lui a été fait. Le succès de la conférence de la Scala est dû principalement à l'habileté des organisateurs et à la nature du public. Le succès est facile quand on se sent entouré de cœurs sympathiques en présence d'un auditoire où se trouvent un grand nombre de personnes qui partagent vos vues. Il félicite les assistants d'avoir accepté les enseignements spirites, de s'être éclairés, réchauffés à ce grand foyer. Ils savent quels trésors de consolation, quelle source de force morale ils renferment. De tous les biens de la vie ce sont les seuls durables, les seuls que l'on emporte au delà de la tombe. Ces vérités, il ne suffit pas de les posséder, il faut les répandre. Les spirites lyonnais le savent. Aussi ont-ils fondé des sociétés qui peuvent servir de modèle à beaucoup de centres spirites et dont les travaux sont connus et appréciés. Ils ont la bonne fortune de posséder à leur tête deux hommes sages expérimentés qui ont su les conduire dans une voie féconde. Ils ont su se garer des systèmes fantaisistes, des spéculations diverses pour se tenir fermes sur le terrain de la vraie doctrine spirite, celle d'Allan Kardec. C'est pourquoi l'orateur les loue et leur rend les hommages qui leur sont dus. Il les félicite surtout d'avoir su imprimer à la propagande spirite, à la propagande par le livre, par la parole, par la brochure, une impulsion vigoureuse. Ils ont compris que la diffusion des doctrines spirites est ce qu'il y a de plus nécessaire à cette heure de décomposition sociale, de désagrégation morale et de corruption. Seules elles peuvent tremper les caractères, éclairer les esprits, fortifier les consciences affaiblies.

L'orateur expose ce que les vérités spirites répandues peuvent réaliser de bien et de progrès, quelle cohésion, quelle transformation, quel rapprochement fécond elles peuvent produire entre les hommes, entre les forces morales. La vérité, la foi éclairée, rationnelle, la connaissance de l'avenir, d'un avenir plein de promesses et de lumières peut renouveler la face du monde.

La responsabilité des spirites est grande. Possesseurs de la science de la vie et de la mort, ils doivent communiquer à tous les lumières qui en découlent. Peu nombreux encore parmi les foules, pionniers, jalonneurs de la vérité, leur rôle est grand, plein de conséquences et ils doivent se montrer à la hauteur de la tâche qui leur incombe. Tandis que la grande majorité des hommes, incertains de leur avenir, tâtonnent dans l'obscurité à la recherche du fil conducteur, le spirite voit clairement le chemin à parcourir, la voie à suivre s'illumine à ses yeux. A lui de guider les aveugles dans la voie ardue qui conduit à des vies meilleures. S'il reste indifférent au milieu du doute, de l'ignorance de ses semblables, s'il méconnaît sa tâche vulgarisatrice, la voie impérieuse de sa conscience le poursuivra sans cesse dans ce monde des esprits où nos actes et nos mérites seuls déterminent notre élévation et notre bonheur.

On objectera les obstacles, le sarcasme, la raillerie, la haine. Oui les difficultés sont grandes, mais l'appui qui nous attend est plus grand encore. Dans la grande bataille des idées, dans la lutte grandiose pour la vérité, toutes les puissances invisibles, les puissances élevées, celles du bien de la justice, de la lumière, combattent avec nous. La légion des grands esprits qui ont lutté sur terre, à travers les siècles, pour la même cause, nous assiste. Réduits à nous mêmes, nous ne pourrions rien. Unis les uns aux autres, soutenus par ces puissances formidables, nous pouvons tout pour le bien, et l'avancement de nos semblables.

L'orateur termine par une exhortation chaleu

reuse à répandre partout la bonne semence, à communiquer à tous la grande nouvelle de la mort vaincue, de l'immortalité prouvée par les faits, de la communication des vivants et des morts, qui unit désormais la terre à l'espace, le visible à l'invisible, qui fait de tous les êtres, esprits et incarnés, une grande famille, s'entr'aidant, se soutenant dans son ascension éternelle vers les sommets lumineux où l'attendent la félicité, la vie heureuse, la véritable et sincère fraternité !

MÉNISSIER.

## CHOSES DU JOUR & DE LA VEILLE

Jadis, le courant de la presse était au spiritisme et les lecteurs du *Spiritisme* se souviennent encore des polémiques qui naissaient entre les organes spirites et les quotidiens de Paris et de la province. Les solides articles du *Rappel* se croisaient avec les plaisanteries douteuses de la *France* et de l'*Evénement*, tandis que la *Croix*, afin d'égayer la situation, parlait de faire brûler les spirites à la plus grande gloire de Dieu et l'*Univers*, remuant gravement sa vieille tête de marguillier, appuyait l'opinion de l'impertinente feuille de chou.

Aujourd'hui, le magnétisme semble avoir les honneurs de la chronique. Nous trouvons dans une foule de journaux médicaux ou autres, des études sur l'intéressante action des médicaments à distance; cette profusion de travaux sur cette même étude provient de ce que M. Luys a récemment présenté à l'Académie des sciences les remarquables travaux de Bouru et Burot sur cette matière.

D'autre part, nous trouvons dans le *Voltaire* un excellent article dû à la plume facile et élégante de Camille Flammarion. Le célèbre astronome décrit des expériences de magnétisme curatif qu'il emprunte à M. Delbœuf. Nous passerons la partie technique de cet article, mais nous donnerons quelques extraits de la fin, passages où l'auteur ne craint pas d'aller en campagne contre les préjugés du jour et de dire leur fait aux « inventeurs » du magnétisme. Ecoutons-le plutôt lui-même :

« La Faculté de médecine alla même jusqu'à forcer tous ses membres suspects d'accorder quelque attention au magnétisme, à s'engager à le répudier absolument sous peine d'être rayés du tableau. Cette formule était ainsi conçue : AUCUN DOCTEUR NE SE DÉCLARERA PARTISAN DU MAGNÉTISME ANIMAL, NI PAR SES ÉCRITS, NI PAR SA PRATIQUE, SOUS PEINE D'ÊTRE RAYÉ DU TABLEAU DES DOCTEURS RÉGENTS.

« Or, pendant que d'illustres empesés niaient ainsi magnifiquement, du haut de leurs chaires, l'existence même du magnétisme humain, d'humbles chercheurs étudiaient, observaient, expérimentaient et obtenaient de merveilleux résultats au point de vue physiologique et médical.

« Alors, — et c'est là ce qu'il y a de particulièrement intéressant pour l'observateur, — alors les savants officiels se décidèrent à faire eux-mêmes ces expériences; ils y réussirent aussi, guérirent non seulement des maladies, mais en donnèrent par simple suggestion. Mais maintenant, oubliant tout le passé, n'ont-ils pas le... mettons simplement l'audace d'écrire des phrases telles que celles-ci :
« Si la médecine, au nom de la science et de l'art,
« a pris possession de l'hypnotisme, elle doit le
» retenir dans les strictes limites de son domaine,
« s'en servir comme agent thérapeutique puissant
« et ne jamais le livrer à des mains profanes. »
(*Lettre du docteur Charcot.*)

« Voyez-vous cela! des mains profanes! Mais cher et éminent docteur, ce sont des mains profanes qui ont tout fait. Sans elles vous n'auriez jamais eu l'idée de commencer vos belles expériences de la Salpétrière. L'Académie n'a aucun titre historique pour justifier cette prise de possession. Pendant un long siècle, elle a nié le magnétisme, l'a fait condamner comme jonglerie, l'a tellement conspué qu'aujourd'hui encore il a bien de la peine à trouver sa place au soleil. Cher maître, ne parlons pas de corde dans la maison d'un pendu. Si la Faculté avait une tradition, si elle était logique avec elle-même, elle devrait vous rayer du tableau de ses docteurs. »

Pas de commentaires!

∴

Un autre écrivain spirite, le docteur Paul Gibier, l'auteur du remarquable ouvrage *Le Spiritisme ou Fakirisme occidental*, est sur le point d'aller remplir une périlleuse mission confiée à lui par le gouvernement. Le jeune savant ira étudier dans les Antilles, la fièvre qui y sévit rigoureusement. Honneur aux pionniers de la science et de l'humanité!

***

Autre chose! — Liberté de discussion. La société de philosophie l'*Eglise libre* s'était réunie en séance publique à Berlin et l'un des orateurs ayant fait une description burlesque du ciel et de l'enfer catholiques, le commissaire de police a fait évacuer la salle, sous prétexte que l'orateur n'avait pas le droit de railler un culte reconnu.

Il doit toujours être permis de dire la simple vé-

rité. Relevons donc dans l'*Etoile de Rio*. le petit entrefilet suivant :

« *Esclaves d'ordres religieux.* — Il vient d'être « inscrit sur le registre matricule de la province de « Maranhâo, 203 esclaves appartenant à divers « ordres religieux, dont 157 à l'ordre des carmé- « listes et 46 à l'ordre de la Merci. »

On ne saurait mieux se conformer aux enseignements du prolétaire Jésus.

*
* *

Signalons aussi l'apparition pendant les vacances d'un nouveau journal qui en est déjà à son cinquième numéro, la *Revue des sciences hypnotiques* ; nous souhaitons longue vie à ce nouveau confrère, il ne saurait jamais y avoir trop de moyens d'instruction.

A propos d'instruction, nous avons assisté à l'ouverture solennelle des cours publics et gratuits du Grand-Orient de France, 16, rue Cadet; comme les années précédentes; c'est notre ami et collaborateur, M. Emile Birmann, qui est chargé des conférences de langue allemande.

Pour en revenir à la presse, l'*Estafette* publie en ce moment un feuilleton intéressant — une fois n'est pas coutume; — il est vrai que *Mme de Chamblay* est dû à la plume d'Alexandre Dumas. Ce roman offre pour nous cet intérêt particulier qu'il contient, comme beaucoup d'ouvrages de Dumas, des idées et des faits se rattachant au spiritisme et au magnétisme, ce qui n'est pas surprenant, le grand Dumas ayant été un fervent adepte de ces sciences nouvelles — n'en déplaise à M. Jules Soury, qui serait capable de l'appeler charlatan.

*
* *

Je cherchais une transition insensible pour placer mon mot de la fin : l'épithète, malsonnante quoique classique, que je viens d'écrire me la fournit, car voici une anecdote de charlatans :

On s'est demandé parfois comment l'humble source de Lourdes arrivait à satisfaire à la fois les amateurs qui mouillent leur absinthe avec l'eau miraculeuse et les nageuses qui vont prendre leurs ébats dans la piscine thérapeutique. Eh bien! je ne soupçonnerai pas les fidèles d'avoir eu l'esprit assez délié pour trouver... parce que je ne leur soupçonne aucune espèce d'esprit. C'est pourquoi je vais mettre à leur service les indiscrétions professionnelles que j'ai recueillies.

Voyant l'insuffisance notoire de la source qui, toute miraculeuse qu'elle est, n'a pas su faire le miracle d'augmenter le débit de ses eaux, les pieux théurges de Lourdes ont tout vulgairement commandé à un industriel du Mans, une pompe élévatoire qui amène dans la piscine les eaux d'un torrent voisin.

Après cela, il ne reste plus qu'à tirer l'échelle.

René Labrize.

---

# LE JOUR DES MORTS

*Communication obtenue à Paris. Médium Mme Del*

La fête des morts, que l'Eglise a placée à cette époque de l'année où la nature quitte sa luxuriante parure, et apparaît triste et dénuée, était bien choisie pour frapper l'imagination des masses et les porter au désespoir en leur montrant la fragilité des choses humaines.

Aussi ce jour, loin d'être un jour de fête, est-il un jour de deuil et de désolation pour les survivants, qui sont encore courbés sous le joug de la foi aveugle.

Il est peu de familles, hélas! auxquelles la mort n'ait rendu visite ; il en est peu, pour ne pas dire pas, qui soit à l'abri des regrets.

Les grandes villes, Paris surtout, ont, plus que partout ailleurs, le culte des morts ; cependant, ce jour ne leur est pas rappelé, comme dans les campagnes, par le son lugubre des cloches qui gémissent, et semble dire à ceux qui les entendent : Rappelez-vous les êtres qui vous ont aimés, chéris, et qui ont disparu.

Priez pour eux. Votre pensée les mettra en communication avec vous. La prière est le seul moyen qui vous reste pour les aider à triompher des peines qu'ils éprouvent encore, et, néanmoins, la fête des Morts à Paris est plus majestueuse et plus imposante que partout ailleurs.

L'ouvrier, le pauvre se privent pour porter des fleurs ou offrir une humble couronne. Le respect et l'amour reprennent leurs droits. Pourquoi? Parce que, dans ce grand centre où la pensée crée une atmosphère spéciale, où chacun en est imprégné à son insu, il en subit toutes les conséquences.

Les penseurs, les philosophes, voire même les matérialistes, ont une bonne pensée, un regret, pour ceux qui ne sont plus.

C'est cette union de sentiments fraternels qui établit cette solidarité dans une cause commune et qui fait que chacun la subit, sans s'en rendre compte et sans en chercher la cause.

C'est qu'en cette circonstance, l'amour l'emporte sur tous les autres sentiments. Le cœur a saigné jadis, et cette blessure, bien que cicatrisée, n'a pas disparu ; c'est une satisfaction de l'amitié sainte qui unit les âmes et que rien ne peut briser.

La mort elle-même ne le détruit pas, malgré le vide et l'absence de l'être aimé.

Vous savez ces choses, mes chers amis, elles vous semblent naturelles, car vous commencez à comprendre les grandes lois qui régissent l'Univers. Vous apercevez au dela de la vie des horizons nouveaux qui vous montrent la chaîne non interrompue des êtres et des mondes; vous sentez se développer chaque jour dans vos âmes ces aspirations de la justice et de la vérité.

Poursuivez votre route, ne vous laissez détourner de la voie dans laquelle vous êtes par aucun sophisme ni aucune considération. Que votre conscience soit constamment votre juge; nul ne se trompe lorsqu'il entend sa voix et qu'il suit ses conseils. Le Spiritisme est le chemin ouvert aux hommes de science, afin qu'ils ne s'égarent pas plus longtemps dans les sentiers de l'erreur. *L'âme devient palpable par les faits.*

Le jour où il sera démontré qu'en dehors des lois matérielles, elle est régie par d'autres lois qui ne relèvent absolument que d'une puissance infinie, il faudra bien s'incliner. Il n'y aura si beaux raisonnements qui ne disparaissent, entraînant avec eux toutes les utopies qu'ils auront créées péniblement.

Luttez donc, mes chers amis, luttez sans cesse, luttez toujours. Vous l'avez bien compris : le monument est venu où le Spiritisme, traçant profondément son sillon pour le progrès, doit facilement être combattu par ceux qui veulent quand même tenir la lumière sous le boisseau.

Vous avez parfaitement senti d'où partent les coups, c'est une attaque qui ne peut atteindre les grands principes que vous défendez.

Les faits sont là. Il faut autre chose que le mensonge et la calomnie pour combattre le Spiritisme, qui est établi sur le terrain solide des manifestations et qui a pour base, je le répète, l'amour et la solidarité.

Et dussé-je, une fois de plus, être traité de *mystique,* épithète qui ne m'afflige nullement, je vous dirai:

Priez, mes amis; vos prières sont pour nous le gage le plus précieux de votre affection. Vos pensées forment le lien fluidique qui nous unit à vous. C'est l'épanchement de vos cœurs, c'est la tendresse infinie qui naît de cette communication des âmes, puisant leur force à la même source de vérité.

C'est le bonheur pour les esprits qui savent qu'ils sont arriérés. Priez donc, vous nous aiderez à gravir les rudes échelons du progrès.

Ne nous pleurez pas, et ce jour sera pour nous un jour de fête : nous préférons les sourires aux larmes.

ALLAN KARDEC.

## NÉCROLOGIE

Nice, le 16 octobre 1887.

Monsieur et cher F. E. C.,

M. le docteur Wahu, ce digne et vénérable vieillard, notre F. E. S., que nous visitâmes, il y a environ deux ans, dans sa villa Albert de Saint-Pons, où il vivait depuis plusieurs années en philosophe, entouré des soins de sa digne épouse, qu'il surnommait : *son bon ange gardien*, vient de mourir à l'âge de 85 ans, dans son dernier domicile : 57, rue de France.

Je regrette que sa carte de faire part m'ait été remise un peu tard, et d'avoir été privé d'assister à ses obsèques, lesquelles, m'a-t on dit, ont été des plus modestes ; son convoi funèbre ne se composant que d'un petit nombre d'amis, n'ayant voulu malgré son ancien grade de médecin en chef des hopitaux, et son titre d'officier de la Légion d'honneur, ni honneurs militaires, ni invitations à la société des lettres de Nice, dont il était membre, comprenant sans doute, mieux que tant d'autres, que l'éclat des vanités et des grandeurs terrestres, ne vaut pas le titre de gloire, que donnent la morale et la charité.

On peut dire du docteur Wahu, qu'il vécut en spirite et mourut de même, comme un soldat sur la brèche.

En effet, malgré son grand âge et sa frêle santé, travailleur infatigable, il a lutté jusqu'au dernier jour avec l'arme de l'idée spirite.

Après avoir compulsé tous les livres de l'Inde antique, les Védas, etc., il mit vingt ans pour composer son dernier ouvrage : *Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes* (dont il me fit le gracieux hommage), qui restera comme un monument impérissable dans les annales du spiritisme.

Valeureux champion du progrès, ennemi déclaré des préjugés religieux, attaquant en énergique et dévoué défenseur du spiritisme l'hydre de la superstition et le colosse du matérialisme, ces deux ennemis de la société moderne, il combattit pour le triomphe de la vérité sur l'erreur.

Son seul but, sa seule ambition, étaient de détruire cet éteignoir posé sur l'âme humaine. Il lutta pour renverser cette montagne d'abus et de préjugés, cet échafaudage de vieux dogmes, de miracles que les sectes religieuses, dans un but

plus politique que moral, n'ont cessé d'élever comme une barrière, pour bâillonnner la raison, enchaîner les consciences, s'opposant à la marche du progrès de l'esprit humain.

Son remarquable ouvrage : *Le syllabus et la société moderne*, témoigne de ses efforts pour déblayer le terrain de toute ronce, sa philosophie était bien celle de la raison et du libre examen.

Ayons le ferme espoir que cette haute intelligence, occupant, n'en doutons pas, une place élevée dans la hiérarchie des puissances spirituelles, viendra des horizons infinis nous éclairer de la lumière morale de ses convictions. Il rayonnera sur nous pour nous aider à la diffusion du spiritisme, qui, en moralisant les hommes, les rendra meilleurs et plus fraternels.

Ayant connu le docteur Wahu en Algérie, à l'époque où sur le terrain de la même critique, en accord d'idées, nous combattions dans la presse le cléricalisme, j'ai cru de mon devoir de vous adresser ces lignes, laissant maintenant à des plumes plus autorisées que la mienne, le soin de rendre à la mémoire de ce logicien doublé d'un sage moraliste, l'hommage qu'elle mérite.

Recevez, cher Monsieur Delanne, l'expression de mes sentiments les plus fraternels.

CH. NOZERAN.

Voici la carte que nous fait parvenir sa veuve, elle est conçue dans le même esprit d'indépendance que les lettres de faire part de nos amis de Reims.

EN MÉMOIRE

du

DOCTEUR ALBERT WAHU

décédé à Nice le 3 Octobre 1887

âgé de 85 ans

de la part de Madame Pauline WAHU, née Coblence

*La mort du Corps est la naissance de l'Esprit*
*à une autre phase de sa vie immortelle.*

Nous nous joignons de tout cœur à notre frère M. Nozeran, pour espérer que l'Esprit du docteur Wahu voudra bien nous continuer dans l'espace le concours que sa plume si autorisée a toujours donné à notre doctrine.

# COMMUNICATION SPIRITE

La guerre est une triste chose mes amis, mais elle sera nécessaire à l'humanité, tant qu'elle ne comprendra pas ses devoirs, c'est pour l'éclairer sur ceux-ci et la faire sortir de son enfance qu'elle a son utilité.

Vous vous êtes déjà demandé bien des fois comment des êtres qui tendent tous vers un Dieu plein de grandeur et de miséricorde vont ainsi s'entretuer, au lieu de se donner la main pour marcher de concert vers le progrès commun, vers cette grande loi de solidarité et d'amour qui régit tous les êtres.

Mais les passions endolorissent l'homme et avilissent son jugement au point de lui faire prendre des erreurs pour des vérités; elles le rendent impuissant à lutter contre elles, et c'est alors qu'elles trahissent sa raison et son cœur.

En ses passions, il place toute sa confiance, il devient jaloux et orgueilleux à l'excès, pour les satisfaire il n'est rien qu'il ne fasse, et au lieu d'un être bon, il devient traître envers son Dieu, envers son prochain et envers lui-même.

C'est ce courant aveugle des passions qui souffle en petit sur les hommes, qui souffle également en grand sur les nations ou plutôt sur ceux qui les gouvernent.

Les peuples encore plongés dans l'ignorance et les bas instincts, paieront un jour bien cher le bien-être matériel que leur a procuré un tyran tout en les privant de leurs droits.

L'honnêteté et la solidarité dans le travail, placés dans une sincère confiance en Dieu et non dans un sot amour, propre esclave de nos passions ou de celles d'un maître, voilà les seules vertus qui doivent guider les nations vers le bien, et les seules qui peuvent les rendre heureuses.

Mais combien cet idéal est négligé parmi vous, il manque à l'homme ici-bas pour être heureux, la foi en Dieu et en la vie future, ce n'est que plus tard, éclairé par les événements qu'il comprendra, qu'il aura besoin d'aimer pour fortifier sa raison et son cœur.

O toi, peuple français, ardent et généreux, fécond dans tes idées, que ne comprends-tu davantage ton droit pour le mettre mieux en pratique.

C'est à ceux de mes frères qui croient en Dieu, et qui poursuivent cette œuvre rénovatrice qui est la nôtre que je m'adresse en les priant de répandre le plus possible la doctrine spirite qui forme le fond des cœurs, pour écarter cet esprit de légèreté et de frivolité qui pèse sur cette pauvre humanité. Il faut

que vous compreniez le sens de ces paroles : plus il vous aura été donné, plus vous devrez rendre,

Et si l'ennemi jaloux et envieux vient encore chez vous pour vous punir d'avoir méconnu votre droit, peuple français qui deviez l'enseigner aux autres nations, que ce soit la dernière fois, et que son sang cimente avec le vôtre l'alliance des humains sur cette terre encore d'épreuve et d'expiation.

Alors une nouvelle vie s'ouvrira pour vous, la confiance en Dieu renaîtra dans les cœurs, parce que vous aurez compris qu'elle est une nécessité sociale, et les peuples marcheront en se tendant la main.

Ce temps, mes amis, n'est pas bien loin, priez Dieu pour les indifférents, afin qu'ils ne succombent pas en trop grand nombre quand le moment sera venu, car il faudra bien des énergies pour relever les courages abattus par le sens moral.

UN GUIDE PROTECTEUR.

# Bibliographie

Notre frère M. le docteur Flasschœn, nous fait parvenir son mémoire sur l'*Alimentation hygiénique reconstituante* (1) et nous sommes heureux de voir que les idées de fraternité que le spiritisme enseigne ne restent pas pour les adeptes à l'état de lettre morte.

Notre frère, en vue de prévenir les maladies par une hygiène bien appropriée, s'est livré à de nombreuses recherches sur les conditions que doit remplir un aliment parfait et il est arrivé à faire entrer dans la composition ordinaire du pain certains produits qui en s'assimilant à l'organisme, redonnent au corps épuisé de nouvelles forces. Ce pain qui ne coûtera pas plus cher que le pain ordinaire, peut être d'un immense secours pour les classes pauvres contre les maladies chroniques provenant de l'épuisement du sang. C'est là le côté humanitaire de cette découverte et nous ne saurions trop louer M. le Dr Flasschœn de son heureuse initiative.

Voici d'ailleurs, au point de vue technique l'opinion de M. le Dr Chazarain, sur les travaux de notre ami :

« M. le docteur Flasschœn a eu une idée heureuse quand il a songé à introduire dans les aliments, les principes minéraux indispensables à la reconstitution du sang, ainsi qu'à la nutrition générale et qui entrent dans la composition de toutes les parties de l'organisme; je veux dire le *fer*; le *manganèse*, le *phosphate de chaux* et le *chlorure de sodium*. Par là, il a résolu un difficile problème, celui de donner aux habitants des villes, qui vivent si souvent dans des conditions hygiéniques déplorables, le moyen d'éviter, à peu de frais, les inconvénients d'une nutrition imparfaite.

« Les principes dont il s'agit existent normalement dans nos substances alimentaires; mais ils s'y trouvent en proportions trop faibles dans celles des habitants des grandes villes, où le pain très blanc qu'on y consomme à l'exclusion du pain bis, est privé, en grande partie, des éléments de la partie corticale du blé riche en gluten et en matières minérales; où le lait, provenant de vaches affaiblies ou phtisiques même, nourries dans les étables, et les vins artificiels et frelatés, renferment très peu de ces éléments essentiels à la nutrition.

« Il est donc nécessaire d'ajouter à nos aliments, les principes qui leur font défaut et d'augmenter la proportion de ceux qui s'y trouvent en trop faible quantité, afin de fournir à la nutrition tous les matériaux dont elle a besoin, pour s'accomplir le plus activement possible.

« Voici ce qu'on entend par nutrition, comme le dit si clairement le docteur Flasschœn, dans le mémoire qu'il a écrit sur cette importante question d'hygiène alimentaire :

« C'est, d'une part, l'assimilation des substances diverses qui doivent concourir à la formation de nos tissus et de nos fluides; et, d'autre part, l'élimination des matériaux usés ou transformés par la combustion en principes nuisibles à l'économie, travail physiologique qu'on nomme désassimilation.

« De l'équilibre maintenu entre ces deux phénomènes, se manifestant en sens inverse, dépendent l'intégrité des forces vitales et l'accomplissement de toutes les fonctions. Plus la rénovation des éléments constitutifs du corps se fera avec activité, plus aussi la santé sera florissante, vigoureuse, et plus l'organisme pourra résister aux diverses causes capables de déranger son équilibre et éviter cet état d'allanguissement auquel le citadin est particulièrement exposé et d'où naissent la *chlorose*, l'*anémie*, les *névroses*, le *rachitisme*, les *scrofules*, la *phtisie pulmonaire*, etc.

« En cas d'épidémie, ce sont les individus dont les forces vitales sont les plus grandes, ceux dont la nutrition générale est la plus active et la plus régulière, qu'épargne le fléau; ce sont ceux, au contraire, qu'ont affaiblis la misère, les privations, les veilles, les chagrins, les excès de tout genre,

(1) Bernard et Cie Editeurs, 1887.

une alimentation insuffisante et falsifiée, ceux, en un mot, dont la nutrition est la plus défectueuse, ce sont ceux-là, disons-nous, qui fournissent le plus de victimes.

« Ce que nous disons à propos de la résistance aux épidémies, est encore plus vrai au point de de la phtisie pulmonaire, ce fléau qui décime sans relâche la population des villes; on pourra éviter cette redoutable maladie, en recourant aux ressources de l'hygiène générale et de l'hygiène alimentaire, que personne ne peut impunément négliger, et on arrivera, malgré la vieillesse, sans infirmité, au terme de sa carrière.

« C'est donc travailler à prévenir et à diminuer les maladies dépressives, ainsi que les états qui en proviennent, que de fournir à la population d'un pays, une alimentation comprenant les principes minéraux essentiels qui entrent dans la composition de toutes les parties de notre organisme et qui président à la nutrition générale. En conseiller l'usage, c'est offrir un des plus puissants moyens d'augmenter la longévité humaine et de préparer des générations pleines de sève et de vigueur. »

Dr CHAZARIN.

Une société est en voie de formation pour l'exploitation de la découverte de M. le Dr Flasschœn nous ne pouvons que lui souhaiter toute la réussite qu'il mérite.

LE BIBLIOPHILE.

# STELLA

(*Suite*)

Elle revint comme si ma volonté avait quelque pouvoir sur la sienne.

— Mes visites cesseront, me dit-elle, et je souhaiterais alors te voir au cœur une affection qui puisse suppléer à la mienne.

— Je ne l'espère pas, lui répondis-je ; l'état de veille est un étourdissement, et je n'existe avec toute la plénitude du bonheur que quand vous êtes auprès de moi. Je vous ai obéi, j'ai observé, j'ai jugé, et le prisme à travers lequel je considérais le monde s'est obscurci, j'y vois mille taches, mille défauts. A quoi bon cette lutte pour le bien ? Personne, ici-bas, en profitera-t-il ?

— Tu fais partie de l'humanité, tu as besoin d'indulgence aussi. Perds ta fortune, et tu te plaindras amèrement de l'égoïsme, de l'orgueil de ceux qui possèdent et ne pensent pas à soulager leurs frères. Je t'entraînerai cette nuit avec moi; est-il un sujet sur lequel ton esprit veuille être éclairé ?

— Où vous irez, je serai bien ; faites de moi ce que vous voudrez.

— Viens alors dans cette forêt profonde, tu comprendras le langage de ceux que nous y rencontrerons.

Je vis, peu d'instants après que Stella m'eût emporté, une longue suite de fantômes se consultant avec vivacité, tandis que d'autres voltigeaient sur la cime des arbres formant des groupes, où semblait régner aussi de l'agitation.

Un esprit se détacha et s'écria :

— Votre vie errante est terminée. Vous devez vous réincarner chez un même peuple. Vos protecteurs vous donneront des ordres, des conseils; vous vous endormirez ensuite et vous aurez oublié au réveil vos existences passées. Vous subirez des épreuves expiatoires et nous vous douons, pour les alléger, de courage, de résignation. Beaucoup d'entre vous peuvent choisir leur position sociale. Que ceux qui désirent profiter de cette chance s'avancent !

— Je voudrais la richesse, dit un esprit, j'ai quitté la terre avec la soif inassouvie des jouissances.

— Tu en peux goûter, dit le juge ; mais prends garde, c'est un nectar qui donne une dangereuse ivresse et qui coûte plus tard de dures représailles. Tu persistes ?... Dans quelques heures, ton incarnation te fera riche.

— Je demande la gloire, dit un autre.

— Qu'as-tu fait pour la mériter ?

— J'ai donné plusieurs existences au travail, à l'étude et j'ai été méconnu. N'aurai-je pas aussi mon heure de triomphe?

— Veille à l'orgueil, il détruit bien des vertus !... Tu auras ce que tu souhaites.

— Et vous !... Puis-je vous imposer une vie humble et militante?... Si vous sortez victorieux de cette épreuve, vous serez délivrés de la terre.

— Nous acceptons, dirent toutes ces âmes.

— Il me faut des femmes, elles seront mères et travailleront pour subvenir aux besoins de leurs familles. C'est imposé à ceux qui ont opprimé la faiblesse, la misère... Acceptez-vous ?...

— Il le faut, dirent-ils tristement.

— Toi, tu mourras jeune, ton épreuve sera courte, mais douloureuse. Garde bien au cœur, en t'incarnant, la foi en Dieu, en l'immortalité, et tu ne retourneras plus sur terre.

— Quelques-uns d'entre vous doivent traverser la terrible épreuve des grandeurs. Qui veut avoir la plus grande puissance chez ce peuple où je vous envoie. Celui-là aura à lutter contre la défiance,

l'orgueil, la dissimulation, la dépravation, l'égoïsme. Peu de conseils désintéressés à attendre. Partout la servilité. Espérez-vous ne pas faiblir, acceptez-vous ?

— Nous le voulons, dirent quatre esprits en se détachant d'nn petit groupe.

— Il m'en faut un seul en ce moment; toi, parle, quels sont tes titres ?

— J'ai été torturé par les grands, je me vengerai; ils m'ont avili, insulté, je leur veux rendre le mal pour le mal !

— Tu es méchant, tu deviendrais cruel, nous ne pouvons te donner une si grande puissance.

— Et toi ?

— Ma faiblesse a causé bien des maux, mais étant roi, personne ne me contrariera et j'aurai de l'énergie pour remplir ma tâche.

— Tu laisserais trop de licence à toutes les castes et de là naîtrait l'anarchie; perfectionne-toi, étudie les hommes avant de les conduire.

— Et toi ?

— Je veux convaincre le peuple de sa sottise, de sa faiblesse et le conduire tambour-battant. Je crois à la nécessité de l'autorité absolue.

— Tu veux être despote. Il faudra t'incarner chez un peuple moins civilisé.

— Et toi ?

— Les événements m'inspireront. J'encouragerai les lettres, les sciences et les arts; ainsi mon nom gardera du prestige.

— Tu es le moins mauvais. Les hommes de lettres te critiqueront, les savants saperont la superstition sur laquelle s'appuie le despotisme; seuls, les arts te glorifieront, ils ne vivent que de luxe. Tu sentiras bien lourdement le poids de ta puissance. Ta mère te mettra au monde dans quelques mois, dors, afin que ton esprit ait le temps de mouler ton cerveau.

— Qui d'entre vous a eu des facultés littéraires et veut les employer à soutenir les droits du peuple et préparer l'affranchissement des siècles.

— Nous, dirent un grand nombre d'esprits.

— Votre tâche sera ardue. Souvent méconnus, parfois insultés, vous serez découragés par la raillerie, et ceux même qui sacrifieront leur vie pour le triomphe d'un principe seront encore calomniés au-delà de la mort, mais la semence germera et fructifiera. Prenez garde surtout aux défaillances. Ceux qui renieront leurs principes seront plus tard tremblants et désespérés. Chacun a près de soi un guide, un conseil ; il vous entraînera dans la voie choisie par vous. Nous avons dit : Adieu !...

Stella m'attira plus loin sur une herbe fleurie et me parla ainsi :

— J'ai écarté pour toi les draperies qui cachent aux hommes le but principal de leur vie. N'aie donc plus de doute. Une faculté rare s'est développée en toi : celle de voir et d'entendre les désincarnés. Profite de mes conseils, ils sont dictés par le plus entier dévouement. Le célibat entraîne à des faiblesses dont les conséquences peuvent être graves. Tu reproches aux femmes leurs défauts, ils sont la contre-partie des vôtres Cherche donc une compagne estimable, travaille avec elle à conquérir l'élévation du caractère qui amène l'indulgence, la bonté, la charité. N'oublie pas que la terre est un exil où chacun se doit aide et secours.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

## OUVRAGES RECOMMANDÉS

**Révélations d'outre-tombe**, par Mme Dozon, 3 volumes d'intéressantes communications. — Prix : 1 fr. le volume. Par la poste : 1 fr. 50.

**Le Magnétisme curatif au foyer domestique** par Mme Rosen-Dufaure. Prix : 1 fr. ; 5 rue des Petits-Champs.

**Le Spiritisme devant la Science** par Gabriel Delanne. Prix : 3 fr. 50 chez Dentu, Palais-Royal.

**La Genèse, les Miracles et les Prédictions,** selon le spiritisme. — Prix : 3 fr. 50.

**L'Evangile selon le Spiritisme** (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le spiritisme. — Prix : 3 fr. 50.

**Le Ciel et l'Enfer,** ou la justice divine selon le spiritisme, comprenant de nombreux exemples sur asituation des Esprits dans le monde spirituel et ur la terre. — Prix : 3 fr. 50.

**Le Spiritisme à sa plus simple expression.** Exposé sommaire de l'enseignement des esprits et de leurs manifestations. — Brochure in-18 de 36 pages, 0,15 centimes, 0,20 centimes port payé : Vingt Exemplaires, 2 francs; par la poste 2 fr. 60.

Edition espagnole, hollandaise, italienne, allemande des ouvrages fondamentaux.— Prix : 3 fr.50 le volume; avec port : 4 fr.

*Le Gérant :* Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec es encres de A. Lévy-Finger et ses fils.

5 ANNÉE. — N° 19 20 centimes le Numéro. (1re QUINZAINE) DÉCEMBRE 1887

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

**ABONNEMENTS**
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE



## AVIS

L'Union Spirite française a l'honneur d'annoncer à ses membres que les séances suspendues par la maladie de son président, M. le docteur Régnier, reprendront à partir du vendredi 2 décembre, à 8 heures et demie très précises, **167, galerie de Valois.** L'Union tiendra ses séances les 1er et 3e vendredis de chaque mois. — Les travaux de cette année seront inaugurés par une conférence de M. le docteur Régnier; M. Gabriel Dalanne analysera ensuite plusieurs publications récemment parues, et des élections auront lieu pour le remplacement du bureau. Nons prions donc nos frères de ne pas manquer à cette réunion.

## CHRONIQUE

Mozart! L'Opéra vient de fêter dignement le centenaire de sa plus belle œuvre, la vibrante partition de *Don Juan*. Paris vient de s'associer à cette manifestation, sans réfléchir à l'étrangeté de ce talent qui, démonstration vivante de la réincarnation, jetait *à six ans* un éclat incomparable déjà et qui, *à treize ans*, faisait représenter son premier drame musical. Ceci tout le monde le sait et le répète; mais ce que l'on sait moins, c'est que cette première œuvre de Mozart, entravée par le mauvais vouloir des artistes, dut de pouvoir être jouée à.... Mesmer. Le grand magnétiseur fit dans sa propre habitation construire une salle de spectacle, afin de lancer le jeune artiste dans la voie qui devait le mener si loin.

Mesmer ne se doutait pas, à cette époque, qu'il serait traité de vulgaire charlatan par des successeurs peu délicats, dont, somme toute, les titres de gloire se bornent à avoir remplacé le mot *magnétisme* par celui d *hypnotisme*, et le fameux baquet magique par un gong chinois. C'est ce qu'a bien compris le docteur Ochorowicz, qui vient de publier, sous le nom de *la Suggestion mentale*, un volume fort étudié destiné à prouver, par des expériences personnelles, l'intervention de la volonté dans le sommeil provoqué. L'auteur estime que cette démonstration une fois bien établie, « serait la mort de la théorie exclusive de l'hypnotisme contemporain, qui se vantait d'être le successeur légitime du feu magnétisme animal, et qui désormais ne devrait occuper qu'une place fort modeste à côté de son prédécesseur. »

Retenons encore les paroles suivantes qui sont celles d'un homme libre, de la sotte admiration que trop de gens ont malheureusement pour les savants patentés.

« On s'étonnera peut-être, dit il, que je cite les magnétiseurs, comme on cite les observateurs scientifiques. Il est vrai qu'il y a dix ans je ne l'aurais pas fait. Mais depuis, j'ai constaté peu à peu qu'ils méritent confiance, au moins autant que les hypnotiseurs, et que si parmi eux il y a des gens crédules qui ont mal observé et mal interprété certains phénomènes extraordinaires, il n'y en a que trop, parmi ces derniers, qui ont mal observé et mal interprété certains phénomènes très ordinaires.

Une instruction incomplète est quelquefois préférable à une science faussée par des préventions. »

***

Après cela, je dois naturellement parler d'un écrit tout différent, un article intitulé : « Magnétiseurs et Magnétisés », paru dans le supplément du *Soleil* du 16 novembre dernier.

Si je me décide à parler des sempiternelles rengaines de notre grande sœur, la presse quotidienne, c'est que dans cet article l'auteur, M. Massiac, a, par hasard, parlé en connaissance de cause : *rara avis*, parmi les hommes de plume, il a assisté à une séance de magnétisme avant que de la raconter aux vieux ronds-de-cuir qui se repaissent du *Soleil*.

Malheureusement, il a vu un de ces cercles comme nous n'en connaissons que trop, et il le décrit de main de maître. Qu'on en juge par les quelques extraits puisés çà et là dans son article, trop long pour être reproduit en entier :

« Quand nous disons : les séances étaient publiques et gratuites, nous ne sommes pas dans l'exacte vérité. On devait, pour entrer, exhiber une sorte de billet banal libellé à peu près ainsi :

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Mais les curieux qui n'avaient point de billet entraient tout de même, surtout s'ils avaient l'air suffisamment sérieux.

» En ce qui concerne la gratuité, s'il est réel qu'on ne percevait aucune somme à la porte, il est non moins exact qu'on obligeait tout le monde, — hommes et femmes, le magnétisme n'est point galant, — à déposer son chapeau au vestiaire, moyennant cinquante centimes, prix invariable. »

Après une description pittoresque du « salon », vient le document humain suivant :

« Le public était bizarrement composé d'habitude. Il y avait d'abord les amis de la maison, magnétiseurs et sujets qui, eux aussi, donnaient des séances chez eux et venaient recruter des spectateurs, — des chapeaux, comme ils disaient dans leur langue conventionnelle.—Hier, j'ai eu quatre-vingts chapeaux. Cela signifiait : J'ai réalisé quarante francs de recette. Ceux-là formaient un groupe compact, causaient entre eux de leurs affaires, indifférents aux expériences qu'eux-mêmes avaient faites la veille ou devaient exécuter le lendemain. Seulement, ils scrutaient avidement ce ce que la soirée allait rapporter, et les femmes distribuaient des billets en souriant et en murmurant à l'oreille des gens : — C'est beaucoup plus curieux chez nous! — Le reste du public se partageait en adeptes convaincus, en curieux et en galants cherchant aventure. »

Plus d'un spirite se chargerait de mettre des noms sur les figures. Vient ensuite la description de la séance; le récit en étant assez fidèle, mes lecteurs me dispenseront de la leur retracer : expériences sur les sujets, essais sur des personnes « composant l'honorable société », etc... Enfin nous arrivons à une anecdote : un jeune homme s'offre à laisser tenter sur lui une expérience et, « le professeur à l'aspect méphistophélique le fait asseoir dans un fauteuil, lui dit de le regarder et commence à lui jeter son fluide à la figure. L'autre se secoue convenablement, prend une expression de stupeur parfaite, soupire, souffle, et ferme les yeux. — Messieurs, il dort! s'écrie triomphalement l'opérateur. Je vais maintenant le forcer à me suivre. — Il fait un signe, et le dormeur se lève et va embrasser une spectatrice. On rit, on s'étonne, et cependant il semble bien que le sujet est sous l'influence du sommeil magnétique. Bien qu'hésitant, l'expérimentateur fait un nouveau signe. Le sujet cette fois paraît lui obéir. Il marche, il marche lentement, solennellement, si bien que l'autre annonce : — Maintenant, messieurs, je n'ai plus besoin de le regarder. Tenez, je me retourne, et il continue pourtant à m'emboîter le pas. — En effet, le magnétisé s'avance, mais quand il arrive devant le groupe de ses amis, il cligne de l'œil, enjambe par dessus la banquette et s'installe derrière eux si lestement que le docteur n'a rien entendu. Celui-ci pousse majestueusement jusqu'à la porte, et commence : — Messieurs, nous allons continuer... Mais il s'est retourné et s'est interrompu. Il demeure là, bouche bée, ahuri, tandis que tout le monde rit aux éclats. Cela devrait pourtant suffire pour détromper les plus crédules. »

Vous trouvez, monsieur Massiac, que la fumisterie de ce calicot en veine d'esprit (?) prouve quelque chose contre la réalité des faits en général, voire même contre la sincérité de l'expérimentateur trompé? Cela ne fait pas honneur à votre logique, car si se laisser tromper est une preuve de duplicité, on devrait coffrer et condamner avec une sévérité draconienne, quoique paternelle, les boutiquiers convaincus d'avoir laissé piller leur étalage et les passants attardés, assez pervertis pour tomber entre les mains des chourineurs!...

A la fin, le vertueux auteur, tout heureux d'avoir découvert son petit tripot à scandales, s'écrie :

« Et il y en a cinquante comme cela dans Paris. Conçoit-on combien ces charlatans peuvent ébranler d'esprits faibles, détraquer de cervelles impressionnables ?

« Et les magnétiseurs, ce n'est rien encore. Les plus redoutables, ce sont les spirites, les médiums, ceux qui évoquent les esprits, qui font parler les morts. Nous avons assisté à une série d'expériences en ce genre qui sont vraiment faites pour rendre fous ceux qui se laissent prendre à ces honteuses simagrées, qui n'ont de vrai que la crédulité qu'on leur accorde ! Ah ! si la place ne nous manquait, nous en aurions à raconter ! Mais ce qu'on en sait n'est-il pas déjà bien significatif ? »

Trêve de raillerie. Ces officines honteuses que vous démasquez, c'est vous, grande presse qui, par vos annonces en quatrième page, leurs fournissez le plus clair de leur clientèle : c'est donc vous qui aidez à « ébranler les esprits faibles et à détraquer les cervelles impressionnables. » Le magnétisme, en lui-même, vous saurez qu'il a préparé les voies à l'hypnotisme et que s'il ne s'était pas trouvé un grand nombre de « magnétiseurs en chambre, » comme vous dites, pour faire la première besogne, les piliers de la science ne pourraient pas aujourd'hui exercer leur talent musical sur le gong de la Salpêtrière.

Quant au spiritisme, vous ne le connaissez pas. Nous spirites, nous savons mieux que vous quelles sont les hontes et les sottises qui se produisent par le monde entier sous le couvert du spiritisme ; les mauvais lieux où des charlatans exploitent la crédulité publique, nous les cherchons et nous les désignons au mépris de tous. Savez-vous qu'il existe une association de spirites en Amériqne qui s'intitule *fraud-hunters*, chasseurs de fraudes ? Evidemment non, ni cela, ni bien autre chose encore. Mais croyez-moi, si vous connaissiez tous les milieux où, sans attrait pécuniaire, uniquement pour satisfaire cette éternelle soif de savoir (la seule chose qui nous distingue de la brute), des chercheurs sérieux mûrissent la grave question du lendemain de la mort ; si vous connaissiez les centres où des hommes dévoués consacrent leur temps et leur talent à propager par la parole des idées qu'ils croient justes et bonnes, vous changeriez d'avis. Certes, tous ces groupes ne sont pas des réceptacles de science et de lumière ; ce sont souvent, dans le bassin de Charleroi ou de Saint-Etienne par exemple, des hommes à la figure noire et aux mains calleuses, qui se réunissent afin de s'instruire et pour chercher à SAVOIR, pendant que leurs camarades — les esprits forts — se divertissent au cabaret ; même dans les grandes villes, ce ne sont pas toujours des lettrés qui composent ces sérieuses réunions.

Le rôle des spirites — je parle des convaincus et non des charlatans — n'en est que plus grand, s'ils ont cherché la vérité et s'ils ont fait fausse route ; si, Don Quichottes de l'immortalité, ils ont tenté de consoler l'humanité de ses amères souffrances, sans recourir aux fades panacées religieuses ou aux remèdes meurtriers de l'athéisme.

Pour moi, qui ne raille pas les choses respectables, si j'éprouve comme vous, M. le rédacteur du *Soleil*, un profond dégoût à la vue des exploiteurs du marc de café et de la carte magique, je confesse hautement que c'est un spectacle sain et reconfortant que de voir, à côté des sanhédrins financiers et des cabarets à la mode, ces réunions où des hommes de toute condition et de tout âge profitent du répit laissé par le travail journalier, pour exercer leur raison, la plus belle faculté humaine, et chercher la mystérieuse trouée par laquelle on entrevoit le Beau, le Vrai et le Juste.

René LABRIZE.

# L'HYPNOTISME UTILE

M. le docteur Luys se livre en ce moment à de fort intéressantes expériences sur l'action qu'exercent, chez les personnes hypnotisées, certaines substances médicamenteuses renfermées en des tubes hermétiquement clos.

Savants, médecins et magistrats se pressent dans l'amphithéâtre de la Charité, attirés par les merveilleux phénomènes de la suggestion ; mais peut-être s'arrête-t-on trop complaisamment à ce côté surnaturel de la nouvelle science, alors qu'il pourrait être plus profitable d'en rechercher les applications pratiques et utiles.

D'heureux efforts ont cependant été tentés dans ce but, mettant en pleine lumière le bénéfice que la médecine pourrait tirer des phénomènes hypnotiques. Après M. Charcot qui, contrairement à la croyance commune, s'est surtout consacré à étudier la question au point de vue théorique, le docteur Dumont-Pallier, médecin à la Pitié, et ses élèves distingués MM. Magnien et Bérillon, ont obtenu d'excellents résultats en utilisant la suggestion pour combattre l'hystérie.

Mais c'est surtout à des médecins de Nancy qu'on doit la création d'une méthode sûre pour l'application de l'hypnotisme au traitement d'un grand nombre de maladies.

M. le docteur Liébeault fut le premier à formuler des idées et des affirmations très précises sur ce point ; mais pour faire admettre ses opinions, il lui fallut longuement lutter, apporter à leur appui le témoignage de nombreuses expériences et conquérir enfin le suffrage d'un des professeurs les plus

éclairés de la faculté de Nancy, M. le docteur Bernheim, qui n'hésita pas à se faire son élève.

Dès lors, il se fit, dans le champ de la science nouvelle, de très intéressantes spécialisations. C'est ainsi que M. Auguste Voisin, de la Salpêtrière, réussit à modifier l'état mental de certains aliénés et même à obtenir d'entières et définitives guérisons en traitant ses malades par la simple suggestion hypnotique.

Une fille, par exemple, la nommée Jeanne Sch., âgée de vingt-deux ans, voleuse, ordurière, paresseuse, malpropre, fut, en un rien de temps, brusquement transformée par M. Voisin, en une personne rangée, modeste, obéissante, honnête dans toute l'acception du mot. Cette fille n'avait pas voulu lire une ligne depuis plusieurs années ; M. Voisin lui suggéra d'apprendre par cœur plusieurs pages d'un livre de morale et les lui fit réciter ; il lui fut tout aussi facile de raviver chez elle des sentiments affectifs éteints.

Bref, la guérison a été durable, puisque Jeanne Sch. a pu être admise comme employée dans un établissement hospitalier, où sa conduite est irréprochable.

Dans le domaine de l'aliénation mentale, la suggestion est donc appelée à jouer un grand rôle ; mais, il ne faudrait pourtant pas s'étonner si les succès y sont limités. La raison en est dans les graves lésions qui, généralement, accompagnent les troubles cérébraux.

Mais un des faits qui avaient le plus frappé les observateurs de Nancy consistait dans l'étonnante facilité avec laquelle on peut opérer des suggestions sur les enfants. Très heureusement, M. le docteur Bérillon a eu l'idée de rechercher à ce propos s'il ne serait pas possible de tirer parti de l'hypnotisme au point de vue pédagogique.

Ce que la suggestion avait fait à l'égard de l'aliéné ne pouvait-elle le faire à l'égard de l'enfant ? Sans donner la méthode comme devant être employée d'une manière générale en guise de système d'éducation, ne pourrait-il pas y avoir lieu de l'appliquer à corriger des intelligences ou des natures vicieuses ?

Avec M. Bérillon, l'Ecole de Nancy pensa que oui ; et ses maîtres les plus éminents se livrèrent à de curieuses expériences qui jusqu'ici n'ont guère été ébruitées. Nous avons eu, pour notre part, la bonne fortune d'une longue conversation avec M. Bérillon qui très ardemment poursuit son œuvre et dont les indications ne nous ont pas fait défaut.

— « Il est parfaitement exact, nous a-t-il dit, qu'on peut, par la suggestion hypnotique, modifier le caractère et les habitudes des enfants. Ce qui caractérise le sujet hypnotisé, c'est qu'il accepte sans contradiction les idées qu'on lui suggère.

» Qu'elles soient mauvaises, il en subira l'influence, fût-il le plus honnête des hommes ; qu'elle soient bonnes, il y obéira, quand même il se serait jusqu'à ce moment refusé de se débarrasser d'habitudes pernicieuses ou de résister à de funeste penchants.

» Prenez un enfant affligé de quelques travers, suggérez-lui de ne plus s'y laisser entraîner, vous ferez de la pédagogie expérimentale avec toutes chances de succès. Nous n'avons bien entendu, pas l'intention de recommander l'hypnotisme comme un procédé général d'éducation. Nous pensons seulement qn'il pourra être utile de s'en servir dans certains cas pour réformer des natures viciées.

» Lorsqu'on aura à s'occuper de l'avenir d'enfants, incapables de la moindre attention et de la moindre application, manifestant un penchant irrésistible vers de mauvais instincts, nous croyons qu'il n'y aura aucun inconvénient à provoquer l'hypnotisme chez ces créatures déshéritées.

» Pendant le sommeil hypnotique, les suggestions ont plus de prise. Elles out un effet durable et profond. Il sera possible, dans bien des cas, en les répétant autant que cela sera nécessaire, de développer la faculté d'attention chez ces êtres jusqu'alors imcomplets, de corriger les mauvais instincts et de ramener au bien des esprits qui s'en seraient écartés infailliblement.

» J'ajoute que le premier venu ne pourrait évidemment pas appliquer une telle méthode qui exige chez l'opérateur une longue et sérieuse expérience. Entre les mains d'un ignorant, il est clair que l'hypnotisme peut devenir aussi dangereux que peuvent l'être certains poisons, dont on use cependant comme remèdes, s'ils sont administrés par un empirique dénué de toute science.

— » Avez-vous déjà constaté d'heureux résultats ?

— » Oui, et beaucoup. Voici du reste le relevé de quelques observations.

» 1° Une perversion grave de caractère chez une petite fille de douze ans. Malgré des conditions de milieu très défavorables, la guérison a été complète. La directrice de l'école fréquentée par l'enfant a pu, à la suite du traitement, la classer parmi les bonnes élèves. Cependant, l'état moral de cette enfant était tellement perverti qu'on avait dû, à deux reprises, l'isoler à Sainte-Anne et à la Salpêtrière.

» 2° Des tics nerveux chez des petits garçons de douze ans. L'un d'eux avait depuis l'âge de deux ans. l'habitude de sucer constamment, le jour et la nuit, l'index et le médius de sa main gauche. On avait, en vain, essayé tous les moyens possibles

pour le guérir. L'autre faisait constamment clapoter sa langue contre ses dents et cette habitude empêchait de le placer en apprentissage. Tous deux ont été guéris en trois ou quatre séances, etc., etc.»

En résumé, on est loin de pouvoir tout guérir par l'hypnotisme, mais il faut s'estimer heureux de ce qu'on a obtenu. N'est-il pas consolant de savoir qu'on peut victorieusement combattre par une telle méthode : la danse de saint Guy, les habitudes vicieuses de toutes sortes, les tics, les impulsions au vol, au mensonge, à la débauche, à la paresse, etc ?

Ce sont là des résultats acquis pour la science et constatés par nos illustres maîtres. Chaque jour ils s'affirment davantage ; chaque jour s'élargit ainsi le champ d'action où peut s'exercer l'hypnotisme utile.

On voit que le *Petit Journal* fait amende honorable au sujet du magnétisme puisqu'il en reconnaît aujourd'hui l'utilité. Espérons que bientôt ce sera le tour du spiritisme, car sous le nom de force psychique notre doctrine est universellement admise par les savants qui se sont donné la peine de l'étudier.

# UN MAITRE GABIER

— Je vous dis qu'il y en a un ! — Je vous dis qu'il n'y en a pas ! — Prouvez-moi alors qu'il y en a un ! — Et vous, prouvez-moi qu'il n'y en a pas !.........................................

Tels étaient les mots qui frappèrent mon oreille en arrivant à une table d'hôte de Saint-Quentin. Je fus bientôt au courant de la discussion.

C'était deux voyageurs de commerce qui péroraient sur quoi, je vous le demande en mille ? Sur l'existence de Dieu ! On me prit à la fin, pour arbitre. Le cas, je l'avoue, était aussi embarrassant pour moi que pour eux. Je m'en tirai en abordant la question du spiritisme. Dame, j'avoue que mes arguments ne touchèrent nullement le partisan de Littré ; il s'en fut en haussant les épaules d'un air de profond dédain... pour tout argument.

L'autre, le spiritualiste, sembla s'intéresser à notre doctrine. Il me demanda des ouvrages initiateurs et me promit de les lire.

Ma nouvelle connaissance était un grand garçon d'une trentaine d'années. Il avait des allures à la Jean-Bart. Il m'apprit qu'il sortait depuis peu de temps du service de la marine de l'Etat où il était maître gabier, actuellement représentant d'une maison de vins de Champagne, dont il avait, entre parenthèses, toute la pétulance.

Il me disait dans son langage imagé : Si le monsieur incrédule avait voyagé comme nous autres marins, une dizaine d'années entre le ciel et l'eau, il n'aurait pas besoin *qu'on lui prouve l'existence d'un Dieu* pour y croire. Il comprendrait, au milieu des périls que nous courons chaque jour, qu'il y a un Créateur, qui veille sans cesse sur ses enfants perdus à travers les abîmes et les tempêtes !

Quand la vie de l'homme est exposée à chaque instant, comme la nôtre, on ne discute pas, on croit de confiance !...

Je l'approuvai sans réserve et nous nous quittâmes bons amis.................................

Un vieux proverbe dit : Si deux montagnes ne peuvent se rencontrer, il n'en est pas de même de deux hommes ! Il vient de se confirmer pour moi il y a quelque temps à Clermont-Ferrand.

Tonnerre de Brest ! Vous voilà, me dit-on, en me frappant à l'improviste sur l'épaule. De suite, je reconnus mon maître gabier, nous échangeâmes de bonnes poignées de mains et bras dessus, bras dessous, nous voilà partis causant comme de vieilles connaissances. Eh bien ! lui dis-je, avez vous lu les ouvrages spirites et croyez-vous maintenant aux esprits ?

Je crois bien, me dit-il, car sans ma nouvelle croyance j'aurais, il n'y a pas vingt-quatre heures, étranglé quelqu'un !

Oh ! oh ! m'écriai-je, comptez-moi cela, vous m'intriguez vivement !

— Voilà la chose, hier je venais de rentrer à mon hôtel. J'avais poussé ma table vers la fenêtre et j'étais en train d'écrire, lorsque tout à coup, j'entends derrière moi quelque chose qui remue, puis un rire strident éclate. Je me lève d'un bond, et en me retournant brusquement, j'aperçois sur mon lit, placée dans une alcôve ouverte, une forme blanche, droite, la tête couverte d'un linceul, de longs bras s'agitant et portés en avant comme pour me saisir... Qui êtes-vous, m'écriai-je d'une voix de stentor, et que me voulez-vous ? Au lieu de me répondre, le fantôme saute d'un bond hors du lit et les pieds nus, il s'avance et se met à danser devant moi, comme jadis David devant l'arche. Ma foi, mon cher, je vous l'avoue sans honte, j'ai eu peur en face du revenant. Je me précipitai hors de la chambre en fermant inconsciemment la porte à clef, abandonnant la place au farfadet.

Je descends au bureau de l'hôtel, je narre mon aventure, on me regarde tout ahuri. On croit que j'ai perdu la tête, et pour me calmer on n'ose me contredire.

Venez, dis-je, venez vous assurer de mon dire. On me suit, nous arrivons à ma porte, le patron, pour payer de bravoure et me prouver que je ne suis qu'un vulgaire visionnaire, entre le premier.

Mais voilà que le spectre, toujours dans la même tenue, s'élance sur lui, le saisit à bras-le-corps, l'entraîne dans une valse furibonde plus mort que vif ! Non, de ma vie, je n'oublierai cette scène comique.

On était atterré ! Lorsqu'enfin le drap blanc qui enveloppait la forme humaine, glissa à terre, pendant cette sarabande, et à la stupéfaction générale, on vit apparaître une femme maigre, vieille, échevelée, qui riait aux éclats tout en continant ses pirouettes. Enfin nous avons le mot de l'énigme.

C'était une malheureuse folle inoffensive, une dame russe, qui était depuis deux ans pensionnaire à l'hôtel. Elle avait quitté sournoisement sa chambre et s'était glissée dans la mienne qui se trouvait en face, on ne sait comment, en l'absence momentanée de sa gardienne habituelle.

— Mais, je ne vois pas là, dis-je à mon narrateur, tout en riant de son épopée, ce qui aurait pu vous pousser à étrangler cette femme ?

C'est pourtant bien simple, me dit-il : je ne croyais pas, avant de vous connaître, à la possibilité de voir un revenant, alors j'aurais pensé de suite, en voyant une forme quelconque devant moi, à une mystification et, tonnerre de Brest, j'aurais assommé le mystificateur !...

A vrai dire, je me méfiai un peu de la confidence de mon nouvel ami, et craignant *une fumisterie* de jeunes voyageurs, ou une raillerie indirecte à mes convictions de spirite, je tins à visiter les lieux où se passa cette petite comédie comique. J'interrogeai le personnel et j'acquis la preuve de la véracité de cette histoire.

Les spirites sérieux pourront voir une fois de plus qu'ils ne doivent, dans aucun cas, abandonner leur sang-froid et leur raison en voyant partout des manifestations des esprits dans les moindres faits qui se présentent à eux.

Rien n'est plus dangereux que de se laisser dominer par l'imagination. Si un fait pareil s'était présenté à nous, au lieu de nous laisser dominer par la peur, nous aurions interrogé le soi-disant fantôme, nous l'aurions approché, palpé au besoin et nous nous serions bientôt aperçu à qui nous avions affaire. Car nous savons pertinemment que les esprits qui apparaissent sont inoffensifs. Mais hélas ! la superstition est si grande encore de nos jours, on connaît si peu, dans le public, le rôle des esprits, qu'on s'imagine qu'ils reviennent pour jeter la frayeur, ou faire le mal, alors qu'au contraire ils n'attirent l'attention que pour demander des prières ou pour nous instruire.

Mais ce qu'il y a de plus heureux pour l'amour-propre de notre néophite, c'est que la folle n'ait pu quitter l'appartement où elle produisait ses excentricités, car sans cela, tout le personnel de l'hôtel aurait fait des gorges chaudes et c'est assurément notre maître gabier qui aurait passé ponr un visionnaire et un fou, ce qu'il n'aurait accepté sans colère avec le tempérament bouillant d'un vieux loup de mer.

Al. Delanne

# A UN DÉVOT

Tu l'as dit. C'est jugé. Je ne suis qu'un athée.
La parole-blasphême à ma lèvre est montée
Comme un flot de venin contre mon Créateur.
J'ai flétri l'idéal sous ma parole impure,
Mon abjecte pensée a jeté sa souillure
Jusqu'au ciel enchanteur.

Je suis de ces démons qui montent de l'abîme
Aux jours sans lendemain, où de l'ardente cime,
Disparaît ton rayon, ô sainte vérité !
Un souffle de l'Enfer dort au fond de mon âme,
Et, Satan a versé dans mon esprit infâme
Son orgueil indompté.

Maudit ! je suis maudit ! L'éternité s'apprête ;
Ton Dieu bon, mais haineux, a demandé ma tête ;
L'éternité suffit pour calmer son courroux !...
Sombres portes d'Enfer, réceptacles des vices,
Abîmes effrayants, flammes expiatrices,
Ouvrez-vous, ouvrez-vous !

. . . . . . . . . . .

Tu ne m'as pas compris, pieux énergumène,
Bourreau dévot, vengeur béat, vipère humaine :
Ton ciel n'est-il pas fait pour les pauvres esprits ?
Tu crois donc que ta place y doit être gardée,
Et moi, tu m'en exclus ! âme louche et lardée,
Non, tu ne m'as pas compris.

Ton Dieu, c'est l'oripeau qui fait peur aux dévotes,
Ton Dieu, c'est le valet qui pose les menottes
Aux peuples, pour aider les prêtres et les rois,
Ton Dieu compte les grains oubliés au rosaire,
C'est le Dieu d'Arbuès et de Robert-Macaire !...
Ne dis pas que tu *crois* !

Dis plutôt que tu *crains*, que tout ton être tremble
Devant ce Dieu bourreau, devant ce Dieu qui semble
Jeter comme à plaisir la nuit sur le ciel bleu,
Ce Dieu dont le séjour est l'horible Géhenne,
Ce Dieu qui veut le mal, ce Dieu qui veut la haine,
Ce Dieu qui n'est pas Dieu !...

. . . . . . . . . . .

Le mien, c'est l'Eternel que l'univers adore,
C'est l'Ame du grand Tout que ma pensée implore,
Et dont mon âme a soif comme ma lèvre a faim !
C'est le grand Cœur qui bat, c'est le grand Front [qui pense,]
C'est la Vie à jamais, l'éternelle Semence
Dont nul ne sait la fin !

Oui, mon Dieu, c'est l'Amour, c'est la Bonté [suprême,]
La main qui nous bénit et le cœur qui nous aime,
C'est la sainte lueur qui nous donne la loi !
Du ciron au soleil, de l'astre au ver de terre,
Il est le seul seigneur, le seul roi, le seul père,
Même ton père, à toi !

Mon Dieu, c'est le Cosmos ! Mon Dieu, c'est la [lumière,]
C'est la Force sans fin, c'est l'Aurore première,
C'est le lien sacré qui tous nous réunit...
Mon Dieu, c'est l'Infini se mouvant dans l'Immense,
Me comprends-tu ? Mon Dieu, c'est l'alpha qui [commence,]
L'ôméga qui finit !

EMILE BIRMANN.

---

# Bibliographie

### Le Pharaon Merneptah

Est un curieux et intéressant roman de l'ancienne Egypte, précédé d'une dédicace en vers, à l'adresse de l'auteur du livre, l'esprit J. W. Rochester. La première page est illustrée d'un dessin médianimique. (1)

L'intrigue se passe dans la ville de Canis, où séjournait alors la Cour du Pharaon Merneptah, fils et successeur de l'illustre Ramsès I^er^.

Cette étude est d'autant plus remarquable, qu'elle est dictée par l'esprit Rochester, celui qui nous a déjà donné depuis peu : la *Vie de Tibère*, et l'ouvrage de *l'Abbaye des Bénédictins*, dont nous avons déjà publié les comptes rendus.

L'épisode se passe à l'époque où vécut Moïse. Elle met en relief la personnalité du grand législateur hébreux.

On y raconte sa mystérieuse naissance, son éducation dans les temples d'Isis, d'Osiris, son initiation secrète aux sciences occultes des pagodes indiennes, la puissance de ses facultés médianimiques, ses vues politiques et religieuses pour arriver à l'émancipation du peuple d'Israël, opprimé par les Egyptiens.

C'est Thermutis, l'esprit de la mère de Moïse, qui dicte la première partie de l'ouvage à Rochester.

Son récit est suivi de celui de Pinéhas, grand savant qui soutient la cause du réformateur, quoique né Egyptien, ce personnage devint plus tard celui qui fut l'empereur Tibère.

Le 2^e^ volume est dicté tout entier par un Esprit nommé Nécho, officier attaché à la suite du Pharaon Merneptah ; De cette façon, les actes et les faits saillants de la vie de Moïse sont jugés de différentes manières, c'est-à-dire par ses amis el ses adversaires.

On a intercalé dans le roman les amours de Pinéhas et celles de Nécho. Les mœurs de ces temps reculés ont une véritable couleur locale, ainsi que les passions de l'éternel féminin. Les fameuses plaies d'Egypte dont parlent les livres saints sont reconnues vraies, mais elles sont expliquées par le mécanisme des lois physiques et chimiques de la nature; on en donne tout au moins une explication rationnelle. Par conséquent, plus de mystères impénétrables, plus de miracles, plus de superstitieuses croyances, si chères aux descendants d'Israël et aux catholiques orthodoxes !

Le départ du peuple Hébreu abandonnant l'Egypte, sa marche à travers le désert sous la conduite de ses illustres chefs, Moïse en tête, Enoch, Aaron, Josué; Le passage de la mer Rouge, l'ensevelissement complet de l'armée Egyptienne, la mort du Pharaon, le dégagement de son esprit, sa stupeur en face de cet immense désastre sont des pages émouvantes à lire.

Nous émettrons pourtant une critique sur l'ouvrage, c'est qu'il eût été préférable, pour la clarté des romans parus antérieurement à celui-ci (*Tibère* et *l'Abbaye*) que le *Pharaon Merneptah* ait pu paraître le premier. Le lecteur aurait été plus à même de mieux juger l'enchaînement des incarnations ultérieures des personnages, la responsabilité de leurs actes et la véritable valeur des caractères si saisissants et si originaux. Le manque d'espace nous prive de reproduire quelques belles pages de ces deux volumes, mais nous préférons transcrire ici les remarques de l'Esprit auteur sur la mission prophétique et divine du créateur des dix commandements. Les lecteurs jugeront la critique de Rochester (qui a été le Pharaon Merneptah) sur son rival des temps passés, Moïse.

« La mission dévolue à Moïse était de gagner l'amitié de Merneptah et de dominer cet homme

(1) On trouve cet ouvrage en deux volumes chez Ghio, éditeur Palais-Royal, galerie d'Orléans, 7, Paris.

fougeux mais généreux. Il devait grâce au Pharaon, alléger le sort des Hébreux (qui du reste n'était pas si horrible qu'il le dépeint), les préparer à la liberté et, le moment favorable venu, obtenir de Mernephtah leur libération ; la chance d'être, a un moment donné, maître de la situation, ne lui aurait pas manqué.

« Mais Moïse voulait *épouvanter* non seulement l'Egypte, mais les Israélites, qui lâches, poltrons, auraient peut-être refusé de lui obéir, de quitter le connu contre l'inconnu et qui le suivirent principalement par peur d'irriter le Dieu sanguinaire dont il était l'envoyé.

« La preuve que je dis la vérité ressort même de la bible. Voyez dans le 2e livre de Moïse, (cha. 4 verset 21 et chap. 7 versets 3 et 4). Comme l'Eternel qui veut délivrer son peuple, déclare qu'il endurcira le cœur de Pharaon pour donner à son envoyé l'occasion de châtier l'Egypte et par cela même de convaincre les fils d'Israël de la réalité de sa mission.

« Une fois sorti d'Egypte, Moïse comprit bientôt que les plus grands obstacles restaient à vaincre ; les masses populaires qu'il conduisait, paresseuses et turbulentes, toujours prêtes à la révolte, regrettaient le bien-être perdu ; pour museler les factieux il se couvrit de nouveau du nom de Jéhovah, et rabaissant à sa taille le Créateur infiniment bon et miséricordieux de l'univers, il lui prêta sa propre colère et, en son nom, punit et massacra les rebelles. Moïse n'avait point le don de plier et discipliner les masses par la magie de sa parole ; il les dominait par la crainte, et quand les émissaires envoyés dans la riche contrée qu'il s'était choisie comme futur royaume, rapportèrent que des peuples vaillants et aguerris l'habitaient, une telle panique se produisit qu'il dut faire tuer les émissaires pour propogation nuisible. Mais il s'était convaincu qu'avec ces hordes indisciplinées et sans courage, il ne conquerrait rien ; la vieille génération d'Israël devait disparaître avant de rien tenter. Il resta donc dans le désert, menant une vie inutile, inculquant à ce peuple enfant l'habitude du vagabondage et de la fainéantise, le deshabituant de l'agriculture qui rend l'homme sédentaire, des arts et des travaux auxquels il était habitué.

« Homme de génie, mais ambitieux et violent, il brisait les obstacles au lieu de les surmonter habilement pour atteindre son but ; élevé par les prêtres et les plus savants de l'Egypte, dans le pays le plus civilisé du vieux monde, Moïse ne songea d'abord nullement à délivrer les Hébreux. Il jouit tranquillement du rang et des privilèges d'un noble Egyptien que lui assurait l'amour de sa royale protectrice, femme faible et aimante, qu'il dominait complètement. Aveuglé par son ambition, il conçut d'abord le plan hardi de devenir Pharaon ; le projet avorta.

« Entouré d'envieux et de malveillants, il aurait peut-être péri ; mais Thermutis (sa mère) lui procura une charge dans l'armée, et il partit guerroyer hors du pays. N'ayant point le génie de la guerre, il fut vaincu, mais les Egyptiens, excités par ses ennemis, attribuèrent cette défaite à son mauvais vouloir. Il revient fier et arrogant, ruminant la pensée de devenir roi des Hébreux en les emmenant hors de l'Egypte. Mais Thermutis mourut. Comme il restait sans défenseur, ses ennemis profitèrent de la première occasion pour le faire exiler. Il partit la rage dans le cœur, jurant de se venger. Dans le désert où il se retira, il mûrit ses plans, visita l'Inde, étudia, et seulement quand il fût à peu près sûr du succès, il se rendit en Egypte.

Il réussit et partit avec le peuple d'Israël.

Les désenchantements qu'il subit aigrirent son cœur, mais voulant toujours tout dominer, il se fit chef de la religion, nomma premier grand-prêtre son frère Aaron, instrument docile dans sa main, et pour discipliner son peuple, il lui donna des lois. Ici je rends pleinement justice à la sagesse et à la profondeur de son esprit qui sut réunir dans un résumé exact l'essence de la sagesse de l'Inde et de celle de l'Egypte et, par les dix commandements posa la base, les lois fondamentales de la moralité, qui sont devenues l'héritage de tous les peuples et de la chrétienneté.

« En cela, le grand missionnaire fut digne de son mandat divin, mais où l'homme politique empiéta sur le prophète, l'ombre surgit. Il savait que l'union fait la force ; il donna donc aux hordes chancelantes qu'il conduisait, un code qui fit d'eux un peuple indestructible ; mais ces lois émanées de Jéhovah sont cruelles, la peine de mort, la vengeance jusqu'à la quatrième génération et la haine de tout ce qui n'est pas Hébreu. Ces lois ont fait du peuple Juif ce qu'il est encore après tant de siècles : un peuple égoïste, paresseux, ennemi de tout ce qui n'est pas de lui, et recherchant le travail facile aux dépens d'autrui, se souvenant que les vols ordonnés par l'Eternel à la sortie de l'Egypte, lui avaient procuré sans peine des richesses.

Je sais que tout ce que je viens de dire soulèvera une tempête contre moi, esprit audacieux, qui ai osé soulever le voile légendaire qui recouvre le grand législateur Hébreu, pour montrer sous Moïse, le prophète, le grand savant Egyptien, l'ambitieux qui cherchait un trône.

« N'oubliez point, chers lecteurs, que celui qui écrit ces lignes est Mernephtah, le malheureux *Pharaon qui lutta contre cet homme de fer avec tout*

*le désespoir d'un souverain qui voit détruire la prospérité de son peuple* par des calamités inouïes et un ébranlement politique sans exemple dans l'histoire.

« Brisé par la terreur, presque fou de l'impossibilité où j'étais de comprendre le moyen par lequel agissait Moïse, à la mission divine à laquelle je ne croyais pas, je cédai, mais après ma mort corporelle, comme Pharaon, mon esprit sonda avidement la vie et les actions de l'antagoniste qui m'avait vaincu. Devant l'œil désabusé de mon esprit, le grand prophète pâlit, ne *gardant que quelques rayons divins.* Il ne resta de lui que le grand savant, le politique habile et ambitieux, et tel il ressuscite dans ma mémoire aujourd'hui que je vous livre les pages de ce passé lointain. »

*Signé*: ROCHESTER.

***

## Sympneumata ou la nouvelle force vitale

Ce livre est d'une lecture extrêmement pénible et obscure. L'auteur lui-même dans la préface dit : « J'ose néanmoins espérer que ce livre, qui certainement ne se pourra lire ni *facilement, ni vite,* vaudra pourtant l'étude sans parti pris, qui est nécessaire pour en absorber la pleine signification et portée. »

Puis je trouve plus loin que l'auteur fut obligé pour écrire d'abandonner l'Angleterre pour les Etats-Unis, puis enfin, il alla en Palestine, et c'est seulement sur les pentes du Mont-Carmel, qu'il lui fut dicté. Ceci, ressemble terriblement à une obsession.

L'être humain primitif était une pure forme, créatrice de l'humanité divine de Dieu. Il a été créé pur, homme-femme, et sans un désir prématuré pour des rapports dans les enveloppes extérieures de la charpente humaine, par le fait de la volonté individuelle, il attire en lui, comme excitation aux sens peu mûrs, les forces de la sensualité animale. Voilà la chute. J'aime mieux la légende de la curiosité d'Eve, c'est poétique au moins. Mais j'aime encore mieux les adamites d'Allan Kardec, c'est plus logique et plus scientifique.

Quand il parle de Dieu, il l'appelle Bi-un parce qu'il est le père et la mère, deux en un, créateur et la créature humaine, l'homme enfin par le progrès et la *force nouvelle* deviendra aussi bi-un. Il passe en revue la bible juive, la venue du Messie ! Je vais citer un passage pour qu'on sache le pourquoi du titre du livre.

« Si les hommes et les femmes ne reçoivent ou n'acquièrent pas, par la nette perception mentale et physique, la participation active dans l'existence émotionnelle, de l'être qui est leur complément sexuel, de l'amour qu'on appellera Esprit, ou Ange, ou âme inspirée, mais que nous nommons « Sympneuma », la pleine lumière de l'aurore céleste qui baigne à l'heure présente cette terre, ne les enveloppera pas ; car la vitalité intense que Dieu nous presse d'accepter à cette heure, nous brûle d'une ardeur plus pleine de sa sexualité complète à l'heure présente, que celle qui jusqu'à présent était tolérable pour le monde, et ne saurait pénétrer dans toute sa perfection, dans le sein veuf de cette moitié.

Cher lecteur, comprenez si vous pouvez ; quant à moi j'ai l'esprit trop léger pour m'enfoncer dans ces profondeurs que l'intelligence anglaise peut seule comprendre et approfondir, et je ne perds pas mon temps à méditer des utopies qui remontent à la création du monde.

LE BIBLIOPHILE.

---

# PRIER !

Quand le cours de la vie est paisible, quand les journées coulent sans tourmente, prier c'est faire halte pour un moment dans une existence plus ou moins affairée pour relire du cœur le code immuable de justice que l'Eternel nous a donné.

Prier c'est se repentir des devoirs qu'on a négligés, des maux qu'on a causés, des espérances qu'on a déçues. C'est repousser les suggestions des mauvais esprits, reconnaitre les voies douteuses, et en quelque sorte, allumer les fanaux de la conscience.

C'est appeler sur ceux qu'on aime les miséricordes du Tout-Puissant, s'offrir pour des êtres chéris qu'on a crus menacés, demander du courage pour ceux qu'on a vus souffrir, du soulagement pour ceux qu'on a entendus se plaindre, le pardon pour ceux à qui l'on a pardonné.

Prier, c'est arrêter l'allure d'une vie routinière, quitter terre pour un instant, et déposer au sommet de l'Empyrée les saintes frayeurs d'un cœur qui cherche et qui espère.

VALENTINE MARTIN.

---

# LES AMES ANIMALES

Nous avons toujours pensé que le spiritisme avait principalement pour but l'étude de l'invisible et Allan Kardec, dans ses ouvrages, nous a fait pénétrer bien avant dans ce monde encore mystérieux

et inconnu, par les enseignements qu'il nous a donnés sur la nature et les propriétés des fluides et les esprits qui les peuplent. La disparition subite du fondateur du spiritisme a été certainement un grand malheur au point de vue du progrès de cette doctrine; car nous sommes profondément convaicu qu'avec son expérience acquise, et sa méthode toujours prudente et progressive, il aurait poussé bien plus loin l'étude des phénomènes invisibles et des forces qui les régissent. Il faut reconnaître que depuis le départ du Maître, bien peu de chose a été fait dans ce sens ; et ce n'est pas sans une certaine apparence de raison que les adversaires du spiritisme et même quelques spirites impatients d'avancer dans la connaissance du monde fluidique, nous reprochent d'être restés stationnaires et d'avoir vécu jusqu'à ce jour sur les données du Maître, sans y avoir ajouté aucune nouvelle découverte.

Ce temps d'arrêt dans l'évolution du spiritisme s'explique jusqu'à un certain point. Les hommes sont rares qui, comme Allan Kardec, joignent la science des choses matérielles à un vif désir de soulever le voile qui nous cache l'invisible. Les savants proprement dits, ceux qui sont officiellement à la tête des chercheurs, se sont peu souciés en général de pénétrer sur le terrain spirite : pour eux les investigations de ce côté n'étaient guère possibles parce que d'abord les bons médiums sont assez rares, que la plupart du temps les phénomènes sont fugitifs, capricieux, comme la cause qui les produit, et qu'ensuite ils ne peuvent être soumis à l'expérimentation par la reproduction personnelle, à volonté, comme les phénomènes physiques, chimiques, etc. D'un autre côté, il faut bien le reconnaître, il y a chez un grand nombre d'adeptes du spiritisme tant d'enthousiasme, tant d'exaltation touchant absolument au mysticisme, que beaucoup de gens sérieux se sont détournés des médiums, les prenant en général pour des hallucinés qui n'ont pas la pleine disposition de toutes leurs facultés mentales. Et il en est résulté que le spiritisme a pour ainsi dire piétiné sur place. Ses adeptes se sont bornés à reproduire indéfiniment dans des conditions plus ou moins sérieuses les phénomènes constatés déjà par des milliers d'expériences; et il est arrivé qu'un certain nombre, fatigués par cette monotonie, se sont peu à peu refroidis de leur zèle de néophytes et ont fini par abandonner entièrement le spiritisme expérimental.

Nous sommes de ceux qui pensent qu'il est temps de mettre un terme à cet état de choses qui pourrait, s'il se continuait, entraîner la décadence irrémédiable de notre doctrine. Elle ne saurait vivre qu'à la condition de progresser, et surtout de se rendre vraiment utile à l'humanité. Si nous voulons vivre, il faut marcher de l'avant et justifier notre raison d'être par les services que nous rendrons à la cause du progrès. Il ne faut pas qu'on puisse dire que nous nous immobilisons dans la contemplation de nos mérites. Jusqu'à présent le spiritisme est resté à peu près exclusivement sur le terrain des constatations purement matérielles. On a étudié les moyens d'entrer en relations avec les esprits. On a publié les communications qu'ils ont données ; on a fait et refait des expériences sur leurs manifestations physiques Les nombreux phénomènes constatés ont démontré pour les personnes non imbues de préjugés que réellement les âmes des hommes ayant vécu sur la terre peuvent communiqner avec nous et venir nous donner des détails sur leur situation extra corporelle. Mais, nous le répétons, à part quelques phénomènes de matérialisation, toutes ces expériences avaient été faites et bien faites par Allan Kardec, et nous n'avons guère ajouté au bagage des connaissances qu'il nous avait laissées.

Cependant, il reste tant à faire dans le domaine fluidique pour les expérimentateurs animés de la ferme intention d'utiliser au profit de tous les diverses propriétés des fluides. Par exemple, on pourrait rechercher quelle est la composition moléculaire et atomique de ces fluides. Sont-ils homogènes? sont-ils au contraire constitués par des éléments variés à l'infini? Ces éléments sont-ils modifiables dans leurs propriétés? Quelles sont les conditions de ces modifications? Quelles sont les forces qui les régissent et président à leur élaboration? Allan Kardec nous a montré les esprits après leur séparation du corps, vivant et agissant au milieu des fluides, les combinant pour en faire des créations qui, pour eux, ont autant de réalité que les productions matérielles en ont pour nous. Mais à côté des esprits désincarnés des hommes, n'y a-t-il pas d'autres forces qui agissent sur les fluides? On a parlé d'*Elémentals* depuis que les travaux théosophiques se propagent dans notre Europe. Autrefois, nos pères croyaient à l'existence et à l'influence des Djinns, des gnômes, des farfadets, esprits ou forces imparfaitement définis. De nos jours, les savants ont constaté la présence dans l'atmosphère de microbes ou micro-organismes vivants qui servent d'agents propagateurs à la plupart des maladies contagieuses. Les élémentals, les gnômes, les farfadets, ne seraient-ils pas la manifestation sensible d'une force unique, l'âme *infra-humaine* qui séjournant dans l'atmosphère où elle est mêlée aux fluides, combinerait ces fluides avec la matière et en formerait ces microbes ou organismes microscopiques que la science étudie aujourd'hui avec

tant d'intérêt? De sorte que ces micro-organismes seraient une création vitale et spontanée de ces âmes qui n'ont pas trouvé à l'incarner dans les corps animaux..... — Il serait intéressant, ce nous semble, d'étudier la manière d'être de ces âmes, et l'influence qu'elles exercent sur les fluides avant qu'elles n'aient réussi à se former un corps matériel; car il est à croire que nous devons, bien qu'à notre insu, ressentir dans une certaine mesure les conséquences de l'action fluidique de ces forces invisibles.

(*A suivre*) CÉPHAS

# STELLA

(*Suite*)

Je vis encore de nombreuses scènes de misère, de tristesse et comme toujours je tombai dans un profond sommeil.

Je trouvai en m'éveillant un message tracé des mêmes caractères que le premier.

« Je cesserai de te visiter durant plusieurs mois.
« Reste ici encore quelques semaines. Espère,
« travaille, progresse pour rejoindre Stella après
« ton épreuve terrestre. »

Je sortis de là, grave, calme et résolu. Je dépouillai le vieil homme, j'acceptai les conseils, les préceptes de mon Egérie et je résolus d'aller vers un but unique, ma progression morale. Mais que faire à la campagne? Les jeunes filles qui entouraient Mme Lurens s'ennuyaient quelquefois. Je leur proposai des causeries scientifiques et philosophiques. Elles boudèrent d'abord, puis s'intéressèrent à mes efforts car je travaillais et m'instruisais plus qu'elles-mêmes. Quelques jeunes gens se joignirent à notre réunion et nous eûmes des causeries et des discussions qui nous passionnèrent.

La jeune fille qui avait témoigné tant d'admiration pour ma fortune était fort assidue à ces réunions.

Elle vint un jour plus tôt que de coutume, accompagnée de Marie et d'Emma.

— Monsieur Marcel, me dit elle d'un air embarrassé, vous êtes riche, dit-on?

J'inclinai la tête, très surpris de ces prémisses.

— Vous paraissez bon?

— Je ne me crois pas méchant, répondis-je gravement.

Les jeunes filles hésitèrent... Nous avons besoin d'argent, dit enfin Marie, et nous vous prions en votre qualité de millionnaire de nous venir en aide.

— Pour des malheureux?

— Tout ce qu'il y a de misérable.

— Je vous aiderai, mais faut-il au moins savoir de quoi il s'agit.

— Nous connaissons depuis notre enfance de braves vignerons; ils possédaient un petit bien, et élevaient en travaillant leur quatre enfants. Il y a six ans le père tomba malade, sa maladie dura deux ans et se termina par la mort. Sa pauvre veuve avait des dettes et elle vécut en s'imposant de grandes privations. Depuis que le fils ainé travaille, tout va mieux et l'on espère en l'avenir; mais ce matin, il tombe d'un arbre, se casse la jambe et voilà la pauvre famille plus à plaindre que jamais. Nous nous sommes amusées cet été, nos rubans, nos modestes toilettes ont emporté toutes nos ressources. Nous avons à peine de quoi donner de la viande au blessé et nous quêtons pour lui.

— Voici, dis-je, en remettant mon aumône, dorénavant pensez à moi en pareil cas.

— Deux cents francs! s'écria Marie, deux cents francs!... Nous sommes sauvées!... Merci, Monsieur Marcel. Viens vite Emma, viens Lucie, rassurer ces malheureux!...

Et revenant sur ses pas... Monsieur Marcel, si cela ne suffisait pas!... Si dans deux, trois mois, je vous priais encore pour ces bonnes gens, me trouveriez vous indiscrète?

— Comme aujourd'hui, je vous ouvrirais ma bourse... Le voulez-vous, nous nous associerons vous découvrirez les malheureux, vous jugerez de leurs besoins et nous nous entendrons pour remédier à leur misère. Nous ferons cela avec sagesse. L'aumône doit soulager la misère, mais jamais l'entretenir.

— Je m'incline, je vous admire, je vous proclame une merveille, le meilleur des riches! Quelle joie, quelle délivrance pour cette pauvre mère, grâce à vous on sauvera son fils.

Et la charmante fille me fit en s'en allant une profonde révérence.

— Marie est un peu folle, dit Emma en la suivant, mais si bonne, si franche, et elle n'a que dix-huit ans!

Huit jours après j'avais payé les dettes de ces pauvres vignerons et je remis les quittances aux jeunes filles qui doutaient de ma générosité, tant elle leur semblait extraordinaire.

Je les accompagnai chez la veuve qui ne savait comment nous remercier, elle témoignait naïvement sa reconnaissance et nous étions fort attendris. Marie trop expansive pour rester calme en

pareil cas saisit une des petites filles et l'entraîna par la chambre en une danse désordonnée.

— Sois donc raisonnable, criait Emma.

— Eh quoi ? Ne faut-il pas que ma joie se manifeste !... Que de fois nous avons désespéré de sauver mère Durand !... Nous disions alors : Si nous étions riches !... Monsieur Marcel, je voudrais que vous fussiez vieux, respectable, vénérable !

— Grand merci du souhait... Je ne vois pas en quoi cela vous servirait.

— Je vous sauterais au cou, tout simplement, je vous soignerais, je vous aimerais, je vous vénérerais !...

— Folle, veux-tu te taire, interrompit Emma, M. Marcel a notre estime, notre reconnaissance, nous ne pouvons donner davantage.

— Et notre amitié, protesta Marie.

A la première réunion je recueillis des éloges, des marques de sympathie. Marie avait parlé, et passant de bouche en bouche, ma bonne action avait triplé de valeur. Encore un peu on me félicitait de m'être dépouillé de tout mon bien en faveur des pauvres.

Je fis reproche à Marie de son bavardage.

— On devrait toujours proclamer le bien, c'est d'un bon exemple, me dit-elle, et si tout le monde donnait selon ses ressources la vie serait moins pénible pour un grand nombre d'individus.

— Si l'on faisait son devoir, le mal disparaîtrait en partie, mais quant à moi j'ai peu de mérite. Je dépense ici en aumônes bien moins qu'à Paris en futilités.

— Vous êtes bon quoique vous en disiez et je vous ai toujours trouvé bien complaisant, bien aimable pour de petites villageoises qui ont dû vous sembler souvent gauches et ridicules en les comparant aux Parisiennes.

— La comparaison n'est pas défavorable à qui vous pensez !

— Si vous parlez d'Emma, je comprends, elle est si raisonnable, si bonne, si sensée... aussi je l'aime de tout mon cœur !

— Mlle Denise n'est pas jalouse.

— Denise ne me comprend pas comme Emma, elle est moins spontanée ; Emma comprend et pratique l'abnégation, elle se dévoue à sa tante, travaille pour les pauvres, soigne les malades. Elle est bien connue dans le pays !...

Nous fûmes interrompus et je quittai la charmante fille en me demandant si celle-là ne me donnerait pas le bonheur ? Mais l'impression qui me domina fut une satisfaction profonde d'avoir mis à l'abri du besoin toute une famille.

J'avais donné de pareilles sommes pour un cheval de race ou pour m'afficher quelques jours avec une de ces beautés en renom qui tarifent leur amour et le mettent à l'encan. Je pensai que dans ce milieu sain, honnête, où ces jeunes filles n'avaient pas appris la dissimulation, je trouverais plus facilement celle dont je ferais ma compagne. Mais nulle d'elles ne m'inspirait l'amour tel que je l'avais ressenti près de Stella. Je ne doutais point du consentement des jeunes filles, j'étais le plus riche parti du pays.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

## OUVRAGES RECOMMANDÉS

**Révélations d'outre-tombe**, par Mme Dozon, 3 volumes d'intéressantes communications. — Prix : 1 fr. le volume. Par la poste : 1 fr. 50.

**Le Magnétisme curatif au foyer domestique** par Mme Rosen-Dufaure, Prix : 1 fr. ; 5 rue des Petits-Champs.

**Le Spiritisme devant la Science** par Gabriel Delanne. Prix : 3 fr. 50 chez Dentu, Palais-Royal.

**La Genèse, les Miracles et les Prédictions,** selon le spiritisme. — Prix : 3 fr. 50.

**L'Evangile selon le Spiritisme** (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le spiritisme. — Prix : 3 fr. 50.

**Le Ciel et l'Enfer,** ou la justice divine selon le spiritisme, comprenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. — Prix : 3 fr. 50.

**Le Spiritisme à sa plus simple expression.** Exposé sommaire de l'enseignement des esprits et de leurs manifestations. — Brochure in-18 de 36 pages, 0,15 centimes, 0,20 centimes port payé : Vingt Exemplaires, 2 francs; par la poste 2 fr. 60.

Edition espagnole, hollandaise, italienne, allemande des ouvrages fondamentaux.— Prix : 3 fr.50 le volume; avec port : 4 fr.

*Le Gérant :* Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils.

5 ANNÉE. — N° 20 **20 centimes le Numéro.** (2e QUINZAINE) DÉCEMBRE 1887

# LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.* ALLAN KARDEC.

**ABONNEMENTS**
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

**LE JOURNAL PARAIT**
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE



## UNION SPIRITE

*Séance du 2 décembre 1887*

DISCOURS D'OUVERTURE

Mesdames, Messieurs,

Un grand poète a dit :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable..

Nous devons reconnaître dans ce vers une des plus belles inspirations qui aient jamais été données à l'homme...

Le vrai, c'est la ligne droite... Le vrai, c'est la lumière dont la splendeur n'a pas besoin d'être voilée pour les justes qui en comprennent admirablement les immenses bienfaits. Pourquoi donc, dans notre société actuelle, la lumière a-t-elle tant de peine à être acceptée par la majorité des hommes ? Pourquoi l'enseignemeut de la vérité présente-t-il encore tant de difficultés?

C'est que jusqu'à présent l'humanité n'a pas assez progressé. Depuis le Christ qui a dû voiler ses enseignements sous la forme d'allégories ou de paraboles, tous ceux qui ont voulu, à son exemple, propager la vérité, n'ont pas été plus écoutés que le divin Maître. C'est que l'humanité devait sans doute progresser avec une sage lenteur, pour que sa marche fût plus sûre ; c'est qu'elle avait besoin d'un long noviciat pour être apte à se conduire elle-même.

Rassurons-nous : le soleil de la régénération, depuis si longtemps à son aurore, ne tardera pas à répandre sur nous son éblouissante clarté ; la vraie lumière nous apparaîtra dans toute sa splendeur, et son influence bienfaisante se fera sentir à toutes les classes de la société... Combien alors s'étonneront, à juste titre, de n'avoir pas accueilli plus tôt cette vérité, qui date de la plus haute antiquité, et qu'un sentiment d'orgueil leur a toujours fait côtoyer sans la voir. Cette fois du moins, nous n'aurons à subir aucun de ces effroyables cataclysmes qui semblent comme autant de jalons destinés à marquer à travers les siècles les étapes du progrès. Les hommes, mieux instruits, comprendront que les révolulions qui laissent après elles une traînée de feu et de sang, ne sauraient cadrer avec nos mœurs adoucies par la pratique de la charité ; ils saisiront enfin la portée de ce mot sublime que le Christ laisse tomber de sa croix :

« Paix aux hommes de bonne volonté !... »

Et tous réuniront leurs forces pour chasser l'esprit du mal qui n'a que trop longtemps entravé l'essor de la civilisation... Tous s'arrêteront à cette pensée que la vraie lumière est la seule conquête qu'ils doivent désormais ambitionner, la seule qui puisse les conduire au bonheur.

A l'œuvre donc, nous tous qui tenons la bannière du progrès ; ne craignons pas de l'arborer haut et ferme pour que, de tous les coins du globe, les hommes puissent accourir se ranger sous son égide. Demandons à notre Père céleste la force et l'é-

nergie qui nous sont indispensables pour cette grande œuvre; et si nous ne devons pas jouir ici-bas du bonheur de la voir s'accomplir, que du moins, en mourant, nous emportions la conviction que notre existence a été utile à tous et que la plus douce récompense nous attend dans le monde des Esprits :

La joie d'avoir rempli notre mission pour la plus grande gloire de Dieu !...

C'est avec ces sentiments, Mesdames et Messieurs. que nous inaugurons aujourd'hui les séances de l'Union Spirite, où nous nous proposons d'établir, par une série d'études historiques, la haute antiquité de notre doctrine, qui, sous divers noms, a successivement brillé au premier rang de toutes les religions. Ce programme doit nous conduire, en outre, à démontrer, par des faits irrécusables, que le Spiritisme repose sur deux grands principes fondamentaux : le premier, c'est l'existence d'une âme immatérielle et immortelle, susceptible de se manifester après la mort du corps, et même pendant la vie, si le sujet est dans l'état de sommeil naturel ou provoqué.

Aux personnes qui nient l'existence de cette âme et préfèrent attribuer tous les phénomènes de l'organisme à l'action d'un fluide particulier, nous répondrons : que si le fonctionnement de la vie animale peut être le résultat de l'action du fluide vital, il n'en peut être de même des facultés intellectuelles, qui ne sauraient être considérées comme un produit de la matière. — Nous comptons d'ailleurs, pour démontrer la justesse de ce raisonnement, nous appuyer sur la lucidité magnétique, dont les effets répondront victorieusement à toutes les objections. Ces effets ont été divisés en six classes :

1° Vision sans le secours des yeux ;
2° Intuition ;
3° Prévision intérieure ,
4° Prévision extérieure ;
5° Pénétration de la pensée ;
6° Transposition des sens.

Il n'est pas rare de voir des sujets lucides parler de choses qu'ils ignoraient complètement dans l'état de veille. D'autres sujets complètement illettrés font preuve d'une érudition très étendue.

La prévision se divise en deux sortes :

1° Celle qui est le résultat naturel de l'enchaînement des faits, et qui peut être considérée comme ressortissant à l'exaltation des facultés ;

2° Quant à la prévision qui s'applique à des faits extraordinaires ou souvent très éloignés, elle ne saurait ressortir que de la révélation par l'intervention des esprits supérieurs, dans l'intérêt général ou dans celui du médium.

Cet aperçu peut faire comprendre l'état de l'âme humaine et la pluralité de ses existences.

2° Le second grand principe est le fait de l'existence d'une cause première, directrice de l'Univers, qui si elle échappe à nos sens encore imparfaits, s'affirme par les lois indiscutables de la logique et par les traces profondes qu'elle imprime au fond de nos consciences. C'est pour cela que l'Union spirite a décidé que l'existence de Dieu, ne pouvant être révoquée en doute, ne serait l'objet d'aucune discussion dans le cours de nos séances.

Ces prémices une fois posées, nous pouvons aborder l'étude sommaire des phénomènes spirites, en continuant de nous appuyer sur l'histoire, qui nous montre depuis les temps les plus reculés la révélation comme un des grands besoins de l'homme qui a toujours cherché par tous les moyens possibles à connaître sa destinée.

N'entendons-nous pas chaque jour autour de nous répéter ces mots : Le Temps passe vite! et ne sommes-nous pas en droit de nous demander si tous ceux qui s'expriment ainsi se font une idée exacte de ce qu'est le temps? Sans nous arrêter à toutes les définitions qu'en ont données tour à tour les moralistes et les philosophes, nous croyons devoir proposer la suivante, comme se renfermant mieux dans le cadre de la psychologie, science qui, comme vous le savez, doit faire l'objet principal de nos études.

Nous dirons donc que le Temps est l'idée que nous acquérons par la succession des choses, c'est-à-dire par l'observation de l'ordre dans lequel s'opèrent les phénomènes de la nature, et s'accomplissent les événements.

Le Temps se compose de trois degrés ou périodes... Le présent... Le passé... et l'avenir... Si l'on peut dire avec raison que le présent nous échappe; nous devons considérer le passé comme la mine inépuisable à laquelle l'homme doit avoir recours pour apprendre à la conduire.

Le passé, c'est le tableau des nobles actions et des fautes de nos ancêtres. C'est à l'aide des nombreux documents qu'il nous livre, que nous pouvons tracer la route suivie par l'humanité jusqu'à nos jours et déterminer celle qui doit la conduire au degré de perfection auquel elle peut aspirer en ce monde.

Si l'archéologie et la philologie nous aident à reconstituer l'histoire des peuples, la géologie et la paléontologie nous permettent de remonter à l'origine des différentes phases du globe que nous habitons... Si, non contents de ces premières données, nous interrogeons l'astronomie, oh alors ! comme à travers un prisme éblouissant, nous découvrons les espaces célestes, occupés par des soleils sans

nombre, autour desquels circulent une infinité de globes plus ou moins analogues au nôtre, et la vie universelle nous apparaît dans toute son imposante grandeur... Et nous rendons grâce au Seigneur qui a fait les choses ainsi ; car nous sentons naître en nous une nouvelle force... c'est l'Espérance, et qui dit Espérance dit *Avenir*, cette troisième et dernière période du Temps, celle qui nous intéresse au plus haut degré, parce qu'elle renferme le secret de notre destinée.

Sous quelque point de vue qu'on l'envisage, on peut dire que l'avenir a fait l'objet des constantes préoccupations des hommes depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre époque, qui ne le cède en rien sous ce rapport à ses devancières. Une étude approfondie de l'histoire des peuples, nous montre en effet cet avenir, qui semblait, pour le plus grand nombre, se dérober sous des voiles impénétrables, accessible à beaucoup d'entr'eux, qui, nous devons le dire, s'empressaient d'en faire un monopole, au lieu de livrer leur savoir à ceux qui auraient pu y trouver de grandes ressources et des consolations sans nombre.

Parmi les moyens mis en œuvre par les peuples anciens pour arriver à la connaissance de l'avenir, citons au premier rang les *Oracles*, dont l'institution remonte à une époque antérieure aux premiers documents historiques.

Les oracles de Dodone et de Delphes furent les plus renommés. Celui de Delphes était établi sur une crevasse de la montagne, d'où se dégageait une vapeur méphitique qui causait une violente agitation à ceux qui la respiraient, et leur faisait le plus souvent prononcer des paroles incohérentes où l'on croyait trouver les réponses demandées. Il demeure néanmoins constant que si le charlatanisme le plus éhonté servait de guide à la plupart de ceux qui faisaient parler l'oracle; il en est un certain nombre dont les réponses se sont trouvées exactes...

L'oracle de Trophonius en Béotie, était un des plus renommés ; il était surtout connu par la profonde terreur qu'inspirait l'antre où il se rendait à tous ceux qui y étaient introduits.

Si nous jetons maintenant un rapide coup d'œil sur les mœurs des Hébreux, nous y verrons que le droit de prophétiser n'appartenait qu'aux membres d'une tribu, ou aux étrangers qu'elle avait affiliés. Si la loi reconnaissait l'utilité des prophètes, elle voulut aussi réprimer leurs écarts, en leur interdisant sous diverses peines :

1° De ne jamais parler au nom de dieux inconnus d'Israël.

2° D'énoncer des choses fausses ou des événements qui n'arrivaient point.

Aucun prophète n'était tenu de prédire l'avenir ou d'opérer des miracles.

Des nombreuses prophéties de ces temps, il ne nous reste que les éloquentes prédictions de Jérémie, Ezéchiel ou Isaïe.

David et Salomon possédèrent aussi le don de prophétie, ce qui semble appuyer l'opinion que ce don était l'apanage d'hommes d'un esprit supérieur, et ce, en raison du peu d'avancement du peuple.

Pour les personnes versées dans le spiritisme, il est évident que les prophètes étaient des hommes doués d'une espèce de médiumnité, telle que celle que nous remarquons aujourd'hui chez un certain nombre de sujets, et qui est plus répandue que dans les temps anciens, en raison du degré d'avancement de notre humanité.

Toutefois, nous devons convenir, que de même qu'il existait chez les Hébreux un grand nombre de faux prophètes ; de même nous voyons aujourd'hui des personnes annonçant une faculté qu'elles ne possèdent pas, et devenir ainsi la cause involontaire des nombreux sarcasmes auxquels le spiritisme est en butte, de la part des ignorants, et de la part aussi de bon nombre de savants, trop prompts à porter un jugement, quand il leur suffirait de rechercher des preuves qui certes ne leur feraient pas défaut.

Nous croyons avoir établi que la recherche de l'avenir date de la première apparition de l'homme, et que ce goût qui s'est perpetué d'âge en âge, domine encore aujourd'hui plus que jamais les populations, et, cet avenir, on le demande au magnétisme et au spiritisme ; mais, comme dans le passé, il convient d'être prudent, d'apporter la plus grande réserve dans le choix des communications, qui, trop souvent apocryphes, auraient pour moindre inconvénient d'engager les adeptes sur une fausse route où ils ne pourraient manquer de s'égarer.

Reconnaissons tout d'abord en principe ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, savoir, que les esprits ne font connaître l'avenir que quand il le faut, dans un intérêt général, que les communications doivent être sévèrement contrôlées ; que les médiums, à une conduite irréprochable doivent joindre le recueillement et la prière, seuls moyens efficaces d'obtenir de bonnes communications ; ces principes admis, nous pouvons dès à présent indiquer sommairement les moyens auxquels nous comptons renoncer pour amener la conviction chez les personnes, non habituées de nos séances, et qui voudront bien y venir sans parti pris.

Nous ferons une expérience de magnétisme sur un sujet lucide, auquel nous ferons entreprendre un voyage dans une contrée désignée par une

personne de la société. Si notre sujet fait une description exacte du pays et de la ville où on l'envoie, s'il se rend dans la maison indiquée, et fait comprendre qu'il sait ce qui s'y passe... Nous demanderons alors à qui de droit, qui a fait le voyage, puisque le sujet est resté endormi, sous nos yeux?

Il faudra bien alors qu'on fasse intervenir ce je ne sais quoi, que nous possédons tous en nous, qui voit pendant le sommeil du corps, et tous seront bien obligés de convenir, qu'il y a en nous une intelligence, qui peut sans inconvénient s'écarter du corps pendant un certain temps, et qui n'est autre chose que l'âme... De là, à faire comprendre que cette âme est susceptible de se communiquer il n'y a qu'un pas, et nous aurons atteint notre but, car nous fournirons la preuve que notre intelligence ne meurt pas, parce que l'esprit qui en a le dépôt est lui-même immortel...

A l'œuvre donc, vous tous qui nous écoutez! joignez-vous à nous pour faire triompher les principes du vrai savoir; et si nous avons porté la conviction dans vos âmes, nous serons doublement heureux, car au service que nous aurons rendu à la cause de l'humanité, viendra se joindre la conscience d'avoir versé la consolation et l'espérance dans des cœurs menacés de s'égarer à jamais au milieu des ténèbres du doute et de l'erreur!

Dr Reignier.

# LA VIE SUPERIEURE

(*Suite*)

Lorsque l'âme vertueuse après avoir souffert, lutté, gémi, vaincu les passions, abandonne comme une chrysalide son corps misérable, instrument de douleur et de gloire, elle s'envole rapide à travers l'immensité et va rejoindre ses sœurs de l'espace. Emportée par une force irrésistible, elle parcourt des régions où tout est harmonie et splendeur. Ce qu'elle y voit, la parole humaine est bien pauvre pour l'exprimer. Mais par dessus tout quel allégement, quelle joie délicieuse de sentir rompue la lourde chaîne qui l'attachait à la terre, de pouvoir embrasser l'étendue, plonger dans le vide sans bornes, planer par delà l'orbe des mondes.

Plus de corps infirme, souffreteux qui pesait sur elle comme une chape de plomb, plus de boulet matériel à traîner péniblement. Affranchie de ses liens douloureux, elle rayonne, elle s'enivre d'espace et de liberté. La laideur terrestre, la vieillesse décrépite et ridée ont fait place à un corps fluide, aux formes gracieuses, forme humaine idéalisée, transformée, devenue diaphane et brillante.

Elle a retrouvé ceux qu'elle aimait. Ils semblaient l'attendre comme au terme d'un long voyage. Elle communique librement avec eux. Sans effort, elle lit leurs pensées et ils lisent les siennes. La transmission fluidique a remplacé la parole. Leurs épanchements sont pleins d'une félicité qu'avivent encore les tristes souvenirs de la terre et la comparaison de l'heure présente au passé plein de larmes.

Comment résumer les impressions de l'esprit dans la vie nouvelle, dans la vie radieuse qui s'ouvre devant lui? Le voile épais, le lourd manteau de matière qui recouvrait ses sens intimes s'étant déchiré soudain, ses facultés, ses perceptions se sont trouvées centuplées. Plus de limites, plus d'horizons bornés. L'infini, profond, lumineux, se déploie avec ses merveilles éblouissantes, ses millions de soleils, foyers multicolores, saphirs, émeraudes, joyaux énormes semés dans l'azur et leurs somptueux cortèges de sphères. Ces soleils qui apparaissent aux hommes comme de simples étincelles, l'esprit les contemple dans leur réelle et colossale grandeur: il les voit plus puissants que le soleil qui éclaire notre chétive planète; il reconnaît la force d'attraction qui les relie; il distingue dans les lointaines profondeurs les astres formidables qui président à leurs évolutions. Tous ces flambeaux gigantesques, il les voit s'ébranler, graviter, poursuivre leur course vagabonde, s'entre-croiser comme des globes de feu jetés dans le vide par la main d'un invisible jongleur.

Nous que troublent sans cesse les bruits de la terre, les vains bourdonnements de la ruche humaine, nous ne pouvons concevoir le calme solennel, le majestueux silence des espaces qui remplit l'âme d'un sentiment auguste, d'un étonnement qui touche à l'effroi. Mais l'esprit pur et bon est inaccessible à l'épouvante. Cet infini, froid et silencieux pour l'esprit inférieur, s'anime bientôt pour lui et fait entendre sa voix puissante. L'âme dégagée de la matière perçoit peu à peu les vibrations mélodieuses de l'éther, les sublimes harmonies descendues des colonies célestes; elle entend le rythme imposant des sphères. Ce chant des mondes, ces voix de l'infini qui retentissent dans le silence, elle les goûte, s'en pénètre jusqu'au ravissement. Recueillie, enivrée, remplie d'un sentiment grave et religieux, d'un bonheur ineffable, d'une admiration qui ne peut se lasser, elle se baigne dans les flots de l'éther, contemple les profondeurs sidérales et les légions d'esprits, ombres souples, légères qui y flottent, s'agitent dans des nappes de lumière. Elle assiste à la genèse des mondes; elle voit la vie s'éveiller, grandir à leur surface; elle suit le développement des races in-

nombrables, des humanités qui les peuplent et, dans ce grand spectacle, elle constate qu'en tous lieux l'activité, le mouvement, la vie s'unissent à l'ordre dans l'univers.

Quel que soit son état de pureté et d'avancement, l'esprit qui vient de quitter la terre ne saurait aspirer à vivre indéfiniment de cette vie supérieure. Astreint à la réincarnation, cette vie n'est pour lui qu'un temps de repos, une compensation due aux maux endurés, une récompense offerte à ses mérites. Il s'y retrempe et s'y fortifie pour les luttes futures. Mais dans l'avenir qui l'attend, il ne retrouvera plus les angoisses et les soucis de la vie terrestre. L'esprit purifié par la souffrance est appelé à renaître sur des globes mieux partagés que le nôtre.

L'échelle grandiose des mondes comporte d'innombrables degrés, disposés pour l'ascension graduée et le progrès des âmes, chacune la gravit à son tour.

Sur les sphères supérieures à la terre la matière a moins d'empire. Les maux que celle-ci engendre s'atténuent à mesure que l'être s'élève et finissent par disparaître. En revanche les facultés, l'intelligence, les qualités morales grandissent, se développent de plus en plus. Sur ces mondes l'homme ne rampe pas péniblement sur le sol, accablé par le poids d'une pesante atmosphère; il se déplace avec facilité. Les besoins corporels y sont presque nuls et les rudes travaux y sont inconnus. La vie, plus longue que sur terre, s'écoule dans l'étude, dans la participation aux œuvres d'une civilisation perfectionnée, basée sur la morale la plus pure, le respect des droits de tous, l'amitié et la fraternité. Les horreurs de la guerre, les épidémies, les fléaux n'y ont point accès et les grossiers intérêts, cause de tant de convoitises ici-bas, n'y divisent pas les esprits.

Ces données sur les conditions d'habitabilité des mondes ne découlent pas seulement des indications des esprits. La science humaine les confirme. N'est-elle pas parvenue à analyser par la spectroscopie les éléments constitutifs des mondes, à peser leur masse en calculant leur puissance d'attraction? L'astronomie ne nous montre-t-elle pas les saisons variant de durée et d'intensité suivant l'inclinaison des globes sur leur orbite? Ne nous enseigne-t-elle pas que Saturne n'a que la densité du bois d'érable, Jupiter à peu près celle de l'eau, que sur Mars la pesanteur des corps est plus de moitié moindre que sur terre? Or, l'organisation des êtres vivants étant la résultante des forces en action sur chaque monde, nous voyons quelles variétés de formes découle de ces faits, quelles différences s'établissent dans les manifestations de la vie sur les innombrables terres de l'espace!

Un jour vient enfin où l'esprit, après avoir parcouru le cycle de ses existences terrestres, après s'être purifié par ses renaissances et ses migrations à travers les mondes, voit se clore la série innombrable de ses incarnations et s'ouvrir la vie spirituelle, définitive, la véritable vie de l'âme d'où le mal, l'ombre et l'erreur sont bannis. Là, les dernières influences matérielles se sont évanouies. Le calme, la sérénité, la sécurité profonde font place aux chagrins, aux inquiétudes de la terre. L'âme a touché le terme de ses maux; elle est assurée de ne plus souffrir.

Avec quel sentiment grave et recueilli elle se remémore les faits de sa vie épars dans la succession des temps, sa longue marche, la conquête successive de ses mérites et de ses grades, depuis l'abîme de la vie animale, depuis les gouffres de la fatalité, s'élevant à l'état de liberté et de conscience franchissant les degrés successifs qui l'ont conduite au bien suprême. Quel enseignement dans cette marche grandissante, au cours de laquelle se constitue et s'affirme l'unité de sa nature, de sa personnalité immortelle!

Du souvenir des lointaines alarmes, des soucis, des douleurs, elle se reporte aux félicités du présent et elle les savoure à longs traits. Se sentir vivre au milieu d'esprits éclairés, patients et doux; s'unir à eux par les liens d'une affection que rien ne trouble; partager leurs aspirations, leurs occupations, leurs goûts; se savoir compris, soutenu, aimé; se sentir délivré des besoins et de la mort, jeune d'une jeunesse sur laquelle le temps n'a plus de prise, étudier, admirer, glorifier l'œuvre infinie, en pénétrer plus profondément les divins mystères; reconnaître partout la justice, la beauté, la bonté céleste; s'identifier avec elles, s'en abreuver, s'en nourrir; suivre les esprits supérieurs dans leur tâche, dans leurs missions, comprendre qu'on en arrivera là, qu'on s'élèvera encore plus haut, que toujours, toujours, de nouvelles joies, de nouveaux travaux, de nouveaux progrès nous attendent, telle est la vie éternelle, magnifique, débordante, la vie de l'esprit purifié par la souffrance.

La vie supérieure n'est jamais oisive et l'esprit heureux trouve sans cesse de nouveaux aliments à son activité. L'immensité offre d'inépuisables curiosités à son goût des recherches et des voyages et le grand livre de l'Univers lui réserve toujours de nouveaux chapitres à étudier. En vain, dans la plénitude de ses facultés, cherche-t-il à embrasser l'infini, celui ci se dérobe à son étreinte et lui présente incessamment de vastes problèmes à résoudre, de formidables inconnues à dégager.

Les cieux élevés sont la patrie de la beauté idéale et parfaite dont tous les arts s'inspirent. Les esprits supérieurs possèdent, à un degré éminent, le sens du beau. Il est la source de leurs plus pures jouissances et tous savent le réaliser dans des œuvres près desquelles pâlissent les chefs-d'œuvre de la terre. Chaque fois qu'une nouvelle manifestation du génie s'est produite sur notre monde, chaque fois que l'art s'est révélé sous une forme perfectionnée, on peut croire qu'un esprit descendu des hautes sphères s'incarnait sur terre pour initier les hommes aux splendeurs de l'éternelle beauté. Pour l'âme supérieure, l'art sous ses multiples aspects est une prière, un hommage rendu au principe éternel.

L'esprit, être fluidique lui-même, agit sur les fluides de l'espace par la puissance de la volonté il les combine, les dispose à sa guise, leur prête les couleurs et les formes qui répondent à son but. C'est par le moyen de ces fluides que s'exécutent des œuvres qui défient toute comparaison et toute analyse. Constructions aériennes, aux couleurs éclatantes, aux dômes étincelants, galeries que garnissent des statues qu'on dirait animées, palpitantes de vie, cirques immenses où s'assemblent et tiennent conseil les délégués des univers, temples vastes comme un monde et que remplissent les flots d'une harmonie divine, tableaux changeants, lumineux, reproductions de vies humaines, vies de foi et de sacrifice, apostolats douloureux, drames de l'infini, comment décrire des magnificences que les esprits même se déclarent impuissants à exprimer dans le vocabulaire humain ?

C'est dans ces demeures fluidiques, aux parois diaphanes et flottantes que se déploient les splendeurs des fêtes spirituelles. Les esprits purs. éblouissants de lumière, s'y groupent par familles, Leur éclat, les nuances variées de leurs enveloppes permettent de mesurer leur élévation, de déterminer leurs attributs. De suaves concerts, près desquels ceux de la terre ne sont que bruits discordants les enchantent, et, pour cadre, pour horizon, ils ont l'espace infini, le spectacle merveilleux des mondes roulant dans l'étendue et unissant leurs notes aux voix célestes, à l'hymne universel qui monte vers Dieu.

Tous ces esprits, en foule innombrable, se connaissent, se chérissent, les liens de famille, les affections qui les unissaient dans la vie matérielle, brisés par la mort, se sont reconstitués pour jamais. Ils viennent des divers points de l'espace et des mondes supérieurs s'épancher, se communiquer le résultat de leurs missions, de leurs travaux, se féliciter de leurs succès, s'entr'aider dans les œuvres difficiles. Aucune arrière-pensée, aucun sentiment de jalousie ne se glisse dans ces âmes délicates. L'amour, la confiance, la sincérité président à ces réunions où l'on recueille les instructions des messagers divins, où l'on accepte de nouvelles tâches qui contribuent à vous élever encore. Les uns consentent à veiller au progrès et au développement des nations et des globes ; les autres s'incarnent sur les terres de l'espace pour y accomplir des missions de dévouement, pour instruire les hommes dans la morale et dans la science ; d'autres encore, les esprits guides ou protecteurs s'attachent à quelque âme incarnée, la soutiennent dans l'âpre chemin de la vie, la conduisent de la naissance à la mort, durant plusieurs vies successives, l'accueillant à l'issue de chacune d'elles au seuil du monde invisible. A tous les degrés de la hiérarchie spirituelle, l'esprit a son rôle dans l'œuvre immense de progrès et de vie et concourent à la réalisation des lois supérieures.

Et plus l'esprit se purifie et grandit, plus intense, plus ardent devient en lui le besoin d'aimer, d'attirer dans sa lumière et son bonheur, dans le séjour où la douleur est inconnue tout ce qui souffre, tout ce qui lutte et s'agite dans les bas-fonds de l'existence immortelle. Lorsqu'un de ces esprits adopte un de ses frères inférieurs et devient son protecteur, son guide, avec quelle sollicitude affectueuse il soutient ses pas, avec quelle joie il voit ses progrès, avec quelle amertume il constate les chutes qu'il n'a pu prévenir. Tel l'enfant, descendu du berceau, essaie ses premiers pas sous le regard attendri de sa mère, tel l'esprit assisté s'essaie aux combats de la vie sous l'égide invisible de son père spirituel.

Nous avons tous un de ces génies tutélaires qui nous assiste aux heures difficiles et nous dirige dans le droit sentier. De là la poétique légende chrétienne de l'ange gardien. Il n'est pas de pensée plus douce et plus consolante. Savoir qu'un ami fidèle nous est acquis, toujours prêt à nous assister, de près comme de loin, à nous influencer à de grandes distances, comme à se tenir près de nous dans l'épreuve, nous conseillant par l'intuition, nous enveloppant, nous réchauffant de son amour, c'est là une source inappréciable de force morale. La pensée que des témoins bienveillants et nuisibles assistent à nos actions, s'en attristent ou s'en réjouissent est bien faite aussi pour nous inspirer plus de sagesse et de circonspection. C'est par cette protection occulte que se fortifient et s'accroissent les liens de solidarité qui unissent le monde céleste à la terre, l'esprit affranchi à l'homme, esprit prisonnier dans la chair. C'est par cette assistance continue que se créent de part et d'autre les sym-

pathies profondes, les amitiés durables et désintéressées.

L'amour qui anime l'esprit élevé embrasse de proche en proche tous les êtres, tout en se reportant sans cesse vers Dieu, père des âmes, foyer de toutes les puissances affectives.

Nous avons parlé de hiérarchie. Il est, en effet, une hiérarchie des esprits, mais la vertu, les qualités acquises par le travail et la souffrance en sont la seule base et la raison d'être. Nous savons que tous les esprits sont égaux en principe, différents seulement au point de vue de l'avancement et destinés aux mêmes fins. Les degrés de la hiérarchie spirituelle commencent au sein de la vie animale et se prolongent vers des hauteurs inaccessibles à nos conceptions actuelles.

C'est un échelonnement inénarrable de puissances, de lumières, de vertus, grandissant de la base au sommet — s'il est un sommet? — C'est la spirale formidable du progrès se déroulant sans terme, sans limite. Trois grandes phases la partagent, vie matérielle, vie spirituelle, vie céleste, se reflétant, réagissant l'une sur l'autre et formant un tout qui constitue le champ d'évolution des êtres, l'échelle de Jacob de la légende. Et sur cette échelle immense tous les êtres sont unis par des liens invisibles. Chacun est soutenu, attiré par un plus élevé que lui. Les âmes supérieures qui se manifestent aux humains nous semblent douées de qualités sublimes et cependant elles affirment l'existence d'êtres placés aussi haut au-dessus d'elles qu'elles sont au-dessus dessous. Les innombrables degrés se succèdent et se perdent dans des profondeurs pleines de mystère !

La supériorité de l'esprit se reconnaît à son vêtement fluidique. C'est comme une enveloppe tissée avec les mérites et les qualités acquises dans la succession de ses existences. Terne et sombre pour l'âme inférieure, sa blancheur augmente dans la proportion des progrès réalisés et devient de plus en plus pure. Brillante de lumière chez l'esprit élevé, elle donne aux âmes parfaites un éclat insoutenable.

Tout esprit est un foyer de lumière, d'une lumière longtemps voilée, comprimée, invisible, qui se développe avec la valeur morale, s'accroît lentement, augmente d'étendue et d'intensité. C'est d'abord comme un feu caché sous la cendre et qui se révèle par de faibles étincelles, puis une flamme timide, vacillante. Un jour elle devient auréole, grandit, s'étend, embrase l'esprit tout entier qui devient resplendissant comme un soleil ou semblable aux astres errants qui parcourent les abîmes de l'espace en laissant derrière eux une traînée lumineuse. Mais pour atteindre ce degré de splendeur, il faut un ensemble de travaux, d'œuvres fécondes, une accumulation d'existences qui, à nous humains, semblerait l'éternité.

En s'élevant plus haut, vers des sommets que la pensée de l'homme, que la foule immense des esprits ne peuvent atteindre, n'arriverait-on pas à entrevoir par l'intuition ce qu'est Dieu, âme de l'Univers, centre prodigieux de lumière? La vue directe de Dieu, nous dit-on, n'est soutenable que pour les plus grands esprits. La lumière divine exprime la gloire, la puissance, la majesté de l'Éternel ; elle est la vision même de la vérité. Mais peu d'âmes possèdent le droit redoutable de la contempler sans voiles. Pour en supporter l'écrasant éclat, il faut jouir d'une pureté absolue.

La vie terrestre suspend les propriétés radiantes de l'esprit. Durant son cours, la lumière de l'âme est cachée sous la chair, semblable à un flambeau brûlant solitaire au fond d'un sépulcre. Cependant nous en pouvons constater l'existence en nous. Nos bonnes actions, nos élans généreux l'entretiennent et l'avivent. Une foule entière peut ressentir la chaleur communicative d'une âme enthousiaste. Dans nos moments d'expansion, de charité, d'amour, nous ressentons nous-mêmes comme une flamme, comme un rayon qui émane de notre être. C'est cette lumière intérieure qui fait les orateurs, les héros, les apôtres. C'est elle qui réchauffe les auditoires, entraîne les peuples et leur fait accomplir de grandes choses. Les forces spirituelles se révèlent alors aux yeux de tous et montrent ce qu'on peut obtenir des puissances psychiques mises en action par la passion du bien et du juste. La force de l'âme est supérieure à toutes les puissances matérielles. Elle pourrait soulever un monde. Et cette force est lumière.

L'atteinte en nous pendant la vie, cette lumière reparaît à la mort, éclaire notre être périsprital et, par son degré d'intensité, nous permet de mesurer le chemin parcouru, l'épuration accomplie pendant l'étape qu'on vient de s'accomplir.

O petit foyer qui couve en notre cœur, puissions-nous t'alimenter de nos bonnes œuvres, aviver ta flamme, faire de toi un brasier qui éclaire et réchauffe tout ce qui l'approche, un fanal qui guide les esprits sceptiques et errants dans leurs ténèbres.

Nous avons tenté de donner une idée de ce qu'est la vie céleste, définitive, conformément à l'enseignement des esprits. C'est le but vers lequel évoluent toutes les âmes, le milieu où tous les rêves, toutes les espérances se réalisent, où les nobles aspirations sont satisfaites. Là, les sympathies, les tendresses, les pures attractions se rejoignent, s'unissent et se fondent en un immense amour qui embrasse tous les esprits et les fait vivre dans une

communion perpétuelle, au sein de la grande harmonie.

Mais pour atteindre ces hauteurs presque divines, il faut avoir abandonné sur les pentes qui y conduisent les appétits grossiers, les passions, les désirs impurs, il faut avoir été déchiré par les ronces et les pierres aiguës, purifié par l'eau descendue des glaciers Il faut avoir conquis la douceur, la résignation, la foi, appris à souffrir sans murmures, à pleurer en silence, à dédaigner les biens, les joies éphémères du monde, à mettre tout son cœur dans les biens qui ne passent jamais.

Il faut avoir laissé dans les sépultures terrestres bien des dépouilles déformées par la douleur, avoir enduré bien des privations, supporté sans se plaindre l'humiliation, le mépris, senti la morsure du mal, le poids de l'isolement et de la tristesse. Il faut avoir vidé bien des fois le calice amer, profond, douloureux. Car seule la souffrance trois fois sainte, en développant les forces viriles de l'âme, la trempe pour la lutte et l'ascension, l'épure, la mûrit, l'élève, lui ouvre les portes de la vie bienheureuse.

Esprit immortel, esprit incarné ou libre, si tu veux gravir rapidement l'échelle ardue et magnifique des mondes, gagner les régions éthérées, rejette loin de toi tout ce qui alourdit tes pas et entrave ton essor. Rends à la terre tout ce qui vient de la terre et aspire aux trésors éternels ; travaille, prie, console, soutiens, aime, oh, aime jusqu'à l'immolation, accomplis le devoir au prix de tout, au prix du sacrifice et de la mort. Ainsi tu sèmeras le germe de ta félicité, de ta richesse à venir.

Léon Denis.

# LES AMES ANIMALES

En effet, supposons que les âmes des animaux séjournent, après la mort, dans l'atmosphère, avec leurs instincts égoïstes, et les aspirations passionnelles qu'elles ont conservées de leur existence dans les corps qu'elles ont animés. Il est facile de concevoir qu'elles peuvent exercer une influence très grandes sur les fluides avec lesquels elle entrent en contact, en modifiant leurs propriétés, et en y substituant leurs propres tendances. Et s'il arrive que ces éléments fluidiques, après une élaboration plus ou moins longue, dans les conditions que nous venons d'indiquer, aillent ensuite se mêler à notre périsprit, il est certain qu'ils y apporteront de fâcheuses propensions capables de changer momentanément le cours de nos pensées, et même d'affecter dans une certaine mesure nos facultés morales.

Allons plus loin et admettons qu'une ou plusieurs de ces âmes animales envahissent notre organe périsprital avec le cortège de fluide vicié qu'elles trouvent à leur suite, et calculons, si nous le pouvons, qu'elles seront les conséquences d'une pareille invasion au point de vue de notre libre arbitre et de notre activité propre et personnelle.

Mais on nous objectera peut-être que nous faisons là des suppositions gratuites et que rien ne justifie. Beaucoup se récrieront en nous disant qu'il ne saurait y avoir aucune affinité entre le fluide des âmes animales et le nôtre ; que les fluides s'attirant selon leur similitude, il n'est pas à craindre que le périsprit grossier et impur des animaux puisse même, momentanément, se fusionner avec celui de l'homme Eh ! mon Dieu, ne soyons pas si fiers ! Nous voyons malheureusement trop souvent ce prétendu roi de la nature, cet être qui se croit si fort au dessus des autres créatures, se plonger dans des vices tellement dégradants, qu'on est à se demander si réellement il est encore bien sorti du milieu où grouillent les impuretés animales.

Et puis, observons bien ceci : nous nous nourrissons des animaux ; il est bien certain que dans cette chair que nous absorbons pour renouveler nos tissus, il se trouve encore des éléments fluidiques ayant fait partie du périsprit de l'animal sacrifié. Ceci s'induit des expériences spirites qui ont démontré que, dans les cas de mort violente, le périsprit met un certain temps à se dégager du corps. Ces éléments peuvent certainement, nous dirons même *doivent*, en raison de leur similitude, être incorporés dans notre périsprit et, par leur action, attirer les molécules périspritales du milieu ambiant qui ont une certaine analogie et une communauté d'origine avec eux. Des considérations qui précèdent, il résulte donc qu'il n'est nullement irrationnel d'admettre que les fluides des âmes animales peuvent, dans certaines conditions données, venir exercer leur influence sur notre organe fluidique et y occasionner parfois de graves perturbations. Et le nombre des animaux vivant sur notre planète étant infiniment supérieur à celui des hommes, il est à croire que les âmes animales, entourées de leur périsprit, se trouvent en nombre presque illimité dans notre atmosphère ; et, comme leurs affinités matérielles les retiennent dans les basses couches voisines de la terre, on peut en conclure légitimement que cette partie de l'espace où rayonne habituellement notre périsprit est saturé de ces âmes qui, à chaque instant, exercent sur lui une action d'autant plus puissante que nous ne nous en rendons pas compte, et que, pour la plu-

part d'entre nous, elle passe entièrement inaperçue.

Les observations que nous venons de développer nous paraissent mériter l'attention des spirites soucieux d'étudier et de résoudre les problèmes de l'invisible. Mais si nous pénétrons plus avant dans cette étude, nous verrons que le danger que nous signalons est réellement pressant pour l'humanité et le devient toujours davantage à mesure que se multiplient les créations animales. Il faudrait, pour que ce péril disparût, que les âmes des animaux fussent immédiatement utilisées lors de leur arrivée dans l'atmosphère au moment de leur séparation d'avec le corps ; car plus elles y séjournent, et plus leur influence devient désastreuse. Et cela se conçoit très bien. Par suite de l'activité qui est propre au principe spirituel, ces âmes mettent incessamment les fluides en mouvement attirant ceux qui ont quelque affinité pour elles et repoussant les autres ; c'est une véritable succession d'actes d'assimilation et de désassimilation favorisant le développement de leur organe périsprital par l'adjonction des éléments similaires et lui permettant de rendre des proportions toujours plus volumineuses ; car sa puissance d'assimilation s'accroît de chaque molécule qui vient ajouter son pouvoir attractif à celui de la masse du fluide ; et, d'un autre côté, comme les fluides ont la propriété de se transformer sous l'influence du milieu, il arrive que ceux qui s'adjoignent au périsprit de ces âmes animales s'imprègnent de leurs tendances arriérées. Ainsi, il se forme dans les espaces des centres ou foyers fluidiques dont l'énergie nocive ne cesse de s'accroître par l'adjonction d'une quantité toujours plus considérable de fluide. Ce fluide, outre qu'il est immobilisé et détourné du cours naturel de son évolution, devient encore un instrument redoutable pour le mal au pouvoir de ces individualités aux instincts bas et égoïstes. Par une sorte d'impulsion instinctive et certainement inconsciente, elles peuvent s'en servir pour jeter le désordre et la confusion dans le domaine périsprital des incarnés ou des désincarnés ; nous avons quelque raison de croire qu'une foule de phénomènes fluidiques se passant dans les profondeurs de la conscience humaine reconnaissent pour cause l'intervention occulte de ces âmes dévoyées. Que de mauvaises pensées traduites trop souvent en actes, que de défaillances inexplicables, que d'entraînements monstrueux, que d'affaissements moraux survenus sans aucune cause apparente, quelquefois chez des hommes qui paraissaient devoir en être le mieux garantis, que de crimes même accomplis sous l'action d'une impulsion presque irrésistible n'ont pas d'autre origine que l'intervention de ces forces redoutables !

Qu'il se rencontre un homme au caractère faible et indécis, n'ayant pas de volonté, n'ayant jamais essayé de réagir contre ses passions, et s'abandonnant à ses instincts sans réfléchir aux conséquences de ses actes, et qu'une de ces monstrueuses agglomérations de fluide vienne à être attirée dans son périsprit, elle exercera une action toute puissante sur ce pauvre inconscient qu'elle poussera à commettre les crimes les plus atroces avec un sangfroid et une sorte de *précision somnambulique* qui font frémir ; et alors la justice, qui ne connaît pas ces impulsions secrètes, qui ignore la terrible puissance de ces forces invisibles, viendra saisir le coupable, n'aura pas de peine à le convaincre du crime, parce qu'il aura pris d'autant moins de précautions qu'il agissait en instrument aveugle, et le malheureux sera livré au glaive du bourreau, tandis qu'il devrait être enfermé dans une maison de santé et soumis à un traitement magnétique ayant pour but de renouveler son fluide périsprital et d'en éliminer les mauvais principes qui l'ont poussé à commettre l'action atroce qui a soulevé contre lui l'indignation et l'horreur de la société tout entière.

Une fois lancées dans cette voie d'accroissement anormal de leur fluide, ces individualités sont impuissantes à remonter par leurs propres forces la pente fatale sur laquelle elles glissent vers un état toujours plus éloigné du cours normal de leur évolution ; c'est par l'incarnation qu'elles pourraient se débarrasser progressivement des mauvaises tendances qui entravent leur progrès ; car, au contact de la matière, leur fluide abandonnerait peu à peu les propriétés qui caractérisent plus particulièrement cette forme de la substance universelle, au nombre desquelles se trouve la force d'attraction qui agit sur les molécules avoisinantes pour les entraîner dans leur tourbillon fluidique. Mais leur union avec un corps devient d'autant plus difficile que leur masse est plus considérable. En effet, pour se rattacher au germe qui vient d'être fécondé, il faut qu'une expansion du fluide s'unisse, molécule à molécule, avec la matière en voie d'organisation, mais, si l'agglomération fluidique est trop puissante, la secousse imprimée au germe est si violente, que ses éléments en sont dissociés, et que la vie prend fin au moment où elle venait de commencer.

Nous pensons qu'un grand nombre de ces âmes obéissait instinctivement à la loi qui les pousse vers des corps semblables à ceux qu'elles ont déjà animés, tentent fréquemment de s'incarner, mais sans y réussir ; et alors, elles sont relancées dans l'espace où elles continuent leur œuvre d'accaparement et de corruption des fluides ambiants. Mais cette évolution anormale n'a-t-elle donc pas de

terme et ces âmes sont-elles vouées à un accroissement périsprital indéfini? Nous ne pensons pas qu'il en soit ainsi. Il arrive un moment où les éléments qu'elles ont absorbés dans leur périsprit se sont tellement vieillis, qu'ils finissent par revêtir tous les caractères de la matière tangible; leurs atomes se condensent, leurs molécules se rapprochent et alors elles sont impuissantes à résister plus longtemps aux attractions purement matérielles; elles sont entraînées vers un corps animal ou humain dans lequel elles se fixent sous forme de micro-organismes, vivant et se développant aux dépens des tissus et des matériaux élaborés par les organes; ce sont là, à proprement parler, des créations spontanées de microbes se multipliant avec une fécondité inouïe, et ayant bientôt fait de désorganiser les tissus et les liquides nourriciers. C'est à l'invasion d'une infinité de ces âmes, se trouvant dans la même situation fluidique, qu'il convient d'attribuer la propagation foudroyante de certaines épidémies qui viennent trop souvent décimer, soit les eapèces animales, soit l'humanité elle-même.

Nous n'en dirons pas davantage sur ce sujet, sur lequel nous nous permettons d'appeler l'attention de savants qui font leur occupation habituelle des études microbiologiques. C'est à eux qu'il appartient plus particulièrement de déterminer les conditions physiques et physiologiques dans lesquelles se produisent l'invasion et la propagation des micro-organismes; nous savons, d'ailleurs, que les expériences sont conduites, avec autant d'impartialité que de compétence, par les maîtres de la science.

Notre devoir à nous, spirites, est de chercher à prévenir le mal dont les savants s'occupent à trouver le remède. Y a-t-il véritablement un moyen de conjurer le danger auquel nous expose cette déviation des âmes animales? Nous n'hésitons pas à répondre affirmativement, car nous sommes de ceux qui pensent que Dieu *a toujours mis le remède à côté du mal*. C'est un péril fluidique qui nous menace, c'est par une action fluidique qu'il nous sera donné de nous en préserver. Que nos lecteurs veuillent bien nous continuer leur attention et nous espérons faire passer dans leur esprit la conviction qui nous anime.

A l'état normal, le périsprit de l'homme, alors surtout qu'il est arrivé à un certain degré de développement intellectuel et moral, présente un caractère de subtilité bien supérieur à celui des animaux, c'est-à-dire que les molécules de ce perisprit ont la faculté de s'écarter les unes des autres sous l'action de la volonté, propriété que nous désignons sous le nom de *puissance* de *rayonnement*. C'est le propre du fluide périsprital des hommes avancés en moralité, de rayonner au loin avec une grande énergie et de se mouvoir ainsi dans un espace toujours plus étendu. Cette propriété résulte de la démoralisation progressive du fluide, provoquée elle-même par les pensées d'amour, de charité, *d'altucisme*, comme on dit aujourd'hui, qui sont la caractéristique des âmes élevées. Aussi, certains hommes possèdent une puissance fluidique considérable; par un seul acte de leur volonté, ils projettent, à de grandes distances, les atômes de leur périsprit, et c'est ainsi qu'on peut expliquer, d'une façon rationnelle, cette sorte d'ubiquité dont jouissent, à l'état déterminé, les esprits supérieurs.

(*A suivre*) CÉPHAS

## NÉCROLOGIE

Nous venons d'apprendre avec douleur la désincarnation de la mère de notre ami et frère M. Blot (du Havre), spirite convaincu et militant; nous lui envoyons, en même temps que nos condoléances, l'expression bien sincère de nos sentiments affectueux et fraternels, en nous associant à sa douleur; nous espérons que le spiritisme saura le consoler, car la mort n'est plus la perte de l'être aimé, ce n'est qu'un départ.

# STELLA

(*Suite*)

Marie découvrait chaque jour de nouvelles misères. Emma lui faisait observer qu'elle devenait indiscrète.

— Profitons, répondait-elle, bientôt M. Marcel nous quittera et s'il donne beaucoup ici, il achètera à Paris quelques chevaux de moins. N'ai-je pas raison?... Cela sera bien mieux, car partout les chevaux sont nourris tandis que bien des hommes n'ont ni pain ni abri. L'hiver arrive et avec lui la noire misère.

— Qui donc vous a enseigné à être si secourable aux pauvres, lui demandai-je.

— C'est Emma, elle est mon amie, je veux être digne de son amitié. Je l'imite en tout, je lis même de gros livres fort sérieux, si sérieux que souvent ils me donnent une douce somnolence. Elle veut que je sois savante comme si une jeune fille doit savoir autre chose que rire, chanter et danser!

J'admirais chaque jour davantage la naïveté, l'intelligence et la bonté de Marie. Ses beaux yeux

noirs étaient expressifs, le rire, les larmes trahissaient toutes ses sensations. Elle avait plus de charme qu'Emma, trop sérieuse. Denise douce et gracieuse était moins expansive que ses amies. Une grande intimité s'établit entre nous et mes dernières semaines de villégiature furent les plus douces.

Emma fut émue en recevant mes adieux. Je n'ai pu vous remercier comme mon cœur l'eut souhaité, me dit-elle, vous avez tari la misère dans plusieurs familles auxquelles je m'intéressais et cet hiver se passera sans qu'il me faille regretter la médiocrité de ma fortune. Je vous en serai toujours reconnaissante et si les vœux portent bonheur, vous ne souffrirez jamais.

Je vis passer sur son visage le reflet d'une profonde émotion qui l'embellissait.

Je lui remis une somme suffisante pour distribuer des secours durant l'hiver et j'ajoutai :

— Vous lisez volontiers, les publications sérieuses manquant autour ds vous, me permettez-vous d'y suppléer ?... Je m'acquitterai ainsi du soin que vous prenez de dispenser sagement un peu de mon superflu et Mlles Marie et Denise trouveront comme vous un moyen de passer agréablement les longues soirées d'hiuer,

Elle me remercia et me tendit la main.

J'allai ensuite voir les autres voisins de Mme Lurens, Denise fut très aimable, Marie voulut être gaie, mais son sourire était mouillé de larmes.

— Vous étiez notre ami, notre conseiller, la providence des pauvres, le centre de nos réunions, et vous laisserez bien des regrets !

Je fus très attendri de ces témoignages de sympathie et je quittai Mme Lurens en lui promettant de revenir l'année suivante.

J'avais goûté à la vie de famille, elle m'avait vivifié comme les aliments sains qui réconfortent lentement, ces enfants, ces jeunes filles, cette gaieté franche, ces réunions sans apprêts et sans luxe me laissaient les meilleurs souvenirs de ma vie.

J'avais fort à faire à Paris, le soin de mes intérêts, la réforme de ma maison, les relations à renouer occupèrent tous mes instants. Enfin cédant aux conseils d'un de mes amis, je m'essayai comme ournaliste et je fus surpris d'écrire avec facilité. Mon programme était tracé, je m'attaquai à l'ignorance, au despotisme de quelque nature qu'il fût. J'osai parler au nom de la morale et j'attaquai cette littérature démoralisatrice qui remue le limon fangeux de la société et conclut à l'irresponsabilité morale de l'homme. Je fus raillé, insulté. Je perdis le goût du monde que j'avais aimé, je reçus des injures de ceux que j'avais aidés, je trouvai de grands cœurs et des âmes viles. Je cherchais toujours celle dont je devais faire la compagne de mes luttes, de mon travail. J'étais assez riche pour prendre une femme de mon choix. Je vis de vaillantes jeunes filles travaillant sans relâche pour un salaire insuffisant. La gaieté, la folle insouciance de leurs jeunesse les soutenaient et elles côtoyaient les écueils en souriant. J'en aidai quelques-unes. Elles ne se doutèrent point des services que je leur rendais, mais je ne trouvai pas encore la femme de mes rêves. Stella restait l'unique maîtresse de ma pensée et je soupirais en espérant son retour.

Les mois passaient, l'été fit encore fuir les Parisiens. Mme Lurens m'écrivait au nom de ses amis de venir me joindre à eux. J'arrivai chez elle vers la fin de l'été, sa réception fut affectueuse, j'étais là vraiment en famille. Dès le lendemain nous faisions une partie de campagne, je recherchai Marie et je vis bientôt qu'elle n'avait plus ses franches boutades ni ses rires d'enfant. Emma aussi était changée, plus grave encore avec un sourire triste et résigné. Le malheur avait-il touché mes jeunes amies, pouvais-je leur être utile ?.. Je recherchai Marie et seul avec elle je m'autorisai de mes relations amicales avec ses parents pour lui demander la cause de ce changement.

— Vous avez vu souvent ici, me dit-elle, Charles, un parent éloigné de Mme Lurens, je dois l'épouser et....

Elle fondit en larmes.

— On vous force donc à ce mariage, ma pauvre enfant, ce jeune homme vous déplaît-il ?

— Mais non, dit-elle, en essuyant ses yeux encore tout humides, je l'aime beaucoup.

— Et lui, ne vous aime pas ?... Ce serait bien étrange, vous si charmante et si bonne !..

— Non, non, ce n'est pas cela. Notre mariage fut décidé il y a quelques mois. Charles ne possède rien, mais mon père avait placé une somme assez importante qui devait être partagée entre ma sœur et moi. Grâce à ma dot, Charles devait reprendre une affaire qui nous eût permis de vivre. Aujourd'hui la dot de ma sœur, la mienne sont perdues et mes parents ni ceux de Charles ne veulent plus entendre parler de notre union.

— Marie, dis-je en cédant à un moment peu réfléchi, les parents ont raison quand ils cherchent à sauver leurs enfants de la misère, et vous ferez bien de renoncer à Charles. Vous pourrez trouver de meilleurs partis. Je sais un homme qui vous donnerait une vie heureuse et fêtée ; vous auriez de l'or, du luxe, des voitures, de grandes toilettes, cet homme n'est ni vieux ni laid .... croyez-moi oubliez Charles.

— Jamais, dit-elle vivement, il souffre il m'atten-

dra, il travaillera ; je ferai de même et rien ne nous fera manquer à notre promesse.

— Et si je vous aimais, Marie !

— Vous !.. M. Marcel !.. Ah ! vous me faites mal, vous ne maimez pas !., Et quand même, est-ce ainsi qu'on parle à une honnête fille ?.. Je vous dis ma peine et vous m'offrez de l'or, des toilettes, pour manquer à ma parole !... Ne l'eussè-je pas donnée que je vous repousserais encore, car je ne saurais aimer un homme qui aurait acheté mon amour.

— Je suis si riche !.. plus riche que vous ne le croyez !..

— Taisez-vous, par pitié, je vous estimais, je vous croyais de nobles sentiments et maintenant....

— Vous me ferez encore vos confidences, ma chère Marie, pardonnez-moi, je vous ai éprouvée .· On assure que la femme est mobile, frivole et vaine, et je suis heureux quand j'acquiers la certitude qu'il en est beaucoup qui acceptent vaillamment une vie de luttes, laissant sans regrets des positions meilleures pour suivre l'homme qu'elles aiment. Ne pleurez plus, je vous aiderai. Charles a de grandes qualités, je l'estime beauconp et je puis, grâce à mes nombreuses relations, lui trouver une position équivalente à celle qu'il devait avoir.

— Je vous retrouve donc, vous êtes le meilleur des amis, et je vous bénirai toute ma vie, si vous aidez Charles.

Et comme j'allais la quitter. — Et si j'avais accepté, dit-elle avec son joli rire, qui eut été attrapé et puni, malheureux !..

— Malheureux, non pas, vous êtes si bonne, si jolie !..

— Assez, assez... Je ne vous conviens pas du tout, il vous faut une femme posée, sérieuse, qui ne dorme pas sur les gros livres instructifs, une femme que vous aimiez et qui vous aime et entre nous, ce n'est pas cela du tout. Une bonne amitié fraternelle de vous à moi, c'est bien meilleur.

— Le lendemain nous faisions une partie de barquette. Nous enmènions les nièces de Mme Lurens, nous partîmes par un fort beau temps, mais les fillettes étaient remuantes, l'une d'elle échappa à ma surveillance et tomba à l'eau. Elle m'était confiée, je me précipitai pour la sauver, personne que moi ne savait nager et je me crus perdu Nous étions près du bord heureusement et nous fûmes secourus. L'enfant était sans connaissance et l'on eut quelque peine à la faire revenir. Le temps était frais, le ciel couvert, je rentrai chez Mme Lurens en grelottant et je me trouvai si mal à l'aise que je me couchai. A peine fus-je assoupi que je revis Stella. Elle m'ordonna de dormir. Je m'éveillai bientôt et je roulais avec elle d'abîme en abîme, ma tête se heurtait aux rocs des précipices et je souffrais d'intolérables douleurs, mais elle mettait sa main froide sur mon front, il se faisait un grand apaisement et elle m'emportait comme autrefois. Je planais sur les champs de batailles, j'entendais les cris de douleur des blessés, les râles des mourants, les vainqueurs, les vaincus s'entretuant, se maudissant et je m'écriai :

— Je t'en prie, Stella, fuyons, éloigne-moi de ces horribles tableaux, je souffre des douleurs de ces hommes.

— Tu dois au contraire voir les conséquences d'une guerre. Tu as une double puissance, l'or et l'intelligence. La plume arme le bras et la réunion de ces deux forces peut causer de terribles maux. Ne pousse jamais ceux qui te liront ou t'écouteront aux horreurs de la guerre. Ne prêche point la lutte brutale car le temps est fini où le progrès sort du sang. Il doit sortir de l'instruction, du travail. Enseigne la solidarité, la charité, sape l'égoïsme, l'hypocrisie. Montre les suites des passions déchaînées, des convoitises, des ambitions, des utopies et juge si l'on doit payer si cher des réformes que la patience, la bonté, l'étude doivent amener !... Tu ne vois ni les veuves dont la vie est désormais brisée, ni les enfants sans asile, ni les mères désespérées. Ni les larmes qui jamais ne tarissent pour ceux qui ont réellement aimé !...

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

# AVIS

Nous prions instamment nos abonnés qui n'ont pas eneore acquitté leur abonnement de vouloir bien le faire le plus tôt possible. Nous avons besoin de toutes nos ressources, notre œuvre étant absolument désintéressée chacun doit nous apporter son concours pécuniaire dans la limite de ses moyens. Nous comptons sur le dévouement de nos frères pour nous soutenir dans notre propagande.

VENDREDI 16 DÉCEMBRE. — Séance publique de l'Union spirite française, 167, galerie de Valois (Palais-Royal).

Conférences et expériences magnétiques et spirites. Tous les spirites sont invités à assister aux travaux de l'Union.

*Le Gérant :* Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec es encres de A. Lévy-Finger e os fils.